315

BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE ROMA
8
19 — I
5

x Bibliotheca
majori Coll. Rom.
Societ. Jesu
III. 15. b

III III
14 11.
E D

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

XXI
SERMONS
DE
IEAN DAILLE,
SVR
Le X Chapitre de la I EPITRE de S. PAVL aux Corinthiens.

Prononcez à CHARENTON, *l'an* 1664, 1665, 1666.

A GENEVE,
Pour Iean Ant. & Samuel De Tournes.

M. DC. LXVII.

Digitized by Google

Digitized by Google

A

MADAME LA MARQVISE *DE LA* MOVSSAYE.

MADAME,

Ie vous presente ces SERMONS

Digitized by Google

pour un ſincere témoignage du profond reſpect, que j'ay pour la memoire tres-precieuſe de feu Monſieur le Marquis vôtre Mari, & pour vôtre excellente pietè & vertu. Ie me ſuis auſſi flattè de cette eſperance MADAME, que ce liure ſeroit peut-eſtre aſſez heureux pour treuver quelque lieu parmi les lectures ſacrées, dont vous nourriſſez l'eſperance, que vous avez en Dieu, les meſlans aveeque les prieres & oraiſons, dans l'exercice deſquelles vous paſſez les jours & les nuits, ſelon l'ordre, que S. Paul en donne aux femmes Chrêtiennes, qui ſont
1. Tim. 5. 5. *vrayement Veuves*, comme vous. Car travaillant ſur les enſeignemens de ce divin Apôtre, j'ay creu pouvoir ſans preſomption me promettre, qu'un Ouvrage, dont il eſt le ſujet, ne ſera pas exclus du cabinet, où vous

vous passez la plus grand' partie de vôtre vie sous les yeux de Dieu seul. Faites moy donc s'il vous plaist MADAME, l'honneur d'y recevoir ce petit present, & d'avoir agreable la bonne volonté, que j'ay euë de contribuer quelque chose aux entretiens religieux, où vôtre dueil cherche sa consolation. Ie prie le Pere des misericordes, qui entre les autres glorieuses qualitez, que l'Ecriture luy donne, est particulierement nommé *le Iuge, & le soutien des Veuves*, que selon les richesses de sa grace il addoucisse vos ennuys, & répande sa paix dans vôtre conscience & sa joye dans vôtre cœur par l'asseurance de son amour, & par l'esperance de sa gloire; Qu'il rempliſſe aussi vôtre Maison tres-illustre des benedictions du ciel & de la terre, & Ps. 68. 5. & 146. 9.

Digitized by Google

qu'il y affermiſſe & conſerve a jamais ſa ſainte Alliance. Ce ſont les vœux & les ſouhaits tres-ardens,

MADAME,

De Vôtre tres-humble & tres-obeïſſant ſerviteur,
DAILLE'.

De Paris, le premier jour de May 1667.

SER-

Digitized by Google

Digitized by Google

SERMON PREMIER*

* Prononcé le Dimanche 3. jour d'Aouſt 1664. à Charenton.

I. COR. X. 1. 2. 3. 4. 5.

1. *Or Freres, je ne veux pas que vous ignoriez, que nos Peres ont tous été ſous la nuée, & ont tous paſſé par la mer,*

2. *Et ont tous été battiſez en Moïſe en la nuée & en la mer,*

3. *Et ont tous mangé d'une meſme viande ſpirituelle.*

4. *Et ont tous beu d'un meſme breuvage ſpirituel; Car ils beuvoyent de la pierre ſpirituelle, qui les ſuivoit & la pierre étoit Chriſt.*

5. *Mais Dieu n'a point pris plaiſir en pluſieurs d'entr'eux. Car ils ont été accablez* dans le deſert.*

* abbatus.

HERS FRERES;

Nous liſons dans l'Evangile qu'vn

a jeu-

Math. 19.21.22. jeune homme ayant entendu le commandement, que luy fit le Seigneur de vendre tous ſes biens & de les diſtribuer aux pauvres, & de le ſuivre pour avoir la vie eternelle, s'en alla tout triſte ; parce dit l'Ecriture, qu'il avoit de grands biens. Son aveuglement fut extréme d'avoir preferé la joüiſſance temporelle d'une choſe caduque & periſſable a la compagnie du Fils de Dieu & a la vie eternelle. Mais il eut pourtant aſſez de jugement pour reconnoiſtre, qu'il ne faut rien attendre de Ieſus Chriſt, ſi l'on n'obeït a ſes ordres, & ſi l'on ne ſe conforme a ſa diſcipline. C'eſt pourquoy il ſe retira ; triſte de ne pouvoir eſtre riche & Chrétien tout enſemble ; mais aprés tout aymant mieux avoir ſes biens ſans le ſalut, que le ſalut ſans ſes biens. Nous condamnons tous la foibleſſe & la laſcheté de ce jeune homme, & nous avons raiſon; Et cependant je ne ſçay ſi l'on ne peut pas dire avecque verité, que nous ſommes la pluſpart dans vne erreur auſſi pernicieuſe, mais beaucoup plus impudente, que n'eſtoit la ſienne. Ieſus Chriſt nous commande ſi nous voulons vivre

avec-

Digitized by Google

avecque luy de nous défaire de nos vices, a l'vn de ſon animoſité & de ſa haine ; a l'autre de ſa vanité & de ſon luxe, a l'vn de ſes larcins & de ſes rapines ; a l'autre de ſa médiſance, a l'vn de ſon yvrognerie, & a l'autre de ſes ſales & illegitimes plaiſirs. Combien peu y en a-t-il qui obeïſſent a cette parole du Seigneur ? qui ne retiennent la paſſion qu'il leur defend ? Iuſques là nôtre faute eſt égale a celle de ce jeune homme. Ny luy ny nous ne faiſons pas ce que le Seigneur nous ordonne ; Mais il me ſemble que pour le reſte, ſa faute fut moindre que n'eſt pas la nôtre : Car au lieu qu'il ſe retira, & eut aſſez de modeſtie pour ne pas s'attacher a vn Maiſtre, a qui il ne pouvoit ſe reſoudre d'obeïr, nous avons ſi peu de pudeur, que nous nous vantons de ſuivre Ieſus Chriſt & de demeurer en ſa compagnie, en faiſant ſous ſes yeux & dans ſa maiſon tout le contraire de ce qu'il nous commande. Il vaudroit mieux & pour ſa gloire & pour nôtre intereſt, que nous pechaſſions hors de ſa communion ; parce que la profeſſion que nous faiſons, deshonore ſon nom, & aggravera nos peines.

Mais comme la paſſion que nous avons pour nos vices, eſt ingenieuſe a nôtre malheur, elle nous flatte d'une vaine eſperance d'impunité; nous inſpirant cette fauſſe penſée, que le Seigneur eſt trop bon pour perdre des perſonnes, qui quelque deſordre qu'il y ayt dans leur vie, portent néantmoins avecque tout cela les livrées de ſa maiſon & les marques de ſon alliance, & ont receu en leur perſonne le ſeau de la plus grande grace, qu'il ayt jamais faite aux hommes. C'eſt cette trompeuſe imagination, que l'Apôtre combat dans le texte, que nous venons de vous lire. Dans la fin du chapitre précedent, il avoit montré aux Corinthiens par ſon exemple la diligence & la ſolicitude, dont il nous faut vſer dans la conduite de nôtre vie pour obtenir du Seigneur la couronne, a laquelle nous aſpirons; avec quelle force & quelle conſtance il faut renoncer a nos inclinations, a nos commoditez & a nos plaiſirs pour garder religieuſement la diſcipline de l'Evangile, ſans jamais manquer pour quelque raiſon que ce ſoit, a aucun des legitimes devoirs de la ſainteté, qu'elle nous preſcrit. Maintenant

nant pour arracher du cœur de ces Chrétiens tous les vains pretextes, que la chair pourroit leur ſuggerer pour relaſcher en eux l'étude de cette réelle & evangelique ſanctification, il leur montre, que rien ne les en peut diſpenſer, Et parce qu'ils avoyent embraſſé le Chriſtianiſme avecque joye, la doctrine du Seigneur ſe preſchant & ſes Sacremens s'adminiſtrant au milieu d'eux, & la connoiſſance de ſes myſteres y fleuriſſant, accompagnée de diverſes graces extraordinaires; afin que ces ſignes & ces ornemens exterieurs ne leur donnaſſent de la preſomption, leur faiſant negliger le principal, il leur preſente dés l'entrée l'exemple des anciens Iſraëlites, qui ayant auſſi receu de precieux & illuſtres témoignages de l'amour de Dieu ne laiſſerent pas avecque tout cela d'éprouver la juſte rigueur de ſes jugemens, pour avoir abuſé de ſes faveurs par vne extréme ingratitude. Cét exemple doit avoir d'autant plus de force ſur nous, que l'alliance faite avec cét ancien peuple étoit la figure de la nouvelle, ſous laquelle nous vivons, comme l'Apôtre nous l'a dit expreſſement. Dieu

y avoit repreſenté, de bonne heure le deſſein, la condition & les qualitez de Ieſus Chriſt & de ſon Egliſe ; ſi bien que nous en devons regarder l'hiſtoire, comme vne choſe, qui nous appartient ; & faire état que c'eſt pour nous qu'elle a été écrite & conſervée juſques a nous. L'Apôtre donc nous met premierement devant les yeux, dans les quatre premiers verſets quelques vns des principaux & plus illuſtres avantages, dont Dieu avoit autresfois favoriſé les Iſraëlîtes ; leur bapteſme en Moïſe dans la mer rouge, & ſous la nuë, & leur nourriture dans le deſert par le moyen de la manne, qui leur pleuvoit du Ciel, & de l'eau dont vn rocher ouvert par la verge de Moïſe, conſoloit les ſechereſſes de ces lieux vaſtes & ſolitaires, où ils voyageoyent. Puis il nous repreſente dans le verſet cinquieſme que nonobſtant toutes ces grandes & admirables prerogatives, Dieu n'eut point de complaiſance pour laiſſer impunis ceux d'entr'eux, qui méconnurent ſes bontez, & violerent ſon alliance ; *Mais Dieu* (dit l'Apôtre) *n'a point pris plaiſir en pluſieurs d'entr'eux. Car ils ont été abbatus ou accablez*

blez dans le deſert. Nous traiterons s'il plaiſt au Seigneur, le plus clairement & le plus brievement, qu'il nous ſera poſſible, ces deux parties dans nôtre action, les avantages des anciens Iſraëlites; puis la colere & la vangeance de Dieu ſur ceux d'entr'eux, qui abuſerent de ſes graces. Pour la premiere partie, l'Apôtre la commence ainſi, *Freres*, dit-il, *je ne veux pas, que vous ignoriez que nos Peres ont tous été ſous la nuée, & ont tous paſſé par la mer.* Il entend, qu'ils doivent ſe reſſouvenir de cette hiſtoire; la remarquer, & y faire les reflexions qu'il leur va repreſenter. Car elle eſt ſi connuë dans l'Egliſe, qu'il y a peu d'apparence qu'aucũ des fideles de Corinthe l'ignoraſt. Mais l'Apôtre prend quelque fois le mot de *ſçavoir*, pour dire ſe remettre dans l'eſprit ce que l'on ſçait desja, le conſiderer pour en vſer, & pour en tirer quelque fruit ſpirituel a nôtre edification; comme quand il dit aux Romains, *Ne ſçavez vous pas, que, nous tous, qui avons été baptiſez en Ieſus Chriſt, avons été baptiſez en ſa mort?* Il veut dire, que de ce principe, qu'ils ſçavoyent, ils devoyent, conclurre ce qui s'en enſuit Rom.6.3.

evidemment que par le bapteſme nous ſommes morts au vice, & a ſes convoitiſes, pour cheminer deſormais en nouveauté de vie ; bien loin de nous imaginer, comme faiſoyent quelques profanes, que nous devions demeurer dans le peché. Icy pareillement, il ne veut pas que les Corinthiens ignorent ; il veut qu'ils ſçachent, & qu'ils meditent cette hiſtoire de l'ancien peuple ; pour en tirer la leçon, qu'il leur va donner, que toutes les faveurs & gratifications qu'ils ont receuës de Dieu, ne pourront s'ils en abuſent, les exempter de ſa juſte colere, & des peines que merite un ſi grand crime. D'où vous voyez, pour vous le dire en paſſant, combien ſont éloignez de l'eſprit de S. Paul, premierement certains heretiques anciens, qui rejettoyent toute l'Ecriture du vieux Teſtament ; & ſecondement ceux qui defendent au peuple Chrétien la lecture des livres divins, L'Apôtre tout au contraire, bien loin de nous arracher des mains les Ecritures du nouveau Teſtament, ne veut pas que nous ignorions celles de l'ancien ; Il veut que nous les conſiderions exactement, & comme nôtre Seigneur

gneur nous l'avoit expreſſement commandé, que *nous les ſondions*, pour y découvrir les ſalutaires leçons, que le S. Eſprit y a ſemées ; ce qui ne ſe peut faire ſans les lire & relire pluſieurs fois avec ſoin. Pour nous recommander ce devoir, il appelle les anciens Iſraëlites *nos Peres* ; parce que les enfans ſont naturellement curieux de ſçavoir l'hiſtoire de leurs anceſtres, & d'étudier avec affection & avecque plaiſir les écrits qui la racontent. Mais j'eſtime, qu'il leur a auſſi donné ce nom pour fortifier la raiſon qu'il employe icy, nous avertiſſant par ce mot, qu'il l'a tirée d'un exemple non étranger, mais domeſtique. Car je ne puis gouter l'expoſition de ceux, qui rapportent ce nom a la perſonne de Saint Paul & a celles de quelque peu de Iuifs, qui pouvoyent ſelon leur conjecture ſe treuver meſlez dans l'Egliſe de Corinthe. Si l'Apôtre euſt eu cette penſée, qui l'empeſchoit de l'exprimer nettement, en diſant ſimplement *les Peres des Ebreux*, ou les *anciens Iſraëlites*, ou mes Peres, ou quelque autre choſe ſemblable ? Et quant aux Iuifs de Corinthe a l'égard deſquels on pretend, quo

Eſtius ſur ce lieu.

Digitized by Google

que S. Paul les ayt appellez *nos Peres* & non *mes Peres* ſimplement, l'avouë
Act. 18. 8. qu'il y a grand' apparence par les choſes que S. Luc raconte dans le livre des Actes, que des Iuifs qui habitoyent a Corinthe & qui y avoyent meſme vne Synagogue, quelques vns ſe fuſſent convertis a Ieſus Chriſt, auſſi bien que Criſpe, le principal d'entr'eux; Mais aſſeurement le nombre en étoit fort petit, comme il paroiſt par la furieuſe reſiſtance, que leur corps entier y fit a la predication de S. Paul, comme S. Luc le décrit dans le meſme lieu. Ainſi l'Egliſe de Corinthe, qui eſtoit groſſe & populeuſe, conſiſtoit toute en familles & en perſonnes Payennes de naiſſance. L'Apôtre parlant donc a eux tous, comme il fait, & non a ce peu de Iuifs ſeulement, qui étoyent clair ſemez dans cette grande multitude de Gentils convertis a la foy, il me ſemble qu'il n'y a point de raiſon de s'imaginer, qu'en diſant *nos Peres*, il entende que les Iſraëlites dont il parle ſoyent les *Peres*, non de tous les fideles a qui il addreſſe ſon diſcours, mais de ſept ou huit d'entr'eux ſeulement; & je ne penſe pas qu'en tous les

les écrits divins & humains, il ſe puiſſe treuver, dans vne rencontre pareille, vne expreſſion comme celle-cy, employée au ſens que l'on attribue a ces paroles de l'Apôtre. Confeſſons donc, qu'il entend que ces anciens Iſraëlites, dont il rapporte icy l'hiſtoire, étoyent les Peres, non de ceux de ſa nation ſeulement, mais de tous les fideles de Corinthe, de quelque naiſſance qu'ils fuſſent ſelon la chair; & non ſeulement d'eux, mais encore generalement de tous les Chrétiens, en quelque lieu & en quelque ſiecle, qu'ils vivent. Souvenez vous de l'olivier franc, dans lequel S. Paul nous enſeigne ailleurs, que nous avons été entez par la foy de l'Evangile de Ieſus Chriſt, & il vous ſera aiſé de comprendre, que de quelque peuple que nous ſoyons venus & de quelque terroir, que nous ayons été tirez, nous ſommes tous enfans d'Abraham, & des autres Patriarches, & en un mot d'Iſrael, où la ſemence de la foy d'Abraham ſe conſerva. Car cet olivier myſtique n'eſt autre choſe, que l'ancien Iſraël. S'il en a été coupé quelques branches, ou autresfois, ou depuis en la plenitude des temps, *Rom. 11. 17.*

tant

tant y a que c'eſt comme dit l'Apôtre, la racine, & la tige de cet arbre, qui nous porte. La racine & la tige dans vn arbre eſt la meſme choſe que dans vne genealogie les Patriarches, & le corps de la famille ou de la nation, qui en ſort. Puis qu'Abraham eſt nôtre racine, & que le peuple deſcendu de luy eſt nôtre tige, aſſeurement ils ſont nos Peres, & nous ſommes leurs enfans. Leur Abraham eſt le Pere de tous ceux qui croyent, ſoit dans la circonciſion, ſoit dans le prepuce; & leur Sion eſt nôtre mere, & nous meſmes portons tous leur nom, étãt appellez dans l'Ecriture *l'Iſraël de Dieu*, & *les Iuifs dont la louange eſt de Dieu, & non des hommes.* C'eſt donc en ce ſens, ſelon *l'eſprit*, & non ſelon la *chair*, que l'Apôtre donne icy le nom de *nos Peres* a ces anciens Iſraëlites, qui *furent tous ſous la nuée, & qui paſſerent tous par la mer.* Mais l'on dit, qu'il ne ſemble pas raiſonnable, que ces vieux Iuifs charnels & rebelles, ſoyent nommez *Peres* des Chrétiens croyans & obeïſſans. Ie l'avouë, mais je répons que ny S. Paul, ny nous apres luy ne l'avons jamais entendu ainſi. A

Gal. 6. 16.
Rom. 2. 29.

Dieu

Dieu ne plaiſe. Car pour ceux-là bien loin d'eſtre nos Peres, Ils n'ont pas été eux meſmes enfans d'Abraham. Vn de leurs Prophetes leur dit, que *leur pere eſtoit Amorrhéen, & leur mere Ethienne*. Ez. 16. 3. Leur incredulité les a retranchez de la tige, où nous avons été entez, par foy. Nous n'avons, & Dieu veüille que nous n'ayons jamais a l'avenir rien de commun avec eux. Mais quelque grand qu'ayt été dans le deſert le nombre de ces Iſraëlites bâtards, tant y a que Dieu ſe conſervoit au milieu d'eux vn Moïſe, vn Phinées, vn Ioſué, vn Caleb, & pluſieurs autres, qui faiſoyent ſinon la plus grande, au moins la meilleure partie de ce peuple; & c'eſt a l'égard, de ceux-cy & non des autres, que l'Apôtre honore icy les anciens Iſraëlites du nom de *nos Peres*. Voyons maintenant ce qu'il nous en dit. Il touche premierement la merveille de la nuë, que Dieu étendit ſur eux pour les couvrir contre les ardeurs du jour, pour les éclairer durant les tenebres de la nuit, pour les guider dans leurs marches, pour cacher leur camp aux ennemis & pour marquer le pavillon de la Majeſté Divine au milieu

lieu d'eux, se tenant suspendue au dessus autant de temps que leur armée demeuroit campée en quelque lieu; & cela continua quarante ans entiers depuis leur sortie de l'Egypte jusques a leur entrée en Canaan. C'est cette nuë qu'entend l'Apôtre, quand il dit qu'*ils furent tous sous la nuée*; parce qu'ils l'avoyent continuellement au dessus d'eux, quand ils campoyent, & élevée au devant d'eux, quand ils marchoyent. C'est le premier avantage des Peres, que S. Paul nous represente; grand, & surnaturel, & non jamais veu ny ouï dans aucune autre nation. D'où vient aussi que Moïse touchant les merveilles de son Israël qui avoyent étonné les Egyptiens & les peuples de Canaan, ne manque pas de faire mention de celle-cy, *Ils ont* (dit-il) *entendu, que ta nuée s'arreste sur nous, & que tu chemines devant nous de jour en vne colonne de nuée & de nuit en vne colonne de feu.* L'autre avantage des Peres icy raporté par l'Apôtre est leur miraculeux passage par la mer; lors qu'étant sortis d'Egypte, & poursuivis par l'armée de Pharao, la mer rouge sur le rivage de laquelle ils étoyent arrivez, se fendit

Nombr. 14.14.

dit en deux, & leur laiſſa entre ſes eaux le paſſage libre pour gagner ſon autre bord, comme ils firent ſous la conduite de Moïſe, avec autant de facilité, que s'ils euſſent marché dans un grand chemin ſur la terre. C'eſt ce qu'entend & a quoy regarde l'Apôtre, quand il dit, qu'*ils paſſerent tous par la mer.* Le troiſiéme de leurs avantages touchez par S. Paul, eſt qu'ils mangerent tous d'une *meſme viande ſpirituelle*. Il eſt clair, que c'eſt la manne qu'il entend, que Dieu leur envoyoit tous les matins du ciel, & dont ils furent nourris durant les quarante ans, qu'ils veſquirent dans le deſert; miracle tant de fois celebré dans les Ecritures, non par Moïſe ſeulement, qui en décrit exactement l'hiſtoire, mais auſſi pluſieurs ſiecles depuis par David dans ſes Pſeaumes, comme l'vne des plus rares & des plus divines faveurs que ce peuple ayt receues du Seigneur. Leur quatriéme & dernier avantage eſt, *qu'ils beurent tous d'vn meſme breuvage ſpirituel de la pierre ou du rocher qui les ſuivoit.* Vous voyez bien qu'il veut dire l'eau miraculeuſe, qui ſortit du rocher d'Horeb frappé de la verge de Moïſe ſe- Exod. 17. 5. 6.

ſelon l'ordre du Seigneur, pour abbreuver le peuple dans le deſert. On demande ce qu'entend l'Apôtre, en diſant que *cette pierre les ſuivoit*. Car nous ne liſons point dans l'Ecriture, que ce rocher d'Horeb ayt changé de place, ny qu'il ſe ſoit arraché du lieu, où il étoit, & où il eſt encore aujourd'huy, pour accompagner le camp d'Iſraël; & ce ſeroit a mon avis, une extravagance de s'imaginer rien de ſemblable. Vn ancien auteur Grec, l'un des plus ſcavans & des plus déliez eſprits de ſon ſiecle & de ſa nation, conſiderant que l'original de ce texte porte ſimplement, que les Peres *beuvoyent tous de la pierre, qui ſuivoit*, & non comme nos Interpretes l'ont ſuppleé, qui *les ſuivoit*; prend icy le mot de *ſuivre* pour dire *obeïr* & ſeconder le mandement, ou la volonté d'autruy; *La pierre qui ſuivoit*, c'eſt a dire qui obeïſſant au commandement de Dieu, ſuivant l'intention de Moïſe, s'ouvrit & luy donna en abondance les eaux qu'il luy demandoit pour le breuvage de ſon peuple. Il eſt certain que le mot de *ſuivre* ſe prend ſouvent ainſi, dans le langage Grec; & l'on ne peut nier que

Photius dans Oecumenius.

cette

cette interpretation ne ſoit belle & ingenieuſe ; Mais parce qu'elle ſemble vn peu ſubtile & venue de l'eſprit de cet interprete, plûtoſt que de la penſée de l'Apôtre, il vaut mieux s'arreſter a la ſolution commune. Avouant donc que c'eſt aux Peres que ſe rapporte le mot de *ſuivre* & liſant avecque nos Bibles *la pierre* qui *les ſuivoit* ; je répons qu'en parlant ainſi l'Apôtre entend, non que la ſubſtance meſme du rocher dure & peſante & immobile, comme elle eſt naturellement, ſe ſoit remuée de ſon lieu pour marcher & s'arreſter ſelon les traittes des Iſraëlites ; mais que les eaux qui en ſortoyent, faiſoyent des ruiſſeaux, qui courant çà & là dans le deſert y accompagnoyent Iſraël, luy fourniſſant ſon breuvage, ſelon ce que chante le Prophete dans le Pſeaume ſoixante & dixhuitieſme, où celebrant ce grand miracle de Dieu *Il a* (dit-il) *fait ſortir des ruiſſeaux d'vn Rocher, & en a fait découler des eaux, comme des rivieres.* Et ailleurs encore, *Les eaux coururent en rivieres, ou comme des rivieres par les lieux ſecs.* C'eſt ainſi que le Rocher ſuivoit, ou accompagnoit les Iſraëlites, non en la maſſe meſ- Pſ. 78. 16. Pſe. 105. 41.

me de ſa pierre ce qui leur euſt été inutile, mais dans les courans de ſes eaux, qui conduits par la providence divine tournoyent dans les lieux, où leur camp marchoit & où il s'arreſtoit, ce qui leur étoit neceſſaire, dans un deſert aride, & naturellement deſtitué de ſources, de fontaines & de ruiſſeaux. Ce ſont là chers freres, les quatre faveurs de Dieu envers les anciens Iſraëlites, que l'Apôtre a icy touchées. La ſeule veuë des choſes, & l'vſage naturel qu'ils en tiroyent pour la commodité & la neceſſité de leur vie, en découvre aſſez l'excellence & la merveille; de la nuë, pour le refraiſchiſſement, & pour la protection, qu'elle leur procuroit; de la mer, par la delivrance qu'elle leur donna, s'ouvrant a eux, pour les ſauver des mains d'vne armée ennemie; de la manne & de l'eau du rocher, pour le ſoûtien de leur vie, qui ſans ce ſecours fuſt bien toſt defaillie en des deſerts où ils ne trouvoyent le plus ſouvent ny viande, ny fruits, ny breuvage. La lettre meſme de cette hiſtoire eſt magnifique; C'eſt un riche fond, capable de fournir a ceux qui s'arreſteront a la conſiderer di-

divers ſujets d'admiration pour la puiſſance, bonté & ſageſſe de Dieu en toute cette conduite, & d'inſtruction & de conſolation pour nos ames. Mais ce n'eſt pas icy le lieu de nous étendre ſur ce ſujet. Il nous faut ſuivre l'Apôtre & nous attacher a ce qu'il y a remarqué. Car laiſſant là le reſte, il touche ſeulement icy l'vſage & le deſſein moral & ſpirituel de ces merveilleuſes graces de Dieu; & des quatre qu'il nous a repreſentées, il les reduit a deux couples, joignant enſemble premierement la nuë & la mer; & puis en ſecond lieu pareillement la manne & l'eau du rocher. Des deux premieres, il dit que les Peres furent *tous baptiſez en Moïſe en la nuée & en la mer*; & des deux ſecondes, que la manne & l'eau de la pierre *étoit vne viãde & vn breuvage ſpirituel*, & que la *pierre* d'où ſortoit l'eau, *étoit Chriſt*. Examinons maintenant chacune de ces deux choſes en ſon ordre. La premiere regarde Moïſe; & la ſeconde Ieſus Chriſt. Pour le premier l'Apôtre dit qu'en la nuée & la mer (c'eſt a dire ſelon le ſtile de l'Ecriture, *par la nuée & par la mer*) *les Peres furent battiſez en Moïſe*; Cela

donne de la peine aux Interpretes; Premierement parce qu'il ſemble rude de dire, que le peuple de Dieu ſoit battizé en vn homme; Secondement parce qu'encore que les Iſraëlites ayent été ſous la nuée, & qu'ils ayent paſſé par la mer, cela s'eſt pourtant fait en telle ſorte, qu'ils n'en ont pas été moüillez, comme ſont ceux que l'on battiſe. Pour reſoudre la premiere difficulté, pluſieurs prennent ce que dit l'Apôtre, que *les Peres furent battiſez en Moïſe*, pour ſignifier ſimplement, qu'ils furent battiſez par Moïſe, c'eſt a dire par le miniſtere de Moïſe; tout de meſme que nous venons de dire qu'*en la nuée & en la mer*, ſignifie par la nuée & par la mer. Mais cette gloſſe ne peut ſubſiſter. Car la
* εἰς particule icy employée, * quand l'Apôtre dit *en Moïſe*, eſt toute autre, que celle, dont il ſe ſert, quand il dit *en la mer*
† ἐν *& en la nuée*, † encore que la diſette de nôtre langue nous ayt contraints d'vſer d'vn meſme mot pour l'exprimer l'vne & l'autre. Dans l'vſage de l'Ecriture la ſeconde ſe prend pour dire *par* dans vne infinité de lieux, comme tout le monde en eſt d'accord; au lieu que la pre-

Digitized by Google

premiere, ne s'y trouve jamais employée en ce sens ; au moins qu'il me souvienne ; & si elle s'y treuve quelque fois, c'est si rarement, que l'on n'en peut tirer aucune consequence pour ce passage. Et la maniere dont ces particules sont rangées & construites, comme parlent les Grammairiens, est pareillement differente, la premiere avec vne forme de nom, & la seconde avec vne autre, ce qui induit encore de la difference en leurs sens. En effet s'il se pouvoit dire, que les Israëlites ont *été battisez en Moïse*, pour signifier simplement qu'ils l'ont été par luy & par son ministere ; rien n'empescheroit non plus, que l'on ne dist pareillement, que les Samaritains furent battisez en S. Philipe, & Stephanas en S. Paul, & chacun des fideles en celuy des ministres duquel ils ont receu le batteſme. Et néantmoins c'est vn langage inouï dans l'Ecriture & dans l'Eglise, & dont S. Paul nous témoigne assez qu'il auroit horreur, quand il demande aux Corinthiens, *Avez vous été battisez au nom de Paul?* & quand il rend graces a Dieu de ce qu'il ne luy est arrivé de battiser,

que fort peu de perſonnes, *afin* (dit-il) *que quelcun ne die que j'aye battizé en mon nom.* Car *eſtre battiſé en quelcun*, ou *au nom de quelcun*, veut dire une meſme choſe, autant que nous le pouvons remarquer dans l'Ecriture. Enfin quand il en ſeroit autrement, toûjours ſeroit-il difficile de juſtifier que ce batteſme de la nuë, ayt été donné aux Peres par le miniſtere de Moïſe. Pour celuy de la mer, Moïſe y eut part, puis que ce fut ſa main, qui fendit les eaux de la mer, & que ce fut luy encore qui y conduiſit les Iſraëlites, marchant le premier a la teſte du peuple dans les abyſmes; Mais pour la nuë, nous ne liſons point, que Moïſe y ayt agy, ny qu'il ayt prété ny ſa main ny ſa verge, ny meſme ſa voix pour élever cette nuë en faveur d'Iſraël, ny la premiere fois qu'elle ſe mit entre le camp de ce peuple & l'armée des Egyptiens, ny depuis. I'eſtime donc que laiſſant ces mots *en Moïſe* dans leur ſens ordinaire, pour reſoudre la difficulté il faut s'addreſſer au mot de *battiſer*, & en éclaircir le ſens. Car il eſt aſſez evident, qu'a prendre ce mot dans la rigueur de ſon ſens ordinaire & legitime

1. *Cor.* 1. 13. 15.

Exod. 14. 19. 20.

ny

ny le paſſage d'Iſraël par la mer, ny ſon état ſous la nuë ne fut pas proprement un batteſme ; cette parole grecque ſignifiant proprement ou plonger dans l'eau, ou du moins en arroſer celuy que l'on batize ; choſes qui n'ont point eu de lieu ny dans l'une ny dans l'autre de ces deux rencontres. Qu'eſt-ce donc que veut dire l'Apôtre par le mot de *batiſer ?* Chers Freres, pour le bien entendre, il faut ſe ſouvenir, que c'étoit anciennement vne coûtume ordinaire non ſeulement entre les Iuifs, mais auſſi entre pluſieurs peuples Payens d'employer le batteſme, c'eſt a dire ou le plongement dans de l'eau, ou l'aſperſion ſimple de l'eau, pour recevoir les perſonnes en la profeſſion de leur religion, & dans le corps de leurs ſocietez religieuſes. Pour les Iuifs, ceux qui ſont tant ſoit peu verſez dans leurs antiquitez ſçavent, que pour faire leurs proſelytes de la loy, c'eſt a dire pour les conſacrer au Iudaïſme, & de Payens qu'ils étoyent les admettre en leur corps, ils employoyẽt trois ceremonies, la circonciſion, le batteſme & l'oblation. Pour les Payens, les ſcavans ont remarqué

Digitized by Google

dans leurs livres, que c'étoit auſſi leur coûtume en pluſieurs villes & nations pour recevoir les perſonnes dans la confrairie de leurs pretendus myſteres, ce qu'ils appelloyent leur *initiation*, de les baigner dans de l'eau vive, ou de les en laver, ou de les en arroſer. Vous ſçavez que le Precurſeur de Ieſus Chriſt battiſoit ceux, qui vouloyent faire profeſſion de ſa diſcipline, & que le Seigneur luy meſme a auſſi inſtitué, que ſes diſciples ſoyent dediez & conſacrez a ſa communion par le batteſme. Le batteſme étant donc preſque par tout, mais particulierement & nommément entre les Chrétiens vne dedication & conſecration des perſonnes a vne certaine loy & religion ; j'eſtime que l'Apôtre regardant a cet vſage ſi vniverſel, a icy employé le mot de *battiſer* en ce ſens general, pour dire dedier & conſacrer quelcun a vne diſcipline religieuſe ; ſi bien, qu'en diſant, que les Peres furent *battiſez en Moïſe par la nuë & par la mer*, il n'entend autre choſe a mon avis ſinon, qu'ils furent alors conſacrez, & dediez, & comme parloyent les Grecs & les Latins apres eux, *initiez* en la loy & diſcipline

de

de Moïse, pour le reconnoistre pour leur chef, leur liberateur & leur conducteur, pour l'interprete de la volonté de Dieu, & leur Legislateur, & mesme en quelque fasson leur Mediateur, comme il est appellé par l'Apôtre dans l'Epitre aux Galates; s'obligeant par cette Gal. 3. 19.
profession qu'ils faisoyent en le suivant dans la mer, de se mettre sous sa conduite & de recevoir la foy & le service, qu'il leur declareroit, comme vne doctrine & religion venuë & ordonnée de Dieu, ainsi qu'elle l'étoit en effet. I'avouë, que tous les autres miracles témoignoyent lès mesmes veritez aux Israëlites assavoir, que Moïse étoit le serviteur de Dieu, & envoyé par luy pour faire cette grande œuvre, pour les tirer de la servitude de l'Egypte, & pour les conduire dans l'heritage promis a leurs peres, & pour leur publier ses ordonnances. Mais il n'y en a point qui l'ayt declaré plus magnifiquement & d'vne maniere plus éclatante, que cette divine nuë, qui se mettant entre l'armée des Egyptiens, & le camp d'Israël, fut une tenebreuse & impenetrable obscurité aux premiers, & vne claire lumiere aux der-

Digitized by Google

derniers; & ce miraculeux paſſage de la mer rouge qui ſauva Iſraël, & qui engloutit tous ſes ennemis devant ſes yeux. Il n'étoit pas poſſible de donner aux Peres des ſignes ou des argumens de la faveur de Dieu, & de la vocation de Moïſe plus convainquans, que ceux-là. Auſſi voyez vous, que c'eſt juſtement en cet endroit, apres le paſſage de la mer rouge, que l'Ecriture remarque expreſſement, qu'Iſraël ayant veu cette grand'puiſſance de Dieu déployée d'vne maniere ſi terrible contre les Egyptiens, *creut a l'Eternel & à Moïſe ſon ſerviteur.* C'eſt le plus haut de tous les effets de cette faveur de Dieu. C'étoit beaucoup qu'elle les euſt delivrez d'une mort toute aſſeurée; Mais c'étoit bien plus, *qu'elle les battiſaſt en Moïſe*, c'eſt a dire qu'elle les conſacraſt a eſtre le peuple de Dieu, ſeuls de toutes les nations du monde; leur envoyant un ſerviteur pour leur declarer ſa volonté; & traitter avec eux vne alliance particuliere en ſon nom, & de ſa part. C'eſt la raiſon pourquoy l'Apôtre a particulierement mis en avant cette nuë & cette mer, & le batteſme, dont elle battiſa les Iſraëlites;

Exod. 14. 31.

com-

comme la plus grand' & la plus precieuſe faveur, qu'il leur ayt faite. Cela ainſi éclaircy l'autre difficulté tombe d'elle meſme; chacun voyant deſormais qu'au ſens que l'Apôtre prend icy le mot de *battiſer*, pour pouvoir dire que les Peres furent battiſez en la nuë & en la mer, il n'a pas été beſoin qu'ils fuſſent ny plongez dans les flots de la mer, ny arroſez de la pluye ou de l'aſperſion des nuës. C'eſt aſſez, que l'vne & l'autre merveille étoyent des ſignes, qui les dédioyent a la diſcipline de Moïſe. Et cette metaphore eſt d'autant plus propre & plus elegante, qu'encore que cette conſecration ne les ayt ny plongez dans la mer, ny arroſez de l'eau des nuës, elle s'eſt pourtant faite avecque de l'eau. Car la mer par où ils paſſerent eſt de l'eau, & la nuée qui les couvrit, étoit un reſervoir où ſe gardoit, ou du moins où ſe formoit de l'eau; Si bien que ce qui ſe paſſa alors, outre la fin & l'effet d'un batteſme, qui y étoit tout entier, approchoit encore de fort pres de ſa forme; puis qu'étant ſous la nuée, ils avoyent de l'eau ſur leurs teſtes, & qu'en traverſant la mer, ils en avoyent a leurs côtez;

com-

Digitized by Google

comme les perſonnes, qui reçoivent le batteſme ainſi proprement nommé ; ſur tout en la maniere, qu'il ſe donnoit ſolemnellement & le plus ſouvent dans l'Egliſe ancienne, en plongeant les croyans dans l'eau. Mais quelque grande que fuſt la faveur de Dieu, que la nuë & la mer où les Iſraëlites paſſerent, leur ſignifioit & leur communiquoit en les battiſant en Moïſe, il faut avouer pourtant, que ce n'eſt pas le plus haut point de la declaration de l'amour de Dieu, que faiſoyent ces ſymboles myſtiques. Moiſe étoit le Mediateur d'une alliance de Dieu ; & c'eſt la raiſon pourquoy l'Apôtre n'a point feint de dire, que les Iſraëlites furent battiſez en luy, & il n'y a jamais eu aucun autre homme, ſimplement homme, que luy ſeul, qui ayt été Mediateur d'aucune des alliances de Dieu avecque les hommes ; & c'eſt la raiſon pourquoy il n'eſt dit d'aucun autre homme ſimplement homme, que les hommes ayent été *battiſez en luy.* Mais de quelle alliance Moïſe a-t-il été Mediateur ? Certainement il ne l'a été que d'vne alliance charnelle, terreſtre & temporelle ; qui delivroit de la ſervitude

Digitized by Google

de de Pharao, tyran mortel & charnel; qui conduiſoit dans l'heritage terreſtre de Canaan, qui ſanctifioit la chair, qui rétabliſſoit l'homme dans le commerce d'un ſanctuaire mondain, qui contenoit les ombres, & non le corps meſme du ſecret de Dieu; qui n'étoit faite que pour vn temps, afin d'étretenir l'enfance de l'Egliſe ſous les exercices de ſa pedagogie, & qui devoit prẽdre fin apres cela; & qui en vn mot étoit incapable d'amener ny les choſes, ny les hommes a leur perfection. Ainſi quelque avantage que la nuë & la mer donnaſt aux Peres en les battiſant en Moïſe, il faut avouër, que ſi ces ſymboles myſtiques ne ſignifioyent autre choſe, ils ne les élevoyent pas dans la participation du bonheur, que nous cherchons en la Religion. C'eſt pourquoy l'Apôtre apres nous avoir repreſenté cette premiere partie de la ſignification de ces ſymboles, nous propoſe l'autre bien plus ſublime dans les deux autres ſignes qu'il ajoûte, aſſavoir la manne & l'eau du rocher. Car il dit, premierement de la manne, que c'étoit vne *viande ſpirituelle*, & de l'eau du rocher pareillement, que c'étoit *vn breu-*

breuvage ſpirituel. Il n'entend pas, que ce fuſſent des choſes d'une nature incorporelle & immaterielle. Car la veuë & les autres ſens, montroyent aſſez le contraire ; & plus encore l'vſage pour lequel on les prenoit, qui étoit de nourrir le corps, ce qui ne ſe peut faire que par le moyen d'vne ſubſtance materielle, & d'vne paſture ſemblable a celle de nos corps. Mais il appelle *la manne & l'eau vne viande ſpirituelle & vn breuvage ſpirituel* ; a cauſe de leur ſignification myſtique & ſpirituelle. C'étoyent des ſujets *ſpirituels* non en eux meſmes, mais dans les choſes qu'ils ſignifioyent. C'eſt ainſi que S. Iean dit de la grand' Cité, qu'elle eſt appellée Sodome & Egypte *ſpirituellement*, c'eſt a dire myſtiquement. Mais l'Apôtre pour nous le faire mieux entendre touche icy brievement le myſtere de ces choſes, lors qu'ayant nommé *ſpirituel*, le breuvage, que les Peres beuvoyent de la pierre, il ajoûte, *& la pierre étoit Chriſt* ; nous expliquant clairement, que nôtre Seigneur Ieſus Chriſt eſt ce que ſignifioit le rocher, verſant les eaux dont furent abbreuvez les Iſraëlites dans le deſert. Car comme

Apoc. 11. 8.

me le rocher frappé du baſton de Moïſe, jetta une grande abondance d'eaux, claires & ſaines, qui garentirent ce pauvre peuple de la plus cruelle de toutes les morts, qui ſans cela leur étoit inévitable ; de meſme auſſi le Fils de Dieu fait homme pour nous, le vray Rocher de l'Egliſe, ayant receu ſur ſa perſonne tres-ſainte le coup mortel de la loy, c'eſt a dire la malediction, dont elle menace les pecheurs, a répandu dans ce deſert où nous languiſſons, la juſtice, la ſageſſe, la ſanctification & la redemption, les divines & ſalutaires eaux, ſans leſquelles nous ne pouvions eviter de perir eternellement. A cauſe de ce rapport de la pierre du deſert avecque le Seigneur, S. Paul n'a point feint de dire, que *la pierre étoit Chriſt*, ſelon le ſtile de l'Ecriture, tant de fois remarqué par S. Auguſtin, * & par pluſieurs autres Theologiens anciens & modernes, de donner aux ſignes & aux ſacremens les noms des choſes meſmes qu'ils ſignifient. Ie ne m'arreſteray pas icy a refuter l'erreur de ceux, qui contre l'intention toute evidente de l'Apôtre, qui eſt de nous parler du rocher d'Oreb,

* *Aug. ep. 102. ad Euod. L. Locut. de Gen. Locut. 143. Quæſt. in Pentat. Q. 57. in Lev. L. 2. Quæſt. ad Simpl. Q. 3. L. 16. de Civ. D. c. 48. L. 2. contr. Adv. leg. c. 6. Tract. 63. in Ioann. Serm. 44. de diverſ. c. 21.*

ren-

renverſent l'ordre meſme de ſes paroles ſans aucune neceſſité, & luy font dire, que *Chriſt étoit la pierre*, au lieu de ce qu'il a écrit, que *la pierre étoit Chriſt*. Vne bonne partie des Interpretes meſme de la communion Romaine, abandonnent cette interpretation, & prennent les paroles de S. Paul, comme nous avons fait; quelques vns des plus eſtimez reconnoiſſant meſme de bonne foy en ce lieu, que quand le nom d'vn ſujet eſt attribué a vn autre de differente nature, comme en ce lieu, il faut de neceſſité entendre l'vn des deux figurément & improprement. Et quant a ce qu'ils ajoûtent, que pour bien reſoudre ces paroles de S. Paul, il les faut expliquer, non que la pierre ſignifioit Chriſt, mais *que la choſe ſignifiée par la pierre étoit Chriſt*, cela dis-je n'eſt de nulle importance, ne voyant pas qu'il y ayt au fond aucune diference entre ces deux interprétations. Il nous ſuffit, qu'ils avouënt, que cette propoſition & les autres ſemblables ſe doivent prendre figurément & non proprement; en quelque maniere, que l'on veüille en reſoudre la figure, & en quelque partie de l'oraiſon qu'on la

Eſtius ſur ce lieu.

Digitized by Google

la mette. Au reſte ce que l'Apôtre n'applique icy la ſignification myſtique de Ieſus Chriſt, qu'a la pierre ſeulement, ne l'exclut pas des autres ſymboles qu'il a nommez ; Au contraire en nous ouvrant le ſens de cette *pierre ſpirituelle*, il nous apprend a entendre les autres, tout de meſme, puis que la nature en eſt toute ſemblable. Comme la viande des Peres par exemple ; c'eſt a dire la manne, qu'il a auſſi nommée *ſpirituelle*. Cette ancienne manne *étoit auſſi Chriſt* ſans doute, le pain deſcendu du ciel dans nôtre deſert pour donner la vie eternelle aux hommes ; comme le Seigneur nous le montre au long dans le ſixieſme chapitre de S. Iean. Et ſelon cette analogie, il faut dire le meſme de la nuë & de la mer en laquelle les Iſraëlites furent battiſez. Cette nuë étoit auſſi *Chriſt*, l'vnique rafraiſchiſſement & l'vnique protection du vray Iſraël; la vraye nuë qui l'éclaire dans ſes adverſitez, qui le conduit dans ſes voyages, qui ne l'abandonnera jamais juſques a ce qu'il ſoit entré dans ſa Canaan myſtique. Enfin la mer rouge des anciens étoit auſſi nôtre Chriſt, qui a ſauvé les fideles & abyſmé

leurs ennemis dans vn meſme ſang, celuy qu'il répandit ſur la croix. Ainſi vous voyez chers Freres, que Dieu par vne admirable ſageſſe a tellement formé les gages de ſon amour donnez aux Iſraëlites, que ſi d'vne part ils les battiſoyent en Moïſe confirmant la verité de ſa vocation, afin qu'ils receuſſent l'alliance charnelle qu'il alloit traiter avec eux; de l'autre ils contenoyent de beaux & excellens crayons de Ieſus Chriſt, & de ſa nouvelle alliance ſpirituelle & eternelle. Mais delà meſme paroiſt, que ſi l'Egliſe Iudaïque a cauſe de ſon enfance étoit encore ſujette a la pedagogie de la Loy, elle ne laiſſoit pas pour cela d'eſtre heritiere des vrays biens de Dieu, & d'avoir part en Ieſus Chriſt, qui nous les a acquis en ſon temps. Car l'Apôtre nous enſeigne icy clairement, que leurs ſacremens étoyent auſſi en quelque ſorte les ſacremens de Ieſus Chriſt; puis qu'il dit, que la pierre d'où ils beuvoyent, étoit Chriſt. Dieu eſt fidele. Il ne repreſente rien en vain a ſon peuple, & ne manque jamais de tenir & d'accomplir ce qu'il promet, ou qu'il declare, ſoit par ſa parole, ſoit par ſes ſignes,

gnes, a ceux qui les reçoivent avecque la foy & la reverence, qu'il leur demande. Il ne faut donc point douter, que ceux des Israëlites, qui rendirent alors au Seigneur la foy, l'amour, le respect & l'obeïssance, que meritoyent ces admirables témoignages qu'il leur donnoit de sa grace, ne receussent le pardon de leurs pechez, la paix de la conscience, la joye & la consolation de l'Esprit, avecque le droit de la vie celeste, que la mort de Iesus Christ nous a meritée; le tout dans vne mesure proportionnée a la bassesse de l'age où étoit alors l'Eglise. I'avouë qu'ils n'avoyent, qu'vne connoissance fort generale & fort confuse de Christ. Mais pourveu qu'ils s'acquittassent sincerement des devoirs, que Dieu leur demandoit alors, l'imperfection de leur connoissance étant involontaire & innocente, ne les empeschoit pas de toucher ce qu'il leur falloit des biens de Christ. Et puis qu'il est l'*Agneau immolé dés la fondation du monde, mesme hier & aujourd huy* & eternellement, l'vnique principe & l'vnique source de tous les biens spirituels, qui ont jamais esté communiquez aux pe-

Apoc. 13. 8.
Hebr. 13. 8.

cheurs ; il eſt clair qu'il faut ou nier contre l'expreſſe & evidente lumiere des Ecritures, que les Peres ayent eu part a la vie eternelle, & aux biens ſpirituels, qui nous y conduiſent, ou confeſſer que c'eſt par la grace de Chriſt, qu'ils y ont eu part. D'où il s'enſuit qu'ayant receu des graces acquiſes au prix du ſang de Chriſt, on peut fort bien dire en ce ſens, qu'*ils ont beu le ſang de Chriſt* ; Comme David autresfois diſoit de l'eau, que trois de ſes gens-d'armes avoyent puiſée au grand peril de leur vie dans vne ciſterne de l'ennemy, que c'étoit *leur ſang* ; *Boiray-je*, diſoit-il, *le ſang de ces hommes là ?* Et néantmoins ces gens là n'y avoyent perdu aucune goute de leur ſang ; Ils s'étoyent ſeulement mis en danger de le perdre. Combien plus fortement pouvons nous dire de chacune des graces de Ieſus Chriſt, que c'eſt *ſon ſang*, & des ames, qui les reçoivent & les goûtent pour leur rafraiſchiſſement ſpirituel ; qu'*elles boivent ſon ſang*, puis que ces graces luy coûtent en effet tout ſon ſang, qu'il a répandu ſur la croix, pour les acquerir par ce grand prix ? Le deſſein de l'Apôtre

2. Sam. 23.17.

nous

nous oblige a prendre ainſi ſes paroles. Car de cet exemple des Peres, qui pour avoir receu des ſignes ſi excellens de l'amour de Dieu, n'ont pas laiſſé d'eſtre ſeverement punis, quand ils en ont abuſé, il veut conclurre, que ſous ombre que nous avons reçeu les ſacremens de Ieſus Chriſt, nous ne devons pas preſumer, que ſi nous en abuſons nôtre ingratitude doive demeurer impunie. Or l'induction ne ſera pas bonne, ſi vous ne ſuppoſez, que les Peres avoyent leur part aux ſacremens de Chriſt, & a ſes biens. Et en effet vous voyez que l'Apôtre pour le montrer, a expreſſement choiſy d'entre les ſymboles des Peres ceux qui ont le plus de rapport a nos ſacremens ; *la nuë & la mer*, avec nôtre batteſme ; la manne & la liqueur du Rocher, avecque le pain & la coupe de ſa ſainte Cene ; comparant ainſi enſemble les declarations de l'amour de Dieu, qu'il a données a l'vn & a l'autre peuple. Ayant donc repreſenté les admirables témoignages dont Dieu avoit favoriſé tous ces Peres, qu'il avoit tous battiſez en Moïſe par la nuë & par la mer, qu'il avoit tous nourris de

ſa manne, & abbreuvez de l'eau de ſon Rocher, ſymboles & figures de ſon Chriſt; il ajoûte enfin dans la ſeconde partie de nôtre texte, qu'avec tout cela, il en avoit rejetté & puny vn grand nombre. *Mais* (dit-il) *Dieu n'a point pris plaiſir en pluſieurs d'entr'eux. Car ils ont été accablez dans le deſert. Il n'a point pris plaiſir en eux*; c'eſt a dire qu'il ne les eut pas agreables, mais que tout au contraire ils luy dépleurent grandement; ce qu'il montre par la punition qu'il en fit; *Car ils furent* (dit-il) *accablez dans le deſert.* C'eſt juſtement la peine, que Dieu leur denonce expreſſement dans le livre des Nombres. *Vos corps* (leur dit-il) *tomberont dans ce deſert*, Ils furent exclus du pays de Canaan. L'Apôtre nous laiſſe a ſous-entendre ce que l'hiſtoire ſainte nous apprend, que ces miſerables avoyent allumé contre eux cette colere du Seigneur, & attiré ce juſte jugement ſur eux par leur ingratitude & incredulité épouvantable, ayant aprés tant de teſmoignages qu'il leur avoit donnez de ſa faveur, murmuré diverſes fois contre luy & contre ſes ſerviteurs, & commis vne infinité d'autres

Nomb. 14. 29.

cri-

crimes avec vne opiniaſtreté & vne dureté de cœur incroyable ; *Ils ont veu ma gloire* (dit le Seigneur, en leur faiſant leur procez) *& les ſignes que j'ay faits en Egypte, & dans le deſert, & apres cela ils m'ont desja tenté par dix fois, & n'ont point obey a ma voix.* Voyla leur crime, & en voicy la peine ; *Ils ne verront jamais* (dit-il) *le pays, que j'ay juré a leurs Peres de leur donner. Pas vn de ceux, qui m'ont irrité par mépris, ne le verra.* Ce jugement fut punctuellement executé, comme il avoit été prononcé. Le grand nombre de ces criminels eſt auſſi vn argument de la juſte ſeverité de Dieu ; & c'eſt la raiſon pourquoy l'Apôtre l'a expreſſement touché, diſant que *Dieu ne prit point plaiſir en pluſieurs, ou en la pluſpart d'entr'eux.* Car l'hiſtoire ſainte nous raconte, que de tous ceux, qui étoyent ſortis d'Egypte, a l'age de vingt ans & au deſſus, qui faiſoyent ſans doute vne grande multitude, il n'y eut que deux hommes, ſçavoir loſué & Caleb, qui ne demeuraſſent enveloppez dans ce jugement. Voyla le tableau de la grande bonté de Dieu envers nos Peres, & de ſa juſte ſeverité contre ceux, qui abuſant de ſes fa-

Nombr. 14. 22.

* Ἐν πλείοσιν αὐτῶν Nombr. 14. 29. 30.

Digitized by Google

veurs l'offenſent en mépriſant ſes loix & s'abandonnant aux folles & injuſtes paſſions de leur chair. Au nom de Dieu, Freres bien aymez faiſons en nôtre profit. Ne nous fions point a cette exterieure profeſſion, que nous faiſons de ſon ſervice, ny a la part que nous avons a l'ouïe de ſa parole, & aux ſacremens ſenſibles de ſa grace. Tout cela ne nous ſervira de rien ; il nous nuira meſme beaucoup, ſi le cœur & le dedans de nôtre vie n'y répond : C'eſt une vieille erreur, preſque commune a tous les ſiecles & a tous les climats du genre humain, de s'imaginer qu'il ſuffit pour ne perir point, de porter les marques de la religion, & d'en avoir receu les ſymboles exterieurs. Ie laiſſe là les erreurs des Iuifs en cét endroit, qui ſont ſi ſouvent notez & cenſurez par les Prophetes. Mais qui ſe ſeroit imaginé, que dans l'Egliſe Chrétienne, qui a reduit toute l'adoration de Dieu a l'eſprit & a la verité, & qui aboliſſant les ceremonies, & les cultes charnels du premier peuple, ne nous a chargez d'autre ſervice, que d'vne pure & ſincere ſanctification de corps & d'eſprit, vn abus ſi groſſier peuſt en-

encore treuver ce lieu ? Et néantmoins la verité eſt, qu'il s'y fourra bien toſt. S. Auguſtin nous témoigne que de ſon temps il y avoit des gens, qu'il reconnoiſt ailleurs pour eſtre de la communion de l'Egliſe Catholique, qui abuſant du nom de ces deux ſacremens ſi purs & ſi ſimples, que le Seigneur nous a inſtituez, promettoyent la vie eternelle a quiconque en a été une fois participant; en quelque ſecte, hereſie, ou impieté qu'ils vivent ſur la terre. Qu'il y en avoit d'autres qui reſſerroyent vn peu leur indulgence, ne donnant le ſalut, qu'a ceux qui auront receu les ſacremens dans l'Egliſe orthodoxe & Catholique, & non chez les heretiques; Que d'autres demandoyent encore qu'vn homme pour eſtre ſauvé demeuraſt juſques a la fin dans la communion de l'Egliſe, quelque mal qu'il veſquiſt quant au reſte; ſeulement diſoyent ils qu'avant que d'entrer, dans l'heritage celeſte, il luy faudroit ſouffrir pour quelque temps les tourmens des damnez; & d'autres enfin, qui flattoyent d'une pareille eſperance ceux, qui donnent l'aumoſne quelque meſchantes & corrompuës,

Aug. de Civ. D. l. 21. c. 19.

ibid. c. 20.

ibid. c. 21.

ibid. c. 22. Voyez auſſi Enchir. c. 67.

Digitized by Google

puës, que ſoyent leurs mœurs ; Et ne croyez pas qu'il n'y euſt que quelques ignorans du menu peuple, qui euſſent ces fantaiſies ſi étranges. Il en paroit des traces bien claires dans quelques vns meſmes des Docteurs, dont les écrits ſont venus juſques a nous.*Et il y a grand apparence, que de la troiſieſme & quatrieſme erreur, s'eſt peu a peu formée entre les Latins l'opinion du Purgatoire, en les ramenant vn peu des extremitez où elles s'emportoyent, & reſſerrant les excés de leur indulgence. Au moins eſt il bien certain, par les choſes que S. Auguſtin rapporte que les vns & les autres bâtiſſent leurs doctrines ſur les meſmes fondemens & abuſent des meſmes paſſages pour les ſoûtenir. Mais S.Paul refute icy clairement ces opiniõs & les vaines eſperances dont ſe flattent les Chrétiens charnels.Il établit par l'exemple de ces anciens Iſraëlites, qu'en quelque lieu,& en quelque communion, que nous ayons receu les declarations de la grace de Dieu en Ieſus Chriſt, c'eſt a dire ſa parole & ſes Sacremens, nous n'entrerõs pas pour cela dans ſon royaume, ſi nous n'en avons fait nôtre profit,

* *Hier. a la fin de ſon Comment. ſur Eſaïe. Et L.1. cõtr. Pelag. T.2.p.97. med.& dans S. Ambr. le Commẽt. ſur 1.Cor. 3.15.& 2. Tim.2. 20.& dãs S. Aug. les Quæſt. ſur le V. Teſt. Q. III. 126. Le Cõc.6. de Paris rapporte & refute cette erreur. L.2. c.9.T.2. des Conc. des Gaul.*

vi-

vivant ſincerement & conſtamment dans la foy de ſa verité & dans l'obeïſſance de ſa diſcipline. Car comme le deſert des peres étoit la figure de cette terre où nous vivons, ainſi le pays de Canaan où ils alloyent, étoit le type du royaume celeſte auquel nous aſpirons. Comme donc ceux des Iſraëlites, qui aprés avoir veu & receu les anciens ſacremens de Moïſe, tenterent Dieu & murmurerent contre luy, & deſobeïrent a ſa voix, furent exclus pour jamais du pays promis a leurs peres; Pas vn d'eux ne le vit, ny avec Ioſué & Caleb, ny depuis; il faut tenir pour certain & indubitable, que tout de meſme maintenant des Chrétiens charnels, qui aprés avoir participé aux ſacremens de la nouvelle alliance menent vne vie mondaine & ſcandaleuſe, pas vn n'entrera dans le royaume celeſte, ny au ſortir de ce ſiecle ny en l'autre. Ce n'eſt pas icy ſeulement que l'Apôtre explique ainſi cette ancienne figure; Il l'entend tout de meſme dans le troiſieſme chapitre de l'epitre aux Ebreux; Concluant de l'exemple des incredules & murmurateurs d'Iſraël exclus du repos de Dieu en Canaan, *Hebr.* 3. & 4.

naan, que ceux des Chrétiens qui ſe ſeront endurcis par la ſeduction du peché, ſeront pareillement privez pour jamais du grand & bien-heureux repos, que nous attendons dans le royaume de Ieſus Chriſt. S. Iude nous repreſente ſemblablement ce vieux exemple avec-
Iud. 4.5. que le meſme deſſein, *Vous ſçavez* (dit-il) *que le Seigneur ayant delivré le peuple du Pays d'Egypte, detruiſit puis apres ceux qui n'avoyent point creu*, pour nous apprendre, que tous ceux, qui dans la profeſſion du Chriſtianiſme, auront veſcu ſans pieté & changé la grace de Dieu en diſſolution, tomberont inevitablement dans vne ſemblable deſtruction & dannation. Mais le Sauveur du monde prononce encore plus clairement, que pour entrer en ſon royaume, il ne ſert de rien de luy dire, *Seigneur, Seigneur*, c'eſt a dire de faire profeſſion de la bouche de le reconnoiſtre pour nôtre Maiſtre ſi *avec cela nous ne faiſons la volonté de ſon Pere celeſte*, qui eſt nôtre ſanctification que nous vivions ſaintement & innocemment: ſans cela nos ſacremens nos diſcours, nos ſciences, nos miracles meſmes, quand nous en ferions autant que ſes

Digitized by Google

ſes Apôtres, ne nous ſerviront de rien. A ceux qui luy allegueront ſimplement, qu'ils ont receu ſon batteſme & participé a ſa table ſacrée, & écouté ſon Evangile dans les aſſemblées de ſon peuple, mais ce qui eſt bien plus encore, qu'ils ont meſmes prophetiſé, jetté hors les diables & fait pluſieurs vertus en ſon nom, il répondra, comme il nous le dit dans le meſme lieu ; *Ie ne vous ay jamais connus, Departez vous de moy, ouvriers d'iniquité.* Prenons donc garde a nous Freres bien aymez, & faiſant état ſelon cette doctrine divine, que perſonne ſans la ſanctification ne verra Dieu & le royaume de ſon Fils, cheminons devant luy avec reverence & nous employons a nôtre ſalut avec crainte & tremblement ; renonçant a l'impieté & aux convoitiſes mondaines, & purifiant nos ames & nôtre converſation entiere de toutes les ordures du vice, afin que nôtre Sauveur nous avouë & reconnoiſſe pour ſes vrays Iſraëlites, a qui il donnera ſa paix, ſa vie & ſa gloire. *Amen.* *Matth. 7. 21. 22. 23.*

SER-

* Prononcé a Charenton le Dimanche 6. d'Oct. 1664.

SERMON SECOND*

I. COR. X. 6.

6. Or ces choſes ont eſté exemples pour nous, afin que nous ne ſoyons point convoiteux de choſes mauvaiſes, comme eux auſſi ont convoité.

CHERS FRERES;

Si nos ames étoyent auſſi pures, que la ſainteté eſt belle, ſa veuë ſeule ſuffiroit pour nous la faire aimer. Il ne faudroit, que nous la montrer pour ravir nos eſprits en l'admiration d'un objet ſi divin, & pour allumer en nous vn ardent deſir de le poſſeder, & d'en recevoir la forme dans toutes les parties de nôtre vie. Mais parce que le peché a gâté les yeux de nos entendemens, les couvrant de la paſſion, qu'il nous a donnée pour la chair, comme d'un broüillard épais, qui ne nous laiſſe voir que ce qui luy eſt ou agreable ou vtile; la ſeule repreſenta-

tion

Digitized by Google

tion de la ſainteté, quelque admirable qu'elle ſoit en elle meſme ne nous touche que fort peu. C'eſt pourquoy le Seigneur, qui nous aime, & qui veut nôtre ſalut, ne s'eſt pas contenté de nous expoſer en veuë dans ſa parole vn accomply portrait de la ſainteté, où il n'a oublié aucune de ſes beautez; Pour nous frapper par l'endroit, qui nous eſt le plus ſenſible, il nous a auſſi découvert l'intereſt que nous avons a la ſuivre; promettant de grands biens, l'honneur, le contentement, les vrayes richeſſes, & en vn mot vn bonheur ſouverain & eternel a ceux qui vivront ſaintement, & menaçant au contraire, ceux qui demeureront dans la ſervitude du vice, de toute ſorte de maledictions, & enfin du dernier de tous les malheurs. Encore n'eſt-ce pas le tout. Il a ajouté a cette doctrine les experiences par leſquelles il en a montré & confirmé la verité en divers temps; nous les mettant fidelement devant les yeux, afin que ces exemples nous la facent entrer plus avãt dans l'eſprit. C'eſt proprement ce que l'Apôtre fait dans le commencement de ce chapitre. Il voyoit, que l'Evangile n'a-

n'avoit pas eu ſur ces fideles de Corinthe à qui il écrit, toute l'efficace, qu'il deſiroit; qu'enflez de la haute connoiſſance, qu'il leur avoit baillée des myſteres de Dieu, ils avoyent negligé l'étude de la ſanctification, qui en eſt le principal & l'vnique deſſein; que les partialitez, les excés, la debauche & la contagion de l'idolatrie Payenne avoyent encore lieu parmy eux. Pour les réveiller de ce mortel aſſoupiſſement il leur entonne les grands & terribles jugemens de Dieu ſur les ingrats de ſon ancien peuple d'Iſraël. D'entrée il leur en propoſoit l'exemple en general; les faiſant ſouvenir, que quelque admirables que fuſſent les avãtages qu'il leur avoit donnez au deſſus de toutes les nations du monde, il n'avoit pourtant pas épargné ceux d'entr'eux, qui en avoyent abuſé, violant fierement les ſaintes loyx de ſon alliance; & qu'il les abbatit dans le deſert, comme vne generation méchante & rebelle, ſans ſouffrir qu'aucun d'eux, quelque grand qu'en fuſt le nombre, miſt le pied dans la terre de ſon repos. Mais le Saint homme n'en demeure pas-là. Du general il paſſe au particulier;

&

& choiſiſſant d'entre les pecheurs d'Iſraël ceux dont les fautes avoient été ſemblables a celles de ces Corinthiens; il leur en fait nommément & particulierement application, afin que la punition de ceux, dont ils imitoyent les méchancetez, leur faiſant craindre vn pareil traitement, les gueriſt de leurs vices. Il fait comme vn ſage medecin, qui apres avoir preparé le corps de ſon malade par des remedes generaux, luy donne enſuite les ſpecifiques, propres contre le mal, dont il eſt travaillé. Il paroiſt par quelques endroits de cette épître, qu'il y avoit des gens dans l'Egliſe de Corinthe, qui ſe laiſſoyent aller a la convoitiſe de la bouche, & des bonnes cheres, qu'elle ayme; A ceux-cy l'Apôtre preſente l'exemple de ceux des Iſraëlites, qui avoyent autresfois convoité dans le deſert. Il y avoit encore des perſonnes parmy ces Corinthiens, qui ſe meſloyent ſans ſcrupule dans les jeux & dans les feſtins de l'idolatrie des Payens, leurs voiſins & concitoyens. Pour ceux-là, il les fait ſouvenir des anciens idolatres d'Iſraël, & de toute leur infamie. Il y avoit auſſi dans ce troupeau de Corinthe des

gens soüillez des ordures de la fornication, de l'adultere, & mesme de l'inceste. A ceux-cy l'Apôtre met devant les yeux, le crime de quelques Israëlites tout semblable, avecque l'effroyable punition qui en fut faite. Nous apprenons encore de cette épître qu'il y avoit parmy les Corinthiens des pecheurs, qui abusoyent de la patience de Dieu, comme s'ils eussent eu dessein de la pousser a bout, & d'essayer jusques où elle peut aller. C'est pour ceux-là que S. Paul rapporte le peché & la destruction des tentateurs d'Israël. Enfin il est clair par les deux épîtres aux Corinthiens, que la pluspart de ce peuple oubliant la concorde, les enseignemens, & le respect de S. Paul leur premier maistre, se déchiroyent en divers partis prétant leur oreille a la médisance & leur langue a la detraction contre l'Apôtre ; A ceux-cy il donne pour exemple la rebellion & la perdition des anciens murmurateurs d'Israël; C'est ainsi que l'Apôtre traite les differentes maladies de l'Eglise de Corinthe, chacune avec ses vrays & specifiques remedes. Dieu nous les a conseruez mes Freres, afin que nous en vsions ; & que les tirant

rant de cette épître, comme d'vne boutique celeſte; nous les appliquions chacun a nos maux & a nos playes, ſelon le beſoin, que nous en avons. Cette Egliſe eſt fort ſemblable a celle de Corinthe, a qui l'Apôtre adreſſe ſon épître; Elle habite auſſi bien qu'elle, dans vne grand' ville, pleine de biens, de luxe & de vices; Elle eſt auſſi meſlée parmy vn peuple innombrable, preſque tout entier d'vne profeſſion contraire a la ſienne. Elle a auſſi été plantée par la main de quelques fideles ſerviteurs de Dieu, & arroſée de la doctrine de l'Apôtre, & du ſang de pluſieurs Martyrs. Elle eſt conſiderable, ſoit pour le nombre des perſonnes, ſoit pour les graces & les faveurs, que le Seigneur luy a departies. Pleuſt a Dieu qu'elle ne fuſt conforme a l'Egliſe des Corinthiens, qu'en cela, & juſques là ſeulement! Mais il faut avouër, que nous n'avons pas moins; que poſſible meſme nous avons plus de part, a ſes defauts, qu'a ſes avantages; a ſes vices, qu'a ſes vertus. Quoy qu'il en ſoit, ce grand rapport qu'a nôtre condition avecque la ſienne, nous oblige a mediter & a pratiquer avec d'autant plus d'atten-

tion, la leçon, que luy donne icy l'Apôtre. Pour vous rendre dans ce deſſein le ſecours & les ſoins que nous vous devons, nous en conſidererons s'il plaiſt au Seigneur toutes les parties diſtinctement l'vne apres l'autre; & premierement celle que comprend le verſet, que nous avons leu; *Or ces choſes* (dit l'Apôtre) *ont été exemples pour nous; afin que nous ne ſoyons point convoiteux de choſes mauvaiſes, comme eux auſſi ont convoité.* Sur ces paroles nous avons deux choſes a conſiderer; L'vne eſt l'avertiſſement qu'il leur donne d'entrée, que *ces choſes*, dont il parle, *ont été des exemples pour nous*; L'autre eſt la defence qu'il leur fait *d'eſtre convoiteux de choſes mauvaiſes; comme eux auſſi* (c'eſt a dire comme les anciens Iſraëlites) *ont convoité.* Ce ſont les deux articles, que nous avons deſſein de traiter dans cette action; l'avertiſſement, & la defenſe de l'Apôtre. L'avertiſſement leur montre, que la conſideration des choſes de l'ancien Iſraël n'eſt pas hors de propos, & que l'inductiõ, qu'il en tire pour nous, eſt raiſonnable & pertinente. Car quelcun de ceux, qui ne ſont pas aſſez inſtruits du rapport, qu'ont les choſes du vieux

vieux teſtament avec celles du nouveau, euſt peu treuver étrange & ce qu'il a desja dit en general de leur paſſage par la mer rouge, de l'abry que la nuë leur donna dans le deſert, de la manne, & de l'eau du rocher qui les y nourrit, de la mort qu'y ſouffrirent ceux en qui Dieu ne prit pas plaiſir, & ce qu'il dira encore cy apres de leurs pechez, & de leurs ſuplices. Quelcun de ces ignorans luy euſt peu dire en ce lieu, A quoy bon tout cela puis que nous ne ſommes pas ſous la vieille alliance, comme étoyent ceux, que tu nous mets icy en avant? Ils vivoyent ſous Moïſe; & nous vivons ſous Ieſus Chriſt; eux ſous le ſerviteur, & nous ſous le Fils, le Maiſtre & l'auteur de la maiſon; eux dans la pedagogie de la Loy, & nous dans la liberté de l'Evangile; Ils étoyent traitez comme des Eſclaves, étant gouvernez par l'eſprit de ſervitude; & nous ſommes en la condition des enfans, ayant receu l'Eſprit d'adoption. Etant ſi diſſemblables, quelle conſequence y peut-il avoir d'eux a nous, & de leurs avantures aux nôtres? & de quel droit peux-tu inferer, que puis qu'ils ont été châtiez, nous le ſerons pareillement, ſi

nous commettons des fautes ſemblables aux leurs ? Pour prevenir cette objectiõ, & juſtifier ſon raiſonnement, l'Apôtre avant que d'entrer dans le detail de ce diſcours, nous avertit que ces *choſes*, c'eſt a dire celles des anciens Iſraëlites dans le deſert, tant celles qu'il a desja touchées dans les cinq verſets precedens, que celles, dont il parlera encore cy apres, juſques au verſet onzieſme, que toutes ces choſes *ont été des exemples pour nous*, & il a eſtimé cet avis ſi neceſſaire qu'il le repete encore a la fin de ce diſcours, dans l'onzieſme verſet, où il dit parlant de ces vieux Iſraëlites, que toutes ces choſes leur *arrivoyent en exemple, & qu'elles ont été écrites pour nous admonneſter, nous que les derniers ſiecles ont rencontrez.* Ie ſay bien (dit-il) quelle difference il y a entre Moïſe & Ieſus Chriſt, entre l'Egypte, le deſert, la Canaan du premier Iſraël, & la ſervitude, d'où a été delivré le ſecond, le monde où il paſſe, & le ciel où il va. Mais quelque difference qu'il y ayt entre ces choſes (& je confeſſe, qu'il y en a vne tres grande) tant y a que ni vous ni aucun Chrétien ne devez ignorer, que les premieres ont été des crayons, des

1. Cor. 10. 11.

figu-

Digitized by Google

figures & des modelles des secondes ; & que dans celles-là Dieu representoit de bonne heure quelles seroyent vn jour celles-cy en la plenitude des temps ; Si bien que de la consideration des premieres, vous pouvez & devez legitimement conclurre quelles sont les secondes. C'est-là a mon avis, le sens de l'Apôtre. Mais pour l'éclaircir, il faut voir ce qu'il entend par les premieres paroles de ce verset. Nôtre Bible les a traduites, *Ces choses ont été des exemples pour nous* ; & l'vn des plus anciens & des plus sçavans écrivains de l'Eglise Latine les allegant, les interprete en la mesme sorte ; & il est vray que le mot de *type*, que l'Apôtre a icy employé, se prend quelquefois en ce sens ; comme quand S. Pierre dit que les Pasteurs doivent *estre le type*, c'est a dire le patron, ou l'exemple de leurs troupeaux. En effet cela ne s'éloigne pas beaucoup de la premiere & plus ordinaire signification de ce mot de *type*, qui veut dire proprement le caractere, ou la figure & la forme d'vne chose. Il faut seulement remarquer que ce mot dans l'vsage des Grecs se prenoit pour vne figure obscure & imparfaite, qui ne

Tertull. contr. Marc. l. 5. c. 7. p. 589. C. Hæc autem exempla nobis sunt facta.

1. Pier. 5. 3.

repreſente les choſes qu'en gros, comme fait vne ombre, & vn crayon, plûtoſt que pour vne image tirée au vif, où l'on voit diſtinctement toutes les parties d'vn ſujet, avecque la forme & la couleur de chacune. Cela paroiſt de ce que leurs meilleurs écrivains * diſent fort ſouvent expliquer *vne choſe en type*, pour dire en traiter groſſierement, & en general, non exactement & diſtinctement. I'eſtimo donc que cette ſignification eſt fort propre en ce lieu de l'Apôtre, & qu'il entend que les choſes d'Iſraël ont été les figures de celles des Chrétiens; qu'elles les repreſentoyent groſſierement. C'eſt ainſi en effet que la pluſpart des anciens Docteurs, comme S. Cyprien, S. Auguſtin, & pluſieurs autres, traduiſent ce texte; & l'interprete vulgaire les a ſuivis en diſant que *ces choſes ont été faites en figure pour nous*, c'eſt a dire qu'elles ſont arrivées *pour nous figurer*; & bien que nos Bibles n'ayent pas employé cette interpretation dans le texte, elles l'ont pourtant miſe en marge, où on lit, *qu'elles ont été des figures pour nôtre temps*. Le texte porte mot pour mot, *qu'elles ont été les figures de nous*, c'eſt a dire nos figures, les fi-

* Ariſtote ἐν τύπῳ εἰπεῖν

figures des Chrétiens, du peuple, qui vit sous le Messie; mais des figures, qui representent & nous & les choses, qui nous arrivent, grossierement. C'est ce que l'Apôtre nous enseigne ailleurs des ceremonies de la Loy Mosaïque, qu'elles ont été *l'ombre des choses qui devoyent avenir,* & dont *le corps est en Iesus Christ*; & dans vn autre lieu encore, où il dit de la Loy, qu'elle n'avoit que *l'ombre*, & non la *vive image des biens, qui étoyent a venir.* Col. 2.17. Hebr. 10. 1.
Vn exemple est la chose, ou l'action mesme, que nous imitons; Elle doit mesme avoir vne forme plus parfaite que la copie que l'on en tire. Le type ou la figure la represente seulement grossierement & imparfaitement, & dans vne matiere autre que celle, où elle doit estre mise. D'avantage l'exemple ne se fait pas a dessein de representer les copies qui s'en font; au contraire on fait les copies pour representer l'exemple. Au lieu qu'vne figure se fait pour exprimer & representer la forme, dont elle est la figure. Comme donc Moïse étoit le type ou la figure de Iesus Christ, & comme la mission, la doctrine & les ceremonies du premier étoyent l'ombre ou le crayon de l'envoy,
de

de l'Evangile, & du sacrifice, & de la sanctification du second; ainsi le peuple d'Israël, qui entra dans la vieille alliance par le ministere de Moïse, étoit pareillement le type, la figure & le crayon de l'Eglise Chrétienne. On voit dans l'histoire du premier de ces deux peuples, vne grossiere representation de celle du second; Et Dieu en ayant ainsi vsé a dessein & tout expres pour figurer des-lors les choses, que son Christ devoit accomplir long-temps apres, puis qu'il n'est pas possible que le dessein de Dieu ne s'execute, il est evident, qu'outre que cét ancien peuple figuroit l'Eglise de Iesus Christ, il la prediſoit aussi. Son histoire est vne figure prophetique, qui prediſoit ce qu'elle representoit. Ie laisse-là pour cette heure les autres parties de l'histoire d'Israël pour m'attacher seulement a ce qui regarde le sujet de l'Apôtre. Comme donc la delivrance de ce premier peuple, & sa sortie de l'Egypte de dessous le joug de Pharao, & son entrée dans la condition d'vne nation libre, figuroit nôtre delivrance de la servitude où nous vivions dans la corruption de la nature sous la tyrannie du Diable, & nôtre transf-

transport hors du pays de tenebres dans le royaume de la merveilleuse lumiere de Dieu ; pareillement aussi la conduite de ce mesme peuple dans le desert étoit vn type ou vn crayon, de la vie que nous passons dans ce siecle ; comme Israël au sortir de l'Egypte n'entra pas incontinent dans la terre promise; Avant qu'il y peust estre introduit, il demeura plusieurs années dans le desert ; Vous savez que l'Eglise Chrétienne semblablement n'est pas mise dans la jouïssance du royaume celeste, la divine Canaan, où elle aspire, aussi tost qu'elle est sortie de la servitude spirituelle. Elle voyage encore vn long temps dans ce monde, avant que de parvenir au comble de son bonheur. Le desert d'Israël étoit donc la figure de ce siecle ; & le sejour d'Israël dans le desert, étoit la figure de nôtre sejour dans ce monde. Les quarante ans qu'Israël roda & tracassa dans le desert, furent le temps de ses épreuves ; & la vie que nous passons sur la terre est le temps des nôtres. Israël dans son desert étoit destitué des commoditez necessaires a la vie, il n'avoit ni champs, ni vignes, pour le nourrir ; ni villes, ni bourgades

pour

pour le loger, ni Princes, ni armées, pour le proteger, ni aucune demeure asseurée, décampant souvent, & allant d'vn lieu dans vn autre, selon les ordres de Dieu. C'est l'image de la condition des Chrétiens durant ce siecle. Ce monde, où ils passent, leur est vn desert. S'il est fertile & abondant pour les autres, il est nud & sterile pour eux. Ses palais, ses villes, ses forces, ses delices, sont pour les enfans du siecle, & non pour les Chrétiens. Et s'il arrive quelquefois, que quelques vns d'eux y ayent part, ils vsent de ce qu'ils en ont comme ne le possedant point. 1. Cor. 7. 30. Israël dans son desert n'étoit pas seulement destitué des biens necessaires a la vie, il étoit encore incommodé & travaillé de divers maux; attaqué tantost des serpens brûlans, tantost des Amalekites, & quelquefois solicité par les tentations des idolatres de Moab, pires & plus dangereuses, que ni les venins des serpés, ni les armes d'Amalec. Les Chrétiens ne sont pas mieux traitez dans ce monde; Ils y ont aussi leurs serpens, les demons, qui rodent continuellement a l'entour d'eux, cherchant a les devorer; leurs Amalekites & leurs Moabites, les en-

enfans du ſiecle, qui ne les pouvant ſouffrir font tout ce qu'ils peuvent pour les perdre ; y employant quelquefois la force, la terreur & la violence, quelquefois les ſeductions, les careſſes & les faveurs, les promeſſes & les bonnes paroles, dont la douceur n'eſt pas moins a craindre, que la rigueur d'vne violence & perſecution toute découverte. Enfin comme Iſraël au milieu d'vn deſert auſſi affreux & auſſi terrible, qu'étoit le ſien, ne laiſſoit pas de ſubſiſter par la puiſſance extraordinaire de Dieu, qui luy fourniſſoit de ſes nuës & de ſon rocher, la nourriture & le breuvage, que luy refuſoit la nature, & qui rendoit par ſa parole les venins des ſerpens, & les glaives d'Amalec, & les charmes de Moab invtiles contre luy ; Les Chrétiens pareillement au milieu des perils & des morts, qui les environnent, vivent pourtant en ce ſiecle par la benediction de leur Seigneur; qui par les merveilles de ſa puiſſance, leur fait treuver l'abondance dans la diſette, le pain dans la pauvreté la plus deſtituée, la conſolation dans les angoiſſes, le rafraiſchiſſement dans les ardeurs, la ſeureté dans les perils, la vie dans la mort meſ-

meſme. C'eſt ainſi que Ieſus Chriſt a conſervé juſqu'icy ſon Egliſe dans le monde; tout de meſme que ſon Pere avoit fait ſubſiſter l'autre Iſraël dans le deſert. A bien parler l'vn & l'autre peuple n'a veſcu, que de la parole de ſon Maiſtre; L'vn & l'autre a été vn état ſingulier; & ſans exemple dans le monde; l'vn & l'autre s'eſt conſervé dans le monde, ſans le monde, & malgré le monde; par vne ſageſſe, vne puiſſance & vne providence toute celeſte & divine, qui n'a rien de commun, avecque les conſeils, & moins encore avecque les forces de la chair & du ſang. Conſiderez tous les climats de l'vnivers, & foüillez dans les memoires de tous les ſiecles paſſez; Vous n'y trouverez point d'autres peuples ni d'autres Etats, que ces deux-cy, qui ſe ſoyent ainſi formez, & qui ayent ainſi ſubſiſté, l'vn dans le deſert, & l'autre dans le monde. Et bien qu'ils ne ſoyent pas meſmes tout a fait, neantmoins cet admirable rapport, qui paroiſt entre eux, montre clairement, que l'Eſprit de ce meſme Dieu, qui les a formez tous deux, a fait le premier pour eſtre vne figure du ſecond. D'où s'enſuit, que nôtre devoir eſt de nous, qui vi-

vivons dans le ſecond, de nous conſiderer & de nous mirer ſi je l'oſe ainſi dire, dans le premier; de prendre ce qui luy arriva ſelon la chair pour vn tableau myſtique de ce que nous devons devenir ſelon l'eſprit. Ce qui arriva a l'ancien Iſraël dans ſon deſert, c'eſt pour le dire en general, que ceux qui garderent fidelement l'alliance contractée entre Dieu & eux par le miniſtere de Moïſe, étant demeurez fermes dans la foy de la promeſſe de Canaan, ſans que ni les difficultez & impoſſibilitez apparentes des choſes, ni les laſchetez & mauvaiſes inclinations de leur chair les euſſent ébranlez, entrerent enfin dans la terre promiſe, où ils ſe repoſerent de leurs travaux, & jouïrent de là en avant d'vne vie douce & paiſible; au lieu qu'au contraire ceux, qui par foibleſſe ou par malice douterent de la verité de Dieu moururent tous dans le deſert, ſans jamais avoir peu jouïr du bonheur des autres. C'eſt la figure du ſuccés, qu'a en general la predication de l'Evangile. Quiconque en reçoit l'alliance & y perſevere, ſera ſauvé, & jouïra de ce bienheureux & glorieux repos que Ieſus Chriſt nous a promis; au lieu que ceux, qui

qui par incredulité auront abandonné l'alliance, demeureront dans la mort. C'eſt-ce que nous avons desja dit ſur le texte precedent, où l'Apôtre remarquoit, que Dieu n'avoit pas pris plaiſir en pluſieurs des Iſraëlites, qui en effet tomberent dans le deſert, où ils furent tous accablez des coups de la juſte vengeance de Dieu. Mais il nous montre maintenant qu'outre cette leçon generale, que nous devons recueillir de l'hiſtoire de l'ancien peuple, il y faut auſſi conſiderer en particulier quels pechez exclurent chacun de ces miſerables de la jouïſſance de Canaan, & la maniere dont Dieu déploya ſa colere ſur eux; pour nous garder de tomber en des fautes ſemblables aux leurs, de peur d'attirer ſur nous vne punition pareille a la leur. Il nous apprend, que c'eſt pour cet vſage, que Dieu a pris le ſoin de portraire les choſes de la nouvelle alliance dans celle de la vieille; Ces choſes anciennes (dit-il) *ont été nos figures*; Pourquoy? Afin (dit-il) *que nous ne ſoyons point convoiteux de choſes mauvaiſes, comme eux auſſi ont convoité.* C'eſt la ſeconde partie de nôtre texte, qui nous apprend dés l'entrée,

trée, que nôtre edification dans l'étude de la sainteté est la fin & le dessein de Dieu dans toutes les dispensations de l'vne & de l'autre alliance. Il n'y a point d'histoires dans tous les livres du monde plus merveilleuses, plus grandes & plus extraordinaires, que celles de la delivrance des Israëlites & de leur conduite dans le desert; & il n'est rien de plus ravissant, que ce rapport si juste, avecque le Christianisme, que Saint Paul nous y fait icy remarquer. Mais l'intention de Dieu qui les a ainsi formées, & qui a pris le soin de les faire enregistrer dans ses Ecritures, n'a pas été de divertir nos esprits par cette lecture, ou de les repaistre d'vn vain plaisir, & d'vne admiration sterile & infructueuse. Ce sont là les dessein des écrivains du monde; qui ne cherchent ordinairement dans leurs compositions, que de plaire a leurs Lecteurs, & de tirer d'eux pour recompense de leur peine, l'admiration & la loüange de leur travail; Ou s'ils portent leurs pensées plus loin, tout le profit qu'ils pretendent que nous facions de leurs ouvrages, est que nous y apprenions a estre fins, & matois, rusez, & comme l'on par-

le, bons politiques dans toute la conduite de nôtre vie. Dieu qui ne nous a donné ſes Ecritures, que pour nous montrer le chemin de nôtre ſalut en ſon Chriſt, n'y a rien mis, qui ne tende-là. C'eſt le fruit, qu'il veut, que nous en tirions ; que ce qu'il y dit de la foy & de la vertu des bienheureux, nous porte a les imiter ; que ce qui nous y eſt repreſenté des vices & de l'incredulité des méchans nous en donne vne juſte horreur pour fuïr les deſordres de leurs mœurs. Ce que l'Apôtre touche icy particulierement, & dont il veut, que l'exemple des anciens Iſraëlites nous détourne, *eſt la convoitiſe des choſes mauvaiſes.* L'action des Iſraëlites, d'où il a tiré cét enſeignement, nous montre clairement, que par ces mots il n'entend pas ſimplement la convoitiſe des choſes, dont l'vſage nous eſt defendu par la loy de Dieu, comme de la paillardiſe, de l'adultere, du larcin & autres ſemblables ; mais generalement toute convoitiſe dereglée, ſoit que la joüiſſance ou la poſſeſſion de la choſe, que nous convoitons, nous ſoit interdite, ſoit qu'elle ne le ſoit pas. Car encore qu'il nous ſoit permis d'avoir & de poſſeder vne

vne choſe, ou d'en vſer & d'en jouïr, il ne nous eſt pourtant pas permis de deſirer de l'avoir ou d'en jouïr ſinon legitimement, c'eſt a dire par des moyens juſtes, & dans de certaines bornes, qui ne paſſent pas la meſure, que la pieté & la raiſon nous preſcrit. Si vous la deſirez autrement, c'eſt *la convoitiſe d'vne choſe mauvaiſe*. Par exemple, Dieu ne vous defend pas de deſirer le vin d'vn marchand, pourveu que vous deſiriez de l'avoir legitimement en luy payant ce qu'il vaut. L'avoir autrement, c'eſt faire tort a vôtre prochain ; ce qui eſt mauvais & injuſte. Ainſi le deſir de boire du vin ne vous eſt pas defendu non plus ; pourveu que vous ne le deſiriez que pour en boire ſobrement & honeſtement. Aller au delà & en venir juſques a l'yvrognerie, eſt vne choſe deshoneſte & mauvaiſe ; ſi bien que l'vn & l'autre de ces deſirs eſt aſſeurement la convoitiſe d'vne choſe mauvaiſe. Car encore que le vin ſoit vne creature de Dieu, bonne de ſa nature, & propre a la nourriture de nos corps, l'vſage n'en eſt pourtant pas indifferent, non plus que des autres choſes de meſme ordre. Il devient bon, ou mauvais, ſelon

la maniere & la meſure, dont vous en vſez. Et en general l'amour, le deſir, & l'vſage de toutes les choſes naturelles n'eſt bon, qu'autant qu'il peut ſubſiſter avecque l'amour de Dieu, & du prochain. S'il choque l'vn ou l'autre, des-là il devient mauvais; & la convoitiſe pendant que les choſes ſont dans ces termes, en eſt mauvaiſe & interdite. I'avouë que c'eſt de cette *convoitiſe des choſes mauvaiſes*, que viennent tous les deſordres des actions des hommes, qui ſont contraires a la pieté, & a la charité; ſelon ce que dit S. Iacques, que *quand la convoitiſe a conceu, elle enfante le peché*; & les ſages du monde ont bien reconnu eux meſmes, que c'eſt de cette venimeuſe ſource, que decoulent toutes les méchancetez, qui ſe commettent dans le monde. Car où eſt le larron, le meurtrier, ou l'adultere, qui ſe porte a commettre ces horribles pechez, ſans y eſtre pouſſé par le mouvement de la convoitiſe? Ainſi je confeſſe volontiers, que tous les pechez des Iſraëlites, dont l'Apôtre parlera cy apres, leurs idolatries, leurs fornications, leurs murmures, venoyent de quelque injuſte ou ſale & impure convoitiſe, ſi bien qu'a re-

Iac. 1. 15.

regarder les choſes ſimplement il pourroit ſembler, que l'Apôtre en parle icy en ce ſens, entant que ce mot comprend en general toutes les convoitiſes mauvaiſes; & qu'apres nous l'avoir ainſi defenduë en gros, il ajoûte en ſuite quelques vns des deſordres, où elle emporte les hommes, pour nous en mieux faire comprendre la malignité & le venin. En effet quelques vns ont ainſi pris ce paſſage de l'Apôtre. Mais il vaut beaucoup mieux a mon avis l'entendre avecque les autres Interpretes, d'vn certain peché, qu'il note particulierement dans ces anciens Iſraëlites; *Ne ſoyons point convoiteux des choſes mauvaiſes*, (dit-il) *comme eux auſſi ont convoité*. Il n'eſt pas difficile de reconnoiſtre le peché, qu'il entend; Car Moïſe, d'où il a tiré tout ce diſcours, entre les autres fautes & offenſes de ce peuple en parle d'vne nommément, qu'il appelle expreſſement *convoitiſe*. Le *peuple* (dit-il) *fut épris de convoitiſe*; & David en parle en meſmes termes dans le Pſeaume cent ſixieſme, & Dieu ayant frappé vn grand nombre de ces coupables, le lieu du deſert, où ils furent enterrez, porta le nom de leur crime, ayant

Chryſoſt. ſur ce lieu.

Nombr. 11. 4.

Pſ. 106. 14.

Nombr. 11.34. été appellé *Kibroth thaxva*, c'eſt a dire *Les ſepulcres de la convoitiſe*, ou de la *concupiſcence*; comme le livre des Nombres nous l'enſeigne expreſſement. L'hiſtoire de cette convoitiſe des Iſraëlites nous y eſt décrite au long; Qu'étant ſaiſis d'vn profane dégouſt de la manne, dont Dieu les nourriſſoit miraculeuſement dans le deſert, ils ſe mirent a pleurer, voulant manger de la chair & regretant le poiſſon, les concombres, les melons, les poireaux, les oignons, & les aux qu'ils avoyent a grand marché dans le pays d'Egypte; au lieu qu'icy *nous ne voyons* (diſoyent-ils) *que de la manne; nos ames en ſont affechées.* La ſuite de cette impie & extravagante convoitiſe fut, que Dieu juſtement offenſé d'vn ſi enragé mépris, pour leur montrer la merveille de ſa puiſſance leur donna, mais en ſa colere, la chair qu'ils avoyent demandée, répandant vne quantité prodigieuſe de cailles tout a l'entour de leur camp, dont ils mangerent tout leur ſaoul. Mais le Seigneur voyant, que cette nouvelle preuve de ſa puiſſance infinie ne les rendoit pas plus ſages, & qu'au lieu de reconnoiſtre leur faute, & de s'humilier avec-

Nombr. 11. 31.32. 33.

Digitized by Google

avecque reſpect devant vne Majeſté ſi redoutable, ils demeuroyent dans leur gourmandiſe, acharnez a la viande, quelque crevez qu'ils en fuſſent, enfin changeant ſa patience en vne ardente colere, frappa ſur le lieu meſme ce peuple ingrat & brutal d'vne grand' playe, qui fit mourir la pluſpart de ces gourmans. David celebre en deux lieux la merveille de ce jugement de Dieu, dans le Pſeaume ſoixante & dixhuitieſme, & dans le cent ſixieſme. Delà vous voyez quelle fut la *convoitiſe* des Iſraëlites, dont S. Paul fait icy mention. Ce fut vn vray fruit de la chair, nay de la baſſeſſe d'vne ame, qui attachée a la terre fait du ventre ſon Dieu, & met tout ſon bonheur a contenter ce vaiſſeau ingrat, & a le remplir de ce qu'il demande. Cette vilaine convoitiſe leur fait dédaigner la viande celeſte, dont Dieu les nourriſſoit, leur en baillant s'il faut ainſi dire, de ſa propre main leur proviſion chaque jour. Ce dégouſt leur inſpire deux pretextes, pour colorer le mépris qu'ils en faiſoient. Car ils ſe plaignent premierement que *ce n'eſt rien*; c'eſt a dire que c'eſt vne ſubſtance trop mince & trop legere; vne viande trop

Pſ. 78. 18. 19. *&c.* *Pſ.* 106. 14.

Digitized by Google

pure & trop delicate pour des eſtomacs de pourceaux, comme étoyent les leurs. Puis ils ajoûtent que leurs yeux ne *voyent autre* choſe ; c'eſt a dire que Dieu ne les nourrit, que de cette ſeule eſpece, ſans jamais changer leur aliment, ny en empeſcher le dégouſt par la diverſité. La premiere de ces accuſations découvre leur gourmandiſe, & la ſeconde leur friándiſe. Le vice de leur convoitiſe paroiſt aſſez. Il eſt vray, que les viandes qu'ils ſouhaitent ſont bonnes; & que le deſir n'en eſt pas criminel de luy meſme; Mais en convoiter l'vſage ſans neceſſité, au milieu de ce qui vous ſuffit & que Dieu daigne vous donner & meſurer ſelon vôtre beſoin, & qui vous le donne encore par vne pure merveille de ſa grace & de ſa puiſſance ; s'ennuyer de ce pain de ſon ordinaire, & vouloir vn autre aliment a vôtre fantaiſie ; contraire a ſa volonté, & le vouloir avec vne paſſion ſi ardente, que vous en veniez juſques aux pleurs, aux cris, aux plaintes contre Dieu, vôtre grand Liberateur ; ſans mentir c'eſt la plus injuſte, la plus brutale & la plus impudente convoitiſe qui puiſſe eſtre. C'eſt donc proprement & particulierement cet-

cette espece de convoitises, que l'Apôtre nous defend; & dont il veut, que nous apprenions l'horreur par la figure de cette avanture des Israëlites. Nous avons dit, que la maniere, dont il entretenoit l'ancien Israël dans le desert, étoit la figure de la maniere, dont il fait subsister le nouveau sur la terre, sans pompe, sans luxe, sans richesses, le nourrissant petitement du pain de son ordinaire, loin de l'éclat des grandeurs, & de l'abondance du monde, & suppleant du contentement de l'esprit, qu'il leur donne, a ce qui manque a leur chair. C'est là justement l'eau & la manne, dont il nourrit son peuple. C'est ainsi que Iesus vesquit autresfois dans nôtre desert, quand il y daigna descendre, Il dedia par son exemple cette discipline sobre, étroite & rude a la chair, je l'avouë, mais sainte, chaste & celeste, & salutaire a l'esprit des Apôtres. Tous ceux, qu'ils convertirent a leur Maistre, suivirent & garderent fidelement la mesme forme; & pendant que l'Eglise est dans ce monde, il ne faut pas esperer qu'il la change; C'est son ordre qu'Israël subsiste ainsi tout le temps qu'il est dans le desert. Cela a desja été accomply dans la

la figure. Il faut, qu'il s'accompliſſe de meſme dans le corps, c'eſt a dire dans l'Egliſe. Il donna des cailles au premier Iſraël, mais en ſa colere & pour peu de ſemaines ſeulement. Il a auſſi baillé quelques paix & quelques treves au ſecond, mais toûjours ou courtes ou nuiſibles, qui ont viſiblement relaſché la ſeverité de ſes mœurs, & ſaly la pureté de ſes ſentimens. Si vous voulez vivre & mourir dans la communion de ce peuple bienheureux, formez vous a cette diſcipline. Apprenez a l'école de nôtre Apôtre *d'eſtre content des choſes ainſi que vous vous treuvez*; de pouvoir & abonder dans la diſette & eſtre pauvres dans l'abondáce. Que la manne, l'eau & la nuë du deſert de Chriſt vous ſuffiſe. Vous ſçavez dans quelles bornes il a renfermé nos deſirs, en nous ordonnant de demander tous les jours a Dieu, nôtre pain quotidien; & c'eſt là deſſus que l'Apôtre regle les choſes dont nous avons beſoin; *Ayant la nourriture, & dequoy nous puiſſions eſtre couverts cela nous ſuffira.* Ceux qui convoitent au delà, & qui veulent devenir riches, tombent (comme il ajoûte luy meſme) *dans la tentation, & dans un piege ca-*

Phil. 4. 11. 12.

1. *Tim.* 6. 8. 9.

Digitized by Google

capable de les plonger en perdition. Si Dieu vous a donné des biens au delà de la neceſſité ; remerciez l'en, & les diſpenſez a ſa gloire ; N'en devenez ni fier, ni yvrogne, ni gourmand ; Faites en du bien aux pauvres ; Soyez auſſi riches en bonnes œuvres. En voicy la ſaiſon ; où d'un coſté nous voyons croiſtre le nombre des neceſſiteux, que la miſere contraint de recourir a vos charitez, & de l'autre, tarir en meſme temps le fond, d'où ils ont tiré juſques icy quelque ſoulagement. Chers Freres, ayez compaſſion des membres de vôtre Sauveur. Faites quelque effort pour leur procurer le rafraiſchiſſement, dont ils ont beſoin. Dechargez vous de tant de choſes ſuperflues, que vous portez ou que vous traiſnez dans vos habits, & qui ſont deſcenduës ſi bas par l'abus du monde, qu'il y a de l'apparence qu'enfin ce ſera vne marque de dignité de ne les avoir plus. Mettez a part ce que le jeu & l'excez ou de la table, ou des meubles vous emporte, & le donnez a Ieſus Chriſt. Ce ſacrifice luy ſera agreable, & attirera ſa benediction ſur vous, & ſur les vôtres. De combien de maux & de perils nous tirerions nous, ſi nous

nous pouvions vne fois arracher de nos cœurs ces convoitiſes, que l'Apôtre nous defend? C'eſt par là, que le Diable fait faire naufrage a tant de gens ; Les échoüant ſur divers écueils, de l'avarice, de l'ambition, de la luxure, tous differens, mais tous funeſtes, & mortels. C'eſt par là, qu'il en débauche auſſi quelques vns de la profeſſion meſme de l'Evangile. Quand ils ont vne fois convoité l'éclat & la grandeur du monde, ſes dignitez, ſes charges, ſes employs, ſes gloires, ſon abondance & ſes delices ; ils ont honte de nôtre deſert. Ils calomniét nôtre manne ; ils la trouvent trop legère. Nôtre Chriſt eſt trop ſimple pour eux ; ils en veulent vn, qui ſoit mieux veſtu, & plus paré, & qui ſe ſerve avec plus de ceremonies. Les ſubtilitez, & les faſſons, & l'apparat & les pompes de la religion commencent a leur plaire. La convoitiſe des fruits, qui ne naiſſent que dans le gras terroir de l'Egypte, & non dans le deſert d'Iſraël, leur fait treuver tout bon; excepté ce qui les empeſcheroit d'aller là, où ils ont desja envoyé leur cœur. C'eſt ce qui fit retirer Demas de la compagnie de S. Paul, quelque ſaint & admi-

mirable que fuſt ce grand Apôtre. *Demas* (dit-il) *a aimé le preſent ſiecle & m'a abandonné.* 2. *Tim.* 4. 10. Dieu nous garde Freres bien-aimez, de tomber jamais dans vne pareille erreur ; de preferer des oignons & des poireaux au pain des Anges ; la creuſe & changeante figure de ce monde, a la gloire du ſiecle a venir. Demeurons avecque Ieſus Chriſt ; Ne quittons jamais ſon camp ; Ne convoitons que ſes biens ; Demandons luy vne choſe, celle que le Prophete luy demandoit autresfois, qu'il nous faſſe la grace de demeurer a jamais en ſa maiſon, & de l'y ſervir conſtamment en ce ſiecle dans toutes les épreuves, où il luy plaiſt d'exercer les ſiens, pour l'y glorifier eternellement en l'autre ; comme a luy ſeul avec le Pere & le S. Eſprit, vray Dieu benit a jamais appartient tout honneur, toute loüange & toute gloire, Amen. *Pſ.* 27. 4.

SER-

Digitized by Google

SERMON TROISIESME.*

* Prononcé a Charenton le Dimanche 9. de Novembre 1664.

I. COR. X. 7.

7. Et que vous ne deveniez idolatres, comme quelques vns d'entr'eux ; ainſi qu'il eſt écrit, le peuple s'eſt aſſis pour manger & pour boire, puis ils ſe ſont levez pour joüer.

CHERS FRERES;

Si vous conſiderez d'vne part la douceur & la prudence de S. Paul, & de l'autre la qualité de ces Chrétiens de Corinthe a qui il écrit, vous trouverez poſſible étrange, qu'il leur tienne vn diſcours auſſi offenſif, qu'eſt celuy que nous venons de vous lire. Quant a luy, il a accouſtumé de ménager admirablement les eſprits de ceux, avec qui il traite, s'accommodant a leurs humeurs, a leurs diſpoſitions, & autant qu'il le peut a leurs ſentimens, ſe gardant ſoigneuſement de leur rien dire, qui puiſſe les choquer. Et quant aux Corinthiens, nous avons

1. Cor. 1. 5. 7.

appris de luy meſme, qu'ils eſtoyent enrichis en toutes choſes en Ieſus Chriſt, abondans en parole & en connoiſſance; ſi bien qu'il ne leur manquoit aucun don; Et néantmoins, comme s'il ſe defioit de leur lumiere, & de leur conſtance, il leur defend icy l'idolatrie, le plus brutal de tous les pechez; où la creature raiſonnable ne tombe jamais, que par vn dernier aveuglement d'eſprit, & par le plus terrible de tous les jugemens de Dieu. Il n'vſe d'aucune des manieres, dont on a accoutumé d'adoucir l'aigreur de ſemblables ordres; Il leur nomme la choſe ſans aucun circuit, & leur dit nettement. *Ne devenez point idolatres.* Il leur en avoit desja touché quelque choſe en trois endroits de cette epître; mais en general & indirectement; les avertiſſant dans 1. Cor. 5. 11. l'vn de ſe retirer de la converſation de ceux, qui ſe nommant freres & ſe diſant Chrétiens, ſe ſoüillent des ordures de l'idolatrie; enroollant dans l'autre les ido- 1. Cor. 6. 10. latres avec ceux, qui *n'heriteront point le Royaume de Dieu*; & enfin les inſtruiſant 1. Cor. 8. 4. dans le dernier de la vanité de l'idole, que c'eſt vne choſe de neant, *qu'elle n'eſt rien au monde*; Cela étoit ſupportable & pou-

pouvoit ſuffire ce ſemble, a des gens auſſi éclairez qu'étoyent les Corinthiens, pour les retenir dans le devoir; ſans qu'il fuſt beſoin de leur rompre (comme on dit) en viſiere, & de leur declarer encore s'addreſſant nommément a leurs perſonnes, *qu'ils ne deviennent point idolatres.* Mais ſi les mondains, qui ont l'oreille tendre, & qui ne peuvent rien ſouffrir de rude, ſont de cét avis; S. Paul en a fait vn autre jugement. Il a creu que le peril étoit trop grand pour ſe contenter de ce peu qu'il en a dit, Il voyoit ces Corinthiens meſlez avecque les idolatres dans vne ville Payenne; Il craignoit, que le mauvais exemple, & la rhetorique du monde ne relaſchaſt la vigueur de leur foy. Salomon étoit le plus ſage d'Iſraël & la merveille de ſon ſiecle; Et avecque tout cela la cajolerie de ſes femmes, fut capable de le jetter dans ce crime. Iſraël avoit veu de ſes yeux les grands miracles de Dieu, & avoit entendu de ſes oreilles les tonnerres & les foudres de ſa voix celeſte contre l'idolatrie; & apres cela il ne laiſſa pas d'en commettre vne tres-horrible. L'Apôtre remarquoit, que desja la complaiſance portoit quelques

vns

vns des Corinthiens a n'abhorrer pas les festins des idolatres de leur ville ; a se mesler dans leurs réjoüissances profanes. C'étoit peu de chose en apparence; Mais l'Apôtre qui n'ignoroit ny les ruses de Satan, ny les foiblesses de l'homme, redoutoit ces commencemens. Il sçavoit par quels degrez l'ennemy conduit les hommes jusques dans les vices les plus enormes, & de quels artifices il se sert pour leur en farder l'horreur, & pour endormir leurs consciences. Il ne leur dit pas d'abord, va sacrifier a l'idole ; Cela seroit trop crud ; & il n'y a point de Chrétien si foible, qui ne fremist a vne semblable proposition. Il leur souffle doucement en l'oreille, Quel mal y-a-t-il a manger avec vos voisins, vos parens, vos amis, vos concitoyens ? a avoir vn peu de complaisance avec eux pour des choses indifferentes ? S'il gagne ce point, leur cachant toûjours ses mortels desseins, il les tire en suite de leur table dans leurs temples, pour y estre seulement spectateurs ; & ainsi les engageant toûjours plus avant, il ne les quitte point jusques a ce qu'enfin il les ayt poussez dans ce dernier peché, & de là dans la perdition. C'est là le pro-

grez tant de l'erreur, que du vice; On n'y tombe jamais tout d'vn coup; On y deſcend ſourdement & inſenſiblement; Pour l'erreur, c'eſt ainſi qu'elle s'eſt fourrée parmy les Chrétiens; Et le combie du mal eſt, que parce qu'ils n'ont point ſenty les momens de leur changement, ils s'imaginent enfin, qu'il ne s'en eſt point fait en eux; comme ſi vn vieillard ſe faiſoit accroire qu'il eſt toûjours demeuré meſme, qu'il étoit en ſa jeuneſſe, ſous ombre qu'il ne ſçauroit marquer le jour ny l'heure, qui a commencé a rider ſa peau, & a blanchir ſa barbe & ſes cheveux. Et quant a l'idolatrie j'avouë, qu'il n'y en avoit encore entre les Chrétiens, que quelques legeres & lointaines diſpoſitions, lors que l'Apôtre leur écrivoit; Mais Dieu luy faiſoit voir dans la graine les mauvais fruits, qu'elle produiroit, Il luy mõtroit ſi je l'oſe ainſi dire, les arbres entiers dans leurs ſemences. C'eſt pourquoy il dit en cette epître tant de choſes de l'idolatrie, & avertit ſi ſeverement les Corinthiens, & en leur perſonne tous les Chrétiens non ſeulement de *n'eſtre point idolatres*; mais ce qui eſt bien d'avantage, de ne le point devenir; de couper au devant

vant de ce peché, de ſe garder de tout ce qui y conduit, d'y reſiſter de bonne heure; de peur que le mal ayant vne fois gagné, il ne ſoit plus temps d'y appliquer des remedes. C'eſt l'vne des choſes qu'il leur fait remarquer dans l'hiſtoire des Iſraëlites, qu'il leur a preſentée dez le commencement de ce chapitre, comme vn tableau, qui leur apprend ſous l'image de ces anciens ce qu'ils doivent fuïr ou ſuivre. Ce ſont (diſoit-il) *des figures*, qui ont été faites *pour nous, afin que nous ne ſoyons point convoiteux des choſes mauvaiſes, comme eux auſſi ont convoité.* C'eſt le premier enſeignement qu'il en tire, & qui vous fut expoſé dans la derniere de nos actions ſur ce ſujet. Il en ajoute vn autre dans le verſet ſuivant, *Et que vous ne deveniez idolatres* (dit-il) *comme quelques vns d'entr'eux*; ſavoir d'être ces anciens Iſraëlites, qui adorerent vn veau d'or dans le deſert. Que ce ſoit là proprement le peché dont il veut parler, ce qu'il ajoute ne nous en laiſſe point douter; *Selon qu'il eſt écrit* (dit-il) *Le peuple s'eſt aſſis pour manger & pour boire, puis ils ſe ſont levez pour joüer.* Car ces paroles ſe liſent dans le livre de l'Exode, où Moïſe nous racon- *Exod. 32. 6.*

tant cette horrible faute des Iſraëlites, fait expreſſement mention de ces repas & de ces jeux du peuple, comme d'vne partie & d'vne dependance de leur idolatrie. Mais parce que le ſujet eſt de la derniere importance, & qu'il s'y rencontre des choſes, qui meritent d'eſtre ou éclaircies ou garanties des fauſſes gloſſes, que quelques vns y apportent; j'eſtime qu'avant que de venir a l'application que l'Apôtre nous en fait, il ſera a propos pour vôtre edification, d'en conſiderer toute l'hiſtoire, qui eſt icy compriſe en vn mot, quand S. Paul dit, que *quelques* vns des Iſraëlites ont été *ou ſont devenus idolatres.* Car il n'y a perſonne, qui ne voye bien qu'en diſant, *Ne devenez* pas idolatres, *comme quelques vns d'entr'eux*, il entend *que ces quelques vns*, dont il parle, étoyent devenus idolatres. En effet l'hiſtoire ſainte nous le repreſente au long; que Moïſe demeurant long temps hors du camp ſur le haut de la montaigne ſainte, où il recevoit de la bouche du Seigneur les loyx & les ordonnances, qu'il donna a Iſraël, le peuple voyant qu'il tardoit tant a deſcendre, emporté d'impatience, s'addreſſa a Aaron

&

& le preſſa de leur faire vn Dieu, qui marchaſt devant eux ; *Car quant a ce Moïſe* (diſoyent-ils) *qui nous a fait monter du pays d'Egypte, nous ne ſavons ce qui luy peut eſtre arrivé* ; Aaron contraint par la violence de leurs inſtances, leur demanda pour y ſatisfaire, tout ce que leurs femmes & leurs enfans avoyent de bagues, de pendans d'oreilles, & d'autres bijoux d'or ; s'imaginant peut eſtre que l'intereſt des perſonnes les plus cheres qu'ils euſſent au monde, leur feroit perdre cette folle & impie volonté. Mais il en arriva tout autrement. Car ils luy apporterẽt incõtinẽt tout l'or qu'il leur avoit demãdé; Si bien qu'il fallut, qu'il leur en fiſt vn veau de fonte. Ce fut leur idole, devant laquelle il baſtit vn autel, & aſſigna le lendemain pour celebrer vne feſte ſolennelle en ſon honneur. Ce peuple inſenſé ne manqua pas de ſe rendre des le matin a l'aſſignation devant l'idole ; & d'y offrir des holocauſtes & des ſacrifices de proſperitez, & d'y celebrer des feſtins & des jeux. Ce fut là le grand peché de ce miſerable peuple ; dans lequel il eſt mal-aiſé de dire dequoy il y avoit le plus ou d'impieté, ou de folie. Auſſi allu-

Digitized by Google

ma-t-il vne colere en Dieu ſi ardente, qu'il fuſt preſt de conſumer toute cette multitude d'idolatres, & d'en effacer le nom de deſſus la terre, ſi la priere de ſon ſerviteur Moïſe ne l'euſt arreſté. L'Ecriture outre cet endroit de l'Exode, où l'hiſtoire nous en eſt décrite, en parle en pluſieurs autres lieux, le reprochant aux Iſraëlites, comme vn crime capital, & qui les rendoit entierement indignes de l'honneur, qu'il leur faiſoit de les ſouffrir apres vne pareille offenſe, & de les reconnoiſtre pour ſon peuple. Pour en bien comprendre la nature, il faut a mon avis y conſiderer deux choſes; l'vne quel en fut le ſujet, c'eſt a dire l'objet, auquel les Iſraëlites adreſſoyent proprement leur devotion; L'autre quels ſont les honneurs, qu'ils luy rendirent. Le mot *d'idolatres*, que S. Paul leur donne en ce lieu, comprend evidemment ces deux parties. Car c'eſt vne parole Grecque, compoſée de deux autres, dont la premiere, c'eſt a dire *idole*, ſignifie vne repreſentation, vne figure ou image, qui a la forme, ou la reſſemblance d'vne choſe; & la ſeconde, c'eſt a dire *latrie*, veut dire le ſervice, ou le culte, que l'on rend

aux

aux objets de la religion ; Si bien qu'idolatre eſt celuy, qui rend vn culte ou vn ſervice religieux a vne idole, c'eſt a dire a vne image, figure ou repreſentation. C'eſt le mot qu'employerent les Apôtres, & a leur exemple les Chrétiens, pour ſignifier les cultes religieux, que les Payens rendoyent aux images & repreſentatiõs conſacrées de leurs faux Dieux. Ils nomment cette ſorte de ſervices *idolatrie*, & les Payens qui le faiſoyent *idolatres*. Il eſt vray, que l'on a étendu le ſens de ces mots encore plus loin, pour ſignifier generalement tout honneur & ſervice divin, que l'on rend a autre qu'au vray Dieu ; encore que l'objet a qui on le rend, ne ſoit pas l'image, ny la repreſentation d'vne autre choſe ; comme encore que le Soleil & la Lune ne ſoyent pas des images, mais des creatures qui ſubſiſtent chacune dans le monde, & qui ſont meſme douées d'vne nature excellente & admirable, nous ne laiſſons pas pourtant de donner le nom *d'idolatres*, a ceux qui les adorent, & les ſervent religieuſement ; parce que leur peché eſt ſemblable a celuy des adorateurs d'images ; les vns & les autres deferant l'hon-

neur & le ſervice divin a des choſes a qui il n'appartient pas ; qui eſt la plus effroyable de toutes les injuſtices, que l'homme puiſſe commettre. A quoy il faut encore ajouter, que ceux qui adorent quelques vnes des creatures ne les ſervent pas ſimplement en elles meſmes, mais leur conſacrent la pluſpart leurs figures & repreſentations, & croyent que les honneurs, qu'ils font a de ſemblables figures, font partie du culte, qu'ils rendét aux ſujets qu'elles repreſentent, comme il paroiſt par l'exemple des anciens Grecs & Romains, dont les temples étoyent pleins des images des Dieux, qu'ils ſervoyent ; & encore aujourd'huy tous les peuples Payens dans les Indes Occidentales & Orientales, dans la Chine & dans le Iapon, en vſent de meſme pour peu qu'ils ayent de politeſſe & de connoiſſance de la ſculpture & de la peinture. Ainſi l'vn & l'autre de ces abus ſe pratiquant ordinairement & le plus ſouvent par meſmes perſonnes, il ne faut pas s'étonner ſi ſous le nom de l'vn, on a auſſi compris l'autre, appellant generalement *idolatre* quiconque rend l'honneur & le ſervice divin a ce qui ne le merite pas ; ſoit

ſoit a vne figure ; ſoit a vne creature vivante, ou ſubſiſtante en la nature. Quant aux Iſraëlites, il eſt clair, que ce veau de fonte qu'Aaron leur fit a leur priere, fut la matiere & l'objet de leur fauſſe & injuſte devotion. Mais on demande quelle penſée ils en avoyent, a quel égard, & ſous quelle conſideration ils l'adoroyent? S'ils le regardoyent purement & ſimplement, comme vne maſſe d'or, a qui l'art avoit donné la forme de cet animal? & ſi c'eſt en ce ſens qu'ils le reconnoiſſent pour leur Dieu ? Quelques vns répondent, qu'ouy, & qu'en diſant a Aaron, *Fay nous vn Dieu, ils luy demandent vn Dieu corporel & materiel, & non ſimplement l'image ou la figure corporelle d'vn Dieu.* Et ils en alleguent meſme cette raiſon, que s'ils vouloyent ſimplement *vn ſigne corporel, il n'étoit pas beſoin qu'ils fiſſent vn veau, puis qu'ils avoyent la nuë & la colomne de feu, qui les conduiſoyent beaucoup mieux, que ne faiſoit pas ce veau, qu'il falloit porter luy meſme.* Mais c'eſt nous faire ces Iſraëlites trop ſtupides, que de leur imputer vne penſée auſſi extravagante, qu'eſt celle-là, de prendre pour Dieu, vne choſe qu'ils avoyent veu nagueres pendre aux oreil-

Bell. L. 2. de Imag. ſanct. c. 13. §. At hoc eſſe.

oreilles & a la gorge de leurs femmes, & liée autour de leurs bras & de leurs doigts; qu'ils avoyent veu fondre au feu, & ſe former en ſuite par la main d'vn ouvrier en la conſiſtence & en la figure qu'elle avoit. Et la raiſon que l'on en met en avant, n'eſt pas meilleure, que l'imagination meſme. Car elle ſuppoſe vne fauſſeté enorme, que les hommes ne demandent rien dans la religion, que les choſes dont ils ont neceſſairement beſoin. Par-là on pourroit ſemblablement prouver, que ceux de Rome entendent avoir des Chriſts réels, & corporels dans ces figures ou de bois & d'airain qu'ils appellent des crucifix, ou de cire qu'ils appellent des *Agnus Dei*. Pourquoy? Parce (dirayje a cet exemple) que s'ils n'en vouloyent que des ſignes ſenſibles & materiels, ils n'auroyent pas beſoin d'y employer ces matieres, puis qu'ils ont les ſacremens du bapteſme & de l'Eucariſtie, qui repreſentent & communiquent beaucoup mieux la vertu & l'efficace de Ieſus Chriſt mort pour nous, que ne font pas ces images. Comme donc ce ſeroit vne calomnie de leur imputer ſous ombre de ce faux raiſonnement, de croire que chacu-

cune de ces figures ſoit réellement & corporellement vn Chriſt, puis que tout le monde ſçait le contraire ; diſons que c'en eſt vne pareille d'accuſer les Iſraëlites ſous le meſme pretexte d'avoir pris ce veau d'or pour vn vray Dieu corporel & materiel. Ils n'avoyent pas beſoin du ſigne corporel de Dieu, puis qu'ils avoyent la nuë ; Ie l'avouë ; Donc ils n'ont point deſiré d'en avoir d'autre ; Il ne s'enſuit pas ; parce que les pecheurs deſirent ſouvent des choſes, dont ils n'ont point de beſoin. Il n'étoit pas beſoin, que ces meſmes Iſraëlites convoitaſſent la chair & la viande d'Egypte; puis qu'ils avoyent la manne, d'vne ſubſtance, & d'vne vertu beaucoup plus exquiſe & plus nourriſſante; Qui en doute? Mais ils ne laiſſerent pourtant pas de la convoiter, comme l'Ecriture le témoigne. Et quant a ce qu'ils donnent le nom de *Dieu* a ce qu'ils demandent, *Fay nous vn Dieu*, cela tout de meſme ne conclut non plus, que ſi vous vouliez induire de ce qu'vn homme dit a vn peintre, ou a vn fondeur, *faites moy vne Vierge*, ou *vn S. George*, qu'il croit que ce que luy fera cet ouvrier ſera réellement & en effet

vne

Digitized by Google

vne Vierge, ou vn S. George. Chacun ſçait qu'en pareils ſujets tout le monde employe ſans ſcrupule le nom de la choſe meſme pour en ſignifier le portrait, ou la figure. Moïſe en ce lieu-la meſme, dit qu'Aaron fit *vn veau de fonte*, de l'or, que les Iſraëlites luy baillerent ; où il n'y a perſonne, qui n'entende qu'il en fit la figure d'vn veau, & non vn veau meſme. Qui ne voit donc ſemblablement, qu'en diſant *Fay nous vn Dieu*, ils entendent l'image ou la figure d'vn Dieu ? Et ce qu'ils ajoutent *vn Dieu, qui marche devant nous*, contraint neceſſairement a le prendre ainſi ; Autrement ils n'auroyent pas eu ce qu'ils demandoyent, puis que le veau d'Aaron bien loin de marcher devant eux, avoit luy meſme beſoin d'eſtre porté par des hommes, ou par des beſtes. Et il euſt fallu qu'ils euſſent eſté hors du ſens pour demãder a Aaron qu'il leur fiſt vn Dieu capable de marcher devant eux ; perſonne n'ignorant que l'art des hommes ne va pas juſqu'a produire de pareils ouvrages. Mais la choſe eſt claire, que par ce Dieu, dont ils parlent, ils entendent l'image, qu'ils en vouloyent avoir pour vn monument, vn témoi-

Exod. 32. 4.

moignage, & vn gage de ſa preſence, & de la conduite, dont il les favoriſoit. Mais c'eſt aſſez parlé de cette opinion, qui eſt ſi abſurde, qu'elle eſt peu ſuivie. La pluſpart & ceux-là meſme, qui la mettent en avant donnent les mains, & accordent, que ce veau d'or deſiré par les Iſraëlites & forgé par Aaron étoit l'image de Dieu, & non le Dieu meſme qu'ils vouloyent, qu'elle repreſentaſt. On demande donc qui eſt le Dieu pour l'image duquel ils la prenoyent? Les meſmes tiennent, que c'étoit l'image d'vn faux Dieu; & tranchent hardiment, que ce faux Dieu, étoit le bœuf noir, que les Egyptiens adoroyent & qu'ils appelloyét Apis, le tenant pour le plus grand de tous leurs Dieux; Et que ce fut la raiſon pourquoy les Iſraëlites avoyét voulu vne idole de cette forme, qui leur étoit devenuë familiere par le long ſejour qu'ils avoyét fait dás l'Egypte, où ils avoyét accoûtumé de voir le bœuf Apis. Mais ils s'abuſent premieremét en ce qu'ils diſét, qu'Apis étoit le plus grand Dieu des Egyptiés. Tous les auteurs Grecs & Latins, qui ont écrit de ces ãtiquitez, témoignét que les Egyptiés adorerent Oſiris premierement, & long

Bell. Ibid.

Bell. de Imag. 55. L. 2. c. 13. §. Secundo.

temps

temps depuis Serapis en cette qualité de leur plus grand Dieu. Car ce malheureux peuple honoroit en tître de Dieux tous ſes anciens Princes ; & parce qu'Oſiris, leur avoit autresfois appris l'agriculture, ou comme d'autres le rapportent, parce qu'il leur avoit donné du bled durant vne grand' famine, apres ſa mort & ſon apotheoſe, en memoire de ce bien fait ils luy conſacrerent vn bœuf, qu'ils choiſiſſoient avec certaines marques les plus belles, que puiſſe porter cet animal, & le nourriſſoyent & honoroyent religieuſement dans vne cour du temple de Memphis, ſelon la ſuperſtitieuſe coûtume qu'ils avoyent de conſacrer ainſi quelque animal a chacun de leurs Roys deïfiez. C'eſt donc ce bœuf conſacré a Oſiris, qu'ils appelloient Apis; dont il ſe peut bien faire, que les Iſraëlites euſſent entendu parler en Egypte. Mais il n'y a point d'apparence, qu'ils euſſent accoûtumé de le voir ; veu l'éloignement de leur demeure au dela du Nil, au lieu que Memphis, qui s'appelle aujourd'huy le Caire, où étoit nourry cet animal, eſt au deça, bien loin du pays de Goſſen, où les Iſraëlites habitoyent.

Ioint

Ioint que le triſte & mecanique travail, dont ils étoyent accablez ne leur permettoit pas d'avoir de ſemblables curioſitez, & que quand ils les euſſent euës, il n'eſt pas croyable que la ſuperſtition des Egyptiens euſt admis a la veuë de leur Apis des gens d'vne autre Religion, que la leur. Mais je viens au fond. I'avouë qu'il ſe peut faire, que ce qu'Iſraël avoit ouï dire du bœuf Apis, conſacré a Oſiris ou Serapis le plus grand Dieu des Egyptiens, ayt ſervy a leur faire choiſir la forme de cét animal pluſtoſt, que d'aucun autre, pour ſymbole du Dieu qu'ils vouloyent ſervir. Mais je ſoûtiens, qu'il ne s'enſuit pas de là qu'ils ayent auſſi choiſy pour le Dieu, qu'ils vouloyent honorer dans ce ſymbole, celuy-là meſme qu'adoroyent les Egyptiens. Car qui ſçait s'ils le connoiſſoyent ſeulement? Ieroboam ſe ſervit depuis de la meſme figure du bœuf, qu'il poſa en Dan & en Bethel, pour ſymbole de la Divinité, ſervie en Iſraël. Direz vous ſous ombre de cela, que le Dieu auquel il dedia cette repreſentation, ſoit le Serapis des Egyptiens? Combien de ceremonies ceux de Rome ont ils transferées de la religion des Payens

Payens en la leur, comme le Cardinal Baronius le reconnoiſt expreſſément? Et néantmoins il eſt clair, que ce ſeroit les calomnier horriblement, que de dire, qu'ils les addreſſent aux Dieux des Payés; chacun ſçachant, qu'ils penſent les avoir ſanctifiées en les dédiant & exerçant a l'honneur, non des idoles de l'ancienne Rome, qu'ils ont en abomination, mais de Ieſus Chriſt nôtre Seigneur & de ſes Saints? Suppoſé donc, que les Iſraëlites euſſent appris dans l'école d'Egypte, que le bœuf eſt vn ſymbole propre a repreſenter vne grande Divinité; toûjours ne s'enſuivroit-il pas, que le Dieu, a qui ils ont conſacré ce ſymbole, ſoit le Dieu des Egyptiens. Mais il y a plus, Il paroiſt aſſez, que dans leur idolatrie ils ne ſe ſont pas attachez a celle des Egyptiens. Autrement il euſt fallu comme eux, conſacrer a leur Dieu vn bœuf vivant, & non vn bœuf de fonte. Mais qu'eſt-il beſoin de chercher par ces conjectures ſi éloignées, quelle pouvoit eſtre leur penſée, puis qu'ils nous l'expliquent clairement eux meſmes ſi nous les voulons écouter? Premierement la raiſon, qu'ils alleguent de leur reſolution profane, nous découvre

vre leur intention. Ils veulent avoir au milieu d'eux vn ſymbole myſtique de la divinité ; c'eſt ce qu'ils entendent par ces mots, *Fay nous vn Dieu, qui marche à nôtre face* (car il y a ainſi dans l'Ebreu) c'eſt a dire qui ſoit toûjours dans nôtre camp ; que nous ayons ſous nos yeux, & qui ne s'éloigne point de nôtre veuë. Pourquoy ? *Car* (diſent-ils) *quant a cet homme Moïſe, qui nous a fait monter du pays d'Egypte, nous ne ſavons ce qui peut luy eſtre arrivé.* Ils ſe plaignent de Moïſe, & non de leur Dieu ; de la longue abſence du premier, & non de l'éloignement ou de la défaveur du ſecond ; ſi bien que leur deſſein eſt evidemment de ſuppléer l'abſence de Moïſe par vn ſigne viſible de la divinité, & non de changer de divinité. Ils ne prennent pas vn autre Dieu ; mais vn autre organe de ſa divinité. Ils veulent retenir le meſme Dieu ; mais avoir vn autre mediateur de leur commerce avecque luy ; C'eſt a dire en vn mot, qu'ils entendent, que cette figure tienne la place de Moïſe, & non celle de Dieu ; qu'elle ſoit l'inſtrument de leur communication avec Dieu, leur découvrant ſa volonté au beſoin, & luy recommandant

leur protection, qui étoyent a peu pres les offices que Moïſe avoit accoûtumé de leur rendre, & que les idolatres attendent la pluſpart de leurs idoles. Dans la ſuite ils nous montrent encore beaucoup plus clairement, que leur intention n'étoit nullement de changer de Dieu, mais de conſacrer cet inſtrument de leur religion au grand Dieu d'Abraham, d'Iſaac, & de Iacob, a eux enſeigné par leurs peres, & dont Moïſe étoit le Miniſtre, lors que voyant ce veau de fonte, fait & formé par Aaron ſelon leur demande, ils
Exod. 32. 6. s'écrierent, *C'eſt icy ton Dieu ô Iſraël, qui t'a fait monter hors d'Egypte.* Ie ne penſe pas, qu'il y ait perſonne, qui vueille dire, que ces anciens Iſraëlites ayent eſté ſi beſtes que d'entendre cela de ce veau d'or, qu'ils regardoyent en proferant ces paroles. Car ne venant que d'eſtre formé, il n'y a point d'animal aſſez groſſier pour penſer, que quelque vertu qu'il peuſt avoir preſentement, il euſt fait ce grand chef d'œuvre de la delivrance d'Iſraël hors d'Egypte, faite & executée quelques mois avant qu'Aaron l'euſt fondu & formé luy meſme. Il faut donc avouër

avouër de neceſſité, que montrant le ſymbole, ils ſignifient le Dieu, auquel ils l'ont conſacré. Ils luy donnent la gloire de les avoir tirez d'Egypte. Ce n'eſt donc ny Apis ny Serapis, ou pour mieux dire, ni Iſis, ni Oſiris qui étant les Dieux d'Egypte, euſſent plûtoſt employé leur autorité & leur force s'ils en euſſent eu aucune, a y retenir Iſraël dans la ſervitude de leur nation, qu'a les en delivrer. Le Dieu, que ces Iſraëlites pretendent ſervir avec ce ſymbole, ne peut eſtre autre que le vray Dieu, puis que l'eloge qu'ils luy donnent de Liberateur d'Iſraël n'appartient, ny ne peut appartenir a aucun autre qu'a luy. Apres la voix du peuple écoutons ce qu'en dit leur ſouverain ſacrificateur. L'Ecriture nous raconte, qu'ayant baſty vn autel, & les aſſignant a la feſte, qu'ils celebrerent le lendemain pour dedier leur idole; il leur cria; *Demain il y aura feſte ſolennelle a l'Eternel.* Icy il n'y a pas moyen d'échapper. Il donne expreſſement au Dieu repreſenté & adoré dans leur idole, le nom propre & incommunicable du Createur du monde, du Dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Iacob. Certainement il faut donc con-

clurre, que le Sacrificateur & le peuple pretendoyent adorer & ſervir dans cette idole, non Anubis, ny Serapis, ny Apis, ny Iſis, ny Oſiris, ny aucune des fauſſes divinitez ſoit des Egyptiens, ſoit d'aucune autre des nations, mais le vray & propre Dieu d'Iſraël, celuy qui les avoit delivrez de la ſervitude, qui avoit fendu la mer rouge devant eux; qui avoit abyſmé leurs ennemis, qui les avoit conduits par le miniſtere de Moïſe, qui leur avoit parlé de deſſus la montagne de Sinai, & devant lequel ils avoyent tremblé pour la terrible magnificence de ſes miracles; celuy enfin qui les nourriſſoit dans ce deſert du pain Angelique, qu'il leur envoyoit tous les jours des Cieux. Dans le langage de ce peuple les faux-Dieux des Nations ſont quelquesfois appellez Dieux. Mais le grand nom *d'Eternel* ne s'y donne jamais, qu'au vray Dieu d'Iſraël. En voulez vous d'avantage? Le Prophete David nous enſeigne clairement la meſme choſe, lors qu'exaggerant l'horreur & la brutalité du peché de ces miſerables Iſraëlites. *Ils firent* (dit-il) *vn veau en Horeb, & ſe proſternerent devant vne image de fonte, & changerent leur gloire en*

Pſ. 106. 19. 20.

la

la figure d'vn bœuf, qui mange l'herbe. Si vous luy demandez de qui cette figure de bœuf étoit l'image ? Il répond, qu'elle étoit l'image *de la gloire d'Iſraël*, c'eſt a dire de l'Eternel, le Dieu & la gloire d'Iſraël. Car il n'eſt rien de plus commun dans les livres des Prophetes, que de nommer le vray Dieu adoré en Iſraël *la gloire de ce peuple*. Puis donc qu'en faiſant cette image de fonte, ils changerent en la figure d'vn bœuf, non Oſiris, non Serapis ou Apis, l'ignominie de l'Egypte, mais *la gloire* d'Iſraël, ſa Divinité, & ſon honneur ; il eſt evident, que c'étoit l'Eternel, & non aucun des faux-Dieux des nations, qu'ils pretendoyent repreſenter en leur idole, & qu'ils prenoyent & vouloyent, que l'on priſt cette figure de bœuf pour l'image du propre Dieu de leurs peres & de leur nation, & non du Dieu d'aucun autre peuple du monde. Et ſi vous me demandez pourquoy ils choiſirent particulierement cette forme pour repreſenter le Seigneur ; Outre ce que j'ay desja dit, que ce qu'ils avoyent ſçeu, que les Egyptiens avoyent conſacré cét animal a la repreſentation de Serapis, ou plûtoſt d'Oſiris le plus grand de

leurs Dieux, pouvoit leur avoir suggeré cette pensée; Outre cela dis-je, je répondray encore qu'il se peut faire, que sans songer particulieremẽt au fait des Egyptiens, la raison generale, qui mut les Egyptiens a en vser ainsi, leur vint en l'esprit. Vous sçavez, que de tous les animaux a peine y en a-t-il aucun plus vtile a la vie humaine, que le bœuf, fort & puissant & laborieux, & neantmoins doux & traitable & bien-faisant. Nous luy devons nos fromens & nos bleds, c'est a dire nôtre nourriture & nôtre vie; Si bien qu'il peut estre appellé en quelque sorte nôtre pere nourricier; & il semble que c'est en ce sens, que Moïse appelle Ioseph, *le bœuf* ou le *taureau* de Dieu; parce qu'il avoit été le nourricier de la famille de son pere durant les sept années de famine; *Sa beauté* (dit-il parlant de Ioseph) *est comme la beauté du premier nay des bœufs de Dieu.* C'est sans doute ce que vouloit dire le peuple Romain; quand ils donnerent par honneur vn bœuf doré a Minutius, l'vn de leurs Magistrats, en reconnoissance du bon ordre qu'il avoit mis au bled en vn temps de cherté. En luy presentant ce bœuf doré, ils vouloyent

Deuter. 32. 17.

Digitized by Google

loyent par là le reconnoiſtre pour leur nourricier & bien-faiteur, comme nous le liſons dans l'hiſtoire. Ce fut encore la penſée des Egyptiens comme nous l'avons desja touché, quand ils choiſirent le bœuf pour eſtre le ſymbole myſtique du Roy Oſiris, en memoire du ſoulagement, qu'il leur avoit donné en temps de famine. Et il y a beaucoup d'apparence, que c'eſt vne pareille conſideration, qui a induit les Indiens Orientaux a deïfier la *Vache*; comme l'animal le plus innocent & le plus vtile a la vie humaine; Cette penſée étant ſi naturelle & commune a tant de peuples, il y a beaucoup d'apparence qu'elle ſoit auſſi tombée dans l'eſprit des Iſraëlites, & qu'elle leur ayt fait particulierement choiſir le bœuf pour le ſymbole de leur Eternel; tant pour ſignifier par là qu'il eſt le Pere nourricier de tous les peuples du monde en general, leur fourniſſant abondamment la viande & la joye, dont il remplit leurs cœurs, comme diſoit l'Apôtre aux Lycaoniens, & particulierement de leur nation, qu'il conſervoit miraculeuſement dans le deſert, luy donnant tous les jours, comme dans vne famine publique, *Act. 14. 17.*

du froment autant qu'il leur en falloit; & vn froment encore beaucoup plus precieux & plus excellent que n'étoit celuy dont Ioseph avoit autresfois consolé la famille de leur Pere, dans son extreme necessité. Mais soit que les Israëlites ayét choisy vne image de cette forme pour cette raison, soit qu'ils l'ayent fait pour quelque autre, qui ne nous soit pas connuë, tant y a qu'il est evident par leur propre declaration & par celle d'Aaron leur Pontife, & par le témoignage de David, que leur intention étoit qu'elle fust le symbole du vray Dieu d'Israël, Createur & Conservateur du monde; si bien qu'ils pretendoyent de luy addresser tout ce qu'ils rendoyent d'honneur & de service a cette figure. C'est ainsi que l'a interpreté Tostat, le docte Evesque d'Avila, † & le fameux Cordelier Ferus, * dont les paroles sont nôtables; *Il ne faut pas penser* (dit-il) *que les Israëlites fussent si stupides, que de croire qu'Aaron peust leur faire vn Dieu, quand ils luy disoyẽt, Fay nous des Dieux, C'est ce que montre aussi l'avertissement d'Aaron, Demain il y aura feste solennelle au Seigneur.* D'où il conclut, qu'avec ce culte, ils honoroyent Dieu,

† *Abul. in Exod. 32. quæst. 7.*

* *Ferus in Act. 7.*

Digitized by Google

Dieu comme il paroiſt clairement par leurs paroles. En effet la choſe eſt ſi evidente, que ceux-la meſme, qui la contrediſent, forcez par la lumiere de la verité, & par l'autorité des interpretes, qui la ſuivent, confeſſent que *c'eſt choſe probable de dire, que les Iuifs penſoyent ſervir le vray Dieu dans leur idole*. Et afin que cela ne ſemble étrange, il faut ſe ſouvenir de la remarque, que ces ſavans hommes, que nous avons nommez, ont faite, & que le Cardinal Caietan a auſſi ſuyvie; aſavoir qu'il y a deux ſortes d'idoles entre les Ebreux; les vnes qui ſont appellées d'vn nom certain & particulier, comme de celuy de Baal, de Moloch, de Chamos, & autres ſemblables, dont il eſt parlé au troiſieſme livre des Roys chapitre onzieſme, & ſouvent ailleurs; les autres a qui l'Ecriture ne donne le nom d'aucun Dieu particulier, les appellant ſimplement *images*; Que pour les premieres, il eſt certain & indubitable, & tous en ſont d'accord, que les Ebreux n'y ont honoré ny penſé y honorer le Dieu d'Iſraël, mais chacun de ces faux Dieux, dont elles portoyent le nom, Baal en l'vne, Moloch en l'autre, & ainſi des autres. Mais que pour cel-

Bell. vbi ſu. 7. §. Alterum genus

Digitized by Google

celles du second ordre, a qui l'Ecriture ne donne le nom d'aucun Dieu particulier, les Ebreux pretendoyent, y adorer le vray Dieu. Telle est par exemple l'image de fonte, dont nous avons l'histoire au chapitre dix-septiesme des Iuges. Car outre que l'Ecriture ne luy donne le nom d'aucun faux Dieu, elle nous montre qu'elle fut faite & servie au Nom & a l'honneur du vray Dieu. Car la mere de Mica dit expressement, qu'elle avoit dedié de sa main l'argent, dont elle fut faite, *au Seigneur* ou *a l'Eternel*, qui est le nom propre du vray Dieu, *pour en faire* (dit-elle) *vne image taillée & vne autre de fonte*. Elle donna en suite l'argent au fondeur; qui fit les deux images selon
Iug. 17. son dessein. Mica les mit en sa maison; & pensoit rendre service au vray Dieu en les honorant. Et parce que la tribu de Levi étoit particulierement consacrée au ministere du vray Dieu, Mica afin que rien ne manquast a sa devotion voulut avoir vn homme de cette tribu, *pour luy estre* (comme il dit) *pere & Sacrificateur*, signe evident que son intention étoit de servir en ses images, le Dieu au culte & a la religion duquel la tribu de Levi étoit

toit dédiée, c'eſt a dire le vray Dieu d'Iſraël, & non aucun autre ; ce qu'il nous apprend encore clairement par les paroles, qu'il prononça en ſuite, *Maintenant je connois* (dit-il) *que l'Eternel me fera du bien, puis que j'ay vn Levite pour Sacrificateur.* Sans doute il attendoit ſon bien du Dieu qu'il adoroit ; & c'étoit pour cela qu'il le ſervoit. Puis donc qu'il ſe promet ſon bien de la main du Seigneur Eternel ; il faut tenir pour tout aſſeuré, que c'étoit l'Eternel, le vray Dieu d'Iſraël, qu'il pretendoit adorer avec ſes images, & ſon Levite ; & tout le culte religieux, qu'il exerçoit en ſa maiſon. Tels étoyent écore les deux veaux d'or, que Ieroboam Roy d'Iſraël conſacra en Dan, & en Bethel, non a aucun des faux-Dieux des nations, mais au Seigneur Dieu d'Iſraël, comme il le montre par les paroles dont il vſa en les dédiant ; *Voicy tes Dieux, ô Iſraël, qui t'ont fait monter hors du pays d'Egypte* ; c'eſt a dire, ſelon la phraſe de la langue Ebraïque, *Voicy ton Dieu ô Iſraël qui t'a fait monter hors du pays d'Egypte.* Ce Prince ſe ſoucioit fort peu de la religion au fond. Cette invention ne fut qu'vne addreſſe de ſa politique ; Car craignant que

1. Roy. 12.26. &c. que le peuple ne se debauchast de son obeïssance, s'il continuoit d'aller toûjours en Ierusalem, la ville de son ennemy, pour y faire ses devotions; il pensa finement de pourvoir, que ses sujets eussent moyen d'exercer leur religion dans ses terres. C'est-ce qu'il fit par l'établissement de ces deux figures, qu'il posa dans les deux extremitez de son royaume. C'est tout ce que luy demandoit l'interest de son état. Il laissa donc le fond de la religion en son entier. Il ne l'eust peu changer sans peril. Il choisit seulement pour en celebrer les cultes publics vn lieu non suspect, propre & commode a ses interests. Sa pretention fut donc, non que l'on fit autre chose que ce qui se faisoit en Ierusalem; mais seulement qu'on le fist ailleurs. C'est pourquoy il retint aussi la circoncision, la feste solennelle du huitiesme mois, les sacrifices & les autres ceremonies, qui se faisoyent en Iuda. Il voulut seulement que ces deux figures d'or fussent a ses peuples, ce qu'étoit l'Arche & le Propitiatoire a ceux de Iuda, c'est a dire qu'elles fussent les memoriaux, & les symboles sacrez du Dieu de leurs peres; & les témoignages de sa pre-

preſence & de ſa protection au milieu d'eux. Ioſephe l'hiſtorien des Iuifs l'a fort bien expliqué en ce ſens, luy faiſant dire entr'autres choſes, qu'il a conſacré ces deux veaux au nom de Dieu, afin que les Iſraëlites y aillent adorer Dieu; les ayant avertis qu'il n'y a point de lieu, où Dieu ne ſoit preſent, & qu'il voit & entend par tout ceux, qui l'adorent. Auſſi eſt il vray, que l'Ecriture diſtingue clairement *la religion de Ieroboam* d'avec celle des ſerviteurs des faux-Dieux; traitant celle-cy comme vne ſuperſtition beaucoup pire & plus abominable, que l'autre; & dans cette comparaiſon donnant quelquefois le nom *de ſerviteurs du Seigneur*, aux Iſraëlites; au lieu qu'elle conte les adorateurs des faux-Dieux pour des Payens; qui avoyent renoncé a la vraye Divinité du Seigneur, au lieu que les autres la reconnoiſſoyent au moins quant a la profeſſion, pechant ſeulement en ce qu'ils le ſervoyent tout autrement qu'il ne l'a commandé, ſelon leurs intereſts, & leurs fantaiſies, & non ſelon la Loy. C'eſt donc dans cét ordre d'images, qu'il faut ranger le veau d'or, que les Ebreux firent & adorerent pres de la montagne d'Oreb.

Ioſeph. Antiquit. l. 8. c. 3. p. 276. c. D.

Digitized by Google

reb. Ils le firent pour estre vne figure symbolique du Seigneur, c'est a dire du vray Dieu, le Dieu de leurs Peres & de leur peuple. C'est en cette qualité qu'ils le consideroyent, pretendant servir Dieu en l'honorant & addressant & rapportant a Dieu toute la religion qu'ils avoyẽt, & tous les cultes qu'ils exerçoyent devant cette image muette & inanimée. Apres avoir ainsi parlé de l'objet du service de ces anciens Israëlites, & de sa qualité; nous aurions maintenant a traiter des adorations & des actes religieux dont ils l'honoroyent. Mais n'ayant pas assez de temps pour expliquer vn si ample sujet, nous en remettrons le discours a vne autre occasion, si le Seigneur nous permet de vous continuer l'explication de ce texte, & nous contenterons pour cette heure de vous representer pour la fin quelques vnes des instructions, que vous devez tirer de cette sainte doctrine. La premiere & la principale de toutes est, qu'encore que cette figure du veau d'or, n'ayt été faite par ces anciens Israëlites, que pour estre vn symbole, ou vne image du vray Dieu, & que dans tout le culte, qu'ils luy ont rendu ils ne l'ayent con-

conſiderée, qu'en cette qualité, l'Apôtre ne laiſſe pourtant pas de les nommer idolatres, & de tenir par conſequent le ſervice qu'ils luy rendoyent pour vne *idolatrie*. Ie ſçay bien que du temps de nos Peres, il s'eſt trouvé vn Ieſuite des plus celebres de ſon ordre, que le nom *d'idolatrie* effrayoit ſi peu, qu'il n'a point feint d'écrire que l'on peut croire ſans abſurdité, que S. Pierre † nommant *illicites* les idolatries, où ceux a qui il écrit, avoyent converſé autresfois dans le Paganiſme, nous donne par là a entendre, qu'il y a quelque ſorte de ſervice des idoles, c'eſt a dire (comme parle l'Apôtre dans l'original) quelque ſorte d'idolatrie permiſe; Car a quoy bon (dit-il) de marquer ainſi particulierement & nommement *les cultes* ou *ſervices* des idoles illicites, s'il euſt eſtimé qu'il n'y en ayt point pour tout, qui ſoyent permis? A ce conte quelcun pourroit penſer, que l'Apôtre ayt nommé ces Iſraëlites *idolatres* en ce bon ſens, pour dire qu'a la verité ils ont exercé l'idolatrie; mais celle ſeulement qui eſt bonne & permiſe ſelon les loyx de ce Docteur, & non l'autre idolatrie, noire & illicite, que S. Pierre nous defend.

Greg. de Val. l. 2. Apol. de Idolol. c. 7. p. 718. col. 1. c. D.

† *Pier. 4. 3.*

Mais

Mais premierement cette propoſition, *qu'il y ayt quelque idolatrie permiſe*, eſt étrange & inouïe, cet homme étant le premier qui l'ayt avancée entre les Chrétiens, & le dernier comme je crois qui l'avancera, ne s'étant encore trouvé perſonne, que je ſache qui l'ayt approuvée. Davantage comme ſa propoſition eſt nouvelle & extravagáte au dernier point, la raiſon dont il l'appuye, eſt frivole & ridicule. Car ſi S. Pierre a appellé les idolatries des Payens *illicites*, ou (pour mieux exprimer la parole de l'original) méchantes & abominables; qui a appris a cet homme a en conclurre, qu'il y en a donc, qui ſont permiſes, & loüables? Nous diſons tous les jours vn *vilain adultere*, vn *parricide execrable*, *vn brigandage infame*. Y-a-t-il perſonne aſſez impudent, ou aſſez idiot, pour pretendre que nous ſuppoſons en parlant ainſi, qu'il y a quelques adulteres honneſtes, quelques parricides benits, quelques brigandages de bonne renommée? Mais encore apres tout, quand ce que cet homme ſeul a reſvé ſans aucune ombre de raiſon, ſeroit auſſi vray qu'il eſt faux, quand il y auroit, comme il le dit, quelques ido-

la-

Digitized by Google

latries *permiſes*; toûjours eſt il evident, que celle dont S. Paul parle en ce lieu, n'eſt pas de ce nombre, puis qu'il nous la defend expreſſement. *Ne devenez point idolatres* (dit-il) *comme quelques vns de ces Iſraëlites.* Mais ce qu'en diſent les anciennes Ecritures ne nous le montre pas moins clairement. Car le Seigneur ne ſe met pas en colere, quand les hommes ne font que des choſes permiſes; & Moïſe témoigne, que ſa colere s'alluma d'vne maniere terrible, des qu'il eut veu commettre cette action impie; & bien que la punition n'alla pas juſques où la pouvoit pouſſer ſa colere, néantmoins l'horrible vangeance, qui en fut faite incontinent apres par l'ordre de Moïſe, fit bien voir que c'étoit vne offenſe criminelle au dernier point. Et le Seigneur en parle toûjours conſtamment en la meſme ſorte; comme de l'vne des plus grandes impietez, qu'ils euſſent commiſes; parce que quoy qu'ils peuſſent alleguer de leur penſée, ils violoyent inſolemment le commandement expres du Seigneur, & mépriſoyent fierement les menaces épouvantables, qu'il y avoit ajoûtées. Mais de ce que l'Apôtre qualifie

icy clairement leur peché vne idolatrie nous avons deux choſes a apprendre. La premiere eſt, contre ceux, qui nous veulent perſuader, que le mot *d'idole* ne ſe prend jamais dans l'Ecriture, & dans les auteurs Eccleſiaſtiques, que pour l'image d'vne choſe qui n'eſt point. Car il paroiſt d'icy que leur Theologie ſur ce ſujet n'eſt pas meilleure, que leur grammaire. Ie dis leur Grammaire. Car ceux qui entendent le langage des Grecs, d'où nous avons tiré ce mot, ſçavent, *qu'idole* * y ſignifie generalement tout ce qui reſſemble & figure vne choſe; vraye ou fauſſe indifferemment; venant d'vn autre mot, qui veut dire *reſſembler*. † Tout ce que l'Egliſe y a changé c'eſt que dans ſon vſage on n'appelle *idole*, qu'vne image, ou vne figure, dont on abuſe en la religion, luy rendant des honneurs divins; ce qu'il me ſeroit aiſé de juſtifier par pluſieurs exemples & de l'Ecriture & des Peres, ſi c'en étoit icy le lieu. Mais pour la Theologie de ces gens, S. Paul la refute icy clairement. Car appellant ceux, qui adorerent le veau idolatres, il donne clairement le nom *d'idole* a ce qu'ils adorerent. Or nous avons montré par l'Ecriture,

* εἴδωλον

† εἴδομαι

ture, que ce qu'ils adorerent étoit vne image ou vn ſymbole de Dieu. Certainement l'idole ne repreſente donc pas toûjours ce qui n'eſt point ; puis que Dieu, que celle-cy repreſentoit, n'eſt pas ſeulement, il eſt la ſource de l'eſtre de tout ce qui eſt ; Si bien qu'en quelque ſens, il n'y a que luy ſeul, qui ſoit, ſeul permanent & eternel, & toûjours meſme ; au lieu que l'eſtre des creatures comparé au ſien, n'eſt qu'vne vapeur & vne fumée. L'autre leçon, que nous avons a apprendre de ces paroles de l'Apôtre, eſt que l'intention de l'homme n'eſt pas capable de rectifier vne action, ſi elle eſt mauvaiſe & defenduë de Dieu. I'avouë que nôtre intention ſi elle eſt mauvaiſe, ſuffit pour ſoüiller & gâter nôtre action, quelque bonne & loüable, qu'elle ſoit en elle meſme ; comme il ne faut qu'vne mouche morte pour empuantir vn parfum. Mais il n'eſt pas de meſme de l'autre côté ; c'eſt a dire que l'intention quand elle eſt bonne, ne peut pas amander & rendre bon ce qui eſt mauvais, comme elle peut corrompre ce qui eſt bon, quand elle eſt mauvaiſe. Les Iſraëlites addreſſoyent a Dieu tout le ſervice qu'ils ren-

doyent a leur idole, & leur intention en l'exerçant étoit qu'il allaſt a Dieu. Mais parce que Dieu leur avoit defendu de le ſervir dans vne idole, ou avec vne idole, il ne recevoit nullement leur action. C'étoit au fond vne impieté, puis que tout ce ſervice s'arreſtoit a vne creature inanimée, ſans monter plus haut; parce que Dieu qui ne veut pas eſtre ainſi ſervy, le rejettoit & l'avoit en abomination; comme S. Paul nous le montre, puis qu'il condamne ceux qui l'exerçoyent comme idolatres. On publia il y a quelques années la lettre d'vn grave & ſçavant Archeveſque Eſpagnol, écrite au Pape, où entre pluſieurs plaintes, qu'il fait de certains Religieux du plus fameux de leurs ordres, il dit que dans la Chine, où l'on croit, qu'ils ont attiré vn grand nombre d'ames au Chriſtianiſme, ils enſeignent a leurs Proſelytes, que pour eviter la perſecution ils peuvent non ſeulement aller dans les temples de ceux du pays, où l'on adore les idoles, & aſſiſter aux ſacrifices abominables qu'on leur offre, mais meſmes s'agenoüiller & ſe proſterner devant elles, leur donner de l'encens, & leur ſacrifier; pourveu qu'en faiſant toutes ces cho-

Iean de Palafon Archev. d'Angelopolis en ſa lettre au Pape Innoc. 10. du 8. Ianvier 1649. p. 26. §. 140. p. 27. §. 149.

choſes on dirige interieurement ſon intention vers vne croix, que l'on porte ſecretement. Certainement ce bon Prelat a toutes les raiſons du monde de s'échauffer, & de s'écrier comme il fait, contre vne corruption ſi étrange & ſi incroyable, Il faut avouër, que ſi ces gens-là ont raiſon, les anciens Martyrs de Dieu étoyent bien ſimples, qui aymoyent mieux ſouffrir les plus cruels tourmens, & les morts les plus infames, que de jetter vn grain d'encens dans le réchaut de l'idole. Tout l'Evangile combat cette mauvaiſe doctrine. Mais les paroles de S. Paul en refutent invinciblement l'erreur. Car ſi ces Iſraëlites dont il parle, ne laiſſent pas d'eſtre vrayement idolatres, comme il les qualifie, pour avoir honoré vne idole, bien qu'ils addreſſaſſent leur ſervice au vray Dieu, non ſeulement au dedans par l'intention de leur cœur, mais meſme au dehors par vne ouverte & publique declaration; combien plus ſont coupables ceux, qui meſlez dans vne aſſemblée de Payens, ſe proſternant, adorant, encenſant & ſacrifiant, comme eux, ne témoignent par aucune action ny parole exterieure d'avoir autre inten-

tion qu'eux ? Comment le Seigneur les reconnoiſtra-t-il pour ſiens, luy, qui ne fait cet honneur, qu'a ceux qui n'ont point fléchy le genou devant l'image de Baal ? Pour nous chers Freres, qui avons appris, que Dieu haït mortellement l'hypocriſie & la diſſimulation, ſervons le de corps & d'eſprit, Ne ſeparons point ce qu'il a conjoint. Si nos penſées & nos intentions ſont bonnes, que nos actions leur ſoyent conſtamment conformes; Reglons les vnes & les autres a ſa parole ; ſur tout en ce qui regarde ſon ſervice. Qui de vous ſouffriroit vn valet, qui entrepriſt de luy faire paſſer ſes imaginations pour des ſervices & qui ayant violé vôtre ordre, vous allegaſt ſon intention pour vous faire approuver ſes des-obeïſſances ? Il ne ſe peut concevoir de preſomption plus inſuportable. Dieu vous a taillé vôtre taſche, & preſcrit exactement la forme de ſon ſervice. Pauvres vers de terre, quelle eſt vôtre temerité de penſer, qu'il ne ſera pas bien ſervy, ſi vous n'y meſlez vos inventions, & de vouloir encore qu'on les obſerve comme les propres loix du Ciel ? C'eſt là l'vnique ſource de l'idolatrie & de la ſuperſti-

ſtition ; Mais quelque injuſte & odieuſe qu'en ſoit la preſomption, vous voyez par l'exemple de ces Iſraëlites combien eſt violente l'inclinatiõ que nous y avons naturellement. Ces miſerables ne faiſoyent que ſortir de l'école de Dieu, où ils avoyent entendu cette terrible loy, *Tu ne feras aucune image taillée, ny aucune reſſemblance des choſes qui ſont là haut au Ciel, ny icy bas en la terre*, & ce qui s'enſuit. Et comme s'ils euſſent voulu dépiter le Seigneur de propos deliberé, ils luy vont faire & preſenter vne image. Et encore quelle image ? celle d'vn bœuf. O étrange foibleſſe de l'eſprit humain ! également preſomptueux & badin ! Eſt-ce pas-là vn digne Legiſlateur pour les choſes de la religion ? Mais quoy qu'il en ſoit, puis que nôtre nature eſt ſujete a cette ſorte de folie, gardons nous de devenir idolatres ; & nous ſouvenons que nous vivons ſous vne diſcipline, où il faut adorer Dieu en Eſprit & en verité. Et puis que les ſages nous avertiſſent de profiter meſme de ce qui nous eſt le plus contraire, que le faux zele de ces vieux idolatres pour l'œuvre de leur iniquité, nous enflamme d'vn vray zele a l'œuvre

de la pieté. Eux & leurs femmes y contribuerent gayement tout l'or qu'ils avoyent. Aaron ne leur eut pas plûtoſt dit le mot, que les femmes & les filles s'arracherent elles meſmes tout ce qu'elles en avoyent ſur les bras, aux doigts, a la gorge & aux oreilles; Pourquoy? Pour faire vne folie, vne vanité; pour offenſer Dieu, & pour attirer ſa colere. Mais les miniſtres de Chriſt vous ſolicitent invtilement pour l'œuvre de ſon ſanctuaire; pour conſerver ſes images vivantes & animées; pour veſtir, pour traiter & pour nourrir ſon Chriſt, nud, malade & affamé en ſes membres; pour détourner ſa colere, qui menace nôtre ingratitude. I'ay honte de demander moins pour Ieſus Chriſt, que ces miſerables ne donnerent pour vne idole; Et néâtmoins la verité eſt, que ce divin Seigneur vous demande beaucoup moins. Les idolatres donnerent leur or, leurs plus precieux ornemens. Chriſt ne vous demande que vos ſuperfluitez. Ils ſe dépoüillerent pour leur idole; Il deſire ſeulement que vous ſecouriez ſes membres des choſes, dont vous pouvez vous paſſer. Accordez luy enfin vne choſe ſi equi-

ta-

table. Témoignez luy auſſi le reſpect que vous luy devez, par l'affection & reverence de ſes ſaintes aſſemblées. Les Iſraëlites ne manquerent pas de ſe trouver tous a ce profane & impie myſtere où ils furent conviez. Ayez au moins autant de chaleur pour les congregations de Dieu, qu'ils en eurent pour la feſte de Satan. Venez y avec joye; Ecoutez y le Seigneur avec attention. Parlez luy avec ſoûmiſſion. Ce lieu n'eſt pas moins venerable pour n'avoir point d'images. Dieu y eſt; ſon Chriſt y preſide; ſes Anges y aſſiſtent. Si les images ont des yeux & des oreilles; elles ne voyent pourtant, ny n'entendent; Iſraël pouvoit folaſtrer impunement devant ſon idole. Mais Dieu qu'il croyoit abſent le vid bien & changea ſa vaine joye en vn veritable malheur; Combien plus voit-il tout ce qui ſe paſſe au milieu de nous, où il a expreſſement promis d'habiter? Vivons donc en ſa crainte Freres bien aymez, & comme ſous ſes yeux, dans vne vraye pieté, pureté, & charité, a ſa gloire, & a nôtre ſalut. Amen.

SER-

*Prononcé a Charenton le 18. Ian. 1665.

SERMON QVATRIESME.*

I. COR. X. 7.

7. Et que vous ne deveniez idolatres, comme quelques vns d'entr'eux ; ainſi qu'il eſt écrit, le peuple s'eſt aſsis pour manger & pour boire, puis ils ſe ſont levez pour joüer.

HERS FRERES;

L'idolatrie eſt vn peché ſi étrange, ſi contraire a la raiſon, & ſi indigne de l'homme, que l'on a de la peine a comprendre comment vne choſe ſi monſtrueuſe a peu s'introduire dans le monde. De là vient, que ceux qui en ont recherché l'origine, n'en ont pas tous vne meſme opinion, chacun la rapportant a ce qui luy a ſemblé le plus apparant & le plus probable. Les Rabbins des Iuifs tiennent que le premier degré, par où l'idolatrie a commencé, eſt le culte du Soleil, & de la Lune & des autres étoiles errantes & fixes. Ils diſent, que les hommes voyant

COSRI Part. I. §. 79. pag. 39. Moſes Mayemõ L. de Idolol. c. I. §. I.

voyant que Dieu a creé les cieux & les aſtres pour gouverner le monde, les ayant placez pour cet effet dans la plus haute region de l'Vnivers, élevée d'vn eſpace preſque infiny au deſſus de nous, & ſe ſervant de leur miniſtere pour la production & conſervation de toutes les choſes, qui ſubſiſtent dans l'air & dans la terre; ils jugerent, que puis qu'il leur a fait cet honneur, il entend auſſi que nous leur en rendions, les loüant, les celebrãt, & les venerant religieuſement; comme les Monarques veulent, que leurs Miniſtres & favoris ſoyent honorez par leurs autres ſujets, prenant l'honneur qu'on leur fait pour vne partie de celuy, qui eſt deu a leur propre Majeſté. Qu'en ſuite de cette penſée ils conſacrerent aux Aſtres certains lieux dediez a leur ſervice, premierement des côtaux, des eminences, & des bôcages; puis des temples & des autels, leur offrant des ſacrifices, chantant des hymnes a leur honneur, les adorant & ſe proſternant devant eux, s'imaginant que par ces ſervices ils gagneroyẽt les bonnes graces du ſouverain Createur, en honorant ſes Miniſtres, qu'ils conſideroyent comme Mediateurs & interceſ-

ſeurs

ſeurs entre luy & eux; inſtituez pour luy offrir nos ſervices, & pour nous communiquer ſes graces. Iuſques-là il y a beaucoup d'apparence en l'opinion des Rabbins. Car il n'eſt pas croyable que les hommes ayent des-le commencement oublié & méconnu le grand Dieu Createur & conſervateur du monde; dont ils avoyent appris l'exiſtence & la providence par l'inſtruction de leurs peres, & étoyent encore confirmez en la creance de cette verité par la lumiere de leur raiſon naturelle, qui montre clairement a chacun qu'il n'eſt pas poſſible que cette grand' machine de l'Vnivers ſubſiſte, & que cet ordre ſi beau & ſi conſtant de ſes parties & de leurs mouvemens ſe maintienne, s'il n'y a quelque Nature ſouveraine, d'vne ſageſſe & d'vne puiſſance admirable, qui preſide ſur le tout. Et que ny le Soleil ny aucun des corps celeſtes ne ſoit ce Dieu ſouverain, cela eſt ſi evident, que les peuples les plus abrutis & les plus attachez au ſervice du Soleil, ne l'ont pas entierement ignoré; comme il
Yncas paroiſt par l'hiſtoire des Yncas du Perou, où l'on n'adoroit que le Soleil & la Lune, en qualité de Divinitez ſouveraines,

que

que l'vn de leurs anciens Roys, nonobſtant cette commune & ancienne religion de ſon pays, où il avoit été nourry des l'enfance, reconnut bien, que le Soleil n'étoit pas le ſouverain ; parce diſoit-il, qu'il va toûjours dans vne meſme route, & ſe meut inceſſamment d'Orient en Occident, courant ſur vne meſme ligne, ſans jamais quitter ce travail ; marque infaillible de ſa ſervitude & de la dependance de la volonté d'vn autre, qui doit eſtre ſon ſuperieur & ſon Maiſtre. Mais comme l'opinion des Rabbins ſur l'origine de l'idolatrie eſt conforme aux apparences de la raiſon, elle s'accorde auſſi avecque la tradition tant de l'Ecriture, que des Nations du monde. Car pour l'Ecriture, nous en apprenons qu'en effet l'idolatrie du Soleil & de la Lune eſt tres-ancienne dans le monde ; comme il paroiſt par le livre de Iob, écrit du temps de Moïſe, ou meſme avant luy, où ce ſaint homme repreſentant ſa conſtance dans la pieté, & dans le vray & pur ſervice de Dieu, proteſte expreſſément, *Iob 31. 26. 27. 28.* que jamais ſon cœur n'a été ſeduit en ſecret, regardant le Soleil luiſant & la Lune quand elle fait ſa courſe dans vne gran-

grande clarté, *pour baiſer ſa main de ſa bouche*, c'eſt a dire pour leur rendre l'adoration, que les idolatres avoyent accoûtumé de faire en portant ainſi la main a la bouche; comme nous l'apprenons des livres des anciens Payens. Et il ajoûte, qu'en vſer ainſi eſt vne iniquité toute jugée, & que c'eſt renier le Dieu ſouverain. Cela meſme paroiſt auſſi de ce que Moïſe entre les autres eſpeces d'idolatrie qu'il defend aux Iſraëlites, leur repreſente particulierement celle-cy, qu'ils ſe gardent bien lors qu'ils verront luire dans les cieux le Soleil, la Lune & les étoilles, de ſe laiſſer flater & ſeduire par la beauté de leur lumiere pour ſe proſterner devant ces luminaires, & pour les ſervir. Mais les nations nous font foy de la meſme choſe, qui raportent dans leurs Annales, * que les premiers & plus anciens hommes contemplant l'Vnivers, & la nature, ravis en admiration, creurent que le Soleil & la Lune étoyent des Dieux eternels, & premiers dans le monde. D'où vient que les Egyptiens, fameux entre tous les idolatres, dans leurs chiffres, ou caracteres hieroglyphiques, peignoyent la figure *d'vne étoi-*

Deuter. 4. 19.

**Diodore Sicil. L. 1. de ſa Bibl.*

étoile pour ſignifier *vn Dieu*. Ce fut donc-là ſelon toute apparence le premier pas que firent les hommes dans *l'idolatrie*, *d'adorer* les corps celeſtes en qualité de miniſtres de Dieu. Mais ce qu'ajoûtent les Rabbins, que cela arriva preciſement au temps d'Enos, fils de Seth, & petit fils d'Adam, & qu'Enos fut luy meſme du nombre de ces idolatres ; cela dis-je n'eſt qu'vne fantaiſie Iudaïque, frivole & ſans fondement, qui n'eſt appuyée d'aucune autorité de l'Ecriture, & qui la choque plûtoſt que de s'y accorder; l'Ecriture honorant la poſterité de Seth du nom *d'enfans de Dieu* ; ce qu'elle n'auroit eu garde de faire, ſi Enos le fils de ce Patriarche, euſt luy meſme été idolatre. L'auteur du livre de la Sapience ſemble raporter l'idolatrie a vne autre origine, diſãt qu'elle a été *introduité pour la vaine gloire des hommes* ; ſervant & ſuivant, comme il dit vn peu plus bas, ou leur paſſion, ou la tyrannie de leurs Princes ; leur paſſion, quand affligez de la perte d'vn enfant, ou de quelque perſonne, qui leur étoit chere, ils la conſacroyent, ou deïfioyent apres ſa mort, comme en vſa Ninus premier Roy des Aſſyriens a l'endroit de ſon fils

R. Moſ. Maym. vbi ſupr.

Sap. c. 14. 15.

Digitized by Google

fils Belus, & long temps depuis, Ciceron l'orateur Romain, qui deïfia Tullie sa fille pour se consoler de sa mort. Ils suivoyent la tyrannie de leurs Princes, lors que par leur ordre ils les adoroyent ou eux mesmes, ou quelcun de leurs predecesseurs, dont la memoire étoit illustre, soit pour leurs grandes & hautes actions, soit pour leur bonté & beneficence, soit pour l'invention de quelque chose vtile au genre humain. Plusieurs des anciens Peres ont suivy cette opinion. En effet il est evident, que c'est de là que venoyent tous les Dieux des Egyptions, des Syriés, des Grecs & des Romains; leurs noms & les monumens de leurs plus anciennes histoires découvrant clairement, que c'étoyent les premiers Princes de ces nations, canonisez & deïfiez apres leur mort; quoy que leurs sages en ayent voulu dire dans les derniers temps du Paganisme, qui voyant l'absurdité palpable de cette erreur, qui donnoit le nom & le service de Dieu eternel & immortel, a des creatures nées & mortes, changerent toute leur histoire en allegorie, entendant par leurs noms, le Soleil, la Lune, les autres étoilles, la terre & les ele-

elemens, & prenant les actions, & les accidens, qu'en racontoit l'hiſtoire, pour des deſcriptions myſtiques & figurées des qualitez & des effets de ces choſes naturelles. Il n'eſt pas difficile d'accorder ces deux opinions ſur les commencemens, & ſur l'origine de l'idolatrie, en diſtinguant ſes deux eſpeces l'vne d'avecque l'autre; l'vne, qui eſt ſimplement l'adoration d'vne creature; & l'autre qui eſt l'adoration d'vne image. Les Rabbins conſiderant la choſe en general, ont dit que l'idolatrie a commencé par le ſervice des étoilles; L'auteur de la Sapience parlant ſimplement & preciſement de l'adoration des images, comme il paroiſt par tout ſon diſcours, la fait venir de la vanité des hommes. Ces deux ſentimens ſont vrays l'vn & l'autre. Car il paroiſt que l'adoration ſimple des fauſſes divinitez a été pratiquée dans le monde avant l'invention de les ſervir avec des images; juſques-là que meſme depuis qu'elles furent introduites dans leur ſervice, il y a eu parmy les Payens des nations entieres, qui en ont rejetté l'vſage; comme les Perſes, les Scythes, les Nomades, & les Egyptiens au com-

Celſ. dans Origene L. 7. p. 384.

mencement, & les plus anciens Romains, qui ſervirent leurs Dieux cent ſoixante dix ans, ſans aucunes repreſentations materielles ; & vn ancien hiſtorien Romain dit des Allemands de ſon temps, * qu'ils tenoyent pour vne choſe impie de renfermer les Dieux entre les murailles d'vn temple, & de les repreſenter en aucune forme humaine. Mais apres tout il eſt certain, que le ſervice des images étoit tres-ancien entre les peuples d'Orient ; comme il ſe voit par les Dieux de Laban, que Rachel avoit dérobez, & qui n'étoyent que de petites figures d'hommes ; plus de deux cens ans avant l'iſſuë des Iſraëlites hors d'Egypte. Et leur peché dans le deſert, quand ils firent fondre le veau d'or, montre que cet abus étoit desja commũ dans le monde, de conſacrer a ce que l'on adore, des figures de fonte & de ſculpture. Mais chers Freres, il n'importe pas beaucoup de ſçavoir les origines de l'idolatrie. Le tout eſt d'en bien connoiſtre le venin pour nous en garder, & de mediter attentivement ce que le Seigneur nous en apprend en ſa parole. Certainement il n'y a point de peché pour lequel il témoi-

Lucien de Dea Syria
Varro apud Aug. L. 4. c. 31. de Civit. D.
**Tacit. de morib. German.*
Gen. 31. 30 34.

Digitized by Google

moigne plus d'averſion & plus de haine, ou qu'il menace d'vne punition plus certaine & plus rigoureuſe. Pour nous en donner de l'horreur & nous en découvrir la malignité, l'Ecriture l'appelle vn *adultere*; & la compare a la débauche d'vne femme, qui delaiſſant ſon legitime mary, ſe proſtituë impudemment aux étrangers; le plus vilain & le plus infame de tous les crimes. Les livres divins ſont pleins de cette comparaiſon; qui nous montre, que c'eſt renoncer a l'alliance de Dieu, & violer l'honneur qu'il nous a fait nous daignant prendre pour ſon épouſe, que de donner comme font les idolatres, a aucun ſujet étranger le reſpect, la fidelité & le ſervice, que nous luy devons. Et pour nous repreſenter combien ce peché luy deplaiſt, il nous dit, qu'il eſt vn Dieu jaloux, c'eſt a dire qu'il eſt tres-ſenſible a cette infidelité, & qu'il ne laiſſera point impuny celuy qui l'aura commiſe. C'eſt pour ce meſme deſſein, qu'il punit ſi ſeverement le crime des Iſraëlites, quand ils firent le veau d'or, dans le deſert. Et c'eſt pour nous détourner de tout commerce avec vn peché ſi abominable; que S. Paul nous

en repreſente l'exemple dans ce texte ; *afin* (dit-il) *que vous ne deveniez pas idolatres ; comme quelques vns d'entr'eux, ainſi qu'il eſt écrit Le peuple s'eſt aſsis pour manger & pour boire, puis ils ſe ſont levez pour jouër.* Pour vous faire bien entendre quelle fut cette faute des Iſraëlites, nous nous propoſaſmes de traiter premierement, quel étoit l'objet, qu'ils pretendoyent repreſenter en cette figure d'or de fonte, & a qui ils rapportoyent l'honneur, qu'ils luy firent ; & puis de vous expliquer en ſecond lieu, quel étoit cet honneur, qu'ils luy rendirent, & en quelles actions il conſiſtoit. Et quant au premier point nous vous montraſmes s'il vous en ſouvient, que leur intention étoit, que cette figure fuſt au milieu d'eux vn ſymbole, vne repreſentation & vn memorial ſenſible de ce meſme Dieu eternel, qui les avoit tirez d'Egypte, l'abſence de Moïſe, qui leur étoit vn gage viſible de ſa preſence dans leur camp, leur ayant ſuggeré cette penſée ; & nous vous expliquaſmes auſſi les raiſons pourquoy ils choiſirent pour ce deſſein vne figure de cette forme, plûtoſt que de quelque autre. La brieveté du temps ne nous permit pas de

paſſer

Digitized by Google

paſſer alors a la conſideration de l'autre point, de l'honneur qu'ils luy rendirent ; & je crains que la rigueur de celuy-cy ne nous oblige maintenant a en reſſerrer le diſcours en moins de paroles, que l'étenduë & le merite du ſujet ne le requerroit. Dieu veüille nous aſſiſter par la vertu & la lumiere de ſon Eſprit ſi efficacement, que ſans abuſer de vôtre patience, je puiſſe ne rien oublier de ce qui ſera important & neceſſaire a vôtre edification. S. Paul ne fait que toucher en peu de mots les choſes que ces Iſraëlites firent a l'honneur de leur image de fonte. Premierement il marque couvertement & en general ſeulement, qu'ils luy rendirent des honneurs divins, quand il leur donne le nom *d'idolatres* ; Car il ſignifie clairement, qu'ils l'ont été, nous defendant *d'eſtre idolatres*, *comme* (dit-il) *quelques vns d'entr'eux* ; Il entend evidemment *qu'ils l'ont été.* Or tout le monde eſt d'accord, que dans l'vſage de ces ſaints auteurs, le mot de *latrie* ſignifie le ſervice, ou le culte du vray Dieu ; l'honneur, qui n'eſt deu qu'a luy ſeul. Il nous declare donc expreſſement, que les honneurs, qu'ils firent a cette image, étoyent

Digitized by Google

des honneurs divins. Et le nom *d'idole*, qu'il donne a leur image, l'induit auſſi clairement. Car encore, que le mot *d'idole* ſelon la raiſon de ſon origine, & l'vſage des anciens auteurs Grecs, qui ont veſcu dans les tenebres du Paganiſme, s'employe indifferemment pour toute ſorte d'image & de reſſemblance, ſoit bonne, ſoit mauvaiſe, la verité eſt pourtant, que les Ecrivains du N. T. & tous les auteurs Eccleſiaſtiques du Chriſtianiſme, prennent toûjours le mot *d'idole*, en mauvaiſe part, pour ſignifier non ſimplement vne image, mais vne image, dont on abuſe dans la religion, luy rendant contre le commandement de Dieu des honneurs religieux, qui n'appartiennent qu'a luy. Ainſi l'eloge *d'idolatres*, que l'Apôtre donne icy aux Iſraëlites, les condamne comme coupables *d'idolatrie*, du plus grand de tous les crimes, qui fait a vne choſe créee des honneurs, qui ne ſont deus qu'au createur; comme ſi dans l'Etat quelcun rendoit a l'vn des ſujets les hommages & les honneurs, qui n'appartiennent qu'au Prince ſouverain; Ce qui doit eſtre ſoigneuſement remarqué contre la vanité de quelques vns, qui ſeduits par

par je ne ſçay quelles petites raiſons frivoles excuſent Aaron & ces Iſraëlites, nous voulant faire croire, qu'ils ne pecherent point en la facture de leur veau d'or, ny dans les ſervices & honneurs qu'ils luy rendirent; L'autorité de S. Paul écraſe icy toutes leurs ſubtilitez en vn mot, prononçant clairement que ces Iſraëlites ont été *idolatres*; & reduit tous leurs advocats ou a nier ſon autorité, ou a ſoûtenir que *l'idolatrie* n'eſt pas vn crime; deux partis également deſeſperez, & dont aucun vray fidele ne choiſira jamais ny l'vn, ny l'autre. Les Iuifs meſmes, qui ne reconnoiſſent pas S. Paul, & qui d'ailleurs ſont ſi jaloux de l'honneur de leurs Peres, que jamais ils ne condamnent aucune de leurs actions, que quand ils y ſont forcez par la derniere extremité, donnent pourtant les mains en cét endroit, l'vn de leurs plus eſtimez Docteurs écrivant expreſſement, qu'encore que les adorateurs du veau d'or addreſſaſſent leur intention au Dieu d'Iſraël, ils ne laiſſoyent pas pourtant de l'offenſer, & de pecher contre ſa Majeſté ſouveraine. La confeſſion de ce pauvre Iuif reconnoiſſant dans ſon aveuglement le *COSR I parte 4. §. 14. pag. 288.*

crime de ſes Peres, fait que je ne puis voir ſans indignation, que dans la lumiere du Chriſtianiſme il ſe treuve des gens ou aſſez ſtupides pour ne pas reconnoiſtre vne verité ſi éclatante, ou aſſez hardis pour faire l'apologie de ceux, que toute l'Ecriture du Vieux T. & S. Paul apres elle a expreſſement appellez *idolatres*. C'eſt donc ce que l'Apôtre en dit en general. Mais quant aux actions, en quoy conſiſtoit leur idolatrie, il n'en nomme qu'vne particulierement, qu'il rapporte du livre de l'Exode, *ainſi qu'il eſt écrit* (dit-il) *Le peuple s'eſt aſsis pour manger & pour boire; Puis ils ſe ſont levez pour joüer.* Vous treuverez peut eſtre étrange, que S. Paul nous allegue vne action qui ſemble innocente, pour marque de l'idolatrie de ces gens. Car qu'y a-t-il de plus innocent, que de *s'aſſeoir*, & de *manger* & de *boire*, & puis en ſuite *de joüer*? l'avouë que ces actions conſiderées ainſi en general peuvent eſtre innocentes; Mais puis que les circonſtances des choſes, c'eſt a dire le lieu & le temps, où elles ſe font, & le motif, & le deſſein, & la fin de ceux qui les font ſoüillent fort ſouvent les actions les plus pures d'elles meſ-

meſmes, & rendent criminelles celles qui ſans cela ſeroyent innocentes, avant que de rien prononcer de celles-cy il faut neceſſairement conſiderer quel a été ce *manger* & ce *boire* & ce *jeu* que l'Apôtre condamne d'idolatrie. Mais parce que cela depend de quelques autres actions du peuple, qui avoyent precedé celles-cy, je vous prie de me permettre de vous les repreſenter avant que de parler des ſuivantes, que l'Apôtre a icy touchées. Moïſe dit donc premierement, qu'Aaron ayant fait le veau d'or, denonça au peuple, que c'étoit le ſymbole & le monument du vray Dieu & le gage ſenſible de ſa preſence au milieu d'eux, en ces mots, *C'eſt icy ton Dieu ô Iſraël, qui t'a fait monter hors d'Egypte*. Apres cette action impie, directement contraire a l'expreſſe defenſe de Dieu, *Tu ne te feras aucune image taillée, ny reſſemblance dès choſes celeſtes ou terreſtres*, le Prophete ajoûte, qu'Aaron bâtit vn autel devant cette figure; & qu'en ſuite il proclama; que *le lendemain il y auroit feſte ſolemnelle a l'Eternel*; Il dit en troiſieſme lieu, que le peuple ſe leva le lendemain, pour chaumer & celebrer la feſte. 4° Le Pſalmiſte teſmoi- *Pſ.* 106. 19.

gne

gne auſſi expreſſement, qu'ils adorerent la figure en ſe proſternant devant elle, & il y a de l'apparence, que ce fut par cette action, qu'ils commencerent leur feſte. Moïſe continuãt cette hiſtoire, dit qu'en cinquieſme lieu, ils offrirent des holocauſtes, & qu'ils preſenterent des ſacrifices de proſperitez. Enfin en ſixieſme & dernier lieu, qu'ils acheverent la feſte s'étant aſſis pour manger & pour boire, & puis apres ce repas s'étant levez pour joüer. Voila les ſix actions, en quoy conſiſte l'honneur & le ſervice qu'ils firent a cette image de fonte. Quand S.Paul ne nous auroit pas appris, par la qualité d'idolatres qu'il donne a ceux, qui les firent, que c'étoit vne idolatrie, les choſes meſmes le montrent clairement. Car il eſt certain, que ces ſix actions ſont des cultes ou ſervices, qui ne peuvent legitimement eſtre deferez a aucun autre qu'au vray Dieu. La premiere de ces actions eſt d'eriger & de conſacrer vn autel; a laquelle il faut joindre la cinquieſme, qui en eſt vne ſuite, d'offrir des holocauſtes & des ſacrifices de proſperitez. Car on ne fait des autels que pour y ſacrifier; C'eſt pourquoy les Grecs les nom-

nomment d'vn mot, * qui ſignifie proprement, *vn lieu a ſacrifier*. Or tout le monde eſt d'accord que le ſacrifice eſt vn culte, qui n'appartient, qu'a la vraye Divinité. La parole de Dieu y eſt expreſſe ; *Celuy* (dit le Prophete Moïſe) *qui ſacrifie a autre qu'a l'Eternel ſeul, ſera détruit a la façon de l'interdit.* Il dit en general *qui ſacrifie* ; donnant a Dieu ſeul, tous les actes de cét ordre, c'eſt a dire tous les ſacrifices, & nous defendant de les offrir a aucun autre, ſur peine de damnation & de perdition eternelle, figurée par l'ancienne deſtruction a la façon de l'interdit. Pour donc ne s'y tromper pas, il faut ſçavoir diſtinctement tous les actes compris ſous le nom de ſacrifices. Il y en a de deux ſortes ; les vns externes, où l'on offre vne choſe corporelle & viſible ; & les autres interieurs & ſpirituels, où l'on offre les actes interieurs & ſpirituels de l'ame, la foy, l'eſperance, la repentance, l'invocation, la priere, l'action de graces. Quant aux ſacrifices externes, a qui ce nom convient proprement, ils ſe font ou de choſes animées, comme ceux où l'on immoloit des agneaux, des boucs, des chevres, des bœufs ; ou de choſes inanimées

* Συσιαστήριον.

Exod. 22. 20.

Digitized by Google

mées ou ſolides, comme étoyent les gaſteaux, l'encens, la farine, où liquides, comme l'huile, le vin, le miel & autres
Hebr. 8. 3. ſemblables. L'Apôtre comprend l'vne & l'autre eſpece, quand il dit, que le ſacrificateur eſt établi pour *offrir des dons & des victimes*, entendant par les victimes les animaux, qui étoyent *immolez*, & par les *dons*, les choſes inanimées, qui étoyent offertes. En effet il n'y avoit que les ſacrificateurs, qui euſſent le droit, ſoit d'immoler les animaux, ſoit de preſenter les dons a Dieu; & comme il y avoit vn *autel* où étoyent immolées les victimes; auſſi y en avoit-il vn autre où étoyét preſentez les parfums. Il eſt vray que Moïſe dit ſimplement, que les Iſraëlites offrirent a leur image des holocauſtes & des ſacrifices de proſperitez, comprenant ſous ces mots generaux toutes les choſes, qui furent ſacrifiées; de quelque ordre qu'elles fuſſent, animées ou inanimées; Si bien que s'ils offrirent de l'encens (comme il y a grand' apparence que la ceremonie ne ſe paſſa pas ſans cela) cette offrande fit auſſi bien partie de leur idolatrie, que l'immolation des animaux.
2. *Roys* 18. 4. C'eſt pourquoy le ſage Roy Ezechias voyant

voyant que les Iſraëlites faiſoyent des encenſemens au ſerpent d'airain, le briſa, & l'appella *Nehuſtan* par mépris. L'action de ce Prince ne pourroit ſe ſoûtenir ſi l'offrande qu'ils faiſoyent de leur encens a cette figure, n'étoit vn ſervice deu a Dieu ſeul. La pluſpart des anciens Docteurs du Chriſtianiſme l'ont aſſez reconnu, lors que parlant de l'or, de l'encens & de la myrrhe que les Mages preſenterent a nôtre Seigneur, ils remarquent, que l'encens luy fut offert, comme a celuy qui étoit vrayement Dieu; *On connoiſt qu'il eſt Dieu* (dit l'vn d'eux traitant ce ſujet) *puis qu'ils luy offrent l'encens, dedié aux ſacrifices celeſtes.* Et il ne ſert de rien de repliquer, que l'on employe ſouvent l'encens & le parfum dans la vie civile ſans le ſacrifier, je l'avouë; Mais cela ſe fait pour l'vſage des hommes, pour leur ſanté, ou pour leur recreation, & non pour la religion. Quand on l'offre ou a vn Dieu, ou a vne perſonne que la mort a éloignée de nôtre preſence, ou a vne image, ou a vn autel, ſujets qui n'en ſentent ny n'en reçoivent aucune vtilité, c'eſt vn ſacrifice, & il ne peut raiſonnablement eſtre pris pour autre choſe.

Euſeb. Emiſſ. hom. 4. de Epiph.

Les

Tertull. de Corona c. vlt°. *Les creatures ſont pures* (diſoit autresfois Tertullien ſur ce ſujet) *comme étant des choſes de Dieu, & dans leur état naturel communes pour nôtre vſage. Mais l'importance eſt de quelle façon vous en employez l'vſage. Ie puis auſſi bien tuer vn coq pour ma nourriture, que Socrate pour le ſacrifier a Æſculape, & ſi la mauvaiſe odeur d'vn lieu m'importune, je ne fays point de ſcrupule de brûler vn peu des parfums d'Arabie* (c'eſt a dire de l'encens) *Mais je ne le fay pas en la meſme maniere, ny avecque la meſme action, ny avecque le meſme apparat, que l'on le fait devant les idoles.* Auſſi ſçavons nous par divers lieux de ce meſme auteur, que les Chrétiens de ſon temps, c'eſt a dire du commencement du troiſieſme ſiecle, qui ſe ſervoyent de l'encens & des autres drogues aromatiques pour chaſſer la mauvaiſe odeur des lieux, où ils ſe trouvoyent, comme il le dit icy, & pour embaumer leurs morts, comme il le témoigne ailleurs; n'en employoyent point du tout en la religion. Ils ſe moquoyent meſme des Payens, qui parfumoyent les images de leurs Dieux par devotion, penſant leur faire vn ſacrifice fort agreable de l'encens qu'ils y conſumoyent.

moyent. Ils mettoyent expreſſement entre les autres hereſies pour leſquelles ils condamnoyent les Carpocratiens, la coûtume qu'avoyent ces heretiques d'adorer & d'encenſer certaines images, & entre les autres celles de nôtre Seigneur Ieſus Chriſt. I'en dis autant des autres offrandes, comme de pain & de gaſteaux, & autres choſes ſemblables. C'eſt vn vray ſacrifice de les offrir en la religion, qui par conſequent n'appartient qu'a Dieu ſeul. C'eſt la raiſon pourquoy S. Epiphane met entre les heretiques des femmes, qui de ſon temps, a certain jour de l'année offroyent a la ſainte Vierge Marie ſur vn char couvert d'vn l'inge vne eſpece de gâteau, que les Grecs appelloyent *Collyris*; d'où il donne le nom de Collyridiennes a leur ſecte; puis mangeoyent le gâteau toutes enſemble. Il les reprend rudement, & les accuſe d'idolatrie, appellant expreſſement leur devotion *idolatrique*, ou *faiſeuſe d'idoles* * Et la faſſon dont il les combat eſt notable. Car la principale preuve qu'il employe pour les convaincre eſt tirée de ce que l'Ecriture ne nous commande nulle part les honneurs, que ces femmes fayſoient

Aug. c. 7. de Hæreſ.

Epiph. Hæreſ. 79.

* εἰδωλοποιὸν

a la

† *ibid.* a la Vierge † *Quelle Ecriture nous en a parlé?* leur dit-il. *Quel Prophete a jamais permis d'adorer vn homme, pour ne pas dire vne femme?* Pleuſt a Dieu que l'on s'en tinſt a cette juſte & raiſonnable regle, de ne recevoir en vſage parmy les Chrétiens, aucun ſervice religieux, qui ne nous ayt été expreſſement enſeigné, ou permis par les Prophetes & Apôtres de Dieu! Mais s'il nous eſt defendu d'offrir aucun de ces ſacrifices exterieurs & corporels a autre qu'a Dieu; beaucoup moins nous eſt-il permis de preſenter a aucun autre qu'a luy les ſpirituels & interieurs. Et pour ne point parler des autres, comme de la foy & de l'eſperance, dont Dieu ſeul eſt le legitime objet, le meſme eſt clair de la priere religieuſe, offerte a Dieu d'vn cœur pur & ardent, dont l'encens d'Iſraël étoit autresfois la figure, ſelon ce que dit le Pſalmiſte, *Que ma priere ſoit addreſſée devant toy; comme le parfum.* En effet nous ne voyons point dans l'Ecriture aucun commandement de prier autre que luy, ny aucun exemple d'vne oraiſon religieuſe addreſſée a autre qu'a luy, & il ne ſe voit point non plus que l'Egliſe des trois premiers ſiecles ayt prié ny invoqué

p.1062. A

Pſ.141.2.

ja-

jamais autre que Dieu dans ſes ſervices, ſoit particuliers, ſoit publics. Et le ſens naturel nous monſtre ce me ſemble, que cela ne ſe peut faire autrement. Car addreſſant nos prieres religieuſes comme nous faiſons, a vne perſonne, que nous ne voyons, ny ne diſcernons par aucun de nos ſens, nous ſuppoſons pour vne choſe certaine, & dont nous avons vne ferme creance, qu'elle ne laiſſe pas de nous ouïr, & d'entendre non ſeulement les paroles de nos bouches, mais les mouvemens & les ſentimens meſmes de nos cœurs; ce qui ne ſe peut ſuppoſer que d'vne perſonne qui eſt Dieu, d'vne nature infinie, preſente en tous lieux en vn meſme moment, ſoit donc conclu que l'autel & le ſacrifice ſoit exterieur, ſoit interieur, eſt vn honneur purement divin, qui ne peut ſans ſacrilege eſtre deferé a aucun autre qu'au Createur. I'en dis autant de *l'adoration*, que le Pſalmiſte témoigne avoir été renduë par les Iſraëlites a leur image de fonte; Et que l'adoration ſoit vn culte, qui n'appartienne qu'a Dieu ſeul, nôtre Sauveur Ieſus Chriſt nous le montre, quand il allegue ces paroles des anciennes Ecritures; *Tu adorabis* *Matth. 4. 10.*

le Seigneur ton Dieu, où il entend que l'on l'adore ſeul, comme il l'exprime dans l'autre partie du verſet, *& a luy ſeul tu ſerviras*. Toute l'Egliſe de l'ancien Iſraël l'a toûjours creu & enſeigné ainſi; & l'Apoſtolique qui luy ſucceda, a conſtamment retenu & pratiqué la meſme doctrine, ſans qu'il paroiſſe rien dans tout ce qui nous reſte de ſes vrays monumens juſques au quatrieſme ſiecle, qui apporte aucune exception, reſtriction, ou diſtinction a cette maxime generale, qu'il ne faut adorer que Dieu ſeul. Cette adoration ſe faiſoit en deux manieres; ou en ſe proſternant, ou en portant la main a la bouche & la baiſant, comme nous l'avons desja touché; ny l'vne ny l'autre ne ſe doit rendre qu'a Dieu, parce que l'vne & l'autre eſt dans la religion l'hommage & la reconnoiſſance que nous luy faiſons de nôtre ſouſmiſſion & ſervitude, & de ſa ſouveraine & incomprehenſible Majeſté. Dieu exprime luy meſme l'vne & l'autre maniere d'adoration, lors que parlant a Elie, il ne reconnoiſt pour ſiens que ceux dont *les genoux ne ſe ſont point fléchis devant l'idole, & dont la bouche ne l'a point baiſée*. I. *Rois* 19. 18. l'avouë que le mot *d'adorer*

ſe

se prend souvent dans le vieux Testamẽt pour vne salutation civile qui se faisoit entre les anciens ou par le baiser, ou par l'agenoüillement, ou par l'abbatement du corps tout entier; comme les Orientaux le pratiquoyent, quand ils saluoyent leurs Princes. Mais il y a vne grande & manifeste difference entre cette adoration, & celle dont il est icy question. Celle-là se rend a vn homme qui est vôtre Prince ou vôtre concitoyen sur la terre, que vous voyez & a qui vous parlez, & a qui vous rendez cet office non comme vn acte de religion, mais comme vn témoignage ou du respect, ou de l'amitié, que vous avez pour luy. Mais l'adoration dont nous parlons, est vn culte religieux, que l'on rend a vne nature presente, mais invisible & incomprehensible; comme celle que l'on rend au vray Dieu; ou a des personnes absentes & que nous ne pouvons ny voir ny entendre, comme l'adoration dont les Payens honoroyent ou les demons, ou les hommes, qu'ils servoyent; ou enfin celle que l'on defere a des choses insensibles & inanimées, comme au Soleil, aux étoilles, aux elemens, aux images & aux monu-

Digitized by Google

mens, comme étoit l'adoration que les Payens rendoyent a toutes ces choſes pour le rapport qu'ils croyoyent qu'elles avoyent avecque l'objet de leur culte. De toutes les eſpeces de cette adoration religieuſe, l'Ecriture n'approuve & ne permet, que la premiere; & décrie & condamne par tout conſtamment les deux dernieres. Ainſi la queſtion n'étant pas de l'honneur civil & humain, que l'Ecriture ſignifie quelquefois par le mot *d'adorer*, mais du culte religieux, qui eſt le ſens où elle prend le mot *d'adorer*, tresſouvent dans le Vieux Teſtament, & toûjours dans le nouveau; il eſt evident, que l'ambiguité de ce mot ne nous empeſche pas d'inferer de l'Ecriture, que l'adoration religieuſe eſt toute entiere deuë a Dieu, ſans que l'on puiſſe en deferer aucune partie ny aucun degré a la creature pure & ſimple de quelque ordre, & de quelque qualité & excellence, qu'elle puiſſe eſtre. La ſeconde & la troiſieſme action des Iſraëlites, eſt qu'vne feſte ſolemnelle leur ayant eſté aſſignée devant leur image pour le lendemain, ils la chaumerent & celebrerent avec affection & diligence. L'action au fond eſt

auſſi

auſſi vn honneur, qui ne ſe doit qu'a Dieu ſeul. I'avouë que les enfans peuvent celebrer le jour de la naiſſance de leur pere, les diſciples de celle de leur maiſtre, les ſujets le jour de celle de leur Prince. Mais ce n'eſt qu'vn honneur humain & civil, où l'on perpetuë autant que l'on peut, la memoire des perſonnes de merite, par le recit & la loüange de leurs actions & de leurs mœurs. Et c'eſt ainſi que les premiers Chrétiens celebroyent les jours de la mort des Martyrs, en remerciant Dieu de la grace qu'il leur avoit faite de ſouffrir pour ſon nom, & rapportant leurs combats pour l'exemple & l'inſtruction de l'Egliſe, & non pour leur rendre aucun ſervice religieux, ny celuy de l'invocation, ou de l'hymne a leurs eſprits, ny celuy du baiſer, ou de l'encenſement a leurs reliques, ou a leurs images; toutes choſes dont il ne paroiſt pas vne trace dans les memoires du premier Chriſtianiſme, juſques au quatrieſme ſiecle. Mais comme le ſervice religieux n'eſt deu qu'a Dieu ſeul; il eſt evident, que la feſte ainſi proprement nommée, que l'on celebre pour le ſervice religieux de celuy a qui elle eſt dediée, n'appartient

qu'a Dieu non plus. Enfin la ſixieſme action des Iſraëlites, c'eſt a dire le feſtin & le jeu apres le repas, étoit encore vne ſuite & vne dependance du ſeul ſervice du vray Dieu. Car vous ſçavez, & l'Apôtre le touchera encore cy apres, que dans les ſacrifices, & ſur tout en ceux que l'on faiſoit a la ſolemnité de quelque feſte, les chairs des victimes ſe diſtribuoyent en partie aux Sacrificateurs, & en partie a ceux pour qui s'étoit offert le ſacrifice; & les vns & les autres en faiſoyent feſtin, & ſe réjouïſſoyent le reſte du jour en la preſence de Dieu, modeſtement & honneſtement, chantant des hymnes en ſon honneur. Mais comme ces repas eſtoyent ſaints & ſacrez, parce que les viandes que l'on y ſervoit avoyent été offertes a Dieu, & levées de deſſus ſon autel; vous voyez bien qu'a l'oppoſite le feſtin de ces Iſraëlites, où ils mangeoyent des choſes ſacrifiées a vne idole, ſur vn autel impie & profane, & toutes les réjouïſſances, les jeux & les danſes, par où ils finirent la feſte, étoyent des choſes funeſtes & abominables, qui ſoüilloyent de l'ordure de l'idolatrie, tous ceux qui y participoyent. Ainſi vous

voyez.

Digitized by Google

voyez que la derniere action de ces malheureux Israëlites faisoit aussi partie de leur idolatrie ; Si bien que par vne profanation detestable ils defererent a vne idole six parties du culte & du service divin, qui avoit été établi par le Seigneur au milieu de ce peuple. Les Payens mesmes faisoyent vn semblable jugement de toutes ces actions, les tenant pour partie de l'honneur & du service divin, qui ne peut estre deferé qu'a la Divinité ; comme nous le lisons encore dans le discours, qu'vn ancien auteur Grec fait tenir au Philosophe Callisthene a la table d'Alexandre le Grand, où representant les differences des honneurs divins & humains, il dit, qu'il n'y a que la Divinité a qui l'on bâtisse des temples, & a qui l'on consacre des images, * a qui l'on offre des sacrifices avec des asperſions ; que l'on luy chante des hymnes ; qu'aux hommes on donne simplement des loüanges ; Que l'on saluë les hommes en les embrassant ou en les baisant ; qu'a la Divinité infiniment élevée au dessus de nous est deuë l'adoration ; * Ils ont bien jugé des honneurs propres a la Divinité & incommunicables aux hommes. Ils se

Arrien des faits d'Alex. le gr. L. 4. p. 85.

* ἀγάλματα

* προσκύνησις

ſont lourdement trompez dans le choix de la Divinité meſme, ayant pris pour des Dieux des creatures ou corruptibles & mortelles, ou inſenſibles & inanimées, ou qui pis eſt, méchantes & infames. Beniſſons Dieu Freres bien aymez, de ce qu'il a daigné nous tirer des tenebres du Paganiſme par l'Evangile de ſon Fils, & nous affranchir du ſervice des creatures pour luy rendre, a luy ſeul vray Dieu le culte, l'honneur, & la religion qui luy appartient. Fuyons tout ce qui eſt contraire a la pureté de ſa ſainte diſcipline, & nous gardons des débauches, des feſtins & des jeux, des danſes & des réjoüiſſances profanes de cette ſaiſon; les miſerables reſtes de l'erreur & de la ſuperſtition des Payens, comme cela vous a été repreſenté autrefois. Et que perſonne ne ſe flate de ce que Dieu permettoit autresfois quelques vnes de ces choſes a ſon peuple durant ſon enfance. Outre que leurs réjoüiſſances étoyent ſobres & ſacrées devant ſon ſanctuaire; au lieu que celles du ſiecle ſont toutes mondaines; l'age où nous ſommes ſous Ieſus Chriſt, nous demande vne converſation plus grave, & plus éloignée de la terre;

puis

puis que le temps eſt venu où les vrays adorateurs doivent adorer Dieu en eſprit & en verité ; pour ne pas vous dire, que quand ces divertiſſemens nous ſeroyent permis en toute autre ſaiſon, celle-cy nous les defend, qui nous appelle premierement au jeuſne & aux larmes & a vne ſerieuſe reformation de vie pour appaiſer cette grand' colere du ciel, qui ſe déploye par tout ſur nous ; & puis en ſecond lieu au retranchement du luxe & des ſuperfluitez, & a l'abondance des aumônes, pour recréer les pauvres membres du Seigneur, & pour ſoulager les neceſſitez de ſon peuple. Prenez auſſi garde Chers Freres, qu'ayant été rachetez de la ſervitude du Soleil & de la Lune, les idoles des Payens, vous ne vous laiſſiez éblouïr a la lueur de l'or & de l'argent, le Soleil & la Lune de la terre, & les deux grandes idoles du monde, encore plus vaines & plus honteuſes que les premieres ; Prenez garde que vous ne diſiez a l'or, *Tu ez ma confiance* ; que vôtre *réjoüiſſance ne ſoit d'avoir multiplié vos richeſſes, & de ce que vôtre main a trouvé force biens.* Car S. Paul nous enſeigne expreſſement que *l'avaricieux eſt idolatre* ; & l'a- *Iob* 31. 24. 25.

va-

varice *vne idolatrie*. Il me ſemble qu'a ſon exemple nous pouvons bien dire de la luxure, de l'ambition, de l'yvrognerie, & de chacun des autres vices que ce ſont les idoles de ceux qui les ſervent. La paſſion de chacun eſt ſon Dieu, ſon faux-Dieu; puis qu'il n'y en a qu'vn qui ſoit vrayement Dieu. Servons-le donc ſeul, Ames Chrétiennes; Il eſt jaloux & ne peut ſouffrir de compagnon. Renonçons donc a toutes les idoles du ſiecle, de quelque étoffe qu'elles ſoyent, de chair, de terre, d'or, d'argent, d'air, de vent, ou de bouë, & n'ayons autre paſſion que d'adorer & de ſervir conſtamment, fidelement & religieuſement ce grand Dieu, ſeul tres-bon, & tres-ſaint, tres-magnifique & tres-puiſſant pour couronner nos petits ſervices d'vne eternité heureuſe & glorieuſe au dela de tout ce que nous ſommes capables d'eſperer ou de ſouhaiter. Ainſi ſoit-il, & a luy ſeul vray Dieu, Pere Fils & S. Eſprit ſoit honneur & gloire aux ſiecles des ſiecles. AMEN.

SER-

Digitized by Google

SERMON CINQVIESME.*

* Prononcé a Charenton le Dimanche 22. Fevr. 1665.

I. COR. X. 8.

8. *Et que nous ne paillardions point, comme quelques vns d'entr'eux ont paillardé, & ſont tombez en vn jour vingt & trois mille.*

CHERS FRERES;

Ce n'eſt pas ſans raiſon, que l'Ecriture compare l'idolatrie a la fornication ; employant meſme aſſez ſouvent le nom de ce dernier peché pour ſignifier le premier, quand elle dit en beaucoup de lieux *paillarder* au lieu d'idolatrer. Le premier de ces vices ruïne l'ame, & l'autre corrompt le corps. Ils ôtent tous deux a l'homme l'honneur de ſa nature, & le dépoüillent de ſa dignité legitime ; l'abbaiſſant au deſſous de luy meſme, & proſtituant ſon amour & ſon ſervice a des ſujets, a qui il ne les doit pas. L'idole de l'vn eſt vn bois, ou vn metail inſenſible & inanimé ; & celle de l'autre vne chair mor-

mortelle & periſſable. Et comme ces deux pechez ont beaucoup de conformité en leur nature ; auſſi ſe donnent-ils la main, & ſe prétent vn mutuel ſecours l'vn a l'autre. L'idolatrie autoriſoit l'impureté par les exemples de ſes Dieux ; & les actions de l'impudicité faiſoyent meſmes quelques fois partie de ſes ceremonies ; Le ſecret de ſes boſcages, de ſes montagnes & de ſes fontaines ſacrées, & de ſes temples meſmes dans les villes étoyent ſouvent teſmoins des ſervices qu'elle rendoit a la débauche ; comme le diſoit autrefois vn des plus anciens Ecrivains du Chriſtianiſme. L'impudicité comme pour ſe revancher des bons offices de l'idolatrie, luy a ſouvent donné des eſclaves ; le paſſage de la ſervitude de l'vne a celle de l'autre n'étant pas fort difficile ; C'eſt-ce qu'a conſideré le ſaint Apôtre dans l'inſtruction qu'il a icy donnée aux Corinthiens, les avertiſſant de ſe garder de l'idolatrie. Sachant combien les impuretez de la chair ont de force pour y porter les hommes, apres leur avoir defendu le ſervice des idoles, il les arme contre la paſſion de l'impudicité. J'avouë que nôtre nature eſt ſi encline a

Tertull. de Pudic. c.4.p.719

ce

ce vice, qu'en quelque climat, & en quelque peuple que vivent les hommes, ils ont tous besoin de preservatifs pour les en détourner. Mais l'Apôtre avoit encore des raisons particulieres de craindre, que les fideles a qui il écrit, ne s'y laissassent aller. Car la ville de Corinthe où ils habitoyent, étoit egalement infectée de ces deux pestes, l'idolatrie, & l'impudicité; L'impieté & la débauche y regnoyent egalement; & a peine y avoit-il dans toute la Grece aucun lieu plus corrompu, & plus fameux parmy les Payens mesmes pour le luxe & le debordement en toute sorte de voluptez, & pour les devotions des fausses divinitez. C'étoit l'vne des grand's boutiques de Satan, la mieux fournie de ces poisons, dont il se sert pour perdre les hommes. Car comme d'vn côté elle étoit pleine de temples consacrez aux idoles, où s'exerçoyent tous les jours avec pompe les mysteres, les ceremonies, & les sacrifices de leurs religions diaboliques; aussi de l'autre elle regorgeoit de luxe & de dissolution dans vne extreme licence. Il ne faut pas s'étonner que l'Apôtre, voyant ces Corinthiens exposez a des tentations si dange-

gereuſes, ayt pris tant de ſoin de les premunir contr'elles. Il leur avoit desja donné cet ordre dans le cinquieſme chapitre, que ſi quelcun de ceux qui faiſoyent profeſſion du Chriſtianiſme, étoit frappé de cette lepre, ils rompiſſent avecque luy; *Si quelcun* (dit-il) *qui ſe nomme frere, eſt paillard, ne mangez pas meſme avec un tel homme.* Et dans le chapitre ſuivant il nomme les *paillards* tous les premiers, & les met s'il faut ainſi dire, a la teſte de tous les pecheurs, que l'attachement a quelque vice bannira du royaume de Dieu, ajoûtant là meſme divers excellens enſeignemens de l'indignité & de l'horreur de ce vice. Et enfin l'occaſion s'en preſentant en ce lieu dans les remarques, qu'il leur fait ſur l'hiſtoire des anciens Iſraëlites, il ne manque pas de leur y montrer expreſſement l'épouvantable jugement, que Dieu déploya ſur ceux de ce miſerable peuple, qui n'eurent point de honte de ſe ſoüiller de cette vilaine ordure. Car il vous ſouvient ſans doute, qu'il nous a avertis des le commencement de ce chapitre, que les avantures d'Iſraël dans le deſert, ſes fautes & ſes châtimens ont été comme autant de

1. *Cor.* 5. 11. & 6. 10. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19.

pa-

patrons & d'exemples, qui nous ont eſté mis devant les yeux pour y former nos mœurs, en nous gardant ſoigneuſement de leurs pechez, pour ne pas tomber dans leurs malheurs ; *Afin* (diſoit-il) *que nous ne convoitions pas comme eux ; que nous ne devenions pas idolatres ; comme ils firent ;* A cela il ajoûte maintenant tout d'vne ſuite, *& que nous ne paillardions point, comme quelques vns d'entr'eux ont paillardé, & ſont tombez en vn jour vingt & trois mille.* C'eſt ce que nous avons aujourd'huy a vous expoſer avecque la grace de Dieu. Nous conſidererons premierement l'hiſtoire du fait, d'où l'Apôtre tire l'inſtruction, qu'il nous donne, c'eſt a dire le peché des Iſraëlites, & le châtiment, qu'ils receurent pour l'avoir commis. Puis nous verrons le profit qu'il veut que chacun de nous face de cét ancien exemple; en nous gardant de la faute de ces vieux pecheurs pour ne pas attirer ſur nous vne peine ſemblable a celle qu'ils encoururent. L'Apôtre exprime le peché des Iſraëlites diſant, que *quelques vns d'eux paillarderent*; leur punition, ajoûtant *qu'ils tomberent vingt & trois mille hommes en vn jour* ; Et le fruit qu'il nous commande de

tirer

Digitized by Google

tirer de leur exemple, nous avertissant de nous conserver nets & exempts des ordures de la fornication. Ce seront là s'il plaist au Seigneur, les trois parties de cette action, le crime de l'ancien Israël, & puis sa juste peine, & enfin le devoir auquel cet exemple oblige le Chrétien. Quant au fait & au châtiment des Israëlites, Moïse, d'où l'Apôtre a tiré ce qu'il en dit, nous explique clairement l'vn & l'autre dans l'histoire qu'il a laissée a l'Eglise, de l'issuë des Israëlites hors de l'Egypte, & du long sejour, qu'ils firent dans le desert. De là nous apprenons qu'vn faux Prophete de Mesopotamie nommé Balaam, fameux en son temps, n'ayant peu maudire Israël selon le desir de Balak Roy des Moabites, qui redoutoit le passage de ce grand peuple par son pays, pour ne pas perdre le salaire que ce Prince luy promettoit s'il pouvoit conjurer cette tempeste, eut recours a la politique, voyant que sa Magie étoit invtile contre Israël. Il conseilla a ce malheureux Prince d'employer la ruse dans vne occasion, où la force luy manquoit, & d'affoiblir par l'artifice vn ennemy, qu'il ne pouvoit ny vaincre ny détourner par

Voyez Nombr. 31. 16.

les

les armes. La ruse, qu'il luy conseilla fut de se servir des caresses & des appas des filles de son peuple, les abandonnant aux Israëlites, les instruisant de se faire voir a eux, de ne point fuir leur rencontre, de leur estre douces & humaines, de les convier a manger avec elles, & de tascher par ce commerce de leur donner de l'amour. Le fin Balaam esperoit, que ces charmes de la volupté viendroyent a bout de ce qu'il n'avoit peu faire avec ceux de sa Magie; & que le vice, où cette tentation feroit tomber les Israëlites, les dépoüilleroit de la faveur & protection de Dieu, que tous ses enchantemens n'avoyent peu luy ôter. Le Diable long temps depuis, se servit de ce vieux stratageme contre plusieurs martyrs de Iesus Christ; taschant de gagner par la volupté ceux qu'il ne pouvoit veincre par la violence; & de soüiller au moins leur chasteté, apres avoir essayé en vain de renverser leur foy. Mais l'issuë de ses efforts fut differente. Car les tesmoins du Seigneur triompherent de l'vne & de l'autre tentation; Les douceurs & les appas de la volupté ne peurent les amollir, non plus que les rigueurs & les cruau-

tez des tourmens n'avoyent peu les rompre. Mais les Israëlites plierent, & la ruse de Balaam reüssit. Car Moïse nous raconte dans le chapitre vingt cinquiesme du livre des Nombres, que les filles de Moab s'étant familiarisées avec Israël selon l'instruction du faux Prophete, débaucherent ce peuple ingrat, & le firent tomber dans le piege de l'impudicité; & comme jamais vn peché ne vient seul, que les conviant aux sacrifices de Baal-Phegor, le plus vilain & le plus infame de tous les faux Dieux des Payens, ces miserables y allerent, y mangerent avec elles, & se prosternerent devant leurs idoles. Les Madianites, qui craignoient aussi bien que les Moabites, le passage d'Israël, voyant le succes du conseil de Balaam, le suivirent aussi; & ce commerce infame devint si public, qu'en plein jour, a la veuë de toute l'assemblée du peuple, Zimri l'vn des principaux Seigneurs de la tribu de Simeon, se fit amener impudemment dans sa tente vne jeune Dame Madianite, fille de l'vne des plus grandes & principales maisons de Madian. Voila quel fut le peché des Israëlites. Voyons en suite quelle en fut

Nombr. 25. 1. 2. 6. 14. 15.

la

Digitized by Google

la peine. L'Apôtre nous la repreſente en peu de mots, diſant, *qu'il en tomba vingt trois mille en vn jour.* Moïſe la décrit plus au long & dit premierement, que *la colere de Dieu s'embraſa contre Iſraël*; c'eſt a dire que la veuë de l'ingratitude de ce peuple, le mépris qu'il faiſoit de ſon alliance, ſa brutalité & ſon impudence excita ſa juſtice vangereſſe, & le fit reſoudre de ne point laiſſer impunie vne faute ſi enorme. L'hiſtoire ſainte ajoûte, qu'il commanda a Moïſe d'aſſembler tous les chefs du peuple pour faire executer a mort tous les coupables, expoſant leurs corps pendus a des gibets a la veuë de tout le camp. Que Moïſe en ſuite donna cet ordre aux Iuges d'Iſraël, diſant. *Que chacun de vous faſſe mourir les hommes de ſa charge, qui ſe ſont accouplez a Baal-Phegor*; c'eſt a dire qui ont communié a cette idole en participant a ſes profanes ceremonies, & a ſes vilains & abominables myſteres. Les Iuges obeïrent au commãdement; comme il paroiſt par l'action heroïque de l'vn d'eux, Phinées fils d'Eleazar, & petit fils d'Aaron, qui ayant veu l'inſolence de la Madianite, que l'on menoit a Zimri, juſtemẽt picqué de l'in- *Nombr. 25. 4. 5.*

dignité de cette infamie la suivit & les tua tous deux d'vne javeline, qu'il avoit dans la main. Mais outre l'execution de ceux, qui furent mis a mort par Phinées, & par les autres Iuges, le nombre de ceux qui perirent dans cette occasion, qui se monte a plus de vingt trois mille, & le nom *de playe*, que l'Ecriture donne a cette punition, nous montre assez, que Dieu y mit la main luy mesme, frappant la plus-part de cette grande multitude de coupables, de quelque fleau secret, qui les abbatoit en peu d'heures; soit de la peste, comme Iosephe & les interpretes Ebreux l'entendent, soit de quelque autre maladie soudaine & mortelle. Car il est evident, que toute cette grande & terrible execution se fit en vn jour, tant par le témoignage de l'Apôtre, qui le dit icy expressement, que par le nom, que Moïse donne a cette journée, l'appellant *le jour* & non les jours *de la playe advenuë pour le fait de Phegor.* Cette circonstance est remarquée pour exaggerer l'horreur de ce peché, qui déplaist si fort au Seigneur, que pour en détourner son peuple par la terreur d'vn exemple si effroyable, il défit en vn seul jour vingt & trois mille per-

Nombr. 25. 9. 18. *& Ps.* 106. 29. 30.

Iosep. Ant. l. 4. *c.* 6.

Nombr. 25. 18.

son-

ſonnes, qui s'en treuverent coupables. Mais il ſe preſente icy deux difficultez, qu'il faut reſoudre avant que de finir l'explication de ce texte. La premiere eſt ſur le nombre des perſonnes, qui perirent dans cét épouvantable jugement de Dieu. Car S. Paul comme vous voyez, n'en met, que vingt trois mille; au lieu que l'hiſtoire de Moïſe porte expreſſement & dans l'original, & dans l'ancienne traduction Grecque, & dans la paraſaſe Caldaïque, qu'il *mourut vingt quatre mille hommes de cette playe*. Quelques vns tant des nôtres que de la communiõ Romaine, ont eſtimé, que le nombre de vingt trois au lieu de vingt quatre s'eſt gliſſé dans les exemplaires grecs de cette épitre de l'Apôtre par l'erreur des copiſtes, qui treuvant le nombre de vingt quatre écrit par abbreviation (comme cela ſe fait ordinairement en toutes langues) auront mal leu & écrit vingt trois; comme en effet il arrive ſouvent de ſemblables fautes dans les noms des nombres, où il eſt aiſé de prendre l'vn pour l'autre; parce que le plus ſouvent on les repreſente ou par des chiffres, ou par quelque abbreviation; & dans ce meſ-

Nombr. 25. 9.

Thomas Cajetan Muſculo

εἴκοσι τρεῖς pour εἴκοσι τέσσαρες

me ſujet il ſe rencontre dans les Antiquitez Iudaïques de Ioſephe, au lieu où il raconte cette hiſtoire, vne faute bien plus groſſiere. Car on y lit, que cette playe ne fit pas mourir *moins de quatorze mille* hommes; où il y a grand' apparence, que les copiſtes ont mal leu ce que l'auteur avoit bien écrit, prenant *vingt quatre* qu'il y avoit mis pour *quatorze* ſeulement. Mais parce qu'il eſt dangereux de ſuppoſer qu'il y ayt de ſemblables fautes dans le texte ſacré de l'Ecriture, d'autres ont dit avecque beaucoup d'apparence, que le nombre des perſonnes frappées de cette grande playe n'ayant été preciſement ny vingt trois, ny vingt quatre mille, mais plus de vingt trois & moins de vingt quatre, & Moïſe & S. Paul en ont fait vn compte rond, achevé & ſans fraction; Moïſe par le nombre, qui excede vn peu la ſomme, & S. Paul par celuy, qui demeure vn peu au deſſous, ſelon l'vſage ordinaire de la pluſpart des langages, où l'on neglige ordinairement les fractions des nombres, n'employant que ceux qui ſont entiers, ſoit au deſſus, ſoit au deſſous des ſommes; comme on dit tous les jours d'vn Prince, qui aura regné dix ans & ſix mois,

Ioſeph. Antiq. Iud. l. 4. c. 6. au lieu de τέτρακις, χιλίων καὶ δισμυρίων, Il ſemble que les Copiſtes ayēt ſimplement leu καὶ μυρίων

mois, les vns qu'il a regné dix ans, & les autres qu'il en a regné onze ; On n'employe les minuties & les portions des nombres conſiderables, que quand quelque raiſon particuliere oblige a cette exactitude ſcrupuleuſe. D'autres enfin eſtiment que l'Apôtre ne veut parler, que de ceux que le fleau de Dieu abbatit immediatement luy meſme dans le deſert ; c'eſt a dire ceux qui y perirẽt par la playe dont Dieu les frappa, au lieu que Moïſe y a auſſi ajoûté ceux que Phinées & les autres Iuges firent mourir de glaive ſelon l'ordre de Dieu & de ſon Miniſtre, & dont le nombre apparemment a bien deu aller juſques a pres de mille perſonnes. Et quelques vns de ceux, qui l'entendent ainſi y rapportent ce que dit l'Apôtre, que ceux dont il parle *tomberent en vn jour* ; comme s'il entendoit qu'en vn jour il en mourut vingt trois mille, ſavoir tous ceux, que Dieu détruiſit par la playe, dont il les châtia ; & que les autres mille, qu'ajoûte Moïſe, furent executez en vn autre jour, ſoit avant, ſoit apres la playe & défaite des vingt trois mille hommes, emportez le jour precedent ou le ſuyvant. Mais je crains, que cette penſée

ne ſoit plus ſubtile, que ſolide ; & au fond toute cette dificulté eſt de fort petite conſideration, la difference de mille ſur vingt quatre mille n'étant de nulle importance pour le deſſein de l'Apôtre, qui eſt de nous faire ſimplement remarquer combien la fornication, que le monde met a peine au nombre des pechez, eſt déplaiſante a Dieu, puis qu'il punit d'vne maniere ſi terrible ceux de ſon peuple, qui s'en rendirent coupables. L'autre difficulté eſt, comment l'Apôtre tire cet exemple contre la fornication, veu que les Iſraëlites qui furent ſi ſeverement punis, étoyent auſſi coupables de la derniere idolatrie, comme nous le
Pſ. 106. 28. liſons dans le Pſeaume cent ſixieſme, où le Prophete dit *qu'ils s'accouplerent a Baal-Phegor*, qui étoit l'idole des Madianites; ce que Moïſe avoit auſſi remarqué ex-
Nombr. 25. 2. 3. preſſement, ajoûtant encore, qu'ils *mangerent* dans les feſtins des *ſacrifices*, auxquels ils avoyent été conviez par les filles des Moabites, & *qu'ils ſe proſternerent devant leurs Dieux* ; & le Pſalmiſte pareillement, *qu'ils mangerent des ſacrifices des morts*, Et ce que diſent ces deux Propheres, que *ces miſerables s'accouplerent a l'i-*

l'idole, signifie qu'ils se joignirét a sa superstition & a son service, & s'incorporerent dans sa detestable communiõ. D'où vient, que l'interprete Grec * & le Latin † apres luy ont traduit la parole Ebraïque par vn mot, qui signifie proprement estre initié en vne religion, c'est a dire entrer en la confrairie de ses mysteres en participant aux ceremonies, dont on se sert pour y dédier & consacrer les hommes. Ie répons qu'encore que tout cela soit vray, S. Paul ne laisse pas d'estre bien fondé, quand il employe cette histoire pour nous détourner des ordures de la fornication. Car il est clair, que le commerce deshoneste & illegitime qu'eurent ces Israëlites avecque les filles de Moab, fut la premiere & principale cause & de leur idolatrie, & de tout le malheur, qui les accabla en suite, selon le dessein de Balaam dans le conseil, qu'il donna a Balak. Quand il n'y auroit que cela, n'est-ce pas assez pour nous faire haïr & abhorrer vne cause, qui produit des effets si funestes? vne plante qui porte des fruits si amers? qui nous fait oublier Dieu nôtre Createur, & nous rend capables du dernier & du plus abomina-

* τελεῖται

† initiatus est Israel

ble

ble de tous les pechez ? Mais certainement il y a encore plus que cela. Car ce qui fit idolatrer ces miserables ne fut pas proprement aucune estime, qu'ils eussent pour l'idole, ny aucune esperance qu'ils eussent de tirer quelque avantage ou quelque profit du service, qu'ils luy rendoyent; comme avoit été le motif, qui les avoit portez autrefois a l'idolatrie du veau d'or, s'étant alors follement imaginez, que l'honneur qu'ils faisoyent a cette figure, seroit agreable a Dieu, parce qu'ils la consideroyent comme vn symbole de la Divinité, a laquelle ils addressoient tous les services, qu'ils faisoyent a sa pretenduë image. Mais ils n'adorerent Baal-Phegor, que par vne pure complaisance aux filles qu'ils aymoyent; si bien que toute l'idolatrie, dont ils se souillerent, étoit le fruit de cette passion impure, qu'ils avoyent pour elles. C'étoit vn service, qu'ils leur rendoyent a vray dire plûtost qu'a leur faux Dieu. Elles étoyent les vrayes idoles, auxquelles ils rapportoyent tout l'honneur qu'ils faisoyent a Baal-Phegor; puis qu'ils ne le faisoyent, que pour leur plaire. Ainsi leur idolatrie mesme faisoit partie de leur for-

ni-

Digitized by Google

nicatiõ;si bien que l'on peut dire avecque verité, que ce ne fut que pour ce peché, qu'ils furent punis, puis que sans celuy-cy, ils n'eussent pas commis l'autre. Enfin il faut encore icy se souvenir de ce que l'Apôtre nous enseigne ailleurs, que Dieu punit souvẽt vn peché par vn autre, comme l'idolatrie des Payens par le sens reprouvé & l'infamie des passions, a quoy il les livra. Il arriva icy quelque chose de semblable aux Israëlites. Cette brutale idolatrie, où il les laissa tomber, fut la juste peine de leur impureté & sensualité. Offensé de la vilenie, qu'ils commirent, il les abandonna a vn aveuglement si horrible, qu'il les rendit capables de se prosterner devant la plus honteuse & la plus infame de toutes les idoles, qui étoit celle des Madianites, comme nous l'avons desja touché. Puis donc que cet abãdonnemẽt est la plus terrible & la plus dãgereuse de toutes les peines, dont Dieu punit les pechez des hõmes, vous voyez avec combien de raison & de sagesse l'Apôtre pour nous détourner des ordures de la sensualité nous a icy representé le souverain Seigneur exerçant cet épouvantable jugement sur ceux de son peu-

Rom. 1.

ple,

ple, qui en ont eſté coupables, les accablant ſous la peſanteur de ſon fleau, & les payant tout a la fois & de leur impureté & des autres follies, où elle les a portez. Mais il eſt tẽps de venir a l'applicatiõ que l'Apôtre nous fait de cette hiſtoire, nous avertiſſant, qu'elle a été écrite pour nous, *afin*, dit-il, *que nous ne paillardions point*, comme firent ces Iſraëlites; c'eſt a dire afin que leur exemple nous apprẽne combien le peché qu'ils commirent, eſt horrible en luy meſme, combien funeſte & pernicieux en ſes effets, & combien deſagreable au Iuge ſouverain du monde, puis qu'il le punit ſi ſeverement, & que vivement touchez de cette inſtruction ſalutaire, nous facions nôtre profit du malheur de ces anciens pecheurs; que nous haïſſions le crime, qui les fit perir, & nous conſervions purs & chaſtes, fuyãt, toutes les ſouilleures de la chair, comme autant de peſtes mortelles. Car le mot de *fornication*, ou *paillardiſe*, dont l'Apôtre s'eſt ſervy dans l'original,* comprend icy toutes les eſpeces de ce peché, c'eſt a dire toutes les fautes de cette nature, qui ſe commettent par quelque perſonne que ce ſoit, mariée ou non mariée, la ſim-

* πορνείαν.

Digitized by Google

ſimple fornication, auſſi bien que l'adultere. Le ſujet nous oblige a le prendre ainſi. Car les pecheurs Iſraëlites, qui ſont comme le fond du diſcours de l'Apôtre, & a qui il applique nommément ce mot, diſant d'eux, qu'ils *paillarderent*, n'étoyent pas tous mariez. Il y a meſme beaucoup d'apparence a ce que Ioſephe avance expreſſement dans ſon hiſtoire, que ce fut principalement la jeuneſſe d'Iſraël, qui pecha dans cette occaſion; celuy de tous les âges de l'homme le plus ſujet a cette paſſion, & qui ſe laiſſe le plus aiſement ſurprendre aux tentations de cette ſorte; ſi bien qu'y ayant grand' apparence que la pluſpart des jeunes gens, qui tomberent dans cette faute, n'étoyent pas encore mariez, il eſt clair que le mot de fornication, icy employé, comprend leur crime, auſſi bien que celuy des perſonnes mariées, qui pecherent dans cette rencontre. I'avouë que l'adultere eſt pire, que la fornication ſimple. Mais s'ils different en degré, ils ſont pourtant au fond vn meſme genre de peché, comme l'inceſte, encore pire que l'adultere, ne laiſſe pas pour cela d'eſtre veritablement vne eſpece de fornication; & S. Paul luy en don-

donne le nom au commencement du cinquieſme chapitre de cette epître. Il y a des poiſons plus malins les vns, que les autres; Mais cette difference n'empeſche pas, qu'ils ne ſoyent tous poiſons. Il en eſt de meſme des impuretez de la chair. L'vne eſt plus vilaine, & plus criminelle que l'autre; l'inceſte que l'adultere; l'adultere que la ſimple fornication; Mais apres tout, ce ſont toutes impuretez; toutes ſouilleures & vilenies, qui offenſent Dieu & deshonorent nôtre nature chacune ſelon ſon degré, & toutes dignes des peines de l'enfer, bien qu'inegalement. Que perſonne ne ſe flate, ny ne s'imagine, que ſon âge ou ſa condition le diſpenſe de la leçon de l'Apôtre. Il veut & entend, que tous les fideles, en quelque âge & en quelque condition qu'ils ſoyent, dans le mariage, ou hors du mariage, conſiderent tous ce tableau de la faute & de la peine de l'ancien Iſraël, pour y apprendre a ſe garder chacun des crimes, dont ſon ordre & ſa condition eſt capable; les perſonnes mariées de l'adultere, & celles qui ne le ſont pas de la fornication. Le jugement de Dieu qui enveloppa tous ces vingt trois,

trois, ou vingt quatre mille hommes, montre assez, qu'ils étoyent tous grandement coupables, & que la chasteté de nôtre corps ne peut estre soüillée sans crime en quelque état que soit la personne qui en trahit l'honneur, soit mariée, soit non mariée. Car toutes les fautes de cette nature ont cela de commun, qu'elles violent la chasteté, qui est l'honneur de nos corps, & nous degradent du rang des creatures raisonnables, où Dieu nous avoit fait naistre, & nous mettent en celuy des animaux, dont la Nature a abandonné la conduite aux aveugles éguillons de leurs passions brutales; sans leur donner la lumiere de la raison pour les gouverner, en considerant ce qui est honeste & ce qui ne l'est pas. Aussi voyez vous que Dieu, qui est le sage & souuerain arbitre de la justice & de la saintété, a toûjours tres-severement defendu aux hommes toutes les pollutions contraires a l'honnesteté. Il nous montra des-le commencement la regle de nôtre devoir, & jetta des-lors les fondemens de la chasteté humaine, n'ayant créé qu'vn homme seul, & vne seule femme, & les ayant donné l'vn a l'autre de sa main,

main, avec vne expreſſe declaration de la fin pour laquelle il les joignoit enſemble, ſavoir pour la propagation de leur eſpece, & pour le ſoulagement mutuel de leur vie. Le myſtere de cette action nous preſcrit, que l'homme ne peut legitimement toucher, qu'vne ſeule femme, celle que Dieu luy a jointe, c'eſt a dire celle qu'il a épouſée, ny la femme qu'vn ſeul homme, celuy que Dieu luy a donné pour mary. S'il en étoit autrement, Dieu euſt fait des le commencement plus d'vn homme, ou plus d'vne femme. Car *il y avoit abondance d'eſprit en luy*, comme dit le Prophete, pour en créer pluſieurs; & il ne luy euſt pas été plus difficile de former pluſieurs hommes, que pluſieurs animaux. Mais il ne fit qu'vn Adam & vne Eve; preſcrivant des-là par leur vnité, qu'il ne permet qu'a Eve ſeule de jouïr de ſon Adam, & qu'a Adam ſeul de poſſeder ſon Eve; & que toutes autres conjonctions luy ſont des-agreables, comme étant impures & illegitimes. Mais lors que la corruption des hommes euſt preſque entierement effacé de leurs cœurs cette premiere Loy de l'honeſteté, il en exprima ſa volonté en

Malach. 2.

ter-

termes expres & formels, ayant luy meſme tonné des cieux, & prononcé de ſa propre bouche, ces paroles divines, *Tu ne paillarderas point.* A quoy il ajoûta divers autres reglemens, où il ſpecifie quelques vnes des plus capitales impuretez. Car il ordonne nommément, que l'on puniſſe de mort tout homme & toute femme, qui aura commis adultere; & que l'on aſſomme a coups de pierre celuy qui aura ſoüillé l'honneur d'vne fille fiancée, & elle meſme pareillement, ſi elle a conſenty au fait. Et pour la fornication hors de mariage, il la bannit expreſſement du milieu de ſon peuple, *Qu'il n'y ayt* dit-il, *aucune paillarde entre les filles d'Iſraël, ny entre les fils d'Iſraël aucun proſtitué a paillardiſe.* Et ailleurs il nous fait aſſez voir combien il abhorroit cette ſoüilleure dans vne de ſes loix, où il ordonne, que l'on face brûler toute vive la fille du ſacrificateur, qui aura commis fornicatiõ. Ces malheureux Iſraëlites, qui pecherent avecque les filles des Moabites & des Madianites, avoyent entendu toutes ces ſaintes & divines loix, partie de la bouche de Dieu meſme, & partie de celle de ſon ſerviteur Moïſe. C'eſt-ce

Leviti-que 20. 10. *Deut* 22. 23.24.25. *Deut.* 22. 23.24.25. *Deut.* 23. 17. *Lev.*21.9.

qui augmente infiniment leur faute, qui les rend tout a fait inexcusables, & qui justifie hautement la severité de la punition, que Dieu en fit. Combien étoyent-ils degenerez de la vertu de leurs ancestres, dont l'vn, je veux dire Ioseph, bien qu'il n'euſt jamais ouï ny les foudres de Sinaï, ny les leçons de Moïse, eut neantmoins le cœur si noble & si remply de la crainte de Dieu, qu'il mépriſa constamment les solicitations impudiques d'vne des principales Dames d'Egypte, & qui étant femme de son Maistre avoit son bonheur & son malheur en sa main, & aima mieux l'offenser & s'exposer a tous les maux qu'vne femme irritée étoit capable de luy faire, & qu'elle luy fit en effet, que de complaire a son injuste & deshoneste volonté ? Mais si la faute de ces Israëlites a été inexcusable, & leur condamnation tres-juste, Iugez fideles, combien plus le sera celle des Chrétiens, qui n'ont ny honte ny horreur de se souiller de semblables ordures ? Car quelque claire, que soit la voix de Moïse contre ces crimes, il s'en faut pourtant beaucoup, qu'elle ne le soit autant que celle de Iesus Christ, sous la sainte & celeste dis-

diſcipline duquel nous vivons. Moïſe defendoit l'adultere ; Ieſus Chriſt nous dit, que quiconque regarde vne femme pour la convoiter, eſt desja coupable d'adultere. *Si ton œil droit te fait chopper* (dit-il) *arrache-le, & le jette arriere de toy* ; & il ajoûte qu'il faut faire le meſme traitement a nôtre main droite, ſi elle nous cauſe quelque ſemblable ſcandale ; ſignifiant clairement par ces manieres de parler hyperboliques, que rien ne nous doit eſtre plus cher, que la pureté de nôtre corps, & que s'il nous étoit impoſſible d'en racheter la conſervation autrement que par la perte de ce que nous avons de plus precieux & de plus neceſſaire ſoit dans les biens de nos maiſons, ſoit dans les mẽbres meſmes de nôtre corps, il vaudroit mieux perdre tout le reſte, que nôtre chaſteté. Et S. Paul rapportant ailleurs les commandemens de Ieſus Chriſt, qu'il avoit donnez aux fideles par ſon ordre, dit, que *la volonté de Dieu eſt nôtre ſanctification*, c'eſt a dire que ce que Dieu veut de nous eſt que nous ſoyons ſaincts ; & il ajoûte pour la premiere & principale partie de cette ſanctification, *que nous nous abſtenions de paillardiſe ; & que*

Matth. 5. 28. 29.

1. Theſſ. 4. 2. 3. 4.

chacun de nous ſache poſſeder ſon vaiſſeau en ſanctification & en honneur ; non point avec paſſion de convoitiſe, comme les Gentils, qui ne connoiſſent point Dieu. Auſſi voyez vous, qu'il ne veut pas que l'on tienne pour Chrétiens, ceux qui s'abandonnent a ce vice ; *Si quelqun* dit-il, *qui ſe nomme frere eſt paillard, ne mangez pas meſme avec vn tel homme.* Retirez vous d'avecque luy, comme d'avec vn ingrat & vn perfide, qui deshonore le nom de vôtre profeſſion. Il veut que l'on mene dueil ſur luy, qu'on le pleure, comme vn mort, qui a perdu Ieſus Chriſt nôtre vraye vie. Il veut, que la paſte de l'Egliſe ſoit repurgée de ce vieux levain, depeur qu'il ne l'aigriſſe ; qu'on l'ôte, qu'on le retranche. C'étoyent là les mœurs des plus anciens Chrétiens. Pline bien que Payen, rapportant a l'Empereur Trajan, ce qu'il avoit peu apprendre des ſecrets de leur diſcipline, met celuy-cy des premiers entre les autres, qu'elle les obligeoit par vn ſerment religieux a ne point commettre d'adultere, ny de larcins, ny de voleries. Ce ſerment y étoit ſi inviolablement gardé, que l'vn d'eux n'a point feint d'écrire, qu'ils *n'étoyent hommes, que pour leurs femmes legitimes.*

1. *Cor.* 5. 11. 7.

Plin. l. 10. *ep.* 97.

Minut. in Octav.

mes. Ils s'étoyent ſi bien accoûtumez a cette pureté, qu'il ſe paſſa du temps ſans qu'il fuſt beſoin d'vſer contre aucun de la rigueur de la diſcipline ; ſi bien que quand la corruption vint a y entrer, il fallut deliberer de ce que l'on feroit d'vn homme, qui étant atteint & conveincu de fornication, demandoit d'eſtre receu a en faire penitence publique, pour r'entrer apres cela dans la communion de l'Egliſe. Les plus ſeveres l'excluoyent pour jamais de toute reconciliation. Mais les plus ſages emporterent, qu'il y fuſt receu, apres avoir fait reconnoiſſance publique de ſa faute. Mais a quelle reconnoiſſance penſez-vous, qu'on l'obligeoit? Il falloit qu'il pleuraſt long-temps ſon peché ; qu'il veſquiſt dans les gemiſſemens, & dans les larmes, dans les prieres, dans les jeuſnes, dans vne exacte ſobrieté ; qu'il ſe preſentaſt a toute l'aſſemblée, couvert d'vn cilice, poudré de cendres, dans vn équipage, qui fiſt horreur & pitié ; qu'il ſe trainaſt devant tous les ordres de l'Egliſe, implorant les prieres & le ſecours de chacun. Apres cela on le recevoit a la paix & a la table de l'Egliſe ; mais cette fois-là ſeulement. S'il luy ar-

Digitized by Google

rivoit de retomber dans la meſme faute, on le laiſſoit pleurer toute ſa vie hors de l'Egliſe, ſans jamais luy en ouvrir la porte apres cette recidive. Encore faut-il ajoûter qu'avecque tout cela il ne laiſſa pas de ſe treuver des gens, qui accuſerent cet ordre de trop de facilité & d'indulgence, eſtimant, qu'il n'appartenoit qu'a Dieu ſeul de donner cette grace a vn Chrétié, quand apres avoir receu le bapteſme il luy arrivoit de commettre quelque peché ſcandaleux, comme la fornication Tertullien l'vn des plus grands eſprits de ces premiers ſiecles du Chriſtianiſme, ſuivit ce party, & en écrivit vn livre, qui eſt venu juſques a nous, où il reproche a ceux, contre qui il écrit, l'inegalité de leur conduite, en ce que faiſant cette grace aux fornicateurs, ils la refuſoyent aux meurtriers. D'où il paroiſt & d'vn autre lieu de S. Cyprien, qu'encore alors c'eſt a dire a l'entrée du troiſieſme ſiecle, ceux des Chrétiens qui commettoyent vn meurtre, étoyent exclus pour jamais de la table & de la communion de l'Egliſe. De ces échantillons des mœurs des premiers Chrétiens chacun peut reconnoiſtre en quelle horreur ils

ils avoyent l'impureté de la chair. Ie laiſſe ce qui ſuivit ; & diray ſeulement, que dans les derniers ſiecles, les premiers qui ſe ſeparerent d'avecque l'Egliſe Romaine a cauſe de la corruption de ſa doctrine & de ſes mœurs, que leurs ennemis appellerent *Vaudois*, aymoyent fort la pureté, comme il paroiſt par le témoignage, que leur en rend vn de leurs plus grands adverſaires, qui écrivant contr'eux il y a vn peu plus de quatre cens ans, dit & en general, qu'ils vivoient juſtement devant les hommes, * & particulierement qu'ils étoyẽt chaſtes ; ‖ qu'ils ſe contentoient de ce qui ſuffiſoit a leur neceſſité ſans ſe travailler a augmenter leurs biens. Et quant a nos Peres, qui leur ont ſuccedé, la ſeverité de leur diſcipline juſtifie aſſez combien ils haïſſoyent les ordures de la ſenſualité, puis qu'ils n'épargnoyẽt pas meſme les Princes quand il leur arrivoit de ſe ſoüiller ; ayant obligé vn grand Roy de faire vne reconnoiſſance publique pour vne faute de cette nature, avant que de le recevoir a la communion de la table ſacrée. Mais il faut confeſſer a nôtre honte, que cette partie de la ſanctification Chrétienne nous a

Reiner. contr. Vald. c. 4.

‖ *Ibid. c.*

quittez,auſſi bien que les autres.Le commerce de Madian & de Moab nous a infectez. Le monde n'eſt pas plus corrompu que nous. Il ne s'en faut guere que l'adultere & la fornication n'y paſſent pour des galanteries,ou tout au plus pour des pechez v'eniels. Et bien que de tous les pechez il n'y en ayt point, qui prēne plus de ſoin de ſe cacher,que ceux-là, il ne s'en découvre que trop au milieu de nous,a nôtre confuſion. Qu'avōs-nous donc plus a attēdre,ſinon que Dieu en faſſe le jugement,& qu'il nous puniſſe exemplairement ? En effet, ſi nous ne ſommes tout a fait aveugles, il eſt impoſſible, que nous n'appercevions, les fleaux & les verges de ſa colere,qui s'appreſtent de tous côtez pour châtier nos ingratitudes. Ecoutons au moins aujourd'huy ſa voix ; Que ſes menaces nous épouvantent ; Que la mort de ces vingt trois mille Iſraëlites nous ſaiſiſſe d'vne juſte frayeur, Ne nous flatons point ; leurs crimes n'étoyēt pas beaucoup plus noirs, que les nôtres. Vous me direz, qu'ils avoyent adoré vne idole. Et je vous répons, que ce fut l'eſprit de la fornication, qui leur fit faire cette faute. Mépriſez

vous

Digitized by Google

vous vn peché capable d'vne production ſi abominable ? Eſtes vous plus fort que Samſon, ou plus ſage que Salomon? Comment ne craignez vous point vne paſſion, qui les pouſſa dans vne ſi horrible laſcheté, qu'elle fit l'vn eſclave & l'autre idolatre ? Si je parlois a vne aſſemblée de mondains, je leur montrerois par leurs propres experiences ; qu'il n'y a rien de plus dangereux, que cette paſſion, & leur alleguerois les baſſeſſes, qu'elle a fait faire aux plus grands hommes, les injuſtices, les ravages, les ruïnes des maiſons & des états, qu'elle a cauſées, les perſonnes qu'elle a abbruties, les familles qu'elle a appauvries, les maladies, qu'elle ſeme dans le corps, la brutalité dont elle frappe les eſprits. Mais je parle a des Chrétiens, qui ne doivent pas fort eſtimer toutes ces choſes terreſtres, s'ils ſont vrayement ce qu'ils font profeſſion d'eſtre. Ie vous diray donc fideles, que cette maudite paſſion, ſi vous vous y laiſſez aller, vous cauſera des pertes infiniment plus cruelles & plus pernicieuſes, que tout ce que je viens de vous dire. Elle vous dépoüillera de la vertu de l'Eſprit, comme elle fit Samſon de la force du corps. Elle

étein-

éteindra dans vôtre cœur l'étude de la priere & de l'action de graces. Elle plongera vôtre conſcience dans vne ſecurité mortelle ; Elle vous privera du ſentiment de la paix & de la joye celeſte, & abolira peu a peu en vous tous les ſens de la vie de Ieſus Chriſt. Et Dieu veüille qu'elle ne l'ayt pas encore fait ! Mais s'il vous en reſte quelcun, ouvrez-le, je vous en conjure, & regardez ce funeſte ſpectacle, que l'Apôtre nous a aujourd'huy preſenté, de ces vingt trois mille pecheurs frapez ſoudainement en vn jour, & meſme l'vn d'eux, dans la joüiſſance de ſon brutal plaiſir, perdant tout enſemble en vn moment & leur chair qui les avoit debauchez, & le bien & la lumiere, & la vie ; Ioignez y encore les gibets, où les corps d'vne partie de ces malheureux furent elevez dans vne extreme ignominie, a la veuë de ce meſme Soleil, & de ce meſme Iſraël, qui avoyent été témoins de leurs crimes. Vous me direz, que ce ſpectacle n'eſt pas plaiſant de voir tant de charognes penduës en l'air, & tout vn camp jonché de corps fraiſchement morts ſous les coups du ciel ; I'avouë qu'il n'eſt pas ſi agreable, que ceux dont

vos

vos yeux ſe ſont repeus ces jours paſſez aux bals, & aux comedies & aux aſſemblées nocturnes du Carneval ; Mais qu'importe qu'il ſoit moins plaiſant, s'il vous eſt plus vtile & plus neceſſaire ? Ces ſpectacles qui vous ont divertis, étoyent des fables, des inventions & des ouvrages d'eſprits charnels qui n'ont ſervy qu'a chatoüiller vos ſens, & a y laiſſer vne vaine admiration, & vn plaiſir encore plus vain, & a vous remplir l'eſprit de mondanité. Celuy, que l'Apôtre vous met devant les yeux, eſt vn veritable jugement du Dieu de verité ; qui peut vous rendre plus ſages & plus raiſonnables que vous n'eſtes, ſi vous avez le courage d'y penſer. N'en ayez donc pas tant d'horreur que vous ne le conſideriez ; que vous ne demandiez au moins quelle eſt la cauſe de tant de milliers de morts ; Gravez en l'image pecheurs, chacun de vous dans vôtre cœur, & dans vôtre memoire. Regardez la ſouvent, & dites en vous meſmes ce que l'Apôtre vous en a appris ; C'eſt la paillardiſe, qui a fait tout cet horrible carnage. Tout ce que je voy icy de triſte, de funeſte, de hideux, eſt ſon ouvrage. C'eſt cette maudite paſſion, qui

a fau-

a fauché toute cette jeuneſſe en la fleur de ſon âge ; qui a elevé ces autres, que voicy ſur des gibets, qui a changé les palmes & les lauriers de tant de victoires, qu'ils avoyent remportées ſur Amalec & ſur Baſan, en ces honteuſes & ignominieuſes funerailles. Cette paſſion a abbatu ce que les efforts de l'ennemy n'avoyent peu veincre. Elle a changé la faveur de Dieu en colere, & ſes benedictions en peſtes & en playes mortelles. Vous eſtes bien dur ſi cette penſée ne refroidit vn peu le feu de vôtre ſenſualité. Car le meſme Dieu, qui punit ces miſerables, eſt & vit & regne encore dans le ciel ; & il a toûjours contre la fornication la meſme averſion & la meſme haine, qu'il avoit alors. Mais je paſſe encore plus avant ; & vous dis que ſi vous ne changez, ces morts & ces gibets des Iſraëlites ſont l'image, ou pour mieux dire le crayon de vôtre deſtin. Ie dis le crayon ; parce que quelque épouvantable que ſoit en elle meſme la mort & l'ignominie de tous ces miſerables Iuifs, dont Moïſe nous a repreſenté l'hiſtoire, cela neantmoins eſt peu de choſe au fond au prix du jugement, que le Seigneur executera ſur les

pe-

pecheurs, qui vivent dans les ordures de la chair. Ces Israëlites perdirent la part, qu'ils eussent euë en la terre de Canaan, apres laquelle ils soûpiroyent depuis quarante ans. Mais la passion de la paillardise fera perdre le royaume des cieux aux mauvais Chrétiens; royaume incomparablement plus precieux, que tous les empires de la terre. Ces Israëlites perdirent vne vie foible & mortelle; au lieu que vous en perdrez vne glorieuse & eternelle. Ceux-là souffrirent vne mort, qui fut bien tost passée; & si elle fut accompagnée de quelque douleur, elle ne dura qu'vn jour tout au plus; au lieu que la mort a laquelle vous serez condamnez ô mal-avisez Chrétiens, sera eternelle, & les tourmens, qui vous devoreront, ne cesseront jamais. Ces Israëlites ne sentirent rien de l'ignominie, qu'on fit a leurs corps apres leur mort en les pendant au bois; mais celle dont les voluptueux seront couverts, leur percera l'ame d'vne honte, d'vn regret, & d'vne douleur inconsolable. Et je vous prie ne vous flatez point d'vne fausse & vaine esperance de pouvoir eviter cette épouvantable perdition, si vous demeurez dans vôtre vice.

Ie-

Ieſus Chriſt eſt bon, je l'avouë, mais il eſt auſſi veritable. Penſez bien a ce qu'il dit, que vous arrachiez vôtre œil droit s'il vous fait convoiter vne femme pour en joüir; & a la raiſon, qu'il y ajoûte; *Car il te vaut mieux qu'vn de tes membres periſſe, & que ton corps ne ſoit point jetté en la géenne.* Voyez vous pas clairement, qu'a moins que de vous garder de l'adultere qu'il vous defend, en quelque maniere que ce ſoit; fuſt-ce par la perte d'vn de vos membres, il eſt impoſſible, que ce corps dont vous abuſez pour l'offenſer ne ſoit jetté dans la géenne? Mais qu'eſt-il beſoin de raiſonner apres ce que S. Paul nous enſeigne, que Dieu jugera, ou condamnera les paillards & les adulteres, & ce qu'il nous proteſte encore ail-
2. *Cor.* 6. 10. leurs ſi ſerieuſement. *Ne vous abuſez point*, dit-il, *Ny les paillards, ny les idolatres, ny les adulteres n'heriteront point le royaume de Dieu?* En effet l'horreur de ce peché eſt ſi grande qu'il ne merite pas moins qu'vne pareille peine. Car Ieſus Chriſt ayant conſacré nos corps pour eſtre membres du ſien; quel outrage luy ſçauroit on faire plus ſenſible, que de joindre les membres du Fils de Dieu a vne perſonne infa-

fame & impudique, & de membres de Christ qu'ils étoyent, d'en faire les membres d'vne paillarde ? Ce meſme corps que vous ſoüillez ſi indignement, eſt le temple du Saint Eſprit. Quel ſacrilege ſçauriez vous jamais commettre plus enorme, que de transformer le ſanctuaire d'vne ſi grande divinité, en la chair d'vne paillarde ? Ce ſont les raiſons qu'employe S. Paul dans le ſixieſme chapitre de cette epître pour montrer aux fideles de Corinthe la turpitude de ce peché. Renonçons y donc Freres bien aymez, & a toutes les choſes, qui y conduiſent inſenſiblement les hommes, & embraſſons tous ardemment l'étude de la chaſteté, la fleur de nos mœurs, l'honneur de nos corps, & l'ornement de nos ſexes ; priant Dieu qu'il nous ſanctifie par ſon Eſprit ſaint, & nous conſerve purs & impollus, en chair & en ame, pour nous ſauver vn jour dans ſon royaume celeſte ; Amen.

SER-

SERMON SIXIESME.*

** Prononcé a Charenton le jour de Pasques fleuries 19. d'Avril 1665.*

I. COR. X. 9.

9. *Et que nous ne tentions point Christ, comme aussi quelques uns d'entr'eux l'ont tenté, & ont été détruits par les serpens.*

CHERS FRERES;

C'est vne ancienne coûtume entre les Chrétiens d'employer ce dimanche devant Pasque a celebrer la memoire de
Zacar. 9. 9. l'entrée de nôtre Sauveur en Ierusalem, predite par les oracles de ses Prophetes, & accomplie peu de jours avant sa passion ; d'où vient, qu'on appelle cette feste dans l'Eglise Grecque & Latine le dimanche des *Palmes*, ou des *Rameaux*; parce que les troupes qui accompagnoyent Iesus joncherent le chemin par où il passoit de branches de palmes & d'oliviers, en son honneur, criant tous avec vne
Matth. 21. 8. 9. grand' allegresse, *Hosanna au Fils de David, Benit soit celuy, qui vient au nom du Sei-*

Digitized by Google

Seigneur; comme nous le lisons dans l'Evangile. Bien que la representation, que ceux de Rome font de cette action, avecque la pompe d'vne procession, où ils portent tous des branches d'arbres dans leurs mains, soit fort éloignée de la pureté & simplicité du service Evangelique, qui se doit faire selon l'ordre du Maistre *en esprit & en verité*; bien qu'elle tienne *Iean 4.* trop de la maniere grossiere & puerile des cultes Mosaïques, vsitez autrefois pendant l'enfance de l'Eglise; nous ne condamnons pourtant pas (a Dieu ne plaise) la meditation & la commemoration de cette admirable entrée du Seigneur, non plus que celle des autres parties de son histoire, où il n'y a rien, qui ne merite d'estre toûjours dans l'esprit & dans la memoire des fideles; pourveu que le tout se celebre sans vn attachement scrupuleux au temps & aux jours, & sans aucune des autres bassesses, dont la superstition du monde soüille les plus belles & les plus divines institutions. Entendant & pratiquant ainsi cette solemnité, j'ay creu, que les paroles de S. Paul, que je vous ay leuës, y pouvoyent entrer, & nous fournir des eloges propres a tenir

leur rang entre les acclamations, dont le peuple des Iuifs honora la venuë du Seigneur dans leur principale ville. Les voix de ce peuple témoignent que Ieſus, qu'ils accompagnoient, eſt *le Fils de David*; c'eſt a dire le Meſſie, envoyé par le Pere, & venu au milieu d'eux en ſon nom. I'avouë que c'eſt beaucoup, l'avouë meſme que c'eſt tout a le bien prẽdre, & l'étendãt en tout ſon legitime ſens; Mais je doute que les Iuifs cõpriſſent bien ce tout, que leurs paroles contiennent. Quoy qu'il en ſoit, il eſt certain, que leur parole ne ſignifie propremẽt & directemẽt, que la nature humaine du Chriſt, ſon extractiõ de la ſemence Royale de David, & ſon envoy en la charge de Meſſie. Celles de S. Paul vont plus loin, & nous découvrent clairement ſa Divinité, Celles des Iuifs nous le montrent comme venu au monde long temps apres la mort de David; Celles de l'Apôtre nous le repreſentent vivant & gouvernant l'Egliſe pluſieurs ſiecles avant David, conduiſant Iſraël dans le deſert apres l'avoir tiré de l'Egypte. Le peuple reçoit Ieſus pour ſon Roy; S. Paul juſtifie l'action du peuple, mettant au jour la vraye & originaire qualité de Ie-

Ieſus; nous apprenant que ce n'étoit pas depuis quelques années, qu'il étoit leur Seigneur & leur conducteur; qu'a vray dire il l'avoit été avant David meſme, d'où il étoit nay ſelon la chair; Qu'il avoit été le chef & le guide de leurs Peres, dez que leur famille commença a ſe former en vne nation; D'où s'enſuit, que l'honneur qu'ils luy rendoyent alors n'étoit pas vne rapine, ou vn butin, qu'il fiſt ſur eux injuſtement; mais vn vray & legitime hommage qui luy appartient de tout droit, ou pour mieux dire que ce n'étoit qu'vne tres-petite partie de la reconnoiſſance & de l'amour qu'ils luy devoyent. Puis que la gloire de Chriſt fait tout le ſujet de la ſolemnité de ce dimãche, & puis que les paroles de S. Paul établiſſent la principale & la plus haute partie de cette gloire, il eſt evident que la meditation de ce texte nous peut vtilement ſervir au deſſein de ce jour. Employons l'y donc Freres bien aymez, & conſiderons exactement ce que l'Apôtre nous y dit de nôtre Seigneur Ieſus Chriſt. Il dit que quelques vns de ces anciens Iſraëlites que Moïſe fit ſortir d'Egypte, *tenterent Chriſt* dans le deſert; & que

pour l'avoir ainſi offenſé ils furent détruits par les ſerpens. D'où il conclut l'avertiſſement qu'il nous donne de ne pas tenter ce meſme Seigneur, voulant que nous tenions pour certain que nôtre faute ne demeurera non plus impunie, que la leur, ſi nous nous en rendons coupables. Chacun voit que c'eſt-là juſtement ce qu'entend l'Apôtre, quand il dit icy aux Corinthiens, & a nous tous en leur perſonne, que *nous ne tentions point Chriſt, comme auſſi* (dit-il) *quelques vns d'eux*, de ces anciens Iſraëlites dont il parle, *le tenterent & furent détruits par les ſerpens.* Car c'eſt la ſuite du diſcours commencé dés l'entrée de ce chapitre, où nous ayant montré le rapport du vieux Iſraël, avecque le nouveau, c'eſt a dire des anciens Iuifs avecque les Chrétiens, il nous remarque quelques vns des pechez & des châtimens des premiers pour détourner les derniers de ſemblables fautes. Iuſqu'icy il a touché les convoitiſes, les idolatries, & les fornications de cet ancien peuple; nous avertiſſant de nous en garder, parce qu'en effet ces exemples ne nous ſont propoſez dans les Ecritures des Prophetes que pour nous inſtruire & nous

nous preſerver de leurs vices, & des malheurs qu'ils attirerent ſur eux. Continuant donc ce ſainct enſeignement, il ajoûte maintenant en quatrieſme lieu que nous devons auſſi faire nôtre profit de ce que Moïſe nous a laiſſé par écrit d'vn autre peché que ce peuple commit encore dans le deſert, quand ils tenterent Dieu, & furent détruits par des ſerpens. L'Apôtre regarde ſans doute a l'hiſtoire que nous liſons dans le 21 chapitre du livre des Nombres ; Que le camp des Iſraëlites étant party de la montagne de Hor dans le deſert pour tirer vers la mer rouge; ce peuple ennuyé de tournoyer & de tracaſſer ſi long temps invtilement dans ces triſtes & miſerables lieux, perdit courage, & éclata inſolemment en des plaintes injuſtes & impies contre Dieu & contre Moïſe, demandant pourquoy ils les avoyent fait monter d'Egypte pour mourir dans ces vaſtes & ſteriles ſolitudes, que la nature n'a fournies ni de pain ni d'eau, ni d'aucune des autres choſes neceſſaires a la vie humaine. Que le Seigneur juſtement offencé de cet emportement de leur ingratitude & de leur audace, les châtia comme ils le meritoyẽt, *Nombr.* 21.5.6.

leur envoyant des serpens brûlans, qui par le mortel venin de leurs morsures en firent perir grand nombre en peu de jours. C'est là relation que Moïse nous a laissée de cette funeste avanture; relation claire & nette, & où paroist d'vn costé le crime du peuple, & de l'autre la punition qui en fut faite. Mais l'Apôtre conduit par le mesme Esprit, qui avoit inspiré Moïse, enlumine sa lettre, & nous decouvre le mystere qu'elle cache sous son voile, nous enseignant, que nôtre Christ est le Dieu, dont elle parle; le Dieu, qui fut alors proprement offensé par les Israëlites, & qui châtia leur faute par les serpens. Il qualifie aussi expressément leur faute, disant que ce fut *vne tentation*. Car au lieu que Moïse n'avoit décrit la faute des Israëlites qu'en gros, nous representant seulement ce qu'ils firent en cette occasion, l'Apôtre dit qu'ils *tenterent* le Seigneur. Nous aurons donc premierement a traiter de ces deux choses; l'vne de la personne offensée par les Israëlites, & l'autre de la qualité de l'offense, qu'ils luy firent; qui est celuy contre qui ils pecherent; c'est nôtre Seigneur Iesus Christ, & quel est le peché qu'ils commirent

rent contre luy, c'eſt qu'ils le *tenterent*. Apres cela, toute l'application que l'Apôtre nous fait icy de cette ancienne hiſtoire, demeurera claire & ſans dificulté; comme nous le montrerons, s'il plaiſt au Seigneur, en troiſieſme & dernier lieu. Ames fideles, prétez nous autant de ſilence & d'attention, qu'en merite & la hauteſſe meſme du ſujet, & l'intereſt que vous y avez pour vôtre ſalut. Pour le premier de ces trois articles, qui regarde la perſonne tentée par les Iſraëlites, S. Paul dit ſi expreſſement, que c'eſt nôtre Seigneur Ieſus Chriſt, que ſi chacun avoit pour les enſeignemens de l'Apôtre autant de reverence & de docilité que nous luy en devons tous, il n'y reſteroit aucune ombre de doute. Car que ſe peut-il dire de plus clair & de plus net, que les paroles de ce ſainct homme, que nous liſons en ce lieu? *Ne tentons point Chriſt* (dit-il) *comme quelques vns des Iſraëlites l'ont tenté?* Mais l'ennemy de ce ſouverain Seigneur ne pouvant ſouffrir vne ſi grande lumiere, a jetté tout ce qu'il a peu de fumées pour l'obſcurcir, & le zele que nous devons avoir pour ſa gloire, nous oblige a les diſſiper, afin qu'elles n'em-

peſchent aucun de reconnoiſtre icy l'excellent témoignage, que l'Apôtre nous y rend de ſa divinité. Premierement donc il s'eſt treuvé vn homme entre les ſavans de ce ſiecle aſſez hardy pour entreprendre de changer la lecture de ces paroles. Au lieu que les livres de l'Apôtre Grecs & Latins, anciens & modernes liſent tous conformement, que nous ne tentions point Chriſt, ce nouveau correcteur a oſé écrire en des annotations qu'il a faites ſur ce lieu, non qu'*il ſeroit peut eſtre meilleur de lire autrement*, mais determinément & avec vne confidance tout a fait étonnante, *qu'aſſeurement il faut lire que nous ne tentions point Dieu.* Quelle temerité ? Mais encore ſur quoy ſe fonde-t-il ? Eſt-ce qu'il luy fâche, que S. Paul nous enſeigne, que Chriſt a été dez le temps de Moïſe ? Ie ne ſçay ſi ç'a été ſa penſée. Dieu le ſait. Tant y a qu'il ne le dit pas. Que dit-il donc ? Il apporte deux raiſons de cette correction ſi hardie. La premiere eſt tirée de l'autorité d'vn vieux livre Grec, écrit a la main, envoyé d'Orient en Angleterre, où ſe lit en cet endroit le nom *de Dieu* au lieu de celuy de *Chriſt* ; D'où il devine que la lecture

Grot. omnino legendum eſt.

de

de nos livres qui ont le nom de *Christ* & non celuy *de Dieu* en cet endroit, est fausse ; & que l'erreur est venuë du peu d'attention des copistes, qui n'y regardant pas d'assez pres, ont pris aisement l'vn pour l'autre, a cause de la ressemblance des deux chiffres, ou des deux abbreviatures, qu'employent les Grecs pour signifier ces deux noms. Voyla le fondement de l'imagination de cet homme. Ie confesse ce qu'il avance, que le livre Grec dont il parle, lit ce lieu de l'Apôtre comme il le rapporte. Et j'avouë encore qu'il s'ensuit de là necessairement, que nos livres lisant autrement, il faut qu'il y ayt de la faute dans le sien, ou dans les nôtres, n'étant pas possible, que S. Paul ayt écrit en toutes les deux fassons. Mais qui a dit a nôtre correcteur, que ce sont nos livres, qui ont failly, & non le sien ? Comment sait-il que ce sont nos copistes qui ont manqué a bien lire & a bien écrire, plûtost que le sien ? Certainement il est aussi aisé de prendre l'abbreviature de Christ pour celle de Dieu, que celle de Dieu pour celle de Christ. Pourquoy faut-il, que nos copistes soyent plûtost tombez dans cette derniere mépriſe, que ΘN & XN
le

le ſien dans la premiere ? Car je ne penſe pas, que quelque grand' opinion qu'il euſt de ſon manuſcrit Grec, il s'imaginaſt, que la main, qui l'a écrit fuſt infaillible. Iuſques-là chacun de nos manuſcrits le peut diſputer avecque le ſien. Certainement c'eſt donc vne temerité toute pure de vouloir icy effacer de nos livres vne parole, qui s'y lit par tout, & y en remettre vne, qui ne ſe lit, que dans vn ſeul livre. S'il eſt queſtion d'autorité, diſoit autresfois S. Ierome ſur vn autre ſujet, *celle du monde eſt plus grande que celle d'vne ville*; & celle de tous les livres du monde l'éporte au deſſus d'vn ſeul livre. Car les livres des Epîtres de S. Paul en quelque langue & en quelque climat de la terre qu'ils ſe trouvent, imprimez & écrits a la main, liſent tous conſtamment & conformement en ce lieu, *Ne tentons point Chriſt.* Celuy que l'on nous oppoſe eſt l'vnique, qui liſe, *Ne tentons point Dieu.* Et cela eſt ſi vray, que les heretiques, qui avant que ce livre fuſt connu, ont combattu la Divinité de Ieſus Chriſt, admettoyent ces paroles de S. Paul, comme elles ſont couchées dans nos livres, ſans qu'aucun d'eux que nous ſachions, nous

Digitized by Google

nous en ayt jamais conteſté la lecture ; quelque paſſionnez & audacieux qu'ils ſoyent d'ailleurs. Mais l'on nous vantera ſans doute l'antiquité du manuſcrit ſur lequel on pretend corriger tous les autres. Comme s'il n'étoit jamais arrivé aux copiſtes du temps paſſé de faire quelque faute dans leurs écritures, & d'y mettre vn mot pour vn autre d'vne ſemblable figure ; comme on pretend qu'eſt celle, dont il eſt queſtion. Encore faut-il ajoûter, que bien que l'antiquité de ce manuſcrit ſoit grande, comme elle l'eſt ſans doute, je ne vois pourtant aucune certitude en ce que l'on en dit, qu'il fut fait au temps du Concile de Nicée. Ioint qu'il y a d'autres manuſcrits, autant ou plus anciens que celuy-là, qui ſont tous pour nôtre lecture commune. Entre les autres il ſe treuve a Paris dans l'vne des Biblioteques celebres vn nouveau Teſtament Grec-Latin écrit a la main en lettres capitales, marque infaillible d'vne tres-grande antiquité, qui dans l'vne & dans l'autre langue lit également icy; *que nous ne tentions point Chriſt.* Les traductions des epîtres de S. Paul, toutes apparemment tres-anciennes, comme la La-

Latine, la Syriaque & l'Arabesque, lisent conformement. I'en dis autant de ceux des Peres Grecs & Latins, qui ont ou commenté expres, ou raporté seulement ce passage ; comme entre les Grecs Chrysostome, Theophylacte, Oecumenius ; entre les Latins, le Commentateur de S. Paul, qui court sous le nom de S. Ambroise, mais qui étoit a mon avis vn peu plus âgé que luy, remarque expressement icy que celuy qui parloit a Moïse étoit Christ. L'auteur d'vn autre Commentaire sur S. Paul, du temps de S. Ierôme, & que l'on lit entre ses œuvres, bien qu'il ne soit pas de luy, lit ce passage en la mesme sorte, & en conclut la Divinité du Seigneur ; & S. Augustin en fait autant dans vne dispute contre les Arriens ; pour ne point parler de ceux, qui ont vescu depuis ce temps-là. Mais ce qui suit est au dessus de toute exception. C'est qu'Irenée qui mourut cent ving & cinq ans avant le Concile de Nicée, raportant au long dans vn de ses livres le commencement de ce chapitre dixiesme de S. Paul, y lit expressement ces mesmes paroles, *& que nous ne tentions point Christ.* Il est vray que le livre ne

Aug. cõtr. Maxim. Ar. L. 3. c. 26. p. 322. col. 2. D.

Iren. L. 4. c. 45. p. 385. C.

se

ſe treuve pas en Grec; Mais les ſavans ſont d'accord, & veritablement la choſe eſt claire, que la traduction Latine d'Irenée, où ce paſſage ſe lit, eſt faite ou des le temps meſme d'Irenée, ou bien toſt apres. Enfin au lieu de tant de témoins que nous avons pour la lecture ordinaire de ce paſſage, nôtre pretendu Correcteur n'en peut alleguer pas vn ſeul de toute l'antiquité, qui liſe icy avec ſon manuſcrit, que *nous ne tentions point Dieu*. Il eſt vray que j'en ay remarqué deux, Epiphane & Theodoret, qui rapportent le paſſage, apparemment par vne erreur de memoire, y liſant *le Seigneur*, au lieu de *Chriſt*. Mais je n'en ſache aucun, qui y ayt mis le nom de Dieu, au lieu de celuy *de Chriſt*, que le ſeul manuſcrit du Correcteur. Encore faut-il remarquer, qu'Epiphane dans le lieu meſme où il appelle le *Seigneur*, *celuy* que S. Paul nomme le *Chriſt* l'explique expreſſement de nôtre Seigneur Ieſus Chriſt, & non du Pere. Soit donc conclu ſur la foy de tous nos livres écrits a la main & imprimez, & des plus anciennes verſions du nouveau Teſtament, & des Peres Grecs & Latins depuis la fin du ſecond ſiecle juſqu'a nous,

Epiph. Har. 42. p. 358. B. Theod. in h. Locum.

nous, qu'il faut indubitablement lire en ce paſſage de S. Paul, que nous *ne tentions point Chriſt*, & non comme le pretend le nouveau Correcteur ſur l'erreur d'vn ſeul exemplaire, que nous ne tentions point Dieu. L'autre raiſon qu'il apporte de ſa pretenduë correction eſt, que *Chriſt eſt le nom d'vn homme*. Mais de quel homme ? S'il entend ; vn homme ſimple, & qui ne ſoit qu'homme, S. Paul le dementira, qui nie evidemment que Chriſt ſoit homme en ce ſens, quand il dit, *qu'il*
Gal. 1. 1. *n'eſt pas Apôtre par les hommes ni par vn homme, mais par Ieſus Chriſt.* Si par l'homme, dont il parle, il en entend vn, qui ſoit vrayement & eſſentiellement homme, mais qui ſoit auſſi tout enſemble vrayement & eſſentiellement Dieu, nôtre Immanuel, Dieu & homme en vne meſme perſonne, j'avouëray, que Chriſt eſt le nom d'vn pareil homme ; mais j'ajouteray que ce nom-là n'induit point que celuy qui ſe fit homme en prenant nôtre chair en la plenitude des temps, n'ayt ſubſiſté, veſcu, & regné en ſa Divinité des le temps de Moïſe, ou pour mieux dire de toute eternité. Diſons donc que rien n'empeſche que l'Apôtre n'ayt

n'ayt peu dire ce que nous liſons dans tous les exemplaires de cette epître, que *le Chriſt fut tenté par les Iſraëlites dans* le deſert. D'où s'enſuit clairement & neceſſairement, premierement contre les Samoſateniens, que Chriſt ſubſiſtoit & agiſſoit des le temps de Moïſe; bien loin de n'avoir commencé d'eſtre en la nature des choſes qu'au moment qu'il fut conceu dans le ſein de la bien-heureuſe Vierge; & ſecondement contre les Arriens, que le Chriſt eſt le vray Dieu Eternel adoré anciennement par les Iſraëlites dans le deſert, & en Canaan. Car Moïſe témoigne que celuy que les Iſraëlites tenterent dans le deſert eſt leur vray Dieu, Createur du ciel & de la terre; ſi bien que puis que S. Paul nous aſſeure, que Ieſus Chriſt eſt celuy, que les Iſraëlites tenterent, il n'eſt pas poſſible ſans renoncer a l'autorité ou du Prophete ou de l'Apôtre, de nier que nôtre Chriſt ne ſoit le vray Dieu d'Iſraël, Createur du ciel & de la terre. Mais pour reſoudre cette demonſtration les heretiques ennemis de ce qu'elle conclut, répondent premierement que l'Apôtre dit ſeulement, que quelques vns des Iſraëli-

tes *tenterent auſſi*; qu'il ne dit pas, qu'ils tenterent Chriſt; Comme ſi ce n'étoit pas le dire d'en parler comme il fait? *Ne tentons point Chriſt, comme auſſi quelques vns d'eux ont tenté.* Car où eſt l'oreille, qui ne juge d'elle meſme, qu'il ſous-entend la particule relative, que nos Bibles ont ſuppléé, & ſans laquelle le diſcours demeure vain & vague & ſuſpendu en l'air, vuide de raiſon & de ſens? Et c'eſt choſe ordinaire & dans les langages du monde & dans l'Ecriture d'en vſer ainſi; comme quand nôtre Seigneur dit en S. Iean, *Abraham vôtre pere a treſſailly de joye pour voir ce mien jour, & l'a veu*; le Grec & le Latin portent ſimplement, *& a veu.* Mais il n'y a point de créature raiſonnable, qui ne voye qu'il faut ſuppléer la particule *le* & dire, *& l'a veu*; étant clair, qu'il entend qu'Abraham a veu ce qu'il venoit de nommer, & non aucune autre choſe. De meſme dans l'epître aux Hebreux, où l'Apôtre apres avoir rapporté ces paroles du Pſalmiſte, *Aujourd'huy ſi vous oyez ſa voix*, c'eſt a dire la voix de Dieu, *n'endurciſſez point vos cœurs*; ajoûte tout d'vne ſuite, que *quelques vns l'ayant ouyë le provoquerent a ire*; le Grec & le La-

Iean 8. 56.

Latin portent ſeulement, quelques vns *ayant oüi provoquerent a ire.* Si vn hereti- *Hebr. 3. 16.*
que étoit aſſez badin pour demander, que c'eſt qu'ils avoyent oüi, & qui eſt encore celuy, qu'ils ont provoqué a ire; il n'y a point d'enfant qui ne luy répondiſt incontinent que c'eſt cette voix meſme que l'Apôtre dit, que quelques vns ont oüie, & que c'eſt le *Dieu*, dont eſt la meſme voix, qu'il dit qu'ils ont provoqué a ire. Icy donc quand l'Apôtre dit ſemblablement tout d'vne ſuite, *Ne tentons point Chriſt; comme auſſi quelques vns ont tenté*; la loy du langage oblige evidemment a reprendre du ſujet le plus prochain, c'eſt a dire de Chriſt, le nom de celuy que les Iſraëlites tenterent, & le repreſenter là neceſſairement par vne particule relative, comme a fort bien fait nôtre verſion, en diſant, *comme auſſi quelques vns d'entr'eux l'ont tenté.* Voyez je vous prie a quelle baſſeſſe de chicane & de puerilité la paſſion de l'erreur reduit les hommes? Car avant ces derniers ſophiſtes l'égouſt & la lie de tous les autres precedens, il n'y en avoit jamais eu que l'on ſache, qui eut ſçeu treuver de la dificulté dans ces paroles. D'autres de la meſme

ſecte, pour ſembler vn peu moins chicaneurs, que leurs compagnons, accordent qu'il faut traduire la lettre de ces paroles de l'Apôtre comme nous avons fait, & entendre que c'eſt Chriſt, que les Iſraëlites ont tenté. Mais ils veulent que l'on prenne le *Chriſt*, que ces Iſraëlites tenterent pour Moïſe ; qui eſt vne autre extravagance ſans pareille. Car premierement jamais l'Ecriture n'a donné le nom de Chriſt a Moïſe ; & jamais elle n'a dit non plus, que quelques vns des Iſraëlites ayent tenté Moïſe. C'eſt bien icy vne vraye marque de la fauſſeté de cette hereſie, qu'il faille, que pour n'avoir pas S.Paul contraire, elle le contraigne de parler autrement que l'Ecriture, c'eſt a dire de renoncer a ſon ſtile & a luy meſme, qui tire toutes ſes penſées & tout ſon langage des livres de Dieu. Davantage quand en quelque lieu de l'Ecriture Moïſe ſeroit appellé *Chriſt*, & qu'il y ſeroit dit encore que les Iſraëlites l'ont quelquefois tenté (ce qui eſt abſolument faux l'vn & l'autre) toûjours eſt-il evident, que ni l'vn ni l'autre ne pourroit avoir lieu dans ce texte de l'Apôtre. Car nommant icy Chriſt, non ſimplement, mais

mais le *Christ*, & nous deffendant de le *tenter*, il montre clairement par là, qu'il parle du vray Messie de Dieu, nommé *le Christ* par excellence pour le distinguer d'avecque tous les autres, qui ont eu quelque part a ce nom; & c'est celuy-là seul, que nous devons nous garder de tenter, n'y ayant personne assez brutal pour s'imaginer, que S. Paul veüille icy nous defendre de tenter Moïse, mort il y a tant de siecles. Certainement c'est donc aussi ce Christ-là, le Fils vnique de Dieu, & non Moïse, qu'il entend, quand il dit que les Israëlites l'ont tenté. Enfin ils disent, que S. Paul donne icy a Moïse le nom de Christ *par analogie* a l'égard des Israëlites, parce qu'il leur étoit ce que nous est maintenant Iesus Christ. Mais s'il eust eu cette pensée; qui ne voit qu'il nous eust dit, *Ne tentez pas vôtre Christ, comme quelques vns d'eux tenterent le leur?* au lieu qu'en parlant tout autrement, & nous defendant de *tenter Christ, comme les Israëlites l'ont tenté*; il entend evidemment, que le Christ que nous devons nous garder de tenter, est le mesme que ces miserables tenterent. Et la particule *aussi* qu'il a icy employée, le confirme

clairement ; Car a quel propos l'auroit-il inſeré ſur le ſujet des Iſraëlites, en diſant, *qu'eux AVSSI ont tenté Chriſt*, ſinon pour nous montrer qu'ils ont preciſement commis le meſme peché qu'il nous defend ? Ainſi avons nous montré malgré toutes les petites ſubtilitez de l'hereſie, que nôtre Chriſt, celuy que nous adorons & reconnoiſſons pour nôtre Sauveur, a été tenté par les pecheurs d'Iſraël dans le deſert. D'où s'enſuit invinciblement, qu'il étoit & ſubſiſtoit donc des-lors ; & comme dit l'Apôtre ailleurs, qu'il a été le meſme, *hier & aujourd'huy*, & qu'il l'eſt auſſi eternellement. Et comment vn Chrétien le peut-il nier, apres la proteſtation, que le Seigneur en fait luy meſme aux Iuifs, *En verité, en verité je vous dis, devant qu'Abraham fuſt, je ſuis ?* Fut-il jamais rien prononcé de plus clair & de plus deciſif ſur aucune cauſe ? Car quant a ce que les heretiques nous alleguent je ne ſçay quelles regles de leur Grammaire pour prouver, qu'il ne faut pas ainſi traduire ces paroles, mais bien, *avant qu'Abraham ſoit* ; parce qu'il dit le reſte au temps preſent, *Ie vous dis & je ſuis* ; & non *j'ay dit, ou j'ay été*, tout cela

Hebr. 13. 8.

Iean 8. 58.

dis-

dis-je, n'eſt qu'vne invention ridicule, le fruit de la ſeule paſſion, qui les aveugle. Que l'on liſe le commencemẽt du Pſeaume quatre vingts-dixieſme; on y treuvera dans la traduction Grecque des ſeptante vne expreſſion toute ſemblable a celle du Seigneur en ce paſſage de S. Iean, & où neantmoins le ſens eſt meſme que celuy, où nous prenons les paroles de S. Iean; *Tu es* (y dit le Pſalmiſte au Seigneur) *avant que les montagnes fuſſent.* Puis-que les mots *Tu es*, ſont au preſent, ſelon la belle & rare Critique des heretiques, il faudroit traduire, *Tu es avant que les montagnes ſoyent*; qui ſeroit vn pur galimatias. La groteſque traduction des heretiques n'eſt pas meilleure ſur les paroles du Seigneur en S. Iean, *En verité je vous dis avant qu'Abraham ſoit, je ſuis.* Le ſens qu'ils donnent a ces paroles bourrues, eſt le comble de leur folie. Car ils veulent que le Seigneur en diſant *avant qu'Abraham ſoit*, entende, *avant que les Gentils ſoyent appellez & convertis a Dieu*, & entez par ce moyen dans la famille d'Abraham, pour l'accompliſſement de la promeſſe qui luy fut faite, qu'il ſeroit le pere de pluſieurs nations. Avoir rap-

porté ces gloſſes, qui reſſemblent beaucoup mieux aux reſveries d'vn homme travaillé de melancolie, qu'aux penſées d'vne perſonne raiſonnable, c'eſt a mon avis les avoir aſſez refutées. I'en dis autant de leurs frivoles & impies ſubtilitez ſur ce que l'Apôtre applique a Ieſus Chriſt ce que le Pſalmiſte avoit chanté a ſon Eternel, *Tu as fondé la terre des le commencement, & les cieux ſont les œuvres de tes mains.* Qu'ils en diſent ce qu'il leur plaira; Mais je crois qu'il ſe treuvera peu de gens de ſens raſſis, capables de ſe laiſſer perſuader, que l'on puiſſe dire ces paroles avecque verité d'vne perſonne, qui n'a commencé d'eſtre dans la nature des choſes, que ſur le declin de l'Empire de Ceſar Auguſte, c'eſt a dire quatre ou cinq mille ans apres l'établiſſement de la terre qu'il a fondée, & des cieux qui ſont l'ouvrage de ſes mains. Mais pour revenir a mon texte, j'ajoûteray encore que le Martyr S. Iuſtin, qui écrivoit, quatre vingts ans ſeulement apres la mort de S. Paul, S. Irenée & Tertullien, & en vn mot tous les écrivains de la premiere antiquité Chrétienne ſuivent vnanimemét cette doctrine de l'Apôtre, enſeignant, que

Hebr. 1. 10.

que le Fils de Dieu, qui s'eſt manifeſté depuis en la plenitude des temps, étoit veritablement celuy-là meſme, que les pecheurs d'Iſraël avoyent tenté dans le deſert, tant de ſiecles auparavant, étant des-lors le Maiſtre & le Conducteur d'Iſraël. En effet Moïſe meſme apuye & établit aſſez evidemment cette verité. Car il nous apprend expreſſement dans le chapitre vingt troiſieſme de l'Exode, que Dieu le Pere Eternel avoit donné la conduite de ce peuple a vn Ange, *Voicy* (dit-il) *j'envoye vn Ange devant toy, afin qu'il te garde par le chemin, & qu'il t'introduiſe au lieu que je t'ay preparé. Garde toy bien de le faire courroucer, Ecoute ſa voix, & ne l'irrite point. Car il ne pardonnera point a vôtre forfait, d'autant que mon nom eſt en luy.* Ces paroles ſont ſi magnifiques, qu'elles ne ſe peuvent dire d'vne créature. Il n'y a pas vn des Anges créez, quelque relevé qu'il ſoit, dont l'Ecriture diſe, qu'il eſt *irrité, ou tenté par les hommes.* Et elle ne donne qu'a Dieu ſeul cette autorité de pardonner ou de punir les pechez, qu'elle communique icy a cet Ange admirable. Elle dit encore, que le Nom de *l'Eternel eſt en luy*; ce qui n'eſt dit nulle part Exod. 23. 20. 21.

d'aucun autre. Les Iuifs meſme touchez de la grandeur de ces choſes divines, ont merveilleuſement philoſophé ſur la perſonne a qui elles ſont attribuées, & luy ont donné le nom de *Metraton* qui eſt myſtique & particulier, diſant que c'eſt vne tradition de leurs ſages, que Metraton a le meſme nom que ſon Maiſtre ; a ſçavoir le grand nom de *Schaddai*, c'eſt a dire *Dieu tout-puiſſant*. Ils ajoûtent, qu'il a deux qualitez, l'vne de Seigneur, & l'autre de Nonce, ou de Legat ; & ils luy en donnent encore vne troiſieſme de *Gardien du monde & d'Iſraël*. D'où ils concluent d'vne part, qu'il eſt le Maiſtre & le Seigneur de tout ce qui eſt au deſſous de luy ; & qu'il a ſous ſa main, & en ſa puiſſance toute l'armée des creatures hautes & baſſes ; & de l'autre, ils inferent, qu'il eſt le Nonce ou le Legat du ſouverain, qui luy a donné la Seigneurie ſur toutes choſes, & l'a établi Seigneur de ſa maiſon, & dominateur de tous les ſiens. Ils le qualifient le *Precepteur de Moïſe*, *le Prince de la face de Dieu*, & le *Chancelier du ciel*, *& le grand Prince & Secretaire*, qui a receu la puiſſance de s'aſſeoir, & d'écrire ou d'effacer dans ſon re-

R. Bechai in Exod. 20.

regiſtre les œuvres des Iſraëlites. Ce ſont là les principales choſes, que les Iuifs écrivent de leur Metraton ſur le paſſage, que nous avons rapporté de l'Exode. D'où il paroiſt, que leurs anceſtres, d'où ils les ont receuës, entendoyent par ce *Metraton*, a qui ils les attribuent, ce meſme Ange, que Malachie, le dernier des Prophetes, appelle *le Seigneur deſiré & attendu* par les Iuifs, *& l'Ange de l'alliance*, lequel ils ſouhaitent; c'eſt a dire le Chriſt, comme ils entendent eux meſmes les paroles de Malachie. C'eſt celuy, qu'Eſaïe appelle l'Admirable, *le Conſeiller*, & comme les ſeptante l'ont traduit, *l'Ange du grand Conſeil, ſur l'épaule duquel eſt la principauté*, ou *l'Empire*. Apres cela il ne faut pas treuver étrange, que les anciens Docteurs du Chriſtianiſme ayent entendu de nôtre Chriſt ce que Moïſe dit de ce grand Ange, Conducteur & ſurintendant d'Iſraël, puis qu'il ne ſe rencontre dans toutes les Ecritures du vieux & du nouveau Teſtament aucune autre perſonne, que celle du Chriſt, a qui puiſſent appartenir toutes les hautes, divines, & tout a fait ſingulieres qualitez, que les Ecritures en partie, & en partie les plus vieux Rab-

Mal. 3. 1.

Iſaïe 9. 5. 6.

bins

bins des Iuifs attribuent a cet Ange. C'eſt encore pour la meſme raiſon, que ces anciens Docteurs Chrétiens ont rapporté a nôtre Seigneur Ieſus Chriſt particulierement les principales apparitions de Dieu aux Patriarches, & aux Prophetes; a Abraham dans la plaine de Mamré, a Iacob en Bethel; a Moïſe au buiſſon & ſur la montagne; a Ioſué dans la plaine de Ierico, a Daniel, & meſme a Nabucodonoſor dans la fournaiſe de Babylon. C'étoit le Fils de Dieu, qui ſe montroit a eux; & meſme le plus ſouvent en forme d'homme, faiſant des-lors comme l'eſſay, & donnant comme des échantillons de ſon incarnation future; ainſi qu'ẽ parlent les Peres; Et outre ceux que j'ay desja nommez, S. Athanaſe le fleau des Ariens, & Cyrille celuy des Neſtoriens, ont excellemment éclaircy, appuyé & autoriſé la meſme doctrine; pour ne point parler d'Ambroiſe, de Theodoret, & de pluſieurs autres, qui l'ont ſuivie. Ie ſay bien, que quelques vns depuis le quatrieſme ſiecle l'ont vn peu alterée, voulant, que celuy, qui ſe montroit, & qui parloit en ſemblables apparitions, ne fuſt pas le Fils de Dieu meſme en perſonne, mais

Gen. 18. & 28. *Exod. 3. & 24.* *Ioſ. 5.* *Dan. 3.*

mais seulement vn Ange crée, en qualité de Nonce, d'Ambassadeur, ou de Lieutenant du Fils de Dieu. Mais je ne puis entrer dans ce sentiment, premierement parce que ce mesme Ange, qui alloit devant le camp d'Israël, est expressement appellé *l'Eternel*, du nom de Dieu incommunicable aux creatures ; ce que l'on peut encore remarquer dans l'aparition de Dieu a Abraham, & en d'autres; où la personne, qui se montre & qui parle, est quelquefois nõmée l'Eternel, bien qu'elle soit appellée Ange ou là mesme, ou ailleurs. Or c'est vne chose inouïe & hors de l'vsage de tous les langages du monde de donner au Lieutenant ou a l'Ambassadeur d'vn Roy, ou d'vn Empereur, quand on parle de luy, le nom mesme du Roy ou de l'Empereur, dont il est le Ministre ; comme en parlant de l'Ambassadeur du Roy a Rome, a Venize, ou en Angleterre, jamais personne ne s'est encore avisé de dire, *le Roy de France*. Il faut donc avoüer que celuy qui gardoit le camp d'Israël, & que celuy qui s'apparut a Abraham étoit vrayement le Fils Dieu eternel luy mesme benit aux siecles des siecles ; & qu'il n'est appellé *Ange* qu'a *Exod.* 14. 19. 24. *Gen.* 18. 13.

caus

cauſe de ſa charge, pour dire l'Envoyé du Pere, c'eſt a dire qu'il eſt Dieu de ſa nature, & Ange d'office ſeulement, & non de nature. Cela ſe voit encore de ce que cette perſonne, qui s'apparoiſſoit aux Saints, ſouffroit qu'ils l'adoraſſent; comme a fait Ioſué par exemple, & d'autres encore; au lieu que les Anges creez empeſchent ceux a qui ils parlent, de les adorer; comme vous le voyez dans l'Apocalypſe par ce qui arriva a S. Iean. Enfin c'eſt là meſme, que je rapporte, ce que dans l'apparition de pluſieurs Anges, on voit que l'Ecriture ne donne le nom de l'Eternel, qu'a l'vn d'eux, & non aux autres. Pourquoy, ſinon pour le diſcerner, & diſtinguer d'avec eux ? comme le Maiſtre, dont les autres ne ſont, que les ſerviteurs ? Car j'avouë que dans ces apparitions, il intervenoit toûjours des Anges, bien qu'ils ne ſe montraſſent pas toûjours; mais ils n'y intervenoyent que pour ſervir, pour le miniſtere, pour l'acceſſoire & non pour le principal, qui n'appartenoit, qu'a la perſonne divine, qu'ils accompagnoyent. Ie penſe que deſormais chers Freres, vous voyez aſſez, que ce qu'a écrit l'Apôtre, que les anciens

Ioſ.5.15.

Apoc.19. 10.&22. 8.9.

Iuifs

Iuifs tenterent Chriſt dans le deſert, eſt tres-vray dans la doctrine Chrétienne, & entierement conforme non ſeulement a ce que l'Ecriture du nouveau Teſtament nous a appris de l'eternelle Divinité de Ieſus Chriſt ; mais auſſi aux livres de Moïſe, & aux diſpoſitions, où étoit alors le peuple de Dieu ; d'où paroiſt combien eſt impie & irreligieuſe la vaine opiniâtreté des heretiques, qui pour excuſer leur incredulité taſchent d'étouffer vne ſi éclatante lumiere. I'aurois maintenant a vous parler du peché de ces anciens Iuifs, qui tenterent le Chriſt de Dieu. Mais pour ne pas meſler ce triſte diſcours dans la joye du myſtere, dont les Chrétiens ſolemniſent aujourd'huy la memoire, & voyant qu'auſſi bien il ne me reſte pas aſſez de temps pour achever ce que j'aurois a vous dire ſur le texte de l'Apôtre, j'en remettray le deſſein a vne autre occaſion, & vous marqueray ſeulement pour cette heure quelques vns des enſeignemens, que nous avons a tirer des choſes, que nous venons de traiter. Premierement vous voyez combien eſt vray ce que nous avons dit des l'entrée, que la doctrine de S. Paul dans ce texte

juſti-

justifie le devoir, que les troupes des Iuifs rendoyent autrefois a Iesus vn jour semblable a celuy-cy a son entrée en Ierusalem, & combien étoyent justes leurs applaudissemens, leurs réjouïssances, & leurs acclamations, *Hosanna au Fils de David, Benit soit celuy, qui vient au nom du Seigneur.* Ces honneurs luy appartenoyét; puis qu'il étoit en effet l'Ange & le Protecteur de leur Nation, son Sauveur, & la vraye personne, qui avoit réellement en elle, toutes les saintes & adorables qualitez, qu'ils avoyent ouï donner par leurs Rabbins a leur Metraton mystique. Ce Fils de Dieu qui se presentoit a eux, non sur vne colomne de feu & de nuée, comme autrefois, mais en la douce & humaine forme de leur propre nature, étoit des les premiers temps le Gardien d'Israël & du monde; Le Prince de la face de Dieu, & l'Ange de son alliance; le Nonce & le Lieutenant du Pere eternel, & le Seigneur des hommes; venu en la terre pour y faire & y annoncer la paix du ciel, non pour y marquer, mais pour y effacer les pechez du monde? Celuy-là mesme dont Dieu avoit dit a leurs Peres, *Ecoutez sa voix, &*

Deut. 18. 18.

ne

ne l'irritez point. Car mon nom eſt en luy; Le Prophete, qu'il leur avoit promis, & qui devoit leur dire toute ſa volonté. Mais chers Freres, ſi ces Iuifs, qui ne voyoyent le Chriſt, qu'en vne chair baſſe, & d'vne apparence mépriſable, ſur vne pauvre & vile monture, neantmoins pour avoir ou entendu ou connu quelques vns de ſes miracles, la gueriſon de quelques malades, & la reſurrection d'vn Lazare, en furent tellement ravis, qu'ils le reconnurét pour le Fils de David, & l'envoyé de Dieu, & luy firent en ſuite tout l'honneur, qu'il leur fut poſſible; jugez par là quel hommage nous luy devons, nous qui avons contemplé tous les myſteres de ſa grandeur? a qui il n'en a caché aucun? Nous qui avons veu les grands & incomprehenſibles miracles de ſa mort & de ſa reſurrection? la juſtice, la paix, la joye, la benediction & l'immortalité, qu'il nous a acquiſe? ſon aſcenſion dans les cieux, & ſa ſéance a la dextre du Pere? & le feu de l'Eſprit, dont il a battizé la terre, & les victoires & les trionfes de ſes Apôtres & de ſes Martyrs? avec toutes les aſſeurances de la verité de ſes promeſſes, & de l'eternité de ſon Royaume bien-

bien-heureux ? Ces pauvres Iuifs selon la foiblesse de la connoissance qu'ils en avoyent, le receurent avec vne pompe grossiere, & peu digne de luy ; Mais il ne laissa pas de l'avoir agreable, parce qu'ils agissoyent avec vne affection franche & naïve. Pour nous, qui savons que son regne n'est pas de ce monde, & que s'il a autrefois été connu selon la chair, aujourd'huy il ne l'est plus, recevons le, & l'honorons d'vne autre maniere, divine & digne de luy. Recevons-le dans nos cœurs ; C'est ce qu'il demande, & où il se plaist. Preparons nos ames & applaniſſons nos voyes devant luy, Ne les tapissons pas de nos manteaux, ou de quelques branches, & de quelques feüilles d'arbres ; Ornons les & les enrichissons des fleurs de son Paradis, d'vne foy plus pure, que le meilleur or ; d'vne esperance toûjours vive & toûjours verte, qui ne se flétrisse jamais ; d'vne conscience aussi ferme que les cedres ; d'vne charité ardente ; d'vne pudeur & d'vne honesteté incorruptible. Qu'il entrera, qu'il sejournera volontiers chez nous, s'il nous treuve en cet état ! Il y mettra sa paix ; il y répandra sa joye ; Il nous couronnera

de

de ſa benediction. Preſentons luy nos palmes, ou pour mieux dire les ſiennes; de l'ordre de celles, que les bien-heureuſes ames de l'Apocalypſe portent en leurs mains, c'eſt a dire des victoires remportées ſur la chair, ſur ſes vices & ſes convoitiſes. Iurons luy vne amour, vne fidelité & vne obeïſſance eternelle. Ne faiſons pas (a Dieu ne plaiſe) comme firent la pluſpart de ces Iuifs, qui crioyent aujourd'huy *Hoſanna*, & crierent ſix jours apres, *Crucifiez*-le. Demeurons conſtamment dans ſon ſervice, ſans jamais nous laiſſer ni vaincre par les mauvais traitemens du monde, ni gagner par ſes careſſes. Reſignons nous tout entiers a la providence & a la conduite de ce ſouverain Seigneur; Que tout ce que nous avons de crainte & d'eſperance ne regarde que luy ſeul. Gardons nous ſeulement de l'offenſer, & tout ira bien. Il eſt encore aujourd'huy l'Ange tutelaire de nôtre camp; comme il le fut autrefois de celuy d'Iſraël. Ne doutons point que ſi nous le ſuivons & le ſervons fidelement, il ne nous ſoûtienne & ne nous conſerve durant ce triſte & penible voyage, que nous faiſons dans ce deſert; qu'il ne nous Apoc. 7. 9.

envoye autant que nous en aurons beſoin, & de l'eau de ſon rocher, & de la manne de ſes nuës; & qu'apres les jours de nôtre patience, il ne nous introduiſe enfin ſelon ſa promeſſe & nôtre eſperance en ſa Canaan celeſte, le lieu ſaint & heureux qu'il nous a preparé, pour y vivre eternellement avecque luy dans vne parfaite, & glorieuſe felicité. Ainſi ſoit-il, AMEN.

SER-

Digitized by Google

SERMON SEPTIESME.*

*Prononcé a Charenton le 5. Iuillet 1665.

I. COR. X. 9.

9. Et que nous ne tentions point Christ, comme auſsi quelques vns d'entr'eux l'ont tenté, & ont été détruits par les ſerpens.

CHERS FRERES;

Les habitans de l'iſle de Malte, voyant S. Paul au ſortir d'vn naufrage attaqué d'vne vipere, ſe perſuaderent que c'étoit vn méchant homme, coupable d'vn meurtre, ou de quelque autre grand crime que la vangeance divine pourſuivoit par mer & par terre, ne le laiſſant nulle part en ſeureté, & apres les flots & les tempeſtes de l'vn de ces elemens employant encore contre luy les plus mortels venins de l'autre. Sans doute il y eut de la temerité dans le jugement de ces barbares; d'avoir ainſi condamné vn homme ſans le connoiſtre. Mais il faut pourtant confeſſer, que le principe de

leur discours étoit bon. Car ils presupposoyent, premierement, qu'il y a vn Dieu, qui gouverne le monde, & qui veille sur le genre humain ; & secondement que ce Dieu est juste, qui hait & vange le crime, & ne laisse point le pecheur impuny. Leur erreur fut d'avoir trop legerement appliqué a S. Paul la qualité de pecheur & de criminel, & ils reconnurent bien tost leur faute, quand ils virent contre leur attente, que les viperes de la terre ne firent pas plus de mal a l'Apôtre, que les flots de la mer, sa vie étant sortie entiere de cette seconde avanture aussi bien que de la premiere. Mais s'il y eût de l'erreur en leur opinion, l'erreur de ceux qui nient la providence & attribuent les rencontres & les succes des choses au hazard & a la fortune, est bien pire & plus criminelle. L'erreur de ceux de Malte offensoit vn homme; Celle des autres outrage Dieu luy mesme. Mais l'Ecriture les corrige toutes deux. Car elle nous enseigne contre le blaspheme des vns, que Dieu a crée, & qu'il gouverne toutes choses, & nous instruit contre les temeraires jugemens des autres que les maux, qui arrivent aux hommes ne sont

pas

Digitized by Google

pas toûjours des punitions de leurs pechez ; la qualité de ceux qui les ſouffrent en diverſifiant tellement la nature, que ce qui eſt aux méchans le ſuplice de leurs crimes eſt quelquefois aux gens de bien, ou vne épreuve de leur vertu, ou vn ſalutaire châtiment de leurs fautes. La ſouveraine ſageſſe de Dieu ſait ainſi employer meſmes choſes a divers vſages, & en tirer des effets contraires. Comme vn meſme golfe de la mer rouge luy ſervit autrefois a ſauver les Iſraëlites, & a détruire les Egyptiens. Et afin que les apparences ne nous faſſent confondre les choſes, il nous en marque luy meſme les differences en ſa parole, y diſtinguant clairement la diverſité de leurs fins, de leurs cauſes & de leurs effets. La relation du ſerpent de Malte, qui attaqua S. Paul, nous apprend, qu'il n'y a rien de ſi pernicieux ny de ſi mortel en la nature, qui puiſſe nuire aux ſaints. Mais l'hiſtoire des ſerpens du deſert, qui affligerent les Iſraëlites nous monſtre que Dieu hait & punit l'inſolence & l'ingratitude des pecheurs. La premiere nous aſſeure de la protection de Dieu pour ſes fideles ; & l'autre de ſa juſtice vangereſſe contre les

Digitized by Google

rebelles & les incredules. Le ſerpent paroiſt dans ces deux hiſtoires ; & dans toutes les deux il eſt envoyé d'vn meſme Dieu ; Mais fort differemment ſelon la difference des perſonnes pour qui il eſt envoyé. Il attaque S. Paul, il attaque les Iſraëlites ; Mais combien le ſucces en fut il different ? Il détruiſit les Iſraëlites, Il ne fit point de mal a l'Apôtre. Il confondit les Iſraëlites, & il juſtifia S. Paul. Il punit les crimes des vns ; Il manifeſta l'innocence de l'autre. Ce meſme Apôtre a qui arriva l'vne de ces avantures, nous preſente l'autre dans le texte, que nous venons de vous lire; Il eſt vray qu'elle vous a desja eſté expoſée en veuë ſur cette chaire. Mais l'intereſt de la gloire de nôtre Seigneur Ieſus Chriſt ne nous ayant pas permis alors de paſſer l'illuſtre témoignage, qu'elle rend a ſa Divinité ſans vous le faire remarquer, ce riche ſujet nous emporta trop de temps pour pouvoir vous expliquer en la meſme action l'hiſtoire icy rapportée, avecque l'enſeignement que l'Apôtre en tire pour nous. C'eſt ce que nous eſperons de faire aujourd'huy mes Freres, avecque la grace du Seigneur que nous avons implo-

plorée. Ayant montré dans l'action precedente, que Iesus Christ le Fils eternel de Dieu est vrayement la personne que tenterent les Israëlites, il nous reste a considerer premierement le peché, que ces miserables commirent contre ce souverain Seigneur; *quelques vns d'eux le tenterent* (dit l'Apôtre) puis en second lieu, la peine que ce peché attira sur eux, c'est qu'*ils furent détruits par les serpens*; & enfin en troisiesme & dernier lieu l'exhortatiõ queS. Paul nous addresse a leur occasion, que nous ne tentions point Iesus Christ, comme firent autresfois ces anciens pecheurs. Quant au peché des Israëlites, Moïse dans le chapitre 21. du livre des Nombres, d'où l'Apôtre a tiré cette histoire, nous le raconte exactemẽt avecque toutes ses circonstances. Il dit premierement a l'entrée du chapitre, que Dieu exauçant le vœu & les prieres de son peuple, luy donna vne grande victoire contre Harad Roy des Cananéens vers le Midy, en suite de laquelle ils détruisirent ses hommes & ses villes a la façon de l'interdit, & mesme que pour perpetuer la memoire de cette défaite ils appellerent le lieu, où s'étoit passé le *Nombr.* 21. 1. 2. 3.

combat, du nom d'Horma-mot qui en leur langue signifioit vne destruction entiere. Il ajoûte qu'en suite, delogeant delà, ils partirent tirant vers la mer rouge, tournoyant a l'entour du pays des Idumeens. Sur quoy il dit, que le peuple perdit courage s'ennuyant dans ce chemin, & que son impatience fut si grande, qu'il s'emporta jusques a des murmures insolens contre Dieu, & contre Moïse, luy criant, *Pourquoy nous as tu fait monter hors d'Egypte pour mourir dans ce desert ? Car il n'y a point de pain ny d'eau, & nôtre ame est ennuyée de ce pain si leger*; Ils entendent la manne, dont le Seigneur les nourrit durant tout le voyage, qu'ils firent dans le desert, avant que d'entrer dans le pays de Canaan ; Ils dédaignent dans la fureur de leur dépit ce don de Dieu celeste & miraculeux, & l'appellent faussement par mépris vn pain leger, au lieu que c'étoit veritablement vn pain Angelique comme vn de leurs Prophetes le nomme a cause de son excellence. C'est tout ce que nous lisons dans l'Ecriture de Moïse de ce peché des Israëlites. Et icy l'on demande deux choses ; L'vne pour l'intelligẽce de l'histoire, quelle put estre

Ps. 78. 25.

l'oc-

l'occaſion de ce deſordre des Iſraëlites; & l'autre pour l'éclairciſſement de la parole de S. Paul, pourquoy il appelle leur peché *vne tentatiõ de Dieu*, diſant qu'ils tenterent Chriſt. La premiere queſtion eſt aiſée a reſoudre; car ce peuple étoit ſi leger, ſi ingrat & ſi enclin a murmurer contre Dieu comme il paroiſt par leur hiſtoire toute pleine de ſemblables equippées, qu'il n'y auroit pas ſujet de s'étõner qu'il ſe fuſt emporté comme il fit dans cette occaſiõ, quand meſme il n'en auroit eu aucun pretexte, comme en effet cette grand' victoire, que Dieu venoit de leur donner contre les Cananéens, leur livrant Harad leur Roy, & ſon pays & ſes villes, les obligeoit plûtoſt a remercier l'auteur de cet heureux ſucces, qu'a s'en plaindre, & a chanter ſes loüanges avecque joye, pluſtoſt qu'a le blaſphemer avec dépit en vomiſſant des paroles outrageuſes contre luy & contre ſon ſerviteur Moïſe. Neantmoins il ſemble qu'en ce lieu ce fut de l'ordre, que le Seigneur leur donna de marcher a l'entour des montagnes d'Idumée qu'ils prirent occaſion de ſe dépiter & de ſe plaindre. Car enflez de la victoire qu'ils venoyent de remporter

ſur

ſur les Cananéens, ils faiſoyent leur conte d'eſtre deſormais a bout de leur long & penible voyage, s'imaginant que Dieu les feroit marcher droit contre les Iduméens, qui leur avoyent refuſé le paſſage par leurs terres, quelque amiablement qu'ils l'euſſent demandé, & que continuant a benir leurs armes, comme il venoit de faire contre les Cananéens, il les feroit paſſer ſur le ventre de cette nation ingrate & dénaturée, les conduiſant par là dans le pays qu'il leur avoit promis, & apres lequel ils ſoûpiroyent depuis ſi long temps. Voyant donc qu'au lieu de ce chemin le plus court, le plus aiſé, & le plus glorieux pour eux, le Seigneur fruſtrant leurs vaines & folles eſperances, & épargnant l'Iduméens, & laiſſant leur refus impuny, les obligeoit de faire vn long circuit a l'entour de leurs montagnes, & de ſe remettre encore dans les affreuſes ſolitudes de ſes deſerts, ce n'eſt pas merveilles que ſelon ce fier & indocile naturel, qu'ils font paroiſtre par tout, ils ayent pris feu dans cette occaſion & qu'oubliant dans la fougue de leur colere brutale toutes les graces & merveilles de Dieu; ils ſe ſoyent ſi indiſcretement em-

por-

Digitized by Google

portez aux plaintes & aux reproches. Ie ne m'arresteray pas icy a considerer l'horreur de leur faute, ny a en examiner toutes les parties l'impatience, la lascheté, l'ingratitude, l'orgueil, la presomption, l'insolence, la rebellion, & l'infidelité, la mere de tout leur desordre. Ces vices que l'on ne sauroit assez exaggerer, y paroissent tous si clairement qu'il n'est pas besoin de vous les y remarquer. Apprenons seulement de la veuë de ce tableau combien est corrompu le fond de nôtre nature ; & combien elle est feconde en toutes sortes de pechez & combien elle est revesche dure & incorrigible. Car apres tant de bontez & de faveurs que cet ancien peuple avoit receuës de Dieu, apres tant de grands & terribles miracles, qu'il avoit veus, apres tant de rudes & épouventables, mais justes & raisonnables châtimens, qu'il avoit soufferts ; n'est-ce pas vn prodige incroyable de le voir apres tout cela aussi peu changé que si jamais il n'eust senty la puissance de la main de Dieu ny éprouvé aucuns effets de son amour ou de sa colere ? Et ne me dites point je vous prie, ce que disoyent autresfois leurs enfans ; *Si nous eussions été* *Matth.* 23. 24.

au

au temps de ces Peres, nous n'aurions pas été leurs compagnons en tant de mauvaiſes actions, qu'ils commirent; ny n'euſſions pris part en leurs rebellions & en leurs pechez. La choſe parle & nous condanne, & montre aſſez clairement, que nous ne valons pas mieux qu'eux; Encore ne ſay je s'il ne faut point dire a nôtre honte, que nous ſommes meſme pires qu'eux. Car certes nous ne pouvons nier, que Ieſus Chriſt qui eſt au milieu de nous, & qui nous gouverne immediatement luy meſme, ne ſoit incomparablement plus que Moïſe qui les conduiſoit; Nous ne pouvons nier que nôtre Evangile ne ſoit plus divin, que leur Loy, nôtre manne plus excellente que celle qui pleuvoit dans leur deſert, nos promeſſes plus admirables que les leurs, & que les miracles enfin que le Seigneur a faits pour nôtre ſalut, ne ſurpaſſent infiniment ceux qu'il fit pour leur delivrance, & pour leur conſervation. Et neantmoins chacun voit par les defauts de nôtre vie combien peu de reverence nous avons pour Ieſus & pour ſa parole, combien dédaigneuſement nous mépriſons ſa manne, & avec combien d'impatience nous ſouffrons ſes épreu-

Digitized by Google

épreuves. I'avouë que nous ne ſommes pas tous corrompus, qu'il y a quelques ames, qui ayment Dieu, & qui le craignent & qui cheminent devant luy avec humilité & avec reſpect. Mais la meſme difference avoit lieu dans le peuple ancien. Car l'Apôtre ne dit pas qu'ils offenſerent tous Dieu, *Quelques vns d'entr'eux* (dit-il) *le tenterent.* D'où il eſt clair qu'encore qu'a parler generalement on peut dire, que toute la multitude d'Iſraël étoit tombée dans ce peché, il y en eut pourtant vn bon nombre, qui n'y eurent point de part; le Seigneur s'étant reſervé comme il fit depuis au temps d'Elie, quelques milliers de perſonnes qui demeurerent nets dans cette corruption generale, ſans s'infecter par la contagion des autres. Reconnoiſſons donc la perverſité de nôtre nature, & les violentes inclinations qu'elle a au mal, & rendant a la ſeule grace celeſte la gloire qui luy eſt deuë, de l'attachement & de la perſeverance de quelques vns dans le bien, veillons & nous tenons ſur nos gardes, & combattons les paſſions de nôtre chair, & demandons inceſſamment au Seigneur le ſecours & l'aſſiſtance de ſa grace dans tou-

Digitized by Google

toutes les occasions de nôtre vie. Mais je viens a l'autre question, Pourquoy l'Apôtre appelle ce peché des Israëlites vne tentation de Dieu, disant *qu'ils tenterent Christ?* Moïse donna bien ce nom a leur murmure, quand ils luy demanderent de l'eau dans le desert, leur disant *Pourquoy debatez vous contre moy? Pourquoy tentez vous l'Eternel?* Et il en parle encore en la mesme sorte ailleurs, quand il leur dit, *Vous ne tenterez point l'Eternel vôtre Dieu, comme vous l'avez tenté en Massa.* Le Psalmiste dit bien encore d'eux, quand ils demanderent de la chair dans le desert, qu'*ils tenterent* Dieu en leurs cœurs, parlant contre luy & disant, *Dieu pourroit-il nous dresser vne table dans ce desert? appresteroit il bien de la chair a son peuple?* Mais ny Moise ny David, ny aucun autre des anciens Prophetes n'a dit qu'*ils tenterent Dieu*, quand ils murmurerent & furent punis de la playe des serpens. D'où vient donc que l'Apôtre se sert icy de cette parole pour exprimer ce peché disant qu'*ils tenterent Christ*, & en quel sens l'entend-il? Chers Freres, pour resoudre cette dificulté, il faut considerer ce que signifie ce mot dans l'vsage de l'Ecriture.

Exod. 17. 2. 7.

Deut. 6. 16.

Ps. 78. 18. 19. 20.

Ten-

Digitized by Google

Tenter veut dire en general ſonder quelque choſe qui eſt cachée ; & eſſayer de connoiſtre, quelle eſt ou la volonté ou la puiſſance ; ou la ſcience & capacité d'vne perſonne ; & ce mot eſt d'vne fort grande étenduë ; Car nous treuvons dans l'Ecriture, qu'il ſe dit quelquefois de Dieu, comme dans les lieux où nous liſons qu'il *tenta Abraham*, & qu'*il tente ſon peuple* ; Ailleurs il eſt attribué aux hommes ; & ſouvent aux demons, quand ils nous ſolicitent au mal ; d'où vient que le Diable eſt ſimplement appellé *le Tentateur*, & *celuy qui tente*. Ie laiſſe-là les autres eſpeces de tentation, & ne toucheray que celle dont il eſt queſtion en ce lieu, quand l'Ecriture dit icy & ſouvent ailleurs, *que les hommes tentent* Dieu. Tenter en ces lieux-là c'eſt faire eſſay de la puiſſance ou de la volonté & ſcience de Dieu, & taſcher de reconnoiſtre par quelque experience ce qu'il peut, ce qu'il veut, ou ce qu'il ſait. Ainſi quand les Iſraëlites demanderent a Dieu, qu'il leur donnaſt de la viande dans le ſeſert, le Pſalmiſte dit, qu'ils le tenterent ; parce que leur intention étoit de ſavoir par ce moyẽ juſques où alloit ſa puiſsáce; ce qui

ne

ne procedoit que de leur incredulité. Mais encore que les hommes n'ayent pas cette penſée dans leur cœur, néantmoins quand ils font les meſmes choſes qu'ils feroyent s'ils l'avoyent en effet, l'Ecriture ne laiſſe pas de dire d'eux, qu'ils *tentent Dieu*; ayant égard au deſſein de leur action, & non a l'intention de celuy qui la fait. Ainſi vous voyez dans les Actes que quand, Ananias & Sapphira retinrent vne partie de la ſomme dont ils faiſoyét don aux pauvres, S. Pierre leur reprocha, qu'ils tentoyent le S. Eſprit; non qu'en effet ils euſſent deſſein de reconnoiſtre par cet eſſay ſi le S. Eſprit ſavoit leur ſecret, ou s'il ne le ſavoit pas; il y a grande apparence, qu'ils ne ſongeoyent qu'a la ſatisfaction de leur avarice & de leur
Act. 5.9. vanité; Mais parce que leur action étoit vn moyen propre a s'en éclaircir, & que s'ils euſſent eu cette penſée, il ſemble qu'ils n'euſſent peu agir autrement que comme ils firent, de là vient, que l'Apôtre ne feint point de dire, qu'ils ont tenté le S. Eſprit. Il faut auſſi prendre en la meſme maniere ce que nous diſons dans nôtre langage commun, que c'eſt tenter Dieu que de laiſſer-là l'vſage des cau-

cauſes ſecondes, & s'abandonner a des choſes que la ſeule toute puiſſance de Dieu peut faire reüſſir ; comme ſi quelcun vouloit vivre ſans manger, ou ſe guerir d'vne maladie ſans prendre aucun remede; Parce que ceux qui en vſent ainſi, ne voulant pas employer les moyens ordinaires & naturels pour parvenir a vne fin, ſemblent vouloir eſſayer ſi la puiſſance de Dieu eſt au deſſus de celle de la nature. C'eſt en ce ſens que nôtre Sauveur prend le mot de *tenter* dans la parole, *qui nous defend de tenter le Seigneur nôtre Dieu*; quand il l'allegue pour repouſſer l'aſſaut du Tentateur, qui vouloit qu'il ſe jettaſt du haut du temple en bas, ſous eſperance que les Anges le ſoûtiendroyét & le garantiroyent de tout mal. Delà vous voyez clairement que c'eſt *tenter Dieu*, que de vouloir parvenir a vne fin autrement, que par les voyes qui y conduiſent, & pretendre a vn effet ſans les moyens, que ſa providence a ordonnez. Enfin c'eſt encore *tenter Dieu*; que d'abuſer de ſa patience, & de la pouſſer (s'il faut ainſi dire) pour ſavoir juſques où elle ira; C'eſt ce que font les pecheurs impenitens qui s'abandonnent au vice, &

qui prennent a taſche de faire ce que Dieu a defendu & de negliger ce qu'il a commandé, mépriſant également & les biens, qu'il promet a ceux qui obeïront a ſa volonté, & les maux dont il menace ceux, qui la tranſgreſſeront. Ils font juſtement ce qu'ils feroyent, s'ils avoyent deſſein de s'éclaircir de la verité de ſa providence, & d'apprendre au vray par leur experience, ſi Dieu a en effet la volonté de ne point laiſſer impunies les meſchancetez des pecheurs opiniaſtres & impenitens. C'eſt la fin & le deſſein de leur action, & de leur conduite, a raiſon de laquelle on peut dire, qu'ils *tentent Dieu*, bien que les perſonnes, qui agiſſent n'ayent dans l'eſprit aucune penſée de cette nature, & que peut eſtre meſmes, ils ne ſongent pour tout point a Dieu, ny a ſa parole, n'ayant autre deſſein que de contenter leurs paſſions brutales, ſans penſer plus loin. Les Iſraëlites, qui murmurerent contre Dieu & contre Moïſe, étoyent evidemment coûpables de ces deux derniers crimes, que nous avons marquez. Premierement ils ne veulent pas aller en Canaan par la voye, que Dieu avoit choiſie, ny ſe conſerver par

par les moyens qu'il avoit ordonnez. Il vouloit les y conduire par le desert ; & ils s'en plaignent, criant que c'est vn chemin, qui n'est bon, qu'a les lasser, & fatiguer, & a les consumer tous inutilement. Il leur avoit assigné la manne pour leur nourriture. Ils la mépriſent, & disent que c'est vn *pain leger*, vuide du suc necessaire pour soûtenir nôtre nature, sans force & sans vertu. Ils eussent voulu, que Dieu eust agy tout autrement; qu'il les eust conduits par des lieux commodes & delicieux, agreables a la veuë, & abondans en toute sorte de biens ; où sans peine & sans travail ils eussent trouvé par tout des tables couvertes de viandes & de friandises. Ainsi les plaintes qu'ils font, solicitoyent assez clairement la volonté & la puissance de Dieu a chãger tout l'ordre qu'il avoit resolu dans son conseil, & a en prendre vn autre conforme a leurs vaines & folles convoitises, & signifioient, que s'il ne le fait ils auront vn juste sujet de ne le pas croire aussi bon & aussi puissant, qu'il veut qu'on le croye. Il est clair qu'agir ainsi c'est *tenter Dieu*, au sens que nôtre Sauveur interprete ces paroles; *Tu ne tenteras point*

le Seigneur ton Dieu. Mais il n'eſt pas moins manifeſte, que retombant tant de fois dans les plaintes & dans les murmures contre Dieu, il ſembloit qu'ils euſſent deſſein d'eſſayer ſa patience, de voir quelles en ſont les dernieres bornes, & de reconnoiſtre par experience, ſi ce qu'il leur avoit déclaré eſt bien veritable, que s'il eſt doux & miſericordieux a ceux, qui luy obeïſſent, il eſt juſte & ſevere contre les pecheurs opiniâtres & impenitens. C'eſt donc en ces deux ſens que l'Apôtre dit icy de ces miſerables Iſraëlites, qu'ils *tenterent le Seigneur* dans le deſert. C'eſt ainſi a mon avis, qu'il faut auſſi prendre ce mot dans le Pſeaume ſoixante dix huitieſme, où le Prophete parlant en general des rebellions & deſobeïſſances de ce peuple dans le deſert, *Ils tentoyent Dieu*, dit-il, *coup ſur coup, & bornoyent le ſaint d'Iſraël* c'eſt a dire qu'ils entreprenoyent impudemment ſur ſa conduite, le voulant faire agir ſelon leur fantaiſie. Et là meſme encore parlant de leur poſterité, établie miraculeuſement dans la terre de Canaan, *Ils ont* (dit-il) *tenté & irrité le Dieu ſouverain, & n'ont point gardé ſes témoignages* : Et ainſi ſouvent ailleurs,

Pſ. 78. 41. 51.

Digitized by Google

leurs, où ce mot se prend pour signifier l'insolence des pecheurs, qui s'opiniâtrét dans le vice & semblent avoir pris a tasche de lasser la patience de Dieu,& d'attirer ses jugemens sur leurs testes. En effet ce fut là la juste suite de la tentation des Israëlites. Si c'étoit ce qu'ils demandoyent, si leurs plaintes & leurs murmures impies tendoyent a reconnoistre par quelque illustre experience la verité de ses menaces contre les pecheurs impenitens & incorrigibles,& la puissance insurmontable de sa main a executer ses jugemens, le Seigneur leur en donna vn terrible enseignement. Car Moïse dit, que justement offencé de leur insolence, *il envoya contr'eux des serpens brûlans, qui mordirent le peuple, si bien qu'il en mourut vn grand nombre*. C'est ce que l'Apôtre exprime en ces dernieres paroles de nôtre texte; *& ils furent détruits par les serpens.* Icy il n'est pas necessaire de decider de quelle espece de serpens étoyent precisement ceux, que Dieu envoya contre les Israëlites, si c'étoyent de ceux, que les Naturalistes appellent des *Prestères*, ou de ceux qu'ils nomment *Dipsades*, ou de ceux enfin, que les anciens écrivains

connoiſſoyent ſous le nom *d'hydres terreſtres.* Chacune de ces opinions a ſes auteurs, & il n'eſt ny aiſé ny important pour nôtre deſſein de juger laquelle eſt la plus veritable. C'eſt aſſez que nous ſachions ce que le nom qui leur eſt donné par l'Ecriture, nous apprend, que de quelque eſpece; & nature qu'ils fuſſent quant au reſte, ils mettoyent le feu dans le corps des perſonnes qu'ils mordoyent; & les deſſechoyent & enflammoyent de telle ſorte, que la mort s'en enſuivoit; le venin qu'ils jettoyent, étant ſec & ardent au dernier degré. C'eſt pour cet effet que les Ebreux les nomment ſerpens *brûlans*; & les Preſteres des Naturaliſtes devoyent eſtre d'vne ſemblable nature, puis que ce mot ſignifie auſſi *brûlans* en la langue des Grecs; ſans doute on leur donna ce nom parce que leur ſouffle & leur morſure brûloit le patient qui en étoit bleſſé. Ce que dit Moïſe, que Dieu envoya ces ſerpens contre les Iſraëlites, montre que le lieu du deſert, où ils étoyent alors, en étoit exempt & qu'ils y vinrent d'ailleurs; la voix de Dieu, a qui toute la nature avec ſes elemens & ſes animaux obeït ſans reſiſtance, les ayant

ſou-

Digitized by Google

ſoudainement conduits au lieu, où campoyent ces rebelles pour executer ſur eux le jugement qu'il avoit rendu contre leur crime. Ses ordres furent ſi bien ſuivis, qu'en peu de jours il mourut vn grand nombre de coupables. Ils avoyent tenté Dieu; & ils apprirent a leurs deſpẽs par vne funeſte experience, qu'il n'y a rien de plus vray que ce que nous enſeigne ſa parole de ſa juſtice & de ſa puiſſance; que quelque grande que ſoit ſa patience, il ne laiſſe pas d'accabler enfin ceux qui en abuſent; & qu'il n'y a point de lieu ſi deſert ny ſi écarté, qui ne luy fourniſſe quand il veut des inſtrumens propres a les punir. La juſtice de Dieu paroiſt auſſi dans cette execution. Le crime de ces ingrats étoit grand & extraordinaire; Leur ſuplice le fut auſſi; vne mort tres-douloureuſe, vn feu ſecret, que la vertu d'aucun remede ne pouvoit éteindre, leur brûlant le dedans du corps, & les conſumant dans des tourmens effroyables. Ils avoyent dédaigné la douce & vivifiante manne de Dieu; & il les repeut d'vn venin mortel. Ils avoyent affilé leurs langues comme des ſerpens, parlant inſolemment contre le Seigneur &

son serviteur Moïse, & des serpens veritables ouvrirent leurs gueules & aiguiserent leurs langues & leurs dents contr'eux pour les punir. Ils avoyent répandu le *venin de vipere* caché dans leurs levres, & ils receurent le venin des serpens brûlans, dans tout leur corps. Voyez pecheurs; combien sont tristes & funestes les effets du peché. La grace & la puissance de Dieu avoit fait de ce desert vn paradis pour les Israëlites, en ayant chassé tout ce que la nature y produit ou y nourrir de nuisible a la vie humaine. Mais la rebellion & le blaspheme de ces ingrats le changea en vn enfer; y attirant vne multitude de serpens, qui comme autant d'executeurs de la justice divine leur y faisoyent souffrir les peines de leurs crimes. L'arche, & la nuë, & la colomne & la manne ne leur servoyent plus de rien; Leur peché les avoit dépoüillez de toute la protection, que ces sacrez symboles de la presence & de la grace de Dieu, avoyent accoûtumé de leur donner cy devant. Pecheurs, Gardez vous de leur crime, si vous voulez vous garentir de leur malheur. C'est le fruit, Freres bien aimez, que l'Apôtre veut que nous tirions

Ps. 140. 4.

de

de leur exemple, *Ne tentons point Christ* (dit-il) *comme auſsi quelques vns d'eux l'ont tenté, & ont été détruits par les ſerpens.* Imitons la ſage addreſſe des medecins ; qui ont ſeu de la vipere faire vn contrepoiſon excellent. Faiſons nous des ſerpens brûlans de ces anciens Iſraëlites, vn remede contre le vice, la plus pernicieuſe de toutes les maladies. Servons nous de leur venin & de tout ce qu'ils avoyent de plus horrible, comme d'vn puiſſant preſervatif contre la contagion de ce mal mortel; Ne me demãdez point comment cela ſe pourra faire, étant auſſi éloignez, que nous ſommes, des temps & des lieux, où ces ſerpens ſe treuvoyent parmy les Iſraëlites. Vous ferez ce que j'entens ſi vous conſiderez avec foy & attention l'exemple de ces anciens pecheurs ; ſi vous remarquez combien promptement leur faute fut ſuivie de ſa punition; ſi vous examinez toutes les parties de leur ſupplice, leurs ſerpens, leur venin, leur ſouffle, leur morſure, le feu qu'ils allumoyent dans tout le corps de ces miſerables, la flamme qui les devoroit, les douleurs aigues & tranchantes qu'elle leur cauſoit. Penſez que c'eſt vne vive image de la pei-

peine que ſouffriront inevitablement tous ceux qui auront tenté Ieſus Chriſt. Ne m'alleguez point, que vous eſtes du peuple de Dieu, que vous avez été lavé de ſon eau ; que vous avez participé a ſon pain ; que vous avez écouté & leu ſa parole, & frequenté ſes ſaintes aſſemblées. Ces Iſraëlites avoyent en leur temps les meſmes avantages, que vous avez aujourd'huy, comme l'Apôtre nous l'a repreſenté luy meſme des le commẽcement de ce chapitre. Ils avoyent été battiſez ſous la nuë, & dans la mer, où ils paſſerent. Ils avoyent beu du rocher myſtique, & avoyent mangé de la manne. Ils s'appelloyent l'Iſraël de Dieu ; & avoyent ouï ſa parole, & de la bouche de ſon ſerviteur & de la ſienne propre, & avoyent veſcu au milieu d'vne infinité de miracles. Mais avec tout cela ils ne laiſſerent pas de perir, de la plus vilaine & de la plus cruelle mort, qui ſe puiſſe dire, étant miſerablement conſumez par le ſouffle & par la morſure des ſerpens. Faites donc état que ſi tous ces avantages ſur leſquels vous vous appuyez, ne vous empeſchent pas de commettre leur peché, ils ne vous empeſcheront pas non

plus

plus de souffrir leur peine. Mais afin de mieux comprendre la forme & les raisons du devoir, a quoy l'Apôtre exhorte icy les Chrétiens, considerons distinctement quelle est cette tentation de Iesus Christ qu'il leur defend, & quelle cette destruction par les serpens, dont il menace les desobeïssans. Plusieurs des anciens Docteurs, que l'on nomme les Peres, interpretent ce passage, comme si S. Paul en nous disant, que nous ne tentions point Iesus Christ, nous vouloit simplement defendre de demander des signes, c'est a dire des miracles au Seigneur; qui étoit la maladie des Iuifs, comme nous l'apprenons dans l'Evangile, où leurs Scribes & leurs Pharisiens pressent nôtre Sauveur de leur faire voir quelque signe du ciel; & vous savez ce qu'ils luy disent ailleurs, *Quel signe fais tu afin que nous voyõs & croyõs en toy?* Et l'Apôtre dans cette epître nous donne cette humeur de vouloir des signes, pour vne marque particuliere a cette nation. *Les Iuifs* (dit-il) *demandent des signes, & les Grecs* (c'est a dire les Payens) *cherchent ou veulent de la sagesse*. I'avouë, que c'est tenter le Seigneur, que de demander des signes; & je ne nie pas, que cet-

Chrysost. Occum. Theodor.

Matth. 12. Luc 11.

Iean 6.

1. Cor. 1. 22.

Digitized by Google

cette parole ne ſe prenne ſouvent en ce ſens dans l'Ecriture & dans le langage du peuple de Dieu ; D'où vient que le Roy Achaz, refuſant l'offre que Dieu luy faiſoit de luy donner le ſigne qu'il voudroit, pour l'aſſeurer de la verité de ſa promeſſe ; Non, dit-il; *Ie n'en demanderay point & ne tẽteray point le Seigneur*; cõme ſachãt bien que c'eſt le tẽter que de luy faire vne pareille demande. Il eſt vray, qu'apres les miracles de Ieſus Chriſt & de ſes Apôtres, & ſur tout apres le grand ſigne de Ionas, c'eſt a dire, apres la reſurrection du Seigneur, faite par ſa propre vertu, trois jours apres ſa mort, le plus grand de tous les miracles, qui ayent jamais été veus dans le monde ou dans l'Egliſe, c'eſt vne marque toute manifeſte d'vne incredulité inexcuſable, que de demander encore des ſignes ; *On peut dire*, dit S. Auguſtin, *qu'avant que le monde creuſt les miracles étoyent neceſſaires pour le faire croire. Maintenant que le monde a creu, celuy qui demande encore des prodiges pour croire, eſt luy meſme vn grand prodige de demeurer incredule, lors que le monde meſme croit.* D'où paroiſt pour vous le dire en paſſant, combien ſont deſraiſonnables, ceux qui nous de-

Eſaie 7. 12.

Aug. L. 22. de Civ. D. c. 8. in.

demandent des miracles. Car puis qu'ils ne peuvent nier, que la divinité de la doctrine Chrétienne n'ayt été abondamment prouvée & justifiée par les miracles du Seigneur & de ses Apôtres; qui ne voit, que nous n'en avons point de besoin, ne faisant profession ny de croire ny d'enseigner aucune autre doctrine que la Chrétienne? si ma doctrine a été enseignée par les Apôtres, les miracles quand nous en aurions seroyent superflus. Ceux des Apôtres suffisent pour confirmer ce qu'ils ont enseigné. Et si ma doctrine est autre, que la leur, les miracles, quand j'en aurois plus encore que l'on ne m'en demande, me seroyent inutiles; puis que les Apôtres anathematisent tout ce que l'on enseigne outre ce qu'ils ont evangelisé aux premiers Chrétiens, fust ce quelcũ d'eux, fust ce vn Ange du ciel qui l'enseignast. Ainsi les miracles sont tout a fait hors de cette cause; qui ne sont ny necessaires pour autoriser ma doctrine si elle est Apostolique, ny capables de la confirmer si elle ne l'est pas. Toute la question est de savoir si mes enseignemens sont autres que ceux des Apôtres; si le Dieu, le Christ,

les

les sacremens, les services & les autres articles que je crois, leur ont été inconnus; s'ils sont nouveaux & de mon invention, comme on les en accuse; ou si ce sont les mesmes que ces premiers ministres du Seigneur ont annoncez. I'avouë donc que c'est tenter Dieu, que de demander encore des signes pour confirmer la doctrine Chrétienne; C'est vn témoignage manifeste, que l'on doute de sa verité; ce qui est indigne d'vn Chrétien & n'est digne, que d'vn infidele; si bien qu'en parlant generalement *la defence de tenter le Seigneur* comprend aussi celle de demander des signes. Mais bien que cela soit vray, ce n'est pourtant pas a mon avis, ce que l'Apôtre entend principalement en ce lieu. Ce sens ne s'ajuste pas bien a l'exemple des anciens pecheurs d'Israël, qu'il met icy en avant, & auquel comme au vray patron de sa pensée, il faut rapporter & regler l'exhortation qu'il nous fait. Car nous ne lisons point que ces pecheurs, qui furent détruits par les serpens eussent demandé vn signe. Nous avons montré que ce que l'Apôtre dit, *qu'ils tenterent Christ* consiste en deux choses, l'vne qu'ils mépriserent

rent la voye par où Dieu les conduiſoit en Canaan ; & l'autre en ce qu'ils abuſoyent de ſa patience, continuant dans leur deſ-obeïſſance, & retournant encore a leurs plaintes, & a leurs murmures. Puis donc que l'Apôtre nous defend de tenter Chriſt, comme ils le tenterent ; il eſt clair, qu'il entend que nous nous gardions bien de ces deux pechez, qu'ils commirent. Il eſt vray, que la difference de l'état, où nous ſommes, d'avec celuy, où ils étoyent, empeſche que les fautes des Chrétiens, qui tentent le Seigneur, ne ſoient entierement meſmes que les leurs, mais non qu'elles ne ſoyent meſmes par analogie & a l'égard du rapport, qui ſe trouve entre elles. Le deſert où ils voyageoyent étoit la figure de la condition, où les Chrétiens vivent ſur la terre ; & le pays de Canaan, où ils alloyent, étoit le type du Paradis où nous aſpirons. La maniere, dont le Seigneur les conduiſoit dans ce voyage, repreſentoit la façon dont il nous gouverne pendant que nous ſommes ſur la terre. La voye qu'il nous a marquée pour nous conduire en ſon royaume c'eſt la ſanctification & la croix. C'eſt donc tenter Dieu de pre-

pretendre d'y aller ſans l'vne ou ſans l'autre. D'où s'enſuit que ceux là premierement ſont coupables de ce grand peché, qui s'abandonnent au vice dans la profeſſion du Chriſtianiſme; voulant que Dieu les ſauve ſans qu'ils ſe ſoucient de tenir le chemin du ſalut. Car comme c'eſt le tenter, que de vouloir vivre ſans ſe nourrir, & ſans vſer des moyens qu'il nous a ordonnez pour le ſoûtien de nôtre vie, c'eſt commettre le meſme crime & encore dans vn ſujet infiniment plus important, que de pretendre au ſalut en negligeant l'étude & les exercices de l'innocence, de la pieté, & de la ſainteté, l'vnique moyen que Dieu a établi pour y parvenir. I'en dis autant de ceux, qui s'ennuyent des diſciplines du Pere celeſte, qui treuvent ſa croix inſuportable, & qui ayment ſi fort le monde & la chair, qu'ils penſent a quitter l'Evangile des qu'ils le voyent menacé des desfaveurs, & des vexations du monde; comme ce Demas à qui l'amour du preſent ſiecle fit abandonner S. Paul priſonnier de Ieſus Chriſt. Leur cœur murmure contre le Seigneur, & ſe plaint de ce qu'il les a engagez dans vn deſſein ſi fâcheux, & luy

dit

dit comme les Israëlites autresfois, Pourquoy nous as tu fait monter hors d'Egypte, pour nous faire mourir dans ce desert ? Que ne nous laissois tu dans le monde où nous étions a nôtre aise, hors des peines & des craintes, où nous vivons pour la profession de ton nom ? Ie rapporte encore là mesme le mortel dégoust de ceux qui dédaignent la parole de Dieu, la manne du nouveau peuple, qui la calomnient de n'estre qu'vn pain leger, & vne viande creuse, qui en mépriſent l'ouïe, la lecture & la meditation, ou qui ne jugent pas qu'elle suffise pour donner & entretenir la vie celeste, si l'on n'y ajoûte les traditions des hommes soit anciens soit modernes, leurs devotions & leurs cultes. Et dans ce nombre ceux là tentent Dieu bien ouvertement, qui n'étant pas capables de discerner ou d'entendre, ny mesme le plus souvent de lire les volumes presque innombrables qui nous restent de l'antiquité, ne laissent pas de les choisir pour la regle de leur foy, étant evidemment impossible, que sans vn miracle ils viennent a bout d'vn pareil examen. Enfin c'est encore tenter Dieu d'abuser de sa patience, & apres

les censures & les menaces, qu'il nous a souvent addressées & les châtimens, qu'il y a ajoûtez, & qu'il redouble tous les jours, demeurer toûjours fierement le col roide, & le cœur endurcy, dans nos débauches, & dans nos vices sans en rien rabbatre. C'est hautement le défier de nous vaincre & de rien gagner sur nous, avecque tous les effors de sa severité & de sa clemence. Ce sont là a mon avis chers Freres, les pechez qu'entend l'Apôtre, quand il nous defend de *tenter Iesus* Christ, comme le tenterent autrefois les pecheurs d'Israël, qui furent détruits par les serpens. Ce sont des pechez si enormes & pleins d'vne injustice & d'vne ingratitude si noire, que la seule veuë nous en devroit donner de l'horreur. Si elle n'y suffit pas, regardez au moins Chrétiens, dans cet ancien tableau de Moïse, combien la fin en sera funeste. Car ne croyez pas je vous prie, que sous ombre que Iesus Christ est la douceur & la bonté mesme, l'on puisse le tenter impunement. Il a aussi des serpens, & vne mort a son service, pour punir eternellement ceux qui auront été assez insolens pour le traiter si indignement. Et s'il a autrefois

fois *détruit par les ſerpens du deſert* ceux qui le tenterent ſous la diſpenſation Moſaïque ; quels tourmens, & quels ſuplices ne doivent point attendre ceux, qui l'outragent maintenant ainſi dans la lumiere de la grace ? vous ſavez que dans l'Ecriture les ſerpens ſont l'embleſme des demons ; Car qui de nous n'y a point veu & entendu *le ſerpent qui ſeduiſit Eve, & le ſerpent qui a jetté de l'eau comme vn fleuve apres l'Egliſe* pour l'emporter, & le *vieux ſerpent lié pour vn temps ?* Anſi le Diable & ſes Anges ſont les ſerpens qui détruiront les pecheurs icy menacez par l'Apôtre. Ce ſont les plus pernicieux ſerpens qui ſoyent au monde. Ny la Libye, ny l'Arabie n'en nourriſſent point de ſi cruels dans leurs deſerts ; Et tout le venin des Preſteres, des Dipſades & des Hydres, quelque ardent & mortel, qu'il ſoit, n'eſt point comparable au leur. Le nom de ſerpens brûlans, que le Prophete donne aux ſerpens, qui détruiſirent les Iſraëlites, marque auſſi fort proprement la qualité de leur venin. Car comme le feu eſt leur domicile, ils brûlent tout ce qu'ils touchent & avec vne

2. *Cor.* 11. 3.

Apoc. 12. 15 & 20. 2.

Digitized by Google

efficace ſi penetrante, qu'ils enflamment non le corps ſeulement, comme les ſerpens de la nature, mais l'ame meſme; & l'embraſement, qu'ils y allument ne s'éteint jamais; par ce que le ſujet où leur feu s'attache étant immortel, le tourment en eſt eternel; L'ame eſt toûjours brûlée, & jamais elle n'eſt conſumée. C'eſt l'épouventable ſuplice, où le ſouverain Iuge envoyera tous ces méchans avecque les demons, *Allez* (dit-il) *maudits au feu eternel preparé au Diable & a ſes Anges.* Et l'Apôtre ailleurs proteſte, que s'ils demeurent dans l'impenitence il ne leur *reſte plus, qu'vne attente terrible du Iugement & vne ferveur de feu, qui doit devorer* les adverſaires. Croyons en le Seigneur & ſes ſaints Miniſtres Freres bien aymez, & ſaiſis d'vne ſainte frayeur, arrachons nous des liens du peché. Ne ſoyons pas ſi mal aviſez que de donner rien au hazard dans vn ſujet ſi important, où il y va de l'eternité. Et nous ſouvenant, que le Seigneur nôtre Dieu ne peut eſtre moqué & que c'eſt vn feu conſumant, cheminons devant luy avecque reverence & crainte, nous tenant punctuellement a ſes ordres, & nous attrachãt re-

Math.25. 41.

Ebr.10. 26.27.

Digitized by Google

religieuſement a ſa ſainte parole. Croyõs ce qu'il nous y enſeigne, eſperons ce qu'il nous y promet, & obeïſſons a ce qu'il nous y commande. Souffrons patiemment les incommoditez & les peines, du court voyage que nous faiſons dans ce deſert, mépriſant conſtamment la vaine figure de ce monde, qui paſſe, avecque les fauſſes apparences de ſes biens & de ſes maux; & ſoûpirant nuit & jour apres la jouïſſance de ce bien-heureux & eternel royaume, qu'il a preparé a tous ceux qui perſevereront juſqu'a la fin en la foy de ſa verité, & en la crainte de ſon Nom. Amen.

*Prononcé a Charenton le 2. d'Aouſt 1665.

SERMON HVITIESME.*

I. COR. X. 10.

10. *Et que vous ne murmuriez point comme auſſi quelques vns d'entr'eux ont murmuré, & ſont peris par le deſtructeur.*

CHERS FRERES;

La verité de l'ancien oracle, qui dit, que les voyes de Dieu ſont infiniment differentes de celles des hommes, paroiſt clairement dans les choſes meſmes ſi vous les comparez les vnes avecque les autres ; Mais elle ſe découvre encore plus ſenſiblement par la maniere, dont elles ſont receuës au monde, quand elles s'y preſentent. Le monde admet volontiers les voyes des hommes ; Il les favoriſe, les reconnoiſſant pour ſiennes; mais il s'oppoſe a celles de Dieu; il les mépriſe, ou les perſecute, & les traite, ou comme étrangeres, ou comme ennemis. Le Chriſtianiſme eſt la voye de Dieu ; & le Pa-

Paganiſme eſt celle des hommes. Conſiderez je vous prie, combien eſt different le traitement, que ces deux voyes ont receu au monde. Pour le Paganiſme nous ne liſons point, que ſon établiſſement ait jamais été traverſé dans aucune nation. Il y naiſſoit & y croiſſoit a ſon aiſe; ſans y ſouffrir aucune contradiction conſiderable; & quelque differentes & contraires, qu'ayent été ſes ſectes, on ne voit point que les vnes ayent fait la guerre aux autres, ou qu'elles ſe ſoyent opiniâtrées a les détruire. Rome, qui en ſuivoit vne ſecte, bien loin de haïr & de perſecuter les autres, les laiſſoit toutes vivre en paix chacune dans ſon pays & dans ſon peuple; Elle les recevoit meſme & les adoptoit pour ſiennes, a meſure qu'elle ſe rendoit maitreſſe des villes & des provinces, où elles s'exerçoyent; Elle en adoroit les Dieux, & ſe ſoûmettoit a leurs ceremonies; Elle ne mettoit ſous ſon joug, que leurs hommes & leurs peuples. Le Chriſtianiſme au contraire ne mit jamais le pied dans aucun lieu, qu'il n'en ait été repouſſé d'abord; que le monde ne luy ayt preſenté s'il faut ainſi dire, la pointe de ſes piques & de ſes

glaives pour l'éloigner. Ce fut la seule voye, pour laquelle Rome oublia sa complaisance & sa civilité naturelle. Elle caressoit toutes les autres; Elle ne pût souffrir celle-cy; Elle luy declara la guerre aussi tost qu'elle la vid; & arma contr'elle tout ce qu'elle avoit de forces, ses tribunaux, ses soldats, tous les ordres de ses sujets; employant a sa ruïne, non seulement la terreur de ses loix, de son fer, de ses feux & de ses bourreaux; mais l'esprit meime de ses savans, l'eloquence de ses orateurs, la chicane de ses sophistes, la sagesse & les discours de toutes les bandes de ses Philosophes, & les furies de ses peuples. Le Christianisme nud, sans armes & sans secours humain, eut a soûtenir toute cette cruelle guerre plus de deux cens cinquante ans; & au lieu que selon toute apparence, il s'y devoit éteindre, il y crut, & s'y établit; naissant tous les jours de ses propres cendres; les feux & les supplices le multipliant, au lieu de le consumer. Mais ce ne fut pas tout. Outre cette violence au dehors, la voye de Dieu eut encore a soûtenir ce qui est beaucoup pire & plus dangereux, les soûlevemens & les seditions au dedans; com-

combattuë en meſme temps de deux ennemis; l'vn découvert, & declaré, c'eſt a dire le Payen; l'autre domeſtique & deguiſé, c'eſt a dire le ſchiſmatique & l'heretique, qui ſous le faux maſque d'amy & de frere, rongeoit ſes entrailles & débauchoit ſes propres membres contr'elle. Il n'eſt rien arrivé de ſemblable dans le Paganiſme. Numa l'établit paiſiblement a Rome; ſans eſtre traverſé par aucune oppoſition ni du dehors; ni du dedans. Pas vn de ſes Romains, ne ſe ſouleva contre ſes inſtitutions. Tout ſon peuple s'y ſoûmit volontairement & vnanimement, & y perſevera conſtamment ſans qu'il y ayt jamais paru aucun ſchiſme a cet égard durant tout le temps que le Paganiſme y a ſubſiſté. La choſe ſe paſſa de meſme dans tous les autres peuples Payens. D'où vient, que Ieremie exaggerant l'indigne revolte des Iuifs, qui avoyent renoncé a la voye de Dieu, oppoſe a leur legereté pour leur en faire honte, la conſtance des Payens dans leur idolatrie; *Y-a-t-il* (leur dit-il) *aucune nation, qui ait changé de Dieux, leſquels toutefois ne ſont pas Dieux; mais mon peuple a changé ſa gloire en ce qui ne profite de rien;* Ier. 2. 11.

rien; c'eſt a dire en des idoles. Car le ſcandale de ces deux oppoſitions a la voye de Dieu, l'vne au dehors, & l'autre au dedans, n'eſt pas ſeulement arrivé au Chriſtianiſme, la plus divine & la plus achevée voye de Dieu. Le Iudaïſme, qui en étoit l'ébauche & le modelle, avoit auſſi paſſé par les meſmes épreuves; Il eût auſſi des combats au dehors; & des murmures & des ſoûlevemens au dedans. Moïſe envoyé pour l'établir ne fut pas ſeulement choqué & perſecuté par les forces & par les ruſes de l'Egypte, d'Amalec, de Madian, de Balac & de Balaam tous idolatres; Il fût encore bien plus dangereuſement troublé par les Iſraëlites meſmes; dont nous liſons avec horreur les ſeditions & les murmures contre ce ſaint homme. Qui le croiroit; ſi l'Ecriture ne nous en aſſeuroit? qu'vn peuple, que Dieu avoit delivré de la derniere ſervitude par tant de prodiges; qu'il nourriſſoit miraculeuſement dans vn deſert, où il ne vivoit, que des fruits celeſtes de ſa bonté & de ſa puiſſance infinie; a qui il avoit donné ſa loy de ſa propre bouche, luy faiſant entendre ſa voix divine au milieu des éclairs & des ton-

tonnerres, euſt été capable de ſe rebeller contre vn Miniſtre, dont il avoit veu & voyoit encore tous les jours séeller la vocation par tant de ſignes ſi terribles? Et néantmoins cela arriva ainſi; non vne fois ny deux, mais tant de fois, qu'il n'y a point de lecteur, dont la patience ne ſe laſſe, voyant ſans ceſſe retomber ces miſerables en de ſemblables ingratitudes & ſeditions, n'étant pas relevez de l'vne qu'ils retombent incontinent dans vn autre, ou pareille ou plus enorme que la precedente; tant il eſt difficile de rendre les hommes capables d'aimer & d'adorer la voye de Dieu! Le Seigneur qui les conduiſoit, le permit, afin que ces exemples armaſſent de bonne heure les derniers fideles contre ce ſcandale; & les empeſchaſſent de douter de la divinité de la diſcipline Chrétienne, ſous ombre qu'ils la voyent ſujete a de ſemblables combats. Mais ſi l'Ecriture divine nous repreſente fidelement leurs murmures & leurs crimes; elle ne nous taiſt pas non plus, les juſtes & ſeveres chaſtimens, dont ils furent punis; afin que ſi la malignité de nôtre nature corrompuë nous ſolicite a imiter leurs fautes, la grandeur de

de leurs ſupplices nous en détourne, corrigeant nos inclinations par vne crainte ſalutaire. C'eſt là Chers Freres, la leçon que nous donne aujourd'huy S. Paul dans le texte, que je viens de vous lire, où apres quelques autres fautes de ces anciens Iſraëlites, qu'il nous a rapportées dans les verſets precedents, il nous met enfin devant les yeux en celuy-cy pour le dernier des exemples, qu'il nous propoſe, leur murmure contre Dieu & contre Moïſe, & la juſte vengeance qui en fut faite. Il nous ſpecifie leur faute, quand il dit, que quelques vns de ces Iſraëlites, dont il parle *murmurerent*; & leur peine, quand il ajoûte, *& ils ſont periſ par le deſtructeur*. Et delà il tire la juſte & raiſonnable exhortation qu'il nous addreſſe des l'entrée de ce verſet en ces mots, *Et que vous ne murmuriez point*. Ce ſeront là s'il plaiſt au Seigneur, les trois articles de cette action; le murmure d'Iſraël, ſon châtiment & l'exhortation que l'Apôtre nous fait, a ne pas pecher comme eux. On rencontre dans l'hiſtoire de ce peuple, comme nous l'avons desja touché, vn grand nombre de murmures contre Dieu, & contre ſon ſerviteur Moïſe.

Mais

Mais l'Apôtre ne parle pas icy de tous leurs murmures en general. Ce qu'il ajoûte, *& ils perirent par le deſtructeur*, marque qu'il entend quelcun, ou quelques vns en particulier, où les auteurs & les complices du crime ayent été punis d'vne faſſon extraordinaire, par quelque grand & illuſtre coup de la main de Dieu. Il s'en treuve deux de cette ſorte, qui nous ſont exactement rapportez dans le livre des Nombres, l'vn dans le quatorzieſme chapitre, & l'autre dans le ſeizieſme. Le premier murmure fut grand & horrible, & vint juſques au dernier point de la ſedition; & il ne s'en étoit point encore veu où la rage de ce peuple euſt été auſſi enflammée, qu'elle fut alors. L'occaſion, d'où il s'éleva, fut le faux rapport, que dix des douze épies, qu'ils avoyent envoyez pour reconnoiſtre le pays de Canaan, leur firent a leur retour de ce qu'ils y avoyent veu; leur exaggerant la puiſſance des habitans; que c'étoyent des gens robuſtes, quelques vns d'vne grandeur ſi prodigieuſe, qu'a les regarder il ſembloit que les autres hommes ne fuſſent que comme des ſauterelles au prix d'eux; que leurs villes étoyent *Nombr. 13. 32. 33. 34.*

gran-

grandes & bien cloſes; qu'enfin c'étoyent des peuples plus forts qu'eux, & que s'ils les attaquoyent, aſſeurement ils ne pouvoyent en attendre autre iſſuë, que leur honte & leur défaite. Ce méchant diſcours épouventa tellement le peuple, qu'oubliant toutes les promeſſes de Dieu, confirmées par tant de magnifiques œuvres, quelque devoir que fiſſent Caleb & Ioſué deux des douze épies, de les r'aſſeurer par leurs ſaintes exhortations & remontrances, ils perdirent toute eſperance de pouvoir jamais entrer en Canaan. Dans l'aveuglement de ce deſeſpoir, ils s'emporterent a dire des paroles de blaſpheme contre Dieu & contre ſa conduite, ſouhaitant d'eſtre morts en Egypte, & ſe plaignant avec vne inſolence & vne ingratitude brutale de ce que Dieu les conduiſoit vers ce païs de Canaan; & preſumant que tout ce qu'il leur avoit promis juſques-là de les y établir dans vne vie douce & heureuſe, n'étoyét que des fables dont il les avoit repeus en vain, pour les faire perir enfin les menant contre des gens, qui étant beaucoup plus puiſſans qu'eux, les mettroyent ſans doute a mort par l'épée, & prendroyent

en

en ſuite leurs femmes & leurs pauvres enfans, leur faiſant paſſer leur miſerable vie dans vne dure & honteuſe ſervitude. Leur murmure ne s'arreſta pas-là; Ils reſolurent d'établir ſur eux vn autre chef, que Moïſe, pour retourner en Egypte; Et comme Ioſué & Caleb, touchez d'vn vif reſſentiment de leur impieté, ayant déchiré leurs habits pour l'horreur & la douleur, que leur avoit cauſé ce qu'ils venoyent de voir & d'entendre, ſe furent avancez pour les aſſeurer d'vn heureux ſuccez de leur voyage en Canaan, leur remettant en l'eſprit la protection & la puiſſance du Seigneur, & l'obeïſſance qu'ils luy devoyent; ces furieux au lieu de s'addoucir a l'ouïe d'vne ſi ſage & ſi charitable remontrance, les voulurent lapider, & l'euſſent fait ſi Dieu ſecourant ſes ſerviteurs en ce beſoin, n'euſt fait paroiſtre a tous ces méchans ſur le tabernacle d'aſſignation, le lieu de ſa ſainteté, vn ſigne de ſa gloire ſi éclatant & ſi terrible, qu'il arreſta tout court les violens mouvemens de leur rage. C'eſt ce que Moïſe nous repreſente de ce murmure des Iſraëlites, où ſe découvrent divers pechez attachez les vns aux autres. Le

pre-

premier eſt l'incredulité, & le Pſalmiſte, l'a remarqué diſant, qu'ils *ne creurent point a la parole de Dieu, qui avoit promis a leurs Peres & a eux la poſſeſſion de la terre de Canaan*. Ils y eurent ſi peu d'égard, que la calomnie de dix hommes, leur en fit laſchement abandonner l'eſperance. En quoy ils offenſerent Dieu cruellement. Car quel outrage luy ſauroit-on faire plus grand, que de rejetter ſa verité & d'embraſſer les mẽſonges des ſeducteurs? d'avoir plus de créance pour la parole des hommes plus vaine que la vanité meſme, que pour la ſienne, qui eſt plus ferme que les cieux? C'eſt ouvertement préferer l'homme a Dieu; qui eſt la plus indigne de toutes les fautes que l'on puiſſe commettre contre cette ſouveraine Majeſté. Et l'on ne peut alleguer pour leur excuſe, qu'ils ne ſavoyent pas certainement, que la promeſſe de Canaan fuſt la parole de Dieu; puis qu'outre les aſſeurances, qu'Abraham & les autres Patriarches, & Ioſeph apres eux leur en avoyent laiſſées, elle leur avoit encore été confirmée en pluſieurs façons, & par divers grands miracles, par le miniſtere de Moïſe, & aſſez clairement prononcée

cée par la bouche du Seigneur meſme, dans l'article de la Loy, où il leur parle de prolonger leurs jours ſur la terre, qu'il leur donne ; ce qui regarde ſans doute la terre de Canaan. Davantage vous voyez dans leurs diſcours vn profane mépris de toutes les graces que Dieu leur avoit faites ; les ayant rendus ſpectateurs & témoins de ſes admirables œuvres dans l'Egypte, dans la mer rouge, & dans le deſert ; les plus grandes que le monde euſt jàmais veuës. Ils content tout cela pour rien ; & en font ſi peu d'état, qu'ils ont regret d'eſtre ſortis d'Egypte. Ils voudroyent eſtre morts eſclaves ; ſans avoir jamais ni goûté la liberté, ni veu la mer ſe fendre pour leur laiſſer le paſſage libre, puis ſe rejoindre pour abyſmer leurs Tyrans, ni entendu la voix de Dieu, ni mangé de ſa manne, ni beu de ſon rocher. Ils ſe fâchent meſme de ce que le Seigneur les veut mener en Canaan ; *Pourquoy* (diſent-ils) *l'Eternel nous conduit-il en ce pays là ?* en quoy paroiſt la verité de ce que le Pſalmiſte leur reproche, qu'ils *dédaignerent, ou eurent a contrecœur le païs deſirable* ; c'eſt a dire la terre promiſe. Ce travail & ces guerres dont les Pſ. 106. 24.

ſ épies

épies leur avoyent fait peur, leur avoit tellement glacé le cœur, qu'ils ne goûtoyent plus rien; ils avoyent perdu tout sentiment du passé & de l'avenir. Ils aimeroyent mieux n'avoir joüi d'aucun des biens, que Dieu leur avoit desja faits, ni ne joüir jamais d'aucun de ceux, qu'il leur promettoit a l'avenir, que de souffrir aucune peine, ou de s'exposer a aucun peril pour les acquerir. Mais ils font bien pis encore. Ils veulent établir vn nouveau chef sur eux & retourner en Egypte. Ie laisse leur brutalité, qui cherche le remede de leurs maux chez les plus cruels énemis qu'ils eussent au monde; vne vaine & fausse crainte les jette dans vn veritable malheur. Mais outre l'aveuglement, il y a vne rebellion toute manifeste contre Dieu; quand ils se veulent remettre dans les fers, d'où il les avoit tirez, & r'entrer dans vn païs, d'où il les avoit fait sortir, leur defendant d'y retourner jamais; quand ils veulent arracher Moïse d'vne place, où le Seigneur l'avoit établi, pour la donner a vn autre contre son ordre. Enfin le comble de leur fureur est, qu'ils veulent lapider ceux, qui se mettent en devoir de leur re-

remontrer leur faute. C'eſt la reconnoiſſance qu'ils leur rendent pour le bon conſeil qu'ils leur donnent. Voyez je vous prie, de combien de maux eſt capable la langue de la ſeduction ? La parole de neuf ou dix ames timides renverſe en peu de momens tout ce que Dieu avoit edifié en beaucoup de temps; & corrompt tellement tout vn grand peuple ; qu'elle luy fait abandonner Dieu, renoncer a ſon amour, a ſes benedictions, & a ſes graces. Car Moïſe remarque expreſſement qu'a la reſerve de Ioſué & de Caleb tous les enfans d'Iſraël murmurerent contre Moïſe & contre Aaron, & que toute l'aſſemblée profera les blaſphemes, qui ſont rapportez. L'autre murmure de ce peuple, eſt décrit dans le 16. chapitre du meſme livre des Nombres ; & il a deux parties. L'vne, où Coré de la tribu de Levi avec Datan & Abiram de la tribu de Ruben, ſuivis de deux cens cinquante des principaux d'Iſraël entreprirent contre Moïſe & Aaron, ſe plaignant de ce qu'ils s'élevoient au deſſus de toute l'aſſemblée du peuple ; & leur diſant qu'il leur devoit ſuffire de les avoir ainſi abuſez par le paſſé. Sans doute ce

Nombr. 14. 2.

Nombr. 14.

Digitized by Google

fut l'envie & l'ambition, & le desir de la primauté, qui inspira ce pernicieux dessein aux chefs de ce maudit soûlevemét. Il leur fâchoit de voir Moïse & Aaron au dessus d'eux. Ils vouloyent avoir part, Coré a la souveraine sacrificature, & Datan & Abiram a l'autorité de Moïse. Ils prenoyent pour pretexte *que tous ceux de l'assemblée étoyent saints*; entendant a mon avis par ces mots, que puis que tout le peuple étoit saint, tous devoyent estre receus a l'exercice de la sacrificature, & de la Principauté, y venant chacun a leur tour, & que renfermer l'honneur de la sacrificature en la famille d'Aaron; & attacher celuy de la Principauté a la personne de Moïse, c'étoit trop cruellement outrager ce peuple, & luy ôter la qualité de Saint que Dieu leur avoit donnée; puis qu'il n'y a point de Saint, qui ne soit capable des dignitez dont ils étoyent exclus. Car il y a long temps, que c'est l'vn des artifices de ceux, qui aspirent a la tyrannie, de prendre le bien du peuple pour pretexte de leurs ambitieux desseins, afin de gagner sa faveur par ce langage plausible, pour tirer & retenir enfin a eux seuls toute l'autorité & la puis-

puissance publique, apres l'avoir ravie par l'assistance du peuple a ceux, qui la possedoyent legitimement. Moïse employa tout ce qu'il pût de douceur & de prudence pour ramener ces seditieux a la raison; conjurât Coré & ceux de sa tribu de se contenter de l'honneur, que Dieu leur avoit fait, les separât pour son service d'avecque les autres tribus d'Israël; envoyant aussi querir honorablemẽt Datan & Abiram pour se treuver a l'assẽblée, & remettant les pretentions qu'ils avoyent contre luy & contre son Frere au jugement de Dieu. Datan & Abiram refuserent de se trouver a l'assemblée, accompagnant leur refus d'vne réponce fiere, insolente & offensive au dernier point, comme s'il----eust exercé vne insupportable tyrannie parmy les Israëlites sans jamais les avoir obligez en rien. Coré mépriſa pareillement toutes les remontrances de Moïse, s'opiniatrant dans son injuste & funeste dessein, si bien qu'ayant pouſſé jusques a ce point la patience de Dieu, dont ils outrageoyent la Majesté en la personne de ses serviteurs, il mit enfin la main a l'œuvre, arrestant leur fureur que rien n'avoit peu guerir, par vn N.

ſupplice digne de leur crime, comme nous le dirons incontinent. L'autre partie de ce murmure fut, que le peuple, qui flatté de la part, que ces mutins faiſoyent ſemblant de prendre dans ſes intereſts, favoriſoit ſourdement leur deſſein, outré de les voir exemplairement punis, aima mieux imiter leur crime, que de profiter de l'exemple de leur ſupplice. Cette multitude ſeditieuſe s'aſſembla toute des le lendemain, & ſuivant les traces de ſes chefs, murmura encore tout de nouveau contre Moïſe & contre Aaron, criant impudemment, *qu'ils avoyent fait mourir le peuple du Seigneur.* Le murmure de ceux-cy ajoûta a celuy des autres la dureté inflexible d'vn cœur impenitent, qui ſe roidit ſous les coups du ciel, & l'impudence d'vn reproche extravagant, parlant comme s'ils euſſent ignoré ce qu'ils avoyent veu de leurs yeux, il n'y avoit pas vint-quatre heures, que la punitiõ de ces rebelles avoit été l'ouvrage de la ſeule main de Dieu & non de celle des hommes; & comme ſi ce n'euſt pas été leur crime, qui avoit attiré ce ſupplice ſur eux; mais l'innocence des Miniſtres du Seigneur dont ils avoyẽt meſchãment violé

Nombr. 14. 41.

la

la dignité & l'honneur. Ainſi vous voyez, que s'il y a aucun exemple dans l'hiſtoire des Iſraëlites, a qui appartienne juſtement ce que dit icy l'Apôtre ; qu'ils *murmurerent*, c'eſt ſans doute a ces deux, que nous venons de rapporter. Voyons maintenant en ſecond lieu, ſi ce qu'ajoûte nôtre Apôtre, *qu'ils perirent par le deſtructeur*, leur convient auſſi. Mais pour le reconnoiſtre il ne faut que lire ce qui ſuit dans l'hiſtoire ſainte apres ce que nous avons rapporté du peché de ces murmurateurs. Car pour les premiers, qui murmurerent ſur la relation, qu'on leur fit de la terre de Canaan, Moïſe dit premierement ; que les dix épies, qui par leurs méchans diſcours avoyent épouuenté le peuple, & cauſé tout ce deſordre, moururent *de playe devant l'Eternel*, c'eſt a dire ou de peſte, comme quelques vns l'entendent, ou de quelque autre ſorte de mort étrange & extraordinaire, dont Dieu les frappa ſoudainement, où paroiſſoyent les marques de ſa juſtice vangereſſe ; Et quant au peuple, qui ſur les calomnies de ces dix ſeducteurs, avoyent renoncé a l'eſperance de la terre promiſe, Dieu les en exclut, jurant, que pas vn

d'eux n'y entreroit, & que leurs charognes de tout autant, qu'ils étoyent, qui avoyent murmuré tomberoyent dans le desert, étant emportez par diverses sortes de maux en l'espace de quarante ans; & que leurs enfans, qu'ils s'étoyent imaginez devoir estre le butin, & les esclaves des Cananéens, les détruiroyent, & habiteroyent en leur terre; ce qui s'accomplit punctuellement, comme il avoit été prononcé. Admirable jugement: Il châtie les premiers & le plus exemplairement les dix épies, qui avoyent seduit le peuple. Au peuple, qui s'étoit laissé seduire, il donne du temps pour se repentir; mais en telle sorte pourtant, que leur peché ne demeure pas sans flétrissure. Combien leur peine est-elle raisonnable? Ils ont mépriſé ma terre; Qu'ils en soyent donc exclus dit le Seigneur. Ils ont conté leurs enfans pour perdus. Que leurs enfans entrent en la terre, dont leurs peres sont exclus, & qu'ils soyent les vainqueurs & les maistres de ceux, dont ils avoyent creu qu'ils seroyent les esclaves. Quant a Coré, Datan & Abiram, comme leur crime étoit singulier & sans exemple, leur supplice le fut tout

de

de meſme. Dieu y employa deux elemés; la terre, & le feu. La terre s'ouvrit ſous les pieds de Coré, de Datan & d'Abiram, & les trouvant debout, ſe preparant fierement a l'execution de leur deſſein impie, elle les engloutit tout vifs dans le gouffre avecque leurs pavillons, leurs gens & tout leur bien, & puis ſe referma, & les couvrit. De l'autre côté, vn grand feu ſortant ſoudainement par le commandement de Dieu conſuma les deux cens cinquante hommes complices de leur conjuration, qui n'étant pas ſacrificateurs eurent l'audace d'offrir le parfum ſacré. Mais la part que ce peuple impenitent prit dans le crime de ces rebelles, ayant des le lendemain hautement murmuré contre Moïſe & Aaron, ne demeura pas impunie non plus; *vne grand' colere* partie de *devant le Seigneur*, comme parle Moïſe, en ayant frappé a mort d'vne playe ſoudaine juſques a quatorze mille ſept cens hommes. L'Apôtre a icy compris les punitions de tous ces murmurateurs en deux mots, en diſant qu'ils *ſont periz par le deſtructeur*, c'eſt a dire qu'ils ont été défaits & mis a mort par *le deſtructeur*. Il appelle deſtructeur, l'Ange a qui Dieu

Nombr. 16. 46. 49.

Dieu donna ordre d'executer ces jugemens ſur les perſonnes, que ſa juſtice y avoit condamnées. Il employe vn mot tout ſemblable dans l'onzieſme chapitre
Ebr. 11. 28. de l'épître aux Ebreux, où parlant de l'Ange, qui mit les premiers-nais des Egyptiens a mort, il dit, que celuy qui *détruiſoit les premiers-nais ne toucha pas les Ebreux*; & les interpretes Grecs ont employé le meſme mot ſur le meſme ſujet
Exod. 12. 23. dans le 12 de l'Exode, où Moïſe dit, que le Seigneur ne permettra point que le deſtructeur entre dans les Maiſons des Iſraëlites pour frapper. L'auteur de la Sapience vſe encore du meſme terme, touSap. 18. 25. chant l'execution de ces meſmes quatorze mille ſept cens hommes, que l'Apôtre entend en ce lieu, quand Aaron reveſtu de ſes ornemens Pontificaux avec l'encenſoir & les autres armes de ſon miniſtere, courut haſtivement au milieu du
Sap. 18. 25. peuple entre ceux qui tomboyent & ceux qui vivoyent, il dit que le deſtructeur cede a ces choſes & les redoute, & qu'ainſi la playe s'arreſta; où vous voyez, que cet ancien écrivain Iuif preſuppoſe ce que l'Apôtre dit icy expreſſement, qu'vn Ange, qu'il appelle auſſi *le deſtructeur*,

teur, frappoit ceux, qui perirent dans cette occaſion. Les ſavans ont remarqué, que le nom d'Aſmodée, que Tobie donne au mauvais Ange, qui tuoit les maris de Sara fille de Raguel, ſignifie auſſi le deſtructeur, venant d'vn mot Ebreu, * qui veut dire détruire. Il eſt vray, que Moïſe ne remarque pas expreſſement, qu'aucune de ces quatre executions ſe ſoit faite par vn Ange. Mais les hiſtoriens n'expriment pas toûjours exactement & nommément chacune de toutes les circonſtances des faits qu'ils racontent. Ils ſe contentent le plus ſouvent de dire le fait ſimplement, nous donnant a entendre les choſes, qu'ils taiſent par celles qu'ils touchent. Encore faut-il avoüer, que quand Moïſe dit dans l'vn des lieux, que nous en avons rapportez, que le feu ſortit de devant l'Eternel, & conſuma les deux cens cinquante hommes de Coré, il y a bien de l'apparence, que par *ce feu* il ſignifie l'Ange deſtructeur, paroiſſant en forme de feu pour devorer ces pecheurs; ſelon ce que le Pſalmiſte chante, que *Dieu fait de ſes Anges des vents, & de ſes Miniſtres vne flamme de feu*, comme S. Paul traduit ce paſſage dans ſon

Tob. 3. 8.

* מְשַׁחֵת

Pſ. 104. 4.

Ebr. 1. 7.

ſon épître aux Ebreux, c'eſt a dire que Dieu change ſes Anges, quand il luy plaiſt, en vent ou en feu, ſelon qu'il eſt a propos pour executer ſes ordres. De meſme encore quand Moïſe dit notamment des dix épies, que la playe dont ils moururent, fut devant l'Eternel, ou qu'elle venoit de devant luy, il ſemble ſignifier pareillement, qu'vn Ange ſortant de la preſence de Dieu fut celuy, qui frappa ces malheureux ſeducteurs a mort. En effet l'Ecriture nous remarque expreſſement dans vne occaſion toute ſemblable, c'eſt a dire en celle de la mortalité, que Dieu envoya en Iſraël pour le peché de David, que ce fut vn Ange, qui y fit vn ſi grand degaſt, qu'en moins d'vn jour il mourut ſoixante dix mille hommes; & que David étant dans l'aire d'Arauna — vid ce terrible miniſtre de Dieu, qui frappoit le peuple, bien que les autres ne l'apperceuſſent pas. Ce fut ſemblablement vn Ange, qui tua tous les premiers nais d'Egypte en vne nuict, & qui défit depuis la grande armée de Sennacherib, y mettant a mort en vn pareil eſpace de temps cent quatre vingts cinq mille hommes. Et S. Luc racontant la mort d'He-

Nombr. 14. 37.

2. *Sam.* 24. 16. 17.

Exod. 36. 36.

Eſa. 36. 36.

Digitized by Google

d'Herode, dit que pour punir ſon or- Act. 12.
gueil, qui avoit ſouffert qu'on l'appellaſt 23.
Dieu, ſans rendre cette gloire au Seigneur a qui ſeul elle appartient, vn Ange le frappa ſoudainement, & qu'il fut rongé de vermine & rendit l'eſprit. Ioſephe hiſtorié Iuif de ce temps là raconte bien le mal & la mort de ce Prince; mais il ne dit rien de cette particularité, que ce fut par la main d'vn Ange qu'il fut frappé de la maladie qui l'emporta; ſoit qu'il l'ignoraſt, ſoit qu'il ayt voulu en le taiſant épargner la memoire d'Herode; au lieu que S. Luc ne l'a pas oublié; parce qu'il écrivoit en la lumiere & par la conduite du S. Eſprit, qui fait toutes choſes; Exemple, qui nous montre, qu'il ne faut point douter, que les choſes extraordinaires & au deſſus du train commun de la Nature, ne ſe faſſent par le miniſtere des Anges, bien que les hommes qui les voyent, ne l'y reconnoiſſent pas, & que les hiſtoriens, qui nous les décrivent n'en remarquent rien. C'eſt donc ce que l'Apôtre nous apprend icy de ces grands jugemens de Dieu ſur les murmurateurs d'Iſraël, qu'ils s'executerent par la main d'vn Ange qu'il appelle *deſtructeur*, d'vn nom

nom tiré de l'Ecriture de Moïſe & commun en ce ſens entre les Iuifs ; comme il paroiſt de ce que nous en avons rapporté. Mais chers Freres, ce n'eſt pas aſſez d'en ſavoir l'hiſtoire ſi nous ne faiſons nôtre profit des exemples, qu'elle contient, & qu'elle nous preſente. C'eſt pour cela que S. Paul nous met devant les yeux ce qu'il dit de ces Iſraëlites, qui murmurerent, & qui perirent par le deſtructeur. Pourquoy nous ramene-t-il icy en veuë cette ancienne hiſtoire, la tirant des vieux regiſtres de Moïſe, où elle eſt écrite ? *Afin* (dit-il a ces Corinthiens & a nous) *que vous ne murmuriez point*, comme firent ces miſerables, de peur que vous ne periſſiez auſſi comme eux, & que ce meſme deſtructeur qui punit leur inſolence d'vne maniere ſi terrible, ne puniſſe auſſi la vôtre d'vne pareille mort, ſi vous eſtes aſſez endurcis pour ne pas vous en garder apres des exemples ſi tragiques. Le murmure eſt vne choſe, qui d'elle meſme paroiſt aſſez deshoneſte, & aſſez indigne de la modeſtie & de l'humilité Chrétienne, pour juger qu'il eſt de vôtre devoir de vous en abſtenir. Mais ſi cela n'y ſuffit, qu'au moins ces punitions ſi

tra-

tragiques, où elle enveloppa autrefois les Iſraëlites, vous en détournent puiſſamment; puis que cette meſme juſtice, qui les y condamna alors, & cette meſme puiſſance qui les executa ſur eux d'vne maniere ſi terrible, vit & veille encore aujourd'huy ſur ſon peuple; pour accabler ſous des châtimens inévitables ceux qui auront l'audace d'offenſer ſa Majeſté par des fautes ſi outrageuſes a ſa gloire. C'eſt là ce me ſemble chers Freres, le ſens de ces trois ou quatre paroles de S. Paul, & que *vous ne murmuriez point.* Il nous a bien encore defendu le murmure dans vn autre lieu; *Faites toutes choſes* (dit-il) *ſans murmure & ſans queſtions*; & S. Pierre ſon collegue veut que nous exercions particulierement la vertu d'hoſpitalité ſans *murmure*; ce qui ſe doit pareillement étendre a toutes les aumônes & aſſiſtances, que nous faiſons aux pauvres. Mais ce peché ne nous eſt nulle part defendu ni dans vne auſſi grande étenduë, ni d'vne maniere auſſi pompeuſe & auſſi terrible, qu'il l'eſt en ce lieu; où vous voyez, qu'en diſant, que *nous ne murmurions point comme les Iſraëlites*, il entend par ce mot non les petits

Phil. 2. 14.

1. Pier. 4.

cha-

chagrins,& les plaintes vn peu trop delicates, où tombent quelquesfois les plus gens de bien, quand ils se treuvent ou incommodez, ou importunez, ou pressez dans la course Chrétienne ; mais tous ces grands pechez, que commirent autresfois les Israëlites comme nous les avons rapportez. Vous voyez encore que pour vous toucher davantage il vous expose en veuë leurs peines aussi bien que leurs pechez, vous representant dans ces deux mots *qu'ils perirent par le destructeur*, cet Ange envoyé du ciel, vestu de feu & de flamme, & portant la peste & mille autres maladies mortelles en sa main ; abbatant icy en vn moment & d'vn seul coup les dix épies, ou auteurs du premier murmure, jonchant d'vn autre côté tout le desert des cadavres de ces miserables murmurateurs, les y faisant tous mourir peu a peu de diverses playes, tant qu'enfin il n'en resta pas vn pour pouvoir entrer en Canaan. Vous le voyez encore dans l'autre partie du tableau, fendant la terre jusqu'au fond, & entr-ouvrant ses abysmes pour y faire descendre Coré & Datan avecque leurs maudites familles, puis la refermant soudainement & la re-

remettant en ſon premier état, des qu'elle eut englouty ces criminels. Vous le voyez encore vn moment apres, qui met leurs deux cens cinquante complices en cendre, comme vne foudre, qui abbat & détruit tres-ſoudainement pluſieurs hommes, ou pluſieurs animaux enſemble; Vous le voyez enfin des le lendemain, mettant a mort vn grand nombre de murmurateurs, juſques a quatorze mille ſept cens hommes; les dépeſchant tous en moins d'vne heure, ſans qu'aucun viſt ni la perſonne, ni l'épée, ni le coup, ni le mal, qui les faiſoit tomber roides morts ſous les yeux de tout ce grand peuple. Quels devoyent eſtre les cœurs des Iſraëlites, voyant vn ſpectacle ſi épouvantable? quelle horreur, quelle frayeur, quelle angoiſſe, devoit troubler des ames coupables du crime, qui cauſoit vn ſi grand malheur? vne deſolation ſi lamentable? S. Paul nous le remet devant les yeux de l'eſprit, afin qu'il produiſe ces meſmes effets en nous; qu'il nous ſaiſiſſe de pitié & de crainte, & nous arrache non ſeulement le murmure de la bouche, mais auſſi du cœur toutes les convoitiſes, les laſchetez & les pen-

ſées capables de le produire. Et icy ne me dites point, qu'il n'y a rien a craindre de ſemblable parmy nous, puis que nôtre condition étant ſi differente de celle des Iſraëlites, les cauſes qui firent leurs murmures, n'ont point de lieu parmy nous. Vous vous trompez, ſi vous avez cette penſée. Nôtre condition & nos affaires ſont meſmes, que les leurs. Dieu nous a tirez de la ſervitude & de l'Egypte auſſi bien qu'eux; & d'vne ſervitude & d'vne Egypte beaucoup pire, que la leur; de la ſervitude du diable & des demons; Il nous en a delivrez par le ſang d'vn Agneau, auſſi bien qu'eux; mais d'vn Agneau, incomparablement plus excellent & plus divin que n'étoit le leur; Le ſang de cet Agneau nous a auſſi garentis de la main du deſtructeur; Le ſang de cet Agneau, ſi vous y penſez bien, eſt la mer rouge qui nous a ſauvez de la main de nôtre Pharao myſtique; ſon ſang eſt le breuvage, & ſa chair la manne qui nous vivifie & nous nourrit. Nous voyageons dans vn deſert auſſi bien qu'eux. Car ce monde, où nous paſſons nôtre vie mortelle, qu'eſt-ce autre choſe qu'vn deſert? auſſi nud, auſſi ſterile & auſſi hideux pour nous,

nous, que le leur ? Encore faut-il avouër, que le nôtre eſt plus dangereux que le leur, qu'il eſt remply de ſerpens & de ſcorpions plus venimeux, bordé d'ennemis plus pernicieux, & rôty d'ardeurs plus brûlantes ; Nous avons auſſi bien qu'eux, la promeſſe d'vne Canaan ; mais incomparablement plus heureuſe, que la leur. Des épies, qui nous en parlent ; Le plus grand nombre nous en fait vne relation toute autre, que celle, que nous en donne Ieſus nôtre vray Ioſué. Enfin nous avons auſſi ſes Miniſtres, ſous leſquels nous vivons, comme eux ſous Moïſe & ſous Aaron ; les Princes dans les Eſtats, les Paſteurs dans l'Egliſe ; & Ieſus au deſſus des vns & des autres, beaucoup plus grand que leur Moïſe ; qui fut fidele je l'avouë, mais ſerviteur ; au lieu que nôtre Ieſus eſt le Fils vnique du Pere, le Maiſtre, le fondateur & l'Architecte de la maiſon. Certainement nous avons donc auſſi a nous garder de tous leurs murmures ; puis qu'en vn état ſi ſemblable ils peuvent auſſi bien avoir lieu parmy nous, qu'ils l'eurent autrefois parmy eux. Que dis-je qu'ils y peuvent avoir lieu ? Ils l'y ont eu des le commencement, & l'y ont

encore aujourd'huy plus que jamais ; Et c'eſt pourquoy l'Apôtre nous exhorte ſi puiſſamment a ne point murmurer. Et pour vous le montrer clairement, examinons les deux murmures des Iſraëlites, dont l'Apôtre touche icy l'exemple. Le premier naſquit de l'incredulité des Iſraëlites, qui s'imaginerent, que la promeſſe du repos en la terre de Canaan, étoit vaine ; & là deſſus voulurent laiſſer Moïſe & retourner en Egypte. Combien y-a-t-il eu de gens des le commencemẽt entre les Chrétiens, qui ont murmuré en la meſme ſorte ? qui doutant de la verité de cette vie eternelle, que Ieſus nous a promiſe dans le ciel, nôtre Canaan myſtique, ſe ſont retirez d'avecque luy ? Des qu'il étoit ſur la terre, l'Evangile nous dit, que *pluſieurs de ſes diſciples murmurerent* contre luy ; & que cela paſſa ſi avant, qu'ils *s'en allerent en arriere*, c'eſt a dire qu'ils retournerent en Egypte, dans les tenebres & dans l'erreur, d'où il les avoit tirez, & qu'ils ne cheminoyent plus avecque luy. Apres qu'il fut monté au ciel, des le temps de S. Paul, outre ceux qui aymant le preſent ſiecle, comme Demas, quitterent le deſert de Chriſt, &

Iean 6. 60. 61. 66.

re-

retournerent dans le Paganisme, la grasse & delicieuse Egypte, d'où ils étoyent sortis; combien s'en treuva-t-il, qui faisans profession de son nom, quitterent sa compagnie, c'est a dire la communion de son Eglise? murmurant contre sa parole; les vns parce que la resurrection des corps, qu'elle nous promet, leur sembloit vaine & impossible, comme Hymenée & Philete; les autres parce que l'honesteté & la sanctification, a laquelle Iesus nous oblige, leur sembloit trop dure, comme les Nicolaïtes, & ces docteurs de libertinage que S. Pierre dans sa seconde épître, & S. Iude apres luy nous décrivent amplement; les autres enfin, parce que les combats & les martyres auxquels la croix de Christ nous appelle, leur étoyent insupportables, comme les Valentiniens & les Gnostiques, qui s'éleverent incontinent apres la mort des Apôtres? Ce premier murmure est contre la foy. Le second est contre la discipline de l'Eglise. Car ce fut contre cet ordre, que Dieu avoit établi en Israël, que s'eleverent les seconds murmurateurs, Coré & Datan & leurs adherans. Ils ne pouvoyét souffrir, que Moïse eust la principauté, ni

qu'Aaron & ſes deſcendans ſeuls euſſent la ſacrificature. Ils ont auſſi eu des ſectateurs parmy les Chrétiens ; tous ceux qui ſous de faux pretextes ſe ſont ſouſlevez ou contre les Princes établis de Dieu dans les Etats où ils vivoyent, ou contre le ſaint miniſtere ordonné par Ieſus Chriſt dans ſon Egliſe. Il n'eſt pas beſoin d'en rapporter les exemples. Il y a long temps que pluſieurs ont murmuré contre l'vn & l'autre de ces deux ordres. Chacun ſait aſſez qu'il s'eſt desja paſſé pluſieurs ſiecles depuis que certaines gens ſe ſont émancipez de la ſujection des puiſſances établies de Dieu dans le monde, ſous pretexte de leur caractere, parce qu'ils pretendent eſtre *la nation ſainte*, murmurant que ce ſeroit vne indignité de les ſoûmettre a vne puiſſance terreſtre ; & que leur chef non content d'avoir ſecoué ce joug, taſche de s'élever au deſſus de tous les Monarques de la Chrétienté, preſumant d'avoir le pouvoir & l'autorité de les établir & de les deſtituer, ſelon qu'il eſt a propos pour les fins & les intereſts de ſa charge pretenduë. Pour l'ordre de l'Egliſe, nous avons dans ſon hiſtoire les exemples d'vne infinité de

de broüillons, qui pouſſez par l'ambition, ont voulu ou ſe fourrer dans ſes miniſteres contre toutes les regles de la diſcipline, ou qui ont attenté de s'aſſujettir tout le college de leurs freres; d'où ſont nais les deplorables ſchiſmes, qui ont miſerablement déchiré l'Egliſe en divers temps. Et de toutes ces triſtes experiences nous avons deux choſes a apprendre. La premiere, qu'il ne faut pas ſe troubler, ſi ces choſes ſont arrivées dans le Chriſtianiſme, ni tirer la verité de ce qu'il enſeigne, en doute ſous ombre de cela. Nous liſons dans ce qui nous reſte des livres des anciens Peres, que des le ſecond & le troiſieſme ſiecle, c'étoit vne objection, que les Payens faiſoyent aux Chrétiens, qu'il y avoit parmy eux pluſieurs ſectes & hereſies differentes; toutes nées ſans doute de quelque murmure ou contre la doctrine ou contre la diſcipline de l'Egliſe. Et vous ſavez que l'on nous reproche aujourd'huy la meſme choſe, & que l'on en infere la fauſſeté de nôtre religion. Mais ſi cette raiſon étoit bonne elle concluroit tout de meſme que la religion des premiers Chrétiens du ſecond & du troiſieſme ſiecle n'étoit pas veritable; & que

Voyez Orig. contr. Celſ. L. 3. p. 121. 122 & L. 5. p. 281. Clem. Alex. Strom. L. 7. p. 753.

Digitized by Google

la doctrine de Moïſe n'étoit pas bonne, contre laquelle ſe ſouſleverent tant de murmurateurs. Certainement il ne nous doit pas ſembler étrange, que le Diable ait ſemé l'yvroye de ſes menſonges dans le champ du monde auſſi toſt qu'il a veu, que l'on y avoit ſemé le froment de la verité afin d'en rendre le choix & le diſcernement difficile entre tant d'erreurs, qu'il fait lever tout a l'entour. Et Dieu le permet, *afin*; comme dit S. Paul, *que ceux qui ſont de miſe ſoyent manifeſtez entre nous.* 1. *Cor.* 11. 18.

La ſeconde & principale choſe, que nous avons a apprendre icy, eſt de nous garder de l'vne & de l'autre ſorte de murmures; & premierement de ceux qui vont contre la doctrine. C'eſt par là, que l'ennemy nous conduit dans l'erreur, & qu'en ſuite il nous fait abandonner le camp de Ieſus Chriſt pour retourner en Egypte. Le murmure naiſt de l'incredulité, & la révolte du murmure. Ie ſay bien, que ceux qui nous quittent, prennent nôtre doctrine pour pretexte de leur faute. Ils murmurent contre diverſes choſes, que nous tenons veritablement, les autres, qui nous ſont fauſſement imputées; Ils diſent comme ces diſciples, qui ſe re-

ti-

tirerent d'avec Iesus Christ, *Cette parole est rude ; qui la peut ouïr?* Mais asseurement ils nous trompent. Tout cela n'est qu'vn vain pretexte. Le vray sujet de leur murmure, bien qu'ils ne l'osent dire, parce qu'il est honteux, c'est la pauvreté de nôtre desert, & la misere & les combats, où il faut passer avant que d'entrer en nôtre Canaan. S'ils avoyent assez de generosité pour se contenter de nôtre basse & mépriſable condition, de ne convoiter, que le neceſſaire, de mépriser la vaine & fausse apparence des biens, des plaisirs & des honneurs du monde, & de craindre moins qu'ils ne font, l'opprobre, la croix & les combats de l'Evangile ; asseurement ils ne treuveroyent en toute nôtre religion, aucun sujet de s'en plaindre, ou de douter. Iamais les murmures, dont ils veulent payer le monde, ne leur monteroyent dans l'esprit. Pour leur fermer l'entrée de nos cœurs, ou les y étouffer de bonne heure, étudions soigneusement la verité, comme elle est dans l'Ecriture divine, seule capable & suffisante, quoy que l'on dise, pour nous rendre sages a salut ; & par cette étude, par nos prieres & nos larmes, plantons Iean 6. 60.

pro-

profondement & fermement dans nos cœurs la verité de la grand' promeſſe, que Dieu nous preſente en ſon Fils, & de la grande menace, qu'il nous propoſe en ſa parole de bannir pour jamais de ſon repos, & de ſon Paradis, & de punir éternellement dans les enfers, dans la compagnie, & dans les tourmens des demons, tous ceux qui par incredulité & défiance aurõt rejetté ſon ſaint Evangile. Si vous croyez bien cela, vous ſerez aſſeuré contre les murmures des autres, & contre les vôtres propres, c'eſt a dire contre ceux, que nôtre chair nous ſouffle quelquefois a l'oreille; comme la femme de Iob faiſoit autrefois a ſon mary. Cette meſme créance, ſi elle eſt bien établie dans nos cœurs, nous fera porter aiſemẽt & ſans murmure, le joug des puiſſances civiles, auquel l'Evangile nous ſoumet tous ſans en excepter aucune ame. Elle nous fera ranger ſous l'ordre de la diſcipline, la haye & l'ornement de l'Egliſe, ſans jamais nous ſoûlever contre nos conducteurs, a qui l'Apôtre nous commande *d'obeïr & de nous ſoûmettre, comme a ceux qui veillent pour nos ames.* Le grand & ſouverain Paſteur qui les a rachetées

Ebr. 12. 17.

par

par ſon ſang, veüille nous gouverner tous & Paſteurs & brebis par ſon Eſprit de foy, de paix, de force & de puiſſance, afin que ſuivant gayement & conſtamment ſon enſeigne, & perſeverant ſans murmurer en ſa ſainte communion, nous puiſſions entrer vn jour dans ſa Canaan celeſte, pour l'y glorifier eternellement, AMEN.

SER-

SERMON NEVVIESME.*

* Prononcé a Charenton le 30. d'Aouſt 1665.

I. COR. X. 11.

11. *Or toutes ces choſes leur arrivoyent en exemple, & ont été écrites pour nous admoneſter, nous auxquels les derniers ſiecles ſont parvenus.*

HERS FRERES;

Aug. l. 2. contr. Fauſt. c. 24.

Vn des plus eſtimez docteurs de l'Egliſe, diſputant contre des heretiques ennemis du vieux Teſtament, nous a laiſſé par écrit, que la vie des anciens Iſraëlites a été prophetique, auſſi bien que leur langue; & que l'état de ce peuple fut tout entier vn grand Prophete, parce que le ſubject dont il prophetiſoit, eſt tres-grand. Il veut dire que le Chriſt de Dieu & ſon peuple, n'ont pas ſeulement eſté predits dans les oracles prononcez par la bouche des Iſraëlites, comme nous les liſons encore aujourd'huy dans leurs Ecritures; mais qu'ils ont meſme été pré-

fi-

Digitized by Google

figurez par le corps entier de toute leur nation, dont l'hiſtoire eſt comme vn grand tableau prophetique, où ſe voit tout l'état de Ieſus Chriſt & de ſon Egliſe portrait ou du moins crayonné pluſieurs ſiecles avant, qu'il paruſt au monde; la grandeur du ſujet ayant eu beſoin d'vn grand peuple tout entier pour eſtre dignement repreſentée en toutes ſes parties. Vn autre Pere encore plus ancien, avoit desja dit en meſme ſens des myſteres du Chriſtianiſme, qu'ils ont été prophetiſez en deux faſſons en Iſraël, non avec des paroles ſeulement mais auſſi avec des choſes; & que ces vieux fideles les ont annoncez par les choſes qu'ils ont faites, non moins que par celles qu'ils ont dites; c'eſt a dire qu'ils les ont figurées par leurs actions & avantures, comme ils les ont ſignifiées par leurs paroles. A quoy l'on peut auſſi appliquer ce que le meſme auteur écrit ailleurs de Dieu, qu'il agit, auſſi bien qu'il parle, avecque nous par paraboles; c'eſt a dire que ſes œuvres ſont figurées auſſi bien, que ſes paroles; les vnes & les autres ayant ſignifié myſtiquement ſous la forme où il les preſentoit, quelcune des veritez de l'Evangile.

Tertull. de Reſurr. Carn. c. 28.

La meſme ch. 14.

Par

Par exemple Dieu dit dans vn de ſes vieux oracles, *Ie ſuſciteray ſur mes Brebis vn Paſteur qui les paiſtra*, ſavoir mon ſerviteur David ; C'eſt vne parabole, vne parole figurée qui ſous le nom de David, & ſous l'image d'vn berger & d'vn troupeau de brebis, predit l'envoy du Meſſie pour conduire l'Egliſe. Ailleurs il fait tomber la manne du ciel dans le deſert & en nourrit Iſraël. C'eſt encore vne parabole, vne œuvre figurée, qui nous repreſente le pain celeſte & vivifiant, ſon Fils deſcendu en nôtre terre pour nous donner la vie eternelle. Dans la premiere il parle ; dans la ſeconde il agit, mais dans l'vne & dans l'autre il parle & agit figurément & en parabole ; nous ſignifiant vne choſe ſous l'image d'vne autre. Car comme dit encore ce meſme écrivain parlant de l'envoy du ſalut, & de tout le myſtere de Ieſus Chriſt ; *Dieu en a formé & reſolu le deſſein, avant le temps, & l'a manifeſté en la plenitude des temps* ; Mais dans les ſiecles, qui en ont precedé la manifeſtation, *il l'a diſpenſé & adminiſtré des-lors en figures, en enigmes, & en allegories*, c'eſt a dire qu'il l'a promis, prédit & décrit avec des expreſſions ſombres,

Ezech. 34. 23.

Tertull. l. 5. contra Marc. c. 6. p. 386.

&

& obſcures, mais que la divine lumiere du Soleil de juſtice a éclaircies, auſſi toſt qu'il s'eſt levé & montré au monde. Chers Freres, je ne doute point que ces deux celebres docteurs n'euſſent puiſé des paroles de S. Paul, que nous venons de vous lire, ce qu'ils établiſſent de la ſignification myſtique & prophetique des actions & des avantures des anciens Iſraëlites. Car vous ſçavez, que c'eſt d'eux que l'Apôtre parle, quand il dit icy, que *toutes ces choſes*, celles qu'il nous a repreſentées dans les verſets precedens, *leur arrivoyent en exemple*, ou *en figure*, c'eſt a dire pour figurer & repreſenter les choſes du Chriſtianiſme. Mais outre la fin & le deſſein des choſes meſmes, il y ajoûte le ſoin, que Dieu a pris de les faire enregiſtrer dans ſes Ecritures, & la raiſon pourquoy il l'a fait, quand il dit en ſuite, que ces meſmes choſes *ont été écrites pour nous inſtruire & admoneſter, nous auxquels les derniers ſiecles ſont parvenus.* Pour détourner les Chrétiens de Corinthe de certains vices, où il craignoit qu'ils ne ſe laiſſaſſent aller, il leur a mis devant les yeux les exemples des Iſraëlites, qui s'y étant autrefois abandonnez avoyent été pu-

punis tres-severement ; pour avoir les vns convoité des choses mauvaises, les autres pour avoir idolatré, les vns pour avoir paillardé; les autres pour avoir tenté Christ, ou murmuré contre leurs conducteurs. Afin qu'aucun de nous ne se flate, s'imaginant possible, que Dieu n'agira pas avecque nous dans la mesme rigueur qu'il fit avec ces Israëlites, il remarque expressement, que leur histoire nous regarde ; que c'est le tableau de nôtre destin, & qu'elle a expressement été écrite pour nous. Il est vray que des l'entrée de ce discours il nous avoit desja donné vn avertissement tout semblable, nous disant que ces mesmes choses des Israëlites qu'il avoit touchées en gros, & dont il particularise en suite quelques vnes par le menu, *ont été des exemples*, ou des *figures* pour nous, afin que nous en fassions nôtre profit, nous gardant bien de tomber en de pareils pechez. Mais parce que la chose est d'importance, l'Apôtre n'a point fait de difficulté de la retoucher encore & de l'éclaircir davantage, y ajoûtant ce qu'il n'avoit pas dit la premiere fois, que ces choses arrivées aux Israëlites, *ont été écrites pour nôtre instru-*

ſtruction, de nous a qui les derniers ſiecles ſont parvenus. Cela meſme que ce ſaint homme a jugé cét avertiſſement digne de nous eſtre repeté par deux fois, doit réveiller nos ſens, & exciter nôtre attention, pour le conſiderer avecque toute la diligence, dont nous ſommes capables, examinant exactement tout ce qu'il contient. Afin d'y proceder par ordre nous traitterons s'il plaiſt au Seigneur dans cette action, les deux parties du texte de l'Apôtre; qui parlent toutes deux d'vn meſme ſujet; j'entens des choſes arrivées aux anciens Iſraëlites; La premiere partie dit, que c'étoyent des *types* ou des *figures*, ou comme nôtre Bible Françoiſe l'a traduit, des *exemples*; & la ſeconde ajoûte, qu'elles ont été écrites *pour nous admoneſter nous, qui ſommes parvenus aux derniers temps.* La premiere eſt de leur *nature*, ou de leur *condition* meſme, c'étoyent des figures, ou des exemples; La ſeconde, de la memoire, que Dieu a voulu que l'on en conſervaſt juſques au temps de l'Egliſe Chrétienne, *elles ont été écrites* dit l'Apôtre; & de la fin pour laquelle ſa providence en a ainſi vſé, *pour nous admoneſter*, nous qui vivons ſous la grace de

Digitized by Google

Christ dans les derniers siecles du monde.

Quant a la premiere de ces deux parties, il est vray qu'a prendre les paroles de S. Paul precisement & dans la rigueur de leur sens, *toutes ces choses*, dont il parle, ne se peuvent entendre, que de ces cinq pechez des Israëlites dans le desert, qu'il nous a representez dans les cinq versets precedens, avec les justes & exemplaires punitions, qui en furent faites; ou tout au plus s'étendre encore aux histoires, qu'il a marquées des l'entrée de ce chapitre, que ces Israëlites furent tous sous la nuée, & passerent tous dans la mer & que par ce moyen ils furent tous baptisez en Moïse, & qu'ils mangerent tous d'vne mesme viande spirituelle, & burent tous d'vn mesme breuvage spirituel, de la pierre spirituelle, qui les suivoit, & qui étoit Christ, Car puisque l'Apôtre a expressement parlé de toutes ces choses dans les dix versets precedents, on ne peut nier, que ce ne soyét celles qu'il entend, quand il ajoûte maintenant, *Or toutes ces choses leur arrivoyent en exemple*. Mais bien qu'a presser la lettre des paroles elles demeurent neces-

ceſſairement reſſerrées dans ces bornes; néanmoins la raiſon des choſes meſmes, & le deſſein de l'Apôtre nous permet de les étendre beaucoup plus loin a toutes les autres illuſtres avantures de l'ancien peuple, comme eſt leur ſervitude en Egypte, leur delivrance, leur ſejour dans le deſert, leur établiſſement dans la terre de Canaan promiſe a leurs peres & enfin tous les autres evenemés conſiderables, qui ſe rencontrent dans leur hiſtoire. Car il ſemble qu'il n'y ayt pas plus de raiſon de prendre pour des types & pour des figures celles de leurs avantures, qui ont été touchées par S. Paul, que ces autres-là. Ioint que luy meſme ailleurs & en d'autres occaſions ne feint point de conſiderer comme typiques & figuratives, ou quelques vnes de celles-là, ou d'autres ſemblables. Enfin il eſt clair ce me ſemble, qu'en effet ſon deſſein a ſimplement été en ce lieu de toucher expreſſement quelques vnes de ces anciennes hiſtoires, qui étoyent les plus propres pour la correction des Corinthiens, par exemple ſeulement, & non pour definir préciſement, qu'il n'y ayt que celles qu'il a touchées, qui ayent été des types; ſi

bien qu'a mon avis le ſens de ces paroles eſt comme s'il diſoit, que ces choſes & toutes les autres ſemblables, qui ſe rencontrent dans l'hiſtoire de ces vieux Iſraëlites, leur arrivoyent en figure ou en exemple. L'original dans la pluſpart des livres Grecs porte, que toutes ces choſes leur arrivoyent en *types*, ou en *figures*, ou bien comme *types* ou *figures*. Il y a auſſi des exemplaires, quelques vns meſmes tres-anciens, qui liſent que toutes ces choſes leur arrivoyent *typiquement*; & S. Chryſoſtome dans l'homelie qu'il a
τυπικῶς faite ſur ce paſſage, le repreſente ainſi. Mais tout revient a vn meſme ſens. Car arriver *typiquement*, & *en type*, ou *comme type* ſignifie la meſme choſe. I'avouë que le mot de *type* ſe prend quelquefois pour dire vn exemple ou vn patron, & c'eſt ainſi que S. Pierre l'a employé, quand il
1. Pier. 5. 3. dit que les Paſteurs *doivent eſtre pour patron a leur troupeau*; & S. Paul pareille-
Phil. 3. 17. ment, quand il dit, que *les Philippiens l'ont pour patron*; & ailleurs que les Theſſaloniciens ont *été pour patron a tous les autres fideles de Macedoine & d'Achaïe*. On peut donc auſſi prendre icy ce mot en ce ſens, & traduire comme a fait nôtre inter-

terprete, que toutes ces choſes arriverent aux Iſraëlites *en exemple*; c'eſt a dire pour nous eſtre, non vn patron pour l'imiter, comme ce mot ſe prend dans les paſſages alleguez, mais pour vn tableau, qui nous montre ce que nous devons ou faire ou fuïr, par les jugemens de Dieu qui y paroiſſent dans vne tres-haute forme. Mais vous voyez qu'en l'entendant ainſi, c'eſt encore le premier ſens, que nous en avons raporté, & qui eſt ſuivy generalement par tous les anciens & par la plus grande partie des modernes. Au reſte quand S. Paul dit, que ces choſes arrivoyent *typiquement* ou *figurément* aux Iſraëlites, ou ce qui ſignifie la meſme choſe, qu'elles leur *arrivoyent en figure*, il ne veut pas dire que les choſes, dont il parle ne leur ſoyent pas arrivées en effet, mais en peinture, ou en repreſentation ſeulement. Il ne ſe peut rien dire de plus éloigné de ſon intention. Car au contraire il entend qu'elles leur ſont tres-veritablement, & tres-réellement arrivées, comme toute l'hiſtoire de Moïſe nous l'aſſeure en termes ſi clairs & ſi forts, qu'il ne nous reſte aucune occaſion d'en douter. Mais l'Apôtre entend, que

ces meſmes choſes, qui leur arriverent réellement & en effet, comme l'Ecriture nous le raconte, ont été des figures, des images & des repreſentations de celles, qui arriveront aux Chrétiens, ſi maintenant dans l'état de grace, ils commettent des deſordres ſemblables a ceux, où les Iſraëlites tomberent ſous la diſpenſation de la Loy. Et c'eſt-ce que S.Paul ſignifioit quand il diſoit cy devant que ces choſes *ont été des figures pour nous.* Vous dites, qu'ils convoiterent veritablement des choſes mauvaiſes ; qu'ils idolatrerent veritablement, qu'ils tenterent Chriſt, & murmurerent veritablement; qu'ils furent vrayement frappez des ſerpens, & qu'ils perirent veritablement par le deſtructeur ; Qui en doute, puis que l'Eſprit de Dieu le dit,& que S.Paul nous l'a encore confirmé ? Mais ſi cela eſt direz vous, comment les choſes, qui leur arriverent, ont elles été les figures de celles qui arrivent maintenant a ceux qui pechent ſous le Chriſt, puis qu'a ce conte les vnes & les autres ſont meſmes? A cela je répons, qu'elles ont vn grand raport les vnes avecque les autres, comme il faut qu'il y en ayt entre la figure & la

la choſe, dont elle eſt la figure ; mais qu'elles ne ſont pas meſmes en tout & par tout. Car comme il y a au fond vne grande difference entre le pays de Canaan & le royaume celeſte ; auſſi y en a-t-il beaucoup pareillement entre la promeſſe de l'vn & la promeſſe de l'autre ; & par conſequent entre l'incredulité qui mépriſe l'vne, & celle qui rejette l'autre. Et comme Ieſus Chriſt eſt vn Mediateur & vn Prophete tout autre que Moïſe ; certainement murmurer contre Chriſt eſt vn peché tout autre que murmurer contre Moïſe. Et comme enfin Ieſus Chriſt revelé dans ſon Evangile avecque tout le merite de ſa croix & toute la gloire de ſa reſurrection eſt dans vn état bien different de celuy auquel il étoit avant ſa manifeſtation, lors qu'étant dans le ſein du Pere ſans ſe découvrir clairement, il conduiſoit Iſraël dans le deſert ; auſſi ne faut-il pas douter, que ceux qui le tentent maintenant ne ſoyent beaucoup plus coupables, que ceux qui le tenterent alors. Enfin bien que mourir dans le deſert ſans entrer dans le pays de Canaan, & bien qu'eſtre détruit par les morſures des ſerpens, ou conſumé par le

feu, ou englouty dans les entrailles de la terre, soyent des figures fort propres & fort expresses de l'enfer; avecque tout cela il n'y a personne, qui ne sçache, que ces punitions ne sont pourtant pas l'Enfer. Puis donc que les choses, qui arriverent autrefois aux pecheurs d'Israël sont tres-differentes de celles qui arrivent aux mauvais Chrétiens, rien n'empesche, que celles-là ne puissent estre des types ou des figures de celles-cy. Seulement se faut-il bien garder de l'impieté de ceux, qui sous ombre de cela excluent les fideles qui ont vescu sous le vieux Testament, de la grace & du salut eternel, que le Fils de Dieu nous a acquis.

Gal. 3. 23. 24. & 4. 1. 2. J'avouë que le peuple de Dieu étoit encore alors en son enfance, sous la garde du pedagogue, sous des tuteurs & des curateurs, ne differant en rien du serf. Mais au fond il ne laissoit pas d'estre enfant & heritier & Seigneur de tout; & de saluer de loin les grandes promesses du Messie, de soûpirer apres elles, & d'attendre la cité de Dieu, fondée & bâtie de sa main. Comme donc rien n'empesche, que les choses, qui arrivent a vne personne durant son enfance, ne soyent les figures,

Ebr. 11. 10.

les

les ombres, & les ébauches de celles qui luy arrivent, quand il eſt homme fait, bien que ce ſoit vn meſme homme dans ces deux âges ; ſemblablement auſſi ce qu'Iſraël a été durant les premiers ſiecles le meſme peuple de Dieu, que nous, racheté par vne meſme grace & heritier d'vn meſme ſalut ; n'empeſche pas, que les avantures & les qualitez de ſon enfance n'ayent peu eſtre les types & les figures de celles de ſon age meur & parfait, où il n'eſt entré qu'apres l'aſcenſion du Seigneur. Vn meſme S. Paul nous aprend clairement l'vne & l'autre de ces deux veritez. Car pour laiſſer-là ſes autres épîtres, dans celle qu'il écrit aux Ebreux, il établit magnifiquement la foy, la grace & le ſalut eternel des fideles d'Iſraël, diſant entre pluſieurs autres choſes fort expreſſes, qui ſe liſent ſur ce ſujet dans le chapitre vnzieſme de cette épitre qu'ils deſiroyent la patrie celeſte, qu'en effet Dieu leur avoit preparé vne cité ailleurs, qu'en la terre, c'eſt a dire dans le ciel, comme il eſt clair par toutes les circonſtances du paſſage ; ſi bien qu'il ne prenoit point a honte d'eſtre appellé leur Dieu, qui eſt juſtement la raiſon que

Hebr. 11. 13. 16. *Luc* 20. 37. 38.

nô-

nôtre Sauveur employe contre les Sadduciens, inferant de ce que le Seigneur s'appelle le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Iacob, qu'il les ressuscitera vn jour en la bien-heureuse immortalité. Mais le mesme Apôtre dans cette mesme épître, ne laisse pas de considerer le repos de Canaan, promis aux anciens Israëlites, comme le type du grand & eternel repos, que Iesus nous a promis dans les cieux, & l'incredulité de ceux des Israëlites, qui mépriserent la promesse du premier, comme la figure de l'infidelité des Chrétiens, qui ne tiennent conte de celle du second; & la peine de ceux là comme le crayon de la punition de ceux-cy; comme vous le pouvez voir a la fin du troisiesme chapitre, & au commencemẽt du quatriesme de la mesme épître. I'aurois maintenant a justifier la verité de ce que dit l'Apôtre, que toutes les choses arrivées aux anciens Israëlites étoyent des figures pour nous, qui préfiguroyent celles du Christianisme; Mais parce que nous l'avons desja fait dans l'explication des versets precedens, où nous avons montré les beaux & justes raports, qu'ont avecque nôtre condition sous l'Evangile cha-

Digitized by Google

chacune de ces anciennes hiſtoires, que S. Paul y a touchées ; j'eſtime que cet échantillon ſuffit pour verifier ce qu'il en dit, ſans qu'il ſoit beſoin d'en raporter icy d'autres exemples. I'ajoûteray ſeulement deux ou trois remarques ſur ce ſujet avant que de paſſer a l'autre partie de nôtre texte. La premiere eſt, que quelque étenduë, que nous ayons donnée au ſens de cette parole de l Apôtre, il ne faut pourtant pas s'imaginer, qu'il n'y ayt rien dans l'hiſtoire des Iſraëlites, qui ne ſoit vne figure de quelcune des choſes de l'Evangile. En quoy il eſt mal-aiſé de bien defendre la curioſité d'Origene & de pluſieurs autres anciens, qui laiſſent a peine aucune des actions des Ebreux, qui nous ſont racontées dans les Ecritures du vieux Teſtament, ſans l'évaporer en des allegories étudiées & tirées de loin, qui donnent ſouvent dans l'ineptie, & quelquefois meſme dans le ridicule. S. Paul ne parle, & nous apres luy, que des choſes nobles & illuſtres, comme ſont toutes celles, qu'il a raportées au Chriſtianiſme, ſoit icy ſoit ailleurs, où vous verrez ſi vous prenez la peine de les examiner, que la choſe meſme oblige a les prendre

ainſi, ſoit pour la dignité, ſoit pour l'evidence du ſujet. L'autre remarque eſt que meſme dans ces anciennes avantures, qui ſont manifeſtement des figures du Chriſtianiſme, il n'eſt pas beſoin d'en rapporter toutes les circonſtances & particularitez au deſſein de la figure. Il faut ſe ſouvenir, que ces types ſont des paraboles, comme Tertullien les appelle elegamment, & que la parabole eſt vne eſpece de peinture. Or tout ce que le Peintre met dans ſon tableau, n'eſt pas du deſſein de ſa figure. Ce ſeroit eſtre ridicule, que d'y rapporter les fleurs, ou les verdures, dont il en a enrichy la bordure, ou les lumieres & les ombres qu'il y a diverſement diſpenſées pour mieux faire paroiſtre les choſes, ou enfin l'étoffe ou la couleur de la drapperie. Cela ne ſert qu'a la beauté de l'ouvrage, & non proprement a la forme du ſujet. Quand donc il ſe rencontre vn rapport manifeſte entre quelcune des plus nobles actions, ou avantures des anciens décrites dans les tableaux de Moïſe, & celles du Chriſt, ou de ſes fideles, il faut s'arreſter-là, & y attacher vôtre meditation; ſans tirer là meſme toutes

tes les autres particularitez de l'hiſtoire, malgré qu'elles en ayent ; ces efforts reüſſiſſant le plus ſouvent fort mal, quelque ingenieux que ſoyent ceux, qui les font ; comme nous n'en avons, que trop d'exemples dans les meditations non des modernes ſeulement, mais meſmes des plus anciẽs & plus excellens Theologiens, qui nous font quelquefois pitié les voyant ſuër pour trouver des myſteres dans les plus ſimples tîtres des Pſeaumes, & en d'autres endroits, où il n'y en a point. Enfin dans les lieux meſmes, où eſt proprement la figure, il ne faut pas laiſſer d'y conſerver le ſens literal ; comme vn fondement neceſſaire pour ſoûtenir le myſtique ; au contraire de ce que font la pluſpart de ces grandes Allegoriſtes, de ceux-là meſme du temps paſſé, qui détruiſent la lettre, & ſe forgent ſouvent ſans raiſon, & contre toute verité, des difficultez & des impoſſibilitez en des choſes claires & faciles a entendre ; afin de pouvoir gagner ſous ce pretexte la liberté d'évaporer a leur fátaiſie toutes les paroles de l'Ecriture en myſteres. Mais je viens a la derniere partie de nôtre texte, où l'Apôtre dit de ces meſmes cho-

choſes arrivées aux anciens Iſraëlites, & figuratives de celles, qui devoyent arriver ſous l'Evangile, *qu'elles ont été écrites pour nous admoneſter, nous auxquels les derniers ſiecles ſont parvenus.* Les lettres ſont ſans difficulté les plus fideles gardiennes des choſes, qui ſe font ou qui s'enſeignent dans le monde. Tous les autres monumens ſont ſujets a mille accidens, qui les détruiſent, & qui aboliſſent la memoire des enſeignemens, qu'ils donnoyent aux hommes. C'eſt pourquoy le Seigneur voulut, que l'hiſtoire des Iſraëlites fuſt exactement couchée par écrit, & que les livres en fuſſent copiez, leus & gardez parmy ſon peuple avec vne extreme diligence, afin que la memoire de ces grands & terribles jugemens qu'il exerça tant ſur les ennemis, que ſur les pecheurs de ſon peuple ſe conſervaſt a jamais. Il ne s'en fia pas a la ſimple tradition des hommes; ſachant combiẽ cette voye eſt douteuſe, & trompeuſe, pour la vanité & legereté naturelle de l'eſprit humain, qui oublie aiſement les choſes qui luy ont été recommandées, qui les altere & les corrompt encore plus facilement, y ajoûtant & en

re-

retranchant ; ſi bien qu'a la longue on en perd la vraye & ſincere connoiſſance, comme l'experience de tous les ſiecles nous le fait voir ; au lieu que l'Ecriture retient & conſerve les choſes que l'on y met, dans leur pure & ſimple verité. C'eſt vn fidele & aſſeuré contreroolle de la tradition, pour la ramener a la verité quand elle s'en eſt écartée ; pour en corriger les fautes, rétablir ce qu'elle en a éclipſé, retrancher ce qu'elle y a ajoûté & demeſler ce qu'elle y a broüillé. I'avouë, que l'écriture de ces choſes d'Iſraël ſervit a leur poſterité durant tout le temps que la diſpenſation de Moïſe a eu lieu. Ils y aprenoyent leur devoir par les exemples de leurs anceſtres ; la crainte de Dieu, le reſpect de l'ordre établi dans leur nation, la modeſtie, l'honneſteté, & la pureté, & les autres vertus, que la loy leur commãdoit, voyant par la terrible punition de ceux qui l'avoyent violée a ces commencemens, combien la tranſgreſſion en eſt dangereuſe, attirant ſur ceux qui s'en rendent coupables, de ſi grands & ſi inévitables malheurs. Mais outre ce grand & neceſſaire vſage, que l'écriture de cette hiſtoire

re rendoit aux Iſraëlites, l'Apôtre nous apprend, qu'elle en doit auſſi avoir pour nous, quelque éloignez que nous ſoyons des temps, où ſe paſſerent ces choſes. *Elles ont été écrites* (dit-il) *pour nous admoneſter, nous auxquels les derniers ſiecles ſont parvenus*, c'eſt a dire tous les Chrétiens, non ſeulement ceux qui ſe rencontreront a la fin du monde, mais auſſi ceux qui vivoyent dans les premiers établiſſemens du Chriſtianiſme, & ceux qui ont veſcu depuis juſques a nous. L'Apôtre les comprend tous ſous ces mots; *nous auxquels les derniers ſiecles ſont parvenus* ou avecque leſquels ils ſe ſont rencontrez. C'eſt preciſement la conſtruction des paroles dans l'original. Peut eſtre que l'Apôtre en a échangé la forme, diſant, *nous que les derniers ſiecles ont rencontrez*, au lieu de dire, *nous qui nous ſommes rencontrez dans les derniers ſiecles.* C'eſt vne figure de grammaire, dont il ſe trouve des exemples dans les meilleurs auteurs du langage; Et c'eſt ainſi a mon avis qu'il faut reſoudre ces paroles de l'Apôtre dans le ſixieſme chapitre de l'épître aux Romains; *Vous avez obey de cœur a la forme de doctrine a laquelle* (dit-il)

vous

Digitized by Google

vous avez été baillez, au lieu de dire, *laquelle vous a été baillée*. C'eſt vn échange de la legitime & reguliere conſtruction des termes. Il eſt vray que l'Apôtre & ceux de ſon temps pouvoyent dire, que les *derniers temps les avoyent rencontrez*, parce qu'ils étoyent nais & vivoyent desja, quand ces temps, qu'il appelle *les derniers*, commencerent; en la meſme ſorte, que nous diſons que *la nuit nous a ſurpris*, ou *rencontrez*; Mais pour nous qui ne ſommes nais qu'apres vne grand' partie de ces derniers temps écoulée, pour parler regulierement, il faut dire que nous avons rencontré, ou que nous nous ſommes rencontrez dans les derniers temps; parce qu'ils couroyent desja long-temps avant nôtre naiſſance. Mais cela importe peu; étant clair en quelque maniere que vous conſtruiſiez ces paroles, que le ſens de l'Apôtre eſt de ſignifier ceux qui vivent dans les derniers temps. Vous trouverez peut eſtre plus de difficulté en ce qu'il dit des fideles, qui vivoyent alors, que les *derniers temps les avoyent rencontrez*. Comment *les derniers temps?* puis qu'il s'eſt paſſé ſeize ſiecles entiers depuis luy, & qu'il en paſ-

Digitized by Google

ſera peut eſtre encore beaucoup d'autres avant, que le temps finiſſe ? Et ce qui ſemble augmenter la difficulté, eſt que l'Apôtre dans l'original pour exprimer ce que nous avons traduit *les derniers temps*, dit formellement *les fins des ſiecles.* * Car ſoit que vous preniez *les ſiecles*, au ſens ordinaire de ce mot dans nos langages; pour vn long, mais certain & finy eſpace de temps, comme de cent ans par exemple; ſoit que par *les ſiecles* vous entendiez le monde, cet Vnivers compoſé de pluſieurs grandes parties, comme les Ebreux l'entendent ſouvent ainſi, & nommément S. Paul, qui appelle Dieu le *Roy des ſiecles*, pour dire le Roy du monde, & dit que *Dieu a fait les ſiecles* c'eſt a dire le monde, *par ſon Fils*; en quelcun dis-je de ces deux ſens que vous preniez les *fins des ſiecles*, il ſemble que cela ne peut ſignifier autre choſe, que le temps proche de la fin du monde, & s'il faut ainſi dire la veille de ce grand & terrible jour, qui détruiſant ce vieux monde pour faire place au nouveau, immortel & incorruptible, ſera la fin du temps & le commencement de l'éternité. Mais chers Freres, bien que cela ayt

* Ἐπὶ πέλη τῶν αἰώνων

1. Tim. 1. 17. Hebr. 1. 2.

de

de l'apparence, il n'a pas de ſolidité. Ces paroles de l'Apôtre *les fins des ſiecles* ou *les derniers temps*, ont vn tout autre ſens. Et pour le bien entendre, il faut ſavoir, que la durée du monde, ou des ſiecles deſtinez a ſa ſubſiſtance, ſe diviſe en pluſieurs parties. Ie laiſſe là la diviſion qu'en firent autresfois les Poëtes des Payens, en trois ſiecles, l'vn qu'ils appelloyent le *ſiecle d'or*, le ſecond *le ſiecle d'argent*, & le troiſieſme enfin le *ſiecle de fer*, & celle que S. Auguſtin rapporte, & qui a été ſuivie par la pluſpart des hiſtoriens Chrétiens, Annaliſtes, & auteurs de Chroniques, qui ont veſcu depuis luy, diviſant tout le temps de la durée du monde en ſix âges, dont ils content le premier depuis Adam juſqu'a Noé, & le ſixiéſme, ou dernier depuis le commencement du Chriſtianiſme juſqu'au dernier jour. Les Iuifs parlent auſſi d'vne vieille tradition, venuë a ce qu'ils diſent de l'école d'Elie, qui faiſoit durer le monde ſix mille ans, les deux premiers ſans loy, les deux ſeconds ſous la loy, & les deux derniers ſous le Meſſie. Mais pour dire le vray il y a peu de certitude en tout cela. Ce qu'il y a de bien aſſeuré c'eſt, que les Propheres

Aug. L. Quæſt. 84.

Esaïe, Ieremie, Daniel, & la plusпart des autres, prédisoyent clairement, qu'il arriveroit vn grand changement dans l'Eglise, & dans le monde, & que la loy Mosaïque, sous laquelle ils vivoyent, feroit place a vne alliance nouvelle, que Dieu traiteroit avecque l'Eglise, laquelle s'étendroit jusqu'aux bouts du monde, & que tout cela se feroit par le Messie. C'est donc le temps auquel s'est fait ce changement, & celuy qui le suivra jusqu'au dernier jour, que l'Apôtre appelle icy *les fins des siecles*; c'est a dire les derniers temps, comme nôtre interprete l'a fort bien traduit; parce que c'est la derniere partie du temps de la durée de ce monde; le temps, dans lequel il ne faut plus attendre de nouvelle loy, de nouvelle alliance, ou religion, dans ce monde; celle du Messie, l'accomplissement & la perfection de toutes les dispensations precedentes, devant subsister jusques au dernier jour dans l'état, où il la bailla, sans qu'il se doive plus élever aucun autre Prophete pour la reformer, ou pour l'accomplir, comme le Christ a fait a celle de Moïse. Ce que l'Apôtre appelle donc icy *les fins des siecles*, comprend tout cet

es-

eſpace de temps, qui commença au premier établiſſement de l'Egliſe Chrétienne, & s'étendra juſqu'au dernier jour. C'eſt-ce que ces divins auteurs appellent auſſi pour la meſme raiſon, & au meſme ſens, les *derniers jours*; & les derniers temps, *Dieu ayant jadis parlé aux Peres par les Prophetes, a parlé a nous en ces derniers jours par ſon Fils*; dit S. Paul, & ailleurs encore; *Sache cecy, qu'aux derniers jours il ſurviẽdra des temps fâcheux. L'Eſprit dit expreſſement, qu'aux derniers temps, quelques vns ſe revolteront de la foy*; & S. Pierre parlant du Chriſt, l'Agneau myſtique de Dieu, dit qu'*il a été ordonné devant la fondation du monde; mais qu'il a été manifeſté pour nous aux derniers temps.* Les Prophetes avoyent desja ainſi nommé cet eſpace de temps, & c'eſt d'eux ſans doute que les ſaints Apôtres ont tiré ce mot. Eſaïe & Michée prediſant l'établiſſement de l'Egliſe Chrétienne; *Il aviendra* (diſent-ils) *aux derniers jours, que la maiſon de la montagne de l'Eternel ſera affermie*; Daniel en vſe auſſi de meſme. C'eſt là, que regarde l'Apôtre, quand il appelle ailleurs la meſme choſe *la plenitude* ou *l'accompliſſement du temps*, ou *des temps*; parce

Hebr. 1. 2.
2. Tim. 3. 1.
1. Tim. 4. 1.
1. Pier. 1. 20.
Eſ. 2. 2. & Mich. 4. 1.
Daniel 2. 28. & 10. 14.
Gal. 4. 4. Epb. 1. 10.

Digitized by Google

que c'eſt le temps prédit par les Prophetes, accomply ſelon les termes qu'ils en avoyent marquez, & accompliſſant par la diſpenſation du Chriſt, tous les oracles, toutes les loix, & toutes les figures des temps precedens. D'où paroiſt premierement pour vous le dire en paſſant, qu'il faut tenir pour des impoſteurs tous ceux, qui depuis la naiſſance du Chriſtianiſme ont étrepris de le changer, ſoit par le retranchement de quelcun de ſes premiers enſeignemens, ſoit par l'addition de quelque choſe nouvelle, non baillée au commencement par le Seigneur & par ſes Apôtres ; comme Montanus avec ſes diſciplines, quoy que ſpecieuſes en apparence, qu'il ſe vantoit d'avoir appriſes par l'inſpiration du Paraclet ; comme Manes, avec ſon Evangile nouveau ; comme Mahomet, ce vilain bouc du Midy, qui ſortant de ſon Arabie a empoiſonné tout l'Orient de ſes fauſſes doctrines ; comme tant d'autres, qui ont dogmatiſé outre ce qui avoit été evangeliſé par les premiers miniſtres du Chriſt de Dieu; Et ſecondement qu'il faut rejetter par la meſme raiſon tout ce que divers innovateurs ont ajoûté ſoit de cul-

cultes, ſoit de créances aux enſeignemens & aux ſervices baillez par le Seigneur; quelque grand que ſoit leur nom, & quelque plauſibles que ſoyent les motifs & les deſſeins de leur innovation. Nous ne ſommes plus au temps des predictions, des figures, & des foibleſſes de l'enfance de l'Egliſe. Nous ſommes au temps de *l'accompliſſement*; qui a achevé l'œuvre de Dieu, qui a accomply toutes les predictions & tous les types de la diſpenſation Moſaïque, & qui a mis la religion au point, où elle doit demeurer juſqu'au ſecond advenement de Ieſus Chriſt, ſans que deſormais ni Apôtre ni Ange y puiſſe rien changer, ajoûter, ou innover, a moins que d'encourir l'anatheme de S. Paul, & la malediction de Dieu. Mais pour revenir a mon ſujet, puis que l'Apôtre par les fins du monde, ou des ſiecles entend, tous les temps, qui ſont coulez, & qui couleront encore cy apres, depuis la manifeſtation du Chriſt juſqu'au dernier jour, & non ſimplement & preciſement le jour, l'an, ou le ſiecle, qui precederont immediatement la fin du monde; vous voyez, que c'eſt avecque raiſon & verité, que S. Paul dit de *Gal. 1. 8.*

ſoy meſme & des autres fideles qui vivoyent au temps qu'il écrivoit cette épître, que *les derniers temps les avoyent rencontrez*; parce que quelque éloignez qu'ils fuſſent de la ſeconde venuë du Seigneur, ils vivoyent pourtant depuis la premiere. D'où chacun peut encore aſſez comprendre combien eſt hors de propos toute la diſpute, que quelques vns mettent en avant ſur le texte de l'Apôtre, du temps de la fin du monde, & ſi elle viendra bien toſt, ou ſi nous en ſommes encore bien loin. Laiſſant là ces curioſitez, auſſi vaines en elles meſmes qu'elles ſont éloignées de l'intention de S. Paul, conſiderons pour la fin quelle part les Chrétiens peuvent avoir dans les hiſtoires typiques de l'ancien Iſraël; & quels vſages ils en peuvent ou doivent tirer, *Elles ont été écrites* (dit l'Apôtre) *pour nous admoneſter*, ou comme le Grec porte mot a mot, *pour nôtre admonition*. Certainemẽt nous tirons divers enſeignemens de cette partie de l'ancienne Ecriture. Premieremẽt elle ſert a affermir nôtre foy contre le ſcandale que nous donnent les ſoûlevemens, les ſchiſmes, les hereſies & les débordemens de mœurs, qui ſe voyent quel-

quelquefois entre les Chrétiens. Les Payens & les Iuifs en ont fait autrefois reproche aux premiers Chrétiens. Mais puis que la meſme choſe eſt arrivée entre les Iſraëlites, dont les avantures ont été les figures de celles du nouveau peuple; cet admirable rencontre doit plutoſt fortifier, qu'ébranler le ſentiment, que nous avons de la Divinité de l'Evangile. Cela meſme rabbat encore l'étonnement, que nous avons quelquefois de ce que le Fils de Dieu fut ſi mal receu par les Iuifs, ſi peu ſuivi par leurs peuples, abandonné par quelques vns de ſes diſciples, trahy enfin par vn de ſes Apôtres; ce que Celſus objectoit autrefois aux premiers Chrétiens. Mais tout cela ayant été predit & prefiguré tant de ſiecles auparavant, qui ne voit que cet evenement eſt vn argument de la verité de l'Evangile de Ieſus Chriſt? bien loin de nous donner aucun ſujet de la ſoupçonner? Et quant aux Iuifs s'ils avoyent mieux traité leur Moïſe, & plus conſideré ſes miracles, ils auroyent quelque couleur de nous alleguer le mépris, les murmures & les violences de leurs Peres contre nôtre Ieſus. Mais puis que leurs

pro-

propres livres nous apprennent leur dureté & insensibilité apres tous les miracles de l'Egypte & du desert, & leur insolence & rebellion contre Moïse ; il ne faut pas treuver étrange, qu'vne nation si perverse ayt perdu tout respect pour le Fils de Dieu. Davantage cette admirable rencontre des évenemens avec les prédictions, & de nos veritez avecque les figures Iudaïques, que nous apprenons en comparant nos Ecritures avecque les leurs, nous prouve-t-elle pas invinciblement, que le Christianisme est l'ouvrage de ce mesme Dieu eternel, qui conduisoit autrefois Israël, & qui luy a baillé les livres, où se treuvent les enseignemens de nôtre Religion ? Mais outre ces vsages que nous tirons des anciennes histoires des Iuifs, l'Apôtre nous en propose encore icy vn autre pour la correction de nos mœurs, disant qu'elles ont *été écrites pour nous admoneſter* ; c'est a dire pour nous instruire a vivre innocemment & saintement, & a cheminer devant nôtre Dieu avec crainte & tremblement, nous gardant de l'offencer avec d'autant plus de soin, que la grace qu'il nous a faite en son Fils Iesus Christ, est plus gran-

grande, que celle qu'il avoit faite a ces Iſraëlites, dont nous liſons l'hiſtoire dans ces divins livres. Car s'ils ont été accablez d'vne maniere ſi épouvantable pour avoir choqué Moïſe & violé la loy baillée par ſon miniſtere ; comment pouvons-nous eſperer que nôtre ingratitude demeure impunie, ſi nous commettons de ſemblables fautes contre le Chriſt de Dieu, & contre ſon Evangile ? C'eſt l'admonition que S. Paul tire luy meſme ailleurs de ces anciennes Ecritures, & qu'il nous propoſe en ces mots dans ſon epître aux Ebreux ; *Si la parole* (dit-il) *prononcée par les Anges a été ferme, ſi bien que toute tranſgreſſion & des-obeïſſance a receu vne juſte retribution ; comment échapperons nous, ſi nous negligeons le ſalut qui nous a été declaré par le Seigneur ?* Dans vn autre lieu il ne parle pas moins magnifiquement, de la fin & de l'vſage du corps entier de l'ancienne Ecriture, qu'il fait icy du deſſein de l'vne de ſes parties ; *Toutes les choſes* (dit-il) *qui ont été ecrites auparavant, ont été écrites pour nôtre endoctrinement afin que par patience & conſolation des Ecritures nous ayons eſperance*. D'où nous avons a remarquer ; premierement combien eſt con-

Hebr. 2. 2.

Rom. 15. 4.

Digitized by Google

contraire a la doctrine du S. Apôtre, l'opinion de quelques Theologiens de Rome, qui tiennent que l'Ecriture n'a été faite, que pour certaines occasions particulieres, & par rencontre seulement, & non par aucun dessein, que Dieu ayt eu qu'elle servist a nous instruire dans les choses de son salut, & beaucoup moins qu'elle fust la regle de nôtre foy. Au lieu que S. Paul veut, que l'Ecriture mesme du vieux Testament ayt été faite pour nôtre vsage, de nous qui sommes Chrétiens, pour nous enseigner & consoler; & qu'outre le corps entier de ces Ecritures cette partie nommément qui nous raconte les choses arrivées aux Israëlites dans le desert, ayt été écrite pour nous admoneſter. Si Dieu dictant les livres des Iuifs tant de siecles avant la venuë de son Christ, nous a eus des lors dans l'esprit, & a pensé a nôtre instruction, les faisant écrire pour nous admoneſter & enseigner; combien plus aura-t-il eu le mesme dessein lors qu'il a porté les Apôtres & les Evangelistes par le mouvemẽt & par la conduite de son Esprit a écrire & publier les livres du Nouveau Testament? Et s'il a voulu que nous trouvas-

sions

ſions dans les vieilles Ecritures les exemples & les figures des choſes arrivées aux Iſraëlites, parce que cette connoiſſance, bien que non abſolument neceſſaire, peut & doit ſervir a nôtre edification, combié plus aura-t-il eu de ſoin de faire coucher dans ces divins livres toutes les choſes, ſans la foy & la connoiſſance deſquelles il n'eſt pas poſſible de parvenir au ſalut? Mais ſi nous avons grand ſujet d'adorer ſa bonté, d'avoir eu ces penſées pour nous tant de ſiecles avant, que nous fuſſions au monde, nous n'en avons pas moins d'admirer ſa ſageſſe en cette conduite. Car que ſe pouvoit il de plus propre au deſſein, qu'il avoit de convertir les Gentils a ſon ſervice par l'Evangile de ſon Chriſt, que de jetter de ſi loin les fondemens de cette grand' œuvre? élevant pluſieurs ſiecles avant ſa predicatiõ, les formes de ſa doctrine & les figures de ſes myſteres, & des choſes qui arriveroyent alors dans ſon Egliſe, & en fourniſſant des témoignages convaincans dans les anciens livres d'vne nation, qui le rejetteroit, comme elle fit? Sa providence a conſerver ce treſor juſques a nous parmy tant de ruïnes & de renverſe-

ſements des choſes humaines, n'eſt pas moins raviſſante; & particulierement le ſoin qu'il eût de la faire traduire quelques centaines d'années avant la publication de l'Evangile, en la langue Grecque, la plus generale & la plus commune entre les Gentils, qui fuſt alors au monde, afin qu'ils peuſſent en tirer les inſtructions neceſſaires a leur foy. Combien eſt donc deteſtable l'ingratitude & l'impieté des anciens heretiques Marcionites, Manichiens & autres, qui furent aſſez impudens pour rejetter tous les livres du vieux Teſtament, mépriſant inſolemment tant de témoignages, que Ieſus Chriſt & ſes Apôtres leur rendent, & celuy nommément de S. Paul, qu'ils ont été écrits pour admoneſter & pour conſoler les Chrétiens? Iugez encore apres cela, ſi on peut louër ceux qui confeſſant que ces livres ſont divins, les cachent au peuple, luy defendant de lire ſans leur permiſſion ſpeciale, des choſes écrites pour luy, pour l'enſeigner, & pour l'inſtruire; & ce qui eſt encore plus étrange, traitant en la meſme ſorte les livres meſmes du nouveau Teſtament. Pour nous chers Freres, que Dieu a delivrez de toutes

tes ces erreurs, jouïſſons de ſes biens; Recevons ſes divines Ecritures avecque reſpect; Liſons les avec affection; & puiſons de cette divine ſource la foy, l'eſperance, la charité, & toutes les autres parties de la ſanctification. L'ignorance de ces livres celeſtes eſt la cauſe de toutes les autres erreurs, qui ont affligé l'Egliſe; auſſi bien que de celle des Sadduciens, ſelon le reproche que le Seigneur leur en fait; *Vous errez* (dit-il) *ne ſachant point les Ecritures.* Cette meſme ignorance eſt la ſource de la corruption de nos mœurs, & des deſordres de nôtre vie. Chryſoſtome a bien raiſon de crier comme il fait tant de fois dans ſes homelies, que ce qui nous perd, ce qui gaſte tout, & la cauſe de tous nos maux eſt de ne ſçavoir pas les Ecritures. C'eſt donc vous recommander toutes les parties de la pieté, que de vous exhorter, a lire ces divines lettres. Vous n'y rencontrerez livre ny chapitre, qui ne vous en donne les inſtructions & les mouvemens. Car pour ne point ſortir de nôtre ſujet, où eſt l'homme quelque ſtupide ou dur, qu'il ſoit, qui puiſſe lire ces choſes avenuës aux Iuifs dont parle S. Paul, ſans avoir

Matth. 22.29.

Chryſ. hom. 9. in 1. ad Theſſ. & ſouvent ailleurs

de

de l'indignation contre leur ingratitude, & de l'horreur non seulement de leur supplice, mais beaucoup plus de leur crime? Pensez Chrétiens, qu'ils n'étoyent que vos figures. La verité doit estre plus parfaite que la figure. Cõsiderez donc quelle amour vous devez a Dieu, quelle charité a vos prochains, quelle modestie a vos superieurs, quelle pureté a vos corps, puis que la sanctification de ces anciens n'étoit qu'vn type & vne ombre de celle qui doit estre en vous. Banniſſez sur tout de vos cœurs, l'abominable pensée de quelques vns, qui content pour l'avantage des Chrétiens au dessus des Israëlites, qu'aujourd'huy nous n'avons pas besoin de tant de foy, de tant d'esperance, de tant de charité & de vertu, qu'eux pour estre sauvez. O discours impie! qui conte vn defaut de saintetè pour vn avantage, & qui ose changer la perfection, que Iesus Christ a apportée au monde, en vne extreme imperfection! Nous n'avons pas ainsi appris le Seigneur. Nous savons qu'il n'est venu en la terre, que pour nous nettoyer de nos pechez, & pour nous sanctifier & nous rendre vn peuple peculier, qui soit le joyau

joyau de Dieu; qui luise comme vn flambeau au milieu des tenebres, vn peuple dont les hõmes sont des-apresent, bourgeois du ciel, & concitoyens des Anges. C'est-là vôtre forme, Chrétiens. Sans elle vous ne pouvez avoir part a ce beau nom, ni a la gloire & a l'eternité qui luy est promise. Purifiez vous donc Freres bien aymez de toutes les ordures du vice pour vous approcher du Seigneur, & recevoir la vie a cette table sacrée a laquelle il vous a conviez. Prenez vne bonne & immuable resolution d'estre en effet & en verité, maintenant & tout le reste de vôtre vie ce que vous faites profession d'estre, disciples de Iesus Christ, a sa gloire, a l'edification de vos prochains, & a vôtre salut eternel. Amen.

SERMON DIXIESME.*

* *Prononcé le 27. Sept. 1665. a Charenton*

I. COR. X. 12.

12. *Parquoy que celuy qui s'eſtime eſtre debout, regarde qu'il ne tombe.*

CHERS FRERES;

La nature de l'homme eſt ſi corrompuë, qu'il tourne ſouvent a ſon malheur les choſes les plus ſalutaires. Les dons de Dieu devroyent l'humilier en luy meſme, pour en aymer & reſpecter l'auteur, & mettre ſa confiance en luy ſeul. Au lieu d'en tirer ce bon & legitime vſage, il en prend occaſion de s'enfler & de s'enorgueillir, & de negliger par vne folle preſomption de ſes propres forces le ſoin de ſon ſalut, & l'étude & la pratique des choſes qui y conduiſent. C'étoit la maladie des Corinthiens, a qui S. Paul écrit cette épître. Ieſus Chriſt les avoit enrichis en tout don de parole & de connoiſſance; juſques à les orner de diverſes gra-

Digitized by Google

graces miraculeuſes, comme celles de la prophetie, des gueriſons, de parler divers langages & autres ; en vne telle abondance, que l'Apôtre témoigne d'eux, qu'*il ne leur manquoit aucun don.* Cette liberalité du Seigneur les rendit fiers ; & au lieu qu'elle devoit leur faire reconnoiſtre & adorer ſa bonté, elle leur donna de la vanité, & de la preſomption ; Ils l'imputoyent a leur merite, & non a ſa grace, & cette fauſſe opinion leur faiſoit mépriſer Dieu & les hommes ; leur ôtant ou du moins relaſchant & diminuant en eux la crainte & la reverence de l'vn, l'eſtime & l'amour des autres ; L'abondance ſpirituelle avoit fait parmy eux vn effet ſemblable a celuy, que la temporelle avoit autrefois produit dans l'ancien peuple d'Iſraël ; dont Moïſe ſe plaint dans ſon Cantique, *Le droiturier* (dit-il) *s'eſt engraiſſé & a regimbé ; Il eſt devenu gras, gros, & épais ; & a quitté Dieu qui l'a fait, & a deshonoré le Rocher de ſon ſalut.* S. Paul fait a peu pres le meſme reproche a ces Corinthiens, quand il leur dit avec vne ironie picquante ; *Vous eſtes desja raſſaſiez ; vous eſtes desja enrichis ; vous eſtes devenus Roys ſans nous* ; & ailleurs

1. Cor. 1. 5. 7.

Deut. 32. 15.

1. Cor. 4. 8.

Digitized by Google

2 Cor. 5. 2. il leur dit nettement, *qu'ils ſont enflez*; Et c'eſt pour les guerir de cette enflure, 1 Cor. 8. 1. qu'il leur remôntre que *la connoiſſance enfle*; *au lieu que la charité edifie*. C'eſt-là qu'il tend encore, quand il les ramene dans vn autre lieu a la ſource, d'où leur venoyent ces graces, qui les rendoyent ſi 1. Cor. 4. 6. 7. glorieux; *Que perſonne* (dit-il) *ne preſume outre ce qui eſt eſcrit. Car qui eſt-ce qui met difference entre toy & vn autre? & qu'as-tu, que tu n'ayes receu? & ſi tu l'as receu, pourquoy t'en glorifies-tu, comme ſi tu ne l'avois point receu?* C'eſt encore là meſme que ſe rapporte cette belle & excellente leçon, qu'il leur donne dans le chapitre treiſieſme, de l'invtilité de toutes les graces dont ils ſe vantoyent, ſans vne vraye charité. Que ſans elle, quand ils parleroyent les langages des hommes, & meſme ceux des Anges, ils ne ſeroyent avec tout cela que comme vn airain, qui reſonne, & comme vne cymbale, qui fait du bruit; Que ſans elle, quand on auroit le don de prophetie, & la connoiſſance de tous les ſecrets, & de toutes les ſciences, & quand on auroit toute la foy juſques a tranſporter les montagnes, apres tout on ne ſeroit rien; pour leur montrer,

Digitized by Google

trer, que toute cette abondance de graces ſpirituelles, que Ieſus Chriſt avoit répandue liberalement au milieu d'eux, ne ſerviroit de rien pour le ſalut a ceux qui les poſſedoyent, & qui s'en glorifioyent, s'ils n'avoyent avec cela vne vraye & réelle ſanctification, la fin & le fruit de tous les biens celeſtes. Enfin pour les toucher encore plus vivement, il leur a repreſenté dans ce chapitre, que ces dons, qui faiſoyent toute la matiere de leur gloire & de leur piaffe, non ſeulement ne les conduiront point au ſalut, mais qu'ils ne pourront meſme garentir de la juſte colere de Dieu & de la perdition eternelle, ceux qui en abuſeront, negligeant le principal, c'eſt a dire la pieté & la charité. Pour leur imprimer cette verité dans le cœur, & les ſaiſir en ſuite d'vne juſte & legitime crainte de Dieu, il leur a juſqu'icy déployé les terribles jugemens du Seigneur ſur les anciens Iſraëlites, qui abuſoyent en la meſme ſorte de ſes grandes & admirables faveurs; Que tous ces avantages, qu'ils avoyent, n'empeſcherent pas, qu'il ne puniſt exemplairement ceux d'entr'eux, qui convoiterent des choſes mauvaiſes,

Digitized by Google

ceux qui idolatrerent, ceux qui se foüillerent d'adulteres & d'autres semblables impuretez de la chair, ceux qui tenterent Christ, & ceux enfin qui murmurerent; Et afin qu'ils ne s'imaginassent pas de n'avoir point d'interest dans les affaires de l'ancien Israël, il les avertit en suite dans le verset que nous expliquasmes dans nôtre derniere action, que les avantures de ce premier peuple étoyent des types & des figures des nôtres, & qu'elles ont été expressement écrites pour nous avertir de nôtre devoir. Ayant donc ainsi jetté les fondemens de son exhortation, il leur fait maintenant dans les parolles, que nous venons de vous lire, vne application expresse de ce qu'il leur a dit jusqu'icy. *Parquoy* (dit-il) *que celuy, qui s'estime estre debout, regarde qu'il ne tombe.* La raison de l'induction, est claire. Car puis que ceux d'Israël qui abuserent des graces de Dieu, furent punis si severement, qui ne void que leur exemple nous oblige, nous dont ils étoyent le type & la figure, a prendre garde de ne pas tomber dans vn pareil jugement? Le commandement mesme est aussi brief & aussi clair qu'il est juste & necessaire,

&

& nous n'aurions qu'a vous exhorter a le bien pratiquer ſans la difficulté, qu'y apportent ceux de la communion Romaine, abuſant de ces ſaintes paroles pour établir quelques vnes de leurs erreurs. Pour vous ſecourir contre leurs vains & injuſtes efforts, nous établirons premierement le vray ſens de l'Apôtre; puis en ſecond lieu nous reſoudrons les vaines & fauſſes conſequences que nos adverſaires en veulent tirer, & enfin en troiſieſme & dernier lieu, nous vous remarquerons le profit que nous devons faire de l'advertiſſement de l'Apôtre a la gloire de Dieu & a nôtre ſalut. Ce ſeront là ſi le Seigneur le permet, les trois parties de cette action, l'explication de la verité, la refutation de l'erreur, & le devoir du fidele pour obeïr a la verité. Quant a la premiere partie, nous avons premierement a y remarquer la prudence de l'Apôtre. Car encore que le nombre des Corinthiens, que la vaine preſomption de leurs forces avoit bleſſez, fuſt ſi grand qu'il ſembloit, que toute l'Egliſe en fuſt travaillée; ce ſaint homme néantmoins pour ne pas leur faire perdre courage ne les blâme pas tous en general, mais par-

le indefiniment, & comme s'il n'y euſt eu que peu de perſonnes frappez de cette maladie; *Que celuy* (dit-il) *qui s'eſtime eſtre debout, regarde qu'il ne tombe*. Il preſente le remede a chacun de ceux, qui étoyent malades; Mais il taiſt le nombre & la qualité de ceux qui le ſont; pour ne leur point faire de honte, & pour ne pas flétrir tout le troupeau. Il épargne le general; & laiſſe a la conſcience du particulier d'examiner l'état où il ſe treuve, pour vſer du preſervatif, qu'il leur donne contre le mal, ſelon que chacun ſentira qu'il en a beſoin. Il ne dit pas, *Que celuy qui eſt debout*, bien que celuy qui eſt debout, ſoit auſſi obligé a prendre garde, qu'il ne tombe; mais que celuy qui *s'eſtime eſtre debout*: c'eſt a dire, qui s'imagine d'eſtre debout bien qu'en effet il ne le ſoit pas. Car comme vous voyez, que dans le monde pluſieurs ſe font accroire, qu'ils ſont ſages, ou ſçavans, ou judicieux & adroits, qui au fond ne le ſont pas, n'y ayant rien de plus difficile a l'homme, que d'avoir mauvaiſe opinion de luy meſme, il en eſt de meſme dans l'Egliſe, où il ne ſe treuve toûjours, que trop de ces bien heureux imaginaires, qui ſe flatent

tent eux meſmes, ſe perſuadant fauſſement d'eſtre en la grace de Dieu, & vrayement Chrétiens, ſous ombre qu'ils en font la profeſſion, & qu'ils en ont les apparences; Mais cette ſorte de preſomptueux abondoit ſur tout entre les Corinthiens, que la pompe des grands & merveilleux dons, que le Seigneur y avoit répandus, enfloit & trompoit la pluſpart; leur faiſant croire, ſous ombre d'vn ornement ſi brillant, qu'ils étoyent aſſez heureux, comme nous l'avons desja touché. L'Apôtre donc en parlant ainſi les picque & les réveille & nous tous en leur perſonne, nous avertiſſant par ce mot, que ce n'eſt pas aſſez de penſer d'eſtre Chrétien, ſi vous ne l'eſtes en effet, & obligeant chacun de nous par cet avertiſſement a nous éprouver & ſonder diligemment nous meſmes, pour reconnoiſtre au vray ce que nous ſommes, ſans nous flater d'vne douce, mais fauſſe & pernicieuſe opinion d'eſtre ce que nous ne ſommes pas. *Que celuy* (dit-il) *qui s'eſtime eſtre debout.* Qu'eſt-ce qu'eſtre debout? C'eſt eſtre en l'etat, ou en l'aſſiete d'vn vray Chrétien: c'eſt avoir la foy, l'eſperance, la charité & les autres parties d'vn

d'vn vray & ſolide Chriſtianiſme. Il ſemble que c'eſt vne image tirée de la guerre, où l'on dit qu'vne armée ou vn ſoldat eſt debout, quand ils font ferme, & qu'ils ne ſont pas en eſtat d'eſtre renverſez par l'ennemy. Car vous ſçavez, que le Chrétien eſt ſouvent comparé a vn ſoldat, & ſa condition a vn combat, où il eſt continuellement aux priſes avec des ennemis tres-dangereux, la chair, le monde, le diable; comme l'Ecriture nous l'enſeigne dans le chapitre ſixieſme de l'epitre aux Epheſiens, & dans le cinquieſme de la premiere de S. Pierre. De là vient, que ces ſaints Auteurs ſe ſervent ſouvent de ce mot *eſtre debout*, pour ſignifier l'état legitime d'vn Chrétien, armé s'il faut ainſi dire, d'vne foy capable de tenir bon contre l'ennemy; comme quand l'Apôtre ſouhaite d'entendre, que les Philippiens *ſont debout en vn meſme eſprit*, & quand il les exhorte de ſe *tenir debout en nôtre Seigneur*; & les Epheſiens, qu'*ils ſe tiennent ferme*, ayant leurs reins ceints de verité, & les Galates qu'ils *ſe tiennent debout en la liberté en laquelle Chriſt nous a affranchis*; & ainſi en pluſieurs autres paſſages, où il employe preciſement le meſme

Phil. 1. 27.

Phil. 4. 1. *Eph.* 6. 14.

Gal. 5. 1.

me mot dont il ſe ſert en ce lieu. L'on peut auſſi rapporter ce mot a vne autre metaphore, qui n'eſt pas moins ordinaire dans l'Ecriture, quand elle compare la condition du fidele ſur la terre a celle d'vn voyageur, & dit ſuivant cette image, qu'il eſt *debout* pour ſignifier qu'il eſt dans l'état propre & neceſſaire a ſa condition; qu'il *bronche*, & qu'il *tombe*, pour dire qu'il en dechet; comme il faut que le voyageur ſoit debout pour pouvoir cheminer: n'en étant pas capable, quand il eſt giſant par terre. L'on peut encore rapporter ce mot a vne autre comparaiſon. Car parce que la mort abbat par terre & l'homme & les autres animaux, a qui elle ôte la vie; de là vient que dans le langage de l'Ecriture, & en la pluſpart de ceux des hommes, on dit qu'vne créature eſt debout, & au contraire qu'elle tombe pour ſignifier qu'elle vit, ou qu'elle meurt; & on transfere encore les meſmes paroles a d'autres ſujets pour exprimer la fleur & la proſperité, ou au contraire la decadence & la ruïne d'vne perſonne, d'vne famille ou d'vn état. Ainſi l'Apôtre en diſant, *Si quelcun s'eſtime eſtre debout*, entend, *s'il penſe avoir la vie*

vie de Ieſus Chriſt, s'il croit vivre & fleurir en luy; & quand il ajoûte, qu'*il regarde, qu'il ne tombe*, il ſignifie tout de meſme, qu'il prenne garde, qu'il ne perde cette vie, & qu'il ne ſe trouve enfin au nombre de ces morts myſtiques, dont le Seigneur diſoit, *Laiſſez les morts enſevelir leurs morts.* Mais vous voyez bien qu'en quelcune de ces trois manieres que vous preniez cette parole, le tout reviendra toûjours a vn meſme ſens, c'eſt a dire a celuy que nous vous avons repreſenté des le commencement. Quelqu'vn par vne ſubtilité, dont je ne comprens pas bien la raiſon, veut que l'on prenne icy le preſent pour le futur; *Si quelcun eſtime qu'il eſt debout* pour dire s'*il eſtime qu'il ſera toûjours debout.* C'eſt comme ſi quand l'Apôtre parlant tout de meſme qu'il fait icy, dit dans le chapitre huitieſme de cette epître, *Si quelcun penſe ſavoir quelque choſe, il n'a encore rien connu, comme il faut connoiſtre*, cet interprete nouveau vouloit nous perſuader, que cela ſignifie, que celuy dont il eſt parlé, eſtime non qu'il *ſait maintenant quelque choſe*, mais *qu'il la ſaura a l'avenir*, qui ſeroit ſans point de doute, non interpreter les paro-

Grot.

1. *Cor.* 8. 2.

roles de l'Apôtre, mais s'en jouër, & les tordre en vn ſens badin & ridicule, & ſe moquer de nous, au lieu de nous edifier. Il n'y a pas plus de raiſon de prendre ainſi ce que l'Apôtre écrit icy en la meſme ſorte; Car je vous prie, qu'eſt-ce qui peut avoir obligé cet homme a nous forger vne gloſſe ſi étrange? Eſt-ce qu'il a tenu pour vne choſe impoſſible qu'vn homme s'imagine eſtre debout, encore qu'il ne le ſoit pas? Mais comment a-t-il peu croire, que cela ſoit impoſſible, veu qu'au ſens auquel parle l'Apôtre, cela arrive tous les jours? Combien y a-t-il d'hypocrites & de faux Chrétiens, qui ſe perſuadent fauſſement d'eſtre debout, bien qu'ils ſoyent giſans par terre? Sans doute l'Eveſque de Sardes, qui avoit le bruit de vivre, ſe flatoit que ce bruit n'étoit pas faux; & néantmoins le Seigneur, qui le connoiſſoit mieux, qu'il ne ſe connoiſſoit luy meſme, luy dit expreſſement, qu'il eſt mort. S'il eſt poſſible qu'vn mort s'eſtime vivant: combien plus le ſera-t-il, qu'vn homme tombé ou giſant par terre, ne laiſſe pas pour cela de croire fauſſement qu'il eſt debout? Ce n'eſt pas qu'au fond je nie qu'vn homme capable

de

de reſter qu'il eſt debout & ſur ſes pieds; bien qu'il n'y ſoit pas, ne puiſſe encore plus aiſement ſe promettre, qu'il ſera toûjours en cet état là a l'avenir. Car s'il ſe trompe ſi lourdement ſur le preſent, qu'il a ſous la main, & devant les yeux; il ſe trompera beaucoup plus facilement ſur l'avenir, qui eſt éloigné de tous ſes ſens. Mais quoy qu'il ſoit de l'avenir, il eſt clair que l'Apôtre parle icy du preſent, diſant expreſſement de celuy, dont il parle, qu'il *s'eſtime eſtre debout*, & non qu'il eſtime, qu'il ſera debout. Il commande donc a ce mauvais Chrétien, quel qu'il ſoit, de regarder qu'il ne tombe, c'eſt a dire de prendre garde qu'il ne dechée de l'état, où il penſe eſtre; qu'il ne perde la grace & le ſalut, dont il croit eſtre aſſeuré, & ne reconnoiſſe alors, mais trop tard, qu'il n'étoit pas ce qu'il s'imaginoit d'eſtre. Mais me direz vous, s'il n'eſt pas debout il eſt donc par terre; il ne peut par conſequent tomber; & s'il n'a pas la grace, il ne la perdra pas non plus; puis que l'on ne perd, que ce que l'on avoit. Ie répons, que le mauvais Chrétien, qui penſe eſtre en la grace bien qu'il n'y ſoit pas, ne laiſſe pas d'eſtre dans

vn état meilleur, que le Payé & l'infidele; Il a quelque connoiſſance & quelque foy de l'Evangile, les ébauches & les commencemens du Chriſtianiſme, capables s'il les cultivoit, & en vſoit comme il faut, de luy en donner la vraye forme & de le conduire au ſalut ; au lieu que le Payen & l'infidele n'ont rien de ſemblable. Certainement il eſt donc plus haut que ny l'vn ny l'autre, quoy qu'a vray dire il ne ſoit pas debout ; ſi bien qu'encore qu'il ne ſoit pas ce qu'il penſe eſtre, il ne laiſſe pas pourtant de tomber, c'eſt a dire de decheoir du lieu où il étoit, dans vn autre plus bas, quand par ſa negligence, & par ſa ſecurité il perd ce peu qu'il avoit, & ſuccombant a la tentation devient enfin idolatre ou heretique. L'on peut encore prendre cecy autrement, en le rapportant ſimplement a l'opinion de celuy, qui tombe & non a la verité de la choſe. *Il penſe eſtre debout ; qu'il regarde, qu'il ne tombe* ; pour dire qu'il ne dechée du lieu, où il penſe eſtre bien qu'il n'y ſoit pas ; que la ruïne où il tombera, n'arrache de ſon eſprit & de celuy des autres, la vaine opinion, que luy & eux avoyent, qu'il fuſt debout ; au meſme ſens,

ſens, que le Seigneur dit au 13. de S. Mathieu & au 19. de S. Luc, *qu'a celuy qui n'a rien, cela meſme qu'il a luy ſera ôté.* Comment ce qu'il a, puis qu'il dit là meſme qu'il n'a rien ? Ce qu'il a veut dire qu'il l'a en opinion ; ce qu'il penſe avoir, bien qu'il ne l'ait pas en effet, comme S. Luc nous l'explique, lors que raportant cette meſme ſentence, au lieu de ces mots, *ce qu'il a*, il dit que *ce qu'il penſe avoir luy ſera ôté*; parce que ceux, qui ne reçoivent pas en effet avec vne foy & dilection ſincere la verité & la grace, que Dieu leur preſentoit en Ieſus Chriſt, ſont enfin conduits par ſon jugement en vn tel état, qu'eux & les autres découvrent, qu'encore qu'ils ſemblaſſent l'avoir, la verité eſt pourtant qu'ils n'y avoyent point de part. L'Apôtre veut donc, que ceux qui ſe repaiſſent de cette fauſſe opinion, qu'ils ont d'eſtre debout, prennent garde a eux, pour ne pas tomber dans cette juſte peine ; qu'ils ſe reveillent de leur erreur, & demandent a Dieu par prieres ardentes, par l'étude & la meditation continuelle de ſa parole & par la pratique de toutes les bonnes œuvres, qu'elle nous recommande, le precieux don de ſa grace vivifiante,

Matth. 13. 12.

Luc 8. 18.

fiante, pour estre debout vrayement & en effet, & non en opinion & en apparence seulement. S. Paul dans son epitre aux Ebreux, leur ayant mis devant les yeux la punition des anciens Israëlites qui pour les pechez de leur incredulité, perirent tous dans le desert, étant exclus du repos, qui leur avoit été promis en la terre de Canaan, conclut ce discours par vne exhortation toute semblable a celle, qu'il fait icy aux Corinthiens; *Craignons* (dit-il) *qu'il n'avienne, que quelcun d'entre vous ayant delaissé la promesse d'entrer au repos de Dieu, ne s'en trouve privé*; & vn peu apres; *Etudions nous* (dit-il) *d'entrer en ce repos-là, afin que quelcun ne tombe par vn mesme exemple de rebellion. Tomber c'est estre privé du repos*, c'est a dire du salut de Dieu. Le sens de l'vn & de l'autre passage est donc mesme, Que quelque bonne opiniõ que nous ayons de nous mesmes, nous serons pourtant privez de ce grand salut, si nous n'avons en effet, ce que nous nous glorifions d'avoir, vne foy vive accompagnée d'vne sincere pieté & charité. D'où s'ensuit que pour ne pas tomber dans cette épouvantable condamnation, il faut prendre si bien garde a nous, Ebr. 4. 1. 11.

que nous ſoyons en effet & perſeverions d'eſtre a jamais, ce que nous penſons & nous glorifions d'eſtre. Mais c'eſt aſſez pour l'explication de ce paſſage. Il eſt temps de reſoudre les vaines conſequences, que nos adverſaires en veulent tirer. L'vn des plus eſtimez Theologiens de leur communion écrivant ſur ce lieu de l'Apôtre, dit qu'il établit contre deux articles de nôtre foy, qu'il nomme outrageuſement mais fauſſement *particuliere & nouvelle, deux doctrines de la ſienne*, qu'il nomme *Catholique*; La premiere de ces deux doctrines oppoſées aux nôtres, *eſt* (dit-il) *que nous ne ſommes pas infailliblement aſſeurez d'eſtre debout, c'eſt a dire d'eſtre juſtes*; L'autre eſt, que *celuy qui eſt juſte, n'eſt pas non plus certain de perſeverer, mais qu'il doit craindre & ſe garder que de la juſtice il ne tombe dans le peché, & delà dans la perdition eternelle.* l'avouë que ce ſont là en effet deux articles de la foy de l'Egliſe Romaine, qui établit il y a vn peu plus de cent ans dans la ſéance ſixieſme de ſon Concile de Trente, *que le juſte ne peut ſavoir* avecque *la certitude d'vne foy, en laquelle il ne puiſſe y avoir de fauſſeté, qu'il ayt obtenu la grace de Dieu*; & là meſme,

Eſt. in 1 Cor.

Conc. Trid. Seſſ. 6. c. 9. & c. 12.

me, *que pas vn homme dans cette vie mortelle ne doit s'asseurer d'estre du nombre des predestinez*; & que de plus elle a anathematisé là mesme, *tout homme qui dira qu'il aura asseurement le grand don de la perseverance jusques a la fin par vne absolue & infaillible certitude, si ce n'est qu'il l'ayt appris par vne speciale & particuliere revelation.* ibid. can. 16.

Mais que ces deux opinions soyent des points *de la foy Catholique*, c'est a dire de la foy que les Apôtres de Iesus Christ ont baillée au monde, en tous les lieux, où ils ont presché l'Evangile, & qu'elles ayent toûjours été enseignées dans toutes les Eglises Chrétiennes en la mesme maniere & sous la mesme necessité, qu'elles le sont aujourd'huy par la Romaine, c'est vne chose si manifestement fausse, que j'ay de la peine a comprendre comment il se peut trouver des hommes assez hardis pour le soûtenir. Car nous ne lisons aucune pareille definition dans pas vne des Ecritures des Apôtres, ny dans aucun des Conciles vniversels de l'Eglise ancienne, ny mesmes dans pas vn des Peres Grecs & Latins des premiers siecles. On n'entend non plus dans tous ces premiers siecles, aucun anathe-

me lancé contre ceux, qui doutent de la verité de l'vne ou de l'autre de ces deux créances. Certainement ce Theologien a donc eu tort de les qualifier *des doctrines de la foy Catholique, c'eſt a dire* vniverſelle, puis que ce nom n'appartient, qu'aux veritez, qui ayant été baillées des le commencement par les Apôtres, ont été receuës, creuës & maintenues ouvertement & publiquement par tous les fideles dans tous les temps, & dans tous les lieux du Chriſtianiſme ; au lieu que ces deux opinions n'ont commencé autant que je l'ay peu remarquer, a eſtre receuës en la créance commune, je dis meſmes parmy les Latins, qu'a la fin du douzieſme ſiecle, & au commencement du treiſieſme ; où nous liſons dans l'hiſtoire de ce temps là, qu'vn certain Amaury de Chartres, Docteur de Paris, fut condamné, par l'Ecole de Paris pour *avoir enſeigné, que chaque Chrétien eſt tenu de croire qu'il eſt membre de Chriſt.* Mais de loy, ou de declaration publique, je ne dis pas de l'Egliſe vniverſelle, je dis ſeulement de toute l'Egliſe Latine, je ne penſe pas qu'il s'en treuve aucune ſur ce ſujet avant l'année 1547. que furent faites

Gul. Armoric. L. de geſt Phil. T. 5. Chesn. a. 1209.

&

& publiées a Trente, celles, que nous venons de rapporter. Mais ce Docteur ne parle pas avec plus de verité de nôtre foy, que de la sienne, quand il appelle la nôtre *nouvelle*, ou *novice* & particuliere. Pour le prouver, je commenceray par le premier article, qui est de l'asseurance, que le fidele peut & doit avoir d'estre justifié, ou d'estre en la grace. Que ce soit vne créance, non nouvelle, mais ancienne; il est clair premierement, par l'Ecriture, le plus ancien monument du Christianisme, & le riche tresor de ses premieres traditions, Elle nous enseigne clairement, que les fideles peuvent estre asseurez d'estre en la grace; parce qu'elle leur commande par la plume de S. Paul, de s'éprouver eux mesmes, & *de s'examiner eux mesmes, s'ils sont en la foy*; L'épreuve & l'examen est inutile & se fait en vain, si l'on ne peut jamais reconnoistre certainement la verité de ce, que l'on examine. Puis donc que S. Paul, ou pour mieux dire le S. Esprit parlant par sa bouche, ne commande rien de vain ny d'inutile, il faut avouër qu'il presuppose, que le fidele peut en s'éprouvant & en s'examinant reconnoistre au

1. Cor. 11. 28. 2. Cor. 13. 5.

vray & certainement, s'il eſt en la foy; D'où s'enſuit que l'ayant vne fois reconnu, il peut & doit s'aſſeurer, qu'il eſt debout, puiſque c'eſt vne verité divine, établie par le meſme Apôtre dans l'onzieſme de l'epître aux Romains, & dans la ſeconde aux Corinthiens, que *c'eſt par la foy que nous ſommes debout*. Celuy donc qui ſçait qu'il l'a ne peut douter, qu'il ne ſoit debout, ſans dementir le ſaint Apôtre. En apres Ieſus Chriſt n'eſt qu'en ceux qui ſont en grace. Le meſme Apôtre nous apprend que les fideles reconnoiſſent, que Ieſus Chriſt eſt en eux. *Ne vous reconnoiſſez vous point vous-meſme* (dit-il a ceux de Corinthe) *que Ieſus Chriſt eſt en vous?* Leur feroit-il pas vne belle & raiſonnable demande en parlant ainſi a eux, s'il ne leur euſt pas été poſſible de ſavoir jamais certainemẽt ſi Ieſus Chriſt étoit en eux? Certainement cela leur étoit donc poſſible; & le ton dont il parle, montre que la choſe étoit ſi poſſible; qu'il y euſt eu dequoy s'étonner, ſi étant fideles, ils l'euſſent ignorée. Ils pouvoyent donc auſſi ſavoir par meſme moyen, qu'ils étoyent en la grace. Mais ce qui ſuit là meſme ſerre encore plus fort. Car apres

Rom. 11. 20.
2. *Cor.* 1. 24.

avoir

avoir dit, *Ne connoiſſez vous point, que Chriſt eſt en vous?* il ajoûte incontinent, *Si ce n'eſt qu'en quelque ſorte vous fuſſiez reprouvez*, exception, qui montre auſſi clair que le jour, qu'a moins que d'eſtre reprouvé, le Chrétien ne peut ignorer, que Chriſt eſt en luy. Or le fidele ne peut eſtre reprouvé. Le fidele peut donc aſſeurement reconnoiſtre, qu'il eſt en la grace. Davantage je crois, que ces Meſſieurs ne nieront pas que les enfans de Dieu ne ſoyent en ſa grace. Mais comment peuvent ils douter s'ils ſont enfans de Dieu, puis que le S. Eſprit leur en rend témoignage? *Ce meſme Eſprit* (dit S. Paul) *que nous avons receu, nous témoigne enſemble, avecque nôtre eſprit, que nous ſommes enfans de Dieu, ſes heritiers & coheritiers de ſon Chriſt.* N'eſt il pas poſſible aux fideles de croire avec aſſeurance, que ce que le S. Eſprit leur témoigne, eſt vray? Ce ſeroit plûtoſt vne choſe digne d'étonnement, qu'ils peuſſent douter de ſa verité. Il eſt donc clair, qu'ils peuvent auſſi croire certainement, qu'ils ſont debout & en l'état de grace. Ajoûtez qu'en l'Evangile le Seigneur ne donne preſque jamais ſa grace a aucun ſans l'aſſeurer que ſes pe- Rom. 8. 16. 17.

Digitized by Google

chez luy ſont remis, ſans luy dire qu'il s'en aille en paix, ou que ſa foy l'a ſauvé. Quel euſt-il fallu eſtre pour en douter apres en avoir entendu la verité par la bouche de la verité meſme ? Ie laiſſe pluſieurs autres lieux, où Dieu & ſes ſerviteurs blâment, ou defendent aux fideles le doute & la défiance ; où ils leur commandent la confiance & l'aſſeurance ; où ils nous en repreſentent des exemples, comme Iob, S. Paul & autres qui parlent de leur foy & de leur ſalut en termes ſi forts, que ceux de Rome pour s'en mettre a couvert, ont été contraints de forger vn privilege, qu'ils diſent n'avoir été donné qu'a peu de gens, & non a tous les fideles. Mais enfin comment aurions nous la foy & la grace ſans le ſavoir, veu que nous les recevons & les avons dans nos entendemens & dans nos volontez, les plus vives & les plus ſenſibles parties de nos ames ? Et ceux de Rome, nommément comment le peuvent-ils dire, eux qui par leur doctrine du franc arbitre, tiennent qu'il n'entre rien dans nos eſprits qui n'ayt ſon paſſeport de nôtre volonté, maiſtreſſe de nos actions ſi abſoluë & ſi ſouveraine a

ce

ce qu'ils disent, qu'elle a peu resister a la grace & rendre tous ses efforts inutiles; si bien que selon eux, elle n'a peu estre receuë, ny se loger dans nos cœurs sans ses ordres? I'avouë que je ne comprens pas comment peuvent s'accorder ensemble deux opinions si contraires. Ie voudrois bien savoir encore en quel stile ils peuvent remercier Dieu de sa grace, s'ils sont en doute qu'il leur en ayt fait present. C'est vne maniere de reconnoissance assez étrange & assez nouvelle de remercier ardemment vne personne d'vn bien que vous ne savez si elle vous l'a fait, ou non. Et de quel front osent ils appeller Dieu leur *pere*, s'ils doutent qu'ils soyẽt ses enfans? Pour leur mere, c'est a dire l'Eglise Romaine, a la bonne heure; qu'ils la saluënt de ce titre de Mere. Car ils peuvent estre asseurez d'estre ses enfans, puis qu'elle est si indulgente, qu'elle ne refuse ce nom a pas vn de ceux qui s'offrent de le porter, quand mesme ils seroyent hypocrites & reprouvez. Mais je ne vois pas que ce soit vne fort bonne marque de savoir bien certainement, qui est nôtre mere; mais de ne savoir que douteusement & incertainement, qui est nô-

nôtre Pere. Quant a ce que le Docteur, que nous refutons, dit hardiment, que le texte de S. Paul, que nous expliquons, établit ſa défiance & abbat nôtre confiance, il s'eſt oublié de nous dire comment. L'argument en eſt demeuré au bout de ſa plume. Ce qui m'étonne le plus eſt qu'il eſt d'accord avecque nous, que celuy dont parle S. Paul, eſt vn *homme, qui penſe eſtre debout*, & non qui eſt debout en effet. *Car* (dit-il) *pluſieurs penſent eſtre debout, qui ne le ſont pas, ſoit qu'ils ſoyent trompez, ſoit qu'ils veüillent ſe tromper eux meſmes.* Et il allegue meſme pour preuve, que *l'eſtre & le penſer eſtre* ſont deux choſes bien differentes, la diſtinction toute manifeſte, qu'y met l'Apôtre, quand il
1. Cor. 8. dit dans le chapitre huitieſme, *que ſi quelcun penſe ſavoir quelque choſe, il n'a encore rien connu, comme il faut connoiſtre.* Comment donc ce Theologien de ce qui arrive ſouvent, qu'vn homme, qui n'eſt pas debout, ne laiſſe pas d'eſtimer qu'il eſt debout; veut il conclurre qu'il n'eſt pas poſſible, que celuy qui eſt vrayement debout, ſoit aſſeuré d'eſtre debout? A-t-il été ou ſi ſimple, que de s'imaginer, que nous croyons que quiconque penſe eſtre de-

debout, eſt debout en effet ; ou ſi peu charitable, que de nous l'imputer encore qu'il ſache bien, que nous ne le croyons pas ? Son grand ſavoir ne me permet pas de ſoupçonner le premier, & la charité m'empeſche d'en croire le ſecond. Quoy qu'il en ſoit, le répons qu'il raiſonne auſſi mal, que je ferois, ſi de ce qu'il a penſé bien raiſonner, quoy qu'il raiſonne tres-mal, j'inferois qu'il eſt impoſſible, qu'vn homme qui raiſonne bien, s'aſſeure avec certitude de ne raiſonner pas mal; ou ſi de ce qu'il y a des pauvres, qui penſent eſtre riches, des ignorans qui s'eſtiment ſavans, & des fous, qui ſe croyent ſages, je concluois qu'il n'y a donc point d'hommes au monde, ny vrayement riches, ny vrayement ſavans, ny vrayement ſages, qui puiſſent ſavoir certainement, qu'ils le ſont. Cela ſuffit pour montrer contre la calomnie de cet écrivain, que nôtre creance ſur ce ſujet n'eſt pas vne foy nouvelle, ny particuliere. Mais par ce que ces Meſſieurs font ſi peu d'état de l'Ecriture, qu'ils n'entendẽt ordinairemẽt par la doctrine *de l'antiquité*, que celle des Peres cõme on les appelle; voyons briévement ſi elle a été auſſi inconnuë dans

dans les premiers siecles du Christianisme, que l'on le veut faire croire. Clement Romain, qui mourut a la fin du premier siecle, loüant la premiere pieté des Corinthiens, dit qu'ils *étendoyent alors les mains au Dieu tout-puissant avec vne religieuse confiance* ; & vn autre Clement Prestre d'Alexandrie, qui vivoit sur la fin du second siecle, *dit que chacun de nous se peut glorifier au Seigneur d'estre du sang d'vn bon Pere* ; c'est a dire d'estre enfant de Dieu. S. Cyprien qui souffrit le martyre l'an de Christ 258. dans l'excellent traité, qu'il composa sur le sujet de la peste épouvantable, qui ravagea de son temps diverses provinces de l'Empire Romain, & particulierement l'Afrique & Carthage, qui en étoit le chef, console les fideles par les esperances de la vie eternelle ; *Apres cela* (dit-il) *quel lieu y a-t-il encore a l'anxieté & a la solicitude ? Qui peut plus estre triste ou craintif, si ce n'est qu'il n'ayt ny foy ny esperance ? Car il n'appartient de craindre la mort, qu'a celuy qui ne veut pas aller a Iesus Christ ; & qui ne croit pas qu'en mourant il commencera de regner avecque luy.* Il veut, *que le juste asseuré de la promesse du Seigneur reçoive avec joye ce qu'il*

Clem. Alex. Præd. L. 1. p. 106. C.

Cypr. de mort. p. 245. 246.

qu'il eſt appellé a Chriſt. Il tanſe l'incredule, qui n'a pas ce ſentiment; *Si vne perſonne grave & loüable* (dit-il) *vous promettoit quelque choſe, vous ne manqueriez pas de l'en croire ſur ſa parole, & il ne vous viendroit jamais en l'eſprit de ſoupçonner qu'vn homme, que vous voyez conſtant en ſes paroles & en ſes actions, vouluſt vous tromper; Dieu parle maintenant a vous; & vous doutez, perfide, flotant dans l'incredulité de vôtre eſprit. Il vous promet l'immortalité & l'eternité au ſortir du monde, & vous doutez? En verité c'eſt ne point connoiſtre Dieu; C'eſt offenſer Chriſt le Seigneur & le Maiſtre des croyans par le peché de vôtre incredulité; C'eſt eſtre en l'Egliſe, c'eſt a dire dans la maiſon de la foy, ſans avoir la foy.* Chryſoſtome du quatrieſme ſiecle, expliquant les paroles de l'Apôtre du témoignage que le S. Eſprit nous rend de nôtre adoption, *Puis que l'Eſprit en eſt le témoin quel doute* (dit-il) *nous en peut plus reſter? Si vn Ange, ou vn Archange, ou quelqu'autre puiſſance ſemblable nous le promettoit, je ne trouverois pas étrange que quelcun en doutaſt encore. Mais puis que cette meſme nature ſouveraine, qui nous a donné cette grace, nous le témoigne encore, par la priere meſme qu'elle nous a enſeignée*

gnée & commandée, qui peut plus donter de la dignité d'enfans de Dieu, dont elle nous a favorisez? Ie ſerois trop long ſi je voulois rapporter tous les témoignages de l'Antiquité. I'en ajoûteray écore deux ſeulement des ſiecles plus avancez. Hilaire, Eveſque d'Arles mort l'an 449. diſoit dans ſes dernieres heures: *Ie crois qu'abſous & delivré j'iray en la preſence de mon Seigneur*; & vn peu auparavant, *Nous allons* (dit-il) *paſſer avec la conſolation devant nous, en nôtre vraye & eternelle patrie*, & vn peu plus bas, *Nous commençons* (dit-il) *d'approcher du port de nôtre repos. Dieu gouvernant nôtre courſe.* Comparez cette mort avec celles des diſciples de Rome; qui ne ſentent jamais plus de trouble & d'inquietude, que quand ils approchent de ce pas; comme leurs Docteurs * nous le teſmoignent eux meſmes. Il eſt vray que celuy, qui a publié la vie du Cardinal Bellarmin, ayant confeſſé qu'il avoit été toute ſa vie dans la crainte & dans la frayeur, ſans jamais avoir rien témoigné de bien aſſeuré touchant ſon ſalut, diſant meſme quelquefois, que ce ne ſeroit pas peu, ſi la miſericorde de Dieu luy accordoit d'eſtre quelque temps

Honorat. in vita Hilar. Arelat. cat.

** Soto in Apol. contr. Cathar.*

en

en Purgatoire ; cet écrivain dis-je, craignant comme je crois, que tant de peur & de défiance dans l'ame d'vn homme, qu'il veut faire paſſer pour vn Saint, ne choquaſt les lecteurs; nous advertit qu'en ſes derniers. momens, il témoigna plus d'aſſeurance, diſant, *Ie deſire d'aller en ma maiſon*, ce que l'auteur entend du ciel ; & ajoûte, que l'vn des aſſiſtans ayant dit là deſſus, que pour luy il ſe contentoit du Purgatoire, Bellarmin répondit, que c'étoit une marque de peu d'eſperance & de fiance en la miſericorde de Dieu. Si vous ajoûtez a cela ce qu'il dit vn peu auparavant, qu'il tiroit de la benignité Divine, tout ce qu'il avoit de fiance, vous verrez que ce Cardinal avec ce peu de mots effaça en mourant preſque tout ce qu'il avoit écrit en ſon vivant de la juſtice & du merite des œuvres, & de l'impoſſibilité de s'aſſeurer de la grace. Ie finiray les témoignages des anciens par celuy de Bernard, Abbé de Clervaux, qu'ils ont mis entre les Saints ; *Si vous croyez* (dit-il) *que vos pechez ne peuvent eſtre effacez que par celuy, auquel ſeul vous avez peché, & en qui le peché ne peut avoir lieu ; c'eſt bien fait. Mais croyez encore outre cela,*

Pietr. Sanct. Vit Bell. l. 7. c. 1. p. 517. 518. 519.

Bern. Serm. 1. de Annunt. Mariæ.

cela, que vos pechez vous ſont pardonnez par luy. C'eſt le témoignage que le Saint Eſprit rend dans nôtre cœur, diſant, Tes pechez te ſont pardonnez. Depuis Bernard, qui mourut l'an 1153. j'avouë que les Latins coururent a l'opinion du doute & de l'incertitude, & il ne s'en faut pas étonner, puis que ce fut dans les tenebres de ces malheureux temps, que s'établit parmy eux la doctrine de la juſtification par les œuvres, & du ſalut par le merite de l'homme; qui enveloppe neceſſairement l'eſprit de ceux, qui la ſuivent, en des doutes & en des deſeſpoirs invincibles. Car ſi nul croyant n'eſt juſtifié devant Dieu, que celuy, dont les œuvres ſont parfaitement conformes a la regle de la loy & de l'Evangile; où ſera celuy, qui ſe puiſſe aſſeurer d'eſtre juſte, puis qu'il n'y a point d'homme vivant ſur la terre, a qui il n'arrive ſouvent de pecher, & tout au moins de convoiter? A quoy il faut encore ajoûter le doute, où ils ſont neceſſairement ſi pluſieurs de leurs actions & de leurs mouvemens, qu'ils font paſſer pour pechez veniels, ne ſont pas des pechez mortels? & l'opinion qu'ils ont, que depuis le bapteſme, le fidele ne peut avoir

avoir la remiſſion d'aucun peché mortel, que par le Sacrement de la penitence ; & ce qu'ils tiennent, que l'effet de ce Sacrement depend neceſſairement de l'intention du Miniſtre. Car cette intention n'étant connuë, qu'a Dieu ſeul ; qui ne voit, que pas vne perſonne baptiſée a moins, que d'vne revelation, ne peut avoir de certitude de la remiſſion d'aucun de ſes pechez ? Ie ne m'étonne pas, que ceux qui ont ces ſentimens, flotent toute leur vie dans le doute, & ne ſavent jamais aſſeurement s'ils ſont juſtes & en grace, ou s'ils ne le ſont pas ; Ie m'étonne pluſtoſt, qu'ils en demeurent-là, & qu'ils ne paſſent outre juſques a tenir pour certain, qu'ils ne ſont ny juſtes ny en la grace. Encore faut-il dire a la gloire de la verité, que bien que cette conſtante & invincible incertitude s'enſuive clairement & neceſſairement de leur doctrine ; elle eſt pourtant ſi contraire a la lumiere de l'Ecriture & de la raiſon, qu'elle ne put paſſer dans le Concile de Trente ſans de grands combats, comme nous l'apprend l'hiſtoire ; & que ceux, qui l'avoyent hautement & magnifiquement combatuë, dans cette aſſemblée, ne ſe rendirẽt pas a

ſes decrets, ſoûtenant encore apres leur publication, que l'aſſeurance de la grace n'y étoit pas condamnée. En effet outre ce que ces auteurs en alleguent pour eux avec beaucoup de couleur; je remarque que ce Concile, d'ailleurs ſi liberal d'anathemes, n'en a lancé aucun contre leur opinion; ſe contentant d'anathematiſer la certitude de la perſeverance a l'avenir, ſans frapper de ſa foudre ceux qui tiennent ſimplement la certitude d'eſtre en grace pour le preſent. D'où chacun peut voir combien eſt inexcuſable la temerité du Docteur, qui a oſé appeller l'opinion du doute invincible touchant la grace, vn article de la foy vniverſelle des Chrétiens, & la creance contraire vne foy nouvelle & particuliere; veu qu'il n'eſt pas encore ſans conteſtation parmy les ſiens meſme, que leur Concile de Trente ayt établi la premiere & condamné la ſeconde. I'aurois maintenant a parler du ſecond article, de l'aſſeurance de la perſeverance & du ſalut pour l'avenir. Mais parce que l'Apôtre la fonde clairement dans le verſet ſuivant, & que d'ailleurs l'heure eſt desja paſſée, j'en remettray le diſcours a l'action ſuivante, ſi Dieu

Dieu nous en fait la grace. Beny ſoit le Seigneur Freres bien aymez, qui nous a delivrez de ces tenebres épaiſſes du doute & de la défiance, & qui nous a donné par ſa lumiere divine de pouvoir reconnoiſtre au vray a nôtre grande conſolation ſi nous ſommes en ſa grace. Ioüiſſons de ſa faveur ; Mais gardons nous bien de nous y tromper. C'eſt le point le plus important de toute nôtre vie ; où l'on ne peut errer ſans ſe perdre. Car comme c'eſt vn bonheur & vne joye inconcevable d'eſtre aſſeuré de ſa grace & de ſa juſtification devant Dieu ; auſſi eſt-ce vn extreme malheur de la preſumer ſans l'avoir. Cette fauſſe opinion endort les hommes dans vne ſecurité charnelle, & les plonge en ſuite dans la perdition. Travaillez donc a établir tellement ce ſentiment dans vos cœurs, que la verité de la choſe meſme y réponde. Ie ne dis point a ceux qui ne ſont pas debout, a ceux que le Diable, que le monde, que la chair foulent aux pieds, qui ſuccombent a toutes leurs tentations, qui ayant mis bas les armes Evangeliques, ont été renverſez il y a long-temps par l'ennemy, & qui ſont écore étendus par terre, ſe veau-

trant dans ſes bouës & dans ſes ordures, dans l'avarice, dans la paillardiſe & l'impudicité, & en d'autres vices ſemblables ; Ie ne dis point a ces gens-là, qu'ils s'aſſeurent d'eſtre debout. A Dieu ne plaiſe. Ie leur denonce au contraire, qu'ils ſe gardent bien de le penſer ainſi ; & que s'ils ſe l'imaginent, ils ſe trompent lourdement. Ie leur dis, que pendant qu'ils ſeront en cet état ; ils ne peuvent ny ne doivent douter, qu'ils ſont tombez ; qu'ils rampent dans la pouſſiere avecque le vieux ſerpent & ſa ſemence, & qu'ils n'en peuvent attendre autre iſſuë qu'vne ſeconde cheute de la terre dans l'enfer, & de l'exercice du peché dans la ſouffrance de la peine ; Ie leur dis avecque le Seigneur ; *Souvenez vous, d'où vous eſtes décheus, & vous repentez* ; & avecque l'Apôtre, *Regardez que vous ne tombiez* encore plus bas ſi vous ne vous amandez ; du vice, dans l'apoſtaſie ; du peché, dans l'endurciſſement, & de là dans la perdition éternelle. Pour les vrays fideles, qui ont receu le Seigneur, qui ont lavé leurs robbes en ſon ſang, qui ont purifié leurs mœurs en ſa parole, & quicheminent en la lumiere de ſon Eſ-

Apoc. 2. 5.

prit ;

prit ; pour ceux-là je leur dis qu'ils peuvent & doivent croire avecque toute certitude qu'ils ſont debout. Mais je leur ajoûte encore avecque l'Apôtre, Bien-aymez, operez vôtre ſalut, avecque crainte & tremblement ; car c'eſt Dieu qui produit en vous avec efficace le vouloir & le parfaire ſelon ſon bon plaiſir. Cheminez devant luy dans vne profonde humilité ; Craignez le monde, les demons, craignez vôtre chair ; Défiez vous de vous meſmes ; Que tout vous ſoit ſuſpect ; Craignez tout, & vous gardez de tout. Aſſeurez vous de la ſeule bonté, miſericorde & verité de Dieu, du ſeul merite & de la ſeule juſtice de ſon Fils Ieſus Chriſt. Travaillez les vns & les autres a vôtre ſalut ; voyez le temps qu'il fait ; & le vent qui ſouffle. Le combat croiſt tous les jours. Preparons nous tous & nous mettons en ordre pour ſoûtenir le choc de l'ennemy. Pecheurs repentez vous, Amandez vous ; Levez vous. Si vous n'eſtes debout, bien loin de veincre ; vous ne ſerez pas meſmes capables de combatre. Fideles, étudiez vous a affermir vôtre vocation, veillant & priant inceſſamment, abondant en toutes

bonnes œuvres ; & vous gardant de tout vice ; Ayez le mal en horreur , & vous tenez attachez au bien. C'eſt là ſeule voye ſeure, où vous treuverez les vns & les autres la paix de Dieu, la conſolation de ſon Eſprit, & le repos de vos conſciences des ce ſiecle, & qui vous conduira a l'éternelle joüiſſance de l'immortalité & de la gloire, qui nous eſt promiſe en l'autre. *Ainſi ſoit-il.*

SER-

SERMON ONZIESME.*

* *Prononcé a Charenton le 1. de Novembre 1665.*

I. COR. X. 13.

13. *Tentation ne vous a point saisis sinon humaine. Or Dieu est fidele, lequel ne permettra point, que vous soyez tentez outre ce que vous pouvez; mais il donnera avecque la tentation l'issuë; en sorte que vous la puissiez soûtenir.*

CHERS FRERES;

Le dessein de la pieté Chrétienne est si grand, & les forces de la nature humaine sont si petites, qu'il semble que l'on ne peut sans trop de présomption s'asseurer d'y reussir. Nous aspirons a la bienheureuse immortalité, que le Sauveur du monde nous promet dans son Evangile; & pour y parvenir il faut perseverer jusques a la fin de nôtre vie en la foy & dans le service de ce souverain Seigneur. Cela ne se peut sans combatre constamment, & vaincre heureusement

Digitized by Google

tout ce qui s'efforce de nous en détourner ; c'eſt a dire tous ces grands & puiſſans ennemis, le monde, le diable, nôtre propre chair, qui nous font vne guerre cruelle & continuelle ; où ils n'oublient rien de tout ce qui eſt capable de nous débaucher de la fidelité, que nous avons jurée a Ieſus Chriſt. Ils nous y ſolicitent par leurs appas, par les avantages qu'ils nous offrent, & par les ſophiſmes qu'ils employent pour nous ſeduire ; & ont des legions de gens qui y travaillent ſans ceſſe. Si cette voye ne leur ſuccede, ils viennent a l'autre plus dangereuſe & plus preſſante, a la terreur des menaces, & a l'executiõ de tout ce qu'ils nous peuvent faire de mal ; nous affligeant en nos biens, nous privant de tous honneurs, & enfin nous attaquant meſme en la vie, juſques a l'ôter a ceux, qui n'ont pas voulu ſe rendre a leurs aſſauts. C'étoyent-là les combats, où le Seigneur appelloit les premiers fideles ; & où ſon Egliſe a veſcu depuis, durant pluſieurs ſiecles, & qui ne luy manquent jamais entierement, pendant qu'elle ſejourne ſur la terre. Si de l'autre côté vous jettez les yeux ſur nôtre nature, qu'y-a-t-il de plus foible

en

Digitized by Google

en toutes ſes parties ? en ſon entendement, qui ſe laiſſe éblouïr par les fauſſes apparences ? en ſa volonté, qui change a tous momens ? en ſes affections, que les moindres objects ſont capables de troubler ? & qui étant vne fois troublées nous emportent violemment du côté, où elles panchent ? comme nous le voyons arriver tous les jours a ceux, a qui la crainte ou l'eſperance, la convoitiſe, ou l'averſion font faire ou ſouffrir des choſes, a quoy ils n'euſſent jamais conſenty ſans le mouvement, que leur a donné la paſſion, dont ils étoyent ſaiſis ? Ayant donc s'il faut ainſi dire, a voguer ſur vne mer expoſée a tant de vents & d'orages, & dans vn ſi foible vaiſſeau ; qui de nous ſe peut aſſeurer de ſurgir enfin au port ? de n'eſtre point engloutv en tant de flots, qui nous battent ſi rudement, ni eſchoüé ſur tant de bancs & d'écueils, qui nous menacent ? I'avouë, Chers Freres, qu'en effet ſi la conduite & l'iſſuë de ce combat, ou de cette navigation ne dependoit que de nous, il n'y auroit point de raiſon d'en eſperer rien de bon. La partie ſeroit trop mal faite pour en attendre autre choſe, qu'vne défaite ou vn naufrage certain.

Auſſi

Auſſi voyez vous, que ceux, qui entreprennent ce grand deſſein ſur l'opinion de leurs forces, de leur franc-arbitre & du merite de leurs œuvres, ſont eternellement dans le doute du ſuccez. Ie ne trouve pas étrange, que bâtiſſant ſur des fondemens ſi foibles, ſi incertains & ſi changeans, ils n'oſent s'aſſeurer de reüſſir. Ie m'étonne plûtoſt qu'ils ne paſſent plus outre ; c'eſt a dire qu'ils ne s'aſſeurent tout a fait de jamais ne reüſſir. Car apres tant d'avertiſſemens que l'Ecriture nous donne de la vanité de nos forces, & de l'imperfection de nos juſtices pretenduës, & apres tant d'experiences, que nous en faiſons tous les jours, il eſt dificile ou pour mieux dire impoſſible de rien eſperer de ce côté-là. Mais Dieu ſoit benit, qui au lieu de ce ſable mouvant, où il eſt impoſſible de rien baſtir de ferme, nous a donné par ſa grande miſericorde vn rocher ſolide & inébranlable pour y fonder en toute ſeureté l'eſperance de nôtre perſeverance & de nôtre ſalut ; c'eſt a dire ſa grace & non nôtre nature, la verité de ſes promeſſes & non l'autorité de nôtre volonté, ſa fidelité eternelle & immuable, & non nôtre lege-

re-

reté. Quelque grande que ſoit nôtre foibleſſe, & quelque horrible que ſoit la force & la paſſion de nos ennemis, ſi Dieu daigne ſe meſler de nôtre conduite, certainement tout ira bien ; puis qu'il eſt tout puiſſant ſoit pour nous ſoûtenir, ſoit pour repouſſer ce qui nous attaque. Car il ſçait bien accomplir ſa vertu dans les choſes les plus infirmes, & conſerver ſon treſor dans les vaiſſeaux les plus fragiles. Puis donc que ce ſouverain Seigneur, dont la puiſſance & la miſericorde ſont egalement infinies, nous promet de nous aſſiſter & de nous gouverner luy meſme par ſon conſeil ; ne doutons point quelque ſentiment que nous ayons de nôtre foibleſſe, ou pour mieux dire de nôtre néant, que nous ne parvenions enfin a ce bien-heureux royaume celeſte, qu'il nous a acquis au prix de ſa mort & de ſa croix. C'eſt là chers Freres, le ſeul aſſeuré fondement de nôtre eſperance & de nôtre conſolation dans toutes les plus rudes tempeſtes de cette vie, que l'Apôtre met devant les yeux des fideles de Corinthe a qui il écrit. Car apres leur avoir remontré, que juſqu'icy la *tentation qui les avoit ſaiſis, n'avoit été qu'humaine*, il

les

les asseure en suite, que *Dieu est fidele ; & qu'il ne permettra point qu'ils soyent tentez outre ce qu'ils peuvent ; mais qu'il donnera l'issuë avecque la tentation, en sorte qu'ils la puissent soûtenir.* A la verité apres le discours qu'il leur a tenu cy-devant, ils avoyent besoin de ce radoucissement. Car ces exemples de la severité de Dieu sur les pecheurs d'Israël, dont il les a entretenus depuis le commencement de ce chapitre, avecque l'avertissement, qu'il y ajoûte par deux fois, que cela les regardoit, & que les avantures de ces anciens sont des figures des nôtres, tout cela dis-je les devoit avoir effrayez. C'est donc bien a propos que ce sage Apôtre apres ces tonnerres & ces foudres de la juste colere de Dieu contre les fautes des pecheurs impenitens, leur propose maintenant les douceurs de sa benignité envers les fideles. Il leur represente premierement la grande bonté, dont il avoit vsé envers eux depuis le commencement de leur conversion jusqu'a l'heure presente, qu'il leur écrivoit cette épître ; *Tentation* (leur dit-il) *ne vous a point saisis, sinon humaine.* Puis il les asseure d'vne pareille faveur pour l'avenir, s'ils étoyent vera-

tablement ce qu'ils faiſoyent profeſſion d'eſtre, fideles & bons Chrétiens. *Or Dieu eſt fidele* (dit-il) *qui ne permettra point que vous ſoyez tentez outre ce que vous pouvez; mais avecque la tentation, il vous donnera auſſi l'iſſuë, en ſorte que vous puiſſiez la ſoûtenir.* Ces deux points ſeront s'il plaiſt au Seigneur le ſujet de nôtre action; Le premier de la douce & tendre maniere, dont Dieu juſques-là avoit traité ces fideles de Corinthe; & le ſecond de la faſſon pleine de ſageſſe & d'amour, dont il vſera avec eux a l'avenir. Pour le premier de ces deux points, tous ſont bien d'acord, que l'Apôtre par cette *tentation humaine*, dont il parle, entend vne tentation moderée, qui n'eſt pas exceſſive ni extraordinaire, mais attrempée d'equité & aſſez commune dans l'Egliſe. Mais ils n'apportent pas tous vne meſme raiſon de la ſignification de ce mot *humaine*. Il y en a qui nous deſployent icy toutes les eſpeces des tentations, dont il eſt parlé dans l'Ecriture; Elle dit quelque fois, que Dieu tente les fideles; comme il fit Abraham luy commandant vne choſe rude & difficile, afin qu'il découvriſt par ſon obeïſſance combien étoit admirable la foy

& la

& la pieté de ce ſaint homme. Nous y liſons auſſi fort ſouvent, que le Diable *tente* les hommes, quand il les ſolicite au mal; parce que ces aſſauts de l'ennemy font paroiſtre la diſpoſition du cœur des hommes, s'ils ſont fermes & a l'épreuve, ou non; bien que le deſſein de Satan ne ſoit pas proprement de s'en éclaircir; ne cherchant qu'a les perdre, les faiſant tomber dans le peché. Et Satan eſt le grand Maiſtre & directeur de cette ſorte de tentations, ne s'en faiſant aucune, où il n'ayt part; d'où vient qu'il eſt ſimplement appellé le *Tentateur*. C'eſt encore par vne pareille raiſon que l'Ecriture appelle *tentations* tous les effors que font les hommes, par paroles, par exemples, par actions, pour nous détourner du pur ſervice de Dieu & nous attirer au vice ou a l'erreur. Enfin S. Iaques dit auſſi que *nôtre convoitiſe nous tente*; parce qu'elle nous pouſſe a faire le mal qu'elle deſire; ce qui fait paroiſtre ſelon que l'on l'accomplit, ou que l'on luy reſiſte, qu'elle eſt au vray l'aſſiete & la diſpoſition de l'eſprit. Ces interpretes diſent donc, que l'Apôtre entend icy par la *tentation humaine* cette derniere tentation, qui nous

eſt

eſt addreſſée par *les hommes*. Mais premierement il n'eſt pas croyable, que le Diable l'ennemy de l'Egliſe, & qui rode nuit & jour a l'entour des troupeaux du Seigneur, & épie principalement les commencemens de leur Chriſtianiſme, ſe promettant dans cette tendreſſe de leur foy d'en venir plus aiſement a bout, euſt laiſſé les Corinthiens ſi long temps en repos durant ces premieres années qu'ils avoyent commencé de faire profeſſion de l'Evangile. Puis apres le Diable intervient toûjours en cette ſorte de tentations, qu'ils appellent *humaines*, allumant dans les cœurs des hommes la haine & la fureur, qui les porte a travailler les fideles & a perſecuter la pieté; ſi bien que je ne vois pas pourquoy l'Apôtre l'auroit appellée tentation humaine plûtoſt, que Diabolique. A quoy il faut ajoûter qu'entre les tentations de cette ſorte, il y en a de terribles, & que l'on ne peut mettre au rang des moderées; comme ont été par exemple les perſecutions d'vn Neron, d'vn Decius, d'vn Diocletien & d'autres, & comme ſont aujourd'huy celles de l'Inquiſition en divers lieux de l'Europe, où elle regne, exerçant

ſur

ſur les pauvres fideles, quand ils en peuvent découvrir, tout ce que l'enfer ſauroit imaginer de plus cruel & de plus barbare. Bien que les Miniſtres de cét office ſanglant & inhumain ſoyent des hommes, on ne pourroit pas dire néantmoins de ceux, qui paſſent par leurs mains, que la *tentation qui les a ſaiſis n'a été qu'humaine.* I'eſtime donc beaucoup meilleure & plus raiſonnable l'interpretation de ceux, qui diſent que S. Paul par cette *tentation humaine* entend les épreuves & les afflictions, que la profeſſion de l'Evangile de Ieſus Chriſt avoit attirées ſur eux; & qu'il dit que cette *tentation* n'avoit encore été qu'*humaine*, c'eſt a dire legere & moderée, aiſée a ſupporter, & non exceſſive ni accablante, comme furent depuis les tentations de l'Egliſe dans les perſecutions de Diocletien & de ſes ſemblables. Car cette maniere de parler eſt familiere a l'Ecriture de nommer les choſes grandes *des choſes de Dieu*, & au contraire les petites & mediocres des choſes *humaines*; comme vous l'avez ſouvent entendu, ſans qu'il ſoit beſoin que je vous en raporte icy quelques exemples de ce grand nombre, qui s'en treu-

treuve dans l'Ecriture. En effet l'Egliſe de Corinthe ayant été fondée par S. Paul environ l'an du Seigneur quarante huitieſme, nous ne liſons point que durant les trois années qui ſe paſſerent juſqu'au temps qu'il leur écrivit cette lettre, il ſe ſoit élevé aucune perſecution contre le nom Chrétien ni là, ni ailleurs, dans la Grece. Neron environ quatorze ans apres fut le premier des Empereurs Romains, qui donna ſes ordres expres de perſecuter les Chrétiens, bien digne pour l'enormité de ſes vices d'eſtre le premier des bourreaux de l'Egliſe. Ce n'eſt pas pourtant, que la rage des Iuifs, le tumulte des peuples, la haine & les paſſions des Gouverneurs & des autres Magiſtrats des villes & des Provinces ne fiſſent ſouffrir ça & là diverſes choſes aux fideles, comme vous en voyez des exemples dans les Actes des Apôtres; Mais cela n'étoit pas comparable aux perſecutions qui ſe firent depuis par les ordonnances generales des Empereurs. L'Apôtre dit donc, que l'Egliſe de Corinthe durant ces trois premieres années de ſon Chriſtianiſme, n'avoit été ſaiſie, que d'vne tentation humaine; c'eſt a dire qu'el-

le n'avoit pas eu beaucoup a ſouffrir, & que le mauvais traitement, que les Payés faiſoyent aux Chrétiens pour leur faire quitter l'Evangile, & les ramener dans leur idolatrie, avoit été mediocre & ſupportable. En effet il ne paroiſt point par les choſes, que l'Apôtre dira cy apres dans ce chapitre de la tentation adreſſée aux Corinthiens pour les induire a la communion de l'idolatrie, qu'elle euſt été violente; qu'elle les y euſt obligez ſous peine de la vie ou de l'exil ou de la perte de leurs biens, comme furent depuis ce temps-là les tentations des fideles ſous les cruelles & tyranniques loix des perſecuteurs. Il eſt clair que les Payens n'avoyent fait autre choſe pour les amener a ce peché, que de les convier ſeulement aux repas des viandes ſacrifiées aux idoles; où quelques vns par la ſeule crainte de leur déplaire s'étoyent laſchement laiſſez aller, aymant mieux ſe ſoüiller en participant a cette ceremonie funeſte, que d'offenſer leurs concitoyens par vn ſimple refus; combien éloignez de la vertu de ceux, qui preſſez par les infideles, d'offrir du parfum a leurs faux Dieux ſous peine d'vne mort

cruelle

ctuelle toute preſente & certaine choiſirent de perdre la vie dans les plus douloureux tourmens, pluſtoſt que de jetter trois grains d'encens dans le feu allumé devant l'idole? Certainement la tentation des Corinthiens avoit donc été fort legere; puis que pour faire leur devoir, & ſe maintenir dans la pureté Chrétienne ils ne couroyent autre danger, que de choquer vn peu leurs voiſins, & de perdre peut eſtre leur amitié ou en tout, ou en partie. L'Apôtre leur touche expreſſement ce point pour deux raiſons a mon avis; La premiere pour leur ôter vn vain & faux pretexte de s'exemter de la punition des Iſraëlites, qu'il leur avoit repreſentée cy devant, en alleguant que leur faute étoit beaucoup moindre & plus pardonnable, que la leur. Car les Iſraëlites commirent leur idolatrie volontairement, & de leur plein gré; ſans qu'aucun les tentaſt, ou ſollicitaſt a le faire; n'y ayant point d'idolatres dans leur camp, dont l'exhortation, ou l'exemple les conviaſt a ſe ſoüiller de leur crime. Mais pour les Corinthiens, il n'en étoit pas de meſme. Ils vivoyent dans vne ville pleine de Payens; où non ſeu-

lement l'exemple, mais auſſi la priere & l'invitation de leurs voiſins, amis, & concitoyens les tentoit de ne pas refuſer de ſe trouver dans leurs ceremonies profanes ; A quoy il faut encore ajoûter la crainte de leur déplaire, d'aigrir leur eſprit, & d'attirer a cette occaſion leur haine & leurs mauvais offices, & poſſible meſme la perſecution ſur toute l'Egliſe. L'Apôtre va donc au devant de cette penſée ; & leur avoüant, qu'ils n'avoyent pas peché ſans eſtre tentez, répond ce qu'ils ne pouvoyent nier, que graces a Dieu cette tentation-là n'avoit été qu'humaine, legere & moderée ; puis qu'au pis aller elle ne les expoſoit qu'a la perte des bonnes graces de quelques hommes particuliers ; choſe de ſi petite importance, là où il s'agit du ſervice de Dieu, qu'elle ne peut ni ne doit entrer a cet égard, en nulle conſideration. Ainſi l'Apôtre les deſarmant de cette fauſſe couleur leur montre, que leur faute eſt inexcuſable ; & que ſi elle n'eſt tout a fait pareille a celle des idolatres d'Iſraël, du moins elle luy reſſemble bien fort ; & les rend par conſequent coûpables comme eux, & dignes d'vne ſemblable punition.

tion. Et par ce moyen il picque leur conſcience, & par la conviction de leur crime les diſpoſe a vne ſerieuſe repentance; puis qu'ils avoyent toutes les raiſons du monde, de craindre, qu'ayant ainſi abuſé de la faveur de Dieu, qui les avoit épargnez, ils ne tombaſſent par ſon juſte jugement en des tentations bien plus rudes & plus preſſantes, que celles, qui leur avoyent été addreſſées cy-devant. La ſeconde raiſon pourquoy l'Apôtre leur repreſente, que la tentation qui les avoit ſaiſis, n'avoit été qu'humaine, eſt pour leur faire conſiderer la bonté & la douceur de Dieu dans cette conduite. Car ce qu'ils n'avoyent pas été tentez plus fortement, ne venoit pas de la nature des choſes ni de la diſpoſition de Satan, ou des idolatres; mais de la ſeule diſpenſation de Dieu. Satan eſt toûjours luy meſme, plein de rage contre la verité & la pieté, & qui ne reſpire que la perdition de ceux, qui en font profeſſion; & l'humeur des idolatres n'eſt gueres moins cruelle, que la ſienne; la ſuperſtition & l'impieté ne reſpirant d'ordinaire que la fureur, l'inhumanité & la barbarie a ceux qu'elle poſſede. Mais Dieu qui tient tou-

tes choſes en ſa main, retient quand il luy plaiſt les emportemens & les furies de Satan & de ſes eſclaues ; & les bride & les arreſte malgré qu'ils en ayent, avec le frein ſecret & inviſible de ſon admirable providence. C'étoit donc luy ſans doute, qui avoit épargné les Corinthiens, empeſchant que leurs Magiſtrats & leurs concitoyens ne les pouſſaſſent pas plus violemment ; comme ils euſſent fait ſelon toute apparence, ſi le Seigneur les euſt laiſſez agir & ſuivre en toute liberté les mouvemens de la paſſion qu'ils avoyent pour leur idolatrie. En quoy paroiſt la ſageſſe & la bonté de Dieu, & le ſoin particulier, qu'il a des ſiens. Car ce troupeau des fideles de Corinthe étant encore foible & tendre, comme n'ayant receu l'Evangile que depuis quatre ans ſeulement, le Seigneur ne voulut pas l'expoſer aux grands & derniers combats; Il ne permit pas, qu'il fuſt ſaiſy d'autre tentation qu'humaine ; afin qu'a l'abry de cette paix il euſt loiſir de ſe former en Ieſus Chriſt, de croiſtre & de ſe fortifier en luy ; & de ſe rendre capable de ſoûtenir les plus violens efforts de l'ennemy; a peu pres comme il en vſe en la nature,

où

Digitized by Google

où ceux qui en décrivent l'hiſtoire, nous racontent que ſa providence tient la mer calme & ſans orage par l'eſpace de quinze jours en faveur de certains petits oyſeaux marins, que l'on appelle Alcions, afin qu'ils ayent le temps & le moyen de faire leurs nids ſur ſes rivages, & d'y pondre & d'y éclorre leurs petits, & les y élever juſques a ce qu'ils puiſſent voler. Cette penſée de la grace que Dieu avoit faite aux Corinthiens de les épargner ainſi durant leurs premieres années, les preparoit a l'eſperance que l'Apôtre leur donne enſuite, qu'il leur continueroit encore ces ſoins a l'avenir. Car il ſentoit bien, que ceux d'entr'eux, qui avoyent peché luy pourroyent dire qu'a la verité leur tentatiõ juſques là n'avoit été qu'humaine; Mais qu'ils n'étoyent pas aſſeurez, que cela deuſt toûjours durer; qu'il eſt donc de leur prudence de ménager les eſprits des idolatres, de peur qu'irritez de leur refus, ils ne changent de batterie, & ne les pouſſent a l'idolatrie par la violence d'vne perſecution ouverte; Que ſi la crainte du preſent ne les obligeoit pas a la complaiſance qu'ils ont euë, celle de l'avenir ne leur permettoit *Plin. L. 10. c. 32.*

pas d'agir autrement. Il va donc au devant de cette penſée ; & y répond, que pour l'avenir, dont nulle prudence humaine ne peut certainement prevoir les evenemens, il le faut laiſſer a Dieu, & eſperer qu'ayant commencé d'agir pour eux avecque tant de bonté, il n'en aura pas moins cy apres pour leur ſalut. Et pour faire plus d'impreſſion ſur eux, il ne leur commande pas ſimplement, de croire que cela pourra eſtre ; Il leur affirme, qu'il ſera tres-certainement ; *Dieu eſt fidele* (dit-il) *qui ne permettra point que vous ſoyez tentez outre ce que vous pouvez ; mais avecque la tentation, il donnera auſſi l'iſſuë, en ſorte que vous la puiſſiez ſoûtenir.* Ie ne vous reſpons pas (dit-il) qu'il ne vous doive arriver cy apres des choſes & des tentations plus rudes, que ce que vous avez éprouvé juſqu'a cette heure. Le particulier de l'avenir n'eſt connu que de Dieu ſeul ; & il ne ſeroit peut eſtre pas meſme a propos ni pour ſa gloire, ni pour vôtre honneur, que vous fuſſiez toûjours ainſi épargnez. Mais ce que je vous puis bien aſſeurer avecque toute certitude, c'eſt que Dieu eſt fidele ; conſtant & ferme en ſa volonté & en ſes promeſ-

meſſes, non moins qu'en ſa nature ; S'il vous a aymez, comme ſa conduite avecque vous ne vous en laiſſe pas douter; vous pouvez tenir pour certain qu'il vous aimera toûjours ; & que cette bonne volonté qu'il vous a ſi clairement témoigné en vous traitant comme il a fait, ne changera jamais. Les temps pourront changer ; & le dehors de la conduite du Seigneur pourra eſtre autre avecque vous, qu'il n'a été juſques icy, ſelon qu'il ſera a propos pour ſa gloire & pour vôtre bien. Mais ſa foy, ſon amour, & le ſoin qu'il a promis a ſes fideles, demeureront toûjours meſmes, conſtamment & invariablement. C'eſt desja vne grande conſolation d'avoir pour le conducteur de nôtre vie vn Dieu qui eſt fidele, qui n'eſt pas comme les grands du monde, qui changent ſouvent ſans ſujet d'humeur & de volonté, haïſſant aujourd'huy ceux qu'ils aymoyent hier, abandonnát maintenant a la haine & a la fureur de leurs ennemis ceux qu'ils avoyent cy devant honorez de leur protection, qui ne tiennent leur parole qu'autant qu'elle s'accommode a leurs intereſts, ou pour mieux dire a leurs vaines imaginations,

n'y

n'y treuvant rien de ſi ſacré, qu'ils ne violent toutes les fois que l'humeur leur en prend, ſe figurant que la religion des traitez, des ſermens, & des promeſſes n'eſt bonne, que pour les particuliers qui ne les peuvent enfraindre impunement, mais que pour eux, la meſme dignité, qui les met a couvert des peines, les éleve auſſi au deſſus des loix. Dieu dont la Majeſté eſt infinie, n'en vſe pas ainſi; Le Ciel & la terre paſſeront; mais ſa foy demeure ferme éternellement. Il faut ſeulement prendre garde a qui il l'a donnée pour bien juger de ſa fidelité. Il ne l'a pas donnée aux impies, ni aux hypocrites; Au contraire la parole qu'il a donnée a ces gens-là, eſt de les perdre & de les détruire; ſi bien que quand il le fait, en cela meſme il eſt conſtant & fidele. Mais quant a la parole, qui promet ſa protection & la continuation de ſa grace, il ne l'a promiſe qu'aux fideles; c'eſt a dire a ceux, qui croyent ſincerement & veritablement en l'Evangile de ſon Fils Ieſus Chriſt; & qui ont au dedans la verité des choſes dont ils font profeſſion au dehors. C'eſt en cette qualité que l'Apôtre regarde icy ces Corinthiens a qui

Digitized by Google

qui il parle ; preſuppoſant qu'ils ſont en effet ce qu'ils ſe diſoyent eſtre, vrays fideles & Chrétiens ſinceres. Et bien que la fidelité de Dieu qu'il leur met en avant le montre aſſez, puis qu'autrement elle ne ſerviroit de rien a leur conſolation ; néantmoins cela paroiſt encore plus clairement par la ſuite, où il dit des choſes d'eux, qui n'appartient qu'aux vrays Chrétiens. Car non content de leur avoir repreſenté, que Dieu eſt fidele, il leur explique plus particulierement les graces, que cet éloge du Seigneur comprend, ajoûtant tout d'vne ſuite ; qu'*il ne permettra point qu'ils ſoyent tentez outre ce qu'ils peuvent ; mais qu'avecque la tentation il donnera auſſi l'iſſuë ; en ſorte qu'ils la puiſſent ſoûtenir.* Il leur promet deux choſes; l'vne que *Dieu ne permettra point, qu'ils ſoyent tentez outre ce qu'ils peuvent* ; L'autre *qu'il leur donnera l'iſſuë en ſorte qu'ils puiſſent tenir bon.* Dans la premiere, il faut remarquer qu'il ne dit pas que *Dieu ne les tentera point* ; *Car Dieu* (dit S. Iaques) *ne tente perſonne ; comme auſſi il ne peut eſtre tenté de maux* ; mais il dit, *que Dieu ne permettra point que nous ſoyons tentez* ; parce que s'il ne nous tente pas luy meſme, Iac. 1. 13.

il

il permet néantmoins que nous ſoyons tentez. Car comment le ſerions nous s'il ne le permettoit, luy qui eſt le ſouverain Seigneur, & Maiſtre du monde, & qui le gouverne avec vne ſageſſe & puiſſance infinie, qui penetre tout, & ſe meſle par tout, ſi bien qu'il n'y arrive rien ſans la diſpoſition de ſa ſainte & raiſonnable volonté ? Il voit la tentation ; il ſait la penſée & le deſir du Tentateur ; Il pourroit l'empeſcher avec vne ſeule parole de ſa bouche ; ſi c'étoit ſon bon plaiſir. Il ne le fait pas ; Il laiſſe agir le méchant & le demon. C'eſt cette ſuſpenſion de l'acte divin neceſſaire pour empeſcher la tentation, que nous appellons *permiſſion*. Mais ce n'eſt pas nuëment & ſimplement vne tolerance oiſive, qui ſouffre ou ce qu'elle ne connoiſt pas ; ou ce qu'elle ne peut empeſcher. C'eſt vne action volontaire. Car Dieu ne permettroit pas que l'homme fuſt tenté s'il ne le vouloit permettre ; & comme toutes ſes penſées ſont pleines de bonté & de ſageſſe, il le veut permettre pour quelque bien, pour l'épreuve de la creature & pour ſa correction, a ſon édification & a ſa loüange. Car Dieu étant le ſouverain bien, il n'eſt

pas

pas poſſible qu'il ſouffre le ſouverain mal ; tel que ſeroit vne tentation, qui ne ſerviroit ni ne pourroit ſervir a aucun vſage. C'eſt ainſi qu'il faut reſoudre tous les paſſages de l'Ecriture, où la part que Dieu a dans la conduite, & dans la direction des crimes & des pechez des hommes eſt ſouvent exprimée avec des paroles fortes, & qui ſemblent dans le ſtile de nos langues, ſignifier que Dieu y trempe luy meſme. Mais il en eſt tout autrement ; l'Ecriture en ces lieux entendant ſelon le ſtile de la langue Hebraïque, non que Dieu face le mal ; Arriere de nos eſprits vne penſée auſſi impie & auſſi execrable qu'eſt celle-là ; mais ſeulement que Dieu permet qu'il ſe face ſoit par les demons, ou par les hommes. C'eſt ce que l'Apôtre nous montre expreſſement, quand il dit icy, que *Dieu ne permettra pas* que nous ſoyons tentez. Mais il ne dit pas ſimplement, *qu'il ne permettra point que nous ſoyons tentez*. Comment s'accorderoit cela avec ce que l'Evangile nous predit par tout, que nous ſerons tentez ? que nôtre chef l'a été le premier en toutes choſes, comme nous ſans peché ? que tous ceux qui veulent vi-

Luc 17.1. vivre ſelon pieté en Ieſus Chriſt ſouffriront perſecution ? que tous ceux, qui le veulent ſuivre doivent ſe reſoudre a charger ſa croix ? qu'il ne ſe peut faire, qu'il n'arrive des ſcandales ? & avec ce que l'Apôtre écrit luy meſme dans cette épître, qu'il faut, qu'il y ayt des hereſies entre nous, afin que ceux qui ſont de miſe, ſoyent manifeſtez ? Mais il dit, que *Dieu ne permettra point, que nous ſoyons tentez outre ce que nous pouvons.* Il permet que nous ſoyons tentez, & ſouvent meſme rudement ; cela eſt neceſſaire pour ſa gloire & pour nôtre édification & nôtre loüange, comme vous le voyez dans l'hiſtoire de Iob, de David, de Daniel, des ſaints Apôtres, & en celle de toute l'Egliſe Chrétienne, depuis le commencement juſqu'a nous. Mais il ne permet pas, que *nous le ſoyons outre ce que nous pouvons*, au delà de nos forces ; & cela ſuffit a nôtre conſolation. Mais comment dit-il, outre ce que *nous pouvons*, puis qu'a vray dire nous ne pouvons rien dans les combats de la pieté ? Chers Freres, j'avouë que nous n'y pouvons rien de nous meſmes, n'étant pas meſme ſuffiſans de penſer quelque choſe comme de nous meſmes;

1. Cor. 11. 19.

2. Cor. 3. 5.

Digitized by Google

me; comme dit S. Paul ailleurs. Mais je soûtiens que nous *pouvons tout en Christ, qui nous fortifie*, comme le mesme Apôtre dit ailleurs. Il parle donc icy de ce que nous pouvons en luy, & non en nous mesmes; du pouvoir, que nous donne non nôtre nature, mais sa grace. Il entend qu'il mesurera la tentation aux forces, qu'il nous a données, si bien qu'il arrivera de deux choses l'vne; ou que la tentation n'excedera pas les forces, que nous avons desja receuës par la grace de son Christ; ou que si elle les excede, il ajoûtera a celles que nous avons ce qui nous est necessaire pour resister a l'assaut de l'ennemy. Et c'est avec cette distinction, qu'il faut accorder cette sentence de l'Apôtre avec ce qu'il dit ailleurs, qui y semble estre contraire, qu'il a *été chargé a outrance plus qu'il ne pouvoit porter*. Car ou il parle en ce lieu-là se considerant simplement comme homme, pour dire que cette affliction où il se trouvoit surpassoit les forces d'vne nature humaine; ce que la suite semble confirmer, quand il ajoûte qu'il en avoit été en extreme *perplexité mesme de la vie, s'étant veu comme s'il eust desja receu en luy la sentence de mort*;

Phil. 4. 13.

2. Cor. 1. 8.

mort; ou bien il entend les forces, qu'il avoit au moment, que cette grand' tentation le saisit; incapables de resister a vn choc si violent, si Dieu ne les eust augmentées par les nouveaux degrez de sa grace, qu'il y ajoûta au besoin; selon ce qu'il dit incontinent apres sur le mesme sujet, que *Dieu qui ressuscite les morts, l'a ressuscité d'vne si grand' mort.* Mais enfin l'Apôtre pour resoudre toute difficulté dit en second lieu a ces fideles, a qui il parle dans nôtre texte, que *Dieu avecque la tentation leur donnera aussi l'issuë en sorte qu'ils la puissent soûtenir.* En disant, qu'avecque la tentation il donnera aussi l'issuë, ce mot *aussi*, qui lie la *tentation* avecque l'issuë, montre que l'vne & l'autre vient de Dieu, & qu'elle nous arrive l'vne & l'autre par son ordre; comme cela nous est clairement enseigné dans l'histoire de la tentation de Iob; où l'ennemy ne pût cribler ce saint homme, ni l'attaquer soit en ses biens & en sa famille, soit en sa propre personne, qu'apres en avoir receu la permission de Dieu. Ce qui nous doit desja donner beaucoup de consolation, de penser que ce grand & pitoyable Seigneur, bien loin d'estre a-

veu-

veugle ou ſourd a nos maux, comme l'impieté ſe l'imagine, voit & ſait tout ce qui nous arrive avant meſme, qu'il nous arrive, & diſpenſe le tout ſelon ſa ſageſſe & ſon amour paternelle, juſqu'a nos moindres tentations, ſi bien qu'il ne tombe pas meſme vn de nos cheveux en terre ſans qu'il l'ayt ordonné. Mais le comble de ſes ſoins, & de nôtre bonheur eſt, qu'il ne nous envoye aucune tentation, dont il ne nous donne l'iſſuë; c'eſt a dire que comme il nous y fait entrer par ſa permiſſion; il nous en fait auſſi ſortir par ſa grace. Car c'eſt ce que ſignifie le mot *d'iſſuë*; c'eſt eſtre délivré de l'embarras, où la tentation nous mettoit, c'eſt en ſortir a ſon honneur; comme quand le Prophete dit *les iſſuës de la mort*, il entend tout de meſme eſtre délivré de la mort, échapper de ſes liens, & ſe demeſler & depeſtrer de ſes cordeaux; comme il les appelle ailleurs. Et il dit, que ces *iſſuës de la mort* ſont au Seigneur, c'eſt a dire qu'il n'appartient qu'a luy d'en tirer & d'en faire ſortir les hommes. Il faut ſeulement remarquer, que Dieu ne fait pas toûjours ſortir ſes fideles de la tentation en vne meſme ſorte. Quelquefois

Pſ. 68. 21.

Pſ. 116. 3.

il les en tire a l'heure meſme, qu'elle leur eſt livrée, leur donnant la force d'y reſiſter & de la repouſſer, ſans qu'elle puiſſe les porter a commettre aucun peché, & c'eſt ainſi qu'il en vſe ordinairement; ſoit en les conſervant en vie purs & impollus, par quelque delivrance miraculeuſe; & c'eſt ainſi qu'il donna l'iſſuë a S. Pierre de la tentation qui luy fut livrée par Herode, quand il le mit dans vne priſon, d'où l'Ange du Seigneur le tira; ſoit quand il permet qu'ils ſouffrent glorieuſement ſans plier juſques aux derniers efforts du tentateur. Quelque fois il permet par vne rare & ſinguliere providence, qu'ils flechiſſent ſous la tentation; mais qu'ils ſe reprennent par le ſecours de ſa grace, & ſe remettent par vne vraye repentance dans l'état, d'où ils étoyent décheus; Et c'eſt ainſi que le Seigneur avoit donné a ce meſme S. Pierre l'iſſuë de cette tentation qui l'avoit tellement ſurpris qu'elle luy fit renier ſon Maiſtre par trois fois. Ce que l'Apôtre ajoûte enfin, *en ſorte que vous la puiſſiez ſoûtenir*, n'eſt pas pour nous faire entendre, qu'il nous donne, non l'effet meſme de l'iſſuë, mais ſeulement le pouvoir

voir de sortir de la tentation si nous voulons, comme quelques vns l'entendent, n'ayant point de honte d'employer icy cette remarque qui est d'Origene, & qui depuis fut adoptée par Pelage & condamnée en luy par toute l'Eglise; comme vne heresie directement contraire a l'Ecriture. Car comment s'accorderoit cela avecque les paroles precedentes, que *Dieu donnera l'issuë? Donner*, ou comme porte l'original, *faire l'issuë*, est ce donner seulement le pouvoir d'en sortir, remettant a nôtre volonté d'en sortir ou d'y demeurer? N'est-ce pas en tirer vn fidele & l'en faire sortir en effet? Au conte de ces gens, Dieu *fit l'issuë de la tentation* a Demas, a Philete, a Hymenée, & enfin a tous les Apostats qui ont jamais renoncé a la pureté de la foy, & a la communion de l'Eglise. Car il est clair que s'ils eussent voulu, ils eussent resisté a la tentation; & que ce qu'ils y ont succombé n'a été que l'ouvrage de leur lasche volonté. Si donc ce que Dieu donne a ses fideles n'est autre chose comme l'entendent ces gens, *que de pouvoir supporter la tentation si on veut*; certainement ni Dieu ne leur donne rien, ni l'Apôtre

Gror.

Orig. l. 3. περὶ ἀρχῶν

ne leur promet rien, qui ne leur ſoit commun avecque les plus perdus Apoſtats, qui ayent jamais été au monde. Or chacun voit combien il eſt abſurd & ridicule de dire que les vrays fideles ne reçoivent aucun ſecours de Dieu dans leurs tentations, qu'il ne donne auſſi a tous les deſerteurs, & a tous les hypocrites, & que S. Paul pour conſoler & encourager les fideles contre la tentation ne leur promette rien, qu'vne choſe qui n'a preſervé de la perdition aucun de tant de malheureux a qui elle étoit commune avec eux. Diſons donc que cette iſſuë que Dieu donne, ou qu'il fait aux fideles eſt non le pouvoir nud & ſimple de ſortir de la tentation, mais que c'en eſt vne ſortie & vne iſſuë réelle & veritable, que Dieu donne aux ſiens d'en ſortir en effet, & non vn pouvoir vague qui ne ſoit ſuivy d'aucun effet. Mais que veut donc dire l'Apôtre par ces paroles, *en ſorte que vous puiſſiez ſoûtenir la tentation?* Certainement cela ne ſignifie autre choſe, ſinon *en ſorte que vous la ſoûteniez par le pouvoir que Dieu vous en donnera.* Avecque la tentation, dit-il, Dieu fera auſſi l'iſſuë; Vous en ſortirez auſſi bien par l'effi-

l'efficace de ſa grace, que vous y eſtes entrez par l'ordre infaillible de ſa providence ; ſi bien (ajoûte-t-il) *que vous pourrez la ſoûtenir*; c'eſt a dire ſi bien que quelque grande & terrible que fuſt la tentation au deſſus de toutes vos forces, il ſe treuvera néantmoins par le ſecours de Dieu, que vous en aurez aſſez pour la ſoûtenir, ſans qu'elle vous accable, ou vous face perdre le ſalut, comme les apparences vous en menaçoyent. Ce pouvoir n'eſt pas oppoſé au vouloir ; mais a la foibleſſe & a l'impuiſſance qui eſt naturellement en nous ; & eſt ajoûté, non pour en laiſſer l'effet & l'iſſuë en doute, mais au contraire pour nous en aſſeurer, que la foibleſſe que nous reſſentons en nous, n'empeſchera pas que nous ne ſortions de la tentation, puis que de foibles & d'impuiſſans que nous ſommes, Dieu par le ſecours de ſa grace nous rendra forts & puiſſans. Car que Dieu donne aux ſiens le vouloir, & non le pouvoir ſeulement, & non ſeulement le pouvoir, mais auſſi le faire ; l'Apôtre nous l'enſeigne expreſſement ailleurs, quand il dit que *Dieu produit en nous avec efficace le vouloir & le parfaire ſelon ſon bon plaiſir.* Et *Phil. 2. 13.*

ailleurs encore écrivant aux Theſſaloniciens, il montre bien que le ſoin & l'œuvre de la fidelité de Dieu en ſes enfans n'eſt pas de leur donner ſeulement vn pouvoir vain, invtile & ſans effet, quand apres avoir prié le Seigneur de ſanctifier entierement les fideles, & de conſerver leur eſprit, leur ame & leur corps ſans reproche juſques a la venuë de Ieſus Chriſt, il ajoûte, *Celuy qui vous appelle eſt fidele, qui auſſi le fera.* Il eſt clair que cela ne ſe fait point ſans la ſanctification de la volonté; Puis que l'Apôtre dit, que *Dieu le fera*, il eſt donc manifeſte, qu'il entend qu'il eſt de ſa fidelité de donner a ceux qu'il appelle, non ſeulement le pouvoir, mais auſſi le vouloir neceſſaire aux choſes de la pieté. Il aſſeure encore le meſme dans ſa ſeconde épître, que le Seigneur étant *fidele les affermira & les gardera du malin*; d'où s'enſuit manifeſtement ce que nous avons conclu de l'autre paſſage. Et quand il dit a ces meſmes Corinthiens a qui il parle en ce lieu, que *Dieu les affermira juſques a la fin pour eſtre irreprehenſibles en la journée de Ieſus Chriſt*; en conſcience entend-il, qu'il leur donnera ſeulement le pouvoir

1. Theſſ. 5. 24.

2. Theſſ. 3. 3.

1. Cor. 1. 8.

de

de demeurer fermes ſans le vouloir, & cela ſuffiroit-il, pour les rendre irreprehenſibles au grand jour du Seigneur ? Et pour n'en pas ajoûter davantage, quand nôtre ſouverain ſacrificateur en l'oraiſon, qu'il preſenta au Pere avant que de s'offrir luy meſme pour nôtre ſalut, le prie pour ſes Apôtres & pour tous ceux qui croiront en luy a leur parole, *qu'il les garde en ſon nom, & les ſanctifie par ſa verité, & les garde du mal* ; veut-il dire, non qu'il nous garde du mal, & nous ſanctifie en effet, mais qu'il nous donne ſeulement de pouvoir eſtre gardez & ſanctifiez ſi bon nous ſemble ? Mais qui ne voit que ce ſeroit tout ouvertement ſe jouër de ces divines paroles, que de les interpreter en vn ſens auſſi bizarre & auſſi extravagant, qu'eſt celuy-là ? Concluons donc que l'Apôtre pareillement dans le lieu, que nous expliquons, n'entend pas non plus que Dieu donne a ſes fideles, le ſeul pouvoir vain & vuide & ſans effet, de ſortir de la tentation ; mais vn pouvoir accompagné d'vne volonté pleine & formée, & veritablement ſuivie de ſon effet. Voila chers Freres, ce que j'avois a vous dire pour l'explication Iean 17. 15.17.20.

de ce texte. Maintenant pour m'acquitter de la promeſſe que je vous fis en ma derniere action, j'aurois a vous montrer contre vn Docteur de l'Egliſe Romaine, dont je raportay les paroles, que le vray fidele peut ſans preſomption s'aſſeurer en la grace de Dieu de parvenir vn jour a la bien-heureuſe vie, que l'Evangile nous promet dans les cieux. Mais je voy que ſuivant luy meſme la doctrine de S. Auguſtin, il ne nous accorde pas ſeulement, que le ſalut des éleus eſt certain, aſſeuré & infaillible; mais qu'il le prouve meſme tres-bien par ce texte de l'Apôtre; auquel il joinct encore cet autre du huictieſme chapitre de l'Epître aux
Rom. 8. Romains, *Qui nous ſeparera de la dilection de Chriſt*, avec ſa ſuite, & les paroles de nôtre Seigneur en S. Iean, *Nul ne ravira mes brebis de ma main.* Cela étant, puis que nous montraſmes dans la derniere action, que les fideles peuvent & doivent s'aſſeurer d'eſtre enfans de Dieu & en ſa grace; il n'y a plus de difficulté que de là ils ne puiſſent certainement conclurre, que Dieu donc, comme l'Apôtre le promet icy a tous les vrays fideles, ne permettra point qu'ils ſoyent tentez outre

tre ce qu'ils peuvent porter, mais qu'avecque la tentation il leur donnera l'issuë; c'est a dire comme ce Theologien nous l'accorde luy mesme, qu'il les conduira asseurément a la vie eternelle, sans qu'ils en puissent déchoir entierement & finalement. Car quant a la distinction, qu'il fait des éleus d'avecque les justes & les enfans de Dieu, accordant que ceux cy peuvent perir & estre damnez éternellement, mais non pas les éleus; outre que cette distinction est terrible & fait horreur a l'entendre seulement; puis qu'elle n'a point de fondement dans l'Ecriture, & qu'elle y est mesme contraire, il n'est pas besoin de nous y arrester. Ce que je viens de rapporter de S. Iean, où la priere du Seigneur établit le salut des croyans avecque la mesme certitude, que celuy des éleus, nous montre clairement que les *éleus*, les *croyans*, *les enfans de Dieu* & *les justes* sont asseurément les mesmes personnes, a qui l'Ecriture donne tous ces noms differens, a cause des differentes graces que Dieu leur donne a tous en commũ en son Fils Iesus Christ nôtre Sauveur. Ainsi quicõque est vrayement & legitimement asseuré d'estre fi-

de-

dele & enfant de Dieu, eſt auſſi certain par meſme moyen d'eſtre du nombre de ces éleus, puis qu'il n'y a point de juſte, de fidele, ny d'enfant de Dieu qui ne ſoit éleu; ſelon la doctrine de S. Paul *que ceux, que Dieu a predeſtinez, il les a auſſi appellez, & que ceux qu'il a appellez il les a auſſi juſtifiez, & que ceux qu'il a juſtifiez, il les a auſſi glorifiez*, & ſelon ce qui eſt dit ailleurs que *ceux qui croyent étoyent ordonnez a la vie eternelle*. Embraſſons donc cette ſainte doctrine Freres bien aymez. Mais pour n'en pas abuſer ſouvenons nous a qui c'eſt, que l'Apôtre promet cette garde & cette protection de Dieu, qui les fortifie contre toute tentation, & les conduit ſeurement a la vie celeſte. Il ne la promet qu'aux vrays fideles. Que les hypocrites, les prófanes & les mondains, & tous ceux enfin qui n'ont pas la vraye foy juſtifiante, efficace en charité & feconde en bonnes œuvres, ne ſe flattent point. Pendant qu'ils ſont en cet état ils ne peuvent s'aſſeurer d'eſtre enfans de Dieu, ni d'avoir part en cette promeſſe. Et toute l'aſſeurance qu'ils en prennent, n'eſt qu'vne vaine préſomption, qui n'a point de fondemẽt en la parole de Dieu.

Rom. 8. 29.

Act. 13. 48.

S'ils

S'ils veulent jouïr d'vne veritable & non trompeuſe aſſeurance, qu'ils ſortent de la mauvaiſe voye, où la chair & le monde les a engagez ; Qu'ils ſe repentent de leurs vices ; Qu'ils croyent tout de bon la verité de l'Evangile ; Qu'ils conformẽt toute leur vie a cette foy ; Qu'ils renoncent comme elle l'enſeigne a l'impieté & aux convoitiſes mondaines ; & vivent deſormais ſobrement, juſtement, & religieuſement. Alors ils pourront s'aſſeurer d'eſtre certainement du nombre de ces bien-heureux, que Dieu conduira infailliblement, dans la poſſeſſion de ſon Royaume celeſte, malgré toutes les tentations des hommes & des demons. Sinon qu'ils s'imaginent tant qu'il leur plaira au milieu de ce bourbier d'vne vie infame & vicieuſe, où ils ſont plongez, qu'ils ſont des fideles de Ieſus Chriſt, & des enfans de Dieu ; la verité des choſes meſmes montre clairement & invinciblement qu'ils ſe trompent, & qu'ils abuſent les autres. Il ne faut donc pas s'étonner quand quelques vns de ces gens-là nous quittent ; leur cheute ne nous doibt pas rendre la parole de l'Apôtre ſuſpecte, puis qu'ils n'étoyent pas du nombre

de

de ceux a qui il promet la protection de Dieu. Et ſi leur hypocriſie nous les faiſoit méconnoiſtre, ce triſte évenement nous a découvert, qu'ils n'étoyent pas ce qu'ils paroiſſoyent. I'avouë que ces exemples troublent les infirmes; Mais la parole de Dieu s'ils la croyent, doit appaiſer leur trouble, leur apprenant qu'il faut juger des perſonnes, par la foy & non de la foy par les perſonnes; & dire avec S. Iean, *Ils ſont ſortis d'entre nous; mais ils n'étoyent pas d'entre nous. Car s'ils en euſſent été, ils fuſſent demeurez avecque nous.* Quiconque en ſort, n'en fut jamais, quelque lieu qu'il y ayt tenu, quelque qualité qu'il y ayt occupée. Perſonne n'en eſt vrayement, que celuy qui perſevere juſqu'a la fin, comme dit vn des plus anciens Ecrivains du Chriſtianiſme. Pour vous dit-il, qui eſtes homme, vous ne connoiſſez que le dehors des perſonnes; Vous croyez ce que vous voyez vous ne voyez que juſques où vos yeux peuvent aller. Mais les yeux de Dieu ſont haut élevez. L'homme voit la face; Dieu contemple le fond du cœur. C'eſt pourquoy il connoiſt bien ceux qui ſont ſiens; & arrache ce que le Pere n'a point

Iean 2. 19.

Tertull. de Præſcript. c. 3.

plan-

planté. Il porte ſon van en ſa main pour netoyer ſon aire. Que les pailles en ſortent tant qu'elles voudront, le vent des tentations enlevant aiſement la legereté de leur foy; la maſſe du froment de Dieu n'en demeurera que plus pure, pour entrer ſeule dans les greniers de ſon Seigneur. Il nous repreſente en ſuite, que quelques vns des diſciples ſe retirerent d'avec Ieſus Chriſt, ſans que les autres, qui le croyoyent fermement la parole de vie, en fuſſent ébranlez, ayant perſeveré juſqu'a la fin en ſa compagnie; Que Phygelle & Hermogene, Phylete & Hymenée quitterent ſon Apôtre, & que celuy qui trahit Ieſus, étoit du college meſme de ſes Apôtres, & qu'apres ces exemples il ne faut pas s'étonner que quelques vns abandonnent ſes Egliſes. C'eſt ce que cet ancien écrivain diſoit des Egliſes Chrétiennes, il y a desja plus de quatorze cens ans. Ne treuvons pas étrange, Freres bien aimez, ſi dans ces derniers ſiecles, nous voyons auſſi dans nos troupeaux des changemens & des legeretez ſemblables. Bien-heureux ſera celuy qui ſans donner & ſans prendre de ſcandale perſeverera juſques au bout. Si nous ſommes vraye-

vrayement ſiens, l'Apôtre nous permet de nous aſſeurer, non ſur nos merites, mais ſur la fidelité de Dieu, qu'il ne permettra point, que nous ſoyons tentez outre ce que nous pouvons, mais qu'avecque la tentation il nous donnera auſſi l'iſſuë, en ſorte que nous la puiſſions ſoûtenir a ſa gloire & a nôtre ſalut. AMEN.

SER-

SERMON DOVZIESME.*

* Prononcé à Charenton le 29. Novembre 1665.

I. COR. X. 14.

14. *Pourtant mes bien-aymez, fuyez arriere de l'idolatrie.*

CHERS FRERES;

Il ne faut pas s'étonner, que nôtre S. Apôtre rebate souvent aux Corinthiens le discours de l'idolatrie. Car c'est vn crime capital, qui renverse le fondement de la vraye religion, mettant la creature dans vn lieu, qui n'appartient qu'au Createur, & nous faisant chercher nôtre bonheur ou en tout, ou du moins en partie, en des services étrangers; au lieu qu'il n'est tout entier, que dans le pur service de Dieu. C'est-ce que le Seigneur reprochoit autrefois par son Prophete Ieremie a ses Israëlites, qui s'étoyent détournez de la vraye pieté au culte des faux Dieux; *Mon peuple* (dit-il) *a fait deux maux; Ils m'ont abandonné moy qui* Ier. 2. 13.

suis

ſuis la ſource d'eau vive pour ſe creuſer des ciſternes qui ne peuvent tenir l'eau. Il dit, *qu'ils l'ont abandonné*; par ce que quiconque rend a autre qu'a luy le ſervice qui luy eſt deu, renonce par cela meſme a luy & a ſa communion; quelque profeſſion, qu'il face de l'adorer & de le ſervir; n'étant pas poſſible d'allier Dieu & l'idole enſemble. A quoy il faut ajoûter, que quelque horrible, & pernicieux que ſoit ce peché, nous ne laiſſons pas d'y avoir naturellement vne forte & violente inclination; comme il paroiſt par la debauche preſque vniverſelle du genre humain, où ce crime a regné ſi long temps avant la venuë de Ieſus Chriſt, & par les cheutes preſque continuelles d'Iſraël, qui s'y laiſſoit aller ſi ſouvent, malgré les defences de la Loy, & les punitiõs exemplaires, par leſquelles Dieu en avoit tant de fois recommandé & établ y l'autorité parmy ce peuple. Il ne faut donc pas treuver étrange, ſi ce peché étant ſi dangereux, l'Apôtre ne s'eſt pas contenté de nous le defendre vne fois ou deux; & s'il a taſché de vaincre l'inclination que nous y avons par la fidele repetition qu'il nous fait de nôtre devoir; pour ne pas alle-

guer

guer icy l'occaſion particuliere qu'il avoit de bien imprimer cette leçon dans l'eſprit des Chrétiens, a qui il a écrit cette épître, car ils habitoyent a Corinthe, dont on peut dire avec verité, auſſi bien que S. Luc le dit d'Athenes, que c'étoit *vne ville toute pleine d'idoles*, & du tout *adonnée a l'idolatrie*, où ils voyoyent & entendoyent tous les jours cent choſes, qui les ſolicitoyent a ce peché, les exemples, les diſcours, les promeſſes & les menaces de leurs concitoyens. En effet bien qu'il ne paroiſſe pas, que ces tentations en euſſent encore fait tomber aucun dans le ſervice meſme des idoles, il eſt pourtant aſſez manifeſte, qu'il y en avoit desja quelques vns & meſme de ceux, qui ſembloyent avoir le plus de connoiſſance, qui s'étoyent laiſſez aller juſques-là, qu'ils ne faiſoyent point de ſcrupule de ſe treuver aux feſtins, que les Payens celebroyent a l'honneur de leurs faux Dieux des chairs qu'ils leur avoyent ſacrifiées. L'Apôtre donc pour les retirer d'vn pas ſi gliſſant, leur a fait voir premierement en general dans l'exemple des anciens Iſraëlites, combien ce peché eſt deſagreable a Dieu & funeſte

Act. 17. 16.

ſte aux hommes, qui le commettent. Apres cela il les a exhortez a veiller, a prendre bien garde a eux, examinant ſoigneuſement leurs conſciences, & toute leur conduite pour ne pas ſe tromper eux meſmes, ſe flattant d'vne fauſſe imagination d'eſtre debout. Et enfin pour leur donner courage de reſiſter vaillamment a la tentation, il leur a remonstré, que celle qui leur avoit été addreſſée juſques alors n'étoit qu'humaine & mediocre, & qu'ils ſe pouvoyent aſſeurer, qu'a l'avenir Dieu ſelon ſa fidelité gouverneroit tellemẽt les choſes, qu'avecque les épreuves qui leur ſeroyent livrées par ſa permiſſion, il leur donneroit auſſi la force neceſſaire pour les ſoûtenir & en avoir vne heureuſe iſſuë. C'eſt-ce qui vous fut expliqué dans la derniere de nos actions ſur ce diſcours de l'Apôtre. Maintenant il deſcend au particulier & leur montre dans le reſte de ce chapitre la faute de ceux, qui ſe ſoüilloyent en ſe meſlant dans les feſtins conſacrez aux idoles; que des-là ils étoyent coupables, & qu'encore qu'ils n'euſſent pas ſacrifié eux meſmes a l'idole, ils avoyent pourtant communié en quelque ſorte a l'ido-

la-

latrie, prenant part a des repas, qui luy étoyent consacrez; Il traite ce sujet exactement & au long; Il resout les doutes, que l'on pouvoit mettre en avant en faveur de l'erreur, & distingue nettement les choses, pour pouvoir se conduire seurement & sans offenser Dieu dans toutes ces occasions. Et pour entrer dans ce traité, il leur fait d'abord vne forte exhortation contre l'idolatrie, qu'il conclut des choses, qu'il leur vient de representer dans les versets precedens *Pourtant* (dit-il) *mes bien-aymez, fuyez arriere de l'idolatrie*. Il les appelle, *ses bien-aimez*, pour preparer leurs esprits par la douceur de ce terme, a bien recevoir la leçon, qu'il leur veut donner. Car leur ayant cy devant exposé simplement en veuë les pechez & les supplices des anciens Israëlites avec des applications rudes & précises, il y a de l'apparence, que cette maniere d'agir les pouvoit avoir effrayez, & attristez; comme si l'Apôtre eust eu mauvaise opinion de leur salut. Pour leur ôter ce faux préjugé, il leur proteste de son affection cordiale les nommant ses bien-aimez, & excusant par là ce qu'il y avoit de rude & de pic-

quant en ſon diſcours ; comme s'il diſoit, C'eſt l'amour que je vous porte qui m'a obligé d'agir ainſi avecque vous. Ce n'eſt ni averſion ny deffiance que j'aye de vôtre affection a la pieté. L'amour craint tout ; & ne peut voir ſans peine ce qu'il aime, dans le peril. C'eſt ce qui m'a fait parler vn peu plus cruement qu'a l'ordinaire ; ne pouvant vous voir ſur le bord d'vn precipice ſans en eſtre émeu juſques au fond de l'ame. Entrez donc vous meſmes dans mes ſentimens, & touchez au vif de l'horreur de ce peché par les choſes que je vous en ay repreſentées, fuyez mes bien-aymez, arriere de l'idolatrie. Cy devant leur remettant en l'eſprit l'idolatrie des Iſraëlites, & l'épouvantable punition qui en fut faite a l'heure meſme, il ajoûtoit ſeulement, que cet exemple a été expreſſement conſigné dans l'Ecriture, *afin* (diſoit-il) *que vous ne ſoyez pas idolatres, comme eux.* Icy il leur demande plus que cela. Il veut, que le crime de ces anciens, & la ſeverité de Dieu contr'eux; leur donne vne parfaite horreur de ce peché ; pour ne s'en abſtenir pas ſeulement, mais le fuïr, comme vne peſte mortelle, s'en tenir éloignez, ſans

ſans oſer en approcher ; rompant tout commerce avecque les lieux qui en ſont infectez, & evitant avec ſoin toutes les cauſes & occaſions, qui y conduiſent. C'eſt le ſens de cette parole de l'Apôtre; *fuyez arriere de l'idolatrie*. En effet s'il y a aucun peché, dont il faille fuir & abhorrer toutes les avenuës, c'eſt celuy-cy. Car encore que d'abord il paroiſſe enorme & brutal, comme il l'eſt auſſi en effet, néantmoins il s'inſinuë & ſe familiariſe peu a peu avecque nous. L'exemple de ceux qui le commettent, nous repaſſant ſouvent devant les yeux, nous le fait paroiſtre moins étrange. Leur diſcours en ſuite, comme jamais le Diable ne manque d'orateurs pour nous ſeduire, nous en diminuë l'horreur ; Il ne nous ſemble plus ſi noir, qu'on nous le faiſoit; Nous perdons inſenſiblement la peur, que nous avions de l'approcher. Delà on s'enhardit comme firent quelques vns de ces Corinthiens, a paſſer plus avant; a entrer s'il faut ainſi dire, dans ſes dehors; plûtoſt pour les eſpier & les conſiderer, que pour nous y engager. Nous prenons l'aſſeurance d'en voir les plus éloignez myſteres ; comme ſes ſuites, les ceremo-

nies, les festes, les réjoüissances, les festins, que l'idolatrie tire d'ordinaire apres elle. La pompe nous en plaist; la magnificence, l'appareil, la musique, & tout ce qui s'y trouve d'agreable aux sens de la chair, avec les mouvemens & les emportemens d'vne fausse pieté, que ces spectacles produisent dans les ames de leurs devots; tout cela dis-je nous charme, & affoiblit l'aversion que nous avions pour ce peché, nous faisant oublier, que sous ces belles apparences on outrage Dieu nôtre Createur & Redempteur mortellement. Quand on en est vne fois là, la moindre persecution qui survient acheve de nous perdre, & le desir que nous avons naturellement de nous en garantir, fortifiant la complaisance que nous avions desja pour ce qui suit ou qui accompagne la superstition, nous fait enfin franchir le saut, pour nous jetter tout a fait dans ce funeste party. C'est par ces degrez, que l'idolatrie attire & engage peu a peu les hommes. L'Apôtre qui n'ignoroit pas ces stratagemes de Satan, voyant les Corinthiens dans ce danger, comme vn homme qui voit son amy sur le bord d'vn precipice, leur crie, *Bien-*

ay-

aymez, fuyez arriere de l'idolatrie. N'écoutez point ſes diſcours; ne regardez point ſes myſteres; Ne vous meſlez point en ſes divertiſſemens; Ne penſez point eſtre en ſeureté, que vous ne voyez vn grand eſpace entre vous & elle. Sa pratique eſt contagieuſe. Eloignez vous en, ſi vous voulez vivre & avoir part au ſalut. Icy chers Freres, il vous ſemblera peut eſtre étrange que l'Apôtre apprehende ſi fort le commerce de l'idolatrie Payenne pour ſes Corinthiens. Car me direz vous, où eſt l'ame tant ſoit peu éclairée de la lumiere de l'Evangile, que des ſottiſes & des impietez auſſi enormes, qu'étoyent celles de l'idolatrie des Payens, ſoyent capables de ſeduire? Et je ne m'eſtonne pas, que vous en parliez ainſi aujourd'huy, que nous ne voyons que leur religion toute nuë comme elle étoit en elle meſme, ſans l'autorité des loyx, la majeſté des Princes, & l'ancien conſentemẽt des peuples, qui l'appuyoit; ſans les fauſſes & trompeuſes couleurs, dont on la fardoit. Car n'eſtimez pas je vous prie, que le Diable laiſſaſt deſtituée de toute apparence de raiſon vne choſe, qui luy étoit ſi commode pour perdre le

genre humain. Il avoit ſes ſophiſtes & ſes advocats, qui quelque fauſſe & infame que fuſt la cauſe de l'idolatrie, la ſavoyent dorer & peindre ſi avantageuſement avecque l'artifice de leur eloquence & de leur philoſophie, que ſans y bien prendre garde, il eſtoit difficile a ceux qui les écoutoyent, de s'empeſcher d'eſtre trompez. I'avouë qu'avant la venuë du Fils de Dieu, ils vivoyent en vne plus grande ſecurité, n'ayant perſonne qui combatiſt leur erreur, toutes les nations l'embraſſant ſans qu'aucun oſaſt y reſiſter ouvertement. Mais quand l'Evangile de Ieſus Chriſt découvrit l'horreur de leur ſuperſtition, appellant hautement tous les hommes au ſervice du vray Dieu, Satan ne pouvant ſouffrir cette grande lumiere fit tous ſes efforts pour l'éteindre & pour defendre ſes tenebreux myſteres contre la force des ſalutaires rayons de la verité. Il excita l'eſprit de ſes eſclaves pour ſoûtenir le culte de ſes idoles; leur fourniſſant des pretextes, & des couleurs apparentes pour en cacher, ou du moins en déguiſer & pallier la turpitude. Et j'eſtime que tant pour juſtifier la ſolicitude de l'Apôtre, que pour forti-

tifier & asseurer vôtre pieté, il ne sera pas invtile de representer & refuter icy briévement quelques vnes des plus ordinaires excuses, qu'ils employoyent ordinairement dans cette mauvaise cause. Nous avons desja remarqué autrefois, qu'il y a deux sortes d'idolatrie, c'est a dire de services étrangers & illegitimes; l'vn qui se rend a des sujets naturels, comme au Soleil & aux astres, aux elémens, aux demons, ou aux Anges, & aux esprits des hommes deïfiez & consacrez en la religion; L'autre que l'on defere aux images & representations artificielles soit de sculpture, ou de fonte, ou de plate peinture. Pour la premiere espece d'idolatrie, les Payens se voyant pressez par les Chrétiens, qui leur montroyent par des raisons tres claires, mesme dans la lumiere de la nature, qu'il n'y a, & ne peut y avoir qu'vn seul Dieu; répondoyent qu'aussi n'en suivoyent ils pas plusieurs; mais que *sous vn seul grand & souverain Dieu ils veneroyent ses ministres*, dont le nombre étoit fort grand, comme le rapporte Paul Orose, écrivain Chrétien, du temps de S. Augustin. Vn autre beaucoup plus ancien fait tenir le mesme

Paul. Oros. Hist. l. 6.

ian-

langage aux Payens, *Nous croyons auſſi bien que vous* (diſoyent-ils) *qu'il n'eſt qu'vn ſeul Dieu, Seigneur de toutes choſes. Mais ces autres que nous ſervons ſont auſſi Dieux.* Et ils ajoûtoyent pour s'expliquer, Comme il n'y a qu'vn ſeul Empereur Romain, qui a ſous luy vn grand nombre d'Officiers, comme ſont les Gouverneurs, les Conſuls, les Tribuns, & les autres puiſſances; nous eſtimons (diſoyent-ils) *que tout de meſme, bien qu'il n'y ayt qu'vn ſeul Dieu ſur toutes choſes, ces autres ont été établis pour Dieux dans ce monde au meſme ordre & en la meſme maniere, que ces puiſſances civiles dont nous avons parlé, ſont diſpoſées dans l'Etat, pour nous conduire nous, & les autres choſes du monde, bien que d'ailleurs ils ſoyent ſujets au grand Dieu.* Et afin que le nom de *Dieux*, qu'ils donnoyent a ces ſeconds objets de leur ſervice ne troublaſt point les Chrétiens, ils les aſſeuroyent meſme, qu'il ne leur importoit de rien, qu'on appellaſt les eſprits, qu'ils adoroyent ou des *Dieux*, ou des *Anges*, comme Clement Alexandrin le témoigne. C'eſt-ce qu'entend Tertullien, plus ancien encore que ces deux autres; quand il dit parlant des Payens, qu'ils

Clem. Rom. Recognit. L. 5.

Clem. Alex. Strom. L. 6. p. 631.

Tertull. Apolog. c. 24.

Digitized by Google

qu'ils disposoyent tellement la Divinité, qu'ils en donnoyent la majesté, la souveraineté & l'empire a vn seul ; les offices & les fonctions a plusieurs ; *d'où ils concluent*, dit-il, *qu'il en faut aussi honorer par mesme raison les Ministres & les Intendans*; & il allegue Platon pour auteur de ce sentiment; & le livre de ce Philosophe, qu'il entend, est encore aujourd'huy en lumiere, où il établit vn seul Dieu, grand & souverain, accompagné d'vne grand' armée d'esprits, qui dependent tous de luy, comme de celuy qui leur a donné, tout ce qu'ils ont de vie & d'immortalité. En effet Celsus, le grand ennemy des Chrétiens, dans le livre, qu'il publia contre eux sous l'Empereur Marc Aurelle, reconnoist pareillement au nom des Payens pour qui il écrit, qu'il n'y a qu'vn seul Dieu souverain, comme vn seul Monarque dans l'Empire des Romains, & pareillement en celuy des Parthes ; tous les autres n'étant que ses ministres, serviteurs & officiers. D'où il induit tout de mesme, qu'il les faut donc honorer & servir religieusement, depeur qu'ils ne nous châtient, si nous negligeons de leur rendre ce devoir. Et que pour le grand

Orig. cõtr. Celf. L. 8. p. 412.

Dieu

Dieu ſouverain tant s'en faut, qu'il s'offenſe de l'honneur, que nous leur rendons, que tout au contraire puis qu'ils ſont ſiens, & qu'ils luy appartiennent, c'eſt choſe qui luy eſt agreable. Vn autre philoſophe Payen nommé Hierocles, dit *qu'il faut tellement reconnoiſtre & honorer ces Dieux inferieurs, qu'on les diſtingue toûjours d'avec le grand Dieu, qui eſt leur Pere & leur auteur*; & il avertit meſme, qu'il ne faut pas trop exalter leur dignité. Ils mettoyent entre les premiers de ce rang le Soleil & la Lune, & les étoiles, que Celſus appelle *les plus illuſtres & les plus viſibles* de tous, les *Herauts* & les *Prophetes* d'enhaut, & les *Anges* ou *meſſagers vraiement celeſtes*. Car ils croyoyent que ces corps celeſtes le Soleil & les autres aſtres étoyent des creatures animées par des intelligences doüées d'vn entendement & d'vne raiſon tres-exquiſe, de l'ordre de celles que nous appellõs Anges avecque l'Ecriture. Mais outre le Soleil, la Lune, les Aſtres & les elemens, comme l'air, l'eau & la terre, ils ſervoyent auſſi religieuſement ces puiſſances ſpirituelles, qu'ils reconnoiſſoyent auſſi bien que nous, qui les appellons Anges; nom auquel

Ibid. p. 391. 392.

Hierocl. in carm. Pythag. p. 50.

in Orig. l. 6. contr. Celſ. p. 240.

Digitized by Google

quel ils s'accoûtumerent eux meſmes, le trouvant tres-propre a ſignifier leur miniſtere ; comme il paroiſt par le livre de Hierocles, qui l'employe ſouvent en ce ſens ; & par Saint Auguſtin, qui rapporte que les Payens diſoyent pour leur excuſe, qu'ils ne ſervoyent ny les idoles ny les demons, mais les Anges. C'étoit-là la premiere couleur, dont ils ſe ſervoyent pour farder leur idolatrie ; Qu'ils confeſſoyent qu'il n'y a qu'vn ſeul Dieu ſouverain ; Et que pour les autres, ils ne les appelloyent *Dieux*, qu'a cauſe de leur office, les reconnoiſſant comme enfans, creatures & miniſtres du grand Dieu ainſi proprement nommé. Leur ſeconde couleur étoit, que le ſervice qu'ils rendoyent au grand Dieu étoit *abſolu* & ſe terminoit directement en luy ; au lieu que celuy qu'ils rendoyent aux autres, n'étoit que *relatif*, qui ſe rapportoit au Dieu ſouverain, & ne leur étoit rendu qu'a cauſe de luy *Il faut rapporter leur ſervice* (dit Hierocles) *a l'vnique auteur & ouvrier de leur eſtre, que vous pouvez proprement appeller le Dieu des Dieux, comme celuy qui eſt le ſouverain & le parfaitement & infiniment bon* ; & ailleurs il dit, *que le culte, que*

Hierocl. vb. ſupr. p. 37. *Aug. in Pſ. 85.* *Hier. vb. ſupr. p. 10.* *ibid. p. 27.*

Digitized by Google

que nous luy devons, eſt incomparablement au deſſus de tout le reſte. Et Celſus parlant de ces ſervices religieux, veut pareillement *que l'ame s'étende toûjours a Dieu* (il entend le Souverain) *qu'elle ne l'abandonne jamais ny jour ny nuict, ni en public ny en particulier ; qu'elle penſe inceſſamment a luy en toute parole & en toute œuvre*. A cela s'accorde auſſi vn ancien auteur d'vn commentaire ſur S. Paul *qui court ſous le nom de* S. Ambroiſe. *Ils ont accoûtumé* (dit-il parlant des Payens) *d'alleguer vne miſerable excuſe, diſant, que par ceux qu'ils ſervent* (c'eſt a dire par les creatures qu'ils ont deifiées) *ils peuvent venir a Dieu; comme c'eſt par l'entremiſe des Seigneurs du Conſeil du Roy, que l'on vient a luy.* C'eſt nous dire nettement, qu'ils ne prioyent & ne ſervoyent leurs Dieux qu'en qualité de Mediateurs envers le Souverain, pour luy preſenter eux & leurs requeſtes. Et ne croyez pas, que cette Theologie ſoit de l'invention des philoſophes Grecs & Romains, plus polis & plus ſpirituels poſſible, que les autres nations Payennes. Les Ieſuites nous apprennent, qu'ils ont treuvé les meſmes ſentimens dans les extremitez du monde parmy les peuples bar-

Orig. l. 8. cõtr. Celſ. p. 432.

Ambr. in Rom. 1. p. 1807. C.

barbares. L'vn d'eux nous raconte, que des le commencement les anciens ſages de la Chine avoyent adoré vn ſeul Dieu ſouverain, qu'ils appelloyent le Roy du ciel; mais en telle ſorte qu'au deſſous de luy, ils ſervoyent auſſi divers eſprits comme ſes miniſtres, comme les patrons tutelaires des montagnes, des rivieres & des quatre parties du monde. Vn autre dans la relation qu'il a faite d'vn pays d'Orient nommé Cochinſine, dit qu'y étant & conferant avec ceux du pays, qui ſont Payens, & leur alleguant qu'il n'y a qu'vn ſeul Dieu, ils répondirent, qu'ils étoyent de ſon opinion; mais qu'il devoit ſuppoſer avec eux, que leurs idoles avoyent été des hommes ſignalez en ſainteté, a qui ils rendoyent de l'honneur; *comme vous* (diſoit-il) *aux Saints Apôtres, Martyrs & Confeſſeurs, plus ou moins ſelon les degrez de vertu, que nous reconnoiſſons en eux*; Qu'ils conſacroyent a Dieu dans leur temple vn lieu ſecret, ſombre & ſans aucunes images, parce qu'il ne ſe peut repreſenter par aucune figure; Mais que les idoles qui étoyent a l'entour de luy, étoyent comme autant d'Interceſſeurs, qui obtiennent beaucoup de

Trigaut. expedit. Sin. L. 1. c. 10. p. 104.

Chriſtofle Borri Relat. de la Cochinſ. c. 8. p. 208.

de graces a ceux qui employent leur credit envers Dieu. Ie ne say ce que le Iesuite répondit a ce discours. Car il n'en dit rien, sinon que de cette créance & de quelques autres il conceut grand' esperance de convertir aisement ce peuple a la religion Romaine, *parce* (dit-il) *qu'il ne faudra seulement, que changer les objects*; c'est a dire addresser aux Saints des Latins les services, que ces Indiens rendent a leurs idoles. Mais encore que la Theologie des anciens Payens Grecs & Romains fust a peu pres mesme, qu'est celle de ces Cochinchinois, nous ne voyons point que S. Paul ny pas vn de ses compagnons, ny de ses plus proches successeurs, se soyent servis de cette pretenduë conformité pour les attirer au Christianisme, ny qu'ils ayent jamais rien bâty de semblable là dessus. Au contraire S. Pierre, Corneille s'étant prosterné devant luy le releva promptement, l'avertissant, qu'il étoit homme comme luy; bien que ce soit vn honneur moindre, que celuy que son pretendu Vicaire ne reçoit pas seulement tous les jours des Capitaines & des Centeniers; mais qu'il exige mesme des plus grands Roys & Empereurs,

Ibid. Conclus. p. 221.

Act. 10. 26.

Digitized by Google

reurs. Et S. Paul & S. Barnabé pareillement voyant les Lycaoniens, qui leur vouloyent offrir des sacrifices, épris d'vne juste indignation, déchirerent leurs habits, leur criant, *Hommes, pourquoy faites vous ces choses? Nous sommes aussi hommes sujets a mesmes passions?* & au lieu de changer seulement les noms de ceux qu'ils servoyent en ceux des Saints du Christianisme, ils leur commandent simplement, que de ces choses vaines, ils se convertissent au Dieu vivant. C'étoyent-là les couleurs, dont se servoyent les Payés pour pallier leur erreur. Vous voyez qu'elles ont de l'apparence; & que si les Chrétiens de ce temps-là eussent été de l'opinion, que d'autres ont euë depuis, elles étoyent capables de les tenter. Mais la verité est qu'elles sont vaines & frivoles au fond & contraires a la verité de l'Ecriture. Car laissant à part les autres fausſetez, qu'elles enveloppent, je dis que suppoſant mesme, ce que les Payens alleguoyent, qu'ils rendissent au vray Dieu souverain vn service absolu, & que ces autres Dieux qu'ils servoyent fussent de bons Esprits, & vrays serviteurs & ministres du grand Dieu, c'est a dire ou *Act.* 14. 15.

des Anges, ou des ames d'hommes ſaints & bien-heureux ; toûjours eſt-il clair, que cela n'empeſchoit pas, *qu'ils ne ſerviſſent la creature en delaiſſant le Createur*, comme S. Paul le dit expreſſement, bien qu'il n'ignoraſt pas leurs défaites. Car ce grand Dieu, qu'ils pretendoyent de ſervir, defend non ſimplement de ſervir les mauvaiſes creatures, mais generalement de ſervir tout autre que luy ; ſi bien que ſervir aucune creature quelque ſainte & glorieuſe qu'elle ſoit, c'eſt le delaiſſer & ſe ſouſlever contre luy, en luy donnant vn compagnon ; comme c'eſt eſtre rebelle au Roy, que de rendre a autre qu'a luy l'hommage deu a ſa ſeule majeſté ſouveraine ; & comme vne femme eſt veritablement coupable d'adultere, ſi elle reçoit en ſon lit aucun autre homme que ſon mary. Le ſervice religieux n'appartient qu'au vray Dieu ; ſi bien que les Payens le rendant a d'autres qu'a luy, quoy qu'ils peuſſent dire de la qualité de ceux, a qui ils le rendoyent, étoient des-là coupables de felonnie & de rebellion contre le Souverain, puis que par leur propre confeſſion ils deferoient le culte religieux, qui n'eſt deu qu'a

Rom. I. 25.

qu'a luy, a d'autres que luy ; étant clair, que ces ſacrifices, qu'ils leur offroyent, ces temples qu'ils leur dédioyent, ces vœux & ces oraiſons qu'ils leur preſentoyent, étoyent de vrays ſervices religieux. Et ce qu'ils diſoyent qu'ils ne leur rendoyent ces ſervices, qu'a cauſe de Dieu, dont ils étoyent les enfans & les miniſtres, en les rapportant a luy comme a leur derniere fin ; cela dis-je ne vaut pas mieux que le reſte. Car ſous quelque prétexte & a quelque intention, que l'on rende a vn ſujet l'hommage deu au Souverain, on ſe rend coupable de leze Majeſté ; Et c'eſt ajoûter la moquerie a l'outrage d'alleguer que celuy a qui vous le rendez, eſt le miniſtre, ou le parent meſme du ſouverain, & que ce que vous en faites n'eſt que pour honorer le ſouverain ; comme ce ſeroit a vne femme vne excuſe ridicule de dire qu'elle n'a fait part de ſon lict qu'au ſerviteur, a l'amy, ou au parent de ſon mary, & que ce qu'elle a fait n'a été que pour honorer ſon mary. Et il ne ſerviroit de rien d'alleguer pour la defence des Payens qu'il y a deux ſortes de ſervice religieux l'vn de *latrie*, & l'autre de *dulie*. La raiſon de la choſe

montre assez d'elle mesme, que le culte de la religion est singulier & indivisible; tout de mesme que l'hommage deu a vn souverain, & la foy & le devoir du ma-
Gal. 4. 8. riage. En effet S. Paul écrivant aux Galates fait consister l'erreur du Paganisme, dans lequel ils avoyent autrefois vescu, en ce qu'alors ils avoyent rendu service a ceux qui de nature n'étoyẽt pas Dieux; Quel service? Le service de *dulæ*, dit-il, (car il employe formellement ce mesme
* δου- λείαν τε mot de *dulie* *) signe evident, que quand on parle du service & de la sujection de la religion, *dulie* & *latrie* ne signifient qu'vne mesme chose. Et il ne faut point nous alleguer, que ce mot de *dulie* se prend pourtant quelquefois pour le service que l'on rend legitimement a des
Gen. 27. 29. hommes; comme quand Isaac benissant son fils Iacob *Que les peuples te servent*, dit-il; vsant du mot de *dulie* dans le texte Grec pour exprimer le service qu'il entend. Cela est vray; mais il entend vn service humain & civil; celuy que les sujets rendent a leur Prince, & les esclaves a leur maistre; & non vn service religieux; tous étant d'accord qu'Isaac ne veut pas dire, que les peuples rendront a la-

Iacob des honneurs religieux, luy consacrant des temples, luy dressant des autels, & y offrant de l'encens a son honneur, le priant & l'invoquant bien qu'absent. En ce sens le mot de *dulie* n'est jamais employé dans l'Ecriture que pour le service divin ; si bien qu'il est clair qu'il n'y a point d'autre service religieux, que celuy qui se doit & qui se rend a Dieu. Aussi est il vray, que comme nôtre Seigneur Iesus Christ nous commande de ne rendre qu'a Dieu seul le service de latrie, en ces mots, *Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, & ne serviras que luy seul*; (il y a dans le Grec, *Tu ne rendras la latrie qu'a luy seul* *) Le Prophete Samuel exprime la mesme chose avec le mot de *dulie* ; *Ne servez* (dit-il) *que l'Eternel seul.* Il y a dans le Grec, *Ne rendez la dulie qu'a l'Eternel seul*; * D'où paroist qu'en matiere de religion *dulie* & *latrie* ne sont, qu'vne seule & mesme chose. Puis donc que les Anges & les esprits bien-heureux, quelque glorieux que vous puissiez les imaginer, ne sont pas *naturellement* Dieux, mais creatures & ouvrages du vray Dieu, il est clair par la doctrine de l'Ecriture, qu'ils ne peuvent ny ne doi-

* *Matth.* 4. 10. αὐτῷ μόνῳ λατρεύσεις

1. Sam. 7. 3. * δουλεύσατε αὐτῷ μόνῳ

vent estre honorez d'aucun culte ou service religieux, de quelque nom que vous puissiez l'appeller, soit latrie, soit dulie. C'est la regle de S. Paul dans l'épître aux Colossiens, où condamnant expressément *le service des Anges*, il n'employe ny le mot de *dulie*, ny celuy de *latrie*; mais vn autre *, qui dans le langage des Grecs signifie en general, la *religion* ou *le culte & le* service religieux, comme savẽt ceux qui entendent le Grec. C'est la volonté des Anges mesmes comme l'vn d'eux le declara expressement & mesmes par deux fois a S. Iean, lors qu'emporté dans le ravissement, où le mettoit l'éclat de la gloire de l'Ange & de celle des choses celestes qu'il luy montroit, il se prosterna pour l'adorer; *Garde* (luy dit-il) *que tu ne le faces, Car je suis ton compagnon de service. Adore Dieu.* Et S. Augustin a fort a propos employé par deux fois ce témoignage de l'Ange contre les Payens sur ce mesme sujet; *Ils répondent* (dit-il) *Nous ne servons pas les esprits malins; Nous servons ces mesmes Anges, que vous reconnoissez & dont vous parlez; les vertus, ou les puissances, & les ministres du grand Dieu. Ie souhaiterois* (leur dit-il) *que vous vous-*

Col. 2. 18.

* Θρησκεία

Apoc. 22. 9. & 19. 10.

Aug. in Ps. 96. p. 445. col. 1. D.

luy-

lußiez les honorer tout de bon. Ils vous apprendroyent aiſement eux meſmes de ne les pas ſervir. Et ſur cela il leur rapporte l'hiſtoire de l'Ange qui empeſcha S. Iean de l'adorer, & luy enſeigna de n'adorer que Dieu. Et vn peu plus bas ; *Ils veulent* (dit-il) *adorer les Anges. Qu'ils imitent les Anges ; & adorent celuy qui eſt adoré par les Anges* Ce meſme Docteur rejettant ailleurs la meſme excuſe des Payens allegans, qu'ils adoroyent les Anges ; *Ie vois bien* (leur dit-il) *que vous ne les connoiſſez pas. Car les Anges ne ſervent, que Dieu ſeul, ny ne favoriſent les hommes, qui veulent ſervir les Anges, & non Dieu.* C'eſt la doctrine de tous les anciens Chrétiens, les vrays & indubitables diſciples des Apôtres ; qui proteſtent en mille endroits, que tout le culte ou ſervice religieux, de latrie, de dulie, d'adoration, ou exprimé par tout autre terme, qu'il vous plaira, n'appartient qu'a Dieu ſeul ; *Il ne nous eſt pas poſſible* (diſent les fideles de l'ancienne Egliſe de Smyrne) *d'abandonner le Seigneur, ny de ſervir aucun autre que luy. Quant a luy, nous l'adorons, comme étant le Fils de Dieu, Et quant aux Martyrs nous les aymons ; & certes avecque raiſon, comme les diſciples &* ibid. col. 2. B. Euſeb. Hiſt. L. 4. c. 15.

imitateurs du Seigneur. Et pour les ſaints Anges, diſputant par la plume d'Origene contre le Payen Celſus, qui vouloit, qu'on rendiſt aux Anges vn honneur & vn ſervice religieux, ils rejettent par tout cette erreur avec execration, comme injurieuſe a Dieu, le maiſtre commun des Anges & de l'Egliſe ; ſoutenant que tout l'honneur que nous leur devons, eſt de les eſtimer ſaints & bien-heureux de les louër & admirer, & de n'en parler qu'avecque reſpect, & ſur tout d'imiter autant qu'il nous eſt poſſible, leur pureté, * leur ſainteté & cette prompte & fidele obeïſſance qu'ils rendent a Dieu en toutes choſes. C'eſt pourquoy ils content pour vne idolatrie la diſcipline de ſervir les Anges, qu'enſeignoit la ſecte de Simon ; & rejettent, comme vne pratique d'heretiques, l'invocation des Anges, declarant meſme dans vn de leurs Conciles, que c'eſt vne idolatrie d'appeller c'eſt a dire d'invoquer les Anges ; & peu de temps apres S. Epiphane ne feint point de nommer le ſervice que les Collyridiennes rendoyent a la ſainte Vierge, vne *invention ou inſtitution d'idolatrie.* C'eſt encore ſur le meſme fondement qu'ils

Orig. cõtr. Celſ. L. 5. p. 239. 240. L. 8. p. 406. 428.

** Ibid L. 5. p. 239. extr.*

Tertul. de Præſcr. c. 33. p. 244. B. Irenée l. 2. c. 57. p. 218. Synod. Lard. can. 35. Epiph. Hær. 79. p. 1058. & 1064.

qu'ils prouvent la vraye & essentielle Divinité de Iesus Christ par le service religieux que toute l'Eglise luy rend, & qu'ils accusent les Ariens d'idolatrie; parce que ne croyant pas que Iesus Christ fust vrayement Dieu eternel & consubstantiel au Pere ils ne laissoyent pas de l'adorer, bien que d'ailleurs ils le reconnussent pour vne personne, dont la saincteté, la dignité & la gloire est incomparablement & presque infiniment au dessus des Saints, des Anges & de la bienheureuse Vierge. Ainsi tous les pretextes qu'apportoyent les Payens pour justifier ou excuser leurs services religieux sont faux & vains. Ceux qu'ils mettoyent en avant pour colorer la veneration, qu'ils rendoyent a leurs images & representations sont encore plus frivoles. Ils rejettoyent premierement le reproche qu'on leur faisoit de croire, que ces figures fussent des Dieux, *C'est* (disoit leur Celsus) *vne sapience ridicule, de nous apprendre, qu'vne pierre ou vn bois, de l'airain ou de l'or mis en œuvre par vn sculpteur ou par vn fondeur, n'est pas vn Dieu puis qu'il n'y a point d'homme s'il n'est tout a fait brutal & sans esprit, qui s'imagine que ce soyent des Dieux en effet.* *Orig. l. 8. cõtr. Cels. p. 384.*

&

& qui ne ſache que ce ſont ſeulement des portraits & des offrandes ſacrées aux Dieux: Ils diſoyent que ce n'étoyent pas leurs Dieux, mais des copies & des imitations de certaines veritez, des ſymboles de leur Divinité, & des figures myſtiques & allegoriques de quelques vnes des vertus divines, Que c'étoyent des ſignes, qui leur montroyent par des formes corporelles quel étoit l'objet de leur ſervice. D'où paroiſt combien eſt mal fondée la ſubtilité de ceux, qui pour les rendre coupables d'idolatrie, leur imputent d'avoir creu que ces idoles, qu'ils ſervoyent, étoyent réellement des Dieux, ayant été changées en eux par la conſecration, qui les avoit incorporez dans ces figures materielles. I'avouë qu'ils diſent ſouvent, que les Dieux habitent dans leurs images, mais en la meſme ſorte, qu'ils diſent qu'ils habitent dans leurs temples, ce qu'ils entendent de leur nom, & de leur majeſté, & de la preſence de leur vertu & de leur providence & non de la propre ſubſtance de leur perſonne, qui euſt tenu lieu d'ame a leurs ſtatues, comme on le ſuppoſe; au lieu qu'il eſt notoire, qu'ils logeoyent la pluſpart de leurs fauſſes

Id. L. 2. p. 124. & L. 6. p. 292. Clem. Recogn. L. 5. fol. 31. b. Aug. in Pſ. 113.

Digitized by Google

ſes divinitez dans le ciel, ou dans les autres parties de la nature, dont ils leur donnoyent le gouvernement. I'avouë, que quelques vns de leurs auteurs parlent de certaines images, ou figures compoſées de certaines matieres choiſies, & a certaines heures, & avec grand' quantité de ceremonies, & d'invocations, pour y faire venir les faux Dieux, c'eſt a dire les demons. Mais ces figures-là étoyent des ouvrages de Magiciens, preparées pour certains deſſeins particuliers pour leſquels ils penſoyent evoquer les demons a leur ayde; comme on dit que ces mal-heureux ouvriers en vſent encore aujourd'huy. Ce n'étoyent pas les images communes dans la religion des Payens, conſacrées dans leurs temples, & expoſées a la devotion de leur peuple, pour y venir preſenter leurs prieres, leurs adorations, & leurs autres ſervices aux Divinitez, a qui elles étoyent dediées. Et cela paroiſt manifeſtement de ce que les Sages des Payens, qui parlent des figures du premier ordre, faites par art magique, les condamnent, & en defendent l'vſage comme tres-dangereux & pernicieux, mais approuvent & loüent en meſme

Platon de Legib. L. 12. & 11.

Proclus, Plotin, Iamblique, Porphyre

temps

temps les figures sacrées de leurs Dieux, que l'on employoit en la religion. Les Payens ajoûtoyent encore pour recommander le service de leurs images, qu'il s'y faisoit divers miracles, des apparitions, des visions, des guerisons, & autres semblables ; & qu'au reste tout ce qu'ils leur rendoyent de services, étoit non proprement pour elles, mais pour les esprits a qui elles étoyent dédiées. Il y en avoit mesme, qui confessoyent franchement, que ces figures n'ont rien de divin, & qu'il n'y a ny sens ny vertu en elles ; mais que l'on en a jugé l'invention vtile pour le menu peuple, afin de ranger cette sorte d'esprits, qui font ordinairement la plus grande partie des Etats, a quelque devoir & sujection par le respect & par la crainte de ces formes visibles de la Divinité. Mais ce que nous avons desja touché contre la premiere partie de l'idolatrie Payenne, montre assez la vanité de cette seconde. Car ils faisoyent ces images pour representer ou le grand & souverain Dieu du monde, ou les esprits, qu'ils faisoyent passer pour des Dieux d'vn second ordre. Pour les images de la premiere sorte, Dieu étant vn estre in-

Athenag. Legat. pro Christ. p. 65.

Theoph. Antioch. l. 1. p. 108.

Arnob. l. 6. cõtr. Gent. p. 261.

infini, & incomprehenſible, il eſt impoſſible de le repreſenter en aucune maniere ; ſi bien que c'eſt vne audace inutile de l'eſſayer. Ioint que le Seigneur l'a ſi expreſſement defendu luy meſme, & en tant de lieux, & avec des menaces ſi terribles, qu'il ſemble difficile, qu'vn Chrétien ſe laiſſe jamais arracher cette ſacrée loy du cœur, pendant qu'il luy reſtera quelque reſpect pour la parole de Dieu. Mais ſi ces images & effigies des Payens repreſentoyent des créatures & des miniſtres du grand Dieu ſouverain, puis que l'on ne peut ſans crime rendre aucun ſervice religieux aux perſonnes, a qui elles étoyent conſacrées, comme nous l'avons montré ; qui ne voit qu'on pechoit doublement en leur offrant de l'encens, ou en ſe proſternant devant elles, en ce que l'on faiſoit part d'vn honneur, qui n'appartient qu'a Dieu, a des choſes infiniment au deſſous de l'excellence de la Majeſté divine ? Et quant a l'inſtruction que l'on dit, qu'elles donnoyent de quelques vnes des vertus divines ; il la faut chercher dans les enſeignemens, que le Seigneur nous en a donnez luy meſme en la Nature & en ſa parole, qui nous

preſ-

Digitized by Google

preſchent ſa grandeur & ſes autres merveilles, d'vne maniere ſans comparaiſon plus illuſtre & plus vive & plus certaine, que ne ſauroyent faire les ouvrages de tout ce qu'il y a de ſculpteurs & de peintres dans l'vnivers. Pour les miracles que les Payens racontoyent de leurs images, ils ſont la pluſpart ou ſi ridicules, ou ſi extravagans, qu'il eſt aiſé a voir, que ce n'eſt que la fourberie de leurs ſacrificateurs & la credulité de leurs peuples, qui leur a donné de la vogue. Ioint que les demons y peuvent avoir pris part pour entretenir le monde dans l'erreur, par vn juſte jugement de Dieu, qui le permet pour punir l'endurciſſement des hommes, qui n'ont pas voulu recevoir la dilection de verité pour eſtre ſauvez. Enfin c'eſt vn fort mauvais moyen d'employer le menſonge & l'impieté pour corriger l'ignorance, & l'indocilité des peuples. Il n'y a point d'hommes ſi groſſiers, a qui Dieu n'ayt donné vne raiſon & vn entendement capable de quelque inſtruction. C'eſt-ce que leur doivent procurer ceux, qui en ont la conduite, & non les envoyer a l'école de leurs images, qui ſont des maiſtres muets & inanimez;

2. Theſſ. 2. 10.

plus

plus ſtupides que les beſtes ; & qui, comme dit vn Prophete, n'enſeignent, que menſonge & vanité, & enlacent les ames de ceux, qui s'y arreſtent, dans l'erreur & dans les faux ſervices. L'Ecriture nous a mis devant les yeux, vn illuſtre exemple de ce que nous devons d'honneur a ces ſignes materiels. Certainement s'il y eut jamais dans l'Egliſe aucune choſe de cette nature, qui meritaſt du reſpect; c'étoit ſans doute le ſerpent d'airain, élevé ſur vn bois dans le deſert. Il avoit été fait par l'ordre expres de Dieu, & par la main de Moïſe. S'il eſt queſtion de ce que repreſente vn ſigne, celuy-cy étoit le type du Sauveur du monde, le portrait de ſa croix & de ſa mort, le plus grand & le plus adorable de tous les myſteres de Dieu. Si vous cherchez de l'inſtruction, c'étoit le monument de l'vne des plus éclatantes preuves de la bonté & de la puiſſance de Dieu. Si vous avez égard aux miracles, ce ſerpent d'airain en avoit plus fait en vn jour, & de plus étonnans, que l'on n'en raconte de toutes les images des Payens. Et néantmoins avecque tout cela, Ezechias l'vn des plus religieux Princes d'Iſraël, le briſa & l'appella par mé- *Habac. 2. 8.*

2. Reys 18. 4. mépris *Nehuſtan*, c'eſt a dire vne piece d'airain ; quand il vit que le peuple luy faiſoit des encenſemens. Le parfum eſt vne partie de l'honneur que l'on rend aux images. Si vn ſigne élevé par la main de Moïſe, & commandé par la bouche de Dieu, & qui a ſervi a tant de myſteres & a tant de miracles, a deu eſtre briſé pour avoir receu du parfum ; qu'eſt-ce que meritoyent tant d'images & d'effigies dreſſées contre la defenſe de Dieu, & poſées dans les temples du genre humain, a qui tant de peuples avoyent rendu durant tant de ſiecles toutes les parties du culte religieux, l'adoration, l'aſperſion, le parfum, & tout ce qu'il y a de plus ſaint & de plus ſacré dans le ſervice divin ? Ce fut cette belle action d'Ezechias, qui enflamma long temps depuis le cœur du ſaint homme de Dieu Epiphane, & qui luy fit déchirer de ſes mains vn voile pendant ſur la porte d'vne Egliſe, pour y avoir veu peinte comme l'image de Chriſt, ou d'vn Saint. Mais le temps ne me permet pas de vous en dire davantage. Beniſſons Dieu, qui par ſa grande miſericorde nous a tirez de cet abyſme d'idolatrie, où nos premiers an-

Epiphan. ep. ad Ioan. Hieroſol.

ce-

ceſtres ont autrefois veſcu dans les tenebres du Paganiſme, dont ce pays auſſi bien, que le reſte du monde étoit couvert, & où tant de nations demeurent encore plongées en tant de divers lieux de l'Orient & du Midy. Souvenons nous de la parole de l'Apôtre, *Mes bien-aymez, fuyez arriere de l'idolatrie*; & nous tenons fermes dans le ſervice & dans la religion pure & ſainte de nôtre grand Dieu, l'adorant ſeul en eſprit & en verité; puis qu'en luy ſeul & dans le grand & adorable don, qu'il nous a fait de ſon Fils, nous avons tres-abondamment tous les biens neceſſaires a nôtre ſalut; la juſtice, la remiſſion de nos pechez, la paix de nos conſciences, la conſolation & la joye de ſon Eſprit, la ſanctification de nos cœurs, la conduite de nôtre vie dans les orages de ce ſiecle & le repos, la gloire & l'immortalité en l'autre. *Ainſi ſoit-il.*

* Prononcé a Charenton le 24 Ianv. 1666.

SERMON. TREIZIESME.*

I. COR. X. 15.

15. *Ie parle comme a ceux, qui ſont entendus. Iugez vous meſmes de ce que je dis.*

CHERS FRERES;

Nous liſons dans les hiſtoires du vieux monde, qu'au lieu que les autres peuples élevoyent leurs enfans dans l'étude des lettres, leur apprenant a lire, a écrire, a bien parler, & autres ſemblables ſciences, comme vous voyez qu'en vſent encore aujourd'huy toutes les nations polies; Les anciens Perſes avoyent vne coûtume bien differente & beaucoup meilleure. C'eſt que des ce bas âge ils inſtruiſoyent leurs enfans dans la juſtice. Cette vertu étoit la doctrine qu'on leur enſeignoit dans leurs écoles; & pour les y former, & leur en imprimer de bonne heure l'habitude dans le cœur, on les établiſſoit juges chacun a ſon tour ſur leurs

leurs compagnons, pour prononcer sur tous leurs differens; puis on examinoit les jugemens qu'ils en avoyent rendus; & on châtioit ceux, qui avoyent mal jugé. Par ces exercices ils acqueroyent peu a peu la connoissance du droit & des loyx pour juger justement & raisonnablement des choses en toutes occasions. Il faut avouër, que cette institution étoit belle, & digne d'estre imitée par tous les peuples du monde; La plus-part desquels sont bien plus soigneux de faire apprendre a leurs enfans l'art de l'injustice, que celuy de la justice, & l'addresse de ravir a autruy ce qui luy appartient, que le moyen de le luy conserver, ou de luy faire rendre les choses, dont la fraude ou la violence l'a dépoüillé. Et icy ne me dites point, je vous prie, que cette forme d'élever les enfans n'est bonne, que pour ceux, qui sont d'vne naissance assez haute pour aspirer au gouvernement de l'Etat, ou a l'exercice des charges de Iudicature. Que la plus grande partie du peuple n'a pas besoin de sçavoir si exactement les loyx & les droits du monde, puis qu'il ne luy appartient pas de monter sur les tribunaux des Iuges. A dire le

vray, il ne naiſt point de creature raiſonnable au monde, qui n'ayt vne judicature a exercer. Si vous n'avez pas le pouvoir ni la charge de juger les autres; vous eſtes juge nay chez vous meſme. Vous y avez vn petit état, dont Dieu vous a donné le gouvernement & la conduite. Il depend tout entier de vous; il ne s'y paſſe rien que ſous vos yeux; & il eſt en vous d'y ordonner & d'en diſpoſer comme vous le trouverez a propos. Vous n'avez point a y craindre de ſoûlevement. Tout y reſpecte vos ordres, & ſe ſoûmet a vos jugemens. Il ne s'y fait rien, que comme vous l'avez voulu. Vôtre entendement y prononce ſouverainement; Vôtre conſcience eſt le greffe, où ſe gardent ſes jugemens. Vôtre volonté eſt le premier officier (s'il faut ainſi dire) qui mèt la main a l'execution de ce que vous avez jugé. Vos paſſions, vos deſirs, vos craintes, vos affections, vos deſſeins, vos paroles, vos actions, toutes les differentes parties de vôtre vie, ſont le peuple, que vous avez a conduire & a juger. Mais prenez garde a y bien juger; a y faire bonne juſtice. Car vous avez vn Maiſtre au deſſus de vous, a qui vous aurez a

en

Digitized by Google

en rendre conte; bien plus exact, plus vigilant, & plus puissant, que n'étoit parmy les Perses ce Maistre du petit Cyrus, qui bien que son écolier fust fils du Roy, ne laissa pas pourtant de le châtier, pour avoir mal jugé. Vôtre Maistre, le Surintendant de vos jugemens ô Chrétien, ô homme qui que vous soyez, c'est Dieu, le souverain Monarque de l'Vnivers; le mesme Createur qui vous a formé, & qui vous a donné tout ce que vous avez de lumiere, d'excellence, d'autorité; tout ce petit état, que vous possedez, & qui consiste en ces belles facultez, dont il a ẽrichy vôtre ame & vôtre corps. Ne vous y trompez pas. C'est de ce jugement, dont il vous a chargé, que dépend tout vôtre bonheur ou vôtre mal-heur. Selon que vous vous y porterez bien, ou mal, Dieu vous rendra ou la loüange, ou le châtiment, ou le loyer, ou la peine. Mais comme il est infiniment bon, outre les autres lumieres, qu'il a répanduës ou en vous mesme, ou dans le monde où vous vivez, outre le flambeau de sa parole qu'il vous a baillé pour vous addresser dans ce jugement, sa providence veille encore sur vôtre conduite. Car quand il

arrive a ſes diſciples, a ceux qui étudient dans l'école de ſon Chriſt, qui eſt la vraye juſtice, de faire quelque mauvais jugement, qui cauſe du deſordre dans leur vie, il prend la verge & les châtie pour les ramener au bon ſens, & dans les voyes de la juſtice. Il traita ainſi les Corinthiens, a qui S. Paul écrit cette épître, lors qu'oubliant le reſpect, que nous devons a ſes inſtitutions, ils ſe laiſſerent aller a celebrer la ſainte Cene avec vne irreverence tout a fait profane. Il les frapa de diverſes maladies, qui en emporterent meſmes quelques vns d'eux, comme S. Paul nous l'apprend ailleurs; & ce ſage & miſericordieux Seigneur *les jugeoit ainſi pour les inſtruire & enſeigner, afin qu'ils ne fuſſent pas condannez avecque le monde*, cõme le remarque ce ſaint Apôtre. Mais il n'en vient jamais là, que quand nous nous negligeons, continuant dans le deſordre ſans prendre le ſoin de corriger nos propres jugemens, en nous relevant de nos fautes, & remettant la juſtice dans nôtre vie; ſelon ce que dit l'Apôtre parlant du meſme ſujet, que *ſi nous nous jugions nous meſmes, nous ne ſerions point jugez.* Le Seigneur ne nous fe-

1. Cor. 11. 32.

Là meſme 31.

roit

roit pas ſentir ſa verge, ſi de nous meſmes nous revenions a nôtre devoir par vne ſerieuſe penitence. Et pour nous y induire, ce pitoyable Sauveur daigne en de ſemblables occaſions nous addreſſer de bonne heure ſes ſaints avertiſſemens par la bouche de quelcun de ſes ſerviteurs; afin qu'en étant touchez nous prevenions par nôtre amandement les coups de ſa diſcipline. L'on rencontre vne infinité d'exemples de ce ſage & amiable procedé du Seigneur dans l'Ecriture, & dans toutes les parties de l'Egliſe, tant ancienne que moderne. Mais en voycy vn remarquable entre tous les autres; Il y avoit des gens parmy les Chrétiens de Corinthe, qui par vne déplorable foibleſſe abhorroyent ſi peu l'idolatrie Payenne, d'où Ieſus Chriſt les avoit tirez, qu'ils ne faiſoyent point de ſcrupule de ſe meſler au grand ſcandale de l'Egliſe dans les funeſtes banquets, que faiſoyent les infideles de leur ville a l'honneur des faux Dieux, qui y eſtoyent ſervis, ni d'y manger avec eux de ces meſmes viandes, que l'on avoit levées de deſſus leurs autels execrables, les reſtes de ces victimes profanes que l'on y

avoit ſacrifiées aux idoles avecque toutes les pompes de leur abominable ſuperſtition. Vous avez entendu dans nos actions precedentes avec quel ſoin & avec quelle vehemence le S. Apôtre leur a repreſenté cy devant le venin de l'idolatrie, & les juſtes ſupplices qu'elle attire ſur ceux, qui en ſont coupables; voyant bien par la laſcheté de ces Chrétiens, & par le peu de difficulté qu'ils faiſoyent de prendre part dans ces maudites ceremonies des Payens, qu'ils n'avoyent pas pour ce peché capital toute l'horreur, qu'ils devoyent. Deſormais apres ces preparatifs, il vient au fait, qu'il traite dans le reſte du chapitre, leur montrant par des raiſons vives & claires combien cette conduite étoit contraire a la profeſſion qu'ils faiſoyent, combien injurieuſe a la communion du Seigneur, combien incompatible avecque l'honneur, qu'ils avoyent de manger a ſa table, & d'y participer a ſes myſteres, & leur remettant auſſi devant les yeux la playe, qu'vn ſi mauvais exemple faiſoit dans l'Egliſe, par le ſcandale qu'elle donnoit aux infirmes, qui en ſont preſque toûjours la plus grand' partie. Mais parce

que

que la reprimende devoit estre vive, il leur en addoucit encore le coup par cette petite preface, qu'il met au devant, & que nous venons de vous lire; *Ie parle* (leur dit-il) *comme a ceux, qui sont entendus. Iugez vous mesmes ce que je dis.* Pour leur faire souffrir patiemment l'amertume du remede, qu'il leur va appliquer, & les obliger a en bien profiter, il fait deux choses, Premierement Il les louë, comme personnes prudentes & entenduës; *Ie parle, comme a ceux qui sont entendus.* Puis sous cette confiance qu'il a de leur prudence, il se remet a eux de juger eux mesmes de la justice de ce qu'il va leur dire. Ce sont les deux parties du texte de l'Apôtre; Ce seront aussi s'il plaist au Seigneur, les deux articles de nôtre actiõ; faciles a entendre je l'avouë; mais pleines de diverses choses qui meritent a mon avis d'estre soigneusement remarquées & considerées. Nous tascherons de vous en representer le plus briévement qu'il nous sera possible, ce qui nous semblera le plus important a vôtre édification.

La loüange, que l'Apôtre donne a ces Corinthiens, est qu'il parle a eux comme

a des

a des perſonnes entenduës, & inſtruites des devoirs du Chrétien ; qui ſçavent les loyx de la diſcipline du Seigneur, & qui ſont capables de reconnoiſtre les ſuites des choſes, & des maximes de l'Evangile. C'eſt le ſens de ces mots, *Ie parle a vous comme a ceux, qui ſont entendus.* Ie traite dit-il avecque vous, non comme avec des perſonnes rudes, & ignorantes, qui n'ont aucune teinture du Chriſtianiſme; ni comme avec des apprentifs, qui ne font que commencer a apprendre les elemens de la pieté & de la ſanctification, en quoy conſiſte la juſtice des fideles. Ie ſay vôtre capacité, & le ſavoir, que vous avez en la Loy Chrétienne, & que vous ne manquez ni de lumiere pour voir ce qui eſt juſte & raiſonnable, ni de prudence pour diſcerner l'honeſte d'avecque le deshoneſte, l'vtile d'avecque le dõmageable, & en vn mot le bien d'avecque le mal. Ie n'auray qu'a vous expoſer les choſes en veuë, & a vous les montrer ſeulement au doigt; Ie m'aſſeure que vous aurez auſſi toſt compris de vous meſmes tout ce que je veux vous en dire. Peu s'en faut, qu'il ne leur attribuë la perfection de connoiſſance, qu'il décrit ail-

ailleurs, de ceux qui *sont hommes faits dans le Christianisme, & qui pour estre habituez* aux choses divines, ont les sens exercez a discerner le *bien & le mal*. Ebr. 5. 14. En effet des le commencement de cette épître, entre les autres graces, dont le Seigneur leur avoit fait present en Iesus Christ, il dit expressemẽt, qu'il les avoit *enrichis en toute connoissance*; & il paroist par divers endroits de cette épître, que cette abondance leur avoit mesme donné vn peu trop de vanité; Et c'est proprement a ceux, a qui il parle icy, que s'addressoit ce qu'il écrit ailleurs. *Nous savons, que nous avons connoissance. La connoissance enfle, mais la charité edifie.* 1. Cor. 1. 15. 1. Cor. 5. 1. Il est vray, que cette connoissance demeure sans fruit, si on ne s'en sert, pour la conduite de sa vie; & il y a long temps, que l'on a decrié, comme vne chose odieuse & importune, le sage, qui n'est pas sage pour luy mesme; qui se contente de savoir ce qu'il faut faire, & ce qu'il faut fuïr, sans en rien mettre en pratique. Mais apres tout c'est vn excellent don de Dieu; que cette lumiere de connoissance; & s'il arrive a celuy, qui la possede de faillir, pourveu que la presomption ne le rende pas tout a

faic

fait indocile, il eſt plus aiſé de le ramener au devoir, qu'vn ignorant, qui n'a pour tout aucune connoiſſance de la verité. I'avouë, que ces Corinthiens avoyét fait vne lourde faute, & dont il ſemble qu'vne ame mediocrement éclairée ne devroit pas eſtre capable. Mais la charité du S. Apôtre prend tout en la meil-
1. Cor. 13. 7. leure part; *elle croit, & eſpere* tout de ceux qu'elle aime. Il ſe perſuade, que s'ils ont manqué a leur devoir, ç'a été vne ſurpriſe, & vne foibleſſe humaine, pour n'avoir pas pris garde d'aſſez pres a ce qu'ils faiſoyent, & pour n'avoir pas aſſez exactement comparé ce qu'ils alloyent faire avecque les regles de la juſtice de l'Evangile, & pour n'avoir pas conſideré avec aſſez de ſoin toutes les ſuites d'vne ſemblable action; que ce n'étoit pas vne malice, ni vn mauvais deſſein, mais vne fauſſe apparence de bien, qui les avoit fait agir de la ſorte, pour gagner l'amitié de leurs voiſins & concitoyens, & leur ôter par cette condeſcendance vne partie de la haine & de l'horreur, qu'ils avoyent pour la religion Chrétienne. Car l'experience nous montre aſſez, qu'il arrive quelque fois de pareilles foibleſ-

ſes

ſes a des ames bonnes & ſinceres. L'Apôtre regardant donc ainſi ces Corinthiens, s'aſſeure que leur faute n'aura ni ébreché ni ébranlé les regles du Chriſtianiſme dans leur eſprit; qu'ils les y conſervent encore toutes entieres, ſans que l'erreur en ayt chaſſé aucune de ſa place. C'eſt pourquoy il ne feint point de les honorer de l'éloge qu'il leur donne icy *de perſonnes entenduës*, inſtruites & ſavantes dans les droits de l'Evangile. D'où il ſe promet, que des qu'il leur aura remis les raiſons de leur devoir devant les yeux, & qu'il leur aura fait voir ce qu'ils ont fait en paralelle avec ce qu'ils devoyent faire, ils reconnoiſtront incontinent leur faute, & donneront les mains a ſa remontrance. Admirable bonté & douceur de cette ſainte ame! Vn autre euſt auſſi toſt levé la pierre contre ces pecheurs. Il fuſt venu des ce pas aux foudres & aux anathemes. Il ſe fuſt écrié; Comment? ſupporter des idolatres? laiſſer au milieu de nous des gens infectez? ſoüillez de l'interdit? Et c'eſt ainſi que l'on a traité les hommes durant pluſieurs ſiecles dans la Chrétienté. On mettoit tout en pieces pour les moindres fautes; meſ-

meſmes ſouvent pour de ſimples ſoupçons ; quelques fois pour des veritez, & non pour des erreurs ; pour de bonnes œuvres plûtoſt que pour des pechez. On ne ſe contentoit pas de frapper les particuliers. On interdiſoit des villes, des Provinces, des Etats tout entiers ; & nous en avons encore veu quelques exemples de nôtre temps. Ce ſaint homme de Dieu n'alloit pas ſi viſte. Il ſavoit ſeparer le pecheur d'avecque le peché ; & dans le peché meſme, la faute d'avecque le crime, la foibleſſe d'avecque la malice. Il tonne contre le peché. Que n'a-t-il point dit contre l'idolatrie? Il épargne le pecheur. Il le corrige ; Il ne le rejette pas. Il le retient ; il le prend du bon côté, & par cette douce & amiable maniere il le rend capable de ſouffrir le remede ; de devenir ſon propre medecin, & de ſe guerir luy meſme. Car vous voyez que c'eſt ainſi, qu'il traite avec ces Corinthiens. Il ne ſe contente pas de les louër, les honorant & les reconnoiſſant pour des perſonnes entenduës & ſavantes dans les droits Evangeliques. Il les prend eux meſmes pour juges

ges dans leur propre cauſe. Il les fait monter pour parler ainſi, du banc des parties, ou ſi vous voulez de la ſellette ſur les fleurs de lys. Il leur cede ſa place. Du moins il les fait aſſeoir aupres de luy, & veut qu'ils prononcent eux meſmes l'arreſt definitif de leur affaire; *Iugez vous meſmes de ce que je vous dis*; c'eſt a dire de ce que j'ay a vous dire. Ce qu'il a a leur dire, & qu'il leur dit en effet dans la ſuite de ce texte eſt, que le Chrétien offenſe Dieu, qu'il ſcandaliſe le prochain, & viole l'honneur de ſa religion, & de la communion qu'il a avecque le Seigneur, ſi dans le banquet d'vn Payen, il mange des viandes qu'il ſait eſtre conſacrées aux idoles. Il prend les Corinthiens meſmes, notoirement coupables du fait, pour juges de cette cauſe, & eſt ſi aſſeuré de l'evidence de ſon droit, qu'il ne doute point qu'ils ne jugent pour luy contr'eux meſmes. C'eſt pourquoy il veut qu'ils en jugent. D'où vous voyez, qu'il n'entend rien moins, que d'abſoudre vn idolatre, ou de laiſſer l'Egliſe infectée & des-honorée de ſa communion. Au contraire il le veut nettoyer luy meſme de cette ordure, & le retenir par ce moyen

moyen dans la ſocieté des fideles. Mais il y procede d'vne maniere digne de l'eſprit Apoſtolique ; avec vne douceur & vne ſageſſe divine ; qui va toute a l'edification de l'Egliſe & du pecheur, qui pourvoit a l'honneur & a la ſeureté des vns ſans chaſſer l'autre, qui ſans rien perdre ſauve l'vn & l'autre ſujet enſemble, par la prudence de ſon procedé. Il n'exclut & ne chaſſe du milieu du troupeau, que l'erreur, le ſcandale, & le peché. Il y retient & y conſerve la verité de Dieu, & les perſonnes des hommes. Le deſſein de toute la conduite de l'Egliſe eſt non de détruire, mais d'édifier, de cõvertir les pecheurs, & non de les endurcir ; de les amener & arreſter dans la famille de Ieſus Chriſt, & non de les en exclure, ou de les en chaſſer. Il n'eſt pas poſſible, que vous veniez a bout de ce beau deſſein, ſi vous ne les traitez en ſorte, qu'ils reconnoiſſent leur erreur, & la condannent eux meſmes par leur propre jugement ; ce qu'il n'eſt pas poſſible de gagner ſur eux, ſi vous ne les inſtruiſez & ne les rendez capables de la verité par la lumiere de vos enſeignemens. Et enfin il n'y a pas d'apparence, qu'ils prétent ja-

jamais l'oreille a vos enſeignemens, bien loin de les recevoir dans leur cœur, tandis qu'ils croiront, que vous les mépriſez ou les haïſſez. Certainement il faut donc avouër, que la conduite de l'Apôtre avec ces Corinthiens, eſt non ſeulement douce & humaine, mais auſſi tres-ſage & tres prudente, quand il leur témoigne icy tant d'amitié, d'eſtime, & de confiance, qu'il ne feint point de leur deferer le jugement des choſes, qu'il avoit a leur dire contre eux meſmes a l'occaſion de quelques vnes de leurs actions. Quoy donc ? me direz vous ; Faudra-t-il ainſi agir avecque tous les pecheurs ? Faudra-t-il les faire juges de leur propre cauſe, & attendre a les cenſurer juſqu'a ce qu'ils ſe ſoyent condannez eux meſmes ? Chers Freres, comme les cauſes ſont differentes, elles veulent auſſi eſtre traitées differemment. Le Sage Medecin ne traite pas ni tous les malades, ni toutes les maladies d'vne meſme ſorte ; & l habile chirugien ne penſe pas toute ſorte de playes d'vne meſme faſſon. Ils diverſifient leur action ſelon la difference des ſujets ſur leſquels ils travaillent. C'eſt ainſi qu'en vſoit S. Paul dans la cure des maladies &

des playes ſpirituelles ; y employant diverſement la douceur & la ſeverité, tantoſt plus & tantoſt moins de l'vne & de l'autre, ſelon la nature & les conditions des perſonnes & des choſes. Vn meſme cœur, vne meſme charité & vne meſme ſageſſe conduiſoit toûjours toute ſon action, & toûjours tendoit a vne meſme fin, a la gloire de Dieu, a l'edification de l'Egliſe & au ſalut des pecheurs ; mais il y employoit des moyens differens, ſelon que la difference des choſes le deſiroit. Et pour toucher briévement l'eſpece dont il eſt icy queſtion, il faut remarquer, que ces cauſes, qui regardent la correction des membres de l'Egliſe, ſont de deux ſortes ; Les vnes, où le pecheur reconnoiſt, que la choſe dont on l'accuſe eſt vn crime ; comme s'il eſt queſtion d'vn larcin, d'vn meurtre, d'vn adultere & autres ſemblables ; mais il nie de l'avoir commis. Là il n'eſt pas beſoin de luy montrer, que ces actions ſont méchantes & defenduës de Dieu. Il faut informer du fait, & voir ſi on a dequoy le convéincre. Dans les autres tout au contraire le pecheur eſt d'accord d'avoir fait l'action, dont on ſe plaint, mais il dit, qu'il

qu'il n'a pas creu, que ce fust vn peché; ou qu'il a mesme creu le contraire. Là il faut laisser le fait, puis qu'il est constant & confessé. Toute la question est du droit; si l'action avouée est permise, si ce n'est pas vne offense contre Dieu. C'est là qu'il faut necessairement travailler a l'instruction du pecheur, & le conveincre tellement par la lumiere de la verité, qu'il reconnoisse & juge luy mesme en sa conscience, que l'action est mauvaise & contraire a la volonté de Dieu, & au salut de l'homme. C'est justement de cét ordre, qu'étoit la cause, que l'Apôtre traite en ce lieu. Ces Corinthiés ne nioyent pas, qu'ils ne se fussent treuvez aux festins des idolatres, & qu'ils n'y eussent mangé des viandes, qui avoyent été immolées aux idoles. C'étoit vne chose presque publique, qui se faisoit au veu & au seu d'vne partie de la ville. Mais ils alleguoyent sans doute, qu'en ce faisant ils n'avoyent pas creu offenser Dieu; parce que les viandes sont ses creatures, que le peché des hommes ne sauroit corrompre, & que l'idole n'est qu'vne chose de neant, sans force ni vertu, incapable par consequent de polluer ou la

viande, ou celuy qui la mange. Il falloit donc les instruire, & leur mettre la verité dans vn jour si clair, qu'ils se peussent juger eux mesmes & reconnoistre leur faute. C'est a quoy travaille l'Apôtre, & il y reüssit, ayant par cette douce & Chrétienne voye tiré ces pecheurs de leur erreur, & établi la paix & la verité dans l'Eglise de Corinthe. Mais pour ceux, qui apres avoir été admonestez & instruits, rejettent opiniâtrement la verité, fermant fierement les yeux aux lumieres, qui leur sont presentées, & s'affermissant dans leurs erreurs, troublent les autres par leurs mauvais exemples & par la seduction de leurs mauvais discours, l'Apôtre n'agit pas ainsi avec eux. Il veut qu'on les évite, comme des esprits dangereux; & que l'on en repurge l'Eglise, l'avertissant de s'en donner garde. Benit soit Dieu de ce que sa providence permit, que S. Paul ayt eu cette occasion d'écrire les excellens enseignemens qu'il nous a laissez en ce lieu jusques a la fin du chapitre, où il a decidé des questions tres-importantes a nôtre édification, comme nous l'entendrons cy apres. Nous devons ce fruit a l'erreur de ces Corinthiens;

thiens ; comme c'eſt l'ordinaire de la ſageſſe divine de ménager toûjours quelque vtilité pour les ſiens dans les maux, qu'elle permet, faiſant que *toutes choſes leur aydent enſemble en bien*, comme l'Apôtre nous l'enſeigne ailleurs. Mais dans ce peu de paroles, que nous avons expliquées, il nous donne des-a preſent a tous d'excellentes inſtructions. Pour les miniſtres du Seigneur, ſon exemple leur apprend avec quel eſprit, ils doivent traiter les errans & les pecheurs ; avec ſoin & reſpect, ſans mépris & ſans averſion, reconnoiſſant franchement les graces, que Dieu leur a départies, & leur témoignant autant qu'il eſt poſſible, vne amour cordiale, & vne confiance ſincere. Car où eſt le ſerviteur de Dieu, qui oſe ſe diſpenſer d'vne complaiſance, a laquelle S. Paul, le plus grand & le plus admirable de tous les miniſtres de Ieſus Chriſt a bien daigné s'abbaiſſer pour gagner ceux qui ſe détournoyent du bon chemin ? Mais il nous montre auſſi, qu'avec cette douce maniere d'agir nous devons eſtre ſoigneux d'inſtruire ceux, que l'erreur débauche de la vraye & ſalutaire pieté ; leur faiſant voir ſi clairement Rom. 8.

leur faute par les lumieres de l'Evangile, qu'ils reconnoiſſent eux meſmes la verité & la juſtice de nos remontrances. Icy je ne puis m'empeſcher de vous remarquer combien eſt éloigné de ce procedé de l'Apôtre celuy de l'Eveſque de Rome, qui ſe dit ſon ſucceſſeur auſſi bien que de S. Pierre. Cela ſe peut voir facilement dans la maniere, dont il traita il n'y a pas long-temps pluſieurs de ſa communion, accuſez d'hereſie, avecque beaucoup de violence par les plus fameux Religieux qui ſoyent aujourd'huy dans l'Egliſe Romaine. Ils accoururẽt les vns & les autres au Pape. Par l'hiſtoire qu'ils en ont écrite eux meſmes, il ne paroiſt point, qu'il ſe ſoit mis en devoir de leur dõner aucune inſtruction, ni de les rendre capables d'entrer dans ſes ſentimens. Et quelque reſpect & ſoûmiſſion, qu'ils luy rendiſſent, on ne voit point, qu'il ait conferé avec eux ni de vive voix ni par écrit; ni qu'il leur ait communiqué aucunes raiſons ni aucunes lumieres. Car de leur tenir le diſcours que tient icy l'Apôtre a ſes Corinthiens, *Iugez vous meſmes de ce que je dis*, c'eſt vne parole que l'on n'entend plus en ce ſiege depuis vn fort long temps

temps. Il ſe croit ſeul capable de juger; & tient pour vn attentat inſupportable, qu'aucun pretende de juger de ce qu'il a dit. Tout ce que nous en liſons, c'eſt que le Pape les entendit vne ſeule fois ; mais avec quelles peines, & apres quelles longueurs. Mais de leur parler luy meſme pour les éclaircir, c'eſt-ce qu'il ne fit point du tout. Ce procedé euſt été paſſable s'il euſt pretendu non les enſeigner, mais eſtre enſeigné d'eux. Il commença & finit par le jugement de l'affaire ; Mais quel jugement ! ſi plein d'abſurditez & d'ambiguitez, que les accuſez ſoûtiennent, que ce n'eſt pas d'eux qu'il parle, mais de je ne ſçay quels autres, dont il n'étoit nullement queſtiõ, & qui au fond ſont tres-innocens des reſveries extravagantes, que ces gens leur imputent. Jugez apres cela de quel droit on veut faire paſſer pour vrays & legitimes ſucceſſeurs des Apôtres des Prelats qui leur reſſemblent ſi mal, & dans la conduite deſquels il ne paroiſt aucune trace, de celle de ces ſaints & admirables Miniſtres de Chriſt ? Mais S. Paul en ce peu de mots nous montre la vraye forme des brebis du Seigneur, auſſi bien que de

leurs Pasteurs ; Premierement en ce qu'il témoigne avecque loüange, que ces fideles de Corinthe *sont entendus*; c'est a dire comme nous l'avons expliqué, qu'ils connoissent les veritez de l'Evangile, & y sont assez versez pour les discerner d'avecque les erreurs, qui leur sont contraires. Cela s'accorde fort mal avecque l'ignorance que ceux de Rome souffrent en leurs peuples; que quelques vns mesmes y loüent, estimant que pour leur seureté, il leur vaut mieux vivre dans les tenebres, que dans la lumiere. Certainement le Seigneur nous dépeint ses brebis avec des marques bien differentes, disant expressement, qu'elles connoissent sa voix, & le suivent, & qu'elles ne suivront point l'étranger, mais s'enfuiront de luy, parce qu'elles ne connoissent point sa voix ; Ce qui montre qu'elles sont *entenduës*, comme parle icy l'Apôtre, & capables de discerner le Pasteur d'avecque l'étranger, la verité de l'vn d'avecque l'erreur & la seduction de l'autre. Mais cela paroist encore beaucoup plus clairement par le jugement que S. Paul defere a ces Corinthiens ; *Iugez* (leur dit-il) *vous mesmes de ce que je dis.*

Jean 10. 4. 5.

Il

Il parle non a des Apôtres ou a des Patriarches, ou a des Cardinaux, a des Archeveſques ou a des Prelats ; mais aux ſimples fideles de l'Egliſe de Corinthe ; a tous les Chrétiens, dont elle étoit compoſée. Tous les fideles, c'eſt a dire non ſeulement les Prelats, mais auſſi ceux du peuple, ont droit de juger. Car l'Apôtre n'auroit garde de leur commander de juger de ce qu'il leur dit, s'il ne leur étoit pas permis d'en juger. Et il ne faut point alleguer, qu'encore qu'il leur fuſt permis, il ne leur étoit pourtant pas poſſible de le faire a cauſe de leur incapacité. Car puis que ceux de Rome confeſſent, que Dieu ni ſes Miniſtres ne commandent rien d'impoſſible aux hommes, a qui ils le commandent, cela meſme que l'Apôtre commande a ces fideles de Corinthe de juger de ce qu'il dit, montre indubitablement, qu'il preſuppoſoit que cela leur étoit poſſible. D'où s'enſuit neceſſairement, qu'il n'y a ni Eveſque, ni Pape, ni Concile dans l'Egliſe, dont la parole ne puiſſe eſtre jugée par les fideles ; étant clair, que quelque autorité, dignité, ou infallibilité qu'on leur attribuë, elle ne peut eſtre plus grande, que celle

de

de l'Apôtre. L'Apôtre ne ſouffre ni nè permet pas ſeulement, il commande meſme a ces Corinthiens a qui il écrit, de juger de ce qu'il leur dit. Certainement les Papes & leurs Conciles bien loin de s'offenſer de ce que nous ou d'autres Chrétiens, oſons juger de ce qu'ils diſent, devroyent au contraire nous crier eux meſmes, comme fait S. Paul a ces Corinthiens, *Iugez de ce que nous diſons.* Et ce qu'ils ne le font pas, mais condamnent comme temeraires, tous ceux qui jugent de leur parole, donne vn grand & raiſonnable ſujet de croire, qu'ils craignent la touche, ſentant bien eux meſmes que ce qu'ils mettent en avant eſt foible & douteux. La raiſon pourquoy S. Paul ſoûmet hardiment ce qu'il dit au jugement de ceux a qui il le dit, eſt claire. C'eſt qu'il étoit ſi aſſeuré de la claire & indubitable verité de ce qu'il diſoit, qu'il ne doutoit point que tout homme qui l'examineroit & le conſidereroit attentivement & ſans paſſion en la lumiere de l'Ecriture & de la bonne conſcience, ne le jugeaſt juſte & veritable. Ce que le Pape & ſes Conciles parlent tout au contraire, découvre manifeſtement,

ment, qu'ils n'ont pas eux meſmes de la verité & bonté de ce qu'ils enſeignent, la confiance & l'aſſeurance, que S. Paul avoit de ce qu'il diſoit. Ie remarqueray ſeulement pour éclaircir l'eſtat de la queſtion, quelle eſt la nature de la choſe, dont l'Apôtre commande aux Corinthiens de juger. Il leur commande de juger de ce qu'il leur va dire ; Et ce qu'il leur dira, c'eſt qu'ils s'abſtiennent de toute communion a l'idolatrie. Or cette abſtinence eſt vne choſe neceſſaire a nôtre ſalut, ſelon la diſcipline de Ieſus Chriſt, qui bannit tous les idolatres de ſon royaume. Sur ce pied nous poſons ſeulement, que les fideles peuvent juger non de toutes choſes generalement, ni meſmes de toutes celles qui regardent la Theologie & l'Ecriture, mais de celles ſeulement qui leur ſont neceſſaires pour eſtre ſauvez. Car nous confeſſons volontiers, que la pluſpart des fideles ſont incapables de juger de pluſieurs veritez, non ſeulement de la Phyſique, de la Mathematique, de l'Aſtronomie, de la Politique, & des autres ſciences ſeculieres, qu'ils n'ont jamais étudiées, mais auſſi de l'Ecriture ; comme du ſens d'vn grand nom-

nombre de propheties ſemées dans le vieux & dans le nouveau teſtament, & de pluſieurs autres paſſages difficiles qui ne ſe peuvent entendre, que par ceux, qui ſont verſez dans l'vſage de la Theologie, & dans la connoiſſance des lettres, & principalement des langues Ebraïque & Grecque, en quoy ces ſaints livres ſont écrits. Mais pour les choſes ſans leſquelles il ne nous eſt pas poſſible d'eſtre ſauvez, il n'y en a point, dont le fidele ne puiſſe juger, ſi repurgeant ſon eſprit de toute paſſion & de tout préjugé, il les conſidere avec attention les comparant exactement avec les veritez divines, que le Seigneur nous a conſignées dans les lieux clairs de ſes Ecritures pour eſtre la regle aſſeurée de nôtre foy & de nos mœurs. S'il en étoit autrement, comment ſeroyent ils capables de faire ce que l'Apôtre leur commande icy, *de juger de ce qu'il dit*, & ailleurs, de tenir pour anatheme quiconque leur evangeliſera outre ce qu'il leur a enſeigné, fuſt-ce vn Apôtre ou vn Ange du ciel, qui evangeliſaſt autrement; & dans vn autre lieu encore *d'éprouver toutes choſes & de retenir ce qui eſt bon*; & ce que S. Iean veut,

Gal. 1. 8.

que

que nous éprouvions les eſprits, s'ils ſont de Dieu? Auſſi voyez vous, que ceux de Berée ſont loüez par S. Luc de ce qu'apres avoir entendu *Paul & Silas ils conferoyent journellement les Ecritures*; ſans doute pour juger ſi leur predication étoit conforme aux oracles de Dieu. Il y a plus encore; C'eſt que ces ſaints hommes avoyent vne ſi pleine aſſeurance de la verité de leur doctrine, qu'ils ne feignoyent point de la ſoûmettre au jugement de leurs propres ennemis; comme étoyent les Scribes & les Anciens des Iuifs. *Iugez* (leur diſoit S. Pierre & S. Iean) *s'il eſt juſte devant Dieu de vous obeïr plûtoſt, qu'a Dieu*; parce qu'ils ne doutoyent point, que quelque averſion, que ces gens euſſent contr'eux, ils ne reconnuſſent eux meſmes que leur prediction venoit de Dieu; s'ils vouloyent l'examiner dans la lumiere de la verité, mettant a part leurs paſſions & leurs préjugez. Ce fut vne pareille confiance de la verité de la doctrine Eccleſiaſtique, qui porta plus d'vne fois les anciens Chrétiens a prendre des hommes Payens pour juges & arbitres des conferences, qu'ils faiſoyent avecque les heretiques, s'aſſeu-

Act. 17. 11.

Act. 4. 19.

rant

rant que vaincus par la clarté de leur juſtice, ils prononceroyent pour eux; comme le Cardinal Baronius le remarque & l'approuve & en rapporte meſmes des exemples. Ie m'étonne que le Pape, qui vante ſi fort l'antiquité au lieu de la ſuivre & de l'imiter en cela, ne peut ſouffrir, que l'on tienne aucun Concile pour juger des choſes de la religion, s'il n'eſt le Maiſtre, le Preſident & le chef de l'aſſemblée. Mais les Docteurs de ſa communion répondent a ce que dit icy S. Paul, que le jugement qu'il attribue aux fideles, *eſt vn jugement de diſcretion, & non de puiſſance*; c'eſt a dire qu'ils peuvent bien reconnoître ſi la choſe eſt vraye ou fauſſe, juſte ou injuſte, bonne ou mauvaiſe; mais non commander & obliger les autres a la croire & a la faire, ou a la rejetter & a s'en abſtenir. Cette réponce nous accorde premierement que les fideles doivent donc eſtre inſtruits en la doctrine de l'Evangile, & en ſavoir les maximes, les regles & les fondemens; puis que ſans cette lumiere il ne leur ſeroit pas poſſible de faire ce diſcernemẽt, dont ils parlent. Secondement ce qu'ils diſent, que ce jugement des fideles, n'eſt

pas

pas vn jugement de puiſſance, cela dis-je n'eſt pas vray a l'égard des fideles meſmes. Car quand ils jugent qu'vne choſe eſt vraye, il ne leur eſt pas poſſible de croire qu'elle eſt fauſſe, ni de prendre pour méchant ou injuſte, ce qu'ils ont eux meſmes reconnu bon & juſte par leur propre jugement. Il n'y a point de Cour, dont les arreſts ſoyent mieux obeïs dans ſon reſſort, que ſont ces jugemens dans l'ame fidele, où ils ont été rendus. Il eſt vray qu'au dehors, ils n'ont point de pouvoir ſur les autres hommes; ſinon autant qu'il leur paroiſt de la ſolidité des raiſons, où ils ſont fondez. Mais c'eſt aſſez que chacun des fideles peut juger luy meſme des choſes qu'il faut qu'il croye, ou qu'il face pour eſtre ſauvé. I'avouë que les enſeignemens, & les avis des Paſteurs, des Docteurs, des Synodes & autres Compagnies Eccleſiaſtiques leur ſervent beaucoup pour bien former leur jugement; Mais entant ſeulement, qu'ils nous fourniſſent les lumieres, & nous éclairciſſent les preuves & les fondemens de la verité. Leur autorité, leur charge, leur ſavoir & leur pieté nous donnent de grands préjugez pour

eux,

eux, & nous obligent a recevoir leurs definitions avec respect & a les examiner avec soin; Mais non a embrasser ce qu'ils jugent, a yeux clos. Car apres tout s'il leur arrive, comme cela est souvent arrivé, ou de mettre entre les articles de nôtre foy vne chose fausse ou douteuse, ou de nous en commander vne, qui soit ou impie ou injuste, & contraire a l'Evangile, S. Paul dans le lieu, que nous en avons rapporté, nous a avertis, qu'il n'y a ni mitre, ni tiare, ni dignité d'Apôtre ou d'Ange celeste, je ne diray pas qui nous oblige d'y consentir, mais mesmes qui nous doive empescher de les rejetter avec anatheme. C'est donc en vain & sans raison, que l'on attribuë soit au Pape, soit au Concile la puissance de faire ou du moins de declarer, la foy & les droits de l'Eglise Chrétienne avec vne autorité si eminente, qu'il ne soit permis a aucun de souffler au contraire, quelques bizarres & enormes & contraires a la verité de Dieu & a la raison des hommes, que soyent leurs constitutions. Ie say bien qu'ils nous menacent, que sans cela jamais les contestations & les disputes ne finiront entre les Chrétiens. Com-

mo

me ſi le Pape ou ſon Concile, les avoyent terminées, depuis qu'il leur a pleu de ſe reveſtir de cette puiſſance, & de l'exercer de la plus haute & de la plus terrible maniere, que pas vn des plus abſolus Monarques, qui ayent jamais regné dans le monde; Comme ſi vne pretention auſſi exorbitante, qu'eſt celle-là, n'avoit pas déchiré la Chrétienté en plus de parties & de ſchiſmes, qu'il n'y en avoit jamais eu. C'eſt aſſez pour nôtre ſalut, que Dieu nous ayt mis toutes les choſes qui y ſont neceſſaires, en vn ſi beau jour, que tout homme peut en juger, s'il veut ouvrir les yeux de ſon ame, & étudier ce ſujet avec vn eſprit des-intereſſé, y apportant autant de ſoin & de zele qu'il en a pour les choſes qui luy ſont de grande importance ſur la terre. Sur quoy il nous doit ſouvenir de ce que nous apprend S. Paul pour nous guerir de ce ſcandale, *Si nôtre Evangile eſt couvert* (dit-il) *il eſt couvert a ceux, dont le Dieu de ce ſiecle a aveuglé les entendemens; ſi bien que la lumiere de l'Evangile de la gloire de Chriſt, ne leur reſplendit pas.* 2. Cor. 4. 3. 4. Adorons les jugemens de Dieu, qui laiſſe tomber le monde dans cet épouvantable aveuglement pour punir

ſon ingratitude & le peu d'amour qu'il a pour la divine verité, qui nous a été revelée en ſon Fils. Profitons du malheur des autres, & pour reconnoiſſance de la grande grace qu'il nous a faite, élevant au milieu de nous ſon Evangile tout pur, nettoyé de toutes traditions & inventions humaines, prenons-le pour l'vnique objet de nôtre gloire & de nôtre amour, & pour la regle ſouveraine de nôtre foy & de nos mœurs. Etudions avec vn grand ſoin la vraye juſtice, qui y eſt enſeignée; celle qui nous abſout de nos pechez, & celle qui ſanctifie nôtre vie. Apprenons en les maximes, & y conformons tous les jugemens de nôtre entendement. C'eſt la ſeule étude capable de nous rendre vrayement ſages, ſavans, prudens & entendus. Et puis que c'eſt des paſſions & des intereſts de la chair, que ſe forment dans les eſprits toutes les vapeurs & tous les brouïllards qui obſcurciſſent leurs yeux & les empeſchent de voir la gloire & la verité de cette divine doctrine, purifions nos ames de toute cette épaiſſe ordure. Delivrons les des baſſeſſes de l'avarice, des ſaletez de la volupté, des vilenies de la gourmandiſe, de la delicateſſe,

ſe, & de l'yvrognerie ; & des folles penſées de la vanité & de l'ambition. O qu'vne ame ainſi pure, & ainſi affranchie, de tous les attachemens, que nous avons a la chair & a la terre ; vne ame qui ne cherche que ſon ſalut, qui n'a faim & ſoif que de la juſtice de Chriſt, qui ne veut que faire la volonté de Dieu, eſt propre a bien juger de l'Evangile ! a admirer ſa beauté, a reconnoiſtre ſa verité, a eſtre vivement touchée de ſon amour ! Mais Chers Freres, ce n'eſt pas aſſez de faire des exclamations, qui le reconnoiſſent ainſi en general. Il faut nous appliquer les jugemens que nous en faiſons, & y conformer toutes les parties de nôtre vie. Nous jugeons, que la vie que nous promet Ieſus Chriſt, eſt vne belle choſe ; la plus belle, la plus glorieuſe, & la plus heureuſe de toutes les idées, que les hommes ont jamais preſentées au monde. Deſirez la donc ardemment ; n'épargnez rien pour la poſſeder. Vendez gayement tout le reſte, s'il en eſt beſoin, pour avoir cette divine perle qui n'a point de prix. Vous jugez auſſi ſans doute, juſte & digne de vôtre

admiration cette converſation pure & chaſte que l'Evangile nous demande, où l'on ne voit ni les furies de la haine & de la vangeance, ni les inquiétudes de l'avarice, ni les taches des autres vices; où reluit conſtamment l'amour de Dieu & la charité du prochain, la douceur, la modeſtie & la debonnaireté envers tous. Exprimez-en donc la forme dans vos mœurs. Quel monſtre ſeroit-ce ſi vos actions étoyent contraires a vos jugemens? Mais parce que nôtre foibleſſe eſt ſi grande, que nous bronchons ſouvent, les corruptions du dehors nous faiſant oublier nos regles, & juger des choſes particulieres autrement que nous devrions; quand ce deſordre nous arrive, revenons promptement a nous, & pour corriger nôtre mauvais jugement, condamnons le fortement en nous meſmes, & nous châtions d'y eſtre tombez, par vne ſerieuſe penitence. Ecoutons la voix de Dieu, qui nous avertit depuis ſi long temps; Sentons les coups de ſa verge, qui nous ſolicitent a ce devoir. Demandons luy le pardon de nos fautes paſſées & le

ſe-

ſecours de ſon Eſprit tout-puiſſant, qui deſcouvre nos yeux pour voir les merveilles de ſa doctrine ſainte, & qui reforme nos cœurs pour y obeïr a ſa gloire & a nôtre ſalut. Amen.

* Prononcé à Charenton le 21. Fevr. 1666.

SERMON QVATORZIESME*

I. COR. X. 16.

16. *La coupe de benediction, laquelle nous beniſſons, n'eſt-elle pas la communion du ſang de Chriſt ? Et le pain, que nous rompons, n'eſt-il pas la communion du corps de Chriſt ?*

CHERS FRERES;

Il faut avouër que l'eſprit de l'homme eſt étrangement corrompu. Il n'eſt pas ſeulement emporté au mal par les mauvais diſcours & par les mauvais exemples. Souvent les plus ſaines paroles le font errer, & des meilleures actions il prend occaſion de mal faire; comme vn mauvais eſtomac tourne les viandes les plus innocentes & meſme les plus ſalutaires en autant de poiſons. Ces ſaintes paroles de l'Apôtre, que je viens de vous lire, m'ont conduit dans cette penſée, conſiderant la maniere dont les hommes en ont abuſé; en tirant vne erreur la plus cho-

Digitized by Google

choquante & la moins raiſonnable, qui fut jamais ; au lieu de la ſimple & divine verité, qu'elles contiennent. D'où il eſt arrivé, que par le faux ſens, qu'ils leur donnent, ils les ont encore fait ſervir a introduire dans l'Egliſe deux ſervices étrangers, inconnus & inouïs dans les ſaintes Ecritures, le ſacrifice propitiatoire qu'ils pretendent offrir a Dieu pour l'expiation de leurs pechez, & l'adoration du ſacrement de l'Euchariſtie. Qui l'auroit jamais creu ou imaginé, ſi l'experience ne nous l'avoit fait voir ? ils treuvent dans ce paſſage de S. Paul vne erreur, qui y eſt formellement démentie. Car ils veulent, qu'il nous y enſeigne, que le ſacrement, que nous prenons a la table du Seigneur, n'eſt pas *du pain* ; au lieu que tout au contraire, il dit expreſſement, que c'eſt *du pain*. Ils veulent, que l'Apôtre nous aſſeure, que cela meſme qu'il appelle du pain & vne coupe, eſt réellement & en effet non du pain & vne coupe, mais le corps & le ſang propre & naturel du Fils de Dieu. Et au lieu que ce S. homme a employé ces paroles pour nous détourner le plus loin, qu'il luy eſt poſſible, non ſeulemét des ſervices étran-

gers, mais meſme de tout leur commerce, & des moindres choſes, qui s'y rapportent; ils abuſent de ſon autorité pour colorer le ſervice religieux & l'adoration du ſacrement, qui eſt vrayement vn ſervice *étranger*, puis qu'il n'eſt nay ny de l'inſtitution ny de la parole de Dieu. Ainſi par ces artificieux détours, il ſe trouve enfin, que S. Paul ſi vous les en croyez, établit ce qu'il détruit, & qu'il recommande ce qu'il condanne. Pour nous garantir d'vne illuſion ſi dangereuſe & pour conſerver a l'Apôtre la pureté de ſes ſentimens, nous ſommes obligez mes Freres, d'examiner & de refuter les moyens, dont on ſe ſert pour abuſer les ſimples. Et afin d'y proceder par ordre, nous conſidererons premierement, quel eſt le ſujet, dont parle S. Paul; *C'eſt* (dit-il) *la coupe de benediction, que nous beniſſons, & le pain que nous rompons*; Et puis en ſecond lieu ce qu'il dit de l'vne & de l'autre partie de ce ſujet, que *la coupe eſt la communion du ſang de Chriſt, & le pain la communion de ſon corps.* S'il n'étoit queſtion, que du ſens & du deſſein de l'Apôtre, la choſe ſeroit bien toſt expliquée. Car ce qu'il dit eſt d'vne verité ſi claire, qu'il en faiſoit

soit les Corinthiens mesmes juges ; *jugez* leur disoit-il, *vous mesmes de ce que je dis.* Il faut bien qu'il fust non seulement facile de reconnoistre la justice de sa cause, mais qu'il fust mesme difficile & presque impossible de la méconnoistre, puis qu'il en prend pour juges des personnes qui étoyent interessées au contraire. En effet puis que la sainte Cene nous a été instituée pour celebrer la memoire de la mort du Seigneur, c'est a dire pour témoigner en la prenant que nous croyons qu'il est mort pour nôtre salut, & que son corps & son sang sont la viande & le breuvage qui nous nourrit en vie éternelle ; il est si clair qu'elle est le signe de nôtre communion avecque tous les fideles, qui le reconnoissent pour leur Sauveur, qu'il n'y a point de vray Chrétien, quelque mediocrement, qu'il soit instruit, qui puisse ou l'ignorer, ou en douter. Or il n'est pas moins évident, que les banquets sacrez, que les Payens faisoyent a l'honneur de leurs idoles, des viandes qui leur avoyent été sacrifiées, étoyent pareillement des marques de la créance qu'ils avoyent pour leurs fausses religions, de la profession qu'ils faisoyent d'y

d'y adherer, & d'avoir communion tant avec les faux-Dieux, qu'ils adoroyent, qu'avecque leurs Sacrificateurs, & avec tous ceux, qui vivoyent dans la meſme religion. C'eſt le fondement du diſcours de l'Apôtre, qui conſiſte en ces deux veritez, que les Corinthiens ne pouvoyent ignorer. Mais puis qu'ils en étoyent aſſeurément d'accord, ils ne pouvoyent non plus refuſer a l'Apôtre de ſouſcrire la concluſion qu'il en tire, ny s'empeſcher de juger avecque luy, qu'il n'eſt pas poſſible, que l'homme qui eſt veritablement Chrétien, ſe trouve dans ces feſtins des idolatres, ni qu'il y mange des viandes ſacrifiées aux idoles, c'eſt a dire aux demons, comme il le declare expreſſement; chacun ſachant aſſez, que la foy & la religion de Ieſus Chriſt eſt ſi contraire a celle des idolatres, & le ſervice de l'vne ſi oppoſé a celuy des autres, qu'il n'y a point de choſes au monde plus incompatibles l'vne avecque l'autre, que ces deux-là. L'vne chaſſe neceſſairement l'autre, comme la lumiere les tenebres, & les tenebres la lumiere; ſi bien qu'vn meſme homme (comme l'Apôtre le dira incontinent) ne peut boire la coupe de

1. Cor. 10. 21.

Chriſt

Christ & celle des demons, ny estre participant de la table du Seigneur, & de celle des demons. C'est là briévement le dessein & le discours de S. Paul en ce lieu; tissu & composé tout entier de veritez si claires & si indubitables dans la lumiere de l'Evágile & de la droite raison, que si nous ne regardions que l'interest de sa dispute, il ne seroit pas besoin d'employer beaucoup de temps a l'explication de ce qu'il a écrit en ce lieu. Mais encore que l'Apôtre ne touche icy le sacrement de l'Eucaristie qu'en passant, & autant seulement qu'il servoit a son dessein, il en dit pourtant des choses dignes de tres-grande consideration; soit pour l'éclaircissement qu'elles donnent a la verité de ce mystere, soit pour les vains avantages, que l'erreur pretend d'en tirer. Nous laisserons donc pour cette heure la fin, a laquelle S. Paul rapporte ce discours, & examinerons simplement en soy mesme ce qu'il dit de l'Eucaristie. Il en touche les deux parties, c'est a dire le pain & la coupe. Et il ne faut point tirer en consequence ce qu'il nomme la coupe la premiere, & le pain apres; au lieu que les trois Evangelistes & l'Apôtre mesme

apres

apres eux dans l'onzieſme chapitre de cette Epître, commencent tous vnanimement par le pain, & finiſſent par la coupe; vſage qui a toûjours été religieuſement ſuivy par les Chrétiens, comme il paroiſt par les memoires, qui nous reſtent de tous les ſiecles du Chriſtianiſme, qui nous ont precedé. L'Apôtre n'ayant pas intention de nous repreſenter icy exactement l'adminiſtration de ce ſacrement, comme il le fait dans le chapitre ſuivant, mais le touchant ſeulement pour vn autre ſujet, n'a pas creu eſtre obligé de s'attacher ſcrupuleuſement a cet ordre; Il n'a pas fait dificulté de mettre le premier, celuy des deux ſymboles, qui s'eſt le premier preſenté a ſon eſprit & a ſa plume. Poſſible meſme, comme quelques vns le diſent, qu'il en a vſé ainſi a deſſein, pour mieux lier avecque le pain de l'Eucariſtie, ce qu'il en dit dans le verſet ſuivant; *Et parce qu'il y a vn ſeul pain, nous qui ſommes pluſieurs, ſommes vn ſeul corps.* Ie ne m'arreſte pas non plus, ſur ce que vous aurez ſans doute remarqué vous meſme dans l'Ecriture, pour peu d'attention que vous ayez apportée a la lire, que ces auteurs ſacrez exprimant

ment souvent par vne interrogation les choses, qu'ils veulent fortement ou nier, ou affirmer ; Comme quand S. Paul disoit au commencement de cette épître, *Christ est-il diviſé? Paul, a-t-il été crucifié pour vous ?* Il entend, que dire l'vn ou l'autre seroit vne chose non simplement fausse, mais extravagante & insupportable. Icy donc tout de mesme, quand il demande, *La coupe de benediction, que nous beniſſons, n'eſt-elle pas la communion du ſang de Christ ?* il entend, que cette verité est claire, & connuë de tous les Chrétiens, comme s'il disoit, qu'il n'y a personne dans l'Eglise, qui l'ignore ou qui osast en douter. Il commence donc par la coupe sacrée, entendant par ce mot le vin qui est dans la coupe, par vne forme d'expression figurée, mais commune dans tous les langages du monde. *Il l'appelle la coupe de benediction* d'vn nom, qui revient au mesme sens, qu'vn autre commun entre les Iuifs, pour signifier aussi vne coupe sacrée, qu'ils appeloyent pour la mesme raison *la coupe de loüange*. Car *loüer*, ou *benir Dieu* est la mesme chose en leur langue ; comme vous le voyez en tant de lieux dans les Pseaumes, où 2. Cor. 1. 13.

le

le Prophete prend indifferemment *loüer & benir le Seigneur* en meſme ſens. En general les anciens Ebreux avoyent cette loüable couſtume, de ne prendre jamais viande, ny breuvage, ſans avoir premierement loüé, beny, & remercié Dieu, le Createur & donateur de tout bien. Ils ne croyoyent pas que les creatures fuſſent bonnes a manger, ſi elles n'avoyent été premierement ſanctifiées par la reconnoiſſance qu'ils en faiſoyent au Createur. C'eſt auſſi l'enſeignement que nous donne S. Paul que *toute creature de Dieu* 1.Tim.4. 5. *eſt bonne*, & que rien *n'eſt a rejetter étant pris avec action de graces, car il eſt ſanctifié* (dit-il) *par la parole de Dieu & par la priere.* Nous treuvons encore aujourd'huy dans les livres des Iuifs modernes le formulaire ordinaire de ces benedictions ou actions de graces, dont ils vſent diſant pour le pain ; *Benit ſois tu ô nôtre Dieu, Seigneur du monde qui fais ſortir*, ou *qui produis le pain de la terre* ; & pour le vin pareillement, *Benit ſois tu ô nôtre Dieu Seigneur du monde, qui as creé le fruit de la vigne*. C'eſt la benediction ordinaire & quotidienne. Aux feſtes & ſolemnitez, comme a Paſque & a la Pentecoſte ils y ajoû-

ajoûtent quelque choſe ſur le ſujet du jour ; comme cela ſe voit dans leurs Rituels. La *benediction* de la coupe, dont parle icy l'Apôtre, eſt de ce ſecond ordre ; Elle ne ſe fait pas pour l'vſage de nos corps, comme celle de nos repas communs, mais pour vne fin ſpirituelle, myſtique, & ſacrée pour celebrer la memoire de la mort du Sauveur du monde, le plus grand de tous les biens, que nous ayons jamais receus de Dieu. Mais parce que les Iuifs avoyent auſſi leur coupe de *loüange* * ou de *benediction*, l'Apôtre pour lever toute ambiguité, & montrer preciſement, que c'eſt celle des Chrétiens, qu'il entend, celle de la ſainte table du Seigneur, apres l'avoir nommée *la coupe de benediction*, ajoûte ẽcore expreſſement, *laquelle nous beniſſons* ; nous, dit-il, c'eſt a dire nous Chrétiens, *l'Iſraël* de Dieu, l'Iſraël ſelon l'eſprit, & non ſelon la chair ; les Iuifs au dedans, dont la loüange eſt de Dieu & non des hommes. Car vous ſavez, que le meſme Seigneur, qui nous a inſtitué ce ſacrement, nous a auſſi appris par ſon exemple a le *benir* ; a le dedier par nôtre benediction, & action de graces, les Evangeliſtes &

* כוס הלל

S. Paul

S. Paul avec eux témoignant tous, qu'il en vſa ainſi dans la premiere Cene, qu'il donna a ſes Apôtres, ayant *rendu graces*, avant que de rompre le pain; & pareillement encore avant que de leur bailler la coupe. Pluſieurs ſe donnent beaucoup de peine a accorder ce que dit icy S. Paul, que *nous beniſſons la coupe*, & ce que luy & les Evangeliſtes rapportent, que le Seigneur *rendit graces ſur le pain & ſur la coupe*; quelques vns d'eux faiſant meſme vne grande difference entre *benir & rendre graces*. Mais ils ſe travaillent en vain. Car il eſt clair comme le jour, a ceux qui ſont verſez dans la lecture de ces ſaints livres, que les mots de *benir* & *de rendre graces* n'y ſignifient tous deux, qu'vne ſeule & meſme choſe; & les plus ſavans de l'vn & de l'autre party en ſont aujourd'huy d'accord. *Si tu benis d'eſprit* (dit nôtre Apôtre) *comment le ſimple fidele dira-t-il Amen a ton action de graces?* Qui ne voit qu'en ce meſme lieu il appelle *action de graces* ce qu'il avoit appellé benediction? ils vſent indifferemment de l'vn & de l'autre de ces deux mots. S. Iean décrivant le miracle des pains multipliez, dit que le Seigneur les donna aux trou-

1. *Cor.* 14. 16.

Iean. C. 11.

troupes ayant *rendu graces*; & les autres Evangeliſtes diſent, qu'il *les benit* ayant levé les *yeux au Ciel*. Et il ſe treuve de bons & anciens exemplaires grecs, qui dans l'hiſtoire de la Cene au 26. chapitre de S. Matthieu, liſent que le Seigneur *ayant beny le pain, le rompit*, au lieu que nos livres communs portent, qu'il avoit rendu graces. Et S. Marc en effet dit que le *Seigneur benit & rompit le pain*. Les mots ſont differens; la choſe, eſt meſme. Et il ne faut pas s'imaginer, qu'il y ayt de la difference, ſous ombre, que l'on trouve ſouvent en de ſemblables ſujets, *benir vne perſonne*, ou *vne choſe*, au lieu que l'on ne peut conſtruire ainſi les mots de *rendre graces*. Ces manieres de parler ſont abbregées, comme l'a fort bien remarqué vn tres-ſavant homme * & non ſuſpect a ceux de la communion Romaine. Pour en exprimer pleinement tout le ſens, il faudroit ſuppléer le mot de *Dieu*, ou du *Seigneur*, que l'on ſuprime le plus ſouvẽt; comme quand S. Paul dit, que nous *beniſſons la coupe*, il entend que *nous beniſſons Dieu* ſur le ſujet de la coupe, & quand S. Marc dit, que *Ieſus benit le pain*, il veut dire tout de meſme, qu'il benit Dieu, ou

Matth. 14. 19. Marc 6. 41. Luc 9. 16. Matth. 26. 26. Marc 16. 22.

* Grot. in Matth. 26. 25. p. 450.

comme parlent les autres Evangeliſtes, qu'il luy *rendit graces*, a l'occaſion, ou au ſujet du pain. Et quand l'Ecriture dit benir le ſacrifice, elle entend tout de meſme *benir Dieu pour le ſacrifice*. Et comme les Peres diſent ſouvent *le pain qui a eſté benit*, pour ſignifier *le ſacrement*, les plus anciens comme Iuſtin, diſent tout de meſme *le pain qui a été euchariſtiſé*, & l'aliment *euchariſtiſé*, pour ſignifier la meſme choſe, c'eſt a dire (car on ne le peut interpreter autrement) le pain ſur lequel ou pour lequel on a rendu *graces a Dieu*; ſigne évident, qu'il faut auſſi prendre l'autre expreſſion, *le pain qui a été benit*, en la meſme ſorte; pour dire *le pain ſur lequel ou pour lequel on a beny Dieu*. C'eſt auſſi en ce meſme ſens qu'il faut reſoudre la parole de S. Irenée, qui dit d'vn certain hereſiarque, qu'il faiſoit ſemblant *d'euchariſtiſer des coupes pleines de vin*, c'eſt a dire de les benir & de rendre graces a Dieu ſur elles. C'eſt donc-là tout ce qu'étend l'Apôtre, quand il dit que *les Chrétiens beniſſent la coupe*; Il veut dire que ſuivant l'ordre & l'exemple de leur Maiſtre, ils beniſſent Dieu & luy rendent graces du grand & admirable don qu'il leur

1. *Sam* 9. 13.

Iuſtin. Apol. 2. p. 76. 77.

Iren. l. 1. c. 9. *in.*

leur a fait de ſon Fils, le livrant pour eux a la mort afin de les racheter, & le priant de rendre vtile & efficace a ſa gloire & a leur conſolation & ſanctification cette action ſainte, qu'ils alloyent faire en memoire de ſa paſſion. En effet c'eſt-là le vray deſſein de ce ſacrement; de nous exercer en la meditation de cette grande grace de Dieu, pour luy en rendre durant tout le cours de nôtre vie des loüanges, des remercimens, & des reconnoiſſances dignes de la grandeur du ſujet. Et c'eſt delà que ce ſacrement a été appellé *Euchariſtie*, c'eſt a dire *l'action de graces*, des les premiers ſiecles du Chriſtianiſme; *Le pain que l'on appelle parmy nous l'Euchariſtie* (dit Origene) *eſt le ſymbole de nôtre reconnoiſſance envers Dieu.* Et S. Iuſtin, qui vivoit ſeulemẽt cinquãte ans apres la mort de l'Apôtre S. Iean, *Ieſus Chriſt nôtre Seigneur* (dit-il) *nous a baillé ou ordonné de celebrer le pain de l'Euchariſtie en memoire de la paſſion, qu'il a ſoufferte pour ceux dont les ames ſe purifient de toute la méchanceté des hommes; afin auſſi que tout enſemble nous rendions graces a Dieu de ce qu'il a creé pour l'homme le monde & tout ce qu'il contient, & de ce qu'il nous a affran-*

Orig. l. 8. cõtr. Celſ. p. 428.

Iuſtin. Dial. cũ Tryph. p. 201. lin. 24.

chis de tous les vices, où nous étions; & enfin de ce qu'il a parfaitement détruit les principautez & puissances par celuy, qui s'est fait passible selon l'ordre de sa volonté. I'estime mesme que c'est de ce passage de S. Paul qu'a été tiré ce nom. Car puis que le mot *d'Eulogie*, c'est a dire benediction, que l'Apôtre a icy employé, signifie comme nous l'avons montré, la mesme chose, que celuy *d'Eucharistie*, c'est a dire *action de graces*; il y a ce me semble beaucoup d'aparence, que ces premiers Chrétiens, voyant que leur Maistre avoit nommé la coupe de la table du Seigneur, *la coupe de benediction*, prirent de là occasion de nommer toute l'action *l'Eucharistie*, d'vn nom, qui dans le stile de l'Ecriture, signifie la mesme chose. En effet bien que la plus grande partie, des anciens Theologiens du Christianisme vsent du mot d'Eucaristie pour signifier le sacrement de la sainte Cene; il y en a pourtant aussi quelques vns qui le nomment *l'Eulogie*; c'est a dire la benediction, du mesme mot dont S. Paul s'est servy; comme entre les autres Cyrille, celebre Evesque d'Alexandrie, qui dans cette grande multitude de livres, qu'il a laissez a la

po-

posterité, appelle fort souvent & presque ordinairement l'Eucaristie du nom *d'Eulogie*. Mais venons maintenant a la derniere partie de ce sacrement dont l'Apôtre parle en suite, la décrivant en ces deux mots, *Le pain* (dit-il) *que nous rompons*. Ce qu'il a dit de la coupe est aussi commun au pain ; mais il l'a supprimé icy, parce que venant de le dire de l'vne des parties du sacrement, on le peut aisement suppléer & sousentendre pour l'autre. Il faut donc supposer, qu'il entend, que ce pain dont il parle, est aussi *le pain de la benediction*, c'est a dire le pain de l'Eucaristie, que *nous benissons*, c'est a dire comme nous l'avons expliqué, sur lequel & pour lequel nous benissons Dieu, ou luy rendons graces par vne priere, qu'on luy presente sur le sujet de cette sainte action, toute semblable a celle, qui s'y fait pour la coupe. Mais il ajoûte vne chose, qui est particuliere au pain, disant que *nous le rompons*. Il veut dire, qu'ils le mettoyent en pieces, & en faisoyent plusieurs morceaux, comme nôtre Seigneur en avoit vsé dans sa premiere Cene, où les Evangelistes & Saint Paul rapportent tous nommément, qu'apres avoir pris le

pain en ſes mains, & rendu graces à Dieu, ou beny Dieu ſur le ſujet de cette action, il le *rompit*. D'où il paroiſt, que c'étoit vn ſeul pain, dont il fit pluſieurs pieces en le rompant. Nous dirions aujourd'huy *en le coupant*. Mais parce que l'vſage des Iuifs étoit de faire leurs pains grands, minces & plats, comme de grands gaſteaux ou tourteaux, ſi bien qu'ils ſe rompoyent aiſément, ils n'avoyent pas beſoin de couteau pour les tailler en pieces; il ne falloit que les rompre, quand ils en vouloyent faire pluſieurs pieces. D'où vient que l'Ecriture tant du vieux que du nouveau teſtament dit *rompre* & non couper le pain, toutes les fois qu'elle veut ſignifier diviſer vn pain & en faire pluſieurs morceaux. Cette coûtume de mettre le pain de l'Eucariſtie en pieces, a été fort religieuſement obſervée par les anciens Chrétiens, & a continué bien avant juſques dans les derniers ſiecles, & elle dure encore parmy les Grecs, & parmy tous les autres Chrétiens, excepté les Latins. On preparoit vn grand pain pour la ſainte communion, fait des oblations du peuple; On le diviſoit en pluſieurs petites parties, dont chacun des

des communians recevoit la ſienne, comme nous l'apprenons des écrits des anciens & des relations des modernes, & les Theologiens de Rome ne laiſſent pas d'en eſtre d'accord, bien qu'ils ne le pratiquent plus. De là vient que ces pieces, que chacun en prenoit, s'appelloyent & s'appellent encore aujourd'huy *les ſaintes particules*; * & les Latins ne laiſſent pas de nommer encore ainſi leurs hoſties, bien que contre verité & raiſon, chacune étant, comme l'on voit vn petit corps entier, & non vne partie rompuë, ou coupée d'vne autre. Cette fraction du pain ſacré fait vne partie tres-importante de l'adminiſtration de ce ſacrement, ſe rapportant a deux choſes tres-conſiderables. Car premierement elle repreſente la paſſion du corps du Seigneur, qui fut percé en divers endroits, & enfin ſeparé d'avec ſon ame par la violence des tourmens; Et S. Paul ailleurs pour nous le montrer ſe ſert expreſſement de ce meſme mot *d'eſtre rompu*, qui convient proprement au pain, pour ſignifier les ſouffrances du corps du Seigneur ſur la croix, quand il luy fait dire baillant a ſes Apôtres les pieces du pain ſacré, qu'il

* ἄρτους μερίδας

1.Cor.11. 24. avoit rompu, *Cecy eſt mon corps rompu pour vous.* Secondement la fraction du pain ſacré ſe rapporte encore a vn autre myſtere, ſignifiant que comme cette quantité de pieces n'étoyent toutes au fond, que ce ſeul & meſme pain d'où elles avoyent été rompues, ou coupées; les Chrétiens pareillement bien que pluſieurs & differens entr'eux pour leurs qualitez perſonnelles, ne ſont néantmoins entant que Chrétiens & fideles, qu'vn ſeul & meſme corps; le corps myſtique de Ieſus Chriſt, dont ils ſont les membres. Et c'eſt-ce que l'Apôtre touche expreſſement dans le verſet ſuivant, diſant qu'il n'y a *qu'vn ſeul pain.* C'eſt pourquoy il remarque icy expreſſement, du pain de l'Eucariſtie, que *nous le rompons.* Si vous me demandez pourquoy ceux de Rome, qui ſe vantent d'eſtre ſi religieux imitateurs, & preſque adorateurs de l'antiquité en ont aboly vn vſage ſi important, fondé ſur l'exemple de Ieſus Chriſt, & ſur l'autorité expreſſe de ſes Apôtres, obſervé par leurs plus proches & plus ſaints ſucceſſeurs, & retenu encore aujourd'huy dans toutes les autres communions du Chriſtianiſme differen-

tes

tes de la leur. Ie répons que le reſpect de l'antiquité a cedé en cet endroit, auſſi bien qu'en pluſieurs autres a l'intereſt de leur doctrine. Il a fallu vne nouvelle pratique pour vne creance nouvelle. Ayant inventé, receu & mis entre les articles de leur foy la trans-ſubſtantiation, l'adoration, & le ſacrifice du ſacrement, les coûtumes des Peres, qui ne s'ajuſtoyent pas avec cette doctrine, ont été obligées de ſe retirer, pour ne la pas incommoder. Car il étoit a craindre, que cette fraction du pain ſe pratiquant ſi ſouvent & ſi aſſidument, tant de petites pieces, qui en tombent, & qui échappent aiſément des mains de ceux qui les tiennent, ne troublaſſent la devotion du peuple, & ne luy fiſſent penſer qu'il eſt malaiſé qu'vne choſe ſujete a toutes ces menuës baſſeſſes, ſoit le corps glorieux & immortel du Seigneur. Pour ôter ce ſcandale de devant les yeux du monde, on a addroitement changé toute la forme de ce ſacrement; Au lieu de ce grand pain, fait & offert par les fideles, on a ſubſtitué les hoſties, faites ſans levain, d'vne matiere plus gluante, & qui ne s'émie pas ſi aiſément que d'autre pain; On n'en

rompt

rompt pas vne en plusieurs parcelles; On les apporte sur l'autel toutes faites & preparées, a chacun des communians la sienne, & on les met mesme dans leurs bouches, sans souffrir qu'aucun les manie. Le Prestre ne les quitte point qu'il ne les ayt mises en seureté contre ces fâcheux accidens; toutes choses directement contraires a la pratique des anciens, & signe assez manifeste de la nouveauté de la doctrine qui a produit ces nouveaux vsages. Et c'est encore pour la mesme raison, mais avec vne irreverence beaucoup plus grande contre le Seigneur & ses Apôtres, & contre toute l'âtiquité, que l'on a interdit l'vsage de la sainte coupe a tous les communians, excepté le seul ministre qui a celebré la messe, où se fait la communion; depeur que l'effusion du vin, & les gouttes qui s'en perdent, s'attachant aux mousta ches des hommes & autres pareils petits accidẽs ne troublassent la devotion des bonnes ames, qui sur la foy du Pape & de ses Conciles, se sont laissées persuader la trans-substantiation. Mais sans doute, que l'adoration & le sacrifice ont aussi eu part en ces nouveautez. Car le sacrement se faisant non seu-

le-

lement comme autrefois pour communier ; mais auſſi pour l'adorer, & pour expier les pechez des hommes par le ſacrifice, que l'on y fait, delà il eſt arrivé, que pour ces deux derniers vſages il ſe dit vne infinité de meſſes, où le Preſtre ſeul communie, tous les aſſiſtans ſe contentent de voir & d'adorer ce qu'on leur montre, & de jouïr du fruit qui leur en eſt promis, c'eſt a dire l'expiation de leurs pechez ; pour ne point parler des meſſes ſolitaires, où il n'aſſiſte perſonne, que le Preſtre, & vn ou deux clers qui l'aydent a officier. En ces deux ſortes de Meſſes qui ſont ſans contredit la plus grande partie de cette innombrable multitude qui s'en fait parmy les Latins, vous voyez bien que ce ſeroit vne choſe invtile & ridicule de rompre le pain en pluſieurs pieces, puis qu'il n'y a qu'vn ſeul homme, qui doive prendre le ſacrement ; cette diviſion du pain en pluſieurs parties ſuppoſant clairement, qu'il y aura pluſieurs communians. C'eſt pourquoy ces Meſſieurs l'ont ſupprimée ; pour ne rien faire contre la bienſeance, en retenant vn vſage, qui n'a aucun rapport a leurs nouvelles loyx, mais qui au lieu de

s'y

s'y rapporter, les bleſſe & les choque rudement. Mais a quoy nous arreſtons nous ? Ce ne ſont-là que des ſuites & des dependances de l'erreur. L'Apôtre en abbat icy d'vn ſeul coup le corps tout entier. Il en arrache la racine ; il en renverſe le fondement, c'eſt a dire la transſubſtantiation ; ſur laquelle ſeule on a baſty ces abus & ces nouveautez, qui en dependent, & qui ne ſe ſoûtiennent que par elle, comme elles ne ſont venuës que d'elle. Ie laiſſe ce que le ſaint Miniſtre du Seigneur a dit de la coupe, *La coupe que nous beniſſons*, au lieu que pour bien parler ſelon la nouvelle doctrine de Rome, il falloit dire ; *La coupe que nous trans-ſubſtantions* ; que nous changeons en la propre ſubſtance du corps & du ſang de Chriſt ; la coupe en laquelle nous ne laiſſons aucune goute de vin, & que nous rempliſſions toute entiere d'vn vray corps humain, celuy du Sauveur du monde. Qu'eſt-ce que *benir* a de commun avec cela ? Eſt-ce *benir* vne choſe, que de la détruire, & de luy ôter non ce qu'elle avoit ſeulement, mais tout ce qu'elle étoit ? Certainement la *benediction* auſſi bien, que la grace annoblit & enri-

chit

chit les ſujets qu'elle benit ; Elle ne les ruyne pas. Et de toutes les benedictions ſoit des choſes, ſoit des perſonnes dont il eſt parlé dans l'Ecriture, il n'y en a aucune qui dépoüille ce qu'elle benit, de ſon eſtre. On allegue ſouvent ſur ce ſujet la benediction du Seigneur quand il repeut & raſſaſia vn grand peuple avec peu de pains ; on la prend pour exemple & pour patron de la benediction, qu'il fit ſur le pain de l'Eucariſtie. Mais qu'y a-t-il de plus diſſemblable ? Car celle-là multiplia le pain ; & celle-cy l'aneantit. Celle-là donna au pain plus de force & de vertu pour nourrir, qu'il n'en avoit auparavant c'eſt a dire que bien loin de luy oſter l'eſtre de pain, elle le renforça & l'augmenta en luy, & ſi je l'oſe ainſi dire, elle fit qu'il devint plus pain, qu'il n'avoit été. Celle de l'Eucariſtie ſi vous les en croyez, fait tout le contraire. Elle détruit le pain ; elle en ôte tout ce qui en faiſoit la choſe, & tout ce qui luy en donnoit le nom. Et il ne faut point alleguer, qu'elle met le corps de Chriſt en ſa place. Cela ne guerit pas la playe. C'eſt vne mauvaiſe conſolation a vn homme, a qui on a ôté la vie & l'eſtre, de dire que l'on a mis

a mis en ſa place vn autre ſujet qui vaut mieux, que luy. Dites ſi vous voulez, que vous avez *beny* le public d'avoir mis en la place d'vn homme inutile vn autre capable de bien ſervir. Mais au moins vous ne pouvez dire raiſonnablement, que vous l'ayez beni luy meſme. C'eſt vne benediction tout a fait anomale, inoüie, & inconnuë dans le langage de Dieu & des hommes, de dire que l'on a beny vn ſujet, que l'on a détruit, parce qu'apres l'avoir détruit on n'a pas laiſſé vuide la place qu'il occupoit. Puis donc que les Apôtres parlent le langage de l'Ecriture, & non le vôtre, qui ne s'eſt fait que long temps depuis eux; il faut tenir pour certain, que diſant comme ils font, que le Seigneur & eux apres luy *benirent* la coupe de ſa table, ils n'entendent nullement, qu'il ayt ôté au vin qui étoit dedans, l'eſtre de vin qu'il avoit, comme vous voulez nous le perſuader, mais que luy laiſſant ſa vraye nature de vin, il l'a enrichie, y ajoûtant ce qu'elle n'avoit pas, la qualité & l'honneur d'eſtre le ſacrement de ſon ſang. Mais je laiſſe le raiſonnement. L'Apôtre nous fournit icy contre l'erreur vne preuve expreſſe & for-

Digitized by Google

formelle ; *Le pain que nous rompons* (dit-il) eſt la communion du corps de Chriſt. Que pouvoit-il prononcer de plus clair & de plus net ? Vous ne pouvez pas alleguer, comme vous faites quelquefois, que le ſacrement étoit encore du pain ; que la conſecration n'en étoit pas encore faite. L'Apôtre parle *du pain qu'ils rompoyent* ; & ils ne le rompoyét qu'apres qu'il avoit été beny. Il parle d'vn pain, qui nous communique le corps de Ieſus Chriſt, qui en eſt la *communication* ; comme vous le traduiſez. Il n'eſt capable de ce grand effet, que quand on le prend, & qu'on le mange ; & on ne le mange, que quand il a eſté conſacré, & qu'il a receu toute la forme neceſſaire pour eſtre vrayement & parfaitement le ſacrement du corps de Chriſt. Et néantmoins l'Apôtre le nomme encore *pain* en cet inſtant-là. *Le pain que nous rompons* (dit-il) *eſt la communication du corps de Chriſt.* Certainement il eſt donc encore *pain* en cet inſtant-là ; Vôtre benediction, vôtre conſecration, tous vos myſteres ne luy ont point ôté ſa nature de pain ; Ils luy en ont laiſſé la choſe & le nom. Ou ſi vous y avez fait ce changement ſi étrange, il faut que

vous

vous ayez quelque *benediction* & quelque *consecration* particuliere, toute autre que n'étoit celle de Iesus Christ & de S. Paul, puis qu'apres la leur je vois sur leur table & entens encore de leur bouche *du pain* dans le sacrement au lieu que si on vous en croit, la vôtre a entierement ôté & détruit tout ce qu'il y avoit de veritable pain, n'en demeurant apres son effet, que de fausses & trompeuses apparences, qui au lieu de pain, qu'elles nous promettent, ne cachent plus sous elles, qu'vn vray corps humain, consistant en chair & en os, avec tous les membres dont il est composé. Icy pour garentir leur transsubstantiation de ce grand coup de foudre, ils sont contraints de mandier le secours de la figure, & de la metafore, qu'ils avoyent bannies de tout le sujet de ce sacrement. Ils nous content, que quand S. Paul dit, *le pain que nous rompons*, par le mot de pain, il entend le *corps* de Christ. Comment le corps de Christ? Le corps de Christ n'est pas du pain; C'est vne vraye chair humaine, distinguée & formée cõme la nôtre. Cela est vray disent-ils. Mais il est pourtant appellé *pain*; *parce qu'il a été fait de pain*, & qu'*il en a l'ap-*

Est. sur ce lieu.

pa-

parence & toutes les operations. C'eſt donc a dire, qu'il y a icy vne metaphore, & que S. Paul traittant de ce myſtere en a parlé figurement. Dieu ſoit beny. Ce n'eſt pas peu, que nous les ayons reduits-là. Deſormais nous voila égaux. Qu'ils ceſſent de nous reprocher *les figures & les metaphores.* Ils s'en ſervent auſſi bien que nous. Et je vous prie mes Freres, de vous en bien ſouvenir. Quand ils vous alleguent *Ceci eſt mon corps*; repondez leur, *Le pain que nous rompons eſt la communication du corps de Chriſt.* S'ils vous diſent, l'Ecriture appelle le Sacrement *le corps de Chriſt*; Dites qu'elle le nomme auſſi, *le pain que nous rompons.* Qu'il n'eſt pas juſte de prejuger par l'vn contre l'autre; ny d'interpreter cette parole par celle de l'Evangile, plûtoſt que celle de l'Evangile par celle-cy. Il y a bien plus de raiſon & d'aparence, que Paul ſoit l'interprete de ſon Maiſtre, que ſon Maiſtre le ſien. Quoy qu'il en ſoit, l'vne & l'autre de ces deux paroles eſt vraye & divine, celle du Maiſtre & celle de l'Apôtre. Nous en ſommes d'accord. Elles ne ſe peuvent accommoder enſemble, qu'en prenant ou celle du Maiſtre figurement, & celle

de l'Apôtre proprement & literalement; ou au contraire. Toute la queſtion eſt reduite a ce point. Pour la vuider, il ne faut que voir laquelle des deux il eſt plus raiſonnable de prendre ou figurement, ou proprement. Ils pretendent, que c'eſt *le pain* de l'Apôtre, qui doit eſtre pris figurement; & nous ſoûtenons, qu'il ne ſe peut ny ne ſe doit entendre, que proprement & literalement; & qu'il eſt bien plus juſte d'expoſer figurement ce que dit le Seigneur, *Cecy eſt mon corps.* Premierement c'eſt vne regle établie par le bon ſens, & expreſſement poſée par les ſaints Peres, que l'expreſſion eſt figurée, quand ſon ſens propre & literal repugne a la nature meſme des choſes, dont elle parle. L'expreſſion du Seigneur *Cecy eſt mon corps*, priſe au pied de la lettre, choque & renverſe la nature de ſon ſujet, meſme, induiſant cent choſes contraires au ſens, a la raiſon, & a l'Ecriture; comme des accidens ſans ſujet, vn corps n'occupant aucun lieu, & preſent dans vn million de lieux a la fois, & autres abſurditez ſemblables; au lieu que la parole de S. Paul, *Le pain que nous rompons*, s'accorde parfaitement a tout ce que le ſens

Tertull. l. 3. contr. Marc. c. 3.

ſens & la raiſon nous apprennent du ſujet dont il parle. Certainement il faut donc entendre celle-cy, proprement, & celle du Seigneur figurément. C'eſt encore vne autre regle baillée par S. Auguſtin pour bien entendre l'Ecriture, *que ſi quelcune de ſes expreſſions ſemble nous commander vne vilenie, ou vn crime, elle eſt figurée.* Si vous entendez a la lettre ces paroles du Seigneur; *Prenez, mangez, Cecy eſt mon corps* il ſemble, comme dit le meſme Pere ſur vne propoſition toute ſemblable, qu'il nous commande vne horreur & vne méchanceté; Il les faut donc prendre figurément; au lieu que celles de S. Paul n'induiſant rien de ſemblable, doivent s'entendre proprement & ſans figure. Ceux de nos adverſaires, qui nous ont donné depuis peu des regles ſur les metaphores, nous donnent celle-cy entre les autres, que les expreſſions propres & ſimples ſont plus frequentes & plus ordinaires dans le langage, que les figurées & metaphoriques. Par-là ils perdront encore leur proces. Car au lieu que l'Ecriture du nouveau Teſtament ne donne qu'vne ſeule fois le nom de corps de Chriſt au ſacrement;

Aug. l. 3. de doctr. Chr. c. 16.

Perpetuité de la foy de l'Euch. Part. 2. ch. 3. p. 205. 206.

elle l'appelle *pain* pluſieurs fois ; comme icy, & dans le chapitre ſuivant, & dans les Actes. Mais cecy doit eſtre d'autant plus obſervé en cet endroit, que quand l'Ecriture parle du Sacrement comme d'vn ſujet, dont elle dit quelque choſe, jamais elle n'employe pour le ſignifier, le mot de *corps de Chriſt*, mais toûjours celuy de *pain*. Comme quand S. Paul dans le chapitre ſuivant, pour parler du deſſein de ce Sacrement, dit, *Toutes les fois que vous mangerez de ce pain* ; il pouvoit & devoit dire ſelon l'opinion de Rome, *Toutes les fois que vous mangerez le corps du Seigneur*, & pareillement encore, lors que parlant de l'abus de ce Sacrement, *Quiconque* dit-il, *mangera de ce pain indignement*. Que ne dit il *ce corps* ou *le corps du Seigneur*? Certainement s'il croyoit que ce le fuſt il le devoit dire icy, pour exaggerer le crime de ceux qui le prenent indignement. Et lors qu'ayant ordonné l'épreuve neceſſaire avant que de venir a la table du Seigneur, il ajoûte, *& qu'ainſi l'homme mange de ce pain & boive de cette coupe*. Chacun voit, qu'il euſt été bien plus a propos pour ſon deſſein, qui eſt de nous recommander le reſpect

1. Cor. 11. 26.

là meſme v. 27.

ibid. 28.

du

du sacrement de dire, qu'*il mange ce corps*. S. Luc pareillement pour signifier l'vsage de ce Sacrement, dit que les fideles *perseveroyent en la fraction du pain*, & ailleurs *qu'ils étoyent assemblez pour rompre le pain*; que ne disoit-il pour *rompre le corps du Seigneur*, ou pour *prendre son corps & son sang ?* C'est sans doute, que ny son Maistre ny luy ne savoyent pas, que ce fust là le vray nom naturel de ce sacrement. C'est pourquoy en voulant parler ils l'appellent du nom de ce qu'ils le croyoyent estre en effet; c'est a dire du pain. I'en dis donc autant de ce qu'il dit icy, *Le pain que nous rompons*, & de ce qu'il dira encore dans le verset suivant, *Il y a vn seul pain*. Enfin quand toutes les circonstances du texte ne nous apprendroyent pas qu'en ces paroles du Seigneur, *Cecy est mon corps*, le mot *cecy*, veut dire, *ce pain que j'ay rompu*, la proposition de l'Apôtre en ce lieu nous le justifie clairement, ou pour signifier du sacremẽt vne chose toute semblable, il dit *Le pain que nous rompons*. Or c'est vne regle immuable dans tous les lãgages, que quand l'on donne a vn sujet le nom d'vn autre tout different en estre & en nature, le

Act. 2. 42 & 20. 7.

1 Cor. 10. 17.

premier nous conduit clairement, & neceſſairement a entendre figurément ce qui luy eſt attribué. Puis donc que le *pain*, qui fait le ſujet de la propoſition du Seigneur, eſt d'vne toute autre nature, que le corps de Chriſt, dont le nom luy eſt attribué ; il faut de neceſſité entendre cette attribution figurément, & avouër que le pain n'eſt pas le corps du Seigneur a parler proprement. Ainſi il paroiſt, que c'eſt la parole du Seigneur & non celle de l'Apôtre, qu'il faut interpreter figurément. Mais je dis encore en ſecond lieu, que quand tout cela ne ſeroit point, il le faut ainſi faire de neceſſité ; parce qu'ils confeſſent eux meſmes, que la parole du Seigneur peut eſtre entenduë figurément comme nous la prenons ; au lieu qu'il eſt clair que celle de l'Apôtre ne le peut. Premierement parce qu'en prenant comme ils font, le mot de *pain* pour *le corps de Chriſt*, ils gâtent la propoſition de l'Apôtre, & la rendent ridicule, puis qu'a leur compte elle ſignifie, que *le corps de Chriſt, eſt la communication du corps de Chriſt* ; qui eſt vn pur galimatias, indigne non ſeulement de l'Apôtre, mais de tout homme, a qui il reſte vn peu de

ſens

ſens commun. Secondement par ce que S. Paul dit, que *nous rompons le pain*, dont il parle ; ce qui convient fort bien au pain ; mais qui ne peut avoir de lieu dans le corps du Seigneur, immortel & impaſſible. Enfin cela paroiſt encore de ce qu'ils n'ont peu trouver ny raiſon ny exemple d'vne figure auſſi extravagante, qu'eſt celle-là. I'avouë que l'on donne quelquefois figurément le nom de *poudre* a l'homme, a cauſe qu'il en a été fait. Mais qui ſauroit ſouffrir ce qu'ils diſent, que ce corps de Chriſt dont ils parlent, a été fait de pain ? S. Paul nous a appris, & toute l'Egliſe l'a toûjours creu, que le corps du Seigneur *a été fait de femme*. Ou ce corps de Chriſt dont ils parlent, n'eſt pas fait de pain ; ou s'il en eſt fait, comme ils l'aſſeurent, ce n'eſt donc pas le corps du Seigneur connu dans l'Ecriture & dans l'Egliſe. Ioint que c'eſt vne choſe terrible de nous vouloir perſuader que le corps du Seigneur, *fait de femme*, ſelon le témoignage de S. Paul, *en la plenitude des temps*, il y a plus de ſeize cens ans, ſoit encore fait tous les jours, de ces petites hoſties, tout fraiſchement pétries & formées, qu'ils entendent par le pain, *Gal. 4.*

dont ils disent que se fait le corps de nôtre Seigneur. L'autre raison, qu'ils tiennent pour la principale, ne vaut pas mieux, que la premiere. I'avouë que l'on donne quelquefois le nom d'vn sujet a vn autre pour la ressemblance qu'il a avecque luy; comme le nom d'vn homme a son portrait. Mais ce que l'Apôtre nomme *pain* ne ressemble pas a du pain. C'en est veritablement. Mes yeux & mes mains me font reconnoistre aisement, que le portrait a qui vous donnez le nom d'vn homme, n'est pourtant pas vn homme; & il ne se treuve dans tous les livres de Dieu & des hommes sages aucune expression de cet ordre, entre le sujet & l'attribut de laquelle le sens & la raison ne découvrent vne diference de nature, quelque grande que puisse estre leur ressemblance au reste, & c'est la raison, qui nous contraint d'avouër, que l'expression est figurée. En celle de S. Paul, on ne voit rien de semblable. Si je regarde, si je manie, si je mesure, si je goute ce qu'il nomme *pain*, je n'y treuve rien, qui choque ce nom; rien qui me convie a le prendre autrement, qu'en son sens propre. Non *mes yeux* seulement, comme disoit S. Augu-

guſtin, mais tous mes ſens me rapportent, que c'eſt vrayement du pain. La ſeule paſſion des tranſſubſtantiateurs les contraint de chercher icy vne figure où il n'y en a point, pour n'en pas reconnoiſtre vne dans vn lieu, où le ſens, la raiſon & l'Ecriture nous la montrent clairemẽt. Concluons donc, que ce que le S. Apôtre appelle *pain* eſt vrayement du pain, & non comme ils le pretendent vne fauſſe & vaine apparence de pain. Mais chers Freres, je m'apperçois, que bien loin de pouvoir vous donner l'explication des doux parties de ce texte, que je vous ay repreſentées au commencement; j'ay à craindre d'avoir laſſé vôtre patience par la longueur de cette premiere. Remettant donc la derniere a vne autrefois, ſi le Seigneur le permet, faiſons nôtre profit de ce que nous avons dit juſqu'icy; nous gardant également de la ſuperſtition & de l'irreverence. Ne confondons pas les ſignes & leur verité, comme fait la premiere; Ne mépriſons pas avec la ſeconde, les ſignes que Ieſus Chriſt a inſtituez en la religion. N'adorons pas le ſacrement; C'eſt du *pain*, *qui ſe rompt*; dit l'Apôtre; Mais ne le dédaignons pas auſſi:

auſſi. C'eſt (dit le meſme Apôtre) *la communion du corps & du ſang du Seigneur.* Participons y avecque reſpect, toutes les fois que l'occaſion s'en preſente & nous ſouvenant quel eſt ce divin corps & ce precieux ſang, qui nous y ont eſté communiquez, & quel eſt encore cet autre corps myſtique en la ſocieté duquel nous auons été receus, ſervons & adorons religieuſement & conſtamment ce grand & miſericordieux Sauveur, qui a donné ſon corps & ſon ſang pour nous acquerir la vie eternelle, & aymons cordialement tous ceux qui ont l'honneur de luy appartenir, nous gardant purs & impollus de toutes les ordures de l'idolatrie & du vice, pour avoir part vn jour en ce bienheureux & glorieux royaume, où habite la juſtice, la paix, la vie & l'immortalité. *Amen.*

SER-

SERMON QVINZIESME*

*Prononcé à Charenton le 21 Mars 1666.

I. COR. X. 16.

14. *La coupe de benediction, que nous beniſſons, n'eſt elle pas la communion du ſang de Chriſt? & le pain, que nous rompons n'eſt-il pas la communion du corps de Chriſt?*

CHERS FRERES;

Si la communion, que les fideles ont avecque Ieſus Chriſt, leur eſt infiniment glorieuſe & avantageuſe; elle leur eſt auſſi abſolument neceſſaire. Car le peché nous ayant ſeparez d'avec Dieu, ſans la communion duquel nous ne pouvions eſtre qu'eternellement mal-heureux; & Ieſus Chriſt étant le ſeul & vnique Mediateur, capable de faire nôtre paix avecque le Pere, & de nous rétablir en ſa communion; vous voyez que ſans luy il ne nous eſt pas poſſible de r'entrer dans la poſſeſſiõ du bon-heur, que nous avions perdu par nôtre faute, en nous détachant

d'avecque nôtre Createur. Mais pour avoir part au fruit de la mediation de Iesus Christ, il faut neceſſairement eſtre dans ſa communion ; perſonne n'étant admis a la jouïſſance des biens, qu'il nous a acquis, s'il n'entre en la ſocieté de ſon corps myſtique ; ſelon ce que dit S.
1. Iean 5. 12. Iean, que *celuy qui a le Fils, a la vie* ; & que celuy, qui n'a point *le Fils, n'a point la vie*. D'où s'enſuit clairement, que comme pour avoir la vie eternelle il faut eſtre dans la communion de Dieu, il faut pareillement pour avoir communion avecque Dieu eſtre en celle de ſon Fils Ieſus Chriſt. Ainſi la communion avec Ieſus Chriſt eſt la grande & ſouveraine fin de l'Evangile ; comme le ſeul moyen de nôtre ſalut. La parole ne nous eſt preſchée, que pour nous attirer a la communion de ce Prince de vie & de ſalut, & pour nous faire entrer en la ſocieté de ceux, qu'il reconnoiſt pour ſes mem-
1. Iean 1. 3. bres ; *Nous vous annonçons ce que nous avons veu & entendu*, (diſent ſes Apôtres, les premiers authentiques témoins & herauts de ſon Evangile) *afin que vous ayez communion avecque nous* ; c'eſt a dire afin que vous ayez la meſme communion

nion que nous avons, comme ils s'en expliquent eux meſmes, ajoûtant, *& que nôtre communion ſoit avecque le Pere, & avec ſon Fils Ieſus Chriſt.* Et comme le deſſein des Sacremens eſt meſme que celuy de la parole, cette bien-heureuſe & divine communion en eſt auſſi la fin & l'effet. Le baptéme nous ente en Ieſus Chriſt, nous faiſant vne meſme plante avecque luy, nous mortifiant, nous enſeveliſſant & nous reſſuſcitant avecque luy, comme S. Paul nous l'apprend; & il dit dans cette epitre, que nous avons tous été *baptiſez en vn meſme Eſprit pour eſtre vn meſme corps*; c'eſt a dire le corps de Ieſus Chriſt; & employant ailleurs vne autre image pour ſignifier cette meſme vnion des fideles avec ce divin Sauveur, il dit, que *nous tous qui avons été baptiſez, avons reveſtu Chriſt*; ou que *nous avons eſté reveſtus de Chriſt.* Le ſecond de nos myſteres, c'eſt a dire l'Eucariſtie, le grand & dernier ſeau de nôtre Chriſtianiſme, le ſacrement de nôtre âge meur, comme le bapteme l'eſt de nôtre enfance en Ieſus Chriſt, le ſacrement, qui nous nourrit en ſa maiſon & en ſon corps, comme le bapteme nous y introduit; ce ſacrement diſ-

Rom. 6. 4. 5. & Col. 2. 12.

1. Cor. 12. 13.

Gal. 3. 27

je,

je, tend auſſi a la meſme fin & au meſme effet. C'eſt la leçon que le meſme Apôtre nous donne dans le texte que je viens de vous lire, & il l'a conceuë en des paroles ſi expreſſes & ſi formelles, qu'elles ne le pouvoyent eſtre davantage, *La coupe de benediction que nous beniſſons* (dit-il) *n'eſt elle pas la communion du ſang de Chriſt? & le pain que nous rompons n'eſt-il pas la communion du corps de Chriſt?* Il nomme les deux parties du myſtere l'vne apres l'autre; *La coupe & le pain*; Il dit de chacune des deux qu'elle *eſt la communion de Chriſt*; la coupe *de ſon ſang*; & le pain *de ſon corps*. Et il n'étoit pas poſſible d'exprimer cette fin & cet effet du ſacrement plus fortement, qu'en diſant comme il fait, que *la coupe eſt la communion* du ſang de Chriſt, & que le pain eſt *la communion de ſon corps*. Ces paroles de l'Apôtre firent tant d'impreſſion ſur l'eſprit des premiers Chrétiens, qu'ils en prirent le nom, qu'ils donnerent a ce Sacrement, diſant ſimplement *la communion*, & la *ſainte communion*, pour ſignifier l'Eucariſtie ou la Cene du Seigneur, & *communier* pour dire faire la Cene ou participer a ce Sacrement; ce qui eſt demeuré juſques a nous dans le lan-

langage de l'Egliſe ; & ſemble avoir été mis en vſage dez le temps des Apôtres. Au moins eſt-il bien certain, que S. Luc employe le nom de communion pour ſignifier particulierement la celebration de la ſainte Cene, quand il dit des premiers fideles de l'Egliſe de Ieruſalem, qu'ils perſeveroyent *tous en la communion & en la fraction du pain.* Ainſi ce ſeul verſet de l'Apôtre a fourny a l'Egliſe deux des plus celebres noms, qu'elle ayt donnez a ce Sacrement ; celuy *d'Eulogie* ou *d'Eucariſtie*, c'eſt a dire *benediction*, ou *action de graces*, en diſant, *La coupe de benediction*, ou *d'action de graces* ; & celuy de *communion*, ajoûtant que cette coupe & ce pain eſt *la communion* du ſang & du corps de Chriſt. Nous commençaſmes de vous expliquer ce texte dans nôtre derniere action, où nous conſideraſmes le nom du ſujet, dont parle l'Apôtre ; qui étant compoſé de deux parties, il en exprime l'vne en ces mots *La coupe de benediction, que nous beniſſons*, & l'autre en ceux-cy, *Le pain que nous rompons.* Reſte que nous examinions ce qu'il dit de l'vne & de l'autre de ces deux choſes. Il dit de *la coupe*, qu'elle *eſt la communion du ſang* Act. 2. 42.

de

de Christ; & du pain, qu'il *est la communion du corps de Christ*. L'vne & l'autre est vne communion de Christ, l'vne de *son sang*; & l'autre de *son corps*. Mais les Theologiens de Rome s'elevent encore icy, pour tascher d'y établir leur erreur; Et comme sur le sujet de la proposition de l'Apôtre, ils ont voulu nous faire croire, que ce qu'il nomme *pain*, & *coupe*, & qui a en effet la couleur, la forme, la figure, la vertu, l'operation, les effets, & en vn mot toute la nature d'vn vray pain, & d'vn vray vin, n'est pourtant ni pain ni vin; aussi maintenant sur ce qu'en dit l'Apôtre, ils veulent tout au contraire, que nous prenions pour le vray corps de Christ, vne chose qui n'a ni la forme ni la figure, ni la quantité, ni les qualitez, ni les membres, ni la vertu, ni aucun des sentimens ou des mouvemens du corps du Seigneur, & a qui l'Apôtre n'en attribuë pas le nom, mais dit seulement que le vin & le pain dont, il parle, *est la communion du sang & du corps de Iesus Christ*. S'est il jamais fait d'entrepriſe plus hardie ou plus étrange sur les sens & sur la foy du genre humain, que celle-cy? qui pretend luy persuader, que ce qui est, n'est

n'eſt point en effet, & que ce qui n'eſt point, eſt réellement, & en effet? qu'vne choſe, en quoy tous les hommes voyét la vraye forme, figure & couleur du pain, & du vin, en quoy ils en touchent la fermeté de l'vn, & la liqueur de l'autre, la conſiſtence de l'vn & la fluïdité de l'autre, leur meſure & leur quantité; en quoy ils en découvrent tous les jours par des experiences aſſiduës & conſtantes, l'operation & les effets, n'eſt pourtant rien moins que du pain & du vin? & que de l'autre part, cette meſme choſe, qui n'a ni la forme, ni la quantité, ni la couleur, ni l'action, ni la parole, ni le mouvement, ni aucune des marques d'vn corps humain, ne laiſſe pas pour cela d'eſtre le vray corps, non d'vn homme ſimplement, mais du Fils de Dieu, du Sauveur du monde, c'eſt a dire le corps le plus parfait, le plus ſenſible & le plus lumineux, qui ayt jamais été au monde? Nous diſſipaſmes dans nôtre action precedente la premiére de ces deux illuſions, avecque le flambeau de la verité, & de la raiſon, autoriſée par le ſuffrage de l'Apôtre. Venons a l'autre & voyons ſi les paroles de ce ſaint homme leur ſont auſſi favorables,

qu'ils pretendent. En ſuite nous vous en donnerons le vray ſens. Ce ſeront là s'il plaiſt au Seigneur les deux parties de cette action; Premierement la refutation de l'erreur & de ſes ſophiſmes; puis l'établiſſement de la verité. Si vous en croyez ces Meſſieurs, il n'y a rien de plus clair pour leur créance, que ces paroles de S. Paul; *C'eſt vne preuve manifeſte contre les Sacramentaires* (dit l'vn d'eux écrivant ſur ce paſſage) *que les fideles prenent le corps & le ſang meſme du Seigneur dans le Sacrement de l'Eucariſtie.* Mais premierement cet homme agit de mauvaiſe foy, déguiſant l'eſtat de la queſtion; procedé indigne d'vne perſonne d'honneur, & ſur tout d'vn Theologien. Car ces *Sacramentaires*, qu'il entend, nous nommant ainſi fauſſement & injurieuſement, ne nient pas qu'en participant au ſacrement les fideles ne prenent le corps & le ſang meſme du Seigneur, en la faſſon & au ſens, qu'il ſe peut & ſe doit prendre. Ce qu'ils mettent en queſtion, & qu'ils ne croyent pas en effet, eſt que le pain que l'on rompt dans l'Eucariſtie, & que la coupe que l'on y benit, ne ſoyent pas vne vraye ſubſtance de pain & de vin, mais le corps & le ſang

Eſtius in loc.

ſang meſme de Ieſus Chriſt proprement & literalement, & comme on parle dans les Ecoles *réellement & ſubſtantiellement*. Et que le contraire de ce qu'ils diſent ne s'enſuive pas de ces paroles de l'Apôtre, il eſt clair. Car il dit bien ailleurs, que par le bapteſme *nous avons veſtu Ieſus Chriſt*; d'où perſonne ne conclut, que le bapteſme ſoit proprement & réellement Ieſus Chriſt, ou que l'eau, qui eſt l'élement, en quoy il conſiſte, ne ſoit eau qu'en apparence, & qu'elle ſoit en verité Ieſus Chriſt meſme réellement & ſubſtantiellement. Tout ainſi donc qu'il eſt vray que ceux qui reçoivent legitimement le bapteſme, y *reveſtent Chriſt*, entant que par la mort du Seigneur ils ſont couverts & garentis de la malediction deuë a leurs pechez, & ſanctifiez & ornez des dons de ſon Eſprit; bien qu'il ne ſoit pas là preſent réellement luy meſme ſous les eſpeces de l'eau; rien n'empeſche non plus, que ceux qui communient dignement a la ſainte Cene, n'y prennent le corps & le ſang meſme de Ieſus Chriſt, entant qu'ils reçoivent en leur ame la nourriture de la vie celeſte, acquiſe & preparée ſur la croix, par les playes du Gal. 3. 27.

corps de Ieſus, & par l'effuſion de ſon ſang ; encore qu'il ne ſoit pas là caché luy meſme en perſonne dans le pain & dans le vin. Mais la raiſon, que ce Docteur met en avant pour établir ſa preuve, eſt tout a fait admirable. Car ſi vous luy demandez pourquoy ce paſſage détruit manifeſtement nôtre créance, il répond, Parce que l'Apôtre parle de ce qu'il dit, comme d'vne choſe connuë & confeſſée par les fideles, & que perſonne n'euſt oſé contredire, l'exprimant pour cet effet par forme d'interogation, *Le pain que nous rompons, n'eſt-il pas la communion du corps de Chriſt ?* Mais ces *Sacramentaires*, a qui il en veut, ne nient pas que la verité que l'Apôtre a ſignifiée par ces mots, ne ſoit claire & reconnuë par les fideles. Ils nient, qu'il faille entendre par ces paroles la tranſſubſtantiation, la preſence réelle & la manducation orale du corps de Chriſt ; choſes non contenuës & confeſſées dans l'Egliſe Apoſtolique, mais ignorées par tous les Chrétiens de ce temps là, & ſix ou ſept cens ans apres ; rejettées par les plus excellens Theologiens des que les premieres imaginations de l'erreur commencerent a pa-

paroiſtre, & contredites & combatuës meſme au peril de leur vie par vne grande nuée de teſmoins, lors qu'on les receut entre les articles de la foy Romaine. Vn autre Docteur du meſme party entreprend, avecque plus de netteté & de modeſtie a la verité mais non avecque plus de force de refuter nôtre doctrine par ce paſſage. Il diſtingue d'abord le mot de *communion* ou de *communication*, comme l'interprete Latin l'a traduit, icy employé par l'Apôtre, & dit qu'il ſe prend quelquefois pour dire, vne *contribution* ou diſtributiõ, comme quand S. Paul dit, *communiquant aux neceſſitez des Saints*; qu'ailleurs il ſignifie *ſocieté ou confederation*, comme quand le meſme dit que les Apôtres *luy baillerent a luy & a Barnabé la main d'aſſociation* (car il y a dans l'original *la main de communion*) qu'enfin ce mot ſe prend aſſez ſouvent pour la participation d'vne meſme choſe; comme quand S. Paul dit que les Philippions *avoyent bien fait de communiquer a ſon affliction*, Il laiſſe dans l'indifference de prendre icy le mot *de communion* auquel de ces ſens on voudra; diſant qu'ils ſemblent tous trois recevables; & ajoutant que

Bell. l. 1. de Euch. c. 12. §. Tertium.

Rom. 12. 13.

Gal. 2. 9.

Phil 4. 13.

quoy qu'il en ſoit, tous ſont d'accord, que l'on reçoit le corps du Seigneur dans
Bell. ibid. §. ſed tota. l'Euchariſtie. En effet nous y conſentons, pourveu qu'on l'entende de ceux qui participent dignement a ce Sacrement. A cela donc il ajoûte, que la dificulté eſt ſi on y reçoit le ſang & la chair de Chriſt proprement, réellement, & corporellement; ou figurément & ſpirituellement? Il prend le premier party, & pour l'établir il allegue premierement, qu'il faut toûjours choiſir le ſens propre & literal, ſi l'on ne montre clairement le contraire. A cela je répons, que s'il eſt queſtion de l'expreſſion de l'Apôtre, diſant que *la coupe & le pain eſt la communion du ſang & du corps de Chriſt*, nous ne pouvons ni nous, ni eux la prendre litteralement. Car ſoit que l'on entende *la coupe & le pain*, dont parle S. Paul, proprement pour de vray pain & de vray vin, comme nous faiſons; ſoit qu'on le prene figurément pour le *ſang & le corps* du Seigneur, comme font les adverſaires, il eſt toûjours evident, que l'on ne peut dire proprement & ſans figure, que le pain & le vin, le ſang & le corps de Chriſt ſoyent *la communion du ſang & du corps de Chriſt*. Car

lo

le pain & le corps de Christ sont des substances & la communion n'est pas vne substance, mais vn accident; si bien que le mot de *communion* ne peut estre dit, ni du pain, ni du corps du Seigneur autrement qu'improprement & figurément; pour signifier, qu'ils sont non simplement la communion mesme (ce qui est absurd & impossible) mais bien le sacrement de la communion, ou le moyen par lequel le corps & le sang du Seigneur nous est communiqué. Ainsi ceux de Rome, qui haïssent si fort les figures sur ce sujet, sont contraints d'en reconnoistre trois en ce peu de paroles de S. Paul; *Le pain, que nous rompons est la communion*; La premiere en ce mot de *pain*, qu'ils prenent pour le corps de Christ; La seconde dans le mot *estre rompu*, ce qui ne se peut dire proprement que d'vn vray pain, & non du corps de Christ, dont a leur avis on peut parler ainsi figurément, a cause de la fraction qui se fait non en luy mesme (ce qui est impossible) mais dans les accidens, dont il est envelopé. Et la troisiesme enfin du mot de *communion* attribué selon leur supposition au corps de Christ & a son sang improprement, pour signi-

fier le Sacrement de la communion *du sang, & du corps de Christ.* Acceptant ce que l'adversaire pose, que c'est proprement sur le mot de *communion*, qu'est la dificulté, & que la seule force du mot n'emporte pas, qu'il le faille entendre d'vne communion réelle & corporelle, par laquelle la propre substance de ce corps & de ce sang nous soit baillée en nos bouches pour l'avaler ensuite dans nos estomacs; je répons a la raison par laquelle l'adversaire le veut prouver, qu'elle ne conclud rien; parce qu'il y a de grandes raisons, tirées de l'Ecriture & de la nature, qui induisent invinciblement le contraire. I'en rapporteray quelques vnes cy apres; Il suffit de dire pour cette heure, que puis que ces paroles prises literalement, comme ceux de Rome les entendent, induisent qu'il nous faut manger & avaler tout entier le corps glorieux du Sauveur du monde; action qui choque tous nos sens, & semble pleine d'inhumanité & d'horreur; il faut dire de necessité avec S. Augustin dans vne pareille occasion, que *c'est donc vne figure.* Certainement ces paroles de Iean Baptiste, que *Iesus Christ baptisoit d'Esprit &*

De doctr. Christ. l. 3. c. 16.

Matth 3. 11.

de

de feu, étant prises a la lettre induisent beaucoup moins d'absurdité, & néantmoins ceux de Rome ne laissent pas de condanner les Iacobites, qui s'aheurtant a la lettre, marquent d'vn fer chaud le visage des personnes, qu'ils baptisent. Ce mesme adversaire met encore vne autre raison en avant pour fonder son sens litteral; C'est que si on ne le reçoit, il se treuvera que l'Apôtre n'aura pas vsé d'vne bonne raison pour détourner les Corinthiens des festins des Payens, & de l'abus qu'ils commettoyent y mangeant des viandes immolées aux idoles. Pourquoy non? Parce (dit-il) que pour les en détourner il leur presente la table du Seigneur & vn sacrifice beaucoup plus excellent que ceux des Payens. Au lieu que si ce n'est que la figure & le signe du corps & du sang du Seigneur que l'on sert sur la table de l'Eglise, & non son corps & son sang mesme, cela ne les auroit non plus touchez que celuy qui offriroit a vne personne qu'il aime, la peinture d'vn habit de soye pour l'empescher d'en convoiter vn vrayement & effectivement de soye. Il faut avoüer, que la passion de l'erreur corrompt étrangement les jugemens *Ibid. §. Tertio.*

mens des hommes. Celuy-cy étoit ſubtil & adroit; & cependant la chaleur qu'il avoit pour vne mauvaiſe cauſe, luy a inſpiré vn ſophiſme le plus groſſier & le plus impertinent du monde. C'eſt vne preuve digne de ſon erreur ; mais tout a fait indigne de ſon eſprit. Car ſuppoſons puis qu'il luy plaiſt de nous l'imputer, bien que fauſſement, que la ſainte Cene ne ſoit qu'vne nuë ceremonie, où les fideles ne faſſent ſimplement, que celebrer la memoire de la mort du Seigneur, ſans en remporter aucun autre fruit ; eſtime-t-il ſi peu le grand ſacrifice, qui a appaiſé le Ciel, & expié les pechez du monde, qu'il croye que participer aux ſacrifices des demons ayt plus de force ſur des Chrétiens, pour les y attirer, que n'en auroit pour les en détourner le deſſein de s'exercer en la memoire & en la meditation d'vn ſi ſalutaire & ſi glorieux myſtere ? Penſe-t-il avec ſa belle comparaiſon d'vne *robbe de ſoye, & de ſa peinture*, nous perſuader vne choſe auſſi fauſſe & auſſi abſurde, pour ne pas dire auſſi impie, que celle-là ? Mais outre l'ineptie, il y a de la calomnie dans ce ſophiſme. Car nous ne diſons pas, que l'Eucariſtie ſoit

ſoit vne ſimple peinture du corps & du ſang du Seigneur, ſemblable aux figures, que l'on voit dans les boutiques des peintres, qui donnent vn vain plaiſir aux yeux de ceux, qui les regardent, & rien plus. Nous croyons, que c'eſt vn ſacrement plein d'vne vertu & d'vne efficace divine, que le Seigneur accompagne de ſon Eſprit, purifiant les conſciences & ſanctifiant les ames de ceux, qui y participent dignement, leur communiquant veritablement dans le cœur ce corps & ce ſang, repreſentez par les ſymboles de la ſainte table, avecque tous les fruits de cet vnique ſacrifice, qui nous a rachetez de la mort, & qui nous a acquis l'immortalité, ſera-t-il dit, que Dieu ne face rien, qui ne ſoit foible & indigne d'eſtre preferé aux profanes myſteres des idolattes, s'il n'y meſle quelque tranſſubſtantiation ? Cet adverſaire n'en met point dans le bapteme ; & je m'aſſeure pourtant qu'il n'euſt pas accuſé Saint Paul de mal raiſonner, ſi au lieu de l'Euchariſtie, il euſt employé le myſtere du bapteſme, pour détourner les Corinthiens du commerce de l'idolatrie ; & ſi dans ce diſcours il les euſt avertis de ſe ſouvenir, qu'ils,

qu'ils avoyent *été revestus de Christ*, & de ne porter pas vne si divine robbe parmy les soüillures de l'idolatrie ; je ne pense pas qu'il luy eust voulu alleguer sa grossiere objection d'vn habit de soye & de sa figure, ny luy dire que ce vestement de Christ n'est que la peinture d'vn habit & non vn habit veritable. Mais que dis-je du bapteſme ? Son Concile de Trente reconnoist dans l'Eucaristie mesme, que la communion spirituelle, *qui se fait avec vne foy vive operante par charité*, fait sentir le fruit & l'vtilité de ce sacrement, a ceux-là mesme qui *la pratiquent sans y participer* exterieurement. Tenant donc que personne ne fait la Cene dignement, s'il ne communie aussi en cette sorte, c'est a dire spirituellement ; comment peut-on sans calomnie nous imputer de changer la sainte Cene en vne peinture, qui n'apporte aucun veritable profit a ceux qui la regardent ? Enfin l'adversaire ne rapporte pas sincerement le dessein & la conduite de la dispute de S. Paul en ce lieu, quand il luy fait simplement comparer le banquet des Chrétiens comme meilleur, que celuy des Payens. Il les compare bien autrement ; comme vne cho-

Cöc. Trid. Sess. 13. 8.

choſe *ſainte* avec vne profane ; comme vne inſtitution ſalutaire avec vne devotion funeſte ; comme vn ſaint engagement au ſervice de Ieſus Chriſt ; avec vne deteſtable obligation a la ſervitude des demons ; comme vn myſtere divin avec vn myſtere de Satan. Ainſi vous voyez mes Freres, la foibleſſe & l'impertinence des preuves qu'ils nous alleguẽt pour fonder l'expoſition litterale de ce paſſage de S. Paul ; voulant que la *communion du corps de Chriſt* ſignifie manger & avaler dans nôtre goſier le corps naturel du Seigneur en chair & en os, renfermé dans vne miette de pain, avec toute la diverſité de ſes membres, & toute la legitime ſtature qu'il avoit ſur la croix & dans le ſepulcre. Bien que pour rejetter cette épouvantable gloſſe, il nous pourroit ſuffire d'avoir montré par la ſolution de leurs preuves pretenduës ; qu'elle n'eſt nullement neceſſaire ; néantmoins je ne me contenteray pas de cette raiſonnable & legitime defence. Ie prouveray d'abondant, que cette gloſſe eſt impoſſible. Et pour cet effet je n'allegueray pas pour cette heure, que toute la nature des choſes meſmes, dont il eſt queſtion,

ſtion, y repugne ; celle du corps du Seigneur, qui étant vn vray corps humain, de meſme nature, quantité & qualité que les nôtres, eſt incapable par conſequent d'eſtre en vn meſme moment dans vn million de lieux infiniment éloignez les vns des autres, d'eſtre dans vn lieu ſans y occuper aucun eſpace, d'avoir toutes ſes parties reſſerrées enſemble l'vne dans l'autre ſans aucune étenduë ſous vn ſeul & meſme point, d'eſtre viſible ſans pouvoir eſtre veu, palpable ſans pouvoir eſtre touché, ſenſible ſans pouvoir eſtre ſenty par aucune creature ; Ie ne diray point non plus, que la meſme gloſſe détruit la nature des accidens, les faiſant ſubſiſter ſans aucun ſujet ; des blancheurs & des rondeurs, toutes les qualitez, & proprietez, & tous les effets du pain dans vn lieu, ou ſi vous les en croyez, il n'y a aucun vray pain ; détruiſant par cette étrange imagination les vrays & aſſeurez fondemens de toutes nos connoiſſances, qui ſont les témoignages de nos ſens ; Car s'il eſt poſſible qu'vn ſujet, où tous nos ſens reconnoiſſent fidelement & veritablement toutes les qualitez & tous les autres accidens du pain, ne ſoit pourtant

tant pas du pain, & que celuy où ils ne découvrent pas vne des qualitez & des accidens d'vn corps humain ne laisse pas d'estre vn vray corps humain ; il est clair; que l'on ne peut plus s'asseurer de la verité ni de la fausseté d'aucun sujet par le rapport que nous font nos sens des marques, qu'ils y découvrent, ou qu'ils n'y découvrent pas ; Nous aurons a deliberer eternellement & a douter toûjours invinciblement ; Si les choses que nous voyons dans la nature & dans la grace, sont bien en effet les vrays sujets, dont elles presentent toutes les marques les plus convaincantes a nos sens ; si ce ne sont point des fantômes & des illusions, qui sous le faux masque des qualitez & des proprietez d'vne chose en cachent vne autre differente ; vn homme sous vne vaine apparence de pain, ou du pain sous celle d'vn homme ; & ainsi du reste ; ce qui va en vn mot a la ruïne de tout ce que nous avons de sciences, de connoissances, & de foy ; je dis mesmes de la foy divine, que le Seigneur a bâtie sur les sens de ses Apôtres, selon ce qu'ils nous alleguent eux mesme comme la plus claire & la plus seure demonstration

tion de la verité de leur Evangile qu'ils
1. Jean 1. 2. *ont entendu, veu de leurs propres yeux, contemplé, & touché de leurs propres mains les choſes, qu'ils nous annoncent*; Ie ne me prevaudray point non plus de l'inutilité toute evidente de cette gloſſe de nos adverſaires, qui change toute la nature des choſes en vain, ſans qu'il leur puiſſe revenir aucun veritable fruit de cette communion du corps de Chriſt, qu'ils ſuppoſent; non ſeulement parce que le ſimple attouchement corporel de la chair & du ſang du Seigneur n'eſt ni neceſſaire, ni d'aucun effet pour l'édification & pour le ſalut des hommes; comme il paroiſt par l'exemple des ſoldats qui le lierent & le crucifierent; mais parce que quand il en ſeroit autrement, toûjours eſt-il clair, que ce divin corps en l'état, où ils le mettent au Sacrement, ne peut ni toucher, ni eſtre touché, ni voir ni eſtre veu, ni exercer aucune de ſes actiõs naturelles, ſoit exterieures ſoit interieures, n'y agiſſant & n'y ſouffrant non plus, que s'il n'y étoit pas, comme auſſi n'y eſt-il point en effet. Y eſtre de la faſſon, qu'ils le conçoivent, c'eſt n'y eſtre pas a vray dire; ſi bien qu'il eſt impoſſi-

possible de comprendre quel effet peut produire en eux vne pareille residence du corps du Seigneur dans le leur. Et s'il arrive quelque chose ou dans le Sacrement, dont ils racontent divers miracles, ou dans l'ame des communians, ce n'est pas le corps entant que residant sous les especes qui le fait, puis qu'il n'y est capable d'aucune action, mais il faut qu'ils disent qu'il le fait entant qu'assis dans les cieux, & y agissant selon les proprietez de sa nature divine ou humaine, a sa volonté ; D'où il est clair, que c'est en vain & inutilement qu'ils font tout ce grand remuëment dans la nature, y changeant sans besoin tout l'état des choses divines & humaines. Ie laisse là pour maintenant ces preuves & autres semblables, qui renversent de fond en comble ce pretendu sens litteral, qu'ils donnent aux paroles de l'Apôtre. Ie le combatray seulement par les circonstances mesmes de ce passage, qui ne le peuvent souffrir. Premierement parce qu'il rend l'expression de l'Apôtre fade & impertinente ; Car si vous les en croyez, en disant que *le pain est la communion du corps de Christ*, il entend a parler proprement;

que *le corps de Christ est la communion du corps de Christ*; ce qui choque rudement l'oreille, & ne se peut resoudre en aucun bon & legitime sens. Secondement les paroles de l'Apôtre montrent que cette *communion*, dont il parle, n'est pas celle qu'ils imaginent. Car pour la leur, le pain selon eux est la communion du sang aussi bien que du corps; & la coupe pareillement la communion du corps, aussi bien que du sang. Au lieu que l'Apôtre les distingue expressement l'vne d'avecque l'autre, disant expressement que la coupe est la communion du sang, & le pain la communion du corps; au lieu qu'il devoit dire, s'il eust eu leur pensée, que chacun des deux symboles de ce sacrement, tant le pain que le calice, est la communion du corps & du sang tout ensemble. En troisiesme lieu, cette distinction qu'y fait l'Apôtre, conformément a la nature des choses mesmes, étant clair que le vin n'a aucun rapport au corps, mais au sang seulement, & le pain pareillement ne represente que le corps seul & non le sang, cette distinction dis-je icy expressement établie, induit que la communion qu'ils supposent, outre toutes

les

Digitized by Google

les raisons que nous en avons touchées, est encore absolument impossible pour vne autre consideration, C'est que l'Apôtre separant ainsi ces deux sujets l'vn d'avecque l'autre nous montre, qu'ils nous sont communiquez en cet estat-là, c'est à dire separez, l'vn d'avecque l'autre comme ils nous sont representez par les deux parties du Sacrement. Et pour nous le témoigner clairement S. Paul rapportant l'institution de la Cene ne fait pas dire simplement au Seigneur, *Cecy est mon corps*, mais il ajoûte expressement *rompu pour vous*, ce qui signifie les tourmens dont son corps fut travaillé & brisé en la mort de la croix; & dans S. Luc le Seigneur dit semblablement *Cecy est mon corps donné* (c'est a dire livré a la mort) pour vous; au mesme sens, qu'il disoit dans le sixiesme de S. Iean, qu'il *donneroit sa chair pour la vie du monde*. Pareillement parlant de la coupe, il dit non simplement que c'est *son sang*, mais *C'est mon sang répandu pour vous ou pour plusieurs*. Certainement le corps de Christ nous est donc communiqué dans l'Eucaristie dans l'estat de mort; comme la chair de la grande victime immolée pour nous, &

Luc 22. 19.

Iean 6. 51.

Marc. 14. 24.

ſon ſang pareillement répandu hors de ſon corps & par conſequent ſeparez l'vn d'avec l'autre, comme les deux parties du ſacrifice expiatoire de nos pechez & meritoire de nôtre ſalut. D'ou vous voyez, qu'il eſt abſolument impoſſible, que cette communion de ſon corps & de ſon ſang, qui nous eſt repreſentée & donnée en la Cene, ſoit réelle & litterale, comme ceux de Rome ſe l'imaginent; parce que le corps & le ſang du Seigneur ne ſont plus, ni ne ſeront jamais a l'avenir dans cet état-là. Il n'eſt mort qu'vne fois, ſon ſang ne ſortira plus de ſes veines. Son corps demeurera eternellement entier, glorieux & impaſſible; au meſme eſtat que les Apôtres le virent monter dans les cieux victorieux & triomphant. Puis donc que les paroles de Saint Paul priſes a la lettre induiſent, que le corps du Seigneur nous eſt communiqué non comme s'imaginent ceux de Rome le corps & le ſang tout enſemble, mais le corps a part d'avec ſon ſang, & ſon ſang répandu hors des veines de ſon corps, & puis que d'autre part il eſt abſolument impoſſible qu'il ſoit en cét état-là depuis ſa reſurrection, ou qu'il

qu'il y ſoit jamais a l'advenir, il n'eſt pas poſſible non plus de prendre ces paroles a la lettre comme on le pretend, ſans les envelopper dans vne fauſſeté toute manifeſte. En quatrieſme lieu ſi le ſens literal de nos adverſaires avoit lieu, quiconque mange le pain du Sacrement, communieroit au corps de Chriſt, & le mangeroit réellement, comme ils l'entendent. Or tous ceux qui prenent le ſacrement ne mangent pas la chair du Seigneur ; Car il proteſte & repete luy meſme pluſieurs fois que quiconque mange ſa chair demeure en luy & vivra éternellement ; au lieu que pluſieurs qui prenent le Sacrement, y reçoivent leur condamnation. Certainement l'Apôtre diſant que le pain ſacré eſt la communion du corps du Seigneur l'entend donc autrement qu'eux. En cinquieſme lieu cela eſt clair, par les paroles qu'il ajoûte, que l'vnité du pain, dont nous mageons a la table ſacrée, montre que tous ceux, qui y communient au corps du Seigneur, ſont vn ſeul & meſme corps, c'eſt a dire qu'ils ſont tous membres du corps de Chriſt, ce qui ne ſe peut dire veritablement de tous ceux, qui communient

Iean 6. 51. 54. 56. 57.

1 Cor. 10. 17.

au corps du Seigneur de la faſſon que ceux de Rome l'entendent. Il faut donc avouër qu'il ne l'entend pas comme eux. En ſixieſme lieu cela paroiſt encore par ce qu'il dira cy apres, qu'il n'eſt pas poſſi-
1. Cor. 16. 21. ble d'eſtre participant de la coupe & de la table du Seigneur, & de celle des demons; ce qui s'entend de la communion non du pain & du vin ſimplement) car en ce ſens-là il eſt clair que ces deux choſes ne ſeroyent pas incompatibles l'vne avecque l'autre) mais de celle qui eſt conjointe avecque la communion du corps de Chriſt. Certainement l'Apôtre par cette *communion du corps de Chriſt*; entend donc autre choſe, que ne font nos adverſaires, celle qu'ils s'imaginent comme ils l'avoüent eux meſmes n'etant pas incompatible avec des choſes ſemblables; comme il paroiſt par pluſieurs perſonnes qui ayant vn étroit commerce avecque les demons ne laiſſoyent pas de communier au corps de Chriſt de la faſſon qu'ils l'entendent. Enfin l'Apôtre nous montre aſſez luy meſme, qu'il ne prend pas le mot de *communion* & de *communier* en ce ſens-là pour dire manger la choſe a laquelle on communie. Car vn verſet

ſeu-

seulement au dessous de celuy-cy, comparant la chair sacrifiée par les Ebreux au pain de la table du Seigneur, il dit que ceux qui mangeoyent de leurs sacrifices *communioyent * a leur autel*; tout de mesme qu'il avoit dit du pain, qu'il est la *communion* du corps de Christ. Tous sont d'accord, qu'il n'entend pas, qu'ils *mangeassent cet autel*. Et opposant vn peu plus bas encore les demons au Seigneur, il dit pareillement qu'il ne veut pas que les Corinthiens *communient aux demons*. Il n'y a point d'homme assez grossier pour s'imaginer, qu'en parlant ainsi il leur defende de manger les demons. En ces deux lieux il employe la mesme parole, dont il a vsé icy, en disant que le pain est la *communion du corps de Christ*. Il n'y a donc point de raison de prendre icy cette mesme parole pour dire manger le corps de Christ; puis qu'il ne l'entend pas ainsi dans ces deux autres versets, où il en vse incontinent apres. I'en dis autant d'vn autre mot, mais qu'il employe en mesme sens, que celuy de communier, disant cinq versets au dessous de celuy-cy, qu'ils ne peuvent *estre participans de la table du Seigneur & de la table des demons*;

* 1. Cor. 16. 18. κοινωνοὶ εἰσι

ibid verſ. 20. κοινωνὸς τῶν δαιμονίων.

ibid v. 21 μετέχειν

où chacun voit, qu'il n'entend pas manger ces tables meſmes. Mais c'eſt aſſez, & peut eſtre trop, pour refuter vne gloſſe ſi étrange; bien que ce ne puiſſe eſtre trop pour la grande opinion qu'ils en ont, en faiſant peu s'en faut, tout le capital de leur religion. Vous donc me direz vous, comment entendez vous le texte de l'Apôtre? Chers Freres, la verité, qui eſt ſimple & claire de ſa nature, n'a pas beſoin de beaucoup de paroles. Ioint que ce que j'ay dit contre l'erreur, vous a deſja donné quelque lumiere pour entendre la verité qui luy eſt oppoſée. Vous avez veu par les deux exemples tirez du ſein de ce paſſage meſme, que le mot de *communion & de communier* n'induit de ſoy meſme aucune manducation de la choſe a laquelle on communie. I'en pourrois alleguer pluſieurs autres exemples de l'Ecriture; comme la communion *du Fils de Dieu, du Saint Eſprit, de la foy, du myſtere, des ſouffrances de Chriſt*, & autres ſemblables; qui ne ſignifient ni manger les choſes dont nous avons la communion, ni meſmes avoir en quelque autre maniere que ce ſoit la ſubſtance & la nature de ces choſes en nous meſmes preciſement

1.Cor.1.9. 2.Cor.13. 13. Philem. 1.6. Eph. 3.9 Phil. 3. 19.

sement en nombre, qu'elles sont en elles. Cela est clair. I'ajouteray seulement vn exemple tiré de nos adversaires mesmes, & assez propre a mon avis pour éclaircir nôtre sujet. Vous savez, qu'ils tiennent, que les fideles vivans peuvent avoir & qu'ils ont souvent la remission des peines temporelles de leurs pechez par la vertu des peines que les Martyrs & les autres saints ont souffertes au delà de ce qu'il leur en falloit pour l'expiation de leurs propres peines. Ils fondent cette grace *sur la communion des Saints*, qui les oblige (disent-ils) a communiquer leurs biens aux autres. Et en ce sens ils disent souvent qu'ils ont communion aux saints, & que *les saints leur communiquent leurs souffrances*. Ils rapportent mesme a cela ce qu'ils lisent dans le Psaume 119. de leur edition vulgaire de la Bible; *Ie suis participāt de tous ceux qui te craignent*. Quand ils parlent ainsi ils n'entendent pas sans doute, que David mangeoit ceux, qui avoient la crainte de Dieu, ni qu'il les eust pres de luy en chair & en os; mais seulement qu'il avoit part aux fruits de leur saintetē & de leurs bonnes œuvres, & nommément au prix des peines qu'ils

Bell. l. 1. de Indulg. c. 5. prima. Ps. 119. (Lat. 118.) 63.

qu'ils avoyent ſouffertes durant leur vie; & en vertu deſquelles il obtenoit de Dieu ſelon eux la remiſſion de la peine de ſes pechez. Et quand ils écrivent, que quelque ſaint leur communique ſes ſouffrances, ils ne veulent pas dire non plus, qu'il leur mette réellement en main les meſmes maux, qu'il a autrefois ſoufferts; cela ſeroit impoſſible, ni meſme qu'il leur en faſſe ſouffrir de ſemblables; cela ne ſeroit pas fort obligeant; mais ils ſignifient par là qu'il leur fait part de la valeur & du prix de ſes ſouffrances, leur en cedant autant qu'il leur en faut pour s'acquitter des peines, dont ils étoyent encore redevables a Dieu pour leurs pechez. Et pourquoy veulent-ils donc que quand S. Paul parle de *la communion du corps de Chriſt*, il la faille neceſſairement entendre ou de la manducation de la ſubſtance propre du corps du Seigneur, ou du moins de ſa preſence réelle ſur les autels? Ce divin corps n'a-t-il rien que ſa ſubſtance, qui me puiſſe eſtre communiqué? N'a-t-il pas la ſource & la plenitude des biens ſpirituels dont les ſaints n'ont eu que quelques petis ruiſſeaux? Ce corps & ce ſang du Seigneur ont

ont expié les pechez du monde ; Ils nous ont ouvert le trône de la grace, & les treſors de l'Eſprit celeſte & de l'eternité. Et donc pourquoy ne dirons nous pas, comme ils parlent des ſouffrances de leurs ſaints, que le corps & le ſang de ce divin Sauveur nous ſont communiquez; puis que la ſatisfaction & le merite de leur paſſion, leur grand & admirable fruit, expie la coulpe de nos pechez & non la peine ſeulement ; & la peine non temporelle ſimplement, mais auſſi éternelle ? puis que ce corps & ce ſang nous ont acquis toutes les graces, que nous touchons en ce ſiecle, & toute la vie & la gloire, que nous eſperons en l'autre? Il ſemble que beaucoup moins que cela, pourroit ſuffire pour dire avecque verité, qu'il nous communique ſon corps rompu & ſon ſang répandu pour nous. Mais nous n'avons pas beſoin d'autre exemple que de celuy de l'Apôtre meſme pour expliquer ſes paroles. Qu'entend-il quand il dit vn verſet apres nôtre texte, que les Ebreux *communioyent a leur autel?* Ils avouent eux meſmes, qu'ils ne veut pas dire qu'ils mangeaſſent la ſubſtance de cet autel. Certainement il ne peut entenden-

tendre autre choſe ſinon qu'ils recevoyẽt leur part de l'expiation legale & charnelle de leurs pechez, qui ſe faiſoit ſur cet autel par les ſacrifices, qui y étoyent immolez a Dieu, & des autres avantages de la religion Iudaïque, dont l'autel étoit l'vn des principaux ſymboles. Qui peut douter apres cela, que l'Apôtre par cette communion, que nous avons du corps & du ſang de Chriſt, qu'il exprime avecque le meſme terme, n'entende pareillement, non que nous mangeons la ſubſtance du corps & du ſang du Seigneur, mais bien que nous avons part au grand ſacrifice de ce corps & de ce ſang divin, & aux precieux fruits de l'immolation, qui en fut faite ſur la croix? & a tous les avantages, qui nous ont été acquis par la fractiõ de ce corps & par l'effuſion de ce ſang? a la paix de la conſcience, a la cõſolation de l'Eſprit, & enfin pour dire tout en vn mot, a la bienheureuſe immortalité? A quoy il faut encore ajoûter le droit d'eſtre membres de ſon corps myſtique, vn meſme corps & vn meſme Eſprit avecque luy; & de l'avoir luy meſme habitant dans nos cœurs par foy. C'eſt-là Chers Freres la vraye

vraye & precieuſe communion, que nous avons au corps & au ſang de Ieſus Chriſt, qui ne trouble pas vne des loix ni de la nature, ni de la grace, ni ne nous envelope en pas vn de ces embaras infinis que la pretenduë communion des autels Romains tire apres elle. L'Apôtre dit, que la coupe & le pain de la table ſacrée eſt cette *communion-là*, c'eſt a dire qu'elle en eſt premierement le ſymbole & le ſacrement, parce que tous ceux qui mangent de ce pain & boivent de cette coupe, témoignent & declarent hautement par cette action, qu'ils reconnoiſſent le corps & le ſang de Chriſt immolez ſur la croix pour la viande & le breuvage de leurs ames en vie eternelle; qu'ils tiennent ce ſouverain Seigneur pour leur vnique Sauveur & redempteur, pour le pain, le ſoûtien, & la colomne de leur vie; & qu'enfin ils croyent & ſuivent ſa diſcipline, & veulent vivre & mourir en luy. Secondement ces mots ſignifient auſſi que ce pain & ce vin étant pris legitimement ſont vn des moyens, dont le Seigneur ſe ſert pour nouër ou ſerrer nôtre communion avec ſon corps & ſon ſang, & pour nous donner

ner ou nous augmenter la jouïſſance des fruits de ſa mort, en la meſme ſorte que S. Paul dit de l'Evangile, que c'eſt la *puiſſance de Dieu en ſalut a tout croyant*; non que la parole Evangelique ſoit elle meſme la puiſſance de Dieu, mais bien parce que c'eſt vn moyen puiſſant & efficace par ſa grace pour attirer les hommes & pour les convertir a ſon Chriſt, en qui ſeul eſt nôtre ſalut & nôtre vie. C'eſt là Fideles ce que nous avions a vous dire ſur ce texte de l'Apôtre. Quelles graces rendrons nous a Dieu de nous avoir tirez d'vne erreur auſſi étrange qu'eſt celle de l'Egliſe Romaine ſur la communion de Ieſus Chriſt, qui abbaiſſe ſa Majeſté glorieuſe dans vne choſe auſſi vile qu'eſt la matiere de ce Sacrement? qui y attache la devotion de ſes peuples, & la glorifie tout de meſme que ſi elle étoit le Dieu ſouverain createur du ciel & de la terre, & Redempteur du genre humain? Et au lieu qu'il faut chercher le Sauveur dans le ciel, où il eſt a la dextre de ſon Pere, elle le fait chercher dans ſes ciboires & ſes tabernacles, où elle pretend le garder, changeant tout le ſervice divin, qui doit eſtre en eſprit & en verité,

Rom. 1. 16.

en

en des cultes corporels, qui consistent presque tout entiers en des pompes & ceremonies fort semblables a celles du monde. La principale reconnoissance que nous devons a Dieu pour cette merveilleuse delivrance est de le glorifier par œuvres & par paroles, & de nous souvenir de l'honneur qu'il nous a fait de nous appeller a la communion de son Fils, le Prince de vie & le Pere d'eternité, pour estre son peuple, sa sacrificature Royale, & ce qui est plus que tout ce que l'on sauroit dire ou penser, pour estre son corps, qu'il daigne vivifier de son Esprit, qu'il gouverne par sa providence, & qu'il couronnera de sa gloire? & qui pour nous élever en vne condition si haute & si heureuse nous a communiqué son corps & son sang propre? Vivons je vous prie Freres bien aymez, d'vne maniere qui réponde a la grandeur de cette grace celeste; Transformons, non nos elemens, nôtre pain & nôtre vin, mais nos personnes en ce divin corps; Soyons purs, & saints, & nous conformons autant que nôtre foiblesse le pourra porter, au riche patron de sa conversation sur nôtre terre. Retirons nous du commerce

de

de l'erreur, & du vice autant ou plus dangereux, que l'erreur ; nous purifiant de toute souïllure de corps & d'esprit. Gardons nous bien de souïller dans les ordures du monde vne ame & vne chair que le Fils de Dieu a nettoiées & nettoyera par l'effusion de son propre sang. Et si nous sommes veritablement dans la communion du corps du Seigneur, ne treuvons pas étrange, si nous avons part en ses souffrances. Accomplissons patiemment & gayement ce qui nous en reste. C'est vne partie de son image, a laquelle il nous a predestinez d'estre rendus conformes. Ie vous puis dire avecque verité ce que l'Apôtre disoit il n'y a pas long temps a ses Corinthiens ; La tentation qui vous a saisis, n'a esté qu'humaine jusqu'icy. Il est bien raisonnable, que nous souffrions quelque chose pour la gloire d'vn Seigneur qui a tant souffert pour nôtre salut. Apres tout ces legeres souffrances ne sont nullement comparables a ce poids eternel de gloire, qu'elles produisent, & qui sera vn jour revelé en nous. Car cette parole est certaine dit l'Apôtre, *que si nous mourons avecque le Seigneur*, en la communion &

2. *Tim.* 2. 11. 12.

per-

perſeverant en la part, qu'il nous a donné, nous vivrons auſſi avecque luy; & *que ſi nous ſouffrons avecque luy nous regnerons auſſi avecque luy.* Prions le qu'il nous en faſſe la grace; & a luy avecque le Pere, & le Saint Eſprit, ſeul vray Dieu, ſoit honneur, loüange & gloire aux ſiecles des ſiecles. *Amen.*

*SERMON SEIZIESME**

* Prononcé a Charenton le 16. de May 1666.

I. COR. X. 17.

17. *Dautant que nous qui ſommes pluſieurs ſommes vn ſeul pain, & vn ſeul corps. Car nous ſommes tous participans d'vn ſeul pain.*

CHERS FRERES;

L'vnion que les fideles ont avecque nôtre Seigneur Ieſus Chriſt, en produit neceſſairement vne autre, qu'ils ont entr'eux; Comme dans les choſes humaines le meſme lien, qui vnit les ſujets avecque leur Prince, les vnit auſſi entr'eux, comme membres d'vn meſme état. Car c'eſt vne verité receuë & reconnuë de tous les hommes pour vn des plus clairs & des plus fermes principes de nos connoiſſances, que deux ſujets qui ſe treuvent égaux a vn troiſieſme, ſont auſſi neceſſairement égaux entr'eux, D'où s'enſuit pareillement que les

les choſes, qui ſe rapportent chacune a vn meſme ſujet, ont auſſi a cet égard quelque rapport & quelque reſſemblance entr'elles meſmes. Les pieds, les mains, les bras & les autres parties de l'homme tiennent toutes a la teſte par des liens ſecrets, recevant chacune de là ce qu'elles ont de mouvement & de ſentiment. Elles ont donc vne tres-étroite, & tres-neceſſaire vnion avecque la teſte puis qu'elles n'en peuvent eſtre détachées ſans perdre leur eſtre, & les fonctions, qui s'y rapporteut. Mais cette liaiſon & dependance qu'elles ont chacune avec vn meſme chef, les vnit auſſi entr'elles a cet égard, en faiſant vn meſme corps, c'eſt a dire vn aſſemblage de parties, qui bien que differentes entr'elles pour leur ſubſtance, leur temperament, leur ſituation, & leur operation, ſont neantmoins vnies en ce point qu'elles dependent toutes enſemble d'vn meſme principe, en tirant chacune ce qu'elle a de ſens & de vie, comme d'vne commune ſource. Ainſi les enfans d'vn meſme pere en vertu de l'vnion qu'ils ont chacun avecque luy, comme avecque l'auteur de ſa vie, en ont auſſi neceſſairement vne au-

tre entre eux, a cauſe de ce cõmun rapport, qu'ils ont a cette meſme perſonne, en laquelle ils treuvent tous l'origine de leur eſtre. Ces deux vniõs leur ont acquis deux noms; par la premiere, ils ſont enfans; par la ſeconde ils ſont freres. Mais la ſeconde dépend de la premiere, étant clair, qu'ils ne ſont freres, que parce qu'ils ſont tous enfans d'vn meſme pere. Cette vnion les aſſemblant en fait vn ſeul corps; c'eſt ce que nous appellons *vne famille*. Ils ſont pluſieurs; mais ils ne ſont qu'vn corps, ce rapport qu'ils ont tous en commun a vne meſme extraction les vniſſant & liant enſemble pour faire vn ſeul & meſme tout. Car vne multitude ſeparée & diſperſée ne fait pas vn corps. On ne donne ce nom, qu'aux ſujets, qui étant pluſieurs & differens les vns des autres ont néantmoins entr'eux quelque forme ſemblable, qui les vnit en ce point; ſoit que la nature elle meſme l'ayt miſe en chacun d'eux des le commencement, ſoit qu'ils l'ayent acquiſe depuis ou par la grace de Dieu, ou par l'art & par l'induſtrie des hommes. L'vnion que nous avons avecque Ieſus Chriſt étant la plus parfaite & la plus ad-

admirable de toutes les vnions, qui se treuvent soit en la nature, soit en la societé des hommes, a aussi cecy de commun avec elles, qu'elle vnit les sujets, qu'elle embrasse, non avecque luy seulement, mais aussi entr'eux mesmes, les liant si étroitement les vns avecque les autres, que depuis qu'ils sont une fois a luy, ils ne font tous ensemble, qu'vn seul & mesme corps, separé a cet egard d'avecque tous les autres, vny & conjoint tres-étroitement en soy mesme. Mais comme il n'est point d'vnion, qui pour s'entretenir n'oblige les parties vnies a certains devoirs les vnes envers les autres, il en est aussi de mesme de celle, que nous avons soit avecque Iesus Christ, soit avecque les fideles. La premiere veut que nous ayons pour luy comme pour nôtre chef, vne amour, vne reverence, vne soûmission, & vne obeissance souveraine; La seconde nous oblige a avoir pour les fideles, comme pour nos freres, & pour les membres de nôtre corps, vne charité, vne déference & complaisance mutuelle en toutes choses permises par les loix de la societé, où nous vivons. Tout ce qui viole ces saints

& sacrez devoirs soit de la premiere; soit de la seconde de ces deux vnions, est defendu & interdit aux fideles. C'est la raison qui a meu l'Apôtre a representer icy aux Corinthiens ces deux vnions, que nous avons avecque Iesus Christ, & avecque nos freres, qui sont ses membres; parce que la faute, dont il les veut corriger, choquoit les divins & inviolables droits de l'vne & de l'autre. Leur faute étoit comme vous savez, que quelques vns d'eux se laissoyent aller a participer aux festins de l'idolatrie, qui faisoyent partie des impies & abominables ceremonies du Paganisme. C'étoit outrager manifestement l'vnion sacrée, qu'ils avoyent avecque le Seigneur, pour s'vnir aux idoles, & au corps des idolatres. Mais c'étoit aussi manquer tout ouvertement a la charité & au respect, qu'ils devoyent aux autres Chrétiens leurs freres, puis qu'ils les afligeoyent ou les scandalisoyent par ce mauvais & dangereux exemple. Et parce que la sainte Eucaristie est le sacrement de l'vne & de l'autre vnion, de nôtre communion avecque Iesus Christ, & de nôtre vnité avec ses membres, L'Apôtre pour rendre a ces

Co-

Corinthiens la choſe plus ſenſible, & comme palpable dans ce devoir de la religion Chrétienne, leur repreſente les actes de ce ſacrement par leſquels ils avoyent hautement témoigné des le commencement, & continuoyent encore a témoigner tous les jours, la part qu'ils prenoyent en Ieſus Chriſt, & en ſa redemption, l'vnique fruit de la mort de ſa chair & de l'effuſion de ſon ſang ſur la croix. C'eſt ce qu'il ſignifioit dans le verſet precedent; *La coupe de benediction que nous beniſſons*, diſoit-il, *n'eſt elle pas la communion du ſang du Seigneur, & le pain que nous rompons, n'eſt-il pas la communion de ſon corps?* Car de là ils pouvoyent aiſement juger ce qu'il leur touche cy apres, quelle indignité c'étoit de profaner en mangeant des viandes immolées aux idoles, des bouches ſanctifiées par le pain & par la coupe de Ieſus Chriſt, & de s'arracher par ce moyen de la communion du Prince de vie pour ſe jetter en la ſocieté des demons. Mais parce que ce pain & ce vin myſtique de la table ſacrée du Seigneur contient auſſi vn tres-beau & tres-illuſtre enſeignement de l'vnion ſainte & religieuſe, que nous

avons avecque les autres fideles, L'Apôtre a auſſi-voulu la mettre devant leurs yeux ; parce qu'en effet outre l'offence que ces pecheurs commettoyent contre les droits de nôtre communion avec leſus Chriſt, ils violoyent encore ouvertement ceux de l'vnion que nous avons avecque le corps de ſes fideles, a qui leur action donnoit vn tres-pernicieux ſcandale. C'eſt juſtement le ſujet du verſet, que nous venons de vous lire, *Dautant* (dit l'Apôtre) *que nous qui ſommes pluſieurs, ſommes vn ſeul pain & vn ſeul corps. Car nous ſommes tous participans d'vn ſeul pain.* Dans ce peu de paroles il nous repreſente deux choſes ; La premiere qu'encore que *nous ſoyons pluſieurs*, la verité eſt pourtant, que conſiderez en qualité de Chrétiens, nous ne ſommes qu'vn *ſeul* & meſme *corps*. La ſeconde eſt la raiſon qu'il ajoute de cette verité, tirée de ce ſeul & meſme pain de l'Euchariſtie que nous prenons tous enſemble en commun a la table ſacrée de l'Egliſe ; *Car* (dit-il) *nous ſommes tous participans d'vn ſeul pain.* Nous traiterons s'il plaiſt au Seigneur, ces deux parties l'vne apres l'autre dans le meſme ordre, qu'elles nous ſont icy propoſées ;

L'v-

L'vnité du corps des fideles; & L'vnité du pain dont ils participent; La premiere, la choſe & la verité meſme que l'Apôtre nous enſeigne; La ſeconde, l'argument, par lequel il la prouve, & nous la montre. Quant a la premiere, les paroles de l'original peuvent ſouffrir ſans violence deux ſens vn peu differens; Le premier, celuy que nos Bibles nous repreſentent, & que pluſieurs Interpretes ont ſuivy, anciens & modernes, de la communion Romaine & de la nôtre; *D'autant que nous qui ſommes pluſieurs, ſommes vn ſeul pain & vn ſeul corps*; où il faut ſeulement remarquer que l'on a ajoûté la particule *ET*, en *diſant vn ſeul pain & vn ſeul corps*, pour rendre le ſens plus coulant, l'original portant ſimplement, *vn ſeul pain, vn ſeul corps*. On y a ſuppleé ce petit mot *ET*, parce qu'encore qu'en la langue Grecque & Latine, il ſoit aſſez ordinaire de ranger ainſi deux noms l'vn apres l'autre ſans les lier enſemble par le moyen de la particule qui ſert a conjoindre les mots; néantmoins cela n'eſt pas receu dans nôtre langage vulgaire, où l'on auroit de la peine a ſouffrir vne perſonne qui diroit, *vn ſeul pain, vn*

ſeul

ſeul corps, pour ſignifier *vn ſeul pain & vn ſeul corps*. L'autre ſens eſt celuy que les anciens interpretes du nouveau teſtament en Syriaque, en Arabe, & en Ethiopien, & quelques excellens ſerviteurs de Dieu ont mieux aimé ſuivre. Ils rapportent ce pain, dont il eſt icy parlé, non a nous, pour dire, que *nous ſommes vn ſeul pain* (qui eſt en effet vne penſée aſſez rare, & qui comme je crois ne ſe rencontre point dans l'Ecriture) mais a l'Eucariſtie, traduiſant ainſi les paroles de l'Apôtre, *D'autant qu'il y a vn ſeul pain, nous qui ſommes pluſieurs, ſommes vn ſeul corps*. Il eſt vray que l'original porte ſimplement, *parce qu'vn ſeul pain*. Mais ceux qui entendent la langue Grecque & l'Ebraïque ſavent que c'eſt leur coutume de laiſſer ſouvent le mot *eſtre* a ſous-entendre ſans l'exprimer. Et ce ſtile eſt ſur tout ordinaire dans l'Ecriture; comme quand S. Paul dit *Vn ſeul Dieu & vn ſeul Mediateur*, pour ſignifier comme nous l'avons tres-bien traduit, qu'il y a vn ſeul Dieu & vn ſeul Mediateur: & ailleurs, *Vn ſeul corps & vn ſeul Eſprit*, pour dire, *Il y a vn ſeul corps & vn ſeul Eſprit*; & ainſi dans vne infinité d'autres lieux, dont

1. Tim. 2. 5.

Eph. 4. 4.

tous

tous les interpretes ſont d'accord; ſi bien qu'il ne faut pas douter, que l'on ne puiſſe ſans aucune violence, prendre icy les paroles de l'original de l'Apôtre ; *parce qu'vn ſeul pain*, pour dire parce qu'*il n'y a qu'vn ſeul pain* ; les rapportant a ce meſme pain de l'Eucariſtie, dont il diſoit dans les paroles immediatement precedentes, *Le pain que nous rompons, n'eſt-il pas la communiõ du corps* de Chriſt? Quand il ajoute, *d'autant qu'il y a vn ſeul pain*, c'eſt comme s'il diſoit *d'autant* ou *parce qu'il n'y a que ce pain-là*, la table du Seigneur, ni l'Egliſe n'en reconnoiſſant point d'autre, qûe celuy-là ſeul, de meſme auſſi en eſt-il de nous, qui le recevons ; Encore que nous ſoyons pluſieurs perſonnes differentes en diverſes manieres, nous ne ſommes pourtant qu'vn ſeul corps de Ieſus Chriſt nôtre Signeur. Ioint comme les ſavans * l'ont fort bien remarqué, que le mot *nous ſommes*, qui ſuit incontinent, *nous ſommes vn ſeul corps*, peut ſervir a tous les deux noms precedens, pour dire, que comme le pain de la table ſacrée, eſt vn ſeul pain, que nous auſſi qui le prenons, ſommes vn ſeul corps. Pour le fond, il n'importe pas lequel

* Grot. ſur ce lieu.

quel de ces deux sens vous suiviez ; Ils sont tous deux fort bons & conformes à la doctrine de l'Ecriture ; & ont chacun ses auteurs, comme nous l'avons touché. I'avouë que les Ecrivains sacrez n'ont employé expressement dans aucun lieu, au moins qu'il me souvienne, le nom de *pain* pour signifier le corps des fideles, en disant qu'*ils sont* ou *que nous sommes un seul pain*. Mais il est pourtant vray, que l'image considerée en elle mesme est belle & propre ; & que si l'Ecriture ne l'a pas employée en la maniere que l'on veut que l'Apôtre s'en soit exprimé en ce lieu, tant y a que l'on ne peut nier, qu'elle n'en ayt jetté les semences & donné occasion aux fideles de s'en servir ; quand elle compare par exemple nôtre Seigneur Iesus Christ a vn grain de froment, qui mourant en terre apporte beaucoup de fruit, & tous les fideles a des grains de bled, qui meurent pour ressusciter, & le corps de tous ceux qui sont de Christ ressuscitant ensemble au dernier jour, a la masse d'vne moisson. D'où vient aussi que les vieux docteurs de l'Eglise Chrétienne se sont souvent servis de cette image ; comme le Martyr, dont S. Ire-

S. Irenée rapporte, qu'ayant été condamné a estre exposé aux bestes pour le nom de Iesus Christ, il dit qu'il étoit *moulu par les dents des bestes, parce qu'il étoit le froment de Dieu, afin d'estre trouvé vn pain pur, & saint.* S. Ierôme attribuë ces paroles a S. Ignace, & ajoûte qu'il les prononça sur le point de son martyre, entendant rugir les lyons, qui le devoyent déchirer. Les autres Peres, & nommément S. Augustin, comparent fort souvent les fideles a vn pain, qui se pétrit avecque l'eau du bapteme, & se cuit avecque le feu du S. Esprit; & S. Cyprien, & apres luy S. Augustin & plusieurs autres regardant a ce passage de l'Apôtre prennent le pain pour l'image de l'Eglise soit de l'vniverselle, soit de chaque particuliere; parce que c'est vn tout composé de plusieurs personnes differentes, mais reduites en vn seul corps & en vne mesme forme par la foy de l'Evangile, & par le don du S. Esprit; comme le pain, qui se fait de plusieurs grains moulus, pestris, cuits & formez en vne seule masse. I'avouë donc, que cette parole de l'Apôtre se pourroit enfin entendre, en la traduisant avecque l'interprete

Iren. l. 5. c. 28. a la fin.

Hieron. en son Catal. in Ign.

prete latin & le nôtre, que *nous ſommes vn ſeul pain.* Mais l'on ne peut nier, que la traduction du Syriaque ne ſoit auſſi fort bonne & fort commode, que *parce qu'il y a vn ſeul pain, nous ſommes vn ſeul corps, bien que nous ſoyons pluſieurs.* En effet ce ſens s'ajuſte parfaitement avecque les paroles ſuivantes, où de ce qu'il a icy poſé, qu'il *n'y a qu'un ſeul pain dans nôtre* Euchariſtie, il conclut ce qu'il nous veut enſeigner, que nous *ſommes vn ſeul corps*; *car* (dit-il) nous *ſommes participans d'vn ſeul pain.* Mais ce ſens ne s'accorde pas moins bien avecque les paroles precedentes, *Le pain que nous rompons eſt la communion du corps de Chriſt.* Car comme les pieces differentes du pain benit & rompu, qui ſont baillées aux fideles a la table du Seigneur, ne ſont au fond qu'vn ſeul pain, ainſi les fideles qui les reçoivent, bien que pluſieurs en nõbre, & tres-differents en qualitez, ſont néantmoins vn meſme corps, a l'vnité duquel ils ont été reduits & formez par la communion qu'ils ont avec nôtre Seigneur Ieſus Chriſt. Comme le corps du Fils de Dieu, auquel ils communient tous eſt vn ſeul corps; eux meſmes pareillement en partici-

ticipant a ſon vnité deviennent vn ſeul &meſme corps. C'eſt ce que le pain ſacré nous enſeigne. Il eſt le ſymbole & de nôtre principale communion, c'eſt a dire de celle que nous avons avecque le Fils de Dieu, & de l'autre, qui en dépend, c'eſt a dire de celle que nous avons avecque les autres fideles, ne faiſant qu'vn ſeul & meſme corps avec eux. Ce que nous prenons le pain & le mangeons pour en eſtre nourris, ſignifie, que c'eſt du corps du Seigneur, mort pour nous ſur la croix, que nous tirons nôtre vie, le recevant dans nos cœurs, nous attachant & nous vniſſant à luy, avec vne foy vive & ſainte, & vne ferme & ardente amour, pour eſtre changez en luy, & entrer dans la communion de ſon corps, qui eſt l'Egliſe. Mais nous avons auſſi vn portrait myſtique de cette ſeconde communion avecque l'Egliſe dans le pain de l'Eucariſtie, non ſeulement parce que le pain, qui nous y eſt diſtribué, a été de pluſieurs grains reduit en la maſſe d'vn ſeul pain, comme nous l'avons desja touché; mais principalement parce qu'en ce banquet du Seigneur tous les fideles mangent d'vn ſeul & meſme pain; de quelque con-

condition ou qualité qu'ils ſoyent quant au reſte. Toutes les fois donc que nous participons a la ſainte Cene, nous témoignons & declarons hautement deux choſes devant Dieu, & devant ſes Anges & ſes fideles là aſſemblez. La premiere que nous ne cherchons & n'attendons la vie ſpirituelle de nos ames, & le ſalut & l'immortalité de nos perſonnes entieres, qu'en la communion de Ieſus Chriſt ſeul, l'vnique pain celeſte & vivifiant par le merite de ſon corps rompu & de ſon ſang répandu, repreſentez par le pain & le vin myſtique de ſa table ſacrée; & la ſeconde que nous ſommes dans la meſme foy & eſperance, & en vn mot dans la meſme religion, que les autres fideles là aſſemblez & participans au ſacrement avecque nous; les reconnoiſſant pour nos freres bien-aymez, membres d'vn ſeul & meſme corps, & deſirant d'eſtre tenus & reconnus d'eux en la meſme qualité. C'eſt le ſens des paroles précedentes de l'Apôtre, où il diſoit que la coupe & le pain de l'Eucariſtie *ſont la communion & du ſang & du corps du Seigneur*. Mais parce que cette ſeconde communion a l'Egliſe, n'y paroiſſoit pas aſſez

assez clairement, S. Paul la jugeant vtile pour son dessein, s'en est voulu exprimer particulierement en ces paroles, qu'il ajoûte, que *d'autant qu'il n'y a qu'vn seul pain* sur la table du Seigneur, *nous qui sommes* plusieurs sommes vn seul *corps*, c'est a dire que cela mesme montre, que nous ne sommes, qu'vn seul corps; que l'vnité de ce pain établit l'vnité de nôtre corps. D'où paroist que S. Augustin a eu grand' raison de s'écrier sur le sujet de la sainte Cene, *O sacrement de pieté! ô signe d'vnité! ô lien de charité*; toute cette action sainte, comme vous voyez; ne respirant que la pieté & l'amour de Iesus Christ & de ses fideles; ne nous preschant autre chose que la communion du Seigneur; & vne si étroite vnion avecque tous ses membres, qu'eux & nous ne fassions, qu'vn seul corps; L'Apôtre explique cette vnité du corps de l'Eglise plus amplement dans le chapitre douziesme de cette épitre; *Comme le corps* (dit-il) *est vn, & a plusieurs membres, & néantmoins tous les membres de ce corps, qui est vn, bien qu'ils soyent plusieurs, ne sont qu'vn corps; en telle maniere aussi est Christ*; c'est a dire le corps entier de son Eglise consideré

ré avec ſon chef, qui eſt Ieſus Chriſt. D'où vous voyez, que l'Apôtre donnant icy le nom de Chriſt a l'Egliſe, ſoit a l'vniverſelle, ſoit a vne particuliere, parle ainſi, non proprement, mais figurément & par metaphore; par vne comparaiſon priſe des corps naturels, tels que ſont ceux des hommes & des autres animaux, a qui ce nom de *corps* convient proprement; par la meſme figure que l'on donne dans le monde le nom de corps a vne *famille*, a vne *Cité*, a vne *Republique*, a vne *armée*, a vn *Royaume*, a vne *Monarchie*, aux ordres des perſonnes d'vne ville, qui ſont de meſme profeſſion, & en vn mot a toutes les multitudes & communautez vnies & gouvernées ſous meſme loix & ſous meſmes directeurs, & pour vn meſme deſſein general. Ie m'étonne que la metaphore de ce mot n'ayt fait reconnoiſtre a ceux de Rome, que l'on peut bien ſans abſurdité prendre auſſi le nom *du corps de Chriſt* figurément, quand il eſt attribué au pain de l'Eucariſtie dans le ſujet de ce meſme ſacrement, dont l'Apôtre parle en ce lieu. Car il ſemble, a conſiderer les choſes ſans prejugé & ſans paſſion, qu'il ne

ne ſoit pas plus raiſonnable de tranſſubſtantier vne petite piece de pain, que des hommes fideles en la vraye, réelle & propre ſubſtance du corps de nôtre Seigneur Ieſus Chriſt. Et néantmoins il leur plaiſt de faire l'vn, & de ne pas faire l'autre; bien que le nom du corps de Chriſt, ſoit également donné a l'vn & a l'autre de ces deux ſujets. Et s'ils ne tranſſubſtantient pas l'Egliſe encore qu'elle ſoit appellée pluſieurs fois *le corps de Chriſt*, *& Chriſt* meſme ſimplement; pourquoy ne veulent ils pas nous permettre de ne point tranſſubſtantier non plus le pain de l'Eucariſtie, ſous ombre, que l'Ecriture nous raconte, que le Seigneur dit vne ſeule fois, en le diſtribuant a ſes Apôtres; *Cecy eſt mon corps*? Certainement il y a trop d'inegalité dans ce procedé pour le juger exempt d'erreur & de paſſion. Mais voyons briévement quelle peut eſtre la raiſon de cette metaphore; & ſur quoy eſt fondé ce nom de *corps* & encore *d'vn ſeul corps*, qui eſt donné icy, & ſouvent ailleurs non ſeulement a quelcune des Egliſes Chrétiennes, mais meſme a toute l'Egliſe vniverſelle. L'Apôtre reconnoiſt que nous ſommes *pluſieurs*;

sieurs; & néantmoins il dit, que nous ne sommes *qu'vn seul corps*. Et afin d'ajoûter encore quelque chose a la merveille de cette opposition, si vous considerez la chose exactement vous treuverez qu'il n'y eut jamais ni de *parties* assemblées soit dans le monde, soit dans le peuple de Dieu, si differentes & si contraires les vnes aux autres, que celles que Iesus Christ a appellées pour en composer son Eglise; ni de *corps* soit dans la nature soit dans les societez du genre humain, dont l'vnité ait été aussi étroite, aussi ferme & indissoluble, qu'est celle où il a reduit ces sujets si éloignez, qu'il a rassemblez sous son sceptre. Pour la multitude & la diversité des hommes, que Iesus Christ a vnis dans son Eglise; si vous les comparez je ne diray pas avecque les citez & les royaumes communs du monde, mais bien avec les plus grandes & les plus fameuses Monarchies qui y ayent jamais fleury; vous treuverez, que Iesus a rassemblé & beaucoup plus de personnes & beaucoup plus differentes & plus contraires en temperament en inclinations, & en mœurs. Son regne s'est étendu beaucoup au delà des bornes de la

la domination des plus renommez conquerans, & d'vn Alexandre qui ne fut qu'vn éclair, & des Romains, dont l'Empire fut incomparablement plus étendu, plus massif, & mieux établi. Si vous considerez les sages du monde, tous leurs progrez n'ont été que des jeux d'enfans, au prix des conquestes de nôtre Iesus. Si du monde vous entrez dans la republique d'Israël; elle étoit toute renfermée dans sa petite Canaan; & n'assembloit que ceux qui naissoyent dans son terroir, & entre lesquels il se treuvoit par consequent beaucoup moins de difference & de contrarieté, la naissance & l'education les ramenant presques tous a l'vniformité. Mais Iesus Christ a rangé sous ses loix des Iuifs & des Payens, des Grecs & des barbares, des savans & des ignorans, des idolatres furieux, des philosophes orgueilleux, des peuples polis, & d'autres demi-sauvages, des gens enfin de tous climats, de toutes professions, mœurs & inclinations; de tous sexes & de tous âges; dociles & incorrigibles honestes & debauchez, vertueux & vicieux. Les oracles l'avoyent predit sous ces magnifiques & pompeux enigmes,

Isaï.11. 6.7.8.& 65.26. *Le loup habitera avecque l'Agneau, & le Leopard gistera avecque le chevreau, le veau & le lionceau seront ensemble; la vache paistra avecque l'ourse, leurs petis gisteront ensemble, & le Lion mangera du fourage comme le beuf.* Iamais il n'y a eu que Iesus, qui ait accomply cette étrange prophetie, rassemblant dans le sein de son Eglise, dans l'vnité de son corps, les hommes les plus feroces, les esprits les plus indomptez, les naturels les plus sauvages, & ceux que la furie des vices & des passions avoit changez en ces *Lyons*, en ces *Leopards* & en ces *Ours* sous l'image desquels l'oracle avoit representé la brutalité & le débordement de leurs mœurs. Certainement il n'y a donc point de gens, vnis en vn seul corps, dont on puisse dire avec plus de raison que des Chrétiens, ce qu'en dit icy l'Apôtre, qu'a l'égard de la premiere forme de leur vie ils étoyent *plusieurs*; n'ayant jamais été rassemblé aucun corps de personnes plus differentes qu'eux. Mais ce que l'Apôtre ajoûte que quelque grand que soit leur nombre, & quelque bizares que fussent leurs differences, depuis que Christ les eut appellez, ils ne furent qu'vn *seul corps*; cela dis-

je

je eſt encore bien plus merveilleux. Car quelle puiſſance autre, que celle de nôtre Ieſus, euſt peu ranger dans un ſeul corps, & ſous vn meſme joug, & encore ſous vn joug auſſi facheux a la chair, qu'eſt le ſien, tant d'eſprits ſi extravagans, tant d'humeurs ſi fieres, l'ignorance & la ſcience, la ſtupidité & la vivacité, la ſuperſtition & l'impieté ? Aſſeurément ce ne fut pas vn moindre miracle, que de faire a la lettre ce que l'oracle diſoit, changer le lyon en bœuf, & faire vivre & paiſtre enſemble le leopard & le chevreau. Et néantmoins Ieſus fit la premiere de ces deux choſes, & la fit ſans armes & ſans violence, avecque la ſeule predication de ſon Evangile, accompagnée de l'innocence & de la patience de dix ou douze pauvres hommes, dénuez de tout ce que le monde admire. La premiere Egliſe qu'ils luy aſſemblerent en Ieruſalem, n'étoit pas ſeulement vn ſeul & meſme corps ; L'hiſtoire ſainte dit, que ce n'eſtoit *qu'vn cœur, & qu'vne ame*. Aſſi eſt-ce de là que depend l'vnité des fideles. Car le corps humain eſt vn, parce qu'il n'a qu'vn cœur, & qu'vne ame. L'Egliſe n'eſt donc qu'vn ſeul Act. 4.

corps ; parce qu'elle n'a qu'vn cœur & qu'vne ame. Le reſte de ce qui s'en voit au dehors, eſt different, le ſexe, l'âge, la qualité, les moyens & autres choſes ſemblables, qui diſtinguent les perſonnes, dont elle eſt compoſée. Mais le dedans, le cœur & l'ame eſt meſme ; vne meſme foy, vne meſme eſperance, meſmes deſſeins, & meſmes deſirs. Ieſus Chriſt les reduit a cette vnité par l'Eſprit qu'il leur communique. Cet Eſprit eſt l'ame vniverſelle de l'Egliſe. Car comme le corps bien que compoſé de membres differens en temperature & en fonctions, ne laiſſe pas d'eſtre vn, parce que ſes parties liées enſemble par de ſecretes & imperceptibles jointures, ſont toutes animées d'vne ſeule & meſme ame, qui leur communique par divers canaux l'eſprit & la lumiere dont elles ont beſoin pour vivre, pour ſentir, & ſe mouvoir; conſpirant toutes enſemble pour la conſervation de leur tout ; il en eſt de meſme de l'Egliſe. Quelque differentes que ſoyent les perſonnes, qui la compoſent, elles ne font qu'vn ſeul corps, parce qu'elles ſont toutes animées, vivifiées & gouvernées par vn ſeul & meſme Eſprit ; L'eſprit de

Ie-

Digitized by Google

Iesus Christ, qui est souverainement vn. Car comme dit l'Apôtre ailleurs; *Celuy qui n'a pas l'esprit de Christ, n'est pas a Christ*; Il n'est pas membre de son corps. De la plenitude de cet Esprit, comme d'vne vive & inépuisable source, coule en chacun d'eux par des veines, & des arteres mystiques & spirituelles, vne seule & mesme vie, vn seul & mesme sang, vn seul & mesme mouvement; Le tout non terrestre & animal, mais celeste & spirituel. C'est de là que leur vient la lumiere de la connoissance, des choses divines, qui leur est communiquée a tous; mesme au fond, bien qu'en degrez differens. C'est de là mesme encore, que viennent tous leurs sentimens & leurs mouvemés, leurs pensées, leurs affections, leur amour & leur charité. Poussez d'vn mesme esprit ils s'élevent tous vers vn mesme ciel, aspirent a vn mesme salut, & y tendent par vne même voye, adorant tous vn même Dieu, en vn mesme esprit, & en vne mesme verité, s'entraimant & s'entr'aidant les vns les autres dans ce commun dessein, sans que les grands mépriſent la bassesse des petits, sans que les petits envient la dignité des grandes, chacun comp- Rom. 8.

comptant pour ſien, ſoit le bien, ſoit le mal de ſes freres, auſſi joyeux de leur contentement, & auſſi afligé de leur ennuy, que ſi c'étoit le ſien propre. Ce qu'il y avoit en eux d'inegal & de different en la nature, y eſt applany, vny & égalé par la grace. Le pauvre y abonde; le riche n'y poſſede rien; L'ignorant y devient ſavant; les ſages y deviennent ignorans. Le Iuif y perd la gloire de ſa circonciſion, & le Payen la honte de ſon prepuce. Le ſerf y eſt affranchy, & le franc y eſt fait eſclave. Vne generale & commune qualité y abolit le particulier de chacun. Ils ne ſont plus tous enſemble qu'vn ſeul & meſme corps, chacun y dépouïllant ſa propre forme, & en revétant tous vne incomparablement meilleure & plus excellente; C'eſt qu'ils ſont tous membres du corps du Fils de Dieu; *en qui* Gal. 3. 28 comme dit l'Apôtre ailleurs, *il n'y a ni ſerf, ni franc, ni Iuif, ni Gentil, ni circonciſion, ni prepuce, ni barbare, ni Scythe, ni maſle, ni femelle, ni ſage, ni idiot, mais Chriſt y eſt tout & en tous.* Nous ne ſommes qu'vn ſeul 1. Cor. 12. 13. corps en luy, parce que *nous avons tous été baptiſez & tous abbreuvez d'vn meſme Eſprit*; comme l'Apôtre nous l'enſeigne ail-

aſſleurs. S'il étoit donné a vn homme mortel de voir dans les ames des vrays fideles, & d'en découvrir d'vne ſeule veuë les ſentimens & les mouvemens interieurs, il verroit ce que Dieu ſeul voit, ces perſonnes ſi differentes au dehors, ſe mouvoir & agir toutes pour vn meſme deſſein, & d'vne meſme maniere, croire vne meſme foy, deſirer & eſperer vn meſme bien, ſervir vn meſme Seigneur, ſe nourrir d'vne meſme manne cachée, combatre vn meſme ennemy, aimer & ayder vne meſme fraternité, preſenter meſmes prieres a Dieu, & exercer meſmes œuvres envers les hommes. Il découvriroit le principe de cette vnité, l'Eſprit reſidant là haut en Ieſus Chriſt, & de là ſa lumiere divine filant a longs rayons ſe répandre juſqu'a nous, comme celle du Soleil, & y toucher les cœurs de tous les fideles & y produire par ſa vertu tous ces mouvemens & toutes ces actions ſi vniformes; Il comprendroit alors clairement la parole de l'Apôtre, que *ces pluſieurs*, dont l'Egliſe eſt compoſée, ne *ſont tous qu'vn ſeul corps*, & celle de l'Evangeliſte, que *la multitude des croyans n'eſt qu'vn cœur & qu'vne ame*.

Mais

Mais il eſt deſormais temps de conſiderer la preuve de cette verité, que l'Apôtre nous met icy en avant ; *Nous qui ſommes pluſieurs, ſommes vn ſeul corps.* D'où & comment le ſavons-nous ? Vous le devez apprendre de ce meſme pain de l'Eucariſtie, qui vous eſt rompu & diſtribué a la table du Seigneur *Car* (dit-il) *nous ſommes tous participans d'vn ſeul pain.* L'vnité du pain vous montre l'vnité du corps ; Nous mangeons tous d'vn ſeul & meſme pain. Vous n'en voyez pas de deux ſortes. On ne nous ſert a tous que de ce ſeul & meſme pain, qui a été benit & rompu. Celuy que vous avez receu n'a rien de different d'avec celuy qui a été baillé a chacun des autres. Nous ſommes donc tous d'vn meſme ordre ; vn ſeul & meſme corps. Le Maiſtre ne nous auroit pas ordonné vne ſeule & meſme nourriture, ſi nous faiſions pluſieurs corps differens en ſa maiſon. C'eſt l'ancienne loy du genre humain, que les amis mangent d'vn meſme pain. Ieſus Chriſt nous a donc recommandé l'vnité de nôtre corps par l'vnité de ſa table, & de ce pain, dont chacun prend ſa part. Il n'en a pas inſtitué vn pour l'Apôtre, & vn autre pour

le

le ſimple fidele ; vn pour le Clerc, & l'autre pour le Laïque ; vn pour le riche, & vn autre pour le pauvre, vn pour le ſavant, & l'autre pour l'ignorant ; vn pour l'homme, & l'autre pour la femme. Non: Il n'en a ordonné, qu'vn ſeul pour tous ; ralliant toute cette diverſité de perſonnes dans l'vnité d'vn ſeul corps par le myſtere de ce ſeul & meſme pain, qu'il leur diſtribuë a tous également a ſa table ; ce qui avoit desja été figuré ſous le vieux teſtament par la manne, le ſeul pain dont tout Iſraël veſquit dans le deſert, ſans aucune difference, chacun en ayant ſon homer par teſte ; *celuy* (dit l'Ecriture) *qui en avoit recueilly beaucoup n'en avoit pas plus, & celuy qui en avoit recueilly peu n'en avoit pas moins.* Mais icy s'élevent ceux de Rome ; & troublant la ſimplicité du texte de l'Apôtre par leurs nouvelles gloſſes, pretendent tirer de ces paroles deux de leurs plus groſſieres & moins ſoûtenables traditions, la tranſſubſtantiation & la communion ſous vne eſpece. Pour la premiere, l'entrepriſe eſt tout a fait hardie & incroyable a qui ne liroit leurs liures. Car ſans cela, qui pourroit s'imaginer, que des perſonnes raiſon- *Exod. 16. 16. 18.*

ſonnables vouluſſent inferer la tranſſubſtantiation de ces paroles, qu'a la table du Seigneur *nous participons tous d'vn ſeul pain*, c'eſt a dire conclurre que ce que nous y prenons n'eſt pas du pain, de ce que l'Apôtre nous dit expreſſement & formellement, que nous y ſommes tous participans d'vn ſeul *pain*, & induire que ce qui nous y eſt baillé eſt réellement la propre ſubſtance du corps de Chriſt, de ce que S. Paul nous aſſeure, que c'eſt du pain? Pour moy, il me ſemble, qu'ils auroyent ſujet d'eſtre aſſez contens s'ils pouvoyent ſauver leur tranſſubſtanciation de ce coup de foudre, dont la parole du Saint Apôtre la frappe & l'abbat; ſans vouloir encore par les charmes de leur ſubtilité tirer ſon établiſſement d'vne parole, qui la détruit, & preſumer de pouvoir nous faire accroire par vne eloquence ſemlable a celle de Pericles, qu'ils ont vaincu lors meſme qu'ils ſont par terre. Car apres avoir entendu S. Paul parlant en ce lieu, & nous diſant, premierement que ce que nous recevons a la table du Seigneur, eſt *du pain que nous rompons*; & ajoûtant encore pour la ſeconde fois, qu'il n'y a qu'vn *ſeul pain* ſur

cette

cette table ; & enfin repetant pour la troiſieſme fois, que ce ſujet, dont nous y ſommes participans, eſt *vn ſeul pain*, apres luy avoir veu donner le nom de *pain* a l'Eucariſtie par trois fois en deux lignes, & confirmer par ces trois expreſſions l'vnanime rapport, que nous en font tous nos ſens conformement a toutes les lumieres de nôtre raiſon ; comment apres tout cela pouvons nous plus douter, que ce ne ſoit vrayement du pain ? ou prêter l'oreille a des gens, qui nous veulent perſuader contre l'evidence des ſens, contre toutes les notions de la droite raiſon, & contre les paroles expreſſes de l'Apôtre, ou pour mieux dire de Ieſus Chriſt parlant par ſa bouche, que ce qui eſt du pain n'eſt pas du pain, mais que c'eſt veritablement vn corps humain ? Car de nous alleguer que par le *pain* S. Paul par vne expreſſion metaphorique entend le *propre corps de Chriſt* ; cela ſeroit bon ſi le ſujet a qui il donne ce nom, preſentoit a nos ſens des qualitez incompatibles avecque ce nom de pain ; car en ce cas, la raiſon nous obligeroit d'avoir recours a la metaphore pour expliquer ſa parole raiſonnablement ; comme quand

lo

le Seigneur dit qu'il eſt *le vray ſep, qu'il eſt le vray pain*, que ſa chair eſt *vrayement viande*, où l'incompatibilité de ces termes avecque le ſujet auquel ils ſont attribuez, nous force de laiſſer le ſens literal & de les prendre & entendre metaphoriquement. Mais icy, où tout au contraire, le nom de pain, que l'Apôtre donne a l'Eucariſtie, s'accorde parfaitement avecque tout ce que les ſens, la raiſon, & l'Ecriture nous enſeignent de la nature de ce ſujet; en verité ce ſeroit a nous trop de ſimplicité de détourner a la metaphore, d'evaporer en figure le ſens d'vne expreſſion ſi claire, ſi facile & ſi naturelle; & cela encore non pour autre raiſon, que pour ne pas bleſſer vne doctrine, qui choque tous les ſens & renverſe toute la nature des choſes divines & humaines qu'il a pleu a ces Meſſieurs de faire paſſer pour vn article de foy, ſans aucune neceſſité; ſans que ni l'Ecriture de Dieu, ni la tradition des hommes, qui ont veſcu durant les premiers ſiecles de l'Egliſe, les y obligeaſt. A quoy j'ajoûteray encore, qu'il eſt de fort mauvaiſe grace a ces Docteurs de ſe ſervir de la metaphore ſur ce ſujet, apres y avoir renoncé

tant

tant de fois si hautement, & nous avoir si rudement repoussez, quand nous avons voulu l'employer en des lieux, où la nature des choses mesmes nous contraignoit d'y avoir recours necessairement. Ecoutons néantmoins ce qu'ils veulent dire; & voyons s'ils pourront faire disparoitre ce pain d'vn lieu, où le Saint Apôtre l'établit & nous le presente par trois fois coup sur coup dans si peu d'espace. *Par ce seul pain* (dit l'vn de leurs plus estimez Theologiens écrivant sur ce passage) *L'Apôtre entend le propre corps du Seigneur. Et l'on ne peut l'expliquer autrement sans vne fausseté manifeste.* Et pourquoy ne peut-on l'entendre du pain, comme le nomme S. Paul? *du pain qui se rompt a la table du Seigneur*, comme il venoit de le dire luy mesme; & dont il est plus clair que le jour qu'il parle encore en ce lieu? *Parce* (dit-il) *qu'il est constant, qu'il est tres-faux; que tous les fideles participent d'vn mesme pain materiel.* Il le prouve, parce que Saint Paul absent & bien loin de Corinthe, ne mangeoit pas sans doute du mesme pain, que prenoyent les Corinthiens; qu'il n'y a pas mesme d'apparence, que dans vne Eglise aussi populeuse qu'étoit celle de

Est. sur ce lieu.

Corinthe, vn ſeul pain peuſt ſuffire a la communion de tant de gens; Et l'Apôtre ſavoit bien qu'il y avoit de grandes Egliſes, dont tous les membres ne pourroyent pas communier d'vn ſeul pain. A ces belles paroles, ſur leſquelles il s'étend ſans neceſſité, il pouvoit encore ajouter, s'il euſt voulu, que lors meſme, qu'il n'y a que trois ou quatre perſonnes, qui communient, ce n'eſt pas proprement d'vn meſme pain qu'ils participent, puis qu'il eſt clair dans la rigueur des termes, que le pain que l'vn d'eux mange, eſt autre que celuy que prennent les autres. Ie répons donc a cela que ce Theologien ſe donne beaucoup de peine inutilement. Car s'il veut dire que le pain, dont tous les Chrétiens ont communié autrefois, ou dont ils communient encore aujourd'huy, ſoit ou en des Egliſes differentes, ſoit dans vne meſme, n'eſt pas vn meſme pain *en nombre*, comme l'on parle dans les écoles; il nous apprend vn ſecret, que jamais aucun homme n'a ignoré, n'y ayant perſonne aſſez brutale pour s'imaginer, que le pain que les Apôtres receurent des mains de Ieſus Chriſt, ſoit preciſement le meſme que nous baillent

lent aujourduy nos Paſteurs, ou que chacun de nos communians mange le meſme pain que font ſes autres freres. Nous n'avons jamais eu dans l'ame vne auſſi ſotte & auſſi extravagante penſée que celle là. Nous entendons ce qu'il dit icy *d'vn ſeul pain* au meſme ſens que ce qu'il dit ailleurs d'vn ſeul bapteſme. *Il y a* (dit-il) *vn ſeul Seigneur, vne ſeule foy, vn ſeul bapteſme.* Si l'on imitoit la ſubtilité de ce Docteur, on accuſeroit S. Paul d'avoir écrit vne choſe tres-fauſſe; nul ne pouvant nier, que le bapteſme de l'Eunuque d'Ethiopie; n'eſt pas preciſement celuy de Conſtantin, & de chacun des autres fideles baptiſez en divers lieux & en divers temps. Mais tous voyent bien que par *vn ſeul bapteſme*, il entend le premier ſacrement des Chrétiens conſideré generalement en ſa matiere & en ſa forme, tello qu'elle a été inſtituée par nôtre Seigneur. Tous les bapteſmes ainſi adminiſtrez ſont vn ſeul & meſme bapteſme. Ils multiplient le nombre des adminiſtrations du ſacrement; Ils n'en multiplient pas le genre, ni l'eſpece. Il en eſt de meſme de *ce ſeul pain*, dont parle icy S. Paul. Il le faut prendre en general Eph. 4. 5

pour tout pain benit ou consacré, rompu & distribué en la forme prescrite par nôtre Seigneur, en memoire de sa mort, & pour nous estre vn enseignement de l'vnion tres-étroite, que nous avons en luy. Selon cette forme, Le *pain* en quelque lieu, & en quelque temps qu'il soit communiqué aux fideles, est vn seul *pain*; celuy que Christ a institué, & non vn autre different d'avecque le sien. Et par tout où il se pratique ainsi, il donne toûjours aux fideles l'instructiõ, qu'en tire icy l'Apôtre, que *nous sommes vn seul corps, puis que nous participons d'vn seul pain.* C'est pourquoy le Seigneur pour nous le montrer plus clairement, rompit le pain, dont il communia ses Apôtres, & toute l'Eglise, la Latine mesme, l'a ainsi pratiqué durant plusieurs siecles jusques au douziesme; pour nous mieux imprimer dans l'esprit, que nous ne sommes qu'vn seul corps, bien que nous soyons plusieurs; tout de mesme que les particules du sacrement bien que plusieurs selon le nombre des communians, n'étoyent qu'vn seul & mesme pain. Il n'y a que les Latins, qui depuis qu'ils ont receu la transsubstantiation, entre plusieurs autres nouveautez ont

ont auſſi introduit celle-cy de bailler a leurs communians, non des pieces de pain coupées ou rompues d'vn meſme pain, mais de petites hoſties rondes faiſant chacune vn corps a part; ſans avoir du rapport a aucun autre corps dont elles ayent été parties. I'avouë que de cette ſorte de pain on auroit beaucoup de ſujet de douter ſi c'eſt vn ſeul & meſme pain avec celuy de Ieſus Chriſt, & de ſon ancienne Egliſe; où le pain de la table ſacrée diſtribué aux fideles, étoit rompu, au lieu que celuy des Latins ne l'eſt pas; pour ne pas ajouter qu'il eſt d'vne conſiſtáce ſi mince & d'vne nature ſi peu propre a nourrir le corps humain, qu'il y a eu des gens qui ont diſputé avecque beaucoup d'apparence qu'il ne peut vrayement & proprement eſtre nommé pain. Quant a la communion ſous vne eſpece, pour la tirer de ces paroles de l'Apôtre, ils remarquent qu'il n'y parle que du pain, *Il y a vn ſeul pain; & nous ſommes tous participans d'vn ſeul pain.* Mais venant de parler de la coupe dans le verſet immediatement precedent, il n'étoit pas beſoin d'en faire encore mention en cet endroit; où le pain ſacré luy ſuffiſoit

pour en tirer l'argument de l'vnité de nôtre corps en Iesus Christ. Et quant au reste, l'institution de Iesus Christ, ordonnant ce sacrement en du pain & en du vin, & l'expres commandement qu'il y ajoûta, *Beuvez en tous*, & l'ordre de l'Apôtre, *Que chacun s'éprouve soy mesme; & qu'ainsi il mange de ce pain, & boive de cette coupe*, montrent assez, que l'on ne doit jamais administrer ce sacrement aux fideles communians a la table de l'Eglise, autrement qu'en leur baillant la coupe apres le pain. I'ajoûteray seulement pour le particulier de ce verset de l'Apôtre, qu'il n'y a pas long temps, que les Bibles Latines leur donnent quelque couleur d'en abuser. Car il n'y a pas plus de soixante & douze ou treize ans, que leurs Bibles Latines lisoyent communement en cet endroit, *Nous sommes tous participans d'vn seul pain & d'vne seule coupe*. Le Cardinal Ximenes l'avoit ainsi fait imprimer en l'édition de sa grand Bible d'Alcala tant estimée par les savans; & la pluspart des exemplaires de la Bible Latine & du nouveau testament tant manuscrits, qu'imprimez le portoyent ainsi; comme les curieux le pourront aisément ap-

apprendre, s'ils prenent le ſoin de s'en informer; & ce qui eſt bien plus étrange encore, le Pape Sixte V. ayant entrepris de faire vne édition tres correcte de la Bible Latine, & y ayant travaillé avecque toute l'application d'eſprit & toute l'aſſiduité imaginable, juſques a prendre le ſoin de revoir luy meſme les feüilles a meſure qu'elles s'imprimoyent, avoit auſſi retenu la meſme lecture en ce verſet, *nous ſommes tous participans d'vn ſeul pain & d'vne ſeule coupe*; comme on l'a ſeu par quelques exemplaires, que l'on en a veus tirez du Vatican. En effet ce qui donne vn grand poids, au jugement que Sixte fit de cette Lecture, eſt qu'elle ſe treuve encore aujourd'huy dans vn Nouveau Teſtament Grec Latin, écrit en parchemin & en lettres capitales; marque d'vne grand' antiquité, & que les ſavans eſtiment eſtre pour le moins de mille ans; Livre que les Religieux de l'Abbaye de S. Germain des prés gardent dans la Biblioteque de leur Monaſtere. On y lit ces mots en l'vne & en l'autre langue; *Car nous tous participons d'vn ſeul pain, & d'vne ſeule coupe*; Paroles, qui bien loin de favoriſer la communion ſous vne eſpece,

établiſſent hautement la communion ſous les deux. Peut eſtre que ce fut l'occaſion, pourquoy Clement VIII. qui fut fait Pape vn peu moins de dixhuit mois, apres la mort de Sixte, ſupprima l'edition de ſon predeceſſeur, mort l'an 1590. & que laiſſant-là le ſentiment de cet homme infaillible, il fit imprimer ſa Bible ſans ces paroles, *& d'vne ſeule coupe*. Le bon eſt, que par vne fraude, que l'on ne pourroit ſouffrir en vn homme de moindre qualité, Clement a fait paſſer cette Bible pour celle de Sixte; bien qu'en ce lieu & en divers autres elle liſe tout autrement, que ne faiſoit celle de Sixte. Mais c'eſt choſe aſſez commune a ces hommes pretendus infaillibles de ſe choquer ainſi les vns les autres, les derniers venus ayant ſouvent renverſé ce que leurs anceſtres avoyent établi, & au contraire. Comme pour ne pas ſortir de nôtre ſujet, Leon Pape premier de ce nom environ l'an 450. donnoit cette marque a ſon peuple pour reconnoiſtre les Manichiens d'avecque ceux de ſa communion; que ces heretiques infames, ſe meſlant quelquefois dans les aſſemblées des Catholiques, & y communiant

Leo. Serm. 4. de Quadr. c. 5.

avec

avec eux afin de paſſer pour orthodoxes, recevoyent bien le pain ſacré en communiant, mais ne prenoyent pas la coupe. Et Gelaſe l'vn de ſes ſucceſſeurs diſoit environ l'an 494. que c'étoit *vne ſuperſtition de s'abſtenir de la coupe en participant* au Sacrement, & ordonnoit que l'on retranchaſt de la ſainte communion ceux qui en vſeroyent ainſi; *parce* (ajoûtoit-il) *que l'on ne peut diviſer vn ſeul & meſme myſtere ſans vn grand ſacrilege*. Mais le Pape Pie IV. avecque tout ſon Concile de Trente a autoriſé par vne loy publique ce que Gelaſe avoit condamné comme vn grand ſacrilege. Les derniers Papes ordonnent & meſmes en deux Conciles generaux, a tout leur peuple, & a tous leurs Preſtres, ſinon a celuy qui a conſacré de ne pas toucher a la coupe; Leon & Gelaſe interdiſent & excommunient, ceux qui s'en abſtiennent; les derniers anathematiſent comme heretiques, ceux qui tiennent qu'il faut communier ſous les deux eſpeces; & Leon diſoit que ne communier que ſous vne eſpece (ce que font aujourd'huy tous les Latins) eſt vne marque de Manicheiſme, l'vne des plus deteſtables he-

Gelaſ. ep. ad Maj. & Ioann. apud Gratian. de Conſecr. d. 2. c. 12. Cõperimus.

Cõc. Trid. Seſſ. 21. cap. 2. & can. 1. 2.

hereſies qui fut jamais. Et par cette communion ſous vne eſpece, qu'ils ont introduite en leur Egliſe, ils ne violent pas ſeulement l'autorité de Leon & de Gelaſe, deux de leurs Papes, dont ils font le plus d'état ; ils foulent encore aux pieds toute l'antiquité Chrétienne, qui adminiſtroit le calice a tous ſes peuples a la table du Seigneur, comme cela eſt clair par les livres, qui nous en reſtent ; & l'vſage en avoit duré juſques bien avant dans le treizieſme ſiecle. Mais la doctrine de la tranſſubſtantiation a peu a peu introduit la communion ſous vne eſpece, qui fut enfin établie l'an 1415. au Concile de Conſtance, & l'an 1562. en celuy de Trente. Ainſi vous voyez par ce ſeul article, qu'ils ſe moquent ouvertement du monde, quand ils font ſonner ſi haut, pour des fondemens aſſeurez de leur foy, ou la doctrine de leurs Papes, ou la tradition de l'antiquité ; puis qu'ils n'y ont point d'egard eux meſmes, prétendant d'aſſujetir tout le monde a leurs loix quelque contraires qu'elles ſoyent a l'vne & a l'autre. Chers Freres, demeurons donc fermes en la foy de la ſeule parole de Dieu. Prenons-la pour l'vnique regle

Cöc. Cöſt. Seſſ. 13.

de

de nôtre créance & de nos mœurs, Et puis que cette divine doctrine nous apprend, que nous sommes tous vn seul corps, regardons nos freres comme nos membres; aymons les, & nous gardons de leur donner jamais aucun scandale, les edifiant plûtost par toutes sortes de bons exemples. S'ils nous offensent, pardonnons leur, & taschons de vaincre le mal par le bien. Etouffons je vous en prie ces procez, ces querelles, & ces mes-intelligences, qui n'éclatent que trop au milieu de nous. Souvenons nous, que nous ne sommes, qu'vn seul corps. Que deviendra-t-il si nous nous mordons & nous rongeons les vns les autres? Quelle issuë en pouvons nous attendre, autre, que celle dont l'Apôtre nous menace *Gal. 5. 15* d'estre *consumez l'vn par l'autre*? Dieu vous a tant aimez; il vous a pardonné tant de pechez; & pour vous les pardonner, il a pour les expier livré son Fils vnique a la mort. Il vous promet encor sa benediction & les soins de sa providence en cette vie, & son immortalité & sa gloire en l'autre; si vous aimez vos freres, & promet de mettre sur son compte tout le bien que vous leur ferez, tout de

de mesme que si vous l'aviez fait a la propre personne de Iesus Christ. Serez-vous si durs, que de n'estre point touchez de l'amour qu'il vous a témoignée, ou si aveugles, que de mépriser des promesses si glorieuses, ou si ennemis de vous mesmes, que d'aimer mieux perdre le ciel & l'esperance de l'éternité, que de ne point contenter cette folle & dereglée passion, qui vous anime contre vos propres membres. Pensez y bien Freres bien aimez; & Dieu veüille vous éclairer si efficacement de la lumiere de son Esprit en cette deliberation, que vous preniez enfin vne resolution sage & sainte, digne du nom de Chrétien que vous portez, & de Iesus Christ, le souverain Maistre & patron de la charité, que vous invoquez pour vôtre Seigneur & Redempteur, a sa gloire, a nôtre joye, & a vôtre propre salut. *Amen.*

SER-

SERMON DIXSEPTIESME*

*Prononcé a Charenton le 25. Iuillet 1666.

I. COR. X. 18.

18. *Voyez l'Israël, qui est selon la chair; Ceux qui mangent les sacrifices, ne sont ils pas participans de l'autel?*

CHERS FRERES;

C'est l'vn des plus dangereux artifices de Satan de mesler le mensonge avecque la verité, & de corrompre la doctrine de Dieu par l'addition de quelques vnes des erreurs du monde. Où il voit que la vraye religion est trop bien établie pour esperer de l'en arracher, il tasche d'y faire entrer quelcun de ses poisons. Il laisse aux hommes la profession de la pieté & de la crainte de Dieu; Mais au mesme temps il détruit ce qu'il leur laisse par le mélange de ce qu'il y ajoûte du sien. Nôtre Seigneur nous represente admirablement dans l'vne de ses paraboles, cette malice de l'ennemy de nôtre salut, où il

il dit que la bonne ſemence ayant été ſemée dans le champ myſtique, l'ennemy vint de nuit, pendant que les hommes dormoyent, & que parmy le bon bled il ſema ſon yvroye en cachete, puis ſe retira. Il ne s'amuſe pas a arracher la bonne ſemence ; Il eſt malaiſé & preſque impoſſible de le faire, quand elle a vne fois pris racine. Il la laiſſe dans le champ ſans faire ſemblant d'y vouloir toucher. Mais cachant finement ſon cruel deſſein, il ſema furtivement ſans que l'on y priſt garde, ſon yvroye parmy le bled; ſachant bien, que ſi elle y étoit vne fois receuë, elle ne manqueroit pas de gâter le bled; parce que deux choſes ſi contraires étant incompatibles, il n'eſt pas poſſible quand on les veut allier enſemble, que la méchante n'étouffe la bonne ; comme il n'y a point de viande ſi ſalutaire, qu'vn peu de poiſon y étant meſlé, ne corrompe & ne rende mortelle. Satan s'eſt toûjours ſervy de cette ruſe pour perdre les hommes, ſous l'vne & l'autre alliance. Ie laiſſe l'hiſtoire de l'ancienne, où vous voyez preſque par tout, que quand Iſraël ſe corrompt, cela ſe fait non en renonçant au nom, aux ſacremens, & aux ceremonies

Matt. 13. 24. 25.

do

de Dieu, mais en y ajoûtant ou des noms, ou des services estrangers, inventez par les Nations, & non instituez par son ordre. C'est pourquoy il leur avoit si soigneusement recommandé de s'attacher a sa parole, sans y rien ajoûter du leur sous quelque pretexte que ce peust estre; & d'ordinaire quand il les reprend de leurs plus grands & plus pernicieux abus, il ne dit pas pour en marquer le crime que ce sont des choses qu'il leur eust expressement defenduës; Il dit seulement, que ce sont des choses, qu'il ne leur avoit pas commandées, * & dont il ne leur avoit rien dit; parce qu'en effet c'est aux hommes, vne temerité insuportable quand Dieu a daigné se communiquer a eux, & leur reveler la maniere de son service, de presumer d'y ajoûter quelque chose du leur; comme si nous étions plus sages que luy, au lieu de reconnoistre, & la perfection souveraine de sa sagesse, & nôtre propre ignorance, sur tout en ce qui regarde la religion & les choses divines. Mais il est encore plus clair, que sous le nouveau Testament Satan a aussi tenu la mesme procedure pour combattre la Religion Chrétienne. Car il n'y a point

Leviiq. 10. 1. Deuter. 17. 3. Ierem. 7. 31. & 19. 5.

Digitized by Google

a point eu d'heretiques, qui ayent ouvertement rejetté Iesus Christ & son Evangile. Ils ont travaillé a l'alterer & sophistiquer, y ajoûtant diverses choses étrangeres; les vns leurs propres songes, les autres les fantaisies des Philosophes; plusieurs, les opinions, les ceremonies & coûtumes vn peu deguisées des Payens, que l'on y introduisoit sous le beau & plausible pretexte de les attirer, apprivoiser & gagner par ces conformitez que l'on appelloit *innocentes*; mais dont l'experience ne nous a que trop appris, qu'elles étoyent tres-pernicieuses; & qu'au lieu de Christianizer les Payens par ce moyen, on a s'il faut ainsi dire, Paganizé vne bonne partie des Chrétiens. Pendant que le Paganisme regna dans le monde, l'impudence de quelques vns des heretiques fut si grande, que pour éviter la persecution que l'on faisoit aux vrays & sinceres Chrétiens, ils avoyent des images de Iesus Christ en plate peinture & en relief, qu'ils couronnoyent, & les exposoyent avecque les portraits de Pythagore, de Platon, & d'Aristote, & leur rendoyent des cultes semblables a ceux des Payens. Et quand ils étoyent appel-

Iren. l. 1. ch 24. p. 122.

pellez en justice, pour la religion, au lieu de confesser franchement le nom de Iesus Christ, ils biaisoyent & dissimuloyent, ne faisant pas mesme de scrupule de le renier s'ils ne pouvoyent autremẽt se tirer de ce mauvais pas ; appellant *simples & innocens* ceux qui aymoyent mieux souffrir, que de tomber dans vne si detestable lascheté. Le Diable jetta des le temps des Saints Apôtres les semences de cette pernicieuse complaisance dans l'esprit des hommes, faisant accroire a quelques vns, qu'il n'y a point de mal a manger des viandes immolées aux idoles, quand on se treuvoit aux banquets funestes, que les Payens celebroyent en leur honneur, des chairs de leurs sacrifices, s'accommodant a eux en cela pour ne les pas choquer. Il paroist clairement de la dispute de S. Paul, que nous vous expliquons, qu'il y avoit des gens dans l'Eglise de Corinthe, qui se laissoyent aller a cette fausse & pernicieuse persuasion. L'Apôtre pour les en détourner leur representoit dans les versets precedans la communion du corps & du sang de Iesus Christ, que nous celebrons & séellons a sa table par le pain & le vin sacré que

nous y prenons. Il touchoit encore pour le meſme deſſein le myſtere de ce pain qui nous vnit tous en vn ſeul corps, vn en luy meſme, & ſeparé d'avec tout autre, leur laiſſant a conclurre delà ce qui s'en enſuit clairement, qu'étant ainſi conſacrez au corps du Fils de Dieu, & incorporez en la divine ſocieté de ſes membres, c'eſt s'en arracher, & en rompre les liens, pour s'vnir & s'allier aux idoles, & entrer dans la confrairie de ceux qui les ſervent, que de participer a leurs myſteres profanes, mangeant des viandes qu'ils ont ſacrifiées a leurs faux Dieux, & qu'ils ne ſervent ſur les tables de leurs banquets, que comme autant de gages de la communion qu'ils ont avec eux, & de leur religion a leur ſervice. Mais parce que ce raiſonnement preſupoſe, que les actions externes ſolemnelles en chaque corps des ſocietez religieuſes, y engagent ceux qui les pratiquent, & ſignifient & declarent hautement qu'ils y adherent, & qu'ils veulent en eſtre, & avoir part a ce qu'elles promettent a leurs devots; bien que le ſens commun & l'aveu & l'vſage de tous les hommes faſſe aſſez reconnoiſtre cette verité a chacun; néantmoins

moins l'Apôtre pour en donner vn éclairciſſement entier, en ajoûte dans les paroles, que nous avons leuës, vne preuve convaincante, priſe de l'exemple de ce qui ſe faiſoit parmy les Iuifs. *Voyez* (dit-il a ces Corinthiens) *l'Iſraël, qui eſt ſelon la chair; Ceux, qui mangent les ſacrifices, ne ſont ils pas participans de l'autel?* Ce que je vous ay repreſenté de nôtre ſacrement, dit-il, n'eſt pas vne choſe nouvelle ni particuliere a nos myſteres. Elle eſt commune & generalement veritable dans toutes les religions du monde. Il n'y en a point, où les ceremonies & les actions, qui s'y pratiquent en qualité de religieuſes & ſacrées, ne dedient ceux, qui les font a la Divinité ſoit vraye, ſoit fauſſe, qui y eſt ſervie. Elles ſont toutes comme autant de gages inviolables de leur foy & de leur devotion. En les exerçant ils proteſtent de croire ce qu'elles repreſentent, & d'avoir part a tout le bien, qu'elles font eſperer ſoit a l'ame, ſoit au corps des hommes; a la purification des pechez, a la reconciliation de la Divinité, a ſes dons & a ſes faveurs; qui ſont ordinairement les choſes, que ceux qui les ont inſtituées, promettent a ceux

qui en vſent. C'eſt la fin, où elles tendent, & le ſens, qu'elles contiennent. Et comme dans le langage des hommes les paroles ſignifient certaines choſes, où elles ſe rapportent preciſement & non ailleurs; ainſi ces actions ſolennelles inſtituées dans la ſocieté religieuſe, ont toutes leur ſens, d'où il n'eſt pas permis de les détourner. Ce ſont auſſi des paroles, mais muettes, & qui frappent les yeux, & non l'oreille, repreſentant a nôtre veuë le cœur & l'intention de ceux qui les font, auſſi clairement & intelligiblement que les paroles expoſent a nôtre ouïe les penſées de ceux qui les prononçent. Conſiderez (dit-il) par exemple, ce qui ſe fait encore aujourd'huy parmy les Iuifs attachez a l'ancien ſervice Moſaïque. N'eſt-il pas vray que ceux, qui mangent de leurs ſacrifices ont part a leur autel? & qu'en mangeant des viandes de la victime immolée dans leur temple, ils nous témoignent par cela meſme la communion qu'ils ont a leur autel, & a la divinité qui y eſt ſervie, & a la religion qui s'y exerce? Voila Chers Freres, quel eſt a mon avis le vray ſens de l'Apôtre, qui induit clairement, qu'vn vray

vray Chrétien ne peut ni ne doit, non plus qu'vn Iuif, manger de ce qui a été immolé ſur l'autel d'vne idole, & non plus qu'vn vray & ſincere Payen n'euſt pas voulu participer aux ceremonies ou Iudaïques ou Chrêtiennes ; parce que quelque differents qu'ils ſoyent d'ailleurs, ils ſont néantmoins d'accord en cecy, qu'ils reconnoiſſent tous ces deux points : Le premier, que la communion de l'vne de ces religions eſt incompatible avecque celle de l'autre ; Le ſecond, que les ceremonies & actions ſolennelles en chacune de ces Religions ſignifient & contiennent preciſement la communion de celle, en laquelle elles ſe pratiquent. Mais pour vous donner ſur ces paroles de l'Apôtre, toute l'inſtruction qu'elles contiennent, nous les conſidererons diſtinctement l'vne apres l'autre ; Puis apres les avoir ainſi expliquées nous en deffendrons la verité contre les vains efforts de ceux, qui en abuſent pour établir ce qu'ils enſeignent, que l'Eucariſtie eſt vn vray ſacrifice externe, par lequel ſe fait réellement la propiciation de nos pechez. Ce ſeront-là ſi le Seigneur le permet, les deux parties de nôtre action ;

l'explication de la verité & la refutation de l'erreur. *Voyez* (dit l'Apôtre) *l'Iſraël qui eſt ſelon la chair.* Tous ſont d'accord, que par cet *Iſraël qui eſt ſelon la chair*, il entend ceux des Iuifs, qui étoyent encore attachez a la maniere du ſervice divin preſcrit en la loy Moſaïque, cherchant leur juſtification en l'obſervation de la Loy, & en pratiquant religieuſement les ceremonies. Mais tous n'alleguent pas vne meſme raiſon de ce que l'Apôtre pour ſignifier ces Iuifs-là, les appelle *l'Iſraël ſelon la chair.* Quelques vns la rapportent a leur naiſſance, pour ſignifier ſimplement, que ſelon la chair, & a l'égard de leur extraction charnelle, ils étoyent deſcendus du Patriarche Iacob, a qui Dieu donna le nom d'Iſraël. Mais il eſt clair, que l'Apôtre les nomme ainſi pour les diſtinguer d'avecque les Chrétiens. Car il reconnoiſt ailleurs, qu'il y a vn certain Iſraël, dont tous ceux, qui ſont nais d'Abraham, d'Iſaac & de Iacob ſelon la chair, n'ont pas l'onneur de faire
Rom. 9. 6 partie, *Tous ceux* (dit-il) *qui ſont d'Iſraël* (c'eſt a dire qui en ſont ſelon la chair)
Gal. 6. 16 *ne ſont pourtant* pas Iſraël. Et c'eſt cet Iſraël, qu'il appelle ailleurs *l'Iſraël de Dieu,*

Dieu, c'eſt a dire l'Iſraël divin & myſtique, dont l'autre Moſaïque avoit été le type & la figure. Ailleurs il fait en meſme ſens deux ſortes de Iuifs; l'vn qui l'eſt au dehors, & l'autre qui l'eſt au dedans; L'vn, dont la circonciſion eſt faite par dehors en la chair & a la lettre; l'autre dont la circonciſion eſt au dedans, *au cœur* & en eſprit; qu'il appelle dans l'épitre aux Coloſſiens, *la circonciſion de Chriſt, non faite de main, & le dépoüillement*, non d'vne petite partie de nôtre chaïr, mais *du corps* entier *des pechez de la chair*; & il dit de ce Iuif-là, que *ſa loüange eſt de Dieu*. Car le mot de Iuif en la langue Ebraïque, d'où il eſt originaire, ſignifie vn homme qui eſt loüé; *qui a ſa loüange*. Et quant au premier Iuif litteral & charnel, l'ancien oracle avoit predit, que *les freres le louëroyent*: hommes auſſi bien que luy. Mais pour le ſecond Iuif, qui l'eſt en eſprit & en verité, l'Apôtre prononce, que *ſa loüange vient de Dieu, & non pas des hommes*; ſelon ce que le Seigneur nous aſſeure, que Dieu ſon *Pere demande de ſemblables adorateurs, qui l'adorent en eſprit & en verité*. Puis donc que l'Apôtre appelle *Iſraël ſelon la chair* pour

Rom. 2. 28. 29.

Col. 2. 11.

Gen. 49. 8.

Iean 4. 23.

le distinguer & separer d'avecque les Chrétiens, qui sont *l'Israël selon l'esprit*; il n'entend pas par ces mots ceux qui sont nais du sang de Iacob. Car en le prenant ainsi, la distinction ne seroit pas juste, puis que d'vn côté beaucoup de Iuifs pour estre issus d'Abraham & de Iacob, ne laissoyent pas pour cela d'estre Israëlites en esprit, comme S. Paul & plusieurs autres, convertis a Iesus Christ; & que de l'autre part il y avoit aussi vne infinité de proselytes, qui pour n'estre pas sortis du sang de Iacob, ne laissoyent pas de suivre la Religion Iudaïque, & d'avoir pour elle autant de zele, que les Iuifs originaires. I'entens donc par *l'Israël selon la chair*, tout le peuple, qui dédaignant ou haïssant l'Evangile, & le culte spirituel, qu'il nous enseigne, étoyent encore sous ces *rudimens du monde*, dont S. Paul parle ailleurs, & qu'il appelle *foibles & pauvres*, servant Dieu d'vne maniere grossiere, charnelle & puerile, avecque les sacrifices charnels, la circoncision, l'observation de certains jours, la devotion de certains lieux, l'abstinence de certaines viandes, la purification de la chair par des aspersions & des absolutions corporel-

Gal. 4. 3. 9.

relles, & autres choſes ſemblables, ordonnées pour exercer & tenir ſujette l'enfance de l'Egliſe, non pour toûjours, mais ſeulement juſqu'*au temps determiné* par le Pere pour *ſa correction*, & pour l'accompliſſement des veritez que cette pedagogie avoit figurées. D'où vient qu'ailleurs il appelle *charnels* les commandemens ou les ordres de cette vieille loy; c'eſt a dire terreſtres & foibles, conſiſtans en des choſes ſenſibles. Et de cette diſtinction, qu'il fait icy des Iuifs d'avecque les Chrétiens, nommant les premiers *l'Iſraël charnel*, il s'enſuit par la loy de l'oppoſition, que les ſeconds c'eſt a dire les Chrétiens, doivent eſtre *l'Iſraël ſelon l'eſprit*, ſervant Dieu d'vne maniere ſpirituelle & divine; & *l'adorant* non plus en la chair, & en la lettre, comme l'autre Iſraël; *mais en eſprit & en verité*, comme le Seigneur le dit expreſſement, oppoſant l'eſprit, a la *chair*, & la verité a la *lettre* du culte des Iuifs. Car toutes les parties de leur ſervice ceremoniel avoyent ces deux qualitez; l'vne que c'étoyent des choſes ſenſibles, materielles & infirmes, qui touchoyent la chair & s'adminiſtroyent par la chair. L'autre, qu'el-

Ebr.9.10 *Gal.3.24* *Ebr.7.16* *Iean 4. 23.*

Digitized by Google

qu'elles se rapportoyent toutes ailleurs & figuroyent des veritez, dont elles n'avoyent que l'ombre & non le corps mesme, s'il faut ainsi dire, comme les lettres qui d'elles mesmes ne sont rien, mais signifient pourtant quelque chose, qui est hors d'elles. C'est pour la premiere raison que l'Apôtre leur donne le nom *de chair*, & c'est pour la seconde, qu'il leur donne celuy de *lettre*, quand il dit, Rom. 6. 7 *que nous ne servons plus en vieillesse de lettre*, c'est a dire en la vieille lettre, avec ses vieilles ceremonies Mosaïques; mais en nouveauté d'Esprit, c'est a dire en cet esprit nouveau, que Iesus Christ a répandu dans nos cœurs par son Evangile. Ainsi au lieu que le culte du vieux peuple consistoit en certaines actions sensibles & charnelles, qui étant indifferentes de leur nature, representoyent mystiquement quelques veritez réelles, nostre service doit estre spirituel & raisonnable, consistant premierement en la foy, en l'amour de Dieu, en la charité du prochain, & puis en suite en toutes les actions saintes & justes, qui en dependent & qui en sont les fruits necessaires; Et ces parties du service Evangelique se doivent fai-

faire pour elles meſmes, non comme celles de l'ancienne lettre, pour ſignifier quelque choſe hors d'elles, mais comme les corps & les veritez, que ces vieilles lettres de la loy Moſaïque ſignifioyent. S. Paul nous l'enſeigne en peu de mots, quand il nous commande de *preſenter a Dieu*, non de la farine, ou de l'huile, ou des animaux, mais *nos corps*, & nos perſonnes entieres, *en ſacrifice vivant, ſaint & agreable*. Et il ajoute, que c'eſt *là nôtre ſervice raiſonnable*, ou bien *nôtre ſervice Evangelique*. Car le mot qu'il employe dans l'original, ſignifie auſſi *le ſervice de la parole*, * c'eſt a dire ſelon ſon ſtile, le ſervice de l'Evangile, le culte & l'adoration, que l'Evangile de Ieſus Chriſt nous demande; non pas ce ſervice charnel & literal, auquel la loy obligeoit les Iuifs. Vne bonne ame, vn eſprit pur, des ſentimens ſinceres; l'innocence, la juſtice, la candeur, & la verité, la charité, la compaſſion & l'aſſiſtance des miſerables, ſont deſormais nos ſacrifices & nos ceremonies. Toute nôtre devotion eſt d'eſtre gens de bien, de craindre Dieu & de l'aimer, de ne haïr & de n'offenſer perſonne, & de faire du bien a tous, autant

Rom. 12. 1

* λογικὴν λατρείαν

Digitized by Google

tant qu'il nous eſt poſſible. Si ce ne ſont pas les paroles, ce ſont au moins les penſées d'vn de ces premiers Chrétiens, qui ne faiſoyent que ſortir de l'Ecole des Apôtres. D'où vous voyez combien a eſté grande l'imprudence de ceux, qui penſant orner la Religion Chrétienne, & y retenir mieux les peuples, ſe ſont les premiers aviſez d'ajoûter a cette celeſte & divine forme de ſa diſcipline des ceremonies, & des obſervations, qui ne different en rien des Iudaïques, étant auſſi ſenſibles, auſſi charnelles, & auſſi figuratives, qu'elles; mais qui avecque le temps ſe ſont ſi fort multipliées, qu'aujourd'huy elles ſurpaſſent de beaucoup le nombre des anciennes Iudaïques; & ce qui eſt merveilleux, eſt que ceux qui s'y attachent, penſent les avoir bien juſtifiées, quand ils nous ont dit qu'elles ſignifient quelque verité ſacrée, y cherchant par tout des myſteres, dans les habits meſmes des Miniſtres de leur religion, & dans toutes les parties de leurs temples, juſques aux cordes de leurs cloches; ne conſiderant pas que ces ſignifications myſtiques ſont l'vn des caracteres du vieux ſervice legal aboly par Ieſus Chriſt; qui

Minut. in Octav. p. 96.

mon-

montrent par conſequent qu'elles n'appartiennent plus au ſervice de l'Iſraël ſelon l'eſprit, qui doit eſtre ſpirituel & veritable, & non plus comme autrefois, litteral & figuratif. Mais je reviens a l'Apôtre, qui ayant obligé les Corinthiens de *regarder* l'ancien *Iſraël ſelon la chair*, leur propoſe en ſuite, ce qu'il deſire leur y faire remarquer, *Ceux* (dit-il) *qui mangent de leurs ſacrifices ne ſont ils pas participans de l'autel?* I'avouë qu'aujourd'huy nous ne parlerions pas ainſi des Iuifs; parce qu'ils n'ont plus l'vſage de leurs anciens ſacrifices charnels, le malheureux état, où ils ſont reduits depuis pluſieurs ſiecles par le juſte jugemẽt de Dieu, les en privant neceſſairement. Car la loy leur defendant expreſſement de ſacrifier nulle part ailleurs, que ſur l'autel, & dans le lieu, que le Seigneur choiſiroit pour cela, qui fut comme vous ſavez le temple de Ieruſalem; ni ſon autel n'étant plus, & la ville & le pays où il étoit, ayant toûjours été depuis long-temps & étant encore aujourd'huy hors de leur puiſſance, en la main des étrangers, ils ſont contraints malgré qu'ils en ayent, de ſe paſſer de ces ſacrifices, qui faiſoyent néant-

néantmoins a leur avis la principale partie, le cœur & l'ame de leur religion. Mais au temps que S. Paul écrivoit cette épître, ils n'étoyent pas encore dans cette triſte & malheureuſe condition, où nous les voyons aujourd'huy. Il eſt vray qu'ils y tomberent bien toſt apres. Car cette épître ayant été écrite ſelon le conte des ſavans, l'an cinquante & vn apres la naiſſance de nôtre Seigneur, il ne ſe paſſa que vingt ans depuis juſques a la deſtruction de Ieruſalem & de ſon temple, & a la deſolation de l'état entier des Iuifs, qui arriva, comme il eſt certain & conſtant, au commencement de l'empire de Veſpaſien, c'eſt a dire environ l'an ſoixante & dixieſme de Ieſus Chriſt. Ainſi vous voyez qu'au temps, que S. Paul écrivoit, le temple & l'autel de Ieruſalem étoyent encore debout; ſi bien que les ſervices ſolennels de la religion Iudaique, s'y exerçant publiquement, il avoit raiſon d'en parler, comme il fait, au temps preſent, diſant, *Ceux qui mangent des ſacrifices, ne ſont ils pas participans de l'autel?* Pour bien entendre ces paroles, il faut ſavoir premierement que c'eſt, que *manger des ſacrifices*; & puis en ſe-

ſecond lieu ce que ſignifie la *participation*, ou *communion de l'autel*. Pour le premier, Moïſe nous l'apprend clairement dans le livre du Levitique. Car encore qu'il y euſt vne eſpece de ſacrifices nommez holocauſtes, où la victime étoit toute entiere conſumée par le feu, il y en avoit auſſi d'autres, qui s'appelloyent pacifiques, ou de *proſperité*, qui ſe faiſoyent en témoignage de reconnoiſſance pour les biens receus de Dieu, où l'on ne brûloit qu'vne partie de la graiſſe de la victime. En ceux là, la chair de la beſte immolée étoit partagée entre le ſacrificateur, & la perſonne pour qui s'étoit fait le ſacrifice. Chacun des deux en avoit ſa part; & cette chair devoit eſtre mangée le meſme jour, que s'étoit fait le ſacrifice; excepté en quelques vns; où il étoit permis de manger le lendemain, ce qui étoit reſté du premier repas. Celuy qui avoit fait le ſacrifice faiſoit donc vn banquet de la part, qu'il avoit receuë de la beſte immolée, luy, ſa famille & ſes amis, où ils ſe réjouïſſoyent tous enſemble devant Dieu. Et ce repas étoit ſacré, parce que les choſes qui y étoyent ſervies, avoyent été miſes ſur l'autel; & ſolennel-

Lev. 3. 3. 9. *Lev.* 7. 15. 33. 15. 16.

le-

lement presentées par vn sacrificateur au Dieu d'Israël. Et il paroist par les livres qui nous restent des anciens Grecs & Romains, que les Payens avoyent aussi vne coûtume toute semblable. C'est donc de ceux, qui se treuvoyent a cette sorte de banquets que S. Paul parle en ce lieu, quand il dit, *Ceux qui mangent les sacrifices*, c'est a dire de la chair de ces sacrifices des Ebreux. Mais que signifie ce qu'il ajoûte, que ces gens-là *étoyent participans de l'autel*, ou qu'ils avoyent *communion à l'autel?* C'est a dire que par cela mesme, qu'ils mangeoyent de ces viandes levées de dessus l'autel, & sanctifiées par la religieuse oblation, qui en avoit été faite, ils faisoyent profession de les tenir pour sacrées, & d'avoir de la devotion pour l'autel, où elles avoyent été sacrifiées, & de pretendre quelque part en la sanctification, & au fruit, qui revenoit de ce service a ceux qui l'avoyent offert; ce qui procedant tout entier de la benediction & de l'ordonnance du Dieu d'Israël, ils témoignoyent aussi par mesme moyen qu'ils le reconnoissoyent pour leur Dieu & embrassoyent sa religion, comme sainte & veritable; c'est a dire com-

comme nous parlons aujourd'huy, qu'ils étoyent de *la communion des Iuifs*. Mais pourquoy l'Apôtre dit-il particulierement, qu'ils *étoyent participans de l'autel* des Ebreux, & non pluſtoſt de leur ſacrifice ou de leur religion, ou de leur Dieu? Il en vſe ainſi parce que l'autel étoit la plus prochaine & la plus ſenſible cauſe de toute la ſainteté de ces actions-là, comme nôtre Seigneur nous l'apprend quand il dit, que ce n'eſt pas *le don ou* Matt. 23. *l'offrande, qui ſanctifie l'autel*; Mais tout 19. au contraire, *que c'eſt l'autel qui ſanctifie le Don*; c'eſt a dire l'offrande, la victime, & enfin tout ce qui y eſt legitimement offert a Dieu. Car le don n'eſt reputé ſaint & ſacré, que pour avoir été offert ſur l'autel de Dieu, inſtitué par ſon ordre expres, avec promeſſe d'avoir agreable le ſervice, qui luy ſera rendu en ce lieu-là par les oblations, qui y ſeront poſées. Moïſe nous enſeigne là meſme choſe, *L'autel* (dit-il) *ſera ſainteté tres-ſainte.* Exod. *Tout ce qui touchera à l'autel ſera ſaint, L'au-* 29. 37. *tel* étant donc le plus ſainct & le plus ſacré inſtrument de la religion Iudaïque, qui par ſon attouchement donnoit aux victimes & aux autres offrandes tout ce

qu'elles avoyent de sainteté, & de vertu sanctifiante; S. Paul a eu grande raison de parler comme il fait, plustost qu'autrement, & de dire que la personne qui mangeoit des sacrifices d'Israël, *participoit* ou *communioit a l'autel.* Puis que l'autel étoit le principe & la source de toute la sanctification du sacrifice, il comprend en luy toute la communion de la religion Iudaïque. Car il lioit avecque le Dieu qui l'avoit établi, la personne qui avoit part en luy. Il donnoit aux sacrifices qui étoyent offerts sur luy, tout ce qu'ils avoyent de force pour purifier les soüillez, pour rétablir les excommuniez, pour rendre les actions & les personnes des devots agréables, & en vn mot pour
Ebr. 9. 13. *sanctifier quant a la chair*, comme parle l'Apôtre ailleurs. Puis donc que l'on mangeoit des sacrifices d'Israël pour avoir part a la sanctification de leur autel, puis que c'étoit là la vraye & legitime fin de cette action, il est clair, que quiconque en mangeoit, (si ce n'étoit vn hypocrite & vn imposteur) par cela mesme avoit part & communion avecque leur autel, & avecque toute leur religion, dont cet autel étoit le centre, où abou-

aboutiſſoyent toutes leurs devotions. Et delà vous voyez pour vous le dire en paſſant ; premierement, que la religion Levitique des Iuifs eſt abolie ; parce que quoy qu'ils puiſſent dire, il y a pres de ſeize cens ans qu'ils n'ont plus cet autel, qui en étoit le fondement, & le principal moyen ; Secondement que les Chrétiens n'ont point d'autre ſacrifice externe, que celuy que le Fils de Dieu offrit a ſon Pere en la croix par ſa Divinité, ſon vray autel, qui ſanctifia ſon offrande ; & que ceux qui pretendent de le ſacrifier ſur des autels materiels, ſe trompent aſſeurément, puis que l'autel doit ſanctifier le don, qui eſt immolé deſſus, & qu'il n'eſt pas poſſible que leurs autels, fuſſent-ils tous d'or ou de perles Orientales, ou de la ſubſtance du Soleil meſme, donnent aucune ſanctification a l'adorable corps du Seigneur. Mais ſi vous les en voulez croire, nous ſommes bien loin de nôtre conte. Car au lieu de ce que nous diſons, que ce paſſage détruit leur ſacrifice, ils pretendent qu'il l'établit ; Et c'eſt ce qu'il nous faut maintenant conſiderer pour la ſeconde & derniere partie de la taſche de cette action. Pour donc tirer

leur ſacrifice de ce lieu, où il n'en paroiſt aucune trace, ils font deux argumens. Le premier eſt pris de ce que l'Apôtre a ce qu'ils diſent, y compare clairement la table du Seigneur, d'où nous recevons l'Eucariſtie, avecque l'autel des Ebreux où ils immoloyent leurs ſacrifices charnels; D'où ils induiſent, que la table du Seigneur eſt donc vn vray autel, & que par conſequent l'Eucariſtie, qui ſe fait ſur la table du Seigneur, eſt vn vray ſacrifice. Pitoyable raiſonnement! qui ſuppoſe faux & conclut mal. Il n'eſt pas vray que l'Apôtre compare noſtre table a l'autel des Ebreux; & quand cela ſeroit vray, il ne s'enſuivroit pas pourtant de là, que nôtre table ſoit vn vray autel, ainſi proprement nommé comme étoit celuy des Ebreux. Car je vous prie, qui a jamais entendu dire, que pour comparer deux choſes enſemble, il faille que l'vne & l'autre ne ſoyent qu'vne meſme choſe? & où eſt celuy, qui ne ſache que tout au contraire, ce qui eſt ſemblable, n'eſt pas meſme? ſi bien que les comparaiſons ſe faiſant ordinairement entre les choſes ſemblables, on a plûtoſt droit de conclurre, que le ſujet que l'on compare a vn au-

autre, eſt different d'avec celuy auquel on le compare. Ieſus Chriſt eſt comparé a *l'autel* des Ebreux, & néantmoins a parler proprement on ne peut dire que Ieſus Chriſt eſt vn autel de meſme eſpece que celuy des Ebreux. Il n'eſt pas non plus vn *ſep* de vigne, ni vne *porte*, ni vn *Lyon*, ni la *Paſque*, c'eſt a dire l'Agneau Paſcal, ni le *Soleil*, bien qu'il ſoit comparé a tous ces ſujets, & que les noms luy en ſoyent meſme quelquesfois donnez. Ainſi quand S. Paul auroit expreſſement comparé nôtre table a l'autel des Iuifs, quand il l'auroit meſme appellée *autel* en ſuite de cette comparaiſon; tousjours n'en pourroit-on induire, qu'elle ſoit vn autel, meſme que celuy des Ebreux; l'aurois plus de raiſon de conclurre de ce qu'elle luy ſeroit comparée, que c'eſt autre choſe que cet autel. Mais il n'eſt pas beſoin d'en venir là, ce que l'on ſuppoſe, & qui eſt tout le fondement de ce diſcours, étant manifeſtement faux. Car qui ne voit que S. Paul compare la table, où nous mangeons l'Eucariſtie, au lieu où les Ebreux mangeoyent les chairs de leurs ſacrifices? Or ils ne mangeoyent pas ces chairs a l'autel. Car l'autel étoit

dans le lieu saint, où le peuple n'entroit point; & S. Paul parle icy de toute sorte de personnes, qui mangeoyent de ces sacrifices. Ioint que l'autel où les Ebreux mangeoyent au temps de S. Paul, étoit haut de quinze coudées, comme Iosephe nous l'apprend; & celuy que Salomon avoit basty autrefois étoit haut de dix coudées; Qui a jamais veu élever a cette hauteur les tables, ou les lieux, où l'on mange? Ainsi cette suppositiõ, que le lieu où les Ebreux mangeoyent leurs sacrifices, fust l'autel mesme, où ils avoyent été immolez, n'est pas seulement fausse; Elle est tout a fait impertinente & ridicule. Ils mangeoyent ces chairs, ou chez eux en leur logis, ou s'ils les mangeoyent quelquefois dans le temple mesme, il faut avoüer de necessité, que cela se faisoit dans le parvis du peuple. Puis donc qu'il n'y avoit point d'autel dans le parvis, & beaucoup moins dans les logis des particuliers, il faut conclurre, que c'étoit sur vne table, & non sur vn autel, qu'ils mangeoyent; ce qui est tres-vray en effet; D'où s'ensuivroit si on vouloit raisonner comme les adversaires, que la table où nous recevons l'Eucaristie n'est

Ios. de Bello Iud. c. 14. 2. Chr. 4. 1.

pas

pas vn autel, puis que le ſujet, auquel elle eſt icy comparée, n'étoit pas vn autel, mais vne table; & que par conſequent l'Eucariſtie, que nous prenons a cette table du Seigneur, n'eſt ni ne peut eſtre vn ſacrifice ainſi proprement nommé. Leur autre preuve n'eſt pas meilleure. Ils la tirent de ce que S. Paul a ce qu'ils écrivent, *dit tres-manifeſtement, que nous prenons le corps & le ſang de Chriſt de la table du Seigneur, tout ainſi qué les Iuifs prenoyent les ſacrifices de deſſus leurs autels*; comparaiſon, qui ſeroit abſurde a ce qu'ils pretendent, ſi l'Eucariſtie n'étoit vn vray ſacrifice, auſſi bien que ceux des Iuifs. Mais je ne vois point que dans ce paſſage S. Paul diſe rien de ce, qu'ils luy imputent. Il ne dit pas que *nous prenons le corps & le ſang du Seigneur a ſa table*, mais bien que nous y *prenons le pain rompu, qui eſt la communion de ſon corps, & la coupe de benediction qui eſt la* communion *de ſon ſang*. Si de ce que l'Apôtre dit, que *ce pain eſt la communion du corps de Chriſt*, vous induiſez, que ceux qui mangent ce pain, mangent donc le corps de Chriſt; vous pourrez auſſi induire par meſme moyen, que ceux qui *mangeoyent des ſa-*

crifices d'Iſraël, mangeoyent leur autel, puis qu'il dit expreſſement, qu'ils *communioyẽt a l'autel*. Car l'Apôtre ſe ſert d'vn meſme mot dans l'vn & l'autre ſujet ; celuy dont il vſe en diſant que * *le pain eſt la communion du corps de Chriſt*, étant meſme au fond, que celuy, qu'il employe en diſant, *que ceux qui mangẽt des ſacrifices des Ebreux, communient* † *a l'autel*. Et quant a l'abſurdité dont ils menacent la comparaiſon de l'Apôtre, s'il ne preſupoſe leur ſacrifice ; je ne vois pas ſurquoy ils la fondent. L'Apôtre compare le manger de nôtre pain au manger des ſacrifices des Ebreux ; en ce que comme par le dernier l'on communioit a l'autel des Ebreux ; ainſi par le premier nous communions au corps de Chriſt. Ils raiſonneroyent bien plus juſte & plus veritablement, ſi de cette comparaiſon que l'Apôtre fait entre ces ſujets, ils concluoyent que puis que ceux qui mangeoyent des ſacrifices des Ebreux, ne ſacrifioyent pas l'autel auquel ils communioyent par cette manducation ; nous tout de meſme, qui mangeons le pain de l'Eucariſtie, ne ſacrifions pas non plus le corps du Seigneur, auquel nous communions en mangeant

1 Cor. 10. 10.

* κοινωνία

† ℣. 8. θυσιαστήριον

Digitized by Google

geant ce pain ; & enfin puis que le ſujet que les Ebreux mangeoyent n'étoit pas réellement meſme que celuy auquel ils communioyent ; l'vn étoit de la chair, & l'autre étoit vn autel ; que pareillement le ſujet, que nous mangeons a la table du Seigneur, eſt autre, que celuy auquel nous communions ; Que le premier, eſt du pain ; & le ſecond le corps de Chriſt, comme l'Apôtre les appelle, deux choſes non moins differentes l'vne de l'autre, que la chair, & l'autel des Ebreux. Le mal eſt, que comme la paſſion des adverſaires leur fait voir dans ce texte, ce qui n'y eſt point, elle leur y cache ce qui y eſt tres-viſible. Liſez les paroles de l'Apôtre ; *Le pain*, (diſoit-il) *que nous rompons eſt la communion du corps de Chriſt.* Et, *ceux* ajoute-t-il, *qui mangent des ſacrifices communient a l'autel.* Là qui ne voit, qu'il compare enſemble les deux ſujets, auſquels les Chrétiens & les Ebreux communioyent ? Les Chrétiens au *corps de Chriſt*, les Ebreux *a l'autel?* Qu'il compare encore de l'autre part deux autres ſujets par leſquels ſe fait cette communion, le *pain* des Chrétiens & les *ſacrifices* des Ebreux ? & enfin deux actions ſur ces deux

deux derniers ſujets, par le moyen deſquelles ſe fait la communion avecque les deux premiers; & ces deux actions ſont la manducation du pain des Chrétiens, & la manducation des ſacrifices des Ebreux ? Car il eſt clair & confeſſé, que l'Apôtre entend, que comme celuy qui prenoit & mangeoit la chair du ſacrifice des Iuifs, communioit a leur autel par le moyen de cette action; tout de meſme auſſi celuy qui prend & mange le pain benit & rompu de l'Eucariſtie Chrétienne, communie auſſi au corps du Seigneur par cette action. Cette comparaiſon, claire & expreſſe dans le texte de l'Apôtre, ainſi poſée & établie, il n'eſt pas poſſible de garder les proportions, que doivent avoir entr'elles, les choſes qui y ſont comparées; Si vous ne poſez; premierement, que comme l'autel des Ebreux eſt vn ſujet tout autre que n'étoit la chair de leurs victimes; de meſme auſſi le corps du Seigneur eſt vne choſe tres-differente d'avecque le pain de leur table. Et ſecondement, que comme il n'étoit pas beſoin, que la chair ſacrifiée fuſt changée en la ſubſtance de l'autel, afin que les Iuifs en mangeant la chair peuſſent communier

a l'au-

a l'autel ; il n'eſt pas neceſſaire non plus, que nôtre pain ſoit changé en la ſubſtance du corps de Chriſt pour avoir communion avec ce divin corps en mangeant le pain du Seigneur. En troiſieſme lieu que comme la manducation des Ebreux étoit la manducatiõ de la chair ſacrifiée, & non de l'autel, (ce qui ne ſe pourroit imaginer ſans prodige) pareillement auſſi la manducatiõ du Chrétien a la table du Seigneur eſt la manducation d'vn vray pain, & non celle du corps de Chriſt. Et enfin que comme la communion des Ebreux a leur autel étoit ſpirituelle & relative, non materielle & ſenſible ; celle des Chrétiens au corps de Chriſt, n'eſt pas non plus groſſiere, ſenſible & corporelle, mais ſpirituelle & divine, qui ſe fait par la foy, par l'amour & le zele, qu'ils ont pour cet adorable objet, & par vne perception & jouïſſance réelle & veritable, mais non viſible ni charnelle, des fruits celeſtes, qu'il leur a acquis, & qu'il leur communique en effet. Si les chairs des victimes des Ebreux avoyent été ſacrifiées, au lieu que le pain de la table du Seigneur ne l'a point été ; cela eſt hors du deſſein de l'Apôtre, qui conſidere

dere icy ces parties du ſacrifice des Ebreux, comme mangées & non comme immolées ; comme des moyens & des argumens de la communion, que ceux, qui les mangeoyent, avoyent avecque l'Autel des Ebreux ; & non comme des ſacrifices expiatoires des taches legales & typiques du peché. Quant a nous apres le grand & divin ſacrifice de la Croix, *où Ieſus Chriſt s'eſt offert ſoy meſme par l'Eſprit eternel a Dieu ſon Pere ſans nulle tache, pour purifier nos conſciences*, par la purgation de nos pechez ; nous n'en pouvons plus demander d'autre ſemblable ſans accuſer celuy-là d'imperfection, qui ſeroit vn blaſpheme & vne ingratitude épouvantable. Il ne nous reſte que de jouïr des biens, qu'il nous a acquis, nous l'appliquant & y prenant part par vne vive foy ; & en ſuite, de luy en rendre vne reconnoiſſance ſincere & continuelle. C'eſt le deſſein de la ſainte Cene, inſtituée comme tous les Chrétiens en ſont d'accord, pour celebrer a jamais dans l'Egliſe la memoire de ſa precieuſe mort ; D'où vient que S. Paul en nomme la coupe *vne coupe de benediction, ou d'action de graces* ; & c'eſt auſſi ce que ſigni-

Hebr. 9. 14.

gnifie le mot *d'Eucariſtie* dont les anciens Peres luy ont donné le nom. Elle n'eſt pas elle meſme vn ſacrifice a parler proprement; mais la *commemoration d'vn ſacrifice*; *de celuy du* Seigneur. *Nous n'offrons* (dit vn Ancien, parlant de ce Sacrement) *aucun autre ſacrifice*, mais *nous celebrons la memoire de l'vnique & ſalutaire ſacrifice*. Ni là, ni dans le reſte de nôtre vie nous ne connoiſſons point d'autres ſacrifices, que les ſpirituels, comme les appelle S. Pierre; que tous fideles, ceux du peuple auſſi bien que les Miniſtres, doivent offrir a Dieu par Ieſus Chriſt, comme étant tous en luy vne *ſainte ſacrificature*, c'eſt a dire vn corps ou vne ſocieté de ſacrificateurs. Ces ſacrifices ſont la foy, l'eſperance, la charité, la juſtice, la temperance, la docilité, l'obeïſſance, la continuelle glorification du nom de Dieu & de celuy de Ieſus Chriſt ſon Fils nôtre grand Sauveur. Preſentez continuellement a Dieu des ames parées de ces precieuſes vertus, nettes des ſouïllures du vice, ſans avarice, ſans haine, ſans ambition, ſans envie, ſans lubricité; des ames enfin ſaintes & innocentes, avec vne chair chaſte & pudique. Ajoutez y le ſacri-

Theodor. in ep. ad Hebr. in c. 8.4.

1. *Pierre* 2.5.

Digitized by Google

crifice quotidien de vos prieres & loüanges, le parfum le plus agréable, que Dieu flaire ſur la terre, vos aumônes, & vos liberalitez pour le refraiſchiſſement des pauvres, que l'Apôtre appelle ailleurs
Phil. 4. 18. vne *odeur de bonne ſenteur, vn ſacrifice agréable & plaiſant a Dieu.* Faites état, que les pauvres domeſtiques de la foy, ſont vos autels, Ne les laiſſez jamais dégarnis de vos offrandes. Par ce moyen vous communierez auſſi au grand *autel* de l'Iſraël de Dieu que nous avons au deſſus des cieux, Ieſus Chriſt nôtre Seigneur, qui eſt tout enſemble nôtre autel, nôtre Pontife & nôtre victime. Car il promet de mettre ſur ſon conte tout ce que nous donerons aux fideles pour l'amour de luy, & de nous rendre avec vne magnificence divine pour le pain & l'eau & les autres petits biens periſſables de la terre, la gloire & l'immortalité celeſte. Voylà Freres bien aimez, les ſacrifices de proſperité, les pacifiques, & les offrandes, les autels & les ſervices des Chrétiens. Ieſus le Fils eternel du Pere, le grand & ſouverain Sacrificateur, qui nous en a baillé la diſcipline, nous face a tous la grace de nous en acquitter fide-

le-

Digitized by Google

fidelement durant tout le temps, que nous paſſons icy ſur la terre dans le parvis de ſon temple, pour eſtre receus vn jour dans le ſaint des ſaints non fait de main, a la contemplation de ſa gloire, & a l'éternelle jouïſſance de ſon bien-heureux Royaume. *Amen.*

SER-

Digitized by Google

* Prononcé à Charenton le 29. d'Aouſt 1666.

SERMON DIXHVITIESME.*

I. COR. X. 19. 20.

19. *Que dis-je donc? que l'idole ſoit quelque choſe? ou que ce qui eſt ſacrifié a l'idole ſoit quelque choſe?* Non.

20. *Mais je dis que les choſes, que les Gentils ſacrifient, ils les ſacrifient aux Diables, & non point a Dieu, Or je ne veux pas que vous ſoyez participans des Diables.*

CHERS FRERES;

Bien que la verité ſoit vne choſe ſi belle & ſi divine, qu'a parler proprement il ne ſe treuve rien, ni dans la nature, ni dans la revelation, qui ne ſoit d'accord avec elle; il faut pourtant avouër que la foibleſſe de nos ſens eſt ſi grande, que nous en jugeons ſouvent autrement; nôtre eſprit prenant quelquefois pour ſon ennemy ce qui eſt en bonne intelligence avec elle, & s'imaginant meſme de dé-

Digitized by Google

découvrit dans ſon propre party divers ſujets, qui la combattent. De cette illuſion naiſt la plus grand' partie des erreurs, & des doutes, qui débauchent les hommes de ſa profeſſion, ou qui du moins les empeſchent de l'embraſſer avecque toute la fermeté qu'elle demande a ſes diſciples. Ainſi pour la bien établir dans nos cœurs, ce n'eſt pas aſſez de nous la repreſenter clairement, ni de nous mettre devant les yeux les raiſons, où elle eſt fondée; Il faut encore diſſiper les nuages, qui nous en cachent la lumiere, & nous montrer, que ce qui luy paroiſt contraire, ne l'eſt point en effect. S. Paul dans les paroles, que nous venons de vous lire, en donne vn bel exemple a tous ceux, que Dieu a établis en ſon Egliſe, pour inſtruire ſon peuple. Car ayant montré a ces Corinthiens a qui il écrit, vne verité tres-importante, & leur en ayant meſme mis en avant des raiſons non moins claires & familieres que fortes & puiſſantes, avant que de conclurre ce diſcours, il chaſſe & écarte en ces deux verſets vne penſée fauſſe, mais apparente qui pouvoit s'elever icy dans leurs eſprits, & traverſer la créance

de ce qu'il leur veut perſuader. La verité qu'il a deſſein de leur apprendre, eſt comme vous ſavez, qu'il n'eſt pas permis aux Chrétiens de prendre aucune part aux ſacrifices des idolatres, ni aux feſtins pretendus ſacrez qu'ils celebroyét en ſuite. Le moyen, qu'il a employé pour l'établir eſt la communion, que nous avons avecque Ieſus Chriſt, & dont nous faiſons vne proteſtation publique & ſolemnelle a ſa table, y prenant le pain & la coupe, qui ſont la communion de ſon corps & de ſon ſang. Il a éclaircy & affermy cette preuve par l'exemple d'vne choſe toute ſemblable tirée de la religion des Ebreux, où chacun ſavoit que ceux, qui mangeoyent avec eux de la chair de leurs ſacrifices participoyent par ce moyen a leur autel, & a la religion Moſaïque, dont il étoit le principal ſymbole, & le plus conſiderable inſtrument. Il ne reſtoit qu'a ajoûter pour l'entier établiſſement de la verité, que ceux qui mangeoyent des ſacrifices des Payens communioyent donc auſſi a leur idolatrie; ce qui eſt incompatible avecque le Chriſtianiſme. Mais quelque claire que ſoit cette propoſition, neantmoins l'Apôtre

va

va au devant d'vne dificulté qu'il prevoyoit que ceux des Corinthiens, qui eſtoyent plus ſubtils, que le commun, y pourroyent former ; luy objectant ce qu'il leur diſoit luy meſme dans le huitieſme chapitre de cette epître, que *l'idole n'eſt rien au monde* & que n'étant rien, 1.Cor.8.4
on ne peut contracter aucune vraye communion avec elle, tout le bien & le mal, que les Payens en attendoyent, n'étant qu'vne fantaiſie vaine & chimerique, ſans aucun fondement de verité dans la choſe meſme. C'eſt-ce que S. Paul entend icy, quand rompant le fil de ſon diſcours, il demande, *Que dis-je donc que l'idole ſoit quelque choſe, ou que ce qui eſt ſacrifié a l'idole ſoit quelque choſe?* C'eſt l'objection, qu'il ſe doutoit bien, qu'on luy feroit ; comme ſi la comparaiſon qu'il vient de faire de la communion des Payens a leurs idoles avec celle des Chrétiens à Ieſus Chriſt, & avec celle des Ebreux a leur autel, induiſoit que l'idole ſoit quelque choſe de réel & de veritable, Rejettant donc cette fauſſe conſequence, & avoüant que ni l'idole, ny les choſes qu'on luy ſacrifioit n'étoyent rien, il dit qu'on ne laiſſoit pas en y pre-

nant part de contracter communion avecque les demons, a qui tous ces services des Payens étoyent rendus en effet sous les faux noms de ces vaines idoles, a qui on les addressoit. C'est ce que signifient les paroles suivantes. *Mais je dis que les choses, que les Gentils sacrifient ils les sacrifient aux demons & non point a Dieu.* D'où il tire enfin cette conclusion, qu'en prenant part a de semblables sacrifices, l'on contracte vne communion avecque les demons, qui bien loin d'estre innocente, est vne grande abomination. C'est-ce que l'Apôtre entend, quand il dit a la fin ; *Or je ne veux pas que vous soyez participans des demons.* Nous aurons donc trois choses a considerer dans ce texte ; La premiere l'objection, que l'on pouvoit faire a l'Apôtre, tirée de ce que l'idole n'est rien ; La seconde, la solution qu'il nous donne de cette objection, quand il dit que les sacrifices que les Gentils font a leurs idoles, se font en effet aux demons. La troisiesme, la conclusion qu'il en tire, que ceux qui mangent de ces sacrifices des Payens participent en communiant aux demons. Ce seront là s'il plaist au Seigneur les trois par-

parties de cette action. Pour la premiere l'objection apparente que l'on peut faire a l'Apôtre, eſt toute fondée ſur ce que *l'idole n'eſt rien*; au lieu que poſant en cette diſpute, que ceux qui mangent des ſacrifices des Payens, communient a leurs idoles, il ſemble ſuppoſer que l'idole eſt quelque choſe; étant clair, que l'on ne peut avoir de part ni de communion a ce qui n'eſt rien. C'eſt-ce qu'il prevoit qu'on luy pourra objecter, & dont il nie la conſequence en ces mots, *Que dis-je donc que l'idole ſoit quelque choſe, ou que ce qui eſt ſacrifié a l'idole ſoit quelque choſe?* c'eſt a dire, Cela s'enſuit-il de ce que j'ay dit & allegué pour montrer que le Chrétien ne peut manger en bonne conſcience des ſacrifices des idoles? Non, ce n'eſt pas ce que j'entens; I'avouë qu'a vray dire l'idole n'eſt rien: Ie ne pretens nullement qu'elle ſoit quelque choſe. Mais bien qu'elle ne ſoit rien, je dis que les victimes, qui luy ſont immolées par les Payens, ſont en effet ſacrifiées aux Demons; ſi bien que ceux qui en mangent, quoy que vous puiſſiez dire de l'idole, ne laiſſent pas en ce faiſant de communier aux Demons & d'en eſtre parti-

cipans. Pour bien entendre le fond de cette objection, il faut ſçavoir premierement ce que l'Apôtre entend par *l'idole*; & ſecondement quel eſt le ſens de ce qu'il en dit, que *l'idole n'eſt rien* comme il parle ailleurs, * ou que *ce n'eſt pas quelque choſe*, comme il parle icy. Car il eſt clair que ces deux expreſſions n'ont qu'vn ſeul & meſme ſens. Le mot d'idole eſt Grec; & ſelon l'origine qu'il a dans cette langue il ſignifie la reſſemblance ou l'image de quelque choſe que ce ſoit; & ſe prend ſouvent en ce ſens general par les anciens auteurs Payens, qui ont écrit en Grec. Mais parce que l'on appelle ainſi les portraits, les images & figures des faux Dieux qu'ils adoroyent, de là il eſt arrivé que le mot *d'idole* eſt devenu infame parmy les écrivains Eccleſiaſtiques, qui le prennent toûjours en mauvaiſe part, pour ſignifier non vne *image* ſimplement, mais vne image que l'on adore, & à laquelle on rend quelque ſervice religieux, comme faiſoyent les Payens aux figures & effigies de leurs Dieux. Et delà le mot s'eſt étendu encore plus loin; pour ſignifier non ſeulement vne image, mais auſſi toute autre

* 1. Cor. 8. 4.

cho-

choſe, de quelque nature qu'elle ſoit a laquelle l'on rend des honneurs religieux qui ne luy ſont pas deus; ſelon ce que dit David dans l'vn des ſes Cantiques, *qu'en effect tous les Dieux des peuples*, (c'eſt a dire des Payens) *ſont des idoles*. Car les anciens Docteurs de l'Egliſe & nous apres eux, ne donnons pas ſeulement le nom *d'idole* aux images, mais generalement a tous les ſujets, a qui les hommes rendent contre l'ordre de Dieu & la lumiere de la droite raiſon, l'honneur & le ſervice religieux, qui de ſa nature & en verité n'appartient qu'au Createur, ſeul Dieu & Seigneur ſouverain de l'Vnivers; comme quand nous appellons *idoles* des Egyptiens les animaux, qu'ils adoroyent; *idoles* des Grecs, les perſonnes meſmes de ceux qu'ils ſervoyent & repreſentoyent dans leurs temples; & le culte & les honneurs qu'ils leur rendent *idolatrie*, c'eſt a dire vn *ſervice d'idoles*. Les Theologiens de la communion Romaine reſſerrent beaucoup plus le ſens de ce mot, pretendant que dans l'vſage des Ecrivains Eccleſiaſtiques, le mot *d'idole* ne s'employe jamais, que pour ſignifier *l'image d'vne choſe fauſſe*, & qui n'eſt point

1. Chron. 16. 26.

en la nature, mais seulement dans l'esprit & en la fantaisie des hommes, qui en ont inventé la forme. I'avouë que *l'idole* represente ce qu'elle figure, autrement qu'il n'est en verité; parce qu'elle le represente, comme vn sujet adorable, ce qu'il n'est pas en effect; ou comme ayant quelque qualité qu'il n'a pas; comme l'idole Payenne, qui representoit Iupiter comme tonnant & foudroyant; qualité qui n'appartient qu'a Dieu. Mais bien que l'idole representaſt la choſe qu'elle figuroit, d'vne maniere fauſſe, & autrement qu'il ne falloit, ce n'eſt pas a dire pourtant, que le ſujet qu'elle repreſentoit, ne fuſt point du tout en la nature des choſes. Il n'y a point d'Ecrivain Eccleſiaſtique, qui n'appelle *idoles* les images du Soleil, de la Lune, & des autres aſtres, que les Payens nommoyent leurs *Dieux viſibles*, & a qui ils conſacroyent ces figures dans leurs temples & les y adoroyent; & neantmoins les ſujets, qu'elles repreſentoyent ſont des choſes, non fauſſes & imaginaires, mais vrayes & réelles, qui ſubſiſtent, comme chacun ſait, en la nature des choſes. Les auteurs Chrétiens donnent pareillement le nom *d'idoles* aux ima-

images de Iules Cesar, d'Auguste, de Caligula, faites & adorées des leur vivant par leurs sujets ; & néantmoins qui voudroit dire que ces Princes, qu'elles representoyent, n'étoyent point en la nature? que ce n'étoyent que des chimeres formées & imaginées seulement par ceux, qui les servoyent ? I'en dis autant des autres Empereurs Romains, qui durant le Paganisme étoyent presque tous canonisez & deïfiez apres leur mort ; & pareillement de la plûspart des Dieux de la fable adorez par les anciens Payens sous les noms de Saturne, de Iupiter, de Iunon, de Neptune, de Pluton, d'Hercule & autres en grand nombre. Car bien que leur pretenduë divinité, & la plus grande partie de leur histoire soit fausse & fabuleuse, & inventée a plaisir contre toute raison & verité ; ce n'étoit pourtant pas vne fable, mais vne verité claire & certaine, comme les anciens Chrétiens l'ont justifié dans leurs livres, que c'étoyent des personnes, qui avoyent vescu & regné autrefois en divers lieux ; tellement que leurs images ne representoyent pas vn néant, ou de simples imaginations de leurs Poëtes, mais de vrayes per-

personnes, dont les ames par consequent subsistoyent encore en la nature des choses. Il y a bien plus. Car les Saints Peres, comme S. Athanase * & S. Gregoire de Nysse, & plusieurs autres appellent les Ariens *idolatres*, parce qu'ils ne laissoyent pas d'adorer Iesus Christ, bien qu'ils ne creussent pas, qu'il fust vray Dieu eternel ; & le second Concile de Nicée, † qui a établi le service des images, condanne Nestorius d'idolatrie ; supposant qu'il adoroit Iesus Christ, bien qu'il ne le creust qu'homme simplement. Iesus Christ, est vne veritable personne, qui ne subsiste pas seulement, mais qui fait mesme subsister toute la nature. Et neantmoins l'image qui le representoit dans l'esprit, & dans les figures materielles, qu'ils en faisoyent (supposé qu'ils en fissent quelques vnes) ne laissoyent pas d'estre des Idoles dans le langage de ces Peres ; qui autrement auroyent eu tort, d'en appeller les adorateurs idolatres. L'histoire de l'Eglise nous apprend, qu'vn certain heretique nommé Carpocrate, avoit & servoit l'image de Iesus Christ en l'adorant & l'encensant ; Et que l'Empereur Alexandre severe, quoy que

* *Athan. Orat. 1. contr. Arian. Greg. Nyss. Orat. in Basil.*

† *Concil. Nic. 2. Act. 6. Tom. 2. fo. 6.*

Iren. l. 1. c. 24.

Payen,

Digitized by Google

Payen avoit dans ſa chappelle domeſtique avec ſes autres idoles, les *images de Chriſt & d'Abraham*. Les Peres appellent *idolatrie* le ſervice, que ces heretiques & cet Empereur rendoyent a ces images & les tenoyent par conſequent pour des idoles. S. Epiphane dit pareillement des femmes Collyridiennes, qui adoroyent la ſainte Vierge, que leur hereſie *fait vne idole*; * bien que leur ſervice euſt pour object vne perſonne ſainte & vivante dans les cieux. Tertullien & le Concile de Laodicée condannent expreſſement *d'idolatrie* le ſervice & l'invocation, que certains heretiques rendoyent aux ſaints Anges. Ainſi quelque veritable, que ſoit la nature & la ſubſiſtence des Anges, ces Peres ne laiſſoyent pas de tenir, que c'étoyent les idoles de ces gens-là; parce qu'ils les adoroyent. Et Charles Magne dans vn ouvrage, qu'il a ou écrit luy meſme, ou fait écrire ſous ſon nom, & qu'il approuva ſi bien, qu'il en envoya meſme vne copie au Pape Adrien, parlant des images des ſaints en general, *Nous n'appellons pas idoles* (dit-il) *les images que l'on met dans les Egliſes; mais afin qu'elles ne ſoyent pas nommées* idoles, *nous nous gardons*

Epiphan. Har. 79. p. 1058. C.

* τῆς εἰδωλολατρείας αὐτῶν ἀφίεσθαι.

Tertull. de Præscr. c. 32. p. 241. B. Concil. Laodic. c. 35.

Car. M. de Imag. l. 4. c. 18.

dons bien de les adorer & honorer, d'un culte religieux ; où vous voyez, que ce grand Prince avecque l'Egliſe de ſon temps, reconnoiſt que le nom *d'idole* appartient juſtement a toutes images, que l'on ſert religieuſement, de quelque condition que ſoit le ſujet qu'elles repreſentent, fuſt-ce meſme des ſaints & des Anges ; qui ſont ſans doute des choſes tres-réelles, & qui ſubſiſtent veritablement en la nature. Mais c'eſt peu, que les hommes de l'Egliſe parlent ainſi: le langage de l'Ecriture n'eſt pas different du leur. Le Concile de Trente conte le volume de la ſapience entre les livres divins. Certainement celuy qui en eſt l'auteur donne par trois fois le nom *d'idoles*, aux images d'vn Pere, ou d'vn Roy, faites & adorées par leurs enfans ou par leurs ſujets. Comment peut-on dire qu'elles ne repreſentoyent, que des fictions & des chimeres, & non de veritables ſujets, qui avoyent veſcu, & étoyent connus par ceux, qui leur rendoyent ces honneurs religieux ? Mais venons aux livres vrayement divins & Canoniques. Saint Etienne appelle expreſſement *idole* le veau d'or, auquel les Iſraëlites ſacri-

Sap.14. 27.29.30.

crifierent dans le desert ; & S. Paul presuppose, que c'est son vray nom, puis qu'il dit de ceux qui l'adoroyent, *qu'ils furent idolatres.* La vieille version Latine donne le mesme nom a l'image, de fonte de Mica ; & aux deux veaux, qu'Israël adoroit en Dan & en Bethel, * & que les septante † appellent semblablement *idoles.* Et néantmoins il est constant & par la consideration des choses mesmes, & par la confession des Iuifs, & de plusieurs excellens interpretes de la communion Romaine, que toutes ces figures étoyent faites pour representer le Seigneur, le vray Dieu d'Israël, & le Rocher, d'où est sorty l'estre de toutes les creatures. Ainsi dans le langage de Dieu & de l'Eglise ancienne, toute image a qui on rend vn service religieux, est vne idole, de quelque nature que soit le sujet qu'elle represente, vray ou faux ; bon ou mauvais ; saint ou profane. Ce n'est pas la condition de ce qu'elle represente ; mais l'honneur & le culte, qu'on luy rend, qui luy acquiert le nom d'idole. D'où vous voyez combien est non seulement fausse & inique ; mais encore vaine & inutile a leur cause l'accusation, que quel-

Act 7. 41. 1. Cor. 10. 7. Isa. 17. 5. * Osee 4. 17. & 13. 2. & 14. 9. † Ibid. apud LXX.

Digitized by Google

quelques vns des Latins intentent a nos Bibles d'avoir mal traduit ces paroles du second article de la Loy ; *Tu ne te feras aucune image taillée*, pretendant qu'il falloit dire, *Tu ne te feras aucune idole.* I'ay dit, que le crime, qu'ils nous imputent d'avoir mal traduit, eſt faux & injuſte. Car la parole Ebraïque * icy employée par le Seigneur ſignifie preciſement & ſelon ſon origine, & ſelon l'vſage commun de l'Ecriture *vne image taillée* ; comme ſçavent ceux qui entendent la langue ; & les LXX meſme dont on allegue icy l'autorité contre nous, la traduiſent ainſi en plus de quarante lieux du vieux Teſtament ; & la verſion Latine, que le Concile de Trente a canoniſée, l'a ainſi interpretée, † dans ce paſſage meſme ; & le Catechiſme de ce Concile, * publié en Italien vulgaire par l'ordre du Pape Pie V. l'a repreſenté comme nôtre Bible, & preciſement en autant de mots ; & ces ſavans hommes, que l'on appelle Ianſeniſtes, n'ont pas ſeulement dit, *vous ne vous ferez point d'idole* ; mais ſuivant ces grandes autoritez, ont auſſi ajouté, ny *image taillée*, en François dans les Heures, qu'ils ont publiées en nôtre langue.

פֶּסֶל

† *Exode 20.4. Non facies tibi ſculptile.*

* *Catech. de Trente in Vinet. a.1567. p.319. Non ti farai alcuna imagine ſcolpita.*

Office de l'Egliſe vous ne ferez point d'idole ni d'image taillée.

gue. Mais j'ay dit en second lieu, que cette calomnie leur est inutile ; parce que quand on traduiroit, *Tu ne te feras point d'idole*, le sens n'en auroit pas moins d'étenduë, & comprendroit toûjours la defense de toute image, qui se fait pour luy rendre quelque honneur religieux, de quelque nature ou condition, que puisse estre au reste la chose qu'elle represente. Mais ceux de Rome alleguent icy pour appuyer leur erreur, la parole de S. Paul, *que l'idole n'est rien* ; & celle-cy de nôtre texte, dont le sens est mesme, *Que dis-je donc que l'idole soit quelque chose ?* Car niant fortement, que sa pensée soit de dire, que l'idole soit quelque chose, il est clair, qu'il entend *qu'elle n'est rien* ; parce qu'autrement elle seroit quelque chose, ce qu'il rejette & denie ; comme il paroist par la maniere, dont il parle en interrogeant, & par ce qu'il adjoute incontinent ; *Mais je dis que les sacrifices des Payens sont sacrifiez aux demons. L'Apôtre dit, que l'idole n'est rien* (dit l'adversaire) *parce qu'encore que ce soit quelque chose, quant a la matiere, en quoy elle consiste ; neantmoins quant a sa forme, ce n'est rien, parce qu'elle represente ce qui n'est rien, & que par*

Bell. l. 2. de reliq. & imag. c. 5. §. Tert. quia B.

par conſequent elle ne repreſente pas veritablement, & ainſi n'eſt pas elle meſme. L'obſcurité de ces paroles enveloppées en montre aſſez la foibleſſe & la fauſſeté. Car la verité eſt ſimple, & ce qui eſt fort, penetre & ſe fait ſentir; au lieu que l'on a de la peine, a entendre ce que veut dire ce diſputeur. *L'idole eſt quelque choſe materiellement; l'idole n'eſt rien formellement.* Et pourquoy n'eſt-elle rien formellement? *Parce* (dit-il) *qu'elle repreſente ce qui n'eſt rien*; S. Paul ne le dit pas; & c'eſt ce qu'il falloit prouver. Au lieu de le prouver, l'adverſaire nous le redit encore vne fois. L'idole repreſente ce qui n'eſt qu'vn rien; Pourquoy? Parce que S. Paul dit, que *l'idole n'eſt rien.* Et pourquoy S. Paul dit-il, que l'idole n'eſt rien? Parce (dit l'adverſaire) qu'elle repreſente ce qui n'eſt qu'vn rien. N'eſt-ce pas là vne belle & agreable maniere de prouver vne choſe dont on eſt en doute? Mais encore ſi l'image n'eſt rien quant a ſa forme, parce qu'elle repreſente ce qui n'eſt rien; comment peut on dire que l'idole du Soleil ne ſoit rien formellement, veu que ce qu'elle repreſente bien loin de n'eſtre rien, eſt la choſe du monde la

plus

plus belle & la plus noble, dont la nature & la subsistence est la plus claire & la plus reconnuë par tout le genre humain? Mais ce que l'Apôtre ajoute refute aussi la glose de l'adversaire. Car il ne dit pas seulement, que *l'idole n'est aucune chose*; Il ajoûte en mesme sens, que ce qui luy est sacrifié *n'est aucune chose. Que dis-je donc? Dis-je que l'idole soit quelque chose, ou que ce qui luy est sacrifié soit quelque chose?* Il ne dit ni l'vn ni l'autre. Il dit donc, que ce qui est sacrifié a l'idole n'est rien non plus que l'idole mesme, & dit l'vn & l'autre en mesme sens. Mais il est clair, que l'on ne peut entendre que le sacrifice de l'idole n'est rien, au sens que l'adversaire pretend, pour dire qu'il ne represente rien de vray & de réel. Car le sacrifice, c'est a dire vn agneau ou vn bœuf, ou quelque autre animal immolé a l'idole, n'est pas vne image, qui represente vne autre chose. Ou si vous dites qu'encore qu'a parler proprement l'animal sacrifié ne soit pas vne image, il represente pourtant la personne pour qui il est immolé; tant y a qu'il est certain que la personne qu'il represente en ce sens, est vne chose réelle & veritable, & non vn songe.

ou vne chimere. Ainſi quoy que l'on puiſſe dire, il n'eſt pas poſſible d'entendre ce que l'Apôtre écrit du ſacrifice, au ſens que l'on pretend. Il n'y faut donc pas prendre non plus ce qu'il a dit de l'idole meſme. Mais l'adverſaire abuſant de l'ambiguité des paroles icy employées par S. Paul en a fait vn ſophiſme pour nous abuſer & nous faire tomber dans ſon erreur. Le mot *d'idole*, le premier qui ſe trouve en la propoſition de l'Apôtre ſignifie deux choſes, comme nous l'avons montré, ou l'image conſacrée a vn faux-Dieu, ou le faux-Dieu, a qui elle eſt conſacrée. L'adverſaire le prend pour l'image; au lieu que S. Paul l'entend du Dieu, a qui l'image eſt conſacrée. Car il entend *l'idole* a qui le ſacrifice eſt preſenté; comme ce qu'il ajoûte le montre, que ce qui *eſt ſacrifié a l'idole n'eſt rien.* Or les Payens n'offroyent pas leurs ſacrifices a l'image, mais au faux-Dieu repreſenté par l'image; comme ils le témoignent eux meſme dans vne infinité de lieux des livres, qui nous reſtent d'eux; & comme il paroiſt par l'Hiſtoire de S. Paul & de S. Barnabé dans les Actes, où nous liſons que les Lycaoniens les prenant pour

Act. 14. 12, 13.

pour Iupiter & Mercure, amenerent des taureaux non au temple de la ville où étoyent les images de ces Dieux prétendus, mais au lieu où étoyent ceux qu'ils prenoyent pour eux ; voulant leur sacrifier a eux mesmes & non a leurs images. S. Paul entend donc icy par l'idole, dont il parle, le faux-Dieu auquel se faisoit le sacrifice, & non l'image, qui le representoit ; comme l'adversaire le suppose faussement. La seconde parole de S. Paul est, que *l'idole n'est pas quelque chose*, ou comme il parle ailleurs *qu'elle n'est rien*. Cela est encore ambigu ; & se peut prendre ou pour dire n'estre *rien* simplement & absolument n'avoir pour tout aucun estre, ou a vn certain égard seulement n'estre pas ce que l'on paroist, n'estre pas du prix & de la valeur, que le monde s'imagine. L'adversaire le prend au premier sens, & l'Apôtre l'entend au second. Et avant que la passion de l'erreur eust introduit dans la religion, la chicane, le sophisme & la subtilité de la Metaphysique & de la Logique, tous ceux qui lisoyent, ou qui interpretoyent l'Ecriture, le prenoyent ainsi. En effect l'vne & l'autre de ces deux expressions de

S. Paul eſt claire & populaire, & tres-facile a entendre. Nous parlons tous les jours ainſi, diſant qu'*vne choſe n'eſt rien*, pour ſignifier qu'elle n'eſt pas conſiderable. S. Paul en vſe ſouvent de meſme; & jamais en autre ſens. Ainſi dans cette
1.Cor.3.7. epitre il nie, que *celuy qui plante, ou qui arroſe ſoit quelque choſe*. Veut il dire, qu'encore qu'ils ſoyent quelque choſe quant a leur *matiere*, ils ne ſont rien quant a leur *forme*? ſelon la belle interpretation de l'adverſaire? Loin d'icy la ruſe & la ſubtilité. L'Apôtre parle de bonne foy; Il n'y a perſonne, qui n'entende bien qu'il veut dire, que tout le travail de ces deux ouvriers eſt peu de choſe; que ce n'eſt rien, au prix de ce qu'y fait le Seigneur, *qui donne l'accroiſſement*. Ailleurs il dit
Gal.2.6. parlant de S. Pierre, de S. Iacques, & de S. Iean, qu'*ils ſembloyent eſtre quelque choſe*. Entend il ſimplement, qu'ils ſembloyent eſtre des creatures doüées de quelque eſtre réel a l'égard de leur matiere & de leur forme? qu'ils ſembloyent n'eſtre pas des ſonges ou des chimeres! C'eſt le ſens de l'adverſaire. Peut on rien ſonger de plus fade, de plus ridicule, & de plus indigne de S. Paul? Mais où eſt l'hom-

l'homme, qui ne voye, que S. Paul veut dire, que ces Apôtres ſembloyent eſtre quelque choſe de grand, & d'eminent par deſſus tous les autres? qu'en faiſant comparaiſon d'eux avecque les autres, il ſembloit que les autres ne fuſſent rien? & qu'eux ſeuls ſembloyent eſtre quelque choſe? & comme il s'en explique magnifiquement trois verſets plus bas, que ces trois hommes ſembloyent eſtre les *colomnes* dans le college des Apôtres? Comme ſi vous diſiez qu'au prix d'eux les autres ne paroiſſoyent, non plus que du moilon dans vn baſtiment, en comparaiſon des grandes colomnes, qui en ſoûtiennent tout le faix, & qui en ſont les plus beaux ornemens. Il dit encore ailleurs parlant d'vn homme preſomptueux; qui a trop bonne opinion de luy meſme, *Si quelcun penſe eſtre quelque chaſe*; veut il dire, s'il penſe n'eſtre pas vn ſonge, mais vn tout compoſé de ſa matiere & de ſa forme, vne bouë animée de ſon ſouffle? A ce conte l'Apôtre auroit tort de dire d'vn pareil homme, qu'il ſe trompe luy meſme par ſa fantaiſie. Cette penſée ne ſeroit pas vne fantaiſie; & il n'y a point d'homme, quelque pauvre & *La meſme* v. 9. *Gal.* 5. 3.

miſerable qu'il ſoit, qui ne puiſſe avoir vn pareil ſentiment de luy meſme ſans ſe tromper; ſans bleſſer ni la verité ni la modeſtie. Et néantmoins c'eſt là le ſens de l'Apôtre, ſi vous prenez l'Adverſaire pour l'interprete de ſes paroles. Auſſi eſt-il clair, que la penſée de l'Apôtre eſt toute autre; qu'il entend, que cet homme, dont il chatie la vanité, penſe eſtre quelqe choſe de grand, & de ſingulier; qu'il croit eſtre ſi relevé au deſſus du commun, que les autres hommes ne ſoyẽt que des ombres au prix de luy. C'eſt encore le ſens de ce que dit Gamaliel d'vn *Act.5.36* certain Theudas, qui s'éleva entre les Iuifs, les appellant a la liberté, & aſſemblant des gens ſous l'eſperance, qu'il leur donnoit de ſecouër le joug des Romains; Gamaliel dit qu'*il ſe diſoit eſtre quelque choſe, ou quelcun*; c'eſt a dire quelque grand homme extraordinaire, ſuſcité de Dieu pour les delivrer; leur donnant poſſible, a entendre qu'il étoit le Meſſie. En effect il y a des exemplaires, qui *Act.8.9.* liſent, qu'il *ſe diſoit eſtre quelque grand*; tout de meſme qu'il eſt dit de Simon le Magicien dans le meſme livre qu'il *ſe diſoit eſtre quelque grand*; c'eſt a dire vn grand

grand homme, vn *grand perſonnage*, comme nôtre Bible l'a exprimé. De là vous voyez que par la raiſon de l'oppoſition, il faut auſſi prendre au meſme ſens l'autre expreſſion, où l'Apôtre dit de certains ſujets, qu'ils *ne ſont rien*. Il ne pretend pas en parlant ainſi d'eux, les reduire dans le néant, ni les dépouïller de leur nature ou de leur forme legitime & naturelle; mais ſeulement de leur ôter ce qu'eux meſmes, ou les autres leur attribuoyent de trop, d'excellence, d'avantage, ou de force. Comme quand il dit, *que la circonciſion n'eſt rien, & que le prepuce n'eſt rien*, pour ſignifier, comme il s'en explique luy-meſme par deux fois dans l'épitre aux Galates, qu'en *Ieſus Chriſt ni l'vne ni l'autre de ces choſes n'a aucune vertu*; c'eſt a dire que pour eſtre circoncis ou pour ne l'eſtre pas, on n'en eſt ni meilleur ni pire Chrétien. Il ôte a la circonciſion, non l'eſtre réel qu'elle a en la nature, mais l'avantage & la valeur, qu'elle avoit dans l'eſprit des Iuifs & des Iudaïſans, qui l'eſtimoyent neceſſaire pour eſtre juſtifié devant Dieu, & ſauvé. Et dans cette épitre encore, lors que ſuppoſant qu'vn homme ayt le

1. Cor. 7. 19.

Gal. 5. 6. & 6. 15.

don de la Prophetie, la connoiſſance de
1. Cor. 13. 2. tous les myſteres, & de toute la ſcience, & tout ce que l'on peut avoir de foy juſques a tranſporter les montagnes, ſans avoir la charité, il dit d'vn tel homme, qu'avec toute cette pompe *il n'eſt rien*. Comment n'eſt-il rien; s'il prophetiſe, s'il connoiſt les ſecrets & les ſciences; s'il croit & s'il tranſporte les montagnes? laiſſons les bagatelles de la chicane; Ce que l'Apôtre entend eſt clair, que cet homme, tel qu'il le ſuppoſe, n'a pas le principal & le vray tout de l'homme, ſa plus haute & ſa plus neceſſaire perfection, c'eſt a dire le ſalut, au prix duquel tout le reſte, quelque brillant & éclatant qu'il ſoit, n'eſt rien au fond, puis qu'il n'empeſche pas l'homme d'eſtre la plus malheureuſe de toutes les créatures? Il avoit exprimé la meſme choſe autrement dans le verſet précedent, diſant que ſans la charité on eſt comme l'airain, qui reſonne, ou comme la cymbale, qui *fait vn bruit* inutile; c'eſt a dire comme vne choſe de néant. Eſtre *vn airain*, ou *vne cymbale qui reſonne en vain, & n'eſtre rien*, ſignifient la meſme choſe dans le ſtile de l'Apôtre. Il dit de ſoy meſme en quelque en-

endroit, qu'*il n'eſt rien*, bien quil proteſte au meſme lieu, qu'*il n'eſt en aucune choſe moindre que les plus excellens Apôtres.* 2 Cor. 12. 11. Il avoit donc ſans doute toute la matiere & toute la forme legitime des plus grands Apôtres. Et avecque tout cela, il dit pourtant, *qu'il n'eſt rien*, & dit vray ſans doute. Car ni ſa langue ni ſa plume n'ont jamais rien dit ny écrit, qui ſoit faux. Comment dit-il donc, qu'*il n'eſt rien ?* Parce que ce qu'il avoit, n'étoit pas a luy; il étoit a Ieſus Chriſt, duquel il l'avoit receu, & auquel il le poſſedoit, Il n'étoit rien en luy meſme. Il étoit tout ce qu'il étoit, en Ieſus Chriſt. Il dit enfin dans le lieu que nous avons desja touché, du preſomptueux, qui penſe eſtre quelque choſe, qu'*il n'eſt rien.* Comment n'eſt il rien s'il *penſe* ? s'il n'eſt homme, il n'eſt pas capable de penſer. Mais l'Apôtre entend qu'il n'eſt rien de ce qu'il penſe eſtre; qu'il n'eſt pas ce qu'il s'imagine d'eſtre. Ce ſont-là, ſi ma memoire ne me trompe, tous les lieux, où l'Apôtre a employé ces deux expreſſions *eſtre quelque choſe*, ou *n'eſtre rien*; toûjours conſtamment comme vous voyez, en vn ſens tres-éloigné de ce rien *materiel* & *for-*

formel, dont l'adverſaire nous met le nom en avant ; comme vn vain épouventail, pour faire peur aux ignorans & aux infirmes qui n'entendent pas ſon jargon. Diſons donc qu'il faut auſſi prendre ce que dit l'Apôtre, que *l'idole n'eſt aucune choſe, ou qu'elle n'eſt rien*, au meſme ſens qu'il employe ces expreſſions par tout ailleurs, pour dire que l'idole, c'eſt a dire le faux Dieu repreſenté par ſon image, n'a rien de l'excellence, ny de la Divinité, que les Payens luy attribuoyent ; qu'elle n'a aucun des avantages, qu'ils luy donnoyent, ni l'efficace, quils en attendoyent dans la religion, ſoit pour purifier leurs ames de leurs pechez, ſoit pour les éclairer de la lumiere de la verité, ſoit pour les benir & les rendre heureux en leur vie, ou apres leur mort. C'eſt auſſi le ſens de ce qu'il ajoûte, que *le ſacrifice de l'idole* n'eſt rien non plus, c'eſt a dire qu'il n'a nulle force ni vertu pour appaiſer la colere de la divinité, ou pour la rendre propice & favorable aux hommes. C'eſt là le vray *rien*, & le vray *néant* des idoles & de tous les ſacrifices & ſervices, que les hommes vains ſeduits par les artifices de Satan, leur

leur presentoyent & leur rendoyent autrefois. Demandez en l'avis aux Peres; L'vn vous dira, *que les idoles sont & subsistent a la verité; mais qu'elles ne peuvent rien.* Vn autre dira, *Que les Payens servent des choses, qui sont a la verité; mais qui ne sont pas adorables; Qu'elles sont quelque chose; mais qu'elles ne sont rien pour le salut.* Vn autre vous expliquera le sens de ce passage mesme de l'Apôtre en ces mots; *Que personne ne pense qu'en parlant ainsi des idoles & des choses qui leur sont sacrifiées, je veüille dire qu'elles ayent quelque force ou vertu, & qu'elles puissent d'elles mesmes soüiller celuy qui y participe.* Demandez a leurs enfans ce qu'ils en ont creu. Ils vous diront tous choses semblables, ou en propres termes, ou en mesme sens, & vous n'en trouverez aucun jusques a ces derniers siecles, qui entende autrement les paroles de S. Paul sur ce sujet. C'est aussi ce que l'Ecriture signifie par les noms de *vanité, des choses de neant, de fausseté, de mensonge*, qu'elle donne souvent aux idoles; pour signifier, non qu'elles n'ayent point d'estre, mais qu'elles trompent les hommes, n'ayant pas en elles l'excellence & la dignité qu'on

Chrysost. hom. 20. in 1. Cor. Aug. l. 20 contr. Faust. c. 5. Theodoret. in 1. Cor. 10 19. Voyez Theophylacte, & Oecum. sur ce lieu.

s'i-

s'imagine, ni la puiſſance & la ſageſſe pour donner a ceux qui les ſervent, le ſalut, qu'ils s'en promettent. Ainſi Mes Freres, nous avons ce me ſemble, aſſez expliqué les paroles de l'Apôtre, que l'idole ni le ſacrifice qui luy eſt offert, eſt vn rien & vn néant. Le temps qui s'eſt écoulé ne nous permettant pas de paſſer outre, nous contraint de remettre la conſideration des deux autres parties a vne autre fois, ſi Dieu le permet. Beniſſons-le, de la grace, qu'il nous a faite de nous tirer de l'abyſme d'erreur & de folie, où les Nations ont ſi long-temps été plongées, & où quelques vnes le ſont encore aujourd'huy, ſervant des choſes de néant, vuides de toute vertu, & incapables de les ſanctifier & de les ſauver. Beniſſons-le de ce qu'il nous a appellez a la vive & inépuiſable ſource de ſalut, de lumiere & de verité; ſe manifeſtant a nous en ſon Fils, & nous montrant le vray Dieu eternel, celuy qui EST, a proprement parler, poſſedant ſeul pleinement & immuablement tout L'ESTRE, & toute la Vie; au lieu que le reſte, quelque grand & parfait qu'il paroiſſe, n'en tient que quelque goute, que ce ſouverain

rain principe de tout bien luy a communiquée ; & encore pour en jouïr, non tout a la fois, mais par diverſes portions ſucceſſivement les vnes apres les autres, autant qu'il plaiſt a celuy, qui leur a diſpenſé ce qu'ils en ont. D'où s'enſuit qu'il n'y a que luy qui ſoit ; Tout le reſte coule plûtoſt qu'il n'eſt ; ne s'arreſtant nulle part ; comme vne riviere, qui ne ſubſiſte que dans le flux continuel de ſes eaux. Devant la Majeſté de ce grand & incomparable Seigneur, non ſeulement les *idoles*, qui ne ſont qu'vne tres-petite & tres-foible partie des creatures ; mais les Nations meſmes de l'Vnivers toutes entieres, *ne ſont que comme vn rien* (dit le Prophete) *& il les tient pour moins que rien, & pour vne choſe denéant.* Isa. 46. 17. Nous en pouvons dire autant des cieux meſmes, & du bien-heureux peuple ſpirituel & immortel, qui y habite. Toutes leurs legions & leurs armées, leurs lumieres & leurs beautez, ne ſont rien au prix de Dieu le Createur ; & comme le Soleil ne ſe leve pas pluſtoſt ſur nôtre horizon, que toutes les étoilles de la premiere auſſi bien que de la derniere grandeur, diſparoiſſent en vn moment,

ment, le vif éclat & la riche abondance de la lumiere, que le bel Aſtre répand par tout dans nos airs, effaçant tout a coup celle de tous les autres corps celeſtes; Il en eſt de meſme de nôtre Dieu. Il eſt ſi grand, il eſt ſi haut; il eſt veſtu d'vne gloire ſi immenſe, que rien ne paroiſt où il ſe montre. Nôtre terre, nos mers, nos montagnes, nos iſles, nos villes, ces cieux immenſes, qui s'etendent ſur tout l'vnivers, avecque tous ces grands corps, qui y roulent, & les innombrables eſprits, qui y vivent, s'enfuyent a ſa veuë; & ſemblent ſe retirer dans leur premier néant, ne ſe voyant non plus, que s'ils n'étoyent plus en effect. C'eſt en luy Chers Freres, & en luy ſeul, que nous treuverons tous ce que ſes Propheres nous en ont dit; vne bonté infinie pour nous aimer, vne puiſſance qui n'a point de bornes pour nous ſauver, & vne ſageſſe incomprehenſible pour nous gouverner. Il n'eſt pas comme les hommes & leurs idoles, qui mentent a ceux qui les ſervent; L'effet decouvrant enfin, qu'ils ne ſont rien de ce que l'on s'en imagine. Dieu donnera beaucoup plus qu'il ne promet; & quelque haut

que

que nous puiſſions pouſſer nos penſées & nos eſperances, il n'eſt pas poſſible qu'elles ne demeurent toûjours bien bas au deſſous du nombre, de la grandeur, & de la gloire des biens eternels, qu'il nous a preparez en ſon Fils. Attachons nous a ſa grande & glorieuſe Majeſté. Que nos ames n'adorent, que nos entendemens n'admirent, que nos cœurs n'ayment, que toute nôtre vie ne glorifie autre que luy. *Qui ne te craindroit ô Roy des nations* ; C'eſt a toy ſeul qu'appartient la crainte, & l'amour, la reverence & le ſervice. Cherchons le & le contemplons en ſon Fils Ieſus Chriſt, qui ſeul en eſt la vraye & parfaite image. *La plenitude de ſa divinité habite en ce divin Fils corporellement* & en luy ſeul nous ont été manifeſtez *les treſors cachez*, non *de ſapience* & de *ſcience* ſeulement, mais auſſi de benediction, de ſalut & de vie. Il vous appelle pour dimanche prochain a ſa table ſainte. Freres bien aymez, où il vous diſpenſera le pain, vivant & vivifiant, avecque la coupe de ſalut, le vin du ſep myſtique & eternel, la cauſe vnique de tout ce que vous avez de graces, & de tout ce que vous eſperez de gloire. Puri-

Ier. 10. 7.

Col. 2. 3.

rifiez vos ames avecque les larmes d'vne ſincere penitence, & avecque le feu d'vne foy vive, & d'vn zele ardant. Faites abonder les fruits de vôtre juſtice en aumônes & en toute ſorte de bonnes œuvres. Prenez des habits neufs, & vous dépouïllez de ces haillons, la robe de confuſion & de malheur; dont le vieux Adam nous a couverts. Reveſtez le nouvel homme, ce meſme Ieſus, qui vous convie a ſon feſtin, comparoiſſant a ſa table avecque ſon humilité, ſa douceur ſa charité, ſon amour. Ce ſont les habits, qu'il vous demande. Si vous y venez en cet état, il vous fera goûter & connoiſtre par experience, combien il eſt bon a
Pſ.73.24 ceux qui le ſervent, & apres vous avoir conduits par ſon conſeil, il vous recevra vn jour en ſa gloire. *Amen.*

SER-

SERMON DIXNEVFVIESME. * * Prononcé à Charenton le 3. jour d'Octobre 1666.

I. COR. X. 19. 20.

19. *Que dis-je donc ? que l'idole ſoit quelque choſe ? ou que ce qui eſt ſacrifié a l'idole ſoit quelque choſe ?* Non.

20. *Mais je dis que les choſes, que les Gentils ſacrifient, ils les ſacrifient aux Demons, & non point a Dieu, Or je ne veux pas que vous ſoyez participans des Demons.*

CHERS FRERES;

Il vous peut ſouvenir, que dans la derniere action que nous fiſmes ſur ce chapitre de l'Apôtre, nous fuſmes obligez de remettre a vne autre occaſion l'explication du dernier de ces deux verſets, que nous venons de vous lire, ayant conſumé tout nôtre temps a éclaircir le ſens du premier contre la reſiſtence & les vains efforts de l'erreur. Car la verité étant ſimple, pure & de bonne foy, au

lieu que l'erreur eſt double, enveloppée & artificieuſe, il faut beaucoup moins de temps pour expliquer la premiere, que pour refuter la derniere. Pleuſt a Dieu, que nous n'euſſions autre taſche, que de vous repreſenter la ſainte doctrine du Seigneur & de ſes Apôtres, avecque les devoirs, qu'elle nous ordonne de rendre a Dieu & a nos prochains! Ce ſujet ſeroit beaucoup plus agreable & plus ſalutaire pour vous, & moins difficile, & moins ennuyeux pour nous, que d'avoir preſque a chaque pas a combattre les fauſſes traditions des hommes, & a effacer les vaines couleurs, dont on pretend inutilement de les farder. Mais il ne s'eſt jamais veu de ſiecle, où les ſerviteurs de Dieu ayent peu joüir de ſa verité en paix; Satan, le pere de menſonge, luy a toûjours fait la guerre; plus forte je l'avouë & plus violente en vn temps qu'en l'autre; mais tant ya, qu'elle n'a jamais eſté exempte de ce trouble; Dieu le ſouverain Arbitre & diſpenſateur des choſes humaines l'ayant ainſi permis, ſoit pour l'exercice & pour l'épreuve des fideles; ſoit pour la juſte punition de ceux, qui ne reçoivent pas ſa ve-

verité celeſte avecque la dilection & la reverence, qui luy eſt deuë. Mais s'il y eut jamais aucun ſiecle, où cette guerre ayt troublé le repos de l'Egliſe & du monde, c'eſt celuy-cy ſans doute, où l'erreur outre la multitude & les qualitez éclatantes de ſes advocats, employe encore contre la verité plus de ſubtilité & d'eloquence, qu'elle n'a peut eſtre jamais fait depuis le commencement du Chriſtianiſme jusques a nous. C'eſt-ce qui nous rend l'explication de la parole de Dieu plus penible, & qui nous empeſche d'y avancer autant, que vous & nous le deſirerions. Mais le travail n'eſt rien, pourveu que vous en ſoyez edifiez. Dieu ſçait, que c'eſt nôtre deſſein; & vous & nous le devons prier ardemment, que ſa benediction nous en donne le ſuccez, que nous ſouhaitons. Pour reprendre donc le fil de nôtre traité ſur les paroles du S. Apôtre, nous le diviſaſmes en trois parties; dont la premiere, contenuë dans le premier de ces deux verſets, vous fut ſuffiſamment expliquée dans nôtre action precedente, où nous montraſmes en quel ſens il faut entendre, ce que nous y liſons, *que l'idole n'eſt rien*, & que *ce qui eſt ſacrifié a*

l'idole n'eſt rien non plus. C'eſt ce que l'Apôtre prevoyoit, que l'on pourroit luy objecter ſur ce qu'il preſſe ſi fort les fideles de Corinthe, de renoncer au commerce de tous les ſervices, que les Payens rendoyent aux idoles; comme ſi c'étoit ſe ſouïller, que d'y prendre la moindre part. Car comment ce qui n'eſt rien, eſt il capable de polluer vne perſonne? Si l'idole, ou ce qui luy eſt ſacrifié n'eſt rien, quelle force & quelle vertu peut avoir l'vne & l'autre de ces choſes pour imprimer quelque ſouïlleure dans l'ame de ceux qui y touchent, ou qui y participent? L'Apôtre pouvoit répondre, que cela meſme que l'idole n'eſt rien, nous doit faire abhorrer ſa communion; puis que c'eſt vne choſe tout a fait indigne de la connoiſſance & de la conſcience d'vn Chrétien, de témoigner & de donner a entendre, par aucune de ſes actions, qu'il tienne pour vne Divinité ce qui n'a rien en ſoy de la force, de la puiſſance, & en vn mot de la Majeſté de cette ſouveraine Nature, qu'il adore, & qu'il ſçait bien eſtre ſeule adorable. Mais il reſout l'objection bien plus fortement, nous montrant par la réponce, qu'il y fait, que

que non seulement la communion de l'idole & du service qu'on luy rend, n'est pas permise, ou supportable; mais que c'est mesme vne si grande abomination que tout fidele en doit avoir vne extreme horreur. Car apres avoir rejetté ce qui sembloit se pouvoir induire de son discours, qu'il tinst, que l'idole soit quelque chose, contre ce qu'il avoit enseigné luy mesme ailleurs, que *l'idole n'est rien*; Non ce n'est pas ce que j'entens, dit-il; Ie ne retracte rien de ma premiere doctrine; Mais voicy ce que je dis, & que j'ay presuppose dans toute l'exhortation, que je vous ay faite, qu'encore que l'idole soit vne chose de neant, sans aucune force ny vertu; la verité est pourtant, que les Payens, qui l'adorent, comme si c'étoit vne Divinité, sacrifient au fond & en effet aux demons tout ce qu'ils pretendent sacrifier a leurs idoles. C'est comme vous voyez, le sens de ces paroles; *Mais je dis que les choses, que les Gentils sacrifient, ils les sacrifient aux demons, & non a Dieu.* D'où s'ensuit, que ceux qui mangent des choses sacrifiées par les Gentils, sont participans des demons; & de là il n'y a personne qui ne voye

combien le Chrétien doit abhorrer le manger de telles viandes, puiſque les demons ſont les ennemis mortels de Ieſus Chriſt & de ſon Evangile, & les auteurs du menſonge & de la perdition eternelle. C'eſt la concluſion, que l'Apôtre tire de ſa réponce, & qu'il renforce encore par la conſideration de ſon affection & de ſon deſir dans la ſeconde & derniere partie de ce texte en ces mots. *Or je ne veux point, que vous ſoyez participans des demons.* Ainſi pour m'acquitter de ce que je vous promis dans mon action precedéte, & pour achever maintenant ce que je commençay alors, j'auray s'il plaiſt au Seigneur a conſiderer & expliquer ces deux dernieres parties du texte de l'Apôtre; La premiere que les ſacrifices des Payens ſont offerts & appartiennent aux demons; & l'autre que c'eſt vn malheur tres-contraire & a la volonté du Seigneur, & aux communs ſouhaits de tous les ſerviteurs de Dieu, qu'aucun des fideles, baptiſez au nom de Ieſus Chriſt, & conſacré a ſa ſainte & divine diſcipline ayt jamais aucune part avecque les demons ny en ce ſiecle, ny en l'autre.

Pour

Pour la premiere partie l'Apôtre dit, *que les choſes que les Gentils ſacrifient, ils les ſacrifient aux demons, & non a Dieu.* Il proteſtoit ailleurs aux Roy Agrippa de ne rien dire hors les choſes predites par la loy & les Prophetes; & nous liſons qu'il convainquoit les Iuifs des ſouffrances & de la reſurrection du Chriſt par les anciennes Eſcritures les entr'ouvrant, & les comparant entr'elles & avecque les evenemens des choſes meſmes. Il conſerve ce caractere par tout dans ſes épitres, y édifiant divinément le nouveau tabernacle de Chriſt, des pieces de l'ancien Moſaïque, & enrichiſſant admirablement ſes diſcours & ſes paroles d'argumens & d'ornemens tirez du treſor des vieilles Ecritures. Outre les exemples, que nous en avons remarquez juſqu'icy dans l'explication de ce chapitre, en voicy encore vn conſiderable. Car ce qu'il repreſente aux Corinthiens des ſacrifices offerts aux idoles, n'eſt ny l'invention de ſon eſprit, ny l'expreſſion de ſa langue. C'eſt la pure doctrine de Moïſe, exprimé en ces propres termes; comme nous la liſons dans l'admirable Cantique, où étant a l'extremité de ſa vie, il Act. 26. 22. Act. 17. 2. 3.

il conjure ſon Iſraël vn peu avant que de le quitter, de cheminer dans les voyes de Dieu, qu'il leur avoit enſeignées, & leur proteſte des grands & inevitables maux, dont le Seigneur châtiera leur ingratitude, s'ils manquent a luy eſtre fideles. Et entre les autres reproches qu'il leur fait, il exaggere principalement l'horreur & la brutalité de leur idolatrie; & apres avoir dit, qu'ils *ont émeu le Seigneur a jalouſie par des Dieux étrãges, & qu'ils l'ont dépité par des abominations*; il décrit leur faute en ces terribles paroles, que l'Apôtre en a empruntées; *Ils ont* (dit-il) *ſacrifié aux demons & non a Dieu; a des Dieux qu'ils n'avoyent point connus nouveaux & venus depuis peu, que leurs Peres*, (c'eſt a dire les ſaints Patriarches) *n'avoyent point craints, ny ſervis.* Toute cette deſcription qu'il en fait, montre que les idoles des Iſraëlites étoyent ou meſmes que celles des Payens, ou que du moins elles leur étoyent ſemblables. A la verité a conſiderer ſimplement les choſes en elles meſmes, toute la difference qu'il y a entre l'idolatrie des vns & celle des autres, eſt que celle des Payens a encore été plus impudente & plus brutale, que

Deut.32. 16.17.

cel-

celle des Israëlites. Si donc l'eloge que Moïse donne aux sacrifices des Israëlites, disant qu'*ils les sacrifierent aux demons, & non a Dieu*, est juste & veritable ; il appartient encore mieux & plus justement a ceux des Payens, a qui l'Apôtre l'attribuë icy nommément, disant d'eux ce que Moïse avoit dit en autant de mots de l'idolatrie des Israëlites ; qu'ils *sacrifioyent aux demons, & non a Dieu, les choses, qu'ils sacrifioyent a leurs idoles.* Car c'étoit la coûtume des vieux Payens tant Grecs & Romains, que barbares, de presenter en sacrifice a leurs Dieux diverses choses animées & inanimées ; & il paroist par l'Ecriture, & par ce qui nous reste des memoires des peuples de l'Orient plus anciens, que les Grecs, que cet vsage étoit desja parmy eux. Nous en trouvons la vraye origine dans la Genese, où nous lisons qu'Abel & Caïn sacrifierent au Seigneur, au vray Dieu, Créateur du monde, & que Noé, le second Pere du genre humain, au sortir de l'arche, dans laquelle il avoit été sauvé du deluge, bâtit vn autel a l'Eternel, & luy offrit vne holocauste de toute beste nette. Les hommes ayant donc receu de cette Gen. 9.

te ſource par la tradition de leur Peres la coûtume de ſacrifier, pour l'vne des principales parties du culte deu a la Divinité, quand ils vinrent depuis a ſe débaucher de la connoiſſance & du ſervice du vray Dieu, retinrent le meſme vſage dans leurs fauſſes religions; Offrant a leurs idoles entr'autres honneurs, celuy des ſacrifices, qui n'appartient qu'au Createur. Aujourd'huy encore toutes ces nations Payennes, où il y a quelque ordre pour le gouvernement & pour la religion, pratiquent la meſme choſe, comme dans la Chine, & aux autres pays des Indes Orientales. Nous apprenons meſmes par les plus anciennes hiſtoires du monde, que ces miſerables peuples, parmy leſquels naſquit l'idolatrie, faiſoyent tant d'état de cette ſorte de ſervice, qu'ils immoloyent des créatures humaines a leurs faux-Dieux; ce qui dura long temps non ſeulement parmy les Moabites; & autres idolatres d'Orient, mais meſmes parmy les Grecs, les Romains, les Carthaginois, les Gaulois & autres. L'Apôtre dit donc icy generalement de tous les idolatres ce que Moïſe avoit dit particulierement de

ceux

ceux de ſon peuple, que c'eſt aux Demons, & non a Dieu, qu'ils offrent toutes ces choſes, qu'ils ſacrifient a leurs idoles & a leurs faux-Dieux. Il eſt vray que les anciens ſages du ſiecle, comme Platon & ceux de ſon école nommément, prenent le nom de *Demons* generalement pour toute nature ſpirituelle, ſoit bonne ſoit mauvaiſe; au meſme ſens que nous employons le mot d'*Anges*. D'où vient que les derniers Platoniciens & Pythagoriciens, qui vivoyent ſous les Empereurs Chrétiens, s'accoûtumerent a nôtre langage, appellant *Anges*, ceux que Platon & leurs autres Anceſtres avoyent nommé *Demons*; comme il paroiſt par le livre de Hierocles, l'vn des plus beaux eſprits de cette ſecte, où il vſe aſſez ſouvent du mot *d'Ange*, au lieu de celuy de Demon. Tant y a qu'il eſt bien certain, qu'anciennement du temps de S. Paul, & auparavant le mot de *Demon* ſe prenoit ſouvent en bonne part parmy les Grecs pour ſignifier vn Dieu, ou vn demy-Dieu; & nous en avons vn témoignage expres dans le livre des Actes des Apôtres, où S. Luc racontant le ſucces des premieres predications de S. Paul en la ville

Hierocl. in carm. aur. Pythag. p. 37. τὸ αγγελικὸν γένος *& p. 41.*

Act. 17. 18.

ville d'Athenes, & rapportant le jugement que l'on en faiſoit, dit qu'entre les autres quelques vns diſoyent, *Il ſemble nous vouloir annoncer quelque demons étrangers* * ? car il y a ainſi dans l'original, pour dire *quelques Dieux étrangers*, comme nos Bibles l'ont fort bien traduit. En prenant ainſi le mot de *demons*, dont S. Paul ſe ſert ainſi en nôtre texte, les Payens fuſſent demeurez d'accord de ce qu'il dit d'eux, qu'*ils offroyent leurs ſacrifices aux demons*, & ne l'euſſent pas pris a injure. Car ils en parlent ainſi fort ſouvent eux-meſmes ; appellant indifferemment *Dieux*, ou *demons* la pluſpart des objets de leur ſuperſtition & de leurs faux ſervices. Mais ce n'eſt pas ainſi, que l'entend l'Apôtre. Il prend le mot de *demons* en mauvaiſe part pour ces eſprits malins, qui ſont décheus de leur origine, & qui ſeduiſent le monde, que l'Ecriture ſignifie ſouvent ailleurs par les noms de *Diable*, de *Satan*, & par quelques autres ſemblables. Cela paroiſt premierement de ce que Moïſe, dont il emprunte ces paroles, l'a ainſi entendu ; le mot Ebreu *, dont il s'eſt ſervy, & que les interpretes Grecs ont traduit *demons*, ne ſe pouvant pren-

* ξένων δαιμονίων

Deut. 32. 17.

* שֵׁד

prendre autrement, qu'en mauvaise part, pour de mauvais Anges. David l'a aussi employé en mesme sens & dans le mesme sujet au Psеaume 106. où parlant des idolatres d'Israël, il dit *qu'ils sacrifierent leurs fils & leurs filles aux demons* *. Il faut donc avouër que S. Paul l'entend aussi en mesme sens en ce lieu, puis que sans cela il auroit abusé de l'autorité de Moïse. A quoy il faut ajoûter que l'on ne le peut entendre en autre sens, sans faire parler S. Paul contre le stile constant & perpetuel des anciennes & nouvelles Ecritures, ne se treuvant pas vn lieu icy dans l'ancienne traduction Grecque du vieux Testament *, ny dans tous les livres du Nouveau, où le mot de demon soit employé autrement, qu'en mauvaise part, pour signifier l'esprit malin. Car pour le passage des Actes, que nous venons d'alleguer, où le mot de *demons étrangers*, se prend simplement des Dieux étrangers; Vous aurez peu remarquer, que ce sont les paroles des Atheniens idolatres rapportées par S. Luc, & non les siennes propres. Par tout ailleurs, où ces auteurs divins parlent de leur chef, ils signifient toûjours par le mot de Demons;

Ps.106. 37. שדים

* *Voyez Deut.32. 17. Ps. 106. 37. & 91. & 95. 5. Esaï.13. 21. & 65. 10. & 34. 14. Baruc.4. 7.*

Digitized by Google

mons, *de mauvais Anges, des Anges de Satan*, comme S. Paul les appelle; D'où vient, que dans nôtre langage vulgaire & dans celuy de tous les autres Chrétiens, anciens auſſi bien que modernes, le mot de *demon*, ne ſe prend jamais en autre ſens, que pour dire *vn eſprit malin*; juſques-là que pour ſignifier le diable, le chef de ces malheureux eſprits, nous diſons ſimplement le *demon*, & appellons *demoniaques* ceux qui en ſont poſſedez. Enfin le deſſein de S. Paul nous oblige neceſſairement a l'entendre ainſi. Car autrement, en prenant ſimplement ce mot pour les Dieux des Payens, il ne diroit en ce verſet, que la meſme choſe qu'il vient de dire dans le precedent, où il appelloit les *ſacrifices* des Payens des *choſes ſacrifiées aux idoles*; au lieu qu'il eſt certain, par tout le fil de ſon diſcours, qu'il veut encherir au deſſus, & montrer le venin de ces ſacrifices; qui conſiſte premierement en ce que ſous les vains noms des *idoles*, on ſervoit les eſprits malins; ſi bien qu'en y participant on entroit en ſocieté avecque les eſprits malins, qui eſt le dernier de tous les malheurs. Auſſi eſt il vray, que je n'ay point

2. Cor. 12. 7.

veu

veu d'interprete ancien, ny moderne, qui prenne la parole de *demons* autrement dans ce passage de l'Apôtre. La difficulté est sur ce qu'il dit, que les Payens offroyent leurs *sacrifices a ces esprits malins*, qu'il entend par ces demons dont il parle. Il est vray que les relations modernes des Indes, que nous avons depuis cent quatre vingt ans en ça, nous apprennent qu'il s'y treuve de miserables peuples, qui font ouverte profession d'adorer le Diable, & qui le servent en effet avecque toute l'assiduité & la devotion imaginable, luy dediant des temples & des chappelles, où ils en tiennent des figures d'vne forme épouvantable, avecque quatre cornes & trois couronnes sur la teste, & luy sacrifiant des coqs avec tout plein de ceremonies extravagantes, & que cette brutale impieté a vogue non seulement a Calecut [a], & a Narsingue [b], villes fameuses des Indes; mais aussi en la grand isle de Iava [c]; & d'autres [d] ajoutent que la plus grand' partie de l'Asie Orientale est infectée de cette idolatrie adorant le Diable en figure de leurs idoles [e]. Quant a ces peuples malheureux il n'y a point de difficulté, que les paroles de l'Apôtre ne

[a] *Bartema l. 2. c. 2. dans le 1. Tom. du Recueil de Ramnusio f. 174. A.*
[b] *Id. l. 1. c. 13. f. 173. B.*
[c] *Id. l. 3. c. 28. f. 183. D.*
[d] *Iean de Barras l. 9. Decad. 1. de l'Asie.*
[e] *La mesme f. 430. A.*

ne conviennent nettement a leurs detestables services, puis que leur intention & la profession publique qu'ils en font, est d'addresser au demon les sacrifices, qu'ils luy offrent ; & afin que personne n'en doute, ils le peignent d'vne maniere si vilaine, si hideuse & si effroyable, qu'a le voir seulement on n'en peut juger autre chose, sinon que c'est le vray portrait de Satan, le Prince des esprits malins. Mais il semble que l'on ne puisse pas dire la mesme chose des Payens Grecs, & Romains vivant au temps de S. Paul, qui servoyent le Soleil, la Lune, les étoiles, la Terre, la mer, & autres bonnes & innocentes creatures de Dieu; & de plus encore les esprits de quelques personnes mortes, comme de leurs Princes & de leurs Princesses, & de leurs heros, & ces Corinthiens nommément a qui S. Paul écrit, entre leurs autres temples en avoyent vn de cet ordre consacré a Octavie, sœur de l'Empereur Cesar Auguste ; & ils l'y servoyent avecque leurs autres Dieux, comme vn ancien auteur Grec * le rapporte dans vn livre, qu'il a laissé des Antiquitez de la Grece. S'ils servoyent encore quelques autres

* *Pausanias in Corinth. p. 46. lin. 16.*

es-

esprits, qui n'eussent jamais esté hommes, ils presuppoſoyent, qu'ils étoyent de meſme nature, que les ſaints Anges, c'eſt a dire bons & bien-faiſans. Vn des plus ſçavans Docteurs des Iuifs † eſtime meſme, que l'intention des plus anciens idolatres comme d'Abimelech, & des Ninivites, dont il eſt parlé dans l'Ecriture, & des plus éclairez des Philoſophes Payens, s'addreſſoit a Dieu, le ſouverain Seigneur du monde. Il ſemble que c'étoit a ce meſme vray Dieu que les Atheniens avoyent dedié l'autel, que S. Paul dit qu'il treuva parmy leurs autres devotions avec cette inſcription, *Au Dieu inconnu*: Car il leur dit en ſuite; *Celuy donc que vous honorez ſans le connoiſtre, c'eſt celuy que je vous annonce*. Et il eſt certain, qu'entre les Grecs & les Romains, les eſprits tant ſoit peu polis entendoyent ſous le nom de ce *Iupiter*, a qui ils addreſſoyent leurs adorations & leurs ſacrifices, le Seigneur de tout le monde, *le ſouverain Dieu* (comme ils s'en expriment eux meſmes,) *le Pere, le Conſervateur & le Gardien commun des hommes*, qui n'eſt autre au fond que le Createur, le vray Dieu. D'où vient auſſi, que l'Apôtre S. Paul ayant dit, que

† *Coſri Part. 4. §. 11.*

Act. 17. 23.

Act. 17. 23.

Dieu eſt l'Auteur & le Conſervateur de de noſtre eſtre & de nôtre vie, ne feint point de rapporter a cela meſme, ce qu'vn Poëte Grec avoit chanté de ſon Iupiter, *que nous ſommes ſon lignage*. Il ſemble pareillement, que les Egyptiens de la Thebaïde n'ayent voulu ſignifier autre choſe, que le vray Dieu Créateur & Conſervateur du monde, par le Dieu qu'ils ſervoyent ſous le nom de *Kneph* ou de *Cnuphis*, diſant qu'il étoit veritablement immortel, ſans commencement & ſans fin. En effet ils le repreſentoyent dans les images qu'ils en faiſoyent avec vn œuf, qui luy ſortoit de la bouche; pour ſignifier que le monde eſt ſa production & l'ouvrage de la parole de ſa langue; & pour montrer qu'il repaiſt & nourrit tous les hommes, ils luy conſacroyent *la brebis*, la premiere & la plus ancienne nourrice du genre humain; qui ne vivoit au commencement, que de l'air & de fruits. Certainement quelque horrible, que ſoit aujourd'huy la ſtupidité des idolatres de l'Inde Orientale; néantmoins il s'y treuve des peuples, comme ceux du Royaume de Cochinchine, qui adorent vn ſeul Dieu ſouverain,

Act. 17. 28.

Plutar. l. d'Iſis & d'Oſiris. Strabon. L. 17. de ſa Georg.

rain ; comme la vraye cauſe efficiente & intelligente de tout l'Vnivers, Createur du Ciel & de la terre ; luy conſacrant dans leurs temples le Maiſtre autel, vuide & ſans images; avec vne niche obſcure & profonde ; comme a celuy diſent-ils, qui ne peut ſe repreſenter par aucune figure ; ne ſervant & ne reconnoiſſant les autres, dont ils ont des images, qu'en qualité de Mediateurs & d'Interceſſeurs aupres de luy ; mais au reſte ſes creatures, ainſi que nous l'apprend vn Ieſuite Milanois dans la relation de ce pays-là, qu'il a écrite & publiée. Comment peut on dire de tous ces gens-là, qu'ils offroyét aux demons les ſacrifices ; qu'ils preſentoyent au Soleil, a la Lune, aux étoiles, aux ames des perſonnes mortes, a celle d'Octavie par exemple, dont les Corinthiens qui la ſervoyent dans le temple a elle conſacré dans leur ville, ſavoyent bien qu'elle avoit veſcu il n'y avoit pas long-temps en reputation d'vne bonne & vertueuſe Princeſſe ? Et combien moins encore peut on dire, qu'Abimelec & les Ninivites, & les ſages d'entre les Payens, & les Egyptiens de la Thebaïde, ſacrifiaſſent aux demons les choſes, qu'ils

Chriſt. Borri Relat. de la Cochi. ch. 8 p. 207. 208.

offroyent au Dieu ſouverain, les vns ſous le nom de *Iuppiter*, & les autres ſous celuy de *Cnuphis?* Mais Chers Freres quelque apparence qu'ayt cette objection, elle eſt vaine aſſeurément, puis qu'elle induit vne choſe directement contraire a ce que prononce icy l'vne des bouches de la verité celeſte. Les Payens (dit-il) *ne ſacrifient pas a Dieu; mais aux demons les choſes qu'ils ſacrifient a leurs idoles.* Ne m'alleguez point leur intention, ny leur penſée. Leur action ne va pas, où ils l'addreſſent, puis que Dieu a qui ils pretendent de l'addreſſer, la rejette; Il n'en veut point. Il l'abhorre. Et il ſemble que c'eſt a deſſein de prevenir cette objection, que Moïſe, & S. Paul apres luy, n'ont pas dit ſimplement des idolatres, qu'*ils ſacrifient aux demons*; mais ont encore expreſſément ajoûté, qu'*ils ne ſacrifient pas a Dieu*; comme s'ils diſoient; Nous ſavons bien que les idolatres allegueront, que leur intention n'eſt pas d'adorer les demons; que meſmes quelques vns d'eux, comme les Iſraëlites, & pluſieurs des Gentils diront, qu'ils pretendent de ſervir le vray Dieu, & que c'eſt a luy qu'ils addreſſent les ſacrifices & les

au-

autres honneurs & cultes, qu'ils exercent en leur religion. Mais quelque que puisse estre leur pensée, puis que leur action est directement contraire a la volonté de Dieu, qui a si clairement defendu de le servir avec des images, & avecque les ceremonies, qu'ils pratiquent, ce n'est point a luy qu'appartiennent leurs devotions. Bien loin de luy offrir des sacrifices, ils l'offensent mortellement; & ils ne pouvoient rien faire de plus abominable a ses yeux, que ces sacrifices qu'ils font devant leurs idoles. Et quant aux sacrifices, qu'ils offrent aux creatures, qu'ils deïfient, animées ou inanimées, comme au Soleil, & aux corps celestes, & aux ames de certains hommes, elles ne peuvent non plus les recevoir, si ce sont des natures justes & raisonnables, elles n'en veulent point du tout. Elles haïssent leur profane devotion, & la detestent. S. Paul n'est pas le seul des Ministres de Dieu, qui en a ainsi parlé; Moïse, dont il employe icy les paroles sans le nommer, dit des sacrifices des Iuifs idolatres; qu'ils les sacrifioyent aux demons. Et dans vn autre lieu encore, leur ordonnant *de ne plus sacrifier leurs sa-* Levitiq. 17. 7.

crifices aux demons, il preſuppoſe, qu'ils leur avoient desja offert des ſacrifices, & qu'ils ſeroyent encore tentez de leur en offrir a l'avenir. D'où vient qu'vn ancien écrivain Iuif leur fait expreſſément ce reproche dans le livre de Baruc, *Vous avez*, leur dit-il, *irrité celuy qui vous a faits, ſacrifiant aux demons & non pas a Dieu.* Et le Pſalmiſte parlant des ſervices, que ceux de la meſme nation avoyét rendus aux faux Dieux des Payens, *Ils ont* (dit-il) *ſacrifié leurs fils & leurs filles aux demons.* Qui croira, que les Iſraëlites euſſent tellement oublié la malignité, & le malheur des demons, qu'ils ayent jamais peu avoir la penſée de leur ſacrifier des victimes? & ce qui eſt bien pis encore leurs propres enfans? Certainement ce n'étoit non plus leur intention que celle des Payens; d'où ils avoyent appris ces devotions vrayement diaboliques. Le Pſalmiſte dit luy meſme de ceux dont il parle ainſi, qu'ils avoyent ſacrifié leurs fils & leurs filles *aux faux Dieux de Canaan*; c'eſt a dire comme il y a grande apparence, a Baal, ou a Moloc, qui n'étoyent pas des demons, mais le Soleil, ou quelque autre aſtre qu'ils ſi-

Baruc 4.7.

Pſ. 106. 37

gni-

gnifioyent ſous ces noms. Mais ce qui montre clairement, que toute idolatrie, quelque intention qu'ayent ceux qui la commettent, & de quelque pretexte qu'ils la colorent, s'addreſſe & appartient veritablement aux demons, & non a Dieu, c'eſt que l'Ecriture dit en termes exprés, que Ieroboam avoit établi des Sacrificateurs pour *les hauts-lieux, pour les demons, & pour les veaux qu'il avoit faits.* 2. *Chron.* 11. 15. Et néantmoins il eſt ſi vray, que la penſée de Ieroboam étoit que ces deux figures qu'il conſacra en Dan & en Bethel, fuſſent des Symboles du vray-Dieu adoré en Ieruſalem, que Iehu qui adhera a leur ſervice, appelle ceux qui les ſervoyent, *ſerviteurs de l'Eternel*, pour les diſtinguer d'avec les ſerviteurs de Baal; 2. *Rois* 10. 23. ſigne certain, que la Divinité, qu'ils pretendoyent ſervir ſous le ſymbole de ces deux figures, étoit le vray Dieu d'Iſraël, & non Baal, ny aucun des autres Dieux des Payens. Ainſi puis que l'Ecriture dit, que les Sacrificateurs établis pour offrir les ſacrifices, qui ſe faiſoyent devant ces deux figures, étoyent *établis pour les demons*, il eſt clair que les choſes, qu'ils y ſacrifioyent, étoyent ſacrifiées aux de-

mons & non a Dieu, nonobſtant toutes les penſées, & les intentions ſoit de Ieroboam, qui les avoit inſtituez, ſoit de ſes ſujets, qui les offroyent. D'où il faut conclurre, que l'idolatrie de quelque nature qu'elle ſoit, eſt vne choſe, qui appartient toute entiere aux demons, & que tout ſacrifice où elle intervient, ſe fait aux demons, & non a Dieu, comme S. Paul l'a icy étably. *Toutes les idoles ſe rapportent au culte des demons*, comme l'a fort bien écrit autrefois vn grand & celebre Eveſque de la communion Romaine. S. Iean nous le montre dans l'Apocalypſe, où il dit des idolatres impenitens, qu'apres toutes les playes, dont Dieu avoit frappé la terre, ils ne laiſſerent pas de continuer *d'adorer les demons & les idoles d'or, & d'argent, de cuivre, de pierre, & de bois*; ajoutant ces dernieres paroles, *adorer ces idoles*, pour expliquer ce qu'il entend par les premieres, *adorer les demons*, parce que tous ceux, qui adorent les idoles adorent les demons. Et quant a ce qui a été objecté, que l'intention de la pluſpart de ceux, qui ont adoré, ou qui adorent aujourd'huy les idoles, ou qui leur font des ſacrifices, n'e-

Toſtat. Abulenſis in 2. Paralip. 11.

Apoc. 9. 20.

n'eſtoit ny n'eſt encore de rendre ces ſervices aux demons; mais a des ſujets tres-differens des demons ; comme au Soleil & aux étoiles , ou aux eſprits de leurs Princes & de leurs heros , ou meſme au vray Dieu ; cela dis-je n'empeſche pas qu'au fond & en effet leur action ne ſe fiſt , & ne ſe face encore pour les demons. Car la penſée, l'intention & l'imagination de l'homme , ne change pas la nature des choſes & des actions. Le Seigneur dit a ſes diſciples , que le temps viendra que *quiconque les fera mourir penſera faire ſervice a Dieu* ; & luy rendre vn culte religieux , vn culte de Latrie (car c'eſt preciſement le mot dont il ſe ſert en ce lieu *) Veut-il dire , que le meurtre, qu'ils commettroyent de ces perſonnes inocentes & ſaintes , deuſt eſtre veritablement vne action bonne & religieuſe , vn legitime ſervice de Dieu ? Point du tout. Car qui ne ſçait qu'au contraire ce fut vne action non ſeulement injuſte & méchante , mais meſme impie, qui outrageoit & perſecutoit Dieu luy meſme en la perſonne de ſes ſerviteurs ? Saul avant ſa converſion étoit l'vn de ces gens-là , qui emportez par vn zele

Iean 16. 2.

* λατρείαν προσφέρειν

zele aveugle s'imaginoyent de faire vn ſacrifice fort agreable a Dieu en lapidant Saint Eſtienne. Mais bien loin de ſervir Dieu, ils l'offenſoyent cruellement, & ſacrifioyent, cette action non au Seigneur, comme ils le pretendoyent fauſſement, mais au Diable, le pere & le Prince des meurtriers, & des perſecuteurs. Il ne faut pas douter qu'entre les Iuifs, qui haïſſoyent Ieſus Chriſt, & qui taſchoyent de le faire mourir, & qui enfin executerent leur deſſein, il y en euſt qui croyoyent bien faire, & rendre en cela vn grand ſervice a Dieu. Et néantmoins, qu'y a-t-il de plus vray, que ce que leur dit le Seigneur, qu'en cela ils faiſoyent non la volonté de Dieu, comme ils le preſumoyent follement, mais
Iean 8. 37.44 *les deſirs du Diable*, meurtrier & menteur dez le commencement. Ils ſe declaroyét les vrays enfans de cet eſprit impur & malin, en imitant ſon naturel cruel & ſanguinaire, & ſe montroyent ſes eſclaves en accompliſſant ſa volonté, & faiſant ce qu'il deſire le plus. Entre tant de perſecuteurs, Iuifs, Payens & heretiques, qui ont répandu le ſang des Saints Martyrs du Seigneur, combien y en a-t-il eu qui

qui par vne erreur ſemblable, ſe faiſoyent accroire, qu'en exerçant ces injuſtices & ces barbaries, ils faiſoyent des œuvres de pieté, expiatoires de leurs pechez, & meritoires de la faveur de Dieu, & de ſa gloire ? Mais il faudroit eſtre inſenſé pour en faire ce jugement ; & pour ne pas voir, que quoy qu'ils ſe ſoyent imaginez, tout leur zele n'étoit que fureur, leur devotion qu'vne pure rage, & leurs pretenduës vertus que de tres-veritables crimes. Il en eſt de meſme de l'idolatrie. Pour en bien juger & ſavoir ſi c'eſt vne choſe de Dieu, ou des demons, il faut la conſiderer en elle meſme, & non dans l'opinion, qu'en ont ceux, qui la font. Il y en a de deux ſortes ; L'vne qui addreſſe a autre qu'a Dieu, le ſervice religieux qui n'eſt deu qu'a luy ; L'autre, qui addreſſe a Dieu vn ſervice qu'il defend ; l'adorant avec des images & des repreſentatiõs materielles contre ſa deffenſe expreſſe, & contre la lumiere meſme de la droite raiſon. Qui ne voit, que la premiere l'offenſe, & le deshonore, luy derobant vne partie de ſa gloire, pour en honorer vn ſujet, qui en eſt indigne ? La ſeconde choquant ſa volonté & violant

ſon

ſon commandement, ne peut non plus luy eſtre agréable. Luy preſenter ce qu'il defend, & vouloir le ſeruir avec ce qu'il abhorre, c'eſt a vray dire vn outrage & non vn ſervice ; & pretendre que vous le ſerviez en faiſant ce qu'il vous a defendu c'eſt ſe mocquer ouvertement de luy ; c'eſt l'accuſer d'ignorance, de n'avoir pas ſeu ce qui eſt propre a ſon ſervice. Il eſt donc hors de doute, que les ſervices, & les ſacrifices de l'idolatrie de quelque ordre qu'elle ſoit, ne ſont aucune partie du vray ſervice de Dieu. D'où s'enſuit qu'il n'y a rien de plus vray, que ce que l'Apôtre dit icy apres Moïſe & les Prophetes, que *les choſes ſacrifiées aux idoles ne ſont pas ſacrifiées a Dieu.* Or ſi elles ne ſont pas ſacrifiées a Dieu ; il faut avouër de neceſſité, qu'elles ſont donc ſacrifiées aux demons. Car il n'y a point de milieu entre ces deux conditions. Comme toute religion eſt neceſſairement ou vraye, ou fauſſe ; ou de Dieu ou des demons ; tout le culte religieux pareillement eſt neceſſairement, ou bon, ou mauvais ; ou de Dieu ou des demons ; ſi bien que les ſacrifices des idolatres n'étant pas ſacrifiez

fiez a Dieu, c'eſt vne concluſion inevitable, qu'ils ſont donc ſacrifiez aux demons. Mais les idolatres ne les addreſſent pas aux demons. Qu'importe? Ils ne laiſſent pas d'eſtre a eux & de leur appartenir, puis que les demons les reçoivent & en tirent ſeuls tout le fruit. Comme la penſée de l'idolatrie ne fait pas, que le preſent qu'il addreſſe a Dieu, ſoit veritablement a luy; elle n'empeſche pas non plus, que celuy, qu'il n'addreſſe pas aux demons, ne ſoit veritablement a eux. Le ſacrifice de l'idolatre n'eſt pas a Dieu; parce que Dieu le rejette, il en détourne ſes yeux pour ne le pas voir; *ſon ame le hait & l'a en abomination*, comme Eſaïe parle d'vn autre ſujet ſemblable. Ce meſme ſacrifice eſt aux Demons; parce qu'ils le reçoivent, ils l'ont agreable, ils ſont les ſeuls, qui en jouïſſent; il n'y a qu'eux qui en profitent. Quand vous vous tuez le corps & l'ame pour amaſſer des biens, vous ne ſongez pas aux voleurs, aux larrons, ny aux chicaneurs. Et néantmoins il arrive ſouvent, que c'eſt pour eux que vous travaillez ſans y penſer; C'eſt pour eux, que vous ſemez; parce qu'ils jouïront de ce que vous acque-

Eſ. 1. 13. 14. 15.

querez, & moiſſonneront, ce que vous ſemez. Ce n'étoit pas vôtre intention; la choſe n'a pas laiſſé de ſe faire. Ainſi l'idolatre ne laiſſe pas de ſacrifier aux demons, de faire ſes ſervices & ſes devotions pour eux, lors qu'il ne ſonge pas en eux. Car comme il n'y a rien de plus agreable a Dieu & a ſes ſaints Anges, que les œuvres & les ſervices d'vne vraye & legitime pieté; il n'y a rien de l'autre part, qui plaiſe plus aux demons que les faux cultes de l'idolatrie. Ils les ont inſpirez aux hommes; ils en ont recommandé & autoriſé la pratique au monde. Ils prétent ſouvent leur eſprit & leur bouche pour predire aux idolatres des choſes, que nous ne pouvons prevoir, & leur main pour operer en leur faveur des prodiges & des miracles, qui ébloüiſſent les yeux des hommes. Le Payen Cecile, qu'vn ancien Pere introduit defendant le Paganiſme, ne manque pas d'employer ce moyen pour ſoûtenir ſa religion. Il raconte je ne ſçay combien de miracles arrivez dans l'ancienne Rome Payenne; les avertiſſemens, que leurs Dieux leur avoyent donnez; les malades qu'ils gueriſſoyent tous les jours dans leurs grands

Minut. in Octav. p. 16. 17. 18. 19.

& ma-

& magnifiques temples ; le ſecours & le ſoulagement, qu'y trouvoyent les miſerables ou les affligez ; les viſions & les oracles, & autres choſes ſemblables, que nôtre S. Paul appelle *des miracles de menſonge*. Tout cela ſe faiſoit par l'efficace operation de Satan & de ſes Anges, pour entretenir les hommes dans l'erreur, où ils étoyent, que leur religion étoit bonne. Ces eſprits malins accourant aux ceremonies & aux devotions de l'idolatrie ; ils y aſſiſtoyent, & recevoyent les ſervices, qui s'y faiſoyent ; repaiſſant avec plaiſir leurs yeux cruels & inhumains des crimes & de l'impieté des hommes. D'où paroiſt clairement, quoy qu'en puiſſent dire ou croire les idolatres, que les choſes qu'ils ſacrifient aux idoles, a parler proprement & veritablement, *ils les ſacrifient aux demons & non a Dieu*. C'eſt aſſez pour juſtifier le ſaint deſir qu'ajoûte l'Apôtre, diſant en ſuite a ces fideles de Corinthe. *Or je ne veux pas, que vous ſoyez participans des demons*. Car leur ayant montré que les Payens ſous les noms vains & trompeurs des idoles, qu'ils faiſoyent profeſſion de ſervir, ſervoyent en effet les demons ; & que ces ſacrifices Theſſ. 2. 10.

que

que l'on celebroit avecque tant de pompe, ne se faisoyent, que pour l'interest de ces esprits impurs; les Chrétiens a qui il écrit, n'avoyent plus de sujet de s'étonner, qu'il leur recommandast avecque tant de soin & d'empressement d'en fuïr le commerce & la communion; puis que les choses étant en ces termes, ils voyoient bien, qu'encore que *l'idole ne soit rien*, il n'est pourtant pas possible de luy sacrifier, sans entrer en societé avecque les demons. Mais parce que l'heure s'est écoulée, & que d'autre part l'Apôtre parlera encore de cette communion ou participation des demons dans le verset suivant, nous n'en dirons rien davantage pour cette heure. Pensons seulement a bien faire nôtre profit de la leçon, que ce saint homme nous a donnée. Il nous a découvert le cruel & sanguinaire artifice des demons, qui se tenant cachez sous les voiles des idoles & de l'idolatrie, y attirent les ignorans, & leur font croire qu'il n'y peut rien avoir de dangereux en de simples ceremonies. Souvenons nous, que quelque innocente & specieuse, qu'en soit l'apparence, les demons sont de la partie; que c'est propre-

prement leur ſacrifice, & leur myſtere. Oppoſons cette divine verité aux ſofiſmes de l'erreur, qui fait toute ſorte d'efforts pour colorer ſes ſervices, & pour nous ôter la juſte horreur, que nous en avons. Ayons toûjours au cœur cette vive & touchante exhortation que l'Apôtre nous faiſoit cy devant; *Mes bien aymez; fuyez arriere de l'idolatrie*; & celle que S. Iean ſon Collegue, nous addreſſe a la fin de ſa divine épitre, *Mes petits enfans* (dit-il) *gardez vous des idoles.* Apprenons encore d'icy combien eſt vain & frivole le pretexte, dont quelques vns ſe flattent pour juſtifier le mal qu'ils font; allegant qu'ils le font a bonne intention. Mais on ne peut nier, que l'intention de quelques vns des idolatres conſiderée ſimplement & en elle meſme, ne fuſt bonne; comme celle des Iſraëlites; qui avec intention de ſervir le vray Dieu ſacrifioyent en Dan & en Bethel; & néantmoins vous voyez, que l'Ecriture condamne leur action comme vne idolatrie; ſelon la maxime de l'Apôtre en ce lieu, que les offrandes que l'on fait aux idoles, *ſont ſacrifiées aux demons.* I'avouë qu'vne mauvaiſe intention eſt capable

1. Cor. 10. 14.

1. Iean 5. 21.

de gâter l'action, qui d'elle meſme & en ſon genre eſt la plus loüable ; comme vne mouche morte ſuffit pour empuantir le meilleur parfum. Ainſi l'aumoſne & la priere, qui ſont d'excellentes œuvres, deviennent mauvaiſes & deſagreables a Dieu, quand elles ſe font par vanité, pour eſtre veu & honoré des hommes, comme nous l'enſeigne nôtre Sauveur. Mais il n'en eſt pas du mal, comme du bien. Quand vne action eſt mauvaiſe & illegitime d'elle meſme, il n'y a point de bonne intention, qui la puiſſe rectifier. Et la raiſon en eſt aſſez claire ; parce qu'vne action ne peut eſtre bonne, ſi elle n'a toutes les parties, dont la fin & la viſée de celuy, qui agit, eſt la principale ; au lieu que pour la rendre mauvaiſe, il ſuffit qu'il y mãque vne ſeule des conditions, qui y ſont requiſes. Rendre vn honneur religieux a vne image materielle, ou a vne autre creature, eſt vne action mauvaiſe, deffenduë de Dieu, & contraire a la raiſon. A quelque fin donc, que vous la faſſiez, vous commettez vne faute inexcuſable ; & nous dire, que vôtre intention en la faiſant eſt de ſervir Dieu, eſt vne choſe auſſi ridicule que ſi

Eccleſ. 10. 1.

Matth 6. 1. 2. 3. 4. 5.

vn

vn larron, ou vn meurtrier nous alleguoit pour justifier son crime, qu'il vole, ou tuë son prochain pour le service de Dieu. Car y-a-t-il aucune ame assez stupide pour s'imaginer, que Dieu soit servy par vn homme, qui fait ce qu'il defend? ou qui ne fait pas ce qu'il commande? ou pour ne voir pas, que c'est se mocquer de sa sainte Majesté tout ouvertement, que de la vouloir payer d'vne aussi mauvaise, & aussi impudente excuse? Instruisons nous donc de sa volonté, & établissons par sa parole les choses de son service; & & les faisons en suite avec vne pure & saine intention, a sa gloire & a nôtre salut. Pour les choses, qu'il nous defend, il n'est pas besoin de nous informer a quelle intention nous les pourrons faire. Il faut tenir pour certain, qu'il ne les faut point faire. Mais Chers Freres voyant la part que les Demons prennent en toutes les mauvaises actions des hommes, gardons nous des ruses de ce cruel ennemy. Veillons sur nos passions, où il se mesle souvent, en abusant pour nous faire tomber en de lourdes fautes. C'est par là qu'il induisit S. Pierre a s'ingerer de détourner le Seigneur de la mort qu'il

étoit venu souffrir pour nous ; C'étoit sans doute la tendresse qu'il avoit pour luy, qui le rendoit susceptible de cette faute ; sans considerer qu'en l'œuvre de Dieu nous devons ployer tous nos sentimens sous sa sagesse. Que la rude réponce, que luy fit le Seigneur, nous rende sages. *Va arriere de moy Satan. Tu m'es en scandale. Car tu ne comprens point les choses qui sont de Dieu ; mais celles qui sont des hommes.* Enfin puis que toute nôtre vie doit estre vn sacrifice continuel, consistant en toutes sortes de bonnes & saintes actions ; qu'il ne nous en échappe aucune, dont on puisse dire avecque raison, que *nous l'ayons sacrifiée aux demons.* C'est leur sacrifier, que de faire ce qu'ils desirent & qui déplaist a Dieu. Quiconque tue son frere avecque le couteau de la haine, de l'animosité, de l'envie, ou de la médisance, fait des offrandes aux demons. I'en dis autant des soüilleures de la luxure, de l'yvrongnerie, & de la gourmandise. Tous ces excez sont autant de sacrifices pour les demons. A Dieu ne plaise que nous ayons jamais vne pareille communion avec ces horribles monstres. Ne sacrifions qu'au vray Dieu, luy offrans tous

Matt. 16. 22. 23.

les

les jours les fruits de nos levres, confeſſant ſon nom ; le doux parfum de nos prieres, la bonne ſenteur de nos aumônes, vn cœur net, vne chair pudique, des penſées religieuſes, des actions honneſtes, juſtes & vertueuſes. Ce ſont là Freres bien-aymez ; les ſacrifices ſpirituels & Evangeliques, dignes de vôtre vocation, & vrayement agreables a Dieu en Ieſus Chriſt, propres a l'avancement de ſa gloire, a la confuſion des demons, a la conſolation, & au ſalut éternel de nos ames. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON VINGTIESME*

* Prononcé a Charenton le 6. de Novembre 1666.

I. COR. X. 20. 21.

20. *Or je ne veux pas que vous ſoyez participans des demons.*

21. *Vous ne pouvez boire la coupe du Seigneur, & la coupe des demons. Vous ne pouvez eſtre participans de la table du Seigneur, & de la table des demons.*

CHERS FRERES;

Nous liſons dans le livre des Roys, qu'Elie l'homme de Dieu, reprochant aux Iſraëlites les ſervices qu'ils rendoyent a vn faux Dieu, que les Payens adoroyent ſous le nom de Baal, leur dit, *Iuſqu'a quand clocherez vous des deux coſtez ? ſi l'Eternel eſt Dieu, ſuivez-le; Mais ſi c'eſt Baal, ſuivez le.* Ce diſcours du Prophete ſignifie, que la religion de ce peuple étoit partagée entre Dieu & Baal; qu'ils n'étoyent ni a l'vn ni a l'autre entierement & parfaitement, les ayant aſſociez pour les ſervir

1. Roys 18. 21.

vir tous deux enſemble. C'eſt-ce qu'Elie entend, quand il dit, qu'*ils clochent des deux coſtez*; qu'ils ne ſont droits & ſinceres ni avecque le Seigneur, ni avecque Baal; parce que declarant par le ſervice qu'ils rendoyent a l'vn, qu'ils le tenoyent pour leur Dieu, ils manquoyent a cette profeſſion, quand ils rendoyent les meſmes ſervices a l'autre. Car la religion étant vn culte ſouverain, n'appartient qu'a vn ſeul; & qui pretend le communiquer a deux, s'abuſe & entreprend l'impoſſible; il ne contente ni l'vn ni l'autre, & au lieu de deux qu'il veut avoir, il n'en a aucun. Choiſiſſez donc, dit le Prophete; Vous ne pouvez les conſerver tous deux enſemble. Si le Seigneur eſt Dieu, attachez vous a luy; & laiſſez-là Baal; Et ſi vous pouvez croire, que Baal ſoit Dieu, ſuivez-le; & renoncez au nom & au culte du Seigneur. Mais l'Ecriture dit, que *le peuple ne luy répondit pas vn mot*. Leur conſcience les empeſchoit de nier la Divinité du Seigneur, & la crainte d'Achab ne leur permettoit pas de renoncer a Baal. C'étoyent des idolatres groſſiers, qui ne ſavoyent pas encore ce que la ſubtilité des Payens Grecs

& Romains, inventa depuis ; disant, que la religion est vne chose divisible & separable en deux parties differentes ; qu'il y en a vne *absoluë*, deuë a la souveraine Divinité ; & vne autre *subalterne*, & *relative*, deuë a la divinité inferieure ; qu'elles peuvent compatir & subsister ensemble ; rendant la premiere au Seigneur, comme au souverain, & l'autre a Baal ; c'est a dire a vn des astres du ciel, comme au Ministre de Dieu. Le discours du Prophete, & le silence du peuple montre qu'ils ignoroyent également cette fausse & pernicieuse philosophie. Le discours du Prophete ; Car pressant les Israëlites de suivre & de servir seul celuy, qu'ils reconnoissoyent pour vray Dieu, il presuppose clairement que le service religieux n'appartient qu'au vray Dieu. Le silence du peuple ; Car ne répondant rien a ces paroles du Prophete, il montre qu'il est convaincu de la mesme verité. En effet, qui ne voit, que la religion étant le service de Dieu ne peut non plus estre divisée, que la Divinité mesme ? Vous pouvez rendre de l'honneur aux Roys, aux Princes, aux Magistrats, a vos peres, & a d'autres créatures ; Dieu ne le defend pas ;

pas ; Au contraire il le commande, pourveu que ce ſoit vn honneur humain. La religion n'eſt deuë qu'a Dieu, & ne peut ſans offenſe de ſa Majeſté eſtre deferée a autre qu'a luy. C'eſt la ſuperſtition, l'erreur & l'aveuglement, qui en a fait part aux Creatures. Et cet exemple des Iſraëlites nous montre, qu'il y a long temps que la prudence charnelle, a perſuadé a pluſieurs, meſme du peuple de Dieu, de s'accommoder a ces faux ſervices ſous divers pretextes ſpecieux. L'abus de quelques vns des Corinthiens que l'Apôtre refute en ce lieu, étoit vne branche de cette complaiſance mondaine. A la verité ils ne faiſoyent pas profeſſion d'eſtre Payens, ni ne ſacrifioyent publiquement a leurs idoles ; & il ne faut pas douter qu'vne bonne partie des Iſraëlites, ne le faiſoyent pas non plus. Mais tant y a que pour ne pas choquer leurs citoyens, ils ne leur refuſoyent pas aux occaſions qui s'en rencontroyent de ſe treuver ſinon a leurs ſacrifices, du moins aux banquets ſacrez qu'ils celebroyent en ſuite de leurs ſacrifices, & d'y manger des viandes funeſtes, qui y étoyent ſervies, & qui avoyent été levées de deſſus leurs

au-

autels. L'Apôtre conſiderant combien cette politique étoit pernicieuſe, fait tous les devoirs poſſibles pour les en corriger, leur en montrant le venin & les conſequences mortelles. Et afin que les apparences de ces ſervices ne les peuſſent tromper, leur faiſant prendre cet accommodement avecque l'idolatrie pour vn commerce innocent, qui au pis aller n'aboutiſſoit a rien, puis que ces pretenduës Divinitez, que les Payens ſervoyẽt, n'étoyent au fond, que des choſes de neant, qui n'avoyent aucune des qualitez, que leurs devots leur attribuoyent; il leur découvroit dans le verſet precedent, que les demons ſont les vrays ſujets, qui recevoyent tous ces ſervices que les Payens preſentoyent a leurs idoles. *L'idole n'eſt rien*; je l'avouë (dit-il) *mais les choſes, que les Payens ſacrifient aux idoles, ils les ſacrifient aux demons.* C'eſt ce que nous vous expliquaſmes dans les actions precedentes. L'Apôtre apres avoir ainſi éclaircy, quel eſt le vray objet de l'idolatrie, & montré que les ſervices religieux qu'elle rend a tant de noms differens, en effet s'addreſſent tous aux demons, ajoute, *Or je ne veux pas que vous ſoyez participans*

pans des demons. Et bien que le nom seul de ces esprits malins doive suffire pour faire abhorrer a chaque fidele pour peu qu'il ayt d'instruction dans la doctrine Evangelique, tous les services de l'idolatrie ; neantmoins l'Apôtre, pour ne rien laisser en arriere de ce qui pouvoit servir a retirer les Corinthiens de ce malheureux commerce, leur denonce encore, qu'ils ne peuvent prendre aucune part a l'idolatrie, sans perdre la communion de de Iesus Christ. C'est-ce qu'il entend par les paroles du verset suivant ; *Vous ne pouvez boire la coupe du Seigneur, & la coupe des demons. Vous nepouvez estre participans de la table du Seigneur, & de la table des demons.* Ce sont-la les deux parties de ce texte, que nous vous expliquerons maintenant s'il plaist au Seigneur. La premiere est le desir & la volonté de l'Apôtre, que les fideles n'ayent aucune part a la communion ou societé des demons ; La seconde la contrarieté & l'opposition irreconciliable du service de Iesus Christ avec celuy des demons. L'vn & l'autre de ces deux articles depend de la doctrine, que l'Apôtre a fondée dans les versets precedens ; Il a posé premie-

re-

rement cette verité generale, que ceux qui exercent les ſervices ſolemnels & publiquement receus en chaque religion, font par ce moyen vne declaration & profeſſion authentique d'y communier; d'en approuver les enſeignemens, & de prendre part, a ce qu'elle promet a ſes devots; ce qu'il a étably & prouvé par l'exemple de ceux, qui mangeoyent des victimes ſacrifiées dans le Iudaïſme; diſant que par cette action religieuſe, ils participoyent a l'autel, où elles avoyent été immolées, & faiſoyent profeſſion par cela meſme d'eſtre ſerviteurs du Dieu, qui y étoit adoré, de croire ſa loy & ſa doctrine, & d'eſtre dans la ſocieté de ſon peuple; Il a poſé en ſecond lieu pour le particulier des idolatres, que quoy qu'ils diſent des pretenduës divinitez qu'ils adorent; La verité eſt pourtant, que leurs idoles n'étant rien moins que des Dieux, c'eſt aux demons que va, & que s'addreſſe en effet tout ce qu'ils leur preſentent de ſacrifices & de ſervices. Car de ces deux propoſitions ainſi établies par l'Apôtre dans les textes precedens, vous voyez qu'il s'enſuit clairement & neceſſairement, que quiconque man-

mangeoit des ſacrifices des idolatres, par cela meſme participoit aux demons, les vrays ſujets a qui ils avoyent été immolez; & entroit par ce moyen en la communion & ſocieté de ces eſprits malins, témoignant, d'ajouter foy a leur religion, & d'en embraſſer les abus. Cela s'entendant aſſez de ſoy meſme, l'Apôtre ſe contente d'avoir exprimé les deux veritez d'où cette troiſieſme reſulte clairement, & la preſuppoſant; *Or* (dit-il) *je ne veux pas que vous ſoyez participans des demons.* Etant Miniſtre de Ieſus Chriſt, qui eſt apparu au monde pour affranchir les hommes de la ſervitude des demons, pour les retirer de leur communion, & comme dit S. Iean, *pour defaire les œuvres du Diable*, il ne faut pas trouver étrange que ce ſaint homme nous defende avecque tant d'inſtance & d'empreſſement le commerce des ſervices, qui nous rendent participans de ces eſprits impurs & meurtriers. Sur quoy nous avons a remarquer que l'Apôtre pour ſignifier cette ſocieté en laquelle les idolatres entrent avec les démons, employe la meſme parole, dont il ſéroit ſervy en parlant de l'autel des Ebreux, diſant que ceux qui mangent de 1. Iean 3. 8.

leurs

Digitized by Google

leurs ſacrifices ſont participans de leur autel; meſme encore, quant au fond, bien qu'vn peu differente quant a la forme, avec celle que nous liſons par deux fois vn peu plus haut dans le verſet 16. ſur le ſujet de la ſainte Cene, quand il dit, que le pain que nous y rompons *eſt la communion du corps de Chriſt, & que la coupe que nous y beniſſons eſt la communion de ſon ſang.* Car dans les verſets ſuivans il dit tout de meſme *eſtre communiant a l'autel des Ebreux*, & *eſtre communiant aux Demons.* D'où s'enſuit d'vn côté qu'en parlant de l'autel des Ebreux, il pouvoit s'en exprimer en la meſme ſorte qu'il a fait de l'Euchariſtie, en diſant que la chair de leur ſacrifice étoit la *communion de leur autel*; & pareillement des victimes des idolatres, que leurs ſacrifices étoyent la *communion des demons*; & de l'autre part auſſi; qu'en traitant du Seigneur il pouvoit en parler comme il a fait de ces deux autres ſujets, & dire que ceux qui mangent du pain ſacré des Chrétiens, ſont participans *du corps du Seigneur*, & que ceux qui boivent de leur coupe ſacrée, *ſont participans de ſon ſang.* Car ces expreſſions ſont conceuës en meſmes termes,

mes, & reviennent toutes a vn meſme ſens. D'où il paroiſt combien s'abuſent ceux qui de ce que l'Apôtre dit, que *le pain de l'Eucariſtie eſt la communion du corps de Chriſt*, veulent induire, que tous ceux qui mangent de ce pain, *mangent le corps du Seigneur*; & que ceux pareillement qui boivent ſa coupe, reçoivent le ſang de Ieſus en la bouche de leurs corps. Car ſi l'induction étoit bonne, puis que l'Apôtre employe le meſme mot ſur les deux autres ſujets, il faudroit donc auſſi dire, que ceux qui mangeoyent des ſacrifices des Ebreux & des Payens, mangeoyent de la bouche, & recevoyent en leurs corps; les premiers, *la ſubſtance de l'autel Iudaïque*, & les derniers, celle des *demons*; qui ſont des abſurditez palpables. Mais il paroiſt clairement, que le mot de *communion* ou *participation*, eſt d'vne fort grande étenduë, ſignifiant generalement toute communion d'vn ſujet avec vn autre ſoit réelle & naturelle, ſoit morale, ſpirituelle & myſtique. Nous avons desja expliqué en ſon lieu, quelle étoit la communion, ou participation qu'avoyent avec l'autel Iudaïque, ceux qui mangeoyent des victimes, qui y avoyent été ſa-

ſacrifiées. Celle que l'on acqueroit avec-que les demons par les ſacrifices, que l'on offroit aux idoles, ou par les chairs que l'on mangeoit dans leurs banquets ſacrez, étoit toute ſemblable. C'eſt que par ce moyen on entroit dans leur ſocieté, en la confrairie de ceux qui les ſervoyent, approuvant leur idolatrie; & rendant par cette action vn faux témoignage de la verité & vtilité de leur religion impie, & mortelle. Ie laiſſe les autres eſpeces de communion, que les hommes contractent avec ces malheureux eſprits; comme celle que les Magiciens & les ſorciers ont avec eux, par certains traitez, qu'ils paſſent enſemble, les demons les ſervant ſoit a les vanger de leurs ennemis, ſoit a contenter leurs autres paſſions, ſoit enfin a ſatisfaire ſimplement leur vaine curioſité. Ie mets encore en ce rang ceux qui ont recours a leur ayde, ſoit par eux meſmes, ſoit par autruy pour guerir ou leurs maladies ou celles de leurs amis ou parens; pour détourner la mortalité de leurs troupeaux, ou la greſle & l'orage de leurs champs, ou pour retreuver les choſes qu'ils ont perduës. Car encore qu'il y ayt beaucoup de vanité en tout

tout cela, & que l'artifice & la fourberie des hommes y opere quelque fois beaucoup plus que la main des demons, neantmoins outre que l'on ne peut nier, que le Diable n'y intervienne auſſi aſſez ſouvent, tous ceux qui croyant que c'eſt par le moyen de quelque eſprit malin, que ces choſes-là ſe font, ne laiſſent pas d'en vſer, montrent aſſez combien la pieté leur eſt indifferente, & combien peu ils ſe ſoucient, ſi c'eſt du ciel ou de l'enfer, de Dieu ou des demons, qu'ils reçoivent ce qu'ils deſirent. Ie laiſſe encore vne autre ſorte de ſocieté, ou d'alliance, qui ſe contracte avec les demons par l'imitation de leurs vices; quand on reçoit en ſon ame le caractere de leur eſprit & de leur naturel, menteur, cruel, meurtrier, calomniateur, envieux, vain, inſolent, & impur. Car S. Paul nous teſmoigne ailleurs, que c'eſt le Diable, qui imprime ces abominables formes dãs le cœur des enfans de rebellion, *où il agit avec efficace*; Eph. 2. 2. D'où vient que l'Ecriture les appelle non ſeulement ſes *eſclaves*, mais auſſi *ſes enfans*; *Le Diable eſt le Pere d'où vous eſtes iſſus* (diſoit le Seigneur aux Iuifs ſanguinaires) *& vous voulez faire ſes deſirs. Il a* Iean 8. 44.

été meurtrier dés le commencement. Enfin je ne parle point non plus d'vne autre communion, que tous les pecheurs rebelles & impenitens auront vn jour avecque les demons, étant condamnez a ſouffrir en leur compagnie des peines ſemblables aux leurs par l'arreſt du ſouverain Iuge. *Departez vous de moy, maudits, au feu eternel, qui eſt preparé au Diable & a ſes Anges.* L'Apôtre ne touche icy que la ſocieté & communion que les idolatres, & tous ceux qui ſe meſlent dans leurs faux ſervices, ont avecque les demons, puis que c'eſt proprement & veritablement a eux qu'ils addreſſent leurs ſacrifices, leurs prieres, leurs invocations, & tous leurs autres ſervices. Car premierement les demons ſont les peres & les auteurs de toute cette fauſſe & pernicieuſe religion, de l'idolatrie; Ils l'ont inſpirée aux hommes. Ils leur en ont donné l'invention, leur preſentant au commencement le Soleil, & les autres aſtres, bonnes & innocentes creatures, pour objet de leur culte afin de les tromper plus aiſement, puis leur faiſant adorer les ames & les images de leurs Princes, & enfin les abbaiſſant juſques-là, que de leur fai-

Matth. 25.41.

re

re ſervir religieuſement des beſtes & des reptiles, des arbres meſme & des herbes; extravagance ſi horrible qu'il n'eſt pas croyable, que l'homme ſe fuſt porté de luy meſme a vne ſi étrange brutalité ſi les demons ne l'euſſent aveuglé, & enſorcelé. Secondement parce que ces eſprits ruſez avoyent deſſein de ſe faire ſervir eux meſmes, & pour ne pas découvrir leur orgueil, mirent vne infinité de noms & de repreſentations en avant, afin que cachez (s'il faut ainſi dire) derriere ces divers objets, ils receuſſent paiſiblement les honneurs, que les hommes, plus ſtupides encore que la pierre & la bronze de leurs figures, rendoyent a ces vaines idoles. Car que les demons y fuſſent le plus ſouvent preſens, il paroiſt aſſez par les hiſtoires de l'idolatrie tant ancienne que moderne. Mais venons maintenant a l'autre partie du texte de l'Apôtre. La dignité de ſa charge, ſa bonté, & l'affection qu'il avoit aſſez témoignée aux Corinthiens, meritoyent ſans doute, qu'ils fiſſent vne ſinguliere conſideration de ſa volonté, s'abſtenant religieuſement de tout commerce de l'idolatrie & de la communion des demons, apres

avoir leu ces paroles écrites de ſa main dans cette épitre. *Ie ne veux pas que vous ſoyez participans des demons.* Mais afin de leur faire comprendre combien ce devoir eſt neceſſaire, il leur montre que cette participation aux demons eſt contraire a la volonté du Maiſtre auſſi bien qu'a la ſienne, & a la raiſon des choſes meſmes non moins qu'a la volonté de Dieu & de ſes Miniſtres; & il le montre parce qu'elle eſt incompatible avecque la communion de Ieſus Chriſt; de ſorte qu'il n'eſt pas poſſible d'eſtre participant du Seigneur & des demons tout enſemble; *Vous ne pouvez* (dit-il) *boire la coupe du Seigneur, & la coupe des demons. Vous ne pouvez eſtre participans de la table du Seigneur, & de la table des demons.* Chacun voit aſſez, que par cette *coupe du Seigneur*, il entend celle dont il parloit dans les verſets precedens, *La coupe de benediction*, ou *d'action de graces que nous beniſſons*, c'eſt a dire en vn mot celle de la Cene du Seigneur, de l'Eucariſtie des Chrétiens. A celle-là il oppoſe *la coupe des demons*; celle que les Payens conſacroyent a leurs idoles, c'eſt a dire aux demons dans les ſacrifices & dans les banquets qu'ils ce-

le-

lebroyent a leur honneur. Car ils avoyent accoûtumé d'offrir vne coupe de vin sur leurs autels, & d'en faire aspersion sur la victime, répandant vn peu de vin sur sa teste, avant que de l'immoler ; & comme dans le banquet sacré qu'ils faisoyent en suite du sacrifice, ils mangeoyent les viandes restées du sacrifice, ils y beuvoyent aussi ce qu'ils avoyent reservé de ce vin. Il y en a mesme qui estiment avec assez d'apparence, que ce vin étoit servy aux personnes, qui avoyent part au sacrifice, au lieu du sang de la victime; parce que l'on eust eu horreur d'en boire ; si bien qu'il étoit censé & reputé pour le sang ; & qu'en boire étoit autant que si on eust beu le sang mesme de la beste immolée ; comme en effet nous apprenons par les livres de l'antiquité, qu'ils goûtoyent vn peu de sang dans les ceremonies les plus sacrées, & où ils vouloyent s'obliger le plus inviolablement. C'est pourquoy les Ebreux l'appellent le *vin de l'idole*, au mesme sens que l'Apôtre le nomme icy *la coupe des demons* ; parce que ce vin étoit offert a l'idole selon l'intention & l'opinion des Payens ; mais aux demons en effet & en verité, selon

l'enſeignement de l'Apôtre. S. Cyprien rapportant l'hiſtoire d'vne petite fille Chrétienne, qui étant encore a la mammelle, fut portée par ſa nourrice aux Magiſtrats Payens, dit qu'étant devant l'idole, où le peuple étoit aſſemblé, parce que l'enfant ne pouvoit encore manger de chair, on ſe contenta de luy bailler du pain meſlé avecque du vin, qui étoit reſté du ſacrifice; c'étoit pour luy faire renier le Chriſtianiſme, & la conſacrer, ou *initier* (comme ils parloyent) a l'idolatrie ou au Paganiſme. L'Apôtre dit donc qu'il n'eſt pas poſſible de boire de cette infernale coupe des demons, & de la divine coupe du Seigneur tout enſemble. Ce qu'il ajoute a auſſi le meſme ſens, *Vous ne pouvez eſtre participans de la table du Seigneur, & de la table des demons.* Il n'avoit parlé que de la coupe, il parle maintenant de tout le banquet ſacré en general. Ie ne dis pas ſeulement (dit-il) que vous ne pouvez boire tout enſemble la coupe, la plus ſacrée & la plus religieuſe partie de l'vn & de l'autre banquet, de celuy du Seigneur, & de celuy des idoles. Ie ſoûtiens que vous ne pouvez avoir la moindre part a l'vne & a l'autre table

Cypr. de lapſ. p. 201 extr.

tout

tout enſemble. Apres avoir pris du pain de la table du Seigneur, vous ne pouvez non plus prendre de la chair ou du pain qui ſe ſert ſur la table des demons, que du vin qui y a été conſacré. Vous ne pouvez pas meſme vous y aſſeoir, ni y ſervir, ou y aſſiſter en bonne conſcience; parce que ce ſont des devotions contraires & incompatibles; dont l'vne vous conſacre a Dieu, & l'autre au Diable; l'vne au Roy de lumiere; l'autre au Prince de tenebres, l'vne au ſalut, & l'autre a la perdition. C'eſt vne choſe claire & reconnuë par tous ceux qui ſont verſez dans les livres des anciens Payens, qu'apres avoir immolé leurs victimes ſur l'autel de leurs faux Dieux, c'eſt a dire des demons, ils faiſoyent vn banquet, le plus magnifique qu'ils pouvoyent ſelon leurs moyens, dont le principal mets étoyent les chairs de la victime; & parce que ce banquet étoit vne ſuite & comme la fin du ſacrifice, dont il couronnoit l'action, il étoit eſtimé ſacré & ſe faiſoit le plus ſouvent dans le temple meſme, ſur des tables, que l'on y dreſſoit pour cet effet. C'eſt-ce qu'entend le ſaint Apôtre dans ces paroles. *Vous ne pouvez participer a la table*

du Seigneur, & a la table des demons. D'où paroiſt la fauſſeté palpable de la gloſſe, que le Concile de Trente fait ſur ce texte, diſant que l'Apôtre par la table dont il parle *en l'vn & en l'autre lieu, entend vn autel.* Au contraire il eſt plus clair, que le jour que par l'vne & l'autre table, celle *du Seigneur*, & celle *des demons*, il n'entend ni ne ſignifie pas vn autel, mais vne vraye table, le lieu non où l'on immole le ſacrifice, mais où l'on mange, & où l'on fait vn banquet. Car pour *la table des demons*, ou des idoles, où l'on beuvoit du vin conſacré a l'idole, & où l'on mangeoit des choſes qui avoyent été immolées a l'idole, c'eſt vne ignorance prodigieuſe de pretendre que ce fuſt l'autel meſme, ſur lequel la victime avoit été immolée; tout ce qui nous reſte de monumens du vieux Paganiſme témoignant hautement, que c'étoit vne vraye table, ſeparée & differente d'avecque l'autel; & les Docteurs meſme de l'Egliſe Romaine le reconnoiſſent. Il en étoit de meſmes des banquets ſacrez des Ebreux, apres leurs ſacrifices; Ils les faiſoyent non ſur l'autel, (ce qui ne ſe peut dire ni imaginer, ſans extravagance) mais ſur des tables

Cõc. Trid. Seſſ. 22. c. 1. extr.

Ff. ſur ce lieu.

tables dreſſées dans les porches du temple. Et quant a la *table* du Seigneur; la premiere inſtitution a laquelle S. Paul nous ramene dans le chapitre ſuivant, montre manifeſtement, que ce n'étoit pas vn autel; mais vne vraye table, celle-là meſme a laquelle luy & ſes Apôtres avoyent mangé l'Agneau de Paſque aſſis ou pour mieux dire a demy couchez ſur des lits a la maniere de ce temps-là. Et il paroiſt que la table du Seigneur où les Corinthiens faiſoyent la ſainte Cene, étoit pareillement vne vraye table, & non vn autel, par les choſes, que S. Paul en dit dans le chapitre ſuivant, qui montrent qu'elle ſe faiſoit au meſme lieu & a la meſme table, où les fideles avoyent tous pris leur ſouper enſemble, & qui étoit ſans doute, vne table, & non vn autel. Vn ſçavant Theologien Latin, voyant la lourde faute de ſon Concile taſche de la plaſtrer, diſant qu'il faut entendre ſes paroles, pour dire que l'vne & l'autre table dont parle S. Paul, ou *eſt vn autel ainſi proprement nommé, ou que du moins elle en preſuppoſe vn*; c'eſt a dire comme il l'entend, celuy où ont été ſacrifiées les chairs, qui ſe mangent ſur la table, *Eſt ſur ce lieu.*

dont

dont il eſt queſtion. Mais il ſe mocque du monde, & ſa gloſſe ſur les paroles du Concile n'eſt pas moins violéte, ni moins ridicule, que celle du Concile ſur S. Paul. Car ſes Peres de Trente ne parlent ni pres ni loin de cette pretenduë preſuppoſition. Ils diſent nettement, que S. Paul *en l'vn & en l'autre lieu entend vn autel* par la table dont il parle; ſuppoſant clairement, que la table du Seigneur, & la table des demons, que S. Paul a nommées, eſt vn vray autel, & non vne table ainſi proprement nommée. Mais encore je voudrois bien ſavoir, en quel pays & en quel langage ce Docteur a jamais ouï dire vne *table*, pour ſignifier la preſuppoſition d'vn autel? Il nous euſt obligez de nous montrer quelque exemple d'vne expoſition auſſi étrange, & auſſi bourruë que paroiſt celle-là. Enfin j'euſſe auſſi deſiré qu'il nous euſt éclaircis ſur l'autel, qu'il pretend que preſuppoſoit la table où le Seigneur fit ſa premiere Cene? Car j'avouë, que quelque ſoigneuſement que je puiſſe lire cette divine inſtitution je ne puis y découvrir d'autel ni preſent, ni preſuppoſé. Cette vaine imagination renverſée, la fauſſe raiſon, que ce Concile

ti-

tire de ce paſſage pour ſon ſacrifice de la Meſſe, s'en va auſſi neceſſairement a néant; puis qu'elle n'étoit fondée que ſur ce qu'ils pretendent fauſſement, que S. Paul veut dire vn autel par la *table* dont il parle. Mais au contraire puis que nous avons montré, que cette table ſignifie vne vraye table, & non vn autel, nous avons icy vne preuve convaincante, que la ſainte Cene n'eſt pas vn ſacrifice proprement ainſi nommé; chacun confeſſant qu'vn pareil ſacrifice ne ſe fait ni ne ſe peut faire, que ſur vn autel, au lieu que S. Paul nous apprend, que la ſainte Cene ſe fait ſur vne table; tout de meſme que le banquet des idolatres, auquel il l'oppoſe, ſe faiſoit auſſi ſur vne table, & non ſur vn autel. Et quant a la ſubtilité du Docteur, qui a taſché icy en vain de ſecourir ſon Concile, elle ne ſert non plus pour prouver le ſacrifice, que pour juſtifier ſes peres. Car ſi elle a lieu, il s'enſuivra que ce qui ſe fait ſur la table de la Cene, preſuppoſe bien a la verité, que le pain & le vin que l'on y ſert, ont été ſacrifiez ailleurs, mais non qu'ils le ſoyent là; tout de meſme que la coupe & la table des demons preſuppoſoyent, que le

vin

vin & les chairs que l'on y ſervoit, avoyẽt été ſacrifiez ſur vn autel ; mais non qu'ils le fuſſent maintenant. Mais tant y a, diſent-ils que cette coupe & cette chair, dont les Gentils participoyent, avoyent été offertes en ſacrifice ; Il faut donc pareillement avouër, que le pain & le vin de la Cene ont auſſi été ſacrifiez, avant que nous les prenions. Ie répons, qu'il ne s'enſuit pas. Car S. Paul ne compare pas icy la table du Seigneur, & celle des demons, comme deux ceremonies de meſme ordre & de meſme eſpece, conſiſtantes en meſme matiere, & en meſme forme. Il les compare ſeulement en ce point, que comme en prenant le pain & la coupe du Seigneur a ſa table, nous entrons en la ſocieté de ſon Egliſe, & communions a ſon corps & a ſon ſang ; de meſme auſſi les Payens mangeant & beuvant dans leurs banquets ſacrez s'aſſocioyent aux idoles & aux demons, en l'honneur deſquels on celebroit ces repas. Cet effet contraire eſt commun a l'vne & a l'autre ceremonie. C'eſt ce que poſe S. Paul, & que j'avouë ; Mais de là ne s'enſuit pas, que ſi elles ont vn effet ſemblable, elles doivent auſſi avoir pour tout le reſte, vne

na-

nature, vne forme, & des qualitez ſemblables les vnes aux autres. Ayant refuté la mauvaiſe & fauſſe conſequence, que ceux de Rome veulent tirer de ce texte, voyons maintenant quel en eſt le vray ſens. *Vous ne pouvez* (dit S. Paul) *boire la coupe du Seigneur & la coupe des demons. Vous ne pouvez eſtre participans de la table du Seigneur & de la table des demons.* Icy vous me direz; Comment l'Apôtre dit-il, que les Corinthiens ne pouvoyent faire ces deux choſes? Si cela eſt pourquoy donc les reprend-il? pourquoy taſche-t-il de les corriger d'vne choſe, qu'ils n'ont pas faite? Car il eſt certain, comme il paroiſt par le chapitre ſuivant, qu'ils étoyẽt participans de la table du Seigneur; d'où s'enſuit, qu'ils n'étoyent donc pas participans de la table des demons, puis que ſelon la parole de S. Paul, ceux qui ſont participans de celle-là ne le peuvent eſtre de celle-cy. Quelques vns pour reſoudre cette dificulté, répondent que ces mots de l'Apôtre, *Vous ne pouvez boire la coupe du Seigneur, & la coupe des demons*, ſignifient ſimplement, *qu'il n'eſt pas convenable, qu'il n'eſt pas ſeant* de faire l'vn & l'autre; c'eſt a dire qu'encore qu'ils l'euſſent bien *Grot.*

bien peu faire s'ils euſſent voulu, néantmoins ils ne devoyent ni le vouloir ni le faire. Mais a n'en point mentir cette interpretation eſt trop laſche. L'expreſſion de l'Apôtre eſt ſi forte, qu'elle montre clairement, qu'il n'eſt pas poſſible que ces deux choſes ſe faſſent enſemble. Il refute icy expreſſement l'opinion de quelques vns des Corinthiens, qui ne laiſſoyent pas de croire d'eſtre en la communion du Seigneur, encore qu'ils participaſſent aux banquets des idolatres. Il oppoſe donc a leur vaine fantaiſie, cette ſolide verité, qu'il n'eſt pas poſſible qu'ils participent a l'vn & a l'autre de ces deux ſujets tout enſemble; au meſme ſens & en la meſme maniere, qu'il dit ailleurs a ces meſmes Corinthiens. *Ne vous acouplez point avecque les infideles; Car quelle participation y-a-t-il de juſtice avec iniquité; & quelle communication y a-t-il de la lumiere avecque les tenebres? & quel accord y a-t-il avec Chriſt & Belial? ou quelle portion a le fidele avec l'infidele?* & tout de meſme encore que nôtre Seigneur dit dans l'Evangile, *Vous ne pouvez ſervir Dieu & Mammon.* Le ſens eſt, que ces choſes comparées & miſes en paralelle,

2. Cor. 6. 14. 15.

Matth. 6. 24.

les

les vnes avecque les autres, ſont incompatibles, & ne peuvent ſubſiſter enſemble. Ie répons donc que l'Apôtre diſant en ce lieu, *boire la coupe du Seigneur, & participer* a ſa table, entend par là faire ces deux actions non ſimplement, & en quelque faſſon que ce ſoit, mais les faire ſincerement & en verité comme elles ſe doivent faire pour eſtre legitimes. Car ces deux actions témoignent & ſignifient que celuy qui les fait eſt participant du corps & du ſang du Seigneur; qu'il eſt de ſa communion, & qu'il embraſſe ſa religion, comme l'vnique voye de ſalut. Puis donc qu'a l'oppoſite *boire la coupe des demons & eſtre participant de leur table*, ſont deux actions qui ſignifient & témoignent que celuy qui les fait eſt participant des demons, & de leur communion & de leur maudite religion; il eſt manifeſte, que l'on ne peut faire ces quatre choſes enſemble ſincerement & en verité; parce que Chriſt & les demons étant infiniment contraires, & la communion & religion de l'vn auſſi incompatible avec celle des autres, que la lumiere avecque les tenebres, la verité avecque le menſonge, la vie avecque la mort, & le ſalut avec-

avecque la perdition, il faut de neceſſité, que celuy qui fait les premieres de ces actions mente & trompe ſes prochains, s'il fait auſſi les deux autres. Il n'eſt pas poſſible qu'il ſoit ſincere. Et comme il s'approche de cette ſainte table auec vne ame menteuſe & deloyale devant Dieu, c'eſt a dire indignement ; auſſi devons nous tenir pour certain, qu'elle ne *luy eſt pas la communion du corps & du ſang du Seigneur* ; c'eſt a dire qu'il n'eſt pas participant de ce corps & de ce ſang divin, pour la communication deſquels la table de l'Egliſe a été inſtituée. On peut dire d'vn tel homme, ce que S. Auguſtin a tres-bien écrit, de celuy, *qui ne demeure point en Chriſt, & en qui Chriſt ne demeure point, que ſans doute il ne mange point ſa chair, ni ne boit ſon ſang, encore qu'il mange & boive a ſon jugement*, c'eſt a dire a ſa condamnation, *le ſacrement d'vne ſi grande choſe*. De cette propoſition de l'Apôtre ainſi éclaircie, il paroiſt comme vous voyez, que le corps & le ſang de Chriſt n'eſt pas communiqué aux hypocrites ni aux profanes, qui s'approchent indignement de ſa table, parce que s'il en étoit autremẽt, comme ceux de la communion Romai-

Aug. in Ioann. Tract. 26 p. 94. col. 2.

no

ne le pretendent, on ne pourroit dire en aucun ſens bon & veritable ce que l'Apôtre a icy poſé ſi affirmativement, que *nous ne pouvons participer a la table du Seigneur & a celle des demons.* Car puis qu'ils tiennent que le vray corps de Chriſt & ſon vray ſang ſont réellement livrez a tous ceux, qui reçoivent le pain de ſa table; & que d'autre part ils confeſſent que Iudas & ſes ſemblables, s'approchans de ſa table, y reçoivent le pain ſacré dans leur bouche; il eſt clair, que ſelon eux ils y reçoivent le divin corps de Ieſus Chriſt dans leur bouche, & dans leur eſtomac; & ils ne le nient pas en effet; ſi bien que ſelon eux, rien n'empeſche qu'vn meſme homme ne ſoit *participant de la table de Chriſt, & de celle des demons*; qu'il n'ayt part au Fils de Dieu & aux demons tout enſemble, & qu'en vn meſme moment il n'ayt le divin & vivifiát corps du Seigneur dans ſa bouche, ou dans ſon eſtomac, & l'eſprit du demon, le demon meſme dans ſon cœur. Peut-on rien dire ou croire de plus contraire à la doctrine du ſaint Apôtre? Mais bien que la paſſion, qu'ils ont pour l'erreur de la tranſſubſtantiation, les contraigne de ſoûte-

nir cette épouvantable abſurdité, ils ſont pourtant d'accord avecque nous, (au moins les meilleurs & les plus ſains de leurs Theologiens) de la principale concluſion de S.Paul, ſavoir que le Chrétien ne peut ni ne doit boire a la coupe des demons, ni participer en quelque faſſon que ce ſoit, a leur table, ou a leurs ſervices, & que quiconque le fait offenſe Dieu mortellement, & abandonne entant qu'en luy eſt, ſa communion pour adherer a ſon ennemy. Il eſt vray (comme nous l'avons desja dit dans l'vn des Sermons precedens *) que les Ieſuites de la Chine ont été accuſez de permettre a leurs nouveaux Chrétiens du pays, pour s'exemter de la perſecution, d'aller dans les temples, où l'on adore les idoles, & d'aſſiſter aux ſacrifices abominables qu'ő leur offre; meſme de leur ſacrifier; de leur donner de l'encens, de s'agenouiller, de ſe proſterner devant elles, pourveu ſeulement qu'en offrant ce culte exterieur a l'idole, ils dirigent interieurement leur intention vers vne croix qu'ils portent ſecretement ſur eux. Mais il eſt vray auſſi, que le meſme Prelat, † qui les accuſe de cette étrange conduite, la condan-

* *Sus Serm. 3. p. 116.*

† *Palafox de Mendoſſa, Eveſque d'Angelopolis, en ſon epitre a Innoc. 10. de l'an 1649 §. 140.*

danne avec vne juſte indignation ; Il l'appelle *vne prudence charnelle, & vne malheureuſe Politique.* [a] Il dit que *c'eſt clocher des deux coſtez*, comme en parle l'Ecriture ; *que c'eſt vouloir allier enſemble Chriſt & Belial ; que c'eſt ſervir deux Maiſtres l'argent & le Createur, & encourir la malediction de Dieu, pour n'eſtre ni chaud ni froid,* [b] *qu'agir ainſi eſt tolerer des crimes enormes, & précipiter vn nombre infiny d'ames en enfer ;* [c] que ceux que l'on range ainſi au Chriſtianiſme *ſont plûtoſt trompez que gagnez, aveuglez, qu'éclairez, pervertis que convertis ;* [d] Que l'ennemy du genre humain s'en rejoüit, *voyant par ce moyen dans les temples élevez a ſon honneur, outre ſes anciens adorateurs, des perſonnes baptiſées, des Neophytes, quelquefois meſme ceux qui font profeſſion d'annoncer la foy, luy rendre ces honneurs.* [e] Il dit que cette methode eſt *nouvelle & inoüie dans l'Egliſe* ; qu'elle n'a jamais été pratiquée ni par les Apôtres, ni par les anciens Docteurs du Chriſtianiſme. [f] Et il a bien raiſon. Car pour ne point alleguer d'autre témoignage de la doctrine Apoſtolique, S. Paul, qui exclut icy de la communion du Seigneur, de ſa table & de ſa coupe ſacrée celuy, qui au-

[a] § 141. 143.
[b] § 140. 141.
[c] § 141.
[d] § 148.
[e] § 149.
[f] § 137. 138.

ra seulement participé en quelque sorte que ce soit, a la table des idoles; comment souffriroit-il celuy, qui iroit dans leurs temples se prosterner devant leurs figures, leur donner de l'encens; & leur offrir des sacrifices? Et quant a ce que les advocats de cette épouvantable erreur pensent excuser tous ces excez, en obligeant ceux a qui ils les permettent, de diriger interieurement leur intention a vne croix, qu'ils portent secretement; pour ne point dire, que la figure materielle de la croix n'est pas elle mesme vn objet legitime de ces cultes religieux, que ni l'Ecriture ni l'Eglise primitive des trois premiers siecles, n'a jamais deferez a autre qu'au vray Dieu; oûtre cela dis-
*§. 150. je, ce Prelat répond fort bien, que * *l'interieur & l'exterieur ne doivent pas se diviser; que l'ame suit le corps, & qu'elle ne sauroit joüir de la felicité dans le ciel, si son corps est tourmenté dans l'enfer; que nous devons nôtre corps & nôtre ame a Dieu; Pere, Fils, & S. Esprit; qui les a creez, rachetez, & sanctifiez; si bien que nous sommes obligez outre l'aversion & l'horreur interieure, de fuïr comme l'enfer toutes les actions exterieures qui regardent le culte des idoles, leurs temples,*

ples, leurs autels, leurs sacrifices, les prosternemens, les genuflexions, & tous les autres honneurs, qu'on leur rend. En effet, quand Dieu console Elie sur le grand ravage, que l'idolatrie faisoit en Israël, il conte pour ses vrays serviteurs, non tous ceux qui n'ont point adoré l'idole en leur cœur, & qui n'ont point tourné vers elle l'intention interieure de leur entendement, mais *les sept mille seulement, qui ne l'avoyent ni baisé de la bouche ni flechy leurs genoux devant elle*; qui étoyent des actes exterieurs de l'adoration. De vray, quelle apparence y-a-t-il de prostituer aux ordures de l'idolatrie vn corps, qui a l'honneur d'estre le temple du Saint Esprit? ou d'honorer vne invention de Satan avec des membres, qui ont été consacrez pour glorifier Dieu? Et quant a l'Eglise qui a succedé aux Apôtres, elle a été si éloignée de cette nouvelle erreur, qu'elle a rejetté comme vn poison mortel la seduction de certains heretiques, qui pretendoyent par le moyen de quelques equivoques & ambiguitez de se sauver de la necessité de souffrir jamais le martyre. Il nous reste encore entre les pieces de cette premiere antiquité vn ex-

1. Roys 19. 18.

Le livre de Tertullien intitulé Scorpiace.

excellent antidote contre cette laſche & infernale hereſie. Certainement cette pernicieuſe prudence fleſtrit toute la gloire de ces illuſtres ſoldats du Seigneur, qui ont ſi courageuſement combatu juſqu'a la mort pour la verité de l'Evangile; C'eſt les accuſer de trop de ſimplicité, de s'imaginer, qu'ils euſſent peu avec vn peu de complaiſance ſe garentir des tourmens & des ſupplices, qu'ils ont mieux aymé ſouffrir, que d'avaler ſeulement vne goute de vin, ou vn morceau de viande offerts a l'idole, ou que de jetter vn grain d'encens dans vn réchaut allumé a ſon honneur. L'Egliſe d'alors y étoit ſi ſevere, qu'elle banniſſoit de la communion de la table du Seigneur pour pluſieurs années tous ceux qui avoyent tant ſoit peu flechy ſous la rigueur des perſecutions, ne les recevant point a ſa paix qu'ils n'euſſent juſtifié la verité de leur converſion par vne longue & laborieuſe penitence. C'eſt là deſſus ames Chrétiennes, qu'il faut regler nôtre conduite pour *les ſervices étrangers*, comme l'Ecriture les appelle; c'eſt a dire les honneurs & les cultes religieux que l'on rend a des ſujets, que nous croyons eſtre des creatu-

tures ; en éloignant nos ames & nos corps, ſans jamais y prendre aucune part, ni interieurement, ni exterieurement quoy qu'il nous en puiſſe arriver, conſervant nos vaiſſeaux entiers, nôtre corps & nôtre eſprit purs & nets, non ſeulement de toutes les pollutions de la ſuperſtition, mais auſſi des ordures de tous les vices, par leſquels les demons ne tirent pas moins de gens en enfer ; que par les faux ſervices de la religion. Dieu qui nous a baillé cette ſainte & precieuſe doctrine par l'Evangile de ſon Fils, veuille nous preſerver & delivrer de toute mauvaiſe œuvre, & nous ſauver en ſon Royaume celeſte. *Amen.*

* Prononcé à Charenton le 12. Decébre 1666.

SERMON VINGTVNIESME.*

I. COR. X. 22.

22. *Voulons nous provoquer le Seigneur a jalousie? sommes nous plus forts que luy?*

CHERS FREKES;

S. Paul écrivant ailleurs a ces meſmes Corinthiens, a qui il addreſſe le diſcours, que nous vous expliquons, leur proteſte, qu'il *eſt jaloux d'eux d'vne jalouſie de Dieu*; 2 Cor. 11. 2. *Car*, dit-il, *je vous ay appropriez a vn ſeul mary, pour vous preſenter a Chriſt, comme vne vierge chaſte*. Cette divine jalouſie, dont il bruloit pour eux, eſt l'ardente paſſion qu'il avoit de les conſerver purs & entiers a Ieſus Chriſt, gardant religieuſement leurs corps & leurs ames a cet époux celeſte, ſans jamais violer en aucune choſe la foy, qu'ils luy avoyent promiſe entre les mains de ſon ſerviteur. Les deux épitres qu'il leur a écrites, juſtifient clai-

clairement la verité de cette protestation. Car qui sauroit dire les soins, qu'il y prend de former cette épouse de son Seigneur a son devoir ? la tendresse, l'empressement, la diligence, & la ferveur, avec laquelle il y travaille ? Il ne laisse rien dans sa foy, dans ses mœurs, dans ses services, dans sa conversation, qu'il ne nettoye & ne polisse pour la rendre digne de l'alliance, dont il luy avoit procuré l'honneur. Mais entre tous les lieux, où paroist cette jalousie de l'Apôtre, celuy que nous traitons depuis quelque temps, & où il purifie ces fideles des ordures de l'idolatrie, est a mon avis l'vn des plus remarquables, & où se découvre le plus clairemẽt le feu de cette sainte ame. Vous avez veu avec quelle prudence il a fait les preparatifs de ce discours, amenant devant les yeux des Corinthiens les fautes & les châtimens des anciens Israëlites ; avec quelle adresse il y a ajoûté l'amour & la fidelité de Dieu envers eux, & le soin que ce souverain Seigneur avoit eu de les ménager, ne les exposant qu'a des tentations mediocres, avecque l'asseurance de sa protection & de son assistance a l'avenir. Il vous peut sou-

ſouvenir encore avec quelle émotion il leur crie en ſuite de fuir l'idolatrie ; les prenant eux meſmes pour juges de cette cauſe, & avec quelle diligence il leur repreſente les choſes capables de les détourner de ce peché ; la coupe benite & le pain myſtique de la table ſacrée, la communion du ſang & du corps du Fils de Dieu, & l'vnité du corps de l'Egliſe, qu'ils avoyent jurée & confirmée par la manducation d'vn meſme pain. Il ne s'eſt pas contenté de cela. Pour les ſaiſir d'vne juſte horreur de l'idolatrie, il leur en a découvert tout le myſtere ; leur apprenant que ſous les noms des idoles, on ſervoit en effet les demons ; que les ſacrifices & les feſtins du Paganiſme ſe faiſoyent pour eux ; Que c'étoyent les honneurs, les ſervices, l'adoration, & la religion de ces eſprits maudits, les auteurs de nôtre malheur, & nos ennemis mortels avecque leſquels il n'eſt pas poſſible de contracter aucune communion ni ſocieté ſans perdre celle que nous avons avecque le Seigneur ; c'eſt a dire ſans perdre le ſalut & nous precipiter nous meſmes en la damnation eternelle. Apres des raiſons ſi fortes, il ſemble que l'Apô-

pôtre ne devoit pas douter, que ces fideles de Corinthe n'acquieſçaſſent a ſon exhortation. Mais la choſe luy tenoit ſi fort au cœur, que craignant qu'ils ne cherchaſſent encore quelque pretexte & quelque excuſe, comme la chair n'en manque jamais, pour continuer aux idolatres la complaiſance qu'ils avoyent pour leurs faux-ſervices, il leur denonce, que s'ils le font, quoy qu'ils puiſſent alleguer, ce ſera provoquer le Seigneur, entreprendre la guerre contre luy, & le défier s'il faut ainſi dire au combat, c'eſt a dire faire la plus grand' folie & prendre le party le plus deſeſperé, le plus extravagant & le plus malheureux dont ſoit capable l'ame la plus brutale tout enſemble, & la plus enragée, qui ſoit au monde. Auſſi eſt il vray, que l'Apôtre ne leur propoſe pas cela, comme vne choſe, où ils puiſſent s'emporter; Mais au contraire il ſuppoſe qu'il n'eſt pas poſſible, qu'ils en viennent là. Car le ton, dont il prononce ces paroles marque que c'eſt vne choſe horrible, & digne d'execration, & qui ne ſçauroit tõber dans l'eſprit d'aucune perſonne raiſonnable; *Voulons-nous* (dit-il) *provoquer le Seigneur a jalouſie* ? C'eſt

au-

autant, que s'il disoit, *Non ; nous ne le ferons pas* ; & comme il parle assez souvent ailleurs, A Dieu ne plaise, que nous le fassions. Car c'est son stile, quand il parle d'vne chose avec indignation, d'vser de cette forme d'interrogation pour la nier fortement ; comme quand il dit ailleurs, *Christ est-il diuisé ? Paul a-t-il été crucifié pour vous ? ou avez vous été baptisez au nom de Paul ?* Ce n'est pas pour laisser en doute si cela est ou non ; mais tout au contraire pour nier fortement que cela soit ; pour le rejetter & l'abhorrer, comme vne chose qui n'est pas simplement fausse, mais impossible, & contraire a la verité divine, a la foy & au sens de tous les Chrétiens. Il faut prendre au mesme sens ce qu'il dit icy, *Provoquerons-nous le Seigneur ? sommes-nous plus forts que luy ?* pour dire que l'vne & l'autre de ces choses est éloignée de toute raison & verité. Il faut seulement remarquer, que ce discours est coupé ; comme cela arrive le plus souvent, quand on parle avecque chaleur. Pour representer la pensée en toute son étenduë, il eust fallu dire, qu'apres les raisons alleguées dans les versets precedens, il n'est pas possible, qu'vn

1. Cor. 1. 13.

Chre-

Chrétien, qui en a veu la lumiere & reconnu la force, prenne plus aucune part a la coupe ou a la table des idoles, ou a aucune de leurs ceremonies profanes & impies; Que le faire nonobſtant cette connoiſſance, ſeroit ouvertement provoquer le Seigneur. Mais parce que cela ſe ſouſentend aſſez, & que toute perſonne raiſonnable apres avoir entendu ſa diſpute, le comprend & le conclud de ſoy meſme, l'Apôtre le preſuppoſe, & ajoûte ſeulement ce qui ſuit, *Voulons nous provoquer le Seigneur?* Serions nous bien aſſez inſolens, ou aſſez furieux, pour l'entreprendre? Il leur laiſſe a répondre; Non; nous ne le ferions pour rien du monde; voyant aſſez que ce ſeroit attirer inevitablemẽt ſur nous le plus grand & le dernier de tous les malheurs. Mais pour éclaircir encore plus nettement la penſée de l'Apôtre, examinons maintenant ſes paroles avecque l'ayde du Seigneur; Premierement ce qu'il entend par ces mots, *provoquer le Seigneur a jalouſie*, puis qui eſt le *Seigneur*, dont il parle, & qu'il ne veut pas que nous *provoquions a jalouſie*; & enfin la raiſon tirée de nôtre foibleſſe qu'il coule icy en ſuite pour

pour nous détourner de ce peché, quand il dit, *sommes nous plus forts que luy* ? Et là nous finirons, touchant briévement le fruit que nous devons tirer de ce texte de l'Apôtre. Pour la prémiere de ces paroles, que nôtre Bible a traduite *provoquer a jalousie*, quelques vns l'ont prise pour dire simplement, fascher, irriter, provoquer a colere, & comme nous parlons en nôtre langage vulgaire, *mettre en colere*. I'avouë que c'est vne partie du sens de ce mot; & qu'il peut y avoir des lieux où il ne signifie que cela simplement & en general; En effet la racine, d'où il vient, s'employe quelquefois pour dire *envie & colere*, bien que son sens naturel & plus commun soit de signifier *jalousie*. C'est pourquoy l'autre mot qui en tire son origine, signifie le plus souvent mettre quelcun en jalousie, ou le provoquer a jalousie. Les Maistres des Ebreux remarquent, que l'Ecriture n'attribuë jamais le nom de cette passion a Dieu, que lors qu'il est question de l'idolatrie; comme dans le second commandement, où il defend l'idolatrie, *Car* (dit-il) *je suis l'Eternel ton Dieu, Fort jaloux*; & dans le Deuteronome, *Vous ne chemine-*

R. Mos. Mayem.

Exod. 20. 5.

Deut. 6. 15.

nerez point apres d'autres Dieux. Car l'Eternel ton Dieu Fort & jaloux, eſt au milieu de toy. Semblablement auſſi l'Ecriture dit particulierement, que le peuple de Dieu *le provoque a jalouſie*, quand ils ſe laiſſent aller a l'idolatrie; *Ils l'ont émeu a jalouſie* (dit Moïſe) *par des Dieux étrangers; Ils l'ont depité par des abominations*; ce qu'il repete encore preſque en meſmes mots, quatre verſets plus bas. Puis que l'Apôtre ſe ſert icy de cette parole dans le meſme ſujet, parlant de ceux du peuple de Dieu, qui ſe ſouïllent d'idolatrie, il eſt plus a propos d'entendre la parole dont il ſe ſert, en la meſme ſorte dans toute l'étenduë de ſon ſens, pour dire *émouvoir, ou provoquer a jalouſie*; comme nôtre Bible l'a fort bien traduit. Mais cette jalouſie, que l'Ecriture attribuë a Dieu, n'eſt pas vn ſimple déplaiſir pour l'offenſe qu'il reçoit de celuy, qui donne a vne idole, ou a vne creature, l'honneur & la gloire, qui n'appartient qu'a luy. C'eſt vn ſentiment accompagné d'indignation & de colere contre le coupable, & d'vne ferme & inflexible volonté de le punir. C'eſt meſme le plus haut degré de la colere de Dieu, que l'Ecriture appelle ſa

Deut. 32. 16. 21.

fu-

fureur, contre les pecheurs ; comme il y a peu de paſſions entre les hommes plus ardentes que la jalouſie d'vn mary, qui reconnoiſt l'infidelité de ſa femme ; d'où vient, que le ſage dit, que c'eſt *vne fureur*, & que l'homme qui en eſt atteint, *n'épar-*
Prov. 6. 34. 35. *gnera point au jour de la vangeance, Qu'il n'aura point d'égard a aucune rançon, & ne prendra rien en gré, quand vous ajoûteriez preſent ſur preſent.* Ainſi *émouvoir Dieu a jalouſie* c'eſt reveiller ſa plus ardente juſtice, & provoquer la plus ſenſible & la plus ſevere de toutes ſes vengeances. Mais d'où vient, que l'Ecriture a choiſy le nom de *jalouſie* pour la ſignifier ? l'avouë, qu'elle en a ainſi vſé pour ſignifier l'inexorable ſeverité de Dieu, contre ceux, qui ſont aſſez malheureux pour l'offenſer en ce qu'il a de plus ſenſible ; & pour nous avertir, que ce peché ſera puny plus certainement & plus rigoureuſement, que pas vn des autres. Mais ce n'eſt pourtant pas le tout. La principale raiſon de cette expreſſion figurée eſt, que de tous les pechez que l'on commet contre Dieu, l'idolatrie eſt la plus ſemblable a l'infidelité d'vne femme contre l'honneur de ſon mary. La choſe eſt aſſez claire

re dans l'Ecriture meſme du vieux teſtament, & beaucoup plus encore ſous le nouveau. Car des le temps de l'ancien peuple, le Seigneur nous repreſente l'alliance qu'il traita avecque luy, ſous l'image d'vn mariage. Vous en avez la deſcription allegorique fort au long dans le ſeizieſme chapitre d'Ezechiel, où Iſraël eſt comparé a vne jeune femme, que le Seigneur treuva dans vn pitoyable étar, nuë & deſtituée, qu'en ayant pitié il la prit & la fit ſienne, l'enrichiſſant de ſes biens en toute abondance. Dieu donc luy ayant fait l'honneur de ſe l'allier ſi étroitement, il devint par ce moyen, comme ſon mary, & elle comme ſa femme. Toute ſorte de droits l'obligeoyent a n'aymer, a ne ſervir, & honorer que luy ſeul. Quand donc elle vint a luy fauſſer la foy & a proſtituer aux faux-Dieux par vne ingratitude épouvantable le ſervice & l'adoration, qu'elle ne devoit, qu'a ſon divin Seigneur & Epoux, vous voyez que c'eſt avec beaucoup de raiſon & d'elegance, que l'Ecriture compare ſon crime a l'infidelité d'vne femme mariée, qui trahit a vn étranger le devoir, qui n'appartient, qu'a ſon Epoux. C'eſt donc *Ezech 16 8. &c.*

ſur le pied de cette belle metaphore, que le reſſentiment que Dieu a de l'idolatrie de ſon peuple, eſt comparé a la jalouſie d'vn mary contre vne femme impudique. Quant aux Payens, qui cheminant dans l'aveuglement de leurs penſées, n'adoroyent que les idoles, & vivoyent ſans Dieu au monde, nous ne liſons point que leur idolatrie ayt provoqué *Dieu a jalouſie*; parce qu'étant hors de ſon alliance, leurs énormitez ne regardoyent point ſa gloire. Il n'y avoit point d'intereſt. Ce grand crime ne tombe proprement que ſur ceux qu'il a épouſez en ſa miſericorde; c'eſt a dire a qui il a fait la grace de les appeller a ſa connoiſſance & a ſon ſervice, quand ils deviennent ſi méconnoiſſans de ſes bontez, que de luy preferer, ou de luy aſſocier des ſujets étrangers, a qui ils transferent par la derniere de toutes les injuſtices, l'adoration & le culte religieux qu'ils ne devoient rendre qu'au vray Dieu, avec lequel ils avoyent l'honneur d'eſtre alliez ſi étroitement. C'eſt de ceux-là que parle Moïſe, quand il dit, *qu'ils ont émeu le Seigneur a jalouſie par des Dieux étrangers*; Et c'eſt a ceux-là ſemblablement que l'Apôtre adreſſe icy cette voix, *Provoquons nous le Seigneur a*

jalousie? C'eſt le plus haut crime, où puiſſe monter l'ingratitude, la brutalité & la rebellion des hommes; Moïſe le reproche a l'ancien peuple; & S. Paul demande a ceux du nouveau, s'ils auront bien l'audace de le commettre, pour attirer ſur eux des ſuplices ſemblables a ceux, dont Dieu punit juſtement les débauches de ſon Iſraël. Mais qui eſt ce Seigneur, que S. Paul entend icy, *Voulons nous* (dit il) *provoquer le Seigneur a jalouſie?* Chers Freres, C'eſt celuy ſans doute, dont il vient de nous dire dans les paroles immediatement precedentes, *Vous ne pouvez eſtre participans de la table du Seigneur, & de la table des demons.* Celuy, dont il avoit dit, ſix verſets plus haut, que *nous beuvons ſa coupe*, & que nous *mangeons ſon pain en communion de ſon corps & de ſon ſang*: & que nous ſommes vn *ſeul corps avecque luy*; c'eſt en vn mot nôtre Seigneur Ieſus Chriſt, du corps & du ſang duquel nous avõs eſté formez, comme d'vn autre Adam divin. Ce que l'Apôtre viẽt de dire, que nous avons la communion de ſon corps & de ſon ſang, que nous ſommes par conſequent ſa chair & ſon ſang, montre bien que c'eſt luy qu'il entend 1. Cor. 10. 21. 16. 17.

auſſi dans nôtre texte, nôtre vray Epoux, a qui nos débauches donnét de la jalouſie, quand nous rendons a autre qu'a luy, l'honneur & la gloire qui luy appartient. C'eſt par cette qualité que S. Iean ſon Precurſeur, le donna a connoître a ſes diſciples ; *Celuy* (dit-il) *qui a la mariée eſt le marié* ; *L'amy du marié, qui l'aſſiſte & qui l'entend eſt tout réjoüy de ſa voix.* Et c'eſt a luy, que nôtre grand Apôtre preſenta cette chaſte Vierge, qu'il luy éleva a Corinthe, comme nous l'avons rapporté au commencement, & tout autant d'autres Egliſes, qu'il édifia ſur la terre, les fruits celeſtes de ſon admirable miniſtere. Remarquez-le en paſſant, mes Freres; comme vn certain & indubitable argument de ſa Divinité eternelle & coëſſentielle avecque le Pere. Liſez le vieux & le nouveau Teſtamét; Vous ne treuverez aucun lieu ni en l'vn ni en l'autre, où il ſoit dit, que le peuple de Dieu ayt provoqué *quelcun des Prophetes ou des Apôtres a jalouſie*. Cela ne ſe dit, qu'a l'egard de Dieu. C'eſt vn crime, qui ne ſe commet, que contre luy ; comme le crime de leze Majeſté ne ſe commet, que contre le Souverain. Certainement, puis que l'Apôtre

Iean 3. 29

dit

dit de Iesus Christ, que ceux qui adorent les idoles, ou les creatures, le *provoquent a jalousie*; il faut avouër de necessité, que ce crime-là luy ôte vn honneur qui luy appartient; c'est a dire qu'il est le vray Dieu, non vn Dieu fait & créé, & plus jeune que plusieurs de ceux qui l'ont servy, comme les heretiques ont voulu se l'imaginer par vne erreur non moins sote & badine, que profane & impie; mais vn Dieu Souverain, a qui appartient toute l'adoration, la religion & le culte que les idolatres rendent injustemét aux faux-Dieux. C'est sans doute celuy, qui parloit en Osée tant de siecles avant que de naistre sur la terre, disant dés-lors a son Israël mystique, a son Eglise Chrétienne, *Ie t'épouseray pour moy a toûjours, mesme je t'épouseray pour moy en justice, & en jugement, en misericorde & en compassions, mesme je t'épouseray en fermeté. Tu connoistras l'Eternel.* Osée 2. Mais de là mesme nous apprenons encore, que la qualité *d'époux de l'Eglise*, n'appartient a aucun autre qu'a ce divin Seigneur. En effet comme l'Ecriture ne dit jamais, que de luy & de son Pere seul vray Dieu eternel, que son peuple le *provoque a jalousie*; jamais aussi elle ne don-

ne la qualité *d'Epoux* a aucun autre qu'a luy. Sous le vieux Teſtament les Sacrificateurs & les Prophetes ſont ſouvent appellez *les Paſteurs*, *les Docteurs*, *les Voyans* d'Iſraël ; jamais ils ne ſont nommez *ſes époux*. Moïſe meſme, le Maiſtre & le chef des Prophetes ; le type de Ieſus Chriſt, a qui S. Paul ne feint point de
Gal. 3. 19 donner le glorieux titre de *Mediateur* de l'ancienne alliance, n'eſt pourtant nommé l'Epoux de la Synagogue en pas vn lieu des ſaintes lettres. Il n'y a que l'Eternel ſeul qui y ſoit appellé ſon *mary* & ſon *Epoux*. I'en dis autant du Nouveau Teſtament. Les miniſtres du Seigneur y ſont appellez *les Preſtres*, *les Eveſques*, *les Docteurs*, *les Paſteurs* de l'Egliſe ; & les douze que Ieſus envoya les premiers, & qu'il fit ſeoir ſur douze trônes pour juger les douze tribus de ſon Iſraël, y ſont nommez les *Apôtres* de l'Egliſe. Mais le nom d'Epoux n'y eſt donné ni aux vns ni aux autres, ni a pas vn d'eux en particulier. S. Paul dit bien, qu'il prepare & approprie l'Egliſe qu'il edifie, comme vne Vierge chaſte ; mais a qui ? Non a ſoy meſme ; a Dieu ne plaiſe ; mais a *Ieſus Chriſt* ; qu'il nomme expreſſement ſon

ſeul

ſeul mary; pour exclurre de cette qualité & ſoy meſme, & tout autre, quel qu'il puiſſe eſtre. Penſez donc de quel nom eſt digne la preſomption du Pape, qui oſe s'appeller *l'Epoux de l'Egliſe vniverſelle*? & prendre ce glorieux titre, que l'Ecriture, la vraye & vnique régle de la foy & du langage de l'Egliſe, n'a jamais donné ni aux Prophetes, ni aux ſouverains Pontifes, ni a Moïſe, le Maiſtre des vns & des autres ſous le vieux teſtament, ni aux Preſtres, ou Eveſques, ni aux Apôtres, ni a S. Pierre, que l'on pretend en eſtre le chef, ſous le nouveau? Ecoutez je vous prie, combien eſt éloigné du ſtile de la parole Divine le langage du Pape. Voicy comment Innocent troiſieſme, l'vn des plus eſtimez Papes, parloit autrefois a ſes Cardinaux ſur ce ſujet dans vn Sermon; *Ne ſuis je pas l'Epoux* (diſoit-il en l'élevation de ſon cœur) *& chacun de vous n'eſt-il pas l'amy de l'Epoux? Ouy vrayement je ſuis l'Epoux; puis que j'ay l'Egliſe Romaine, nôble, riche, haute & puiſſante, belle, chaſte, agreable, ſainte & inviolable Epouſe. Ie ne l'ay pas épouſée ſans dote, Elle m'en a apporté vne precieuſe au deſſus de tout prix, ſçavoir la plenitude pour le* Innoc. 3. Serm. 3.

ſpirituel, & vne tres-ample puiſſance pour le temporel, la grandeur & la multitude en l'vn & en l'autre. Elle m'a donné la mitre pour marque du ſpirituel, & la couronne pour le temporel; la mitre pour la ſacrificature; la couronne pour la Royauté. Elle m'a étably le Vicaire de celuy, qui porte écrit ſur ſa cuiſſe & en ſa robbe, le Roy des Roys, & le Seigneur des Seigneurs. C'eſt là chers Freres, la voix de celuy, qui s'appelle quand il veut, (jugez avec quelle verité) *le Serviteur des Serviteurs.* Mais ſes propres paroles montrent aſſez, qu'il n'eſt rien moins, que le vray Epoux, dont il prend le nom. Car il avouë, qu'il doit tout ce qu'il eſt a ſon Epouſe; & qu'elle ne luy doit rien; qu'elle luy a donné les biens du ciel, & de la terre; ceux de l'eſprit, & de la chair, la mitre & la couronne; la ſacrificature & l'empire; au lieu que la vraye Epouſe directement au contraire ne porte a ſon Epoux, que la nudité, la pauvreté, la miſere, & l'horreur, & reçoit de luy tout ce qu'elle a de bien; robbe, chauſſure, ceinture, bagues, joyaux, couronne, or, argent, pierrerie, froment, miel, & huile, beauté, honneur, renom, magnificence & proſperité; toute vuide en elle meſ-

me;

me; riche de la seule plenitude de son divin Epoux, comme le S. Esprit nous le represente divinement dans la parabole d'Ezechiel. Mais il semble apres tout, que ce Pape ne fait pas beaucoup d'honneur a cette Dame, a laquelle il se confesse tant obligé, quand il dit nettement, qu'elle *l'a étably Vicaire du Roy des Roys, & du Seigneur des Seigneurs.* Car si Iesus Christ est veritablement ce grand Roy, dont il a parlé, comme il semble, qu'il le veuïlle aussi donner a entendre; qu'est-ce qu'il nous dit, qu'elle *l'a étably son Vicaire*? N'est-ce pas l'accuser d'infidelité? Comment a-t-il appellé *chaste*, celle qui donne vn Vicaire a son mary? Innocent par sa propre bouche se declare le rival de Iesus Christ; & condamne son Epouse de ce mesme crime, que l'Apôtre nous defend icy avec tant d'horreur. Si vous l'en croyez, elle a provoqué le Seigneur, son Epoux, a jalousie. Car comment l'eust-elle peu faire plus a découvert, qu'en mettant vn autre en sa place? l'établissant son Vicaire, & n'ayant point de honte de nommer cet autre son *Epoux*, & de souffrir, qu'il l'appelle son *Epouse*? En ce lieu le pretexte du Vica- *Ezech.16*

riat,

riat, dont on veut ordinairement payer le monde, n'eſt pas recevable. Vn Roy peut avoir vn Viceroy; vn Legat, vn vice-legat. Mais ſi le langage ne ſouffre pas, que l'on diſe vn *Vice-mary*; les loyx divines & humaines ſouffrẽt encore moins, que l'on en établiſſe vn. L'on ne peut mettre perſonne en cette place, ſans outrager celuy a qui elle appartient. Que le Pape ſe die *Paſteur vniverſel* de l'Egliſe; qu'il s'en die le *Roy* & le *Prince*, pour ſignifier qu'il l'eſt non en *chef*, mais comme Vicaire; comme Lieutenant, & premier general officier du Paſteur, du Roy, & du Prince ſouverain; ſi cela n'a point de vray & ſolide fondement, il a au moins de la couleur. Mais quand on s'appelle *l'Epoux de l'Egliſe*, pour dire que l'on eſt *le Vicaire* de l'Epoux; & le nom & l'office que l'on ſe donne, ne ſont pas ſeulement injuſtes & faux l'vn & l'autre; mais ils ſont meſme ſcandaleux. L'interpretation au lieu d'adoucir la choſe en découvre l'abſurdité & la turpitude. Et ſi cette Egliſe Romaine étoit auſſi chaſte, auſſi ſainte, auſſi ſacrée & auſſi incorruptible, que ce Pape Innocent le dit, elle auroit eu honte il y a long temps, de *donner de*

la

la jalouſie au Seigneur, en communiquant ſi hardiment le nom de *ſon Epoux*, a d'autre qu'a luy. Mais chers Freres; laiſſons-là les autres, & ſur tout ceux qui ſe nommant *infaillibles*, font par meſme moyen profeſſion ouverte d'eſtre incorrigibles; penſons plutoſt a obeïr a l'ordre de l'Apôtre, gardant fidelement & religieuſement a ce grand Dieu & Seigneur, qui a daigné ſe faire nôtre Epoux, tout l'honneur & tout le ſervice, que nous luy devons en cette qualité. Nous ne pouvons en faire part a aucun autre, de quelque qualité qu'il ſoit, petit ou grand, bon ou méchant, ſaint ou profane, *ſans provoquer* le Seigneur a jalouſie; c'eſt a dire ſans attirer ſur nous tout ce qu'il a de force, d'autorité, & de puiſſance pour vanger le deshonneur, que nous luy faiſons, & punir vn ſi grand crime, comme il le merite. Vn ſujet qui donne le nom, l'hommage, & l'honneur de ſon legitime ſouverain a vn étranger, c'eſt a dire a vn autre qu'a luy, doit s'attendre d'avoir au premier jour ſur les bras les forces d'vn Seigneur qu'il a ſi cruellement offenſé, ayant en tant qu'en luy eſt, diminué ſa Majeſté. Nôtre grand Dieu & Seigneur

Ieſus

Ieſus Chriſt étant jaloux de ſa gloire, & le plus ſaint & le plus juſte de tous les Monarques, nous ne pouvons pas douter, qu'il n'ayt, ſi nous luy faiſons quelque offenſe de cette ſorte toute la volonté qui ſe doit, de nous punir, & de châtier nôtre infidelité. Le nom meſme de jalouſie, a laquelle l'Ecriture dit, que ces fautes-là le provoquent, nous montre aſſez (comme nous l'avons desja touché) quel & combien ardent ſera le reſſentiment, qu'il en aura. Et cela étant ainſi, quiconque de nous ſera ſi malaviſé, que de commettre ce peché, ſe doit reſoudre a en ſouffrir le ſupplice; c'eſt a dire vn malheur eternel, ſi ce n'eſt qu'il ayt aſſez de force pour reſiſter a la juſtice du Seigneur, & pour l'empeſcher d'executer ſes jugemens. Examinez-le donc, Chrétiens; Entrez dans cette penſée; & voyez, comment vous pourrez ſoûtenir ce divin Seigneur, dont la vangeance vous menace. C'eſt-là que vous appelle l'Apôtre dans les dernieres paroles de ce texte. *Sommes nous plus forts, que luy?* dit-il, c'eſt a dire plus forts que le Seigneur. Mais je ne penſe pas, qu'aucun de nous ait ſi étrangement perdu la memoire & le

le ſentiment de ce qu'il eſt, & de ce qu'eſt ce ſouverain Seigneur, que de pouvoir ſeulement ſonger a faire vne pareille comparaiſon, Car qui de nous peut ignorer nôtre foibleſſe ? de nous ; qui bien loin de pouvoir reſiſter au Seigneur, *ſommes conſumez* (comme Iob le dit admirablement) *a la rencontre d'vn vermiſſeau ?* nous, que les plus baſſes & les plus mépriſées creatures bleſſent, incommodent, mettent tous les jours a mort? nous, qui ne ſommes qu'vne pauvre maſſe de poudre, detrempée dans vn peu de bile & de flegme, animée d'vn ſouffle, que cent choſes ſont capables d'arreſter, d'interrõpre, d'étouffer? nous, qui portons en nous meſmes les cauſes de nôtre mort, que nôtre propre foibleſſe fera tomber au premier jour en terre, ſi au moins avãt cela quelcune des cauſes qui ſont hors de nous, ne nous ôte pas la vie? Et quant au Seigneur, qui de nous ẽcore ignore, qu'il eſt le ſouverain Monarque du monde ? dont les cieux & leurs étoiles, la terre, l'air, & la mer avecque toutes les creatures, qui les rempliſſent, ſont les armées, qu'il gouverne a ſon plaiſir ? qui tient en ſa main toutes les puiſſances du ciel & de Iob 4. 19.

de la terre ? les cœurs des Roys & des peuples, des Anges & des Arcanges ? qui diſpoſe a ſon gré de la vie & de la mort, du temps & de l'éternité, & dont vne ſeule parole peut faire ou détruire le monde & tous ſes habitans ? Reconnoiſſant donc nôtre neant, gardons nous bien d'allumer la colere ou de provoquer la jalouſie d'vn ſi glorieux & ſi redoutable Seigneur. La raiſon, le droit, la juſtice des choſes meſmes, nous oblige par toute ſorte de loyx a le reconnoiſtre, a l'adorer, & a le ſervir ſeul. Car puis qu'il n'y a point d'autre Dieu que luy ; puis qu'il eſt l'vnique ſource de tout ce que nous avons d'eſtre, de vie & de mouvement, puis qu'il eſt le ſeul Redempteur de nos ames, le ſeul auteur de nôtre juſtice, de nôtre paix, & de nôtre conſolation ; le ſeul fondement de l'eſperance de la gloire & de l'eternité du ſiecle a venir, ſeul capable de nous gouverner par ſon conſeil, & de nous introduire en ſon royaume ; ne ſeroit-il pas juſte que nous luy rendiſſions le ſouverain honneur, amour, & ſervice qu'il nous demande, & que nous n'en fiſſions part a aucun autre qu'a luy, quand meſme l'obeïſſance n'eſpereroit

roit aucun loyer, & quand la desobeïſſance ne craindroit aucune punition? Mais ſi nos ames ne ſont pas aſſez honneſtes & genereuſes pour aimer & faire le bien a cauſe de luy meſme, ni pour fuïr le mal par la ſeule horreur du mal meſme; aimons au moins l'vn & fuyons l'autre pour leurs differentes ſuites; le bien, pour le bonheur dont il ſera couronné vn jour; le mal, pour les juſtes ſuplices, dont il ſera puny. Si nous n'avons pas le courage de reſpecter la bonté du Seigneur; Craignons au moins ſa jalouſie. Voyla Chers Freres, où l'Apôtre nous veut conduire, quand il demande icy aux Corinthiens, s'ils *veulent provoquer le Seigneur a jalouſie, ou s'ils ſont plus forts que luy?* Il les veut forcer de prendre le bon party, leur en montrant la neceſſité, parce qu'autrement leur perdition eſt inevitable; n'étant pas poſſible ni de participer a l'idolatrie, ſans provoquer le Seigneur a jalouſie, ni de reſiſter a ſa jalouſie, ſans perir. Si mes raiſons (dit l'Apôtre) quelque claires & puiſſantes qu'elles ſoyent, ne vous perſuadent pas de rompre tout commerce avecque l'idolatrie, que la neceſſité au moins,

moins, qui range les plus brutaux a la raiſon, vous ramene a ce devoir. Car il faut renoncer ou a la vie eternelle, ou a l'idolatrie. Si vous voulez avoir part en celle-cy, vous n'en pouvez avoir en l'autre; parce que vous ne pouvez ni idolatrer, ſans émouvoir la jalouſie du Seigneur, ni émouvoir ſa jalouſie, ſans perir. Obeïſſons donc Freres bien aimez, aux ordres de l'Apôtre; Ne ſoyons pas ſi furieux, que de vouloir meſurer nos armes avec celles du Seigneur. Cedons & ployons ſous cette Majeſté Souveraine; Sa jalouſie meſme nous oblige a l'aymer & a luy obeïr. Car c'eſt vn effet de l'amour, qu'il nous porte. On n'a point de jalouſie pour ce qui nous eſt indifferent. Cette paſſion ne s'émeut que pour ce qui nous eſt cher. Quelle bonté a ce glorieux Seigneur de vouloir eſtre aimé par d'auſſi petites creatures, que ſont les hommes? de s'intereſſer en nous, & & de s'émouvoir pour nôtre brutalité, quand nous ſommes ſi laſche ou ſi aveugles, que de donner a des ſujets, qui en ſont indignes, vn honneur qui n'appartient qu'a luy? Adorons

sons sa bonté, & répondons à son amour, luy donnant tout entier de bonne foy, ce que nous avons d'amour, & de passion. Ne brûlons que pour luy, & luy conservons religieusement ce divin feu, sans en faire jamais part, qu'a luy, qui seul le merite, étant seul digne d'estre aimé, honoré & obey, sans mesure. Si le monde a de la jalousie pour certains autres objets, auxquels nous ne pouvons, comme il desire faire part de l'honneur, que nous ne devons, qu'a Iesus Christ; Souvenons-nous, qu'il vaut beaucoup mieux encourir la jalousie du monde que celle du Seigneur. Celle-là ne nous sçauroit faire plus de mal, que nous ôter vne vie temporelle, courte & miserable; au lieu que celle-cy peut nous en ôter vne celeste & eternelle. Le monde au pis aller, ne peut tuer que le corps; Le Seigneur, le Iuge du monde, *peut détruire l'ame & le corps en la geenne*. Ne soyons pas si malavisez, que de craindre le plus celuy, qui ne nous peut faire que le moins de mal; Dieu luy mesme veuille nous ouvrir le cœur par la vertu lumineuse de son Es-

prit, pour choisir le meilleur & fuïr le pire; & que comme il est infiniment plus aimable & plus redoutable, que toutes les creatures, bonnes ou mauvaises qu'elles soyent, nous l'aimions, l'honorions, & le craignions plus que tout le reste ensemble, afin qu'apres l'avoir servy religieusement & constamment, nous ayons part vn jour en la gloire de son bienheureux & eternel royaume. *Ainsi soit-il.*

FIN.

ERRATA.

Page	Ligne	Corrigez
19.	3. *a. f.*	& en la
49.	5.	l'application
64.	7. *a. f.*	dans celles
70.	1.	*theatre*
73.	8. *a. f.*	l'eſprit. Ses Apoſtres, & tous
76.	10 9. *a. f.*	faſſons, l'app-
109.	12. *a. f.*	Iſraëlites; mais elle
115.	7. *a. f.*	il n'en eſt pas
119.	8.	*Tu ne te ſeras*
129.	10.	& de ſa
143.	13. *a. f.*	d'un linge
171.	8.	ſens re-
175.	10. *a. f.*	& ſouve-
176.	3. *a. f.*	euſt preſque
180.	*penult.*	d'écrire
200	10 *a. f.*	des le
212.	2.	inſerée
234.	11. *a. f.*	les Idumées
239.	4. *a. f.*	deſert
248.	10. *a. f.*	l'arche, La nue la colomne,
255.	9.	Si ma
262.	*penult.*	ennemies.
274.	1.	leur avoyent tellement
277.	11. *a. f.*	s'il euſt
282.	5. *a. f.*	ceda ... redouta,
288.	17.	epies, auteurs
289.	6.	detruit ſoudainement
292.	9.	parlent, le
317.	18.	grands Allegoriſtes
339.	3. *a. f.*	l'impieté n'inſpirant
391.	5.	Alcyons
393.	6.	teſmoignée
394.	1.	ne treuvant
	7. *a. f.*	l'a donnée, qu'aux
395.	9.	n'appartiennent
405.	16.	nous aſſeurer,
410.	3.	ſes éleus
412.	7. *a. f.*	voyez;
425.	3. 4.	plus communes
431.	11.	Cochinchine
446.	3.	illuſtre, plus
477.	10. *a. f.*	leur predication
501.	2.	a la premiere part.
514.	9. *a. f.*	ſujet meſme
539.	12. *a. f.*	talité. Sera-t
555.	3. *a. f.*	qu'il ne
560.	6.	nettoyées par l'eſſ-
573.	*penult.*	pourroit auſſi en-
583.	*penult.*	& qu'une
585.	*dern.*	des grands
594.	9. *a. f.*	ſoit en des
604.	11.	Penſez y, Freres
621.	7. *a. f.*	Ieruſalem; ſon
644.	*penult.*	cipent, ou communient
650.	*derniere*	ſeuere
659.	16.	abſolument;
665.	5. *a. f.*	pener?
667.	6. *a. f.*	*de ſho ſt*

Pa-

*Suite d'*ERRATA.

Page	Ligne	Corrigez
670. [	2.	que ce bel
	18.	tout ce que
671.	6. *a. f.*	ſainte, Freres
678.	4. *a. f.*	conſacrer a
679.	3. *a. f.*	exprimée
682.	1.	de leurs
684.	9.	ſert en
685.	14.	lieu ny dans
687.	8. *a. f.*	Narſingne
688.	9. *a. f.*	heros. Et
690.	6. *a. f.*	lait, & de
698.	12.	il n'y en
759.	*penult.*	dot ; Elle
768. [	6. 5. *a. f.*	nous, & de
	4. *a. f.*	laſches, ou

MARGE.

Page	Ligne	Corrigez
93.	3.	Imag. Sanct.
111.	7.	† 1. Pierr.
116.	2.	Palaſox
124.	1.	
166.	9.	Διατυπῶσιν
354.	1.	Ier. in 1. Cor. 30.
356.	4.	*de geſt.*
365.	*vie a vie de la* lig. 8. *a.f.*	*Chryſ. Hom. 14. in Rom. in c. 8. 16. p. 194. B.*
403.	3.	περὶ ἀρχῶν
439.	*vie a vie de la* ligne 11.	*Id. in Pſalm.* 85. *p.* 386. *D.*
440.	18.	Laod.
478.	*vie a vie de la* ligne 3.	*Baron. Append. ad Lect. extr. Eccl. Cath. imit. T. 2. edit. Rom. a.* 1594.
572.	*vie a vie de la* lig. 10. *a.f.*	*Jean* 12. 24. 1. *Cor.* 15. 36. 37. 42. 1. *Cor.* 15. 20.
683.	8.	ζήτος
684. [	1.	ζῆτος
	6.	℣
687. [	6. 7.	Ramuſio
	16.	Barros

Digitized by Google

Digitized by Google

10-2-3